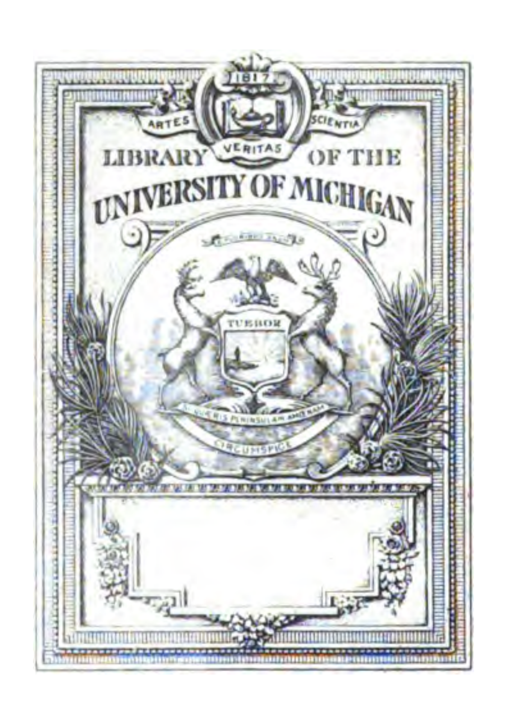


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXIX. — *Samedi 7 Août 1813.*

POÉSIE.

DISCOURS DE LA TERRE A JUPITER, AU MOMENT OÙ PHAÉTON EMBRASE LE MONDE.

Sujet tiré du IIe livre des Métamorphose d'Ovide.

De ses vœux imprudens et du serment d'un père
Victime déplorable et pourtant volontaire,
Phaéton sous son char voyant déjà la mort,
Las d'opposer sa force à la force du sort,
Avait abandonné les rênes éternelles,
Et perdu dans les cieux les traces paternelles.
Ses coursiers, l'œil en feu, dans leur noble fierté,
Sous le bras d'un mortel sentant leur liberté,
Loin des lieux qu'en son tour le Zodiaque embrasse,
Essayaient des chemins et dévoraient l'espace.
Phaéton emporté dans ces nouveaux déserts
De feux désordonnés embrasait l'univers.
Tout brûlait, et les bois, et les monts, et les plaines.
Resserrant par degrés ses bornes incertaines,
L'Océan s'abaissait; et l'haleine des airs
Pompait les flots brûlans dans le gouffre des mers.

Le front enveloppé d'une sombre tristesse,
Cette épouse du ciel, cette antique déesse,
Qui porta dans ses flancs le souverain des cieux,
Et qui comptait cent fils assis au rang des Dieux,
La terre sort enfin de la grotte féconde
D'où ses soins vigilans alimentent le monde.
Ses traits sont abattus; mais en versant des pleurs
C'est une reine encor grande au sein des douleurs.
Elle lève les yeux vers la voûte éthérée,
Sa main voile son front, et de sa voix sacrée
Au maître de l'Olympe elle adresse ces mots:
« O mon fils! si j'ai pu mériter tant de maux,
» Frappe, je t'en conjure, et d'un coup de tonnerre
» Satisfait par ma chute à ta juste colère!
» Je mourrai; mais du moins sous ton bras irrité
» L'on doute sans rougir de l'immortalité:
» Je mourrai; mais un fils en punissant sa mère
» Ne l'outragera pas à son heure dernière:
» Je mourrai; mais tranquille et l'univers sauvé
» Des traits qui m'attindront se verra préservé.
» Cependant l'insensé de qui l'orgueil funeste
» Ose du Dieu du jour tenter l'emploi céleste,
» Qui croit t'amener l'heure où ton règne est fini;
» Ce mortel ou ce dieu sera-t-il impuni?
» Le monde en feu l'accuse, et si dans ma détresse
» J'attire de tes yeux un regard de tendresse,
» Vois sur mon sein noirci l'effet de ses fureurs.
» C'est donc là tout le prix de mes longues faveurs.
» Secourable aux humains, par des travaux faciles,
» Leur laissant déchirer mes entrailles fertiles,
» Ma bonté, tour-à-tour, des plus heureux présens,
» Enrichit à leur gré l'automne et le printems.
» Sous leurs pas, en tous lieux, je répands l'abondance,
» Et mon sein, qui nourrit cette famille immense,
» Prodigue encor pour vous, paisibles immortels!
» Nourrit l'encens sacré dont fument vos autels.
» Inutiles bienfaits.... La flamme m'environne,
» Et je sens sur mon front s'embraser ma couronne.
» Hélas! où sont ces jours d'un rapide bonheur,
» Où, d'un fils qui m'aimait empruntant son honneur,
» Ce front resplendissait des rayons de sa gloire?
» Beaux jours n'êtes vous plus qu'en ma triste mémoire?

» Suis-je près de périr, pendant qu'au haut des cieux
» Mon fils boit le nectar à la table des Dieux ?
» Mais si le fils ingrat abandonne sa mère,
» Frère injuste, apprends-moi le crime de ton frère.
» Au fond de ces Etats que lui donna le sort
» Pourquoi sent-il descendre et la flamme et la mort ?
» Que si ton intérêt est le seul qui t'anime,
» Tremble, ton trône même est au bord d'un abîme.
» Regarde à tes côtés, vois les pôles fumans ;
» L'incendie a rongé leurs appuis chancelans ;
» Sous leur axe enflammé le vieil Atlas succombe ;
» Un seul instant de plus, sa force meurt, il tombe,
» Et par son choc brisé, le monde avec effroi
» Fléchissant sous les cieux qui fléchiront sous toi,
» Va voir en expirant crouler du rang suprême
» Tes palais, ton olympe, et tes Dieux, et toi-même.
» Le chaos nous attend. Un jour sur ton cercueil
» Un lâche usurpateur dira dans son orgueil :
» Il fut un Jupiter et je règne en sa place.
» Ah ! dans sa bouche impie étouffe sa menace !
» Il en est tems encore, arrête un furieux.
» Qu'entraînant avec lui son char ambitieux,
» L'insolent à tes pieds tombe réduit en poudre.
» Pour de plus grands forfaits réserve-tu ta foudre ?

PROSPER ENJELVIN.

ÉLÉGIE

Sur la mort de Mme DE PARNY (*née* CONTAT LOUISE).

ELLE n'est plus cette actrice chérie,
Qui du théâtre assurait les beaux jours ;
Qui fut sa gloire et l'amour de Thalie,
Et que l'hymen regrettera toujours !
Ah ! partagez notre douleur amère,
Venez, venez consoler notre cœur ;
Pleurez Amour, vous n'avez plus de mère,
Grâces pleurez vous n'avez plus de sœur !
Muses, Contat n'est plus ! la parque inexorable
A dicté sans retour l'arrêt qui nous accable ;
Malgré nos vœux ardens pour prolonger ses jours,
L'art n'a su nous offrir que d'impuissans secours !

Ces marbres, ces tombeaux, et cette vaste enceinte;
Tout répète en ce lieu ma douloureuse plainte;
Tout ici retentit de nos gémissemens,
Et l'écho porte au loin nos lugubres accens!
O toi qui fus l'objet de nos tendres allarmes,
Ombre chère à nos cœurs, qui ne peux voir nos larmes,
Aux champs Elyséens, Molière désolé,
S'empresse de t'offrir aux regards de Molé;
Marivaux, Beaumarchais, et le bon d'Harleville,
Te suivent en triomphe auprès de Dangeville;
Ils vont te couronner de lauriers toujours verds,
Ils chanteront ton nom dans leurs divins concerts;
Ah! je crois les entendre, en chœur ils t'applaudissent
Tandis qu'autour de moi tes vrais amis gémissent.

Mais quel rayon brillant ranime mes esprits,
Un Dieu consolateur est sensible à mes cris,
Je l'entends, il leur dit: « Cesse ta plainte amère,
» Louise eut des vertus: un astre tutélaire,
» Sur elle fait jaillir sa céleste clarté.
» Louise a pris son vol vers l'immortalité.
» Oui, tel est son destin! que ton cœur se console,
» La Gloire sur son front fait briller l'auréole. »
A ces mots il se tait.... Je sentis dans mon cœur,
L'espérance renaître et calmer ma douleur;
L'air que je respirai m'offrit de nouveaux charmes,
Je regardai le ciel, et j'essuyai mes larmes.

Sur la scène où du goût tu prescrivis tes lois,
Je n'entendrai donc plus ta séduisante voix?
Celle de tes amis aujourd'hui te rappelle,
Que ton génie encor leur serve de modèle!
Lorsque tu paraissais, les Grâces et l'Amour
Te servaient de cortége et composaient ta cour;
La finesse, l'esprit, la raison, la folie,
Sous tes traits enchanteurs nous retraçaient Thalie;
Tu meurs, tout est en deuil!... Disons de toutes parts,
Muses, Contat n'est plus, pleurez amis des arts!
    Ah partagez notre douleur amère,
    Venez, venez consoler notre cœur;
    Pleurez Amour, vous n'avez plus de mère,
    Grâces pleurez vous n'avez plus de sœur.

DUSAUSOIR.

LE VER-A-SOIE ET L'ABEILLE. — FABLE.

Le ver-à-soie, un jour, criait merveille
Sur ses travaux : de son côté, l'abeille
Vantait son miel. (Ainsi que les humains,
Les animaux à l'orgueil sont enclins.)
Oui, mon savoir, plus que le vôtre,
Est utile, dit celui-là :
Ce n'est pas vous qui prouverez cela,
Insolemment, répondit l'autre.
On s'emporte, et de mots en mots,
On s'injurie, on fait le diable à quatre ;
Même on dit qu'ils allaient se battre,
Quand la fourmi passa fort à propos.
Chacun sait qu'en fait de morale,
Elle vaut bien certains docteurs.
Votre conduite est un scandale,
Leur dit la ménagère : à quoi bon ces clameurs ?
Réprimez les accès de votre jalousie ;
Et sachez tous deux, je vous prie,
Que les mortels, dans vos travaux,
Remarquent, chaque jour, des chefs-d'œuvre nouveaux
Auxquels ne peut encor suppléer leur génie.
Vous êtes l'un et l'autre utiles aux humains,
Et les productions qui sortent de vos mains
Seront à jamais étonnantes.
Rappelez-vous ce mot, tant de fois répété :
On peut aller à la célébrité
Par mille routes différentes.

AUGUSTE MOUFLE (de Chartres).

LES DERNIÈRES PAROLES DU DUC DE FRIOUL.

J'AI vécu pour servir mon maître et mon ami,
Et mes derniers regards ont vu fuir l'ennemi.
» Il est une autre vie. » Oui ; j'ai dû vous entendre.
» Oui... nous nous rejoindrons ». En quels lieux ? en quel tems ?
Si l'avenir, sans voile, apparaît aux mourans,
» L'olive naîtra sur ma cendre.
» Vous me survivrez cinquante ans,
» Et le siècle, rempli de vos faits éclatans,
» Sera mis au-dessus du siècle d'Alexandre. »

XIMÉNÈS.

ÉNIGME ADRESSÉE A MADEMOISELLE F..... S....

IDOLE des mortels, le courtisan, le sage,
Le fou, l'amant heureux et l'avare hébété,
Tous, par divers chemins, viennent me rendre hommage,
Et je donne souvent un nom à la beauté.

AUG. CH...... J....C (Charente-Inférieure).

LOGOGRIPHE

IL n'est pas de belle prison,
Dit-on.
J'en sais une pourtant qu'on trouve assez gentille,
Qui n'a pour tout mur qu'une grille.
Mon chef ôté j'offre ce qu'aux amans
Cache une femme après trente ans.

S........

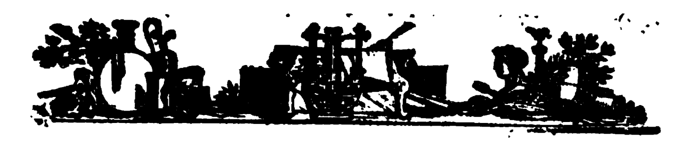
CHARADE.

N'EN déplaise à mon cher lecteur
Mon premier lui fait bonne envie :
Il est le charme de la vie,
Il en fait souvent le malheur.
A mon second la belle et jeune Lise
Doit ses attraits, sa fraîcheur, ses désirs ;
Mais mon second aussi cause les déplaisirs
De la coquette et surannée Orphise,
Frapper d'effroi le nautonnier
Tel est l'effet de mon entier.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mesure* (en musique).
Celui du Logogriphe est *Ecaille*, dans lequel on trouve : *caille.*
Celui de la Charade est *Rebelle.*



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Des Magistrats de l'Empire Romain, par **Jean Laurentius**, surnommé **Lydus**, de Philadelphie. Traité écrit en grec, divisé en trois livres, publié pour la première fois avec une version latine, des notes et des tables, par J. D. **Fuss**, et précédé d'une préface critique, historique, par C. B. **Hase**, attaché au département des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque impériale de France. — Un vol. in-8°, greç et latin, de lxxxvij et 316 pages. — A Paris, chez *Eberhart*, imprimeur-libraire, rue du Foin Saint-Jacques ; et chez *Schœll*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

Le seizième et le dix-septième siècles ont vu épuiser en Europe les richesses littéraires que de pieux cénobites avaient recueillies dans leurs monastères dans les tems antérieurs. Dès le quinzième siècle, l'invention de l'imprimerie donna lieu de commencer leur publication ; dès-lors les nations de l'Europe purent se mettre en rapport avec celles qui depuis mille ans avaient, en quelque sorte, disparu de la surface du globe. On commença en même tems à sentir toute l'importance qu'il y avait à étudier les ouvrages des anciens, on sut en apprécier les fruits qui hâtèrent la civilisation de l'Europe. On trouva dans ces écrits les résultats qu'avaient obtenus les nations éclairées qui nous avaient devancées, et ces productions de leur esprit en nous enlevant aux ténèbres de l'ignorance pour nous faire jouir tout-à-coup et comme par enchantement de l'éclatante lumière des sciences, nous épargnèrent plusieurs siècles de tâtonnemens, et nous pûmes jouir dès-lors des fruits de leur longue expérience. Ces premiers aperçus frappèrent assez les bons esprits de ces tems déjà loin de nous, pour les déterminer à consacrer tous les momens de leur

vie à rechercher d'abord ce qu'il importait le plus de connaître des ouvrages des anciens qu'ils avaient sous la main. On publia ensuite ces mêmes ouvrages tout entiers, considérés sous de nouveaux rapports. A mesure que les connaissances se répandaient davantage, on y trouva de nouveaux résultats jusques-là inapperçus. Bientôt les presses multipliées dans les principales villes secondèrent le zèle des critiques occupés à reproduire les textes des anciens, soit dans leur langue originale seulement, soit accompagnés de traductions latines. Enfin tout fut étudié, compulsé, extrait ou publié. Des ouvrages du premier ordre on en vint à ceux qui offraient un moindre intérêt. Un redoublement de zèle épuisa de plus en plus les matériaux; bientôt ils manquèrent à l'empressement général; et tel fut cet empressement dont les motifs étaient bien dignes d'éloges, que des faussaires transigeant avec l'honneur, purent facilement séduire la crédulité des savans en supposant des textes qui ne résistèrent pas à la critique dès que ce nouveau genre de supercherie fut soupçonné. Depuis, on a constamment étudié les mêmes auteurs. Les écrivains grecs et romains échappés aux bouleversemens du globe, ont été le sujet constant des études profondes des savans de l'Europe. On a continué à les rechercher, à les éclaircir, à les traduire et à les commenter. De tems en tems quelques heureuses découvertes ranimaient le zèle des érudits; un fragment inédit était regardé comme un trésor, et depuis plusieurs années on ne s'occupait plus que des pertes qu'on avait faites en ce genre, lorsqu'un hasard heureux fit tout-à-coup concevoir et réalisa en même tems les plus flatteuses espérances.

M. de Choiseul-Gouffier fut nommé ambassadeur à Constantinople; à en juger par les heureux résultats que sa mission a eus sur l'histoire, la géographie, la culture des arts et de la belle antiquité, il parut dans l'Orient comme un envoyé littéraire non moins que comme un envoyé politique; il étudia ces contrées intéressantes, et nous fit connaître la Grèce, la dépouilla pour nous enrichir, ou plutôt il eut assez de crédit et fut assez généreux pour arracher un grand nombre de monumens

grecs à la barbarie de leurs possesseurs et à une destruction certaine. C'est au milieu de ces conquêtes littéraires, et pour les rendre en quelque sorte complètes, qu'il annonça aux savans de l'Europe un manuscrit grec inédit, trésor inappréciable au milieu du dénuement absolu de ce genre de richesses, et au moment où les découvertes d'Herculanum ne laissaient pas même l'espérance de pouvoir ouvrir un seul des nombreux rouleaux retirés des ruines de cette ville.

M. de Choiseul vit dans la maison de campagne du prince Mourousi un manuscrit qui lui parut important; c'était Lydus. On savait que cet écrivain grec, qui florissait dans le sixième siècle de l'ère vulgaire, avait composé trois traités, le premier sur les *Magistrats romains*, le deuxième sur les *Augures*, et le troisième sur les *Mois*. Ils étaient tous regardés comme perdus; le manuscrit du prince Mourousi contenait le premier et la second en entier, et quelques pages du troisième. Ce prince, homme instruit au milieu de la nation la plus ignorante, et digne appréciateur du mérite de l'ambassadeur français, s'empressa de lui faire présent de ce précieux recueil, et c'est le premier de ces trois ouvrages de Lydus que les travaux de MM. Fuss et Hase viennent enfin de présenter à l'Europe savante.

Le célèbre helléniste d'Anse de Villoison s'était d'abord chargé de cette édition; bientôt il fut obligé de confier ce travail à un jeune savant qui marche heureusement sur ses traces, M. Hase, qui occupé lui-même de travaux importans, engagea M. de Choiseul-Gouffier à confier celui-là à M. Fuss; ce dernier a répondu pleinement à cette marque de confiance en publiant le texte grec du traité *de Magistratibus* accompagné d'une version latine.

On concevra facilement la difficulté d'un semblable travail, lorsqu'on remarquera qu'à l'époque où écrivait Lydus la langue grecque éprouva une grande révolution qui l'éloigna de plus en plus de sa pureté primitive déjà altérée par les troubles intérieurs de l'Europe, qui mêlèrent les Grecs avec plusieurs autres nations de l'Orient et de l'Occident. Cet écrit de Lydus contient encore

beaucoup de mots techniques qu'il est toujours difficile de rendre exactement, parce que les procédés des arts chez les anciens ne nous sont pas assez connus. Mais les suffrages unanimes que tous les juges naturels de ce travail ont accordés à M. Fuss, nous dispensent d'entrer dans de plus grands détails sur cette traduction. Nous nous bornerons donc à faire connaître les parties principales de l'ouvrage de Lydus.

Il embrasse en quelque sorte toute l'histoire de Rome; il remonte dans ses recherches jusques au tems de la république, et quoiqu'à ce sujet, il ne puisse écrire que d'après des auteurs plus anciens que lui, ce qu'il en rapporte n'en offre pas moins d'intérêt, puisqu'on y trouve d'anciennes traditions sur des points divers de l'histoire romaine, sur les noms de ses magistrats, sur leurs costumes, le nom et la couleur des diverses pièces qui le composaient, sur l'étymologie de ces noms, partie très-utile, et qui renferme quelques preuves pour l'opinion de ceux qui croient que Rome dut et ses institutions et sa langue aux nations qui la précédèrent en Italie, et qui avaient compté plusieurs siècles de prospérité, cultivé les arts, perfectionné les institutions civiles, politiques et religieuses, enfin qui avaient vécu longtems en corps de nation, avant les tems regardés vulgairement comme ceux de la fondation de Rome par Romulus, fait très-douteux parmi les historiens romains eux-mêmes.

Le traité de Lydus n'est pas moins important pour l'histoire du siècle où il a été écrit, et sur lequel on désire encore beaucoup de choses; ce qu'il en dit inspire d'autant plus de confiance, qu'employé lui-même dans les hautes fonctions du Gouvernement, il n'a écrit sur cette époque que ce qu'il a vu ou pu savoir. On conçoit de quelle importance sont les rapports d'un témoin oculaire des événemens du siècle de Justinien.

Le règne de ce prince fut un des plus longs et peut-être le plus remarquable qu'il y ait dans l'histoire byzantine. La conquête de l'Italie et de l'Afrique, des victoires remportées sur les Perses, les noms de Bélisaire et de Narsès seuls auraient suffi pour l'illustrer; mais les lois

recueillies et publiées par Justinien ont sur-tout contribué à rendre son nom célèbre chez toutes les nations de l'Europe. Les jurisconsultes étaient pleins d'un respect superstitieux pour ce prince à qui l'on devait un Code qu'ils étudiaient tous les jours. En célébrant son génie, sa magnificence et sa piété, ils le plaçaient au-dessus de Numa et de César; à les entendre, son règne était celui de la justice et de la paix, et ses lois, dictées par l'humanité et la sagesse, étaient maintenues avec une sévérité salutaire. Envain l'historien Procope avait-il, sous le titre *des Anecdotes*, composé une satire qui contient des accusations graves et multipliées contre Justinien; on opposait à cet écrivain des éloges que, dans des ouvrages antérieurs, il avait lui-même donnés à l'Empereur, et les personnes les moins disposées en faveur de Justinien, faisaient au moins valoir la pénétration de ce prince dans le choix de ses ministres et de ses généraux.

Mais une foule d'anecdotes et de traits caractéristiques contenus l'ouvrage de Lydus compromettent fortement cette réputation de sagesse et de discernement. Justinien avait accordé toute sa confiance à un certain Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, homme avide, cruel, corrompu, dont les vices égalaient ou plutôt surpassaient les talens qu'il pouvait avoir en administration. La méchanceté de ce ministre détruisit tout le bien qu'aurait pu faire à ses sujets le beau travail de l'Empereur sur la jurisprudence; et les citoyens de Constantinople n'étaient guères ni plus heureux, ni plus tranquilles sous le règne de Justinien que les habitans de la Sicile ne le furent jadis sous le proconsulat de Verrès, ou pour choisir un exemple dans l'histoire moderne, que les Flamands sous le gouvernement du duc d'Albe.

« On avait dénoncé, dit Lydus, qu'un vieillard nommé » Antiochus possédait un peu d'or, fruit de ses écono- » mies. Aussitôt Jean de Cappadoce le fait venir, et lui » enjoint de lui remettre sur-le-champ cet or, objet de » son ambition. Sur le refus du vieillard de se dépouiller » de sa fortune, Jean lui fait serrer les mains avec des » cables; on le tire en l'air, on le livre aux tourmens les

» plus horribles, jusqu'à ce que la malheureuse victime, » ayant toutes les jointures du corps ébranlées et dis- » jointes, expira entre les mains de ses bourreaux. Je » fus moi-même, ajoute Lydus, témoin de cette scène » d'horreur, qui n'est cependant pas, à beaucoup près, le » plus grand crime commis par cet homme pervers. Une » foule de satellites cruels comme Phalaris, perfides » comme Busiris, corrompus et débauchés comme Sar- » danapale, l'entouraient et renchérissaient encore sur » ses forfaits. Un sur-tout, qui portait le nom de Jean » comme son maître, et qui d'ailleurs était son parent (1), » semblait être né pour la désolation du genre humain. » Le préfet du prétoire l'avait envoyé à Philadelphie » pour y percevoir les contributions ; il ne resta malheu- » reusement que trop long-tems dans cette ville infor- » tunée, car, dans toute la contrée, il n'y eut point de » propriété, point de femme, point de vierge ou d'ado- » lescent qui restât à l'abri de sa rapacité ou de sa » corruption. Ma plume se refuse à retracer la plupart » des crimes dont il se rendit coupable, et un ouvrage » volumineux ne suffirait pas pour les rapporter tous. » J'en choisis un que je puis faire connaître sans choquer » les bienséances et la pudeur. Un citoyen de Philadelphie » nommé Pétrone, considéré, riche, instruit, avait hérité » de ses pères une collection de bijoux et de pierres gravées » d'une beauté et d'une grandeur comme on les trouve » rarement chez les particuliers (2). Malheureusement

---

(1) Page 254. Le texte porte : πρὸς γένος ἐγγὺς, *genere propinquus*, mots que M. Fuss n'a point rendu dans sa version latine.

(2) C'est ainsi que nous rétablissons ce passage altéré dans le grec. Le texte porte, page 258, κύριος ἦν λίθου τιμίας πολλῆς ἅμα καὶ διὰ κάλλος καὶ μέγεθος τοῖς ἰδιώταις ἀχρήςως. Une main très-récente ayant mis ἀπόβλεπτος au-dessus du dernier mot évidemment corrompu, M. Fuss adopte cette correction, et traduit en rapportant ἀπόβλεπτος à κύριος : *Gemmas multas possidebat, simul et pulchritudine et magnitudine conspicuus multitudine* : nous proposerions de changer ἀχρήςως en ἀχρήςου, et de traduire, *possessor erat gemmarum plurimarum, pulchritudine et magnitudine apud privatos quidem homines perrara*, ou, *inusitata*.

» le receveur des contributions en est instruit; aussitôt,
» sans autre forme de procès, il ordonne qu'on se sai-
» sisse du malheureux Pétrone; il le fait enchaîner, dé-
» pouiller de ses vêtemens, battre de verges, et comme
» il refusait toujours de livrer ses camées, on l'enferme
» dans une écurie avant que de le conduire en prison.
» Aussitôt grande rumeur dans la ville; le peuple s'at-
» troupe, l'évêque arrive avec son clergé, le livre des
» évangiles à la main, pour demander la grâce du pri-
» sonnier. Vains efforts; retournez chez vous, prêtres;
» occupez-vous de vos affaires! Voilà la seule réponse
» qu'on arrache au receveur furieux. On insiste; il ac-
» cable l'évêque d'injures et se force de le retirer (3). A
» la fin Pétrone, voyant que ni les hommes, ni Dieu
» même ne pouvaient le sauver, se décide à faire chercher
» ses pierres gravées et dans le vestibule même du rece-

Ἄχρηςος, que les dictionnaires traduisent ordinairement par *inutilis*, a quelquefois la signification de *inusité*, extraordinaire. Il est ainsi expliqué dans le précieux lexique inédit du manuscrit n° 345, fonds de Saint-Germain. Ἄχρηςος ὁ ἀνωφελὴς, καὶ ἰδίως Ὁ (il faut lire Ὡ) ΟὙΔΕΙΣ ΧΡΗ͂ΤΑΙ· οὕτως Πλάτων. Il serait à désirer que ce lexique fût publié par quelque helléniste habile; M. Bast, trop tôt enlevé aux lettres, avait formé cet utile projet.

(3) Cependant, dit Lydus, page 258, ἀσκεπῆ καὶ πᾶσι κάτοπτα παρῆν τὰ Θεοῦ γνωρίσματα, « *le livre des évangiles était découvert et exposé à la vue de tout le monde* ». Je ne sais si la traduction latine de M. Fuss, quoique en général fidèle et bien écrite, exprime clairement ce sens; elle porte : *Et intecta cunctisque conspicua aderant divina signa. Intectus* veut souvent dire *couvert*, *enveloppé*, ce qui est le contraire de ἀσκεπής. *Intectas fronde quietes*, dit Lucrèce, lib. I, v. 406. *Bombycinis linteis intecti*, Apulée, Metamorph. VIII, p. 141, édit. Colv. *Tecta stramentis intecta*, lib. XXVII, cap. III. Par conséquent nous préférerions le mot *detecta*, qui ne présente pas ce double sens. Τὰ τοῦ Θεοῦ γνωρίσματα est une métaphore qui indique le livre des évangiles; Saint-Gregoire de Nysse, *Epist. ad Eustathiam et Ambros.* II, p. 1088, B. édit. Paris, 1615, in-fol., dit dans le même sens, τὰ γνωρίσματα τῆς μεγάλης τοῦ δεσπότου ὑπὲρ ἡμῶν φιλανθρωπίας. La phrase de Lydus ne devrait-elle pas être plutôt rendue par *detectaque cunctisque conspicua erant divina scripta?*

» veur, il les jette aux pieds du monstre, prenant les » puissances célestes à témoin de cette oppression et » invoquant leur vengeance. »

« La tyrannie du receveur ne s'arrêta pas à ce point; » elle alla jusqu'au meurtre. Il s'avisa un jour de de- » mander vingt pièces d'or à un vétéran nommé Proclus, » domicilié à Philadelphie. Ce vieillard n'ayant pas la » somme demandée, le receveur le fait mettre à la ques- » tion et épuise sur lui tous les tourmens que peut in- » venter la rage des bourreaux (4). La vie devient un far- » deau insupportable pour cet homme dont le corps était » déchiré de la manière la plus cruelle; il aurait voulu » mettre un terme à son existence, mais comment faire, » étant surveillé de près par les satellites du tyran. Il a » enfin recours à la ruse; il promet de payer les vingt » pièces d'or, si on veut lui permettre de les aller cher- » cher chez lui. Rien de mieux, répond le receveur, qui » fait alors détacher le vétéran. On lui permet de se » rendre dans sa maison, escorté toutefois d'une garde » nombreuse. A peine y est-on arrivé qu'il prie les sol- » dats de l'attendre à la porte, et se hâtant d'entrer, il » se pend aussitôt. Cependant l'escorte s'impatientant de » ne pas voir arriver la victime, prend le parti de l'aller » chercher. Le premier objet qui s'offre à leur vue » est le corps du vieillard suspendu. A ce spectacle, » leur fureur éclate, ils s'emparent de tous les biens du » défunt; traînent son corps sur la place publique, le » foulent aux pieds, et ne lui laissent pas même une vile » enveloppe pour sa sépulture. »

Il est possible qu'il y ait de l'exagération dans ce récit, et la justice nous oblige même de dire que Lydus

---

(4) « Il émoussa, dit Lydus, p. 260, sur les nerfs de cet infortuné tous les instrumens de torture ». Πάντα τὰ τῶν ποινῶν ὄργανα ἀπήμβλυνε τοῖς νεύροις τοῦ ἀθλίου πένητος. La phrase paraît être imitée de celle de saint Grégoire de Nysse, *Orat. in quadragint. Mart.* II, 341, C. Τῇ ὑπομονῇ τῶν παθημάτων τοῦ κέντρου τὴν ἀκμὴν ἀπαμβλύναντες, lequel a imité à son tour une locution de Plutarque, *De Solertia animal.* 966. C. ἵνα μὴ τριβόμενοι τὴν ἀκμὴν ἀπαμβλύνωσι.

ayant eu des raisons particulières pour se plaindre du préfet, peut être soupçonné d'un peu de partialité. Mais enfin les faits parlent ; il n'est pas probable que Lydus les ait inventés, et comme le témoignage d'autres historiens se joint au sien (5). Il paraît constant que le règne de Justinien, loin de pouvoir être comparé à celui de Numa, ressemblait à tous ceux où les bonnes intentions des princes faibles et paresseux sont sans cesse contrariées par des favoris adroits et corrompus.

Au reste, si l'on doit des remercîmens à M. de Choiseul, aux frais duquel est imprimé le *Traité des Magistratures*, les savans apprendront avec plaisir que ce généreux protecteur des lettres aura bientôt encore plus de droits à leur reconnaissance. Le manuscrit qu'il a rapporté de Constantinople contient deux traités. Le premier est celui qui fait le sujet de cet article. Dans le second, Lydus a réuni tout ce que, dans son tems, on savait encore de l'art des *augures*. Ces devins, après avoir été dans l'origine les rivaux et peut-être les maîtres des rois de Rome, devinrent du tems de la république les instrumens de la politique du sénat. Les pontifes, tous patriciens, étaient les dépositaires d'une science sacrée qui donnait au gouvernement un puissant moyen pour conduire à son gré la multitude ; et les traités que plusieurs d'entre eux avaient composés sur l'art de la *divination*, devaient être des monumens curieux pour connaître l'esprit du gouvernement romain, ainsi que l'étendue des connaissances physiques et météorologiques à cette époque. Ces ouvrages n'existent plus, mais Lydus les avait consultés et M. Hase, dans l'excellente préface placée à la tête du *Traité des Magistratures*, nous apprend que le *Traité des Prodiges*, de la publication duquel M. de Choiseul l'a chargé, ne tardera pas à paraître. On y trouve des extraits des livres rituels des Etrusques, des passages tirés de la météorologie de

(5) Procope est d'accord avec lui-même sur les vices de Jean de Cappadoce, non-seulement dans les Anecdotes, p. 52, *Edit. Reg.*, mais encore dans les *Histor. Persic.* 70. D. 75. A. 170. C. et *Vandal.* 210 A.

Figulus, contemporain et ami de Cicéron, des fragmens de Labéon, de Messala, de Claudius Tuscus, de Tarquitius, de Capiton, enfin de presque tous les auteurs qui du tems de la république et sous les premiers empereurs avaient écrit sur les *augures*. Lydus assure même avoir consulté le livre sacré des Etrusques, le plus ancien et le plus important, celui qui passait pour avoir été écrit par l'Augure Tarchon, sous la dictée d'un demi-dieu nommé Tagès, né du sein de la terre. « J'en ai » extrait le sens, dit-il, sans m'astreindre à reproduire » servilement les mots ; d'ailleurs la quantité de termes » vieillis rendent le style de cet ouvrage embrouillé et » pénible à lire (6). » Lydus ne dit pas s'il avait lu ce livre en original ou dans une version grecque ou latine. On peut cependant conjecturer que ce fut dans une traduction. Il est probable que personne ne savait l'étrusque à Constantinople, où du tems de Lydus la connaissance du latin même commençait à ne plus être très-commune ; or, si beaucoup de fonctionnaires publics ignoraient une langue qui cependant était encore celle du gouvernement et des tribunaux, il est à présumer que personne n'entendait un idiôme qui avait déjà alors cessé d'être en usage dans l'Etrurie, et dont le génie et l'écriture, différant entièrement des langues de l'Occident (7), devait

(6) Dans la préface manuscrite du Traité des Prodiges : Τοῖς γὰρ ἀρχαιοτέροις ὀνόμασιν ἐκεῖνα συγκείμενα δυσπαρακολούθητά πώς ἐστι, καὶ οὐ σφόδρα σαφῆ.

(7) D'après les savantes recherches de Lanzi et de M. Micali, il parait hors de doute que les Etrusques avaient reçu au moins leur écriture (car on ne connait pas assez leur langue) directement de l'Asie, et nullement par l'intermédiaire des Grecs. On retrouve dans leur écriture trois marques distinctives, caractérisant les alphabets des Orientaux et étrangères à l'alphabet grec et à ceux qui en dérivent ; les voici : 1° les Etrusques écrivaient de gauche à droite ; 2° ils ne mettaient qu'un seul caractère pour exprimer une consonnance redoublée ; 3° ils sousentendaient dans leur écriture toutes les voyelles brèves. Voyez sur cette conformité de l'écriture étrusque et de celle des Orientaux les observations judicieuses de M. Niebuhr : *Römische Geschichte*, tome I, page 90. On ne trouve point la

opposer de grandes difficultés à ceux qui voulaient l'apprendre. Ainsi, il y a lieu de croire que Lydus s'est servi d'une de ces traductions latines que les Romains firent des livres étrusques, lorsqu'après la dévastation et l'asservissement total de ce pays par Sylla, l'ancienne langue commença à être remplacée par le latin. Au surplus, on accueillera toujours avec intérêt ces notions sur des peuples les plus anciennement civilisés de l'Europe, soit qu'elles aient été puisées dans des ouvrages originaux, soit que Lydus les ait prises dans des traductions anciennes. Plus d'un savant distingué de nos jours paraît adopter l'hypothèse ingénieuse que, dans les tems qui avoisinent la fable, plusieurs peuples primitifs de l'Europe devaient au moins un commencement de civilisation à des traditions sorties du centre de l'Asie, qui, en passant par le Nord, avaient pénétré dans le midi de l'Europe, long-tems avant que la civilisation grecque, répandue d'abord par les colonies de l'Ionie et de la Phocide, ensuite par les armes romaines, en eût changé la surface. Dans cette hypothèse, l'écriture runique, que nous trouvons depuis un tems immémorial en usage chez les peuples du Nord, serait comme une trace de ce passage des lumières, si j'ose m'exprimer ainsi, à travers les contrées septentrionales.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le commencement de notre histoire, il y eut dans l'occident plusieurs peuples d'une civilisation ancienne, différente de celle des Grecs. « Les Turdétans, dit Strabon (8), sont regardés comme les plus instruits de tous les Ibères; ils s'appliquent aux belles-lettres et possèdent des livres d'histoire très-anciens, des poëmes et des lois écrites en vers depuis six mille ans. » Les Etrusques étaient également de ce nombre. Leurs connaissances en histoire naturelle, en astronomie, en médecine, de quelque côté qu'elles leur soient venues, ne sont pas certainement

---

voyelle O dans l'alphabet étrusque ; il est probable qu'à l'exemple des Orientaux ils la prononçaient sans l'écrire.

(8) Livre III, tom. I, p. 390 de la traduction française de MM. de la Porte du Theil, Coraï et Gosselin.

d'origine grecque, et le peu que nous savons de leur religion, offre des rapports frappans avec la mythologie des Scandinaves. Les Dieux habitaient dans le Nord (9), après avoir vécu un certain laps de tems, ils mouraient tous ensemble (10), tandis qu'une vie et une jeunesse éternelle était le partage des Dieux de la Grèce. Tout est intéressant dans ce peuple antique et mystérieux; il entra en Italie par les Alpes Tyroliennes long-tems avant la fondation de Rome, et commença la civilisation des Romains (11). Plusieurs de ses usages ressemblent d'une manière surprenante à ceux des Aztèques dont un voyageur philosophe vient de nous faire connaître les monumens, la chronologie, les divisions et sous-divisions de l'année solaire (12). Eloignés de tout esprit de système, nous nous abstiendrons d'émettre une hypothèse sur l'origine commune de ces nations, mais nous croyons avoir suffisamment indiqué que ces recherches ne seraient pas dénuées d'intérêt. Après avoir parcouru nous-mêmes et plusieurs habiles hellénistes le manuscrit original de Lydus ainsi qu'une partie de la version latine, nous ne craignons pas d'affirmer que la publication du traité des *Augures* ajoutera beaucoup à nos connaissances sur

(9) Voy. Festus, sub. verb. *Sinistræ Aves*, p. 511. édit. Delphin.

(10) Arnobe *Adversus gentes*, lib. III, p. 123, édit. Mair. *Hos Consentes et Complices Etrusci aiunt et nominant, quod una oriantur, et occidant una.*

(11) Tout le monde sait que les rois de Rome prirent des Etrusques les marques distinctives de leur dignité; mais les Romains des premiers siècles reçurent aussi, du même peuple, tout ce qu'ils savaient sur la géométrie et sur les augures, ainsi que tout le droit pontifical. Des architectes Etrusques, au service de Tarquin, construisirent le temple du Capitole, comme des architectes Phéniciens au service de Salomon avaient construit le temple de Jérusalem. Jusques vers le milieu du cinquième siècle de Rome, on enseigna aux jeunes patriciens la langue et la littérature des étrusques (Tite-Live, lib. IX, cap. 36), Varron cite souvent leurs annales, et c'est probablement d'après celles-ci que l'empereur Claude put composer ses vingt livres d'*Histoires Tyrrhéniennes*.

(12) M. le baron de Humboldt, dans ses *Monumens du Mexique*.

l'ancien état de l'Italie, et en particulier sur les Etrusques. Les savans historiens dont la France s'enorgueillit ne tarderont pas à profiter des notions curieuses contenues dans cet ouvrage dont un habile helléniste, M. Hase, achève maintenant de restituer et de traduire le texte altéré. Je recommanderai particulièrement la préface latine dans laquelle M. Hase donne la biographie de Lydus et apprécie le mérite des ouvrâges de cet écrivain. Cette introduction est un modèle de goût, de sagesse et d'érudition; on y trouve un nombre infini d'observations critiques du plus grand intérêt et plusieurs remarques nouvelles relativement à la bibliographie.

L'idée que ce court exposé a pu donner des ouvrages de Jean Lydus, ne peut manquer d'inspirer à tous ceux qui cultivent les lettres une juste reconnaissance envers le célèbre propriétaire de ce manuscrit. C'est à ses soins qu'on en doit la découverte, c'est à sa générosité toujours la même, dans quelque situation que le sort le place, que l'on en doit aujourd'hui la publication; et ce qui n'est pas moins digne d'éloges, bien différent de tant d'autres protecteurs des lettres, M. de Choiseuil n'a point voulu, ainsi qu'il en eût été bien capable par ses connaissances, faire lui-même ce qu'il a modestement pensé devoir être mieux exécuté par un autre. Il s'est fait un plaisir de procurer à un jeune et savant helléniste qu'il estime une occasion brillante de se distinguer; et grâce à lui, M. Hase publiera bientôt les autres ouvrages de Lydus conservés dans le même manuscrit.

De tels procédés ne doivent point surprendre dans l'homme distingué sous tant de rapports, qui autrefois, à l'âge des passions, eut par-dessus toutes celle de s'instruire, et y joignit le courage de fuir les plaisirs que lui assuraient son rang et sa fortune, pour aller interroger les ruines d'Athènes et étudier Homère sur les rivages troyens; qui depuis n'a cessé de consacrer aux lettres et aux arts les loisirs que lui laissaient d'importantes fonctions publiques, et qui reprenant aujourd'hui des travaux trop long-tems interrompus, achève de publier ce voyage pittoresque de la Grèce dont le style place son auteur au rang de nos écrivains les plus distingués.

Je terminerai en prévenant que le traité des *magistrats romains* a été le sujet d'une excellente dissertation de M. Mongez, qui en a donné lecture à la troisième Classe de l'Institut impérial. Le savant auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* en a donné un extrait dans le dernier rapport des travaux de la classe.

J. B. B. Roquefort.

Tableau Historique et Pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'a nos jours; par M. ***. — *Trente livraisons*, grand in-4°, avec figures. — Prix, 366 fr. — A Paris, chez *Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, même rue, n° 8.

Il ne faut pas remonter bien haut dans les annales du genre humain pour trouver presque toute la terre couverte de hordes sauvages et barbares. Il y a à peine trente siècles que l'Europe toute entière n'était guères plus civilisée que le Mexique et le Pérou à l'époque où les Espagnols en firent la découverte. Cent ans avant la guerre de Troie, ces Grecs si célèbres par leur esprit, leur politesse et leur goût, vivaient dans les forêts, au sein des rochers, dans les trous qu'ils s'étaient creusés en terre. Les Romains à l'époque de leur réunion n'étaient pas beaucoup mieux policés, et l'on peut aisément se figurer ce que devait être un peuple qui n'avait pour enseignes militaires qu'une botte de foin suspendue à une perche, et pour palais que des huttes couvertes en chaume.

On ne sera donc point étonné que les Gaules, au lieu de nous présenter à leur origine des nations polies et savantes, ne nous offrent que des peuplades grossières et barbares; c'est ainsi que toutes les nations ont commencé, et l'on peut dire de Paris ce que Tite-Live a dit de Rome : *Ab exiguis profecta initiis eo crevit, ut jam magnitudine laboret suâ.*

Les écrivains qui aiment mieux compiler que de raisonner, ce qui est toujours plus commode, ont une ma-

nière toute simple de peupler la terre. Ils font de Sem, Cham et Japhet trois magnanimes Empereurs qui, au sortir de l'arche, se sont partagé les trois parties du monde, en laissant à la quatrième et aux contrées nouvellement découvertes le soin de se pourvoir comme elles pourraient. D'un coup de leur plume toute puissante, ils transportent Japhet dans les Gaules, et lui composant une nombreuse postérité, ils trouvent dans ses descendans une longue suite de puissans monarques qui ont régné glorieusement sur les bords du Rhin, de la Seine, du Rhône et de la Garonne.

C'est sur-tout à l'imagination des moines que nous devons ces chimériques généalogies, et quoique la mode des romans historiques ne fût pas aussi répandue qu'aujourd'hui, ils n'en ont pas moins donné une libre carrière à leur génie inventif. Consultez le moine Annius de Viterbe qui s'est donné la peine de composer un *Berose* pour nous dédommager de celui que nous avons perdu; il vous dira que le premier fondateur de l'Empire des Gaules fut un fils de Japhet nommé *Samothès*, qui vint d'Arménie avec de nombreux troupeaux de bœufs, de génisses, d'agneaux, de brebis pour réparer les ravages du déluge, et repeupler la terre d'hommes et d'animaux. Ce grand prince régna cent huit ans, sans avoir besoin de donner de lois à son peuple, tant l'obéissance et la sagesse étaient alors des vertus communes. Il eut pour successeur *Magnus* ou *Magus*, son fils aîné, lequel fonda nombre de villes et de cités, ainsi qu'on peut le reconnaître dans celles qui portent encore son nom: *Rhotomagus*, Rouen, *Augusto-Magus*, Senlis, *Neomagus*, Spire, etc.

A *Magus* succéda *Saron*, qui suivant notre auteur, devint le chef d'une secte de philosophes nommés Saronides, et institua les Universités et les doctorats. Il laissa successivement l'empire à *Druinus*, qui institua les druides; à *Bardus*, qui fut le premier barde, et créa la poésie, la rhétorique et la musique; à *Lutus*, qui fonda la ville de Lutèce.

Lutus eut pour fils *Jupiter-Celtus*, qui donna le jour à une belle princesse nommée Galathée, d'où vinrent les

Galates et les *Gaulois;* de Galathée sortit aussi une nombreuse suite de monarques, parmi lesquels on remarque *Pâris* qui fit enlever les boues de *Lutèce*, et en changea le nom en celui de *Paris* qu'elle porte aujourd'hui. Ses successeurs furent *Lemanus*, qui transmit son nom au lac *Léman; Nannès*, fondateur de la ville de *Nantes; Rhenus*, qui bâtit *Rheims; Francion*, petit-fils de Priam, lequel, ayant appris que les Troyens descendaient des Gaulois vint se réfugier auprès de Rhenus et solliciter la main de sa fille. Francion porta ses conquêtes en Allemagne, donna naissance aux Francs, et fit appeler les Gaules *France.* Le reste de cette chronique est à-peu-près du même genre.

Comme les règles d'une saine critique ne s'établissent qu'avec les progrès des lumières, et ne se forment que lentement, nos premiers annalistes n'ont pas manqué de recueillir religieusement ces ridicules historiettes, et les ont adoptées d'autant plus facilement qu'ils y trouvaient de quoi flatter la vanité nationale. Car les peuples ne ressemblent point aux dames; ils n'est pas une ville qui ne veuille se glorifier de son antiquité.

Aujourd'hui l'amour-propre est moins vif; on avoue qu'on ne connaît nullement l'origine des anciens Gaulois, que leur ancienne histoire n'est pas plus avérée que celle des Hurons et des Illinois. On sait seulement qu'à l'époque où les Romains pénétrèrent dans les Gaules, ils n'y trouvèrent qu'une vaste contrée couverte de lacs et de forêts, au milieu desquels étaient épars quelques villages habités par des peuples à demi barbares. On sait que les grandes villes qui font aujourd'hui la gloire de la France ne consistaient qu'en quelques huttes construites comme les ruches de nos mouches à miel. Mais par quels degrés s'élevèrent-elles à ce haut point de splendeur qui attire sur elles l'attention de tous les peuples? Voilà sans doute un tableau plein d'intérêt à tracer. C'est la tâche que s'est proposée l'auteur du *Tableau historique et pittoresque de Paris.*

Nous possédons sur l'origine de Paris un grand nombre d'ouvrages; mais on est obligé d'avouer qu'ils sont presque tous d'une grande imperfection. Les plus

anciens, tels que *la Fleur des antiquités et excellence de la ville de Paris*, par Gilles Corrozet, répètent toutes les fables dont nous venons de parler. Après lui, un savant et laborieux bénédictin, Jacques Dubreul, a publié un livre moins imparfait sous le titre de *Théâtre des antiquités de Paris*. Ce livre sera toujours consulté avec intérêt par les savans; mais les gens du monde ne le liront jamais. Les Bénédictins aimaient l'érudition, et Jacques Dubreul ne l'a pas épargnée. D'ailleurs la dernière édition de son ouvrage est de 1639, et depuis ce tems, Paris ne ressemble plus à ce qu'il était alors. Dois-je parler de l'immense compilation de Sauval? C'est un amas indigeste de recherches, d'anecdotes, de faits assemblés au hasard, écrits sans méthode et sans goût. Sauval manquait essentiellement de cet esprit d'ordre et d'analyse, de ce coup-d'œil vif et rapide, qui font le mérite essentiel d'un historien. Il ne savait point lier les faits à la législation, aux mœurs, à la politique d'un peuple. Il pouvait compiler, mais il était incapable de composer un corps d'histoire. Les bénédictins Félibien et Lobineau ont été plus heureux, ils ont profité de ses recherches, en ont fait de nouvelles, et leur histoire de Paris serait une compilation judicieuse et estimable, s'ils se fussent attachés à écrire avec plus d'élégance, à épargner à leurs lecteurs des détails inutiles et fastidieux; s'ils eussent enfin évité cette surcharge d'érudition qu'on reproche quelquefois aux écrivains de leur ordre.

Il fallait donc qu'un homme de goût se chargeât d'ordonner tant de matériaux informes, il fallait que l'histoire d'une ville célèbre par sa politesse et son goût, fût écrite par un homme d'esprit; et c'est, je crois, ce qui distingue le *Tableau historique et pittoresque de Paris*. L'auteur n'a pas cru devoir se nommer; mais on sait d'ailleurs qu'il jouit avec justice de la réputation d'un homme de beaucoup de talent et d'instruction. Il écrit d'une manière facile, agréable et soignée, il n'est point étranger à la connaissance des arts, et de longues études le rendent plus qu'un autre capable de répondre à l'attente du public.

Il est deux manières d'écrire l'histoire des villes; l'une

froide, étroite et minutieuse, s'occupe de détails, s'attache exclusivement aux dates, s'arme du microscope, tient les yeux du lecteur fixés sur les plus petits objets. C'est celle qu'ont suivie la plupart de nos anciens historiens; l'autre, plus élevée, dédaigne les recherches futiles et fastidieuses, se livre à des considérations plus étendues; et s'applique à lier l'histoire générale à l'histoire particulière, c'est celle qu'a suivie l'auteur du *Tableau historique et pittoresque.*

Il n'en est pas de la capitale d'un empire comme des villes d'un ordre inférieur. L'histoire de Paris tient à celle de la monarchie, c'est le plus ancien séjour de nos rois, le berceau de notre législation, la source de nos institutions, de notre grandeur et de notre gloire. Si nous parcourons avec tant d'intérêt les annales de Rome, si nous attachons tant d'importance aux récits de ses historiens, si nous prenons tant de plaisir à voir sa fortune s'étendre et se développer de siècle en siècle, serions-nous insensibles à l'histoire de notre propre patrie? Pourrions-nous voir d'un œil indifférent tant de monumens antiques dont la nature, les formes et le caractère, nous rendent, pour ainsi dire, contemporains de tous les âges? Il est peu de ces monumens qui ne se rapportent à quelques faits intéressans. L'auteur les a recueillis avec soin, et en les fondant habilement dans son récit, il a donné de la vie et du mouvement aux objets qui en paraissaient le moins susceptibles. Le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son ouvrage est un morceau plein d'intérêt qui nous offre successivement le tableau de la capitale aux diverses périodes de son accroissement. Des cartes géographiques jointes au texte nous offrent les divers états de Paris et ses révolutions topographiques depuis son origine jusqu'à nos jours. Qui croirait que les successeurs de Charlemagne n'ont presque rien fait pour cette grande capitale, que presque toujours loin d'elle ou occupés de guerre intestine, ils avaient fini par en perdre jusqu'à la souveraineté, et que les derniers rois de cette race n'y avaient conservé aucun droit; c'étaient des comtes qui en étaient devenus les maîtres; le monarque éclipsé habitait un château où il

vivait du produit de quelques terres qu'on ne lui avait point encore ravies. Triste exemple de ce que peut une suite de princes dépourvus de courage et de génie!

Le changement de dynastie amena aussi un changement dans le sort de Paris. Les comtes devenus rois s'attachèrent à leur capitale, et ce ne fut que sous la troisième race que cette cité célèbre commença à sortir de son indigence et de son obscurité; mais il fallait une grande circonstance pour accroître le domaine de la pensée et susciter le goût des arts. Les Français furent frappés d'étonnement à l'époque des Croisades, quand ils virent, pour la première fois, ces grandes et magnifiques cités dont jusqu'ici ils n'avaient aucune idée. « Les Latins, dit Guillaume de Tyr, avaient peine à » croire qu'il y eût dans le monde entier une ville aussi » belle et aussi riche que Constantinople. Quand ils » virent ses grandes murailles, ses hautes tours, ses » riches palais et ses superbes églises, tout cela leur » parut si grand qu'ils n'auraient jamais pu se former » une idée de cette ville impériale, s'ils ne l'eussent vue » de leurs propres yeux. »

Ce fut Philippe Auguste qui fit sortir de la barbarie la capitale de son Empire, et l'on peut dire que ce prince en fut le second fondateur. Non-seulement il en étendit l'enceinte, il en améliora l'intérieur, il construisit des édifices, mais il y fit vivre les lois et y appella les lumières, sans lesquelles il n'est rien de grand et de durable. De simples oratoires devinrent de vastes églises; des terres en culture se couvrirent de maisons; des prairies furent desséchées et se transformèrent en quartiers populeux, et les successeurs de Philippe Auguste ayant suivi son exemple et continué son ouvrage, Paris devint enfin digne de porter le nom de capitale. Cependant quels travaux ne faut-il pas encore pour l'élever au rang des grandes cités qui ont fait l'admiration des peuples de l'antiquité! et de quelle magnificence ne la revêt pas tous les jours le chef auguste de l'Empire!

On trouvera dans l'ouvrage dont il s'agit, un tableau animé de ces changemens. On y trouvera les vues d'un écrivain éclairé qui ne néglige rien pour exciter l'atten-

tion et entretenir l'intérêt. Indique-t-il l'origine du Palais, les monumens du règne de Saint-Louis, il fait connaître l'état de notre législation, de nos mœurs, de nos tribunaux. Parle-t-il de l'établissement du sergent d'armes; il n'oublie point cette célèbre compagnie des Ribauds dont le nom est devenu depuis si peu honorable. Ces Ribauds avaient un chef qui portait le nom de roi. Ils servaient de gardes au prince, et se distinguèrent long-tems par une bravoure et une audace qui tenait souvent de la témérité. Mais le tems qui altère tout, altéra leurs mœurs et leurs vertus; on leur avait confié l'inspection des maisons de jeu et de débauche, ils devinrent eux-mêmes des joueurs et des débauchés, et l'on fut bientôt obligé de déroger à la première noblesse de leur institution et d'en faire une sorte de maréchaussée. Boutillier nous apprend qu'ils présidaient à l'exécution des criminels. Les filles de joie payaient deux sols chacune pour exercer librement leurs talens. En 1380, cet ambitieux monarque entreprit d'accroître singulièrement ses revenus, et prétendit lever cinq sols sur chaque femme qui aurait trahi la foi conjugale. Ces prétentions étaient démésurées. Les dames se liguèrent, et parvinrent à se soustraire à un impôt dont le produit paraissait incalculable. Il fut donc réduit aux demoiselles, dont le nombre suffisait pour lui constituer une maison fort honnête. Ces demoiselles n'habitaient pas seulement les villes, elles avaient le privilége de suivre la cour et l'armée. C'était un corps constitué qui avait ses statuts, une supérieure et un aumônier. Un compte de 1346 porte en dépense une somme de 90 livres payée à *Olive, sainte dame des filles de joie suivant la cour, pour lui aider et auxdites filles à vivre et supporter les dépenses.* L'épithète de *sainte* donnée à la dame Olive pourra paraître singulière; mais il est à présumer que cette dame voyait le mal sans y participer, et que ses fonctions consistaient plutôt à corriger qu'à encourager.

« En 1465, dit l'auteur d'une de nos chroniques, il » arriva à Paris deux cents archiers tous à cheval; et » derrière icelle compagnie, allaient à cheval huit Ribaudes et un moine noir leur confesseur. » Un concile

de Sens fort ancien fait mention de quelques clercs qui exerçaient la profession de ribauds; mais alors la compagnie n'avait pas encore dégénéré. De nouvelles institutions ont brisé le sceptre du roi des Ribauds; mais ses Etats n'en subsistent pas moins; c'est une succession vacante qui s'enrichit tous les jours.

Comme l'auteur s'est proposé un double but, celui de nous transmettre les faits historiques qui se rapportent à la ville de Paris et celui d'en décrire les monumens, il n'oublie rien de ce qui se rapporte à l'architecture, la peinture, la sculpture, et souvent ses descriptions ont d'autant plus d'intérêt que les objets qu'il décrit sont perdus pour nous. De combien de chefs-d'œuvre de l'art les fureurs révolutionnaires n'ont-elles pas dépouillé nos temples, nos palais, nos édifices publics? Il n'était pas une église à Paris qui ne contînt plusieurs monumens dignes de remarque. Les tombeaux sur-tout ont été les objets d'un grossier et barbare fanatisme. Le seul monastère des Grands-Augustins renfermait vingt mausolées ou tombeaux, parmi lesquels on distinguait ceux du poëte Remi Belleau, de Gui Faur de Pibrac, de Philippe de Comines, du théologien sainte Beuve, du généalogiste Bernard Cherin. On y voyait sept tableaux peints par Wanlo, de Troy, Philippe de Champagne, Jacob Bunel et Bertholet Flémaël; huit colonnes corinthiennes de marbre brèche, qui ont été transportées au Musée des monumens français; les bas-reliefs attribués à Germain Pilon, et quelques autres ouvrages de sculpture exécutés sur les dessins de Le Brun et de Champagne; divers statues que la massue révolutionnaire a détruites.

Ce fut dans l'église des Grands-Augustins que Henri III institua l'ordre du Saint-Esprit, reçut l'ordre de la Jarretière, et institua la confrérie des Pénitens. Les Grands-Augustins se glorifiaient d'avoir été institués par saint Augustin lui-même, et c'était pour cela qu'ils se décoraient du titre de *Grands-Augustins;* les autres ne portaient le nom que de *Petits-Augustins*, *Petits-Pères*, parce qu'ils ne tenaient pas immédiatement leur mission de l'évêque d'Hippone; mais l'auteur du Tableau histo-

rique prouve très-bien que cette ambitieuse prétention était chimérique, et que les Grands-Augustins eux-mêmes ne furent reconnus que vers le milieu du treizième siècle par le pape Innocent IV. Ces religieux s'étaient établis sur les ruines d'une pauvre congrégation d'ermites qu'on appelait *Sachets* parce que la robe dont ils étaient revêtus ressemblait assez à un sac. Les Sachets disputèrent pendant long-tems le terrain qu'on voulait leur enlever, mais enfin ils furent vaincus, et les Augustins chantèrent le *Te Deum* dans la chapelle même bâtie par les Sachets. Charles V, qui s'était déclaré le protecteur des Augustins, fit achever l'église que nous avons vu détruire. Aujourd'hui les cellules de ces révérends pères sont occupés par d'innocens volatiles.

Des nombreuses anecdotes répandent une grande variété sur le fonds de l'ouvrage, et ce qui en augmente le mérite ce sont des gravures dessinées avec goût qui offrent la vue des monumens les plus curieux. Le texte est imprimé avec beaucoup de soin et d'élégance. Cette entreprise, proposée par souscription, est maintenant achevée et composée de trente livraisons qui forment un ensemble complet digne d'être placé dans toutes nos grandes bibliothèques.

SALGUES.

FABLES DE M. H. G. B........, en quatorze livres. — Deux vol. in-12. — Chez *Testu* et Compagnie, rue Hautefeuille, n° 13.

DEUX volumes de fables, va-t-on s'écrier aussitôt qu'on jettera les yeux sur le titre de l'ouvrage que j'annonce, c'est beaucoup trop après celles de notre grand fabuliste; je conviens moi-même que ce nouveau recueil est plus étendu que celui de La Fontaine, je conviens encore que c'est un malheur pour M. G. B....., je conviens enfin que ses meilleures fables sont à une distance infinie de celles du *bonhomme*; mais les lecteurs à qui j'ai fait toutes ces concessions voudront bien me permettre de leur présenter quelques réflexions sur les

victaires de La Fontaine, pour me servir des expressions du bon abbé Lemonnier, qui avait quelque chose du *curé*, sans avoir, il est vrai, son génie.

La Fontaine et Molière ont surpassé leurs prédecesseurs, sans pouvoir être atteints par ceux qui suivent leurs traces, la nature avait jeté ces deux hommes dans un moule particulier qu'elle a brisé, et que probablement il lui serait impossible de refaire; ils ont atteint les bornes de leur art en parcourant toutes les routes qui pouvaient y conduire, au lieu que Corneille, Racine et Voltaire sont parvenus au terme du leur en suivant chacun une route différente.

Il est bien certain qu'aucun de ceux qui ont fait des comédies depuis Molière, n'a prétendu atteindre au but où ce grand homme est parvenu; mais ils ont suivi quelques sentiers frayés sur le bord des grandes routes qui leur sont interdites, parce qu'une barrière dont le seul Molière avait la clef, les leur ferma à jamais, et ils sont allés plus ou moins avant, suivant qu'ils ont eu plus ou moins de forces. Parmi ceux dont les voyages ont été heureux, on compte Le Sage, qui trouva un chemin détourné assez voisin de l'une des grandes routes, Regnard, à qui Dufresny servit de guide, Destouches, dont les vents du nord entravèrent la marche, Gresset, qui voyagea dans une voiture peu solide, mais bien brillante, Piron, qui chercha long-tems un sentier praticable et ne le rencontra qu'une seule fois, Marivaux, dont la boussole était un cœur dont il examinait attentivement les vaisseaux capillaires, sans songer aux gros vaisseaux, Colin d'Harleville, qui avait trouvé un sentier entre les Etats de Molière et ceux de La Fontaine, et parmi les auteurs comiques vivans, MM. Picard, Andrieux, Duval et Etienne, qui avancent à pas de géant dans un très-beau chemin.

Nous avons applaudi aux travaux de tant d'hommes de mérite *qui ne sont pas Molière*, et pourquoi n'applaudirait-on pas des fables de plusieurs auteurs distingués *qui ne sont pas La Fontaine?* MM. Florian, Ginguené, du Tremblay, Lebailly et Arnault ne sont-ils pas

bien supérieurs à Bidpaï, à Loqman, à Esope et à Phèdre que nous admirons? Il faudrait être étrangement prévenu pour prétendre le contraire. L'auteur des fables que j'annonce doit prendre une place très-honorable parmi les plus illustres successeurs de La Fontaine, avec lesquels il marche de pair en laissant bien au-dessous de lui La Mothe, Richer, d'Ardenne, Boissard, Pesselier, Aubert, et plusieurs autres que je ne nomme pas de crainte qu'après avoir lu cette *nomenclature*, quelqu'un ne me reproche de troubler bien mal-à-propos la cendre des morts que personne ne respecte plus chrétiennement que moi.

La meilleure manière de justifier les louanges que je donne aux fables nouvelles serait de multiplier les citations, mais les bornes qui me sont assignées ne me le permettent pas; mais si je cite peu, quelques lecteurs chagrins, qui ne veulent pas croire qu'on ait fait dix fables supportables depuis celles de La Fontaine, diront que le petit nombre de mes citations prouve que je n'ai pas trouvé beaucoup de choses dignes d'être rapportées; si j'annonce que je prends au hasard les fragmens que je cite, ils feront observer que c'est là une de ces *phrases faites* à l'usage des journalistes, et que *prendre au hasard* ou *rechercher avec soin* signifient la même chose dans leur langue. Cependant je proteste ici de ma bonne-foi, et je *prendrai au hasard* en annonçant d'avance que dans ce que le *hasard* m'offrira, je m'arrêterai seulement au *bon*, afin que cela engage mes lecteurs à chercher le *meilleur* dans l'ouvrage même, et je préviens aussi que je serai fort économe de citations.

La moitié des fables que publie aujourd'hui M. H. G. B. est de son invention, le reste est imité de plusieurs fabulistes étrangers, tels que Bidpaï, Loqman, Lessing, Moore, Gay, Krasiski, etc. Marie de France, qui appartient au siècle des trouvères, et de laquelle je donnerai bientôt une édition avec des notes historiques, philologiques et littéraires, a fourni au nouveau fabuliste plusieurs sujets qu'il a traités d'une manière très-piquante qui rappelle la grâce de l'original; je cite pour preuve la fable suivante.

Le Batelier et le Loup.

Chassé par des Chiens certain Loup
Courait ; il les avait laissés fort loin derrière,
Lorsqu'il fut dans sa fuite arrêté tout-à-coup
Par une large et profonde rivière.
Que va-t-il devenir ? Il voit dans un bateau
Un villageois qui visitait sa nasse :
« Faites-moi, lui dit-il très-humblement, la grace
» De me passer à l'autre bord de l'eau.
— » Que comptes tu me donner pour ma peine, »
Demande le pêcheur ? Sire Loup tout tremblant,
Car jusqu'à lui les zéphirs de la plaine
Portaient déjà les cris de la meute inhumaine,
Lui répondit, « qu'il n'avait pas d'argent.
» Le ciel, ajouta-t-il, en réserva l'usage
» A l'homme, qu'il créa l'animal le plus sage ;
» Mais si vous me rendez ce service important,
» Je vous promets, foi de loup, trois maximes
» Aussi profondes que sublimes,
» Et qu'il est surprenant de ne pas voir encor
» Inscrites sur le marbre en caractères d'or.
» Pour vous prouver combien je suis sincère,
» Jugez-en ; voici la première :
» Faites toujours le bien, sans vous inquiéter
» De ce qui peut en résulter. »
Notre manant trouva la maxime si belle
Qu'il reçut aussi-tôt le Loup dans sa nacelle.
A-peu-près à moitié chemin,
Le Loup ouvrit la gueule, et d'un ton patelin,
Reprit : « Lorsqu'un trompeur vous promet quelque chose,
» Craignez toujours qu'il ne vous en impose. »
Enfin, sur l'autre rive, à peine descendu,
Le passager rompant de nouveau le silence,
Avec sa liberté reprit son arrogance,
Et tutoyant le pêcheur confondu,
Lui dit : « Reçois le prix de ton extravagance ;
» Qui sauve un loup commet une imprudence ;
» Le bien fait au méchant est toujours bien perdu. »
Le batelier mangé prouva cette sentence.

Le célèbre père Desbillons, l'un des poëtes modernes qui a le mieux fait les vers latins, si toutefois les modernes peuvent faire des vers latins, je ne dis pas médiocres, mais seulement supportables, a été imité plusieurs fois par M. H. G. B. Le poëte français lutte avec succès contre le poëte latin, il l'embellit toujours; en un mot, s'il le vole il tue son homme, et l'on n'a plus rien à dire.

Il y a long-tems que je n'ai lu les fables latines du père Desbillons; elles avaient autrefois une grande réputation dans les maisons d'éducation dirigées par les jésuites, mais les réputations de collège tombent avec les colléges, et tel a été le sort de celle du père Desbillons. Son imitateur va lui en faire une nouvelle qui durera plus que l'ancienne, parce qu'elle est l'ouvrage du talent; on voudra connaître un auteur qui a fourni tant de jolis sujets à son heureux imitateur, plusieurs hommes de lettres qui ne l'ont jamais lu apprendront en le lisant que si ce bon père ne sait pas narrer, il a du moins beaucoup d'esprit et le don de l'invention, uni à un naturel heureux, et quelques faiseurs d'apologues essayeront de glaner dans le champ où M. H. G. B. a fait une si abondante moisson.

Voici une très-jolie fable du père Desbillons que le nouveau fabuliste a surpassé en l'imitant.

Le Dôme peint à fresque.

Certain badaud, qui dans son ignorance
S'avisait de juger de tout,
Et d'en juger sur l'apparence,
Se croyait un homme de goût.
Un jour qu'il admirait, comme un tel homme admire,
Les fresques d'un dôme élevé:
« Cet ouvrage est vraiment un ouvrage achevé, »
S'écriait-il, « qu'y trouver à redire?
» Il unit tout, dessin, faire, couleur.
» Avec quel art le peintre a groupé ces figures!
» Quel heureux ciel! ah c'est divin, d'honneur!
» Mais si je m'approchais de ces belles peintures,
» Qui de si haut charment si bien mes yeux!
» Je les apprécierais sans doute beaucoup mieux. »

Il dit, donne l'essor à sa badauderie,
Franchit un escalier, gagne une galerie,
Touche la voûte avec la main;
Mais, fait pour servir de lointain,
Ce grand et magnifique ouvrage,
Ce peuple en mouvement, ce ciel pur et serein
Ne lui présentent plus qu'un hideux assemblage
De traits confus, de couleurs sans accord;
Et le badaud devenu sage,
Pour la première fois convint qu'il avait tort.

L'imagination, qui nous peint tout à fresque,
Par ses illusions excite nos regrets;
L'avenir lui doit ses attraits;
Mais l'espérance est romanesque;
Séduisante de loin, ce n'est plus rien de près.

C'est être créateur que d'imiter ainsi: c'est la manière des grands maîtres, tandis que les écoliers gâtent les traits les plus délicats en les copiant toujours d'une manière grossière.

J'ai fait connaître M. H. G. B. comme imitateur, je dois parler maintenant de lui comme inventeur; j'ai déjà dit que la moitié au moins des fables dont se compose le recueil qu'il vient de mettre au jour lui appartenait et pour le fonds, et pour la forme; la fable suivante prouvera qu'il n'a pas besoin d'être aidé, et que l'heureux don de l'invention ne lui a pas été refusé par la nature.

Le jeune et le vieux Serin.

Un vieux serin pleurait; son compagnon de cage,
Serin n'ayant vu qu'un printemps,
Lui dit: « Pourquoi ces pleurs? allons, sois donc plus sage,
» N'est-tu pas ici mieux qu'aux champs? »
— » Ton berceau fut cette demeure,
» Répliqua le vieillard; tu peux aimer tes fers,
» Quant à moi, je naquis libre habitant des airs,
» Et je suis prisonnier, voilà pourquoi je pleure. »

Dans cette fable, M. G. H. B., soutenu par son talent, détermine si bien le lieu de la scène, le caractère des

personnages qu'il met en jeu et le sujet de leur dialogue, qu'il n'est pas besoin d'employer plusieurs vers à faire ressortir la *moralité* qui résulte de l'*action*. Si je citais maintenant la fable intitulée le *Pinson captif*, où notre fabuliste soutient la thèse contraire à celle qui fait le sujet de la fable que je viens de rapporter, il serait facile de voir que la fable du *pinson* ne vaut absolument rien, parce qu'elle est établie sur une hypothèse non-seulement fausse, mais encore odieuse, et qu'il n'en peut résulter aucune espèce de moralité, malgré les soins que l'auteur a pris de déduire en plusieurs lignes de mauvaise prose mal rimée, les conséquences absurdes qui dérivent nécessairement de la situation où il place son *personnage*; tant il est vrai que le don de l'invention et le talent de l'exécution ne suffisent pas pour faire un bon ouvrage, et qu'il faut encore un heureux discernement dans le choix du sujet!..... Heureusement M. H. G. B. ne s'est fourvoyé qu'une seule fois. Mais citons encore une fable dont le sujet lui appartienne. *Je la prends au hasard.*

Le Corbeau et la Perdrix.

Certain Corbeau, fort peu riche en bon sens,
C'est un défaut commun à bien de gens,
Voyait une Perdrix. Il admirait ses grâces,
Sa démarche, ses mouvemens.
Imitons-la, dit-il; dès-lors, aux bois, aux champs,
Par-tout on le vit sur ses traces.
« Oiseau lourd et pesant, lui criait la Perdrix,
» Ose-tu bien me prendre pour modèle ?
» La nature est prudente, écoute ses avis:
» L'art ne lui montre pas une route nouvelle.
» J'excite en vain tes envieux sourcis;
» Peux-tu devenir blanc ? ce maintien, ma souplesse
» Sont naturels à mon espèce.
» Chaque élément a ses fleurs et ses fruits,
» Et chaque être un instinct auquel il est soumis. »
La Perdrix raisonnait comme une barbe grise;
Mais le corbeau se rit de ses discours,
Et persista si bien dans sa folle entreprise,
Qu'il ne sut plus voler au bout de quelques jours.

En adoptant une marche étrangère,
On s'égare souvent sur les pas de l'erreur.
A force de vouloir un autre caractère,
Combien de gens n'ont pas même le leur.

En commençant cet article, j'avais promis deux choses que je crois avoir tenu; c'était premièrement de faire peu de citations, et je n'ai cité que quatre fables, tandis que j'aurais pu en citer cent dignes de l'attention du lecteur; secondement de ne pas citer les meilleures du recueil, et ceux qui liront *l'Epervier et le Rossignol*, *l'Ours à la cour du Lion*, *l'Aigle et le Papillon*, *la Fauvette et l'Ane*, *les deux Rosiers*, *l'Ane trop chargé*, *la Poule*, *le Renard et le Buisson*, *le Rossignol et le Ver luisant*, etc., etc., en seront convaincus.

Il me reste à parler du style de M. H. G. B. Les seuls défauts qu'on y remarque sont le prosaïsme et le manque du couleur, et ils sont très-rares, car il a en général de la noblesse, de l'élévation, beaucoup de facilité, une grande correction; il se plie aisément à tous les tours que le poëte veut prendre, et il est ou précis ou abondant, suivant que les circonstances l'exigent.

En somme, le recueil de M. H. G. B. renferme du mauvais et même du très-mauvais, mais en fort petite quantité, du médiocre davantage, beaucoup de bon, de l'excellent souvent.

L'auteur annonce dans sa préface que pendant son séjour en Allemagne il a traduit en prose les fables de Lichtwer et de Lessing; je ne saurais trop l'engager à publier cette traduction.

J'aurais bien aussi plusieurs choses à dire sur ce que l'auteur nomme dans sa préface *les chimères de la perfectibilité*, mais cela m'engagerait dans une discussion fort longue, et par conséquent fort ennuyeuse, pour mes lecteurs à qui je veux épargner l'ennui.

J. B. B. R.

Extrait d'un dictionnaire moderne.

Abstinence. — Ce mot a vieilli.

Absurde. — Travail désintéressé, privation volontaire; deux choses *absurdes.*

Abus. — Des abus! il y en a fort peu : demandez plutôt aux gastronomes, lorsqu'ils sont à table.

Accourcir. — Accourcir le chemin qui conduit à la fortune; la génération présente excelle en cela.

Admiration. — Souvent trop d'admiration semble annoncer un esprit faible. C'est une puérilité de se récrier au récit de la mort de Winkelried, ou de s'extasier à la vue d'une belle nuit des tropiques. Mais il est à-propos d'admirer la délicatesse des ouvrages d'agrément et tout le fini des arts : on ne peut pas se défendre alors de quelque enthousiasme, car c'est-là ce qui doit combler un jour les vœux de l'espèce humaine.

Admissible. — De certaines vertus ne sont vraiment pas admissibles.

Affaires. — Si l'on n'avait pas d'affaires, comment et pourquoi vivrait-on?

Antédiluvien. — Peuple qui n'a rien de superflu et qui ne manque de rien d'utile; peuple *Antédiluvien.*

Applanir. — Un bon moyen d'applanir les obstacles, c'est de compter les choses pour beaucoup et les hommes pour presque rien.

Apparence. — L'apparence est préférable quelquefois à la réalité lorsqu'il s'agit de justice ou de bonheur; mais dans les affaires d'intérêt la réalité seule a du prix.

Armes. — Quand Ahrimane renonça ou parut renoncer à l'Empire de la terre, il eut soin de suggérer aux hommes cette idée qu'il est glorieux de décider les différends par la voie des armes : en sorte que le pouvoir des lois morales ne fut guères autre chose qu'un songe du bon Ormusd.

Audace. — Un marchand prend pour devise, *audaces fortuna juvat* : les jours de banqueroute, on passe sur ces mots une couche de quelque matière sans consistance, et après un peu de tems, les caractères reparaissent.

Aurore. — Aurore de la raison, expression usitée depuis

les siècles. Si l'on en juge par la durée de cette aurore, par le tems qui s'écoule avant le véritable lever de l'astre, il doit employer quelques millions d'années à faire sa révolution.

Beau. — J'aime le *beau*! nous avons des ballets divins.

Bien. — Homme de bien, être assez fade.

Bonheur. — Il consiste dans l'amusement, disent les uns, dans le *far niente*, disent les autres.

Célébrité. — Il est des gens qui dépensent promptement tout ce qu'on peut avoir de grandeur : ils font beaucoup de bruit; mais au moment de la mort, ces ressources se trouvent épuisées, la postérité n'entendra pas parler d'eux. D'autres, au contraire, vont doucement de leur vivant : mille ans après, le fonds subsiste encore. On dit que les premiers font assez peu d'attention aux seconds : toutefois ceux-ci auraient tort de se plaindre; leurs petits-fils feront à leur tour peu d'attention aux petits-fils des autres.

Coran (le). — Fatras absurde en Occident, recueil sublime en Orient: etc.

Éducation. — Instruisez, instruisez encore, instruisez toujours. Pour le caractère, c'est ce qu'il faut laisser à la nature. D'ailleurs il importe peu quel caractère on ait; si par hasard on n'en avait point, on n'en serait que plus propre à beaucoup de choses.

Egoïsme. — C'est maladresse d'en laisser apercevoir, mais ce serait duperie de n'en pas conserver un peu dans le cœur. Les anciens avaient une doctrine secrète, les modernes peuvent avoir des sentimens cachés.

Femmes. — Elles ont suivi à la guerre les ancêtres de nos ancêtres, puis elles ont régné sur les chevaliers, puis enfin elles ont conduit tout doucement les affaires. Ces trois époques ne renaîtront pas. Désormais que feront les femmes? Les joies de l'intimité, l'ordre et les soins domestiques, les doux loisirs leur suffiront-ils? On n'oserait le présumer.

Foi, bonne-foi. — On disait jadis : la bonne-foi est l'ame du commerce.

Force. — Force de corps, avantage inappréciable : chez les anciens, pour le gymnase; et parmi nous, pour la table.

Générosité, générosité! — Avec ces grands mots, on a tout perdu.

Génie. — Autre expression romanesque.

Haïr. — Haïr, c'est trop; négliger ou dédaigner, cela suffit.

Institutions. — Je vois un édifice que le tems a pour jamais affaibli : cependant un nombre d'hommes l'environnent respectueusement; cette multitude paraît craindre qu'il ne s'écroulât si quelqu'un voulant l'examiner pénétrait dans l'intérieur. Il résulte de cette inquiétude un phénomène remarquable dans l'histoire des peuples. En cherchant de toutes parts, vous rencontrerez à peine un ou deux individus qui suivent une règle dont cent mille vantent l'excellence. Cette vénération affectée devient l'une des choses du monde les plus burlesques, et l'on prétend que chacun répète à voix basse : pour moi, non vraiment, mais bien pour vous tous.

Légèreté. — Il est une légèreté vive, spirituelle, courageuse, élégante, qui triomphe des difficultés, rit des peines, repousse la mort en la prenant par la main, et se permet quelquefois de traiter assez librement nos graves affaires. Il en est une autre dont les sectateurs dédaignent ce qu'ils sont incapables d'obtenir, et méprisent ce qu'ils ne comprennent pas; pour être simples, ils cherchent naïvement des passe-tems grossiers; par horreur pour le pédantisme, ils n'ont pas le sens commun; par inaptitude, ils trouvent bon tout ce que l'on fait et mauvais tout ce que l'on dit. — Vous pourriez les rencontrer toutes deux dans un même pays, en distinguant les époques ou seulement les classes.

Livres. — Pour que les livres soient bons à quelque chose, il faut qu'ils nous servent dans notre profession, comme les outils à un ouvrier.

Mendicité. — Les *vagabonds* abusent ordinairement de l'humanité du peuple et de la charité des *ames chrétiennes*. Il a donc paru juste et politique de mettre des entraves à la mendicité.

Mais, à l'occasion des réglemens qui ouvrent un asile à l'indigence, quelques papiers publics ont parlé de cette *insupportable vermine qui pullulait par-tout*. Ainsi l'homme probe qui, après soixante années laborieuses, demande du pain pour soutenir ses derniers jours sur la paille où il doit mourir, fait partie de cette *vermine insupportable*! C'est bien là toute la rigueur, toute la dureté d'un siècle commencé dans les guerres intestines.

Pourquoi insulter aux malheureux, à tous sans distinc-

tion ? Parmi ces mendians, que de victimes du désordre perpétué par les gens *comme il faut*. Insupportable ? Il n'y a d'insupportable que l'insolence de la prospérité, le brillant salaire du vice, et l'assurance des très-petits talens.

Monde. — Vie du monde; assemblage grotesque de ce qu'il y a de plus insipide et de plus inutile.

Moi! Moi! Moi! Mon dîner! Son dîner! Les prérogatives de ma place; la reliûre de mes livres! Epargnez mes revenus. Eloignez de moi ces gens qui ne s'enrichissent pas. — Il m'a rendu service, donnez lui six francs et qu'il se retire. Elle danse bien; offrez lui six mille francs, mais d'abord voyez adroitement si la moitié suffirait.

Opinion. — On la suit d'abord par faiblesse, par indolence, par incapacité; ensuite par égoïsme, par précaution, par calcul.

Pères. — Voici une vérité nouvelle : après le baptême des enfans il n'y a plus de père; dès que le fils se soutient sur ses jambes, il doit être le maître de la maison.

Philosophie. — Idées creuses, bavardage germanique ou britannique. On dit qu'il en a fallu pour faire les lois, et qu'il en fallait même pour que nos jardiniers et nos gardes-chasse devinssent soumis; soit : mais à-présent ils ont le chapeau bas et les lois sont faites; tout est dit. — Je veux pour la calèche deux chevaux nouveaux qui soient plus exactement semblables; entendez-vous.

Progrès, progrès de l'esprit humain. — Quel avantage pour moi de vous rassembler ici, Messieurs, vous êtes les plus beaux esprits de la capitale; vous m'éclairerez, vous jugerez mon nouveau système : l'art de découper a encore ses parties faibles, et, dans une bonne table, il serait bien glorieux, etc.

Révolution. — Ne parlons plus de ces tems-là. Moi, voyez-vous, j'ai fait des pertes, et je ne m'explique jamais là-dessus. (J'ai perdu de bons gages, et je n'ai trouvé qu'un petit château.) Bon Dieu! dans quel siècle il nous faut vivre.

Romans. — C'est l'intrigue qui intéresse; la peinture des mœurs est insipide.

Siècle. — Siècle de Louis XIV, siècle de gloire et de vérité, siècle inimitable! Depuis ce tems-là, quelqu'un a-t-il su raisonner, quelqu'un a-t-il su vaincre ?...

Sincérité. — La franchise vaut mieux, c'est plus frappant.

Sublime. — Le sublime est facile à confondre avec l'obscur ou le romanesque ; peut-être l'en distinguerait-on, mais il faudrait du goût, de la bonne-foi, de l'élévation dans les idées, et en quelque sorte l'instinct du génie ; or, tout ceci est assez difficile à réunir ; et, sans prévention, qu'avons-nous besoin du sublime?

Théâtre. — Chose essentielle dans un tems où l'on est parvenu, d'un côté à s'ennuyer chez soi, de l'autre à faire de la vie une comédie perpétuelle : celle des tréteaux est aussi raisonnable et moins triste.

Vieillards. — Chez les anciens on les honorait spécialement ; c'est aller trop loin, ne suffit-il pas de les souffrir sur la terre? Il est vrai que nous qui sommes jeunes, nous deviendrons vieux, et que les hommes forts deviendront faibles ; mais faut-il que nous songions à tout?

DE SEN**.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — M. Hamell, élève du Conservatoire, a débuté mercredi dernier dans le *Tartuffe* par le rôle d'Orgon. Ce jeune homme a d'heureuses dispositions ; son jeu annonce qu'il a reçu de bonnes leçons et qu'il en a profité, mais, en quittant l'école, peut-être aura-t-il dû s'exercer quelque tems sur un théâtre moins imposant que le Théâtre Français. Quoique sa figure et son organe soient propres à l'emploi qu'il a choisi, sa jeunesse nuit à l'illusion, et la nature ne lui a pas donné des moyens proportionnés au cadre dans lequel il s'est placé. Il serait injuste de le juger sur une seule représentation ; aussi nous contenterons-nous de dire qu'il a mérité les encouragemens qu'il a reçus.

Damas et Mlle Leverd ont joué avec une perfection qui ne peut se comparer qu'à celle de Mlle Mars et de Fleury. On doit aussi des éloges à Mlle Rose Dupuis, dont les progrès, depuis quelques mois, sont très-sensibles et assurent un sujet précieux à la comédie française.

Mlle Dartaux, rassurée par son succès et maîtresse de tous ses moyens, a joué le rôle de Dorine avec plus d'aisance et d'aplomb que la première fois : cette charmante actrice a senti la justesse des observations que nous lui

avons faites dans notre dernier numéro; sa voix pleine, souple et modérée, a toujours eu le mordant qui fait valoir les traits saillans de son rôle sans s'élever une seule fois à des éclats indiscrets. Nous avons encore un éloge à adresser à Mlle Dartaux, c'est de ne pas s'être laissé décourager par des critiques peu mesurées, et sur-tout non-motivées qui lui ont été distribuées dans un journal dont le ton ordinaire de décence ne donnait pas lieu de craindre un pareil excès. Le but du critique est manqué, et Mlle Dartaux a reçu de nombreux témoignages de satisfaction d'un public qui s'est plu à rendre justice à ses efforts. Cette actrice, par son jeu fin et spirituel prouve qu'une éducation littéraire procure beaucoup plus de ressources pour la scène que le seul instinct de la routine ou de l'imitation. Le Kain, Molé et Mlle Contat parurent souvent, dans leurs débuts, faibles ou disparates, parce qu'ils ne suivaient pas la route commune, et cependant, à leurs premières apparitions, les gens éclairés et les vrais amateurs présagèrent leurs brillans succès.

Théâtre de l'Odéon. — Puisque le drame plaît exclusivement aux habitans du faubourg Saint-Germain; et puisque ce genre de spectacle a presque seul le droit d'attirer la foule, l'administration du théâtre de l'Odéon a raison de tout faire pour peupler la salle; mais il y a du choix même parmi les drames, et celui d'Evélina ne me paraît pas digne de l'honneur qu'on lui fait.

Evélina a été accusée d'un vol qu'elle n'a pas commis; l'écrin de sa bienfaitrice a été caché dans son secrétaire par un certain Murray, qui n'ayant pu lui plaire veut la faire pendre; un miracle la tire de sa prison la veille du jour où elle devait être jugée; elle fuit, et cachée sous les habits d'homme, elle sert en qualité de garçon jardinier chez un lord dont elle aime le fils; elle lui a sauvé la vie dans une partie de chasse. Un sanglier furieux allait déchirer le colonel Edouard lorsque le garçon jardinier qui se trouvait aussi à la chasse, se jette entre deux, abat le sanglier, et délivre son jeune maître.

Cependant Murray parvient à découvrir la retraite d'Evélina, qui pour se dérober à sa haine reprend ses habits de femme et s'éloigne de son amant. Mais dénoncée par Murray, elle est arrêtée de nouveau, et livrée au juge des assises, qui découvre dans Evélina sa propre nièce. Murray se présente alors, et par un changement qui n'est pas

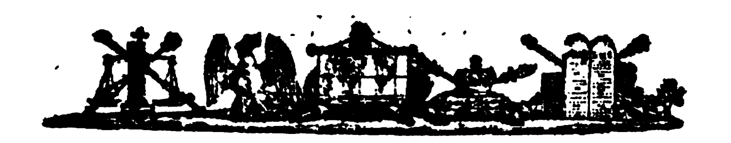
justifié, au lieu d'accuser encore Evélina, il jure qu'elle est innocente; sur une pareille déclaration, qui n'est appuyée d'aucune preuve, Evélina recouvre sa liberté, et elle épouse le colonel Edouard qu'elle aimait depuis longtems.

Telle est la fable de cet ouvrage, et jamais expression ne fut mieux choisie; rien de plus romanesque et de moins motivé que les aventures d'Evélina; l'auteur a montré qu'il était complètement étranger aux mœurs et aux lois de l'Angleterre.

Mlle Desbordes représente Evélina avec décence, elle a beaucoup d'intelligence, sa tenue est parfaite, et l'on pourrait même la proposer pour modèle à plus d'une actrice du premier Théâtre Français : son talent a beaucoup de rapports avec celui de Mlle Desgarcins, qu'elle rappelle fréquemment; son organe est aussi doux, il a autant de charme et de puissance; je ne puis mieux prouver tout le plaisir que m'a fait Mlle Desbordes que de la comparer à une actrice qui a laissé une aussi belle réputation.

En résumé, cet ouvrage n'est pas bon, mais il attire nombre de curieux, et cet argument est sans réplique.

B.



POLITIQUE.

Le passage des troupes françaises par Strasbourg, Mayence et Francfort, continue sans interruption. Un supplément à la gazette de Francfort, en date du 1er août, contient la note suivante : « Quelque considérables que soient les passages des troupes françaises que nos habitans voient tous les jours, il faut s'attendre d'ici à quinze jours à en voir arriver encore une bien plus grande quantité. »

Le roi de Bavière a quitté les eaux de Bade et s'est rendu au camp. Le vice-roi est incessamment attendu sur le Tagliamento, où se trouve établie l'avant-garde de l'armée d'Italie.

Toutes les lettres et les feuilles d'Allemagne portent que le congrès est ouvert à Prague depuis le 19 de juillet, que tous les plénipotentiaires de France, de Russie, d'Autriche et de Prusse sont arrivés, que l'Empereur d'Autriche doit venir passer deux jours dans cette ville ; aucune note officielle n'a été publiée sur ces objets importans.

Un de nos journaux les plus répandus, au sujet de ces conférences et de l'arrivée à Prague des divers ministres, a publié une lettre d'un voyageur qui contient des détails trop curieux pour ne pas trouver ici sa place.

Des bains de Tœplitz, 20 juillet.

A peine suis-je arrivé aux bains où je viens chercher la santé, et déjà, mon ami, vous m'accablez de questions. Quoique près de la ville où se réunissent les plénipotentiaires des puissances continentales, je ne puis, pas plus que vous, prévoir les résultats de l'assemblée qui semble devoir régler les destins du monde.

Faute d'alimens positifs, la curiosité publique s'exerce sur des conjectures. On croit deviner le secret des cours dans le choix de leurs représentans au congrès : on scrute leur vie privée, leur vie morale : on cherche dans leur caractère connu, la preuve des bonnes intentions de leurs gouvernemens.

Si l'Empereur des Français n'avait déjà prouvé sa haute magnanimité en arrêtant le char de la victoire, le choix qu'il a fait de MM. les duc de Vicence et comte de Narbonne, pour le représenter, serait

la preuve la moins équivoque de la sincérité de ses vœux pour une pacification générale.

Ces plénipotentiaires sont investis, ou des premières charges de l'Etat, ou de la confiance intime de leur maître : leurs rangs, leurs qualités morales garantissent d'avance à la France et le soin qu'ils apporteront à soutenir la dignité de leur souverain, et les nobles efforts qu'ils feront pour assurer en son nom, le repos du monde.

L'Autriche s'est honorée et honore les puissances belligérantes par le choix de ses ambassadeurs au congrès. Au respect qu'ils doivent aux intentions bien connues de leur gouvernement, se joint celui qu'ils garderont à leurs noms illustres.

Le roi de Prusse a choisi ses plénipotentiaires parmi les hommes d'Etat, et la dignité royale les avoue.

Le long retard que la Russie a mis à faire connaître son choix, semblait devoir être justifié par l'importance des hommes ; les fastes de la Russie ont aussi des noms glorieux. Le titre de plénipotentiaire à un congrès dont les résultats appartiendront à la postérité la plus reculée, pouvait et devait flatter l'orgueil des anciennes familles russes ; cet honneur a été dévolu à des étrangers !

On s'interroge, on veut savoir si le plénipotentiaire russe d'Anstetten est ce même d'Anstetten né à Strasbourg d'un père commis à l'intendance d'Alsace.

On croit se rappeler que quelques talens de société procurèrent à cet individu, en 1802, une place de copiste dans les bureaux de la légation russe à Vienne ; que, parvenu rapidement par son assiduité, le comte de Razumowski le fit secrétaire de légation ; qu'il devint l'intermédiaire secret de l'ambassadeur anglais Adair ; qu'il sut se prévaloir habilement de l'influence anglaise et de la puissance russe, qu'il a reçu en diverses circonstances des sommes considérables. Mais toujours hors des mesures, soit pour mériter l'or qui le salarie, soit par la crainte qu'on tous les transfuges de ne pas paraître assez ingrat envers la patrie qu'ils ont trahie, il s'est montré assez indifférent aux vrais intérêts de la Russie, et a peu justifié les bontés de son nouveau souverain.

Les combinaisons politiques des cabinets sont quelquefois établies sur des motifs qu'il n'est ni utile ni honorable d'approfondir ; mais les princes sont solidaires les uns envers les autres de l'intégrité et de la majesté royale. C'est l'avilir peut-être que d'en déléguer la représentation à des individus que l'opinion publique condamne ou n'estime pas.

Peu d'étrangers en France ont été appelés au timon des affaires

publiques : l'orgueil national les repousse, et l'Etat n'en est que mieux servi. Qu'espérer de celui qui n'a pas de patrie !

Au reste, mon ami, ici comme ailleurs, on est bien convaincu que les hautes destinées de la France sont indépendantes des hommes. Elles ont pour garantie le génie de son Empereur. Quelle noble et solide base !

Les feuilles anglaises nomment leur ministre plénipotentiaire qui doit être parti de Londres dans les premiers jours d'août. Ce serait le comte Aberdeen venu d'Ecosse à cet effet. On désigne les personnes de sa suite, mais son départ n'est annoncé que comme un bruit très-accrédité. Les papiers anglais ne contiennent aucune autre nouvelle intéressante.

L'Empereur a dû quitter Mayence le 2 de ce mois et prendre la route de Dresde en se dirigeant par Wurtzbourg, où il a été visiter le corps d'armée d'observation. L'Impératrice a quitté Mayence le même jour, et se rendra à Cologne d'où elle reprendra la route d'Aix-la-Chapelle ; on présume que S. M., après avoir assisté à Paris à la célébration de la fête de son auguste époux, se rendra à Cherbourg : du moins la note suivante, publiée par le *Moniteur* sous la date de Cherbourg 1er août, le fait assez présumer.

» Après des années de travaux prodigieux, l'avant-port de Cherbourg est au moment d'être terminé.

» On annonce que le 20 ou le 21 de ce mois, son enceinte sera ouverte à l'Océan ; et d'après les préparatifs qui se font, on ne doute pas que l'arrivée d'un personnage auguste ne soit attendue pour ce grand événement.

» Ce fut une idée heureuse, sans doute, que la création d'une rade sur ce point avancé dans la Manche ; mais on s'aperçut bientôt qu'ouverte comme elle l'était, cette rade ne présentait qu'une ressource mal assurée aux escadres, totalement dénuée d'asile pour les réparations et les radoubs des vaisseaux avariés.

» Les travaux ordonnés par l'Empereur, et suivis depuis douze ans avec une persévérance qu'on pourrait dire opiniâtre, ont exhaussé la digue, et l'ont fortifiée de manière à accroître autant qu'il a été possible, dans cet espace de tems, les qualités de la rade.

» Mais la fondation du port par un creusement à cinquante pieds de profondeur dans le roc, paraissait une idée gigantesque, qu'à peine on avait conçue dans l'ancien gouvernement, et dont on n'avait pas tenté l'exécution : c'était

un beau rêve que personne ne se flattait de voir jamais réalisé.

» En 1803, l'Empereur se fit représenter tout ce qui avait été autrefois conçu et médité sur cette création, ainsi que toutes les idées nouvelles qu'on produisait.

» Après un profond examen personnel, S. M. fixa son opinion, et détermina définitivement les formes, l'emplacement, la profondeur et l'étendue du port à créer.

» Un décret fut rendu en conséquence le 15 mars 1803, et le chevalier Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées, dont l'Empereur avait distingué les idées lumineuses sur cette matière, fut chargé de l'exécution du projet décrété.

» Cependant plusieurs contradicteurs s'étant encore élevés sur le choix de l'emplacement, sur les moyens d'exécution, sur l'appréciation des dépenses, etc., S. M. ne dédaigna pas de reporter son attention particulière sur ces contradictions, et ce nouvel examen ne fit que completter la conviction sur la préférence due au projet décrété.

» Il ne fallait pas moins que toute la fermeté de la volonté impériale, pour en assurer l'exécution.

» On a oublié les contradictions; les contradicteurs ont disparu, et le monument est créé : avant un mois il peut recevoir une escadre; il ne s'agit plus que d'achever la démolition de ce batardeau, qui, pendant dix ans, nouvel Atlas, a supporté le poids de l'Océan, et pour la destruction duquel tous les moyens sont assurés.

» Jamais souverain n'a peut-être conçu et vu mettre à terme une entreprise aussi colossale et qui demandât tant et de si grands moyens de caractère, de génie et d'argent.

» Il est superflu de s'étendre sur les avantages incalculables de cette grande création : ce sont les hommes d'Etat, les hommes de mer de toutes les nations, qui savent apprécier l'importance de ses résultats; ils disent : « La rade de Cherbourg était de peu d'effet, tant qu'elle n'avait pas de port : aujourd'hui que son port est créé, elle va recevoir des escadres avec autant de sécurité que les rades de Brest et de Toulon. Et quelle différence de situation par rapport à l'ennemi commun, que celle du port de Cherbourg comparé avec les autres ports de l'Empire! Quel auxiliaire pour ces ports, que celui de Cherbourg, placé au milieu de la Manche, entre Brest et l'Escaut! »

S. M. a nommé M. le maréchal duc de Dalmatie, son lieutenant-général, commandant les armées en Espagne.

Ce maréchal a pris le commandement le 12 juillet, et a fait sur-le-champ ses dispositions pour marcher contre les Anglais qui assiégeaient Pampelune et Saint-Sébastien.

Après cette note, le *Moniteur* publie une lettre du général Rey, commandant à Saint-Sébastien, et deux rapports du maréchal duc de Dalmatie au ministre de la guerre.

Le général Rey annonce que le 22 un parlementaire s'est présenté, mais qu'il n'a pas voulu le recevoir, quoique la brèche fût partout praticable. Le 25, l'ennemi a tenté une attaque de vive-force, à l'aide du feu de diverses mines. Tout ce qui a abordé les brèches a été tué ou blessé, et les colonnes ennemies repoussées en désordre; l'ennemi a perdu de 14 à 1500 hommes, il est rentré dans la place 58 anglais blessés, et on a fait en outre 237 prisonniers.

Dans sa première lettre, datée des hauteurs d'Altabisca le 25 juillet, le maréchal duc de Dalmatie annonce avoir attaqué l'ennemi et l'avoir chassé d'une très-forte position; les Anglais ont beaucoup souffert et perdu 200 prisonniers. Les généraux Reille, comte d'Erlon et Villatte devaient manœuvrer dans des directions diverses pour seconder les mouvemens du maréchal.

La seconde lettre est datée de Linscoin le 26. L'ennemi avait évacué dans la nuit les positions menacées par le général Reille, le général Clausel marchait sur Pampelune; les divisions du centre, sous les ordres du comte d'Erlon, ont attaqué et enlevé la forte position du Col-de-Maya. Les Anglais ont perdu beaucoup de monde dans ce combat, ainsi qu'à l'attaque du général Reille. Le 10e régiment anglais a été presque détruit; on a fait beaucoup de prisonniers et pris huit pièces de canon. M. le maréchal termine en donnant les plus grands éloges à l'ardeur et au dévouement manifestés par tous les officiers et soldats. S....

ANNONCES.

Ier, IIe et IIIe cahiers de la sixième souscription des *Annales des Voyages de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun.

Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique, quelquefois coloriée.

Les cinq premières souscriptions (formant 20 volumes in-8°, avec

60 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franches de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les cinq souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune.

Le prix de l'abonnement pour la sixième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers, et de 33 fr. rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Cours de géographie historique, ancienne et moderne, et de sphère, d'après M. Ostervald, retouchée par M. Bérenger. *Nouvelle édition*, revue, corrigée et augmentée, d'après l'état actuel de l'Europe. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port. A Genève, chez J. J. Paschoud, imprimeur-libraire; à Paris, chez le même libraire, rue Mazarine, n° 22; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Almanach du cultivateur du Léman, par M. Ch. J. M. Lullin. — IIe Année. — In-8°. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes.

Traité des obligations, selon les règles, tant du for de la conscience que du for extérieur; par Pothier. *Nouvelle édition*, mise en rapport avec le Code Napoléon, etc., etc. Par M. Bernardi, chef de la division civile au ministère du grand-juge. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez Letellier, libraire, rue du Jardinet, n° 3.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXX. — *Samedi 14 Août 1813.*

POÉSIE.

LA NAISSANCE DES FLEURS (*).

Déja sur les traces des heures,
Apollon d'un rapide élan
Franchit les profondes demeures
Où dort l'immortel Océan.
L'éclat de la nue enflammée,
Présage d'un riant matin,
Annonce à la terre charmée
La marche de son souverain.
Ceint d'un superbe diadême
Il s'élève au trône des airs,
Et soudain sa splendeur suprême
Etonne et remplit l'univers.
Ecoutez sous les rameaux verts
Des oiseaux la douce harmonie
Fêter le père de la vie,
Ranimant leurs tendres concerts.

(*) Ce fragment d'un poëme sur les fleurs, qui a obtenu un prix distingué à l'Académie de Liége, fait partie du recueil de poésies de M. Mollevaut, qui doit incessamment paraître.

L'amour seul encore sommeille :
Mais du jour la vive clarté,
Trop indiscrète, le réveille
Sur la bouche fraîche et vermeille
Où mourut dans la volupté
Le dernier baiser de la veille.
Il soupire, il fuit la beauté,
Et seul regrette la nuit sombre :
Cet enfant dans sa nudité
Aime à se voiler d'un peu d'ombre.
Ah ! ne crains pas un seul moment ;
Amour, viens dans ce frais bocage :
Vois son mystérieux feuillage
Vers toi s'incliner mollement,
Et t'offrir un nouvel ombrage
Où puisse ta pudeur sauvage
Sans honte, expirer doucement.

Dispersant les pleurs de l'Aurore
Qui de son réseau délicat
Enlace la pourpre de Flore
Et réfléchit son jeune éclat,
La Nymphe, sous cette verdure,
Déjà se couronne de fleurs :
Le seul luxe de sa parure
Est d'en assortir les couleurs.
O fleurs ! familles innocentes,
Beautés sans cesse renaissantes,
Dont les amours voluptueux,
Ombragés par de riches tentes,
En se cachant sont plus heureux ;
Vous qui dans la nuit solitaire
Epurez l'encens immortel,
Qu'à son brillant réveil la terre
Toujours offre en hommage au ciel.
O fleurs ! déployez vos calices,
Elancez vos souples rameaux,
Courbez-vous en rians berceaux,
Penchez-vous sur ces précipices,
Cachez le front de ces créneaux,
Souriez à ces frais ruisseaux,
Et soyez toujours nos délices,

Comme sous mille aspects nouveaux
La beauté plait dans ses caprices.
Filles du jour, pourquoi gémir ?
Un matin efface vos traces,
Un seul vous voit naitre et mourir;
Mais vous naissez pour le plaisir
Et mourez sur le sein des grâces.

Quand l'éclat de votre beauté
N'affranchissait pas la nature
De sa triste uniformité,
En vain, fière de sa parure,
La terre étalait ses forêts,
Et ses longs tapis de verdure,
Et l'or flottant de ses guérets:
Tous ces monotones reflets
Fatiguaient, attristaient la vue;
La terre sans fleurs était nue :
L'Amour réclamait son tribut,
L'Amitié sa légère offrande,
Et l'Innocence un attribut,
Et les Grâces une guirlande.
Vénus sourit à leurs désirs :
Un matin la Déesse appelle
Les Grâces, les Ris, les Plaisirs,
Et toute sa cour immortelle :
« Allez, parcourez, leur dit-elle,
Et les plaines et les vallons,
Volez jusqu'au sommet des monts,
Rajeunir le front de Cybèle.
Au reveil de ce jour charmant,
Qu'un peuple léger l'environne,
Tresse sa changeante couronne
Et soit son plus bel ornement.
Fleurs, qu'Iris de feux vous colore;
Fleurs, parfumez le firmament;
Buvez les larmes de l'Aurore,
Naissez, mourez en un moment.
Je donne votre empire à Flore;
Zéphyre sera votre amant. »

Elle a dit, sa troupe fidèle
Parcourant les prés et les bois,

Nuance ta robe, ô Cybèle!
De mille couleurs à-la-fois.
Alors Thémire, beauté fière,
Au port noble et majestueux,
Commande, et le lis orgueilleux
A balancé sa tête altière,
Et bravé le flambeau des cieux;
Tandis qu'au pied du lis superbe
La violette, en sa candeur,
S'ensevelit au sein de l'herbe,
Sans penser qu'une chaste odeur
Trahira sa modeste fleur.
Toi qui cachais ta bienfaisance,
Ainsi, ma sœur, toi qui n'es plus,
Toi qui charmas tant ma souffrance,
Le doux parfum de tes vertus
Seul révéla ton existence.

O combien ce jour à-la-fois
Vit naître de riches vermeilles!
Près de ces trésors les abeilles
Hésitent long-tems sur le choix.
L'œillet étale sa nuance,
Le frais jasmin l'or le plus pur,
La fleur du soleil sa puissance,
Et l'hyacinthe son azur.
Le pourpre, l'orange, l'opale,
Par-tout de leur vive couleur
Ont mêlé la teinte inégale;
Chaque Nymphe crée une fleur,
Et la formant sur son modèle,
Croyait sourire à la plus belle.

Mais dans ce bosquet écarté
De ses sœurs évitant les traces,
Quelle est cette divinité?
Je le devine à sa beauté:
Oui, c'est la plus jeune des Grâces.
Le mystère a conduit ses pas,
Et sous sa garde elle dépose
A l'ombre un frais bouton de rose
Formé sous ses doigts délicats.

Au lis sa blancheur est égale ;
Il semble se développer ;
Et de sa couche virginale
Impatient de s'échapper,
Comme la vierge fortunée
Aime à parer modestement
L'ivoire de son front charmant
Au doux matin de l'hyménée.

Alors qu'au fond de ce bosquet
Eglé sourit à son ouvrage,
Ce Dieu, des Dieux le plus volage,
Suit ses pas d'un œil indiscret.
Percé d'une flèche inconnue,
Il voudrait, d'un doigt libertin,
Effleurant sa peau de satin,
Ravir à la vierge ingénue
Le voile de son chaste sein :
Mais, s'opposant à ce larcin,
Le dard d'une agrafe l'arrête,
Blesse son imprudente main,
Et son cri trahit sa défaite.
Eglé lève un œil menaçant ;
L'amour s'envole, et sur la rose
Une goutte du plus beau sang
Tombe, et rougit la fleur mi-close.
« Va, dit le Dieu plein de douleur,
Garde ta couleur purpurine,
Et comme un sein trop séducteur,
Toujours sois armé d'une épine.
Je veux que la main du plaisir
Expient l'excès d'un tel crime,
Tremble à jamais de te cueillir,
Ou de ton dard soit la victime. »

Ta vengeance, fils de Vénus,
Sur ce dard en vain se repose ;
L'épine est un attrait de plus
Pour cueillir un bouton de rose.

M. Ch. L. Mollevaut.

ON N'EN MEURT PAS.

CHANSONNETTE.

Air : *Ça n' se peut pas.*

MAÎTRE *Jean* savant journaliste,
Par instinct souvent indulgent,
De clients se forme une liste
Et reçoit d'eux cadeaux, argent.
On lui fait certains dons moins drôles;
Mais *Jean* s'en console tout bas
Et dit, en frottant ses épaules,
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

Quelques enfans de Melpomène
Pour prix de leurs nombreux travaux
Sont, en paraissant sur la scène
Accueillis par mille braves,
Plus souvent des destins contraires
Les font tomber avec fracas;
Mais par bonheur pour nos confrères
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

— Mon cher, ma femme est très-jolie,
Elle a de l'esprit, du talent,
Et, malgré le nœud qui nous lie,
Elle ose écouter les galans.
J'ai déjà surpris l'infidèle
Et je suis, grâce à ses faux pas.....
— N'est-ce que cela!... Bagatelle....
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

En manquant j'ai fait ma fortune,
La probité ne mène à rien,
Et c'est la manière commune
D'acquérir promptement du bien.
Contre moi l'on peste, on s'emporte,
J'en ris et me croise les bras...
Car pour s'enrichir de la sorte
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

Qu'une femme dans son ménage
Vienne à perdre un époux chéri ;
Que de cris dans le voisinage !
Comme elle pleure son mari !
« Qui, moi, dit-elle inconsolable,
» Je survivrais à son trépas, » ....
Oui, mais pour faire un vœu semblable
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

Quand par hasard pour une belle,
On s'échauffe, on entre en fureur,
Comment vuide-t-on la querelle ?
En s'égorgeant au champ d'honneur.
Loin d'avoir l'humeur intraitable,
Chez nous s'il survient des débats,
Mes amis, vidons les à table ;
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

CHARLES MALO.

ÉNIGME.

Je suis un tout petit ballon,
Qui n'est pas complètement rond ;
Que l'on élève avec adresse ;
Qu'il faut savoir, quand il s'abaisse,
Relever à propos, avec dextérité,
Par le secours de l'élasticité.
Quoique tout emplumé, je ne suis pas oiseau ;
Je voltige et je n'ai pas d'aile.
Mon ventre est recouvert de peau.
Sur l'instrument de gentille pucelle,
Je vas, je viens, c'est vraiment un plaisir
De me voir sautiller au gré de son désir.

S........

LOGOGRIPHE

J'AI sept pieds bien comptés, le cas n'est pas douteux,
Avec mes sœurs je puis en porter plus de mille ;
Mon service est fort doux près des hommes gouteux
Ainsi qu'auprès des gens d'une santé débile.

Très-pesante chez l'Auvergnat,
Chez l'élégant je suis légère.
Dans le Midi, le pauvre, le goujat
De moi ne s'inquiète guère
A l'époque de la moisson;
Mais dans la mauvaise saison
Il me reprend et me cloue
Pour me traîner dans la boue.
Si perdant un seul pied, je gagne un triple accent
Mon sort change et devient brillant,
Car au lieu de ramper à terre
Cher lecteur, je t'offre à l'instant
Du puissant maître du tonnerre
Une amante adorée et la mère d'un Dieu
Que tu chéris peut-être. Adieu.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

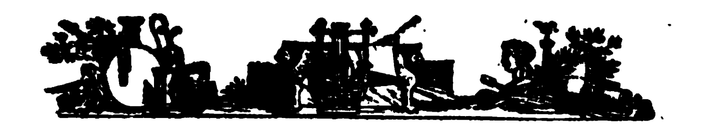
Mon premier très-souvent renferme mon second,
Et mon tout en public expose maint fripon.

Aug. Ch...... J....c (Charente-Inférieure).

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Félicité*.
Celui du Logogriphe est *cage*, dans lequel on trouve : *âge*.
Celui de la Charade est *Orage*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉDÉE ; roman mythologique ; par M. NÉE DE LA ROCHELLE, juge-de-paix à la Charité-sur-Loire. — Quatre vol. in-12, fig. — Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE *.)

M. Née, ainsi que je l'ai indiqué dans mon premier article, s'est proposé de rassembler les antiques traditions que nous ont transmises les poëtes bien plus que les historiens, sur l'époque du voyage des Argonautes, d'en former un tout dont les diverses parties liées et coordonnées entre elles vinssent se fondre dans un même plan, celui de nous montrer Médée amante, épouse, mère, et même un instant reine, d'en composer enfin une sorte de roman poético-politique où, comme dans beaucoup d'autres imitations d'un ouvrage célèbre, la fiction servît d'enveloppe aux leçons de la sagesse et de la morale, et fût ainsi relevée par un but plus utile que celui d'offrir à l'esprit un simple et vain délassement.

Je ne suivrai pas l'auteur dans sa discussion préliminaire où il cherche à éclaircir et la généalogie de Médée et les difficultés qui se présentent pour faire concorder avec l'ordre chronologique les rapports qu'on lui prête avec divers personnages contemporains : je ne me sens pas capable de seconder ses efforts pour demêler *les faits véritablement historiques* des *fables et erreurs* par lesquelles il *paraît constant que l'histoire de Médée fut altérée plusieurs siècles après sa mort ;* je craindrais de mal garder mon sérieux, en considérant la gravité avec laquelle, depuis Orphée jusqu'à Quinault, depuis Héro-

---

* Voyez le numéro du 31 juillet.

dote jusqu'à MM. Delandine et Chaudon, M. Née rassemble les autorités, cite les passages, recueille les mots échappés qui peuvent jeter quelque jour sur la vie, les mœurs ou le caractère de Médée. Je me contente d'observer que dans cette *importante* et *utile* recherche, notre auteur a montré la bonne-foi, le zèle, l'érudition d'un véritable archœologue, et qu'il peut le disputer à cet égard au plus intrépide commentateur.

Il serait peut-être tout au moins aussi curieux d'examiner l'hypothèse ingénieuse des savans qui ont vu, dans la plupart des fables et des héros des premiers siècles de la Grèce, des allégories cosmiques, des types du soleil et de la correspondance de son action avec les divers phénomènes célestes et terrestres. J'aimerais, je l'avoue, qu'on décidât si le Bélier rayonnant du zodiaque est descendu aux chants des poëtes, du ciel en terre; ou si ce n'est qu'après avoir émerveillé les mortels de l'éclat de sa *Toison-d'Or* et transporté sur son dos, en volant, disent les uns, en nageant, disent les autres, Phryxus et sa sœur Hellé en Asie, que ce divin animal, fils de Neptune et de la nymphe *Théophané*, s'éleva au ciel du milieu du bûcher ou par *son ordre même* (car il est un des animaux parlans qui figurent dans les annales du monde primitif), Phryxus l'avait immolé (1).

(1) Ce riche et beau Bélier dont l'existence est si intimément liée à l'histoire de Jason et de Médée, que la vérité de l'une me parait presque dépendre de la réalité de l'autre ; a bien donné quelques embarras à ceux qui voyent dans cet animal et les héros ses contemporains des *personnages historiques*. Aussi, dès long-tems, imagina-t-on d'en faire un vaisseau appelé *le Bélier*, à cause de la figure de sa proue. Malheureusement Homère ne permet pas de croire que lors de la guerre de Troye, postérieure à l'expédition des Argonautes, les Grecs connussent encore l'usage qui semble indiquer une navigation déjà très-perfectionnée, de distinguer leurs vaisseaux par des figures et des noms. D'un autre côté, rien dans le tableau que les mythologues avaient transmis du *Bélier à toison d'or*, n'offre le moindre trait, la moindre allusion qui autorise sa transformation en vaisseau ; au contraire, son origine semble fixer invariablement la

Je voudrais bien savoir encore ce qui sera arrivé de pareil au navire Argo. On peut remarquer que sur notre terre il ne fut assurément pas aisé de le ramener des rives du Phase dans la Méditerranée, soit à travers l'Asie, l'Arabie et l'Afrique, soit par le nord de l'Europe et en venant rejoindre le détroit de Gibraltar, ainsi que le portaient les premières traditions. Cependant si l'Argo n'a jamais abandonné la voûte céleste où elle brille encore aujourd'hui, la circumnavigation qu'on lui trace exécutée dans l'océan de l'Ether, n'a plus rien qui m'étonne ; mais s'il s'agit d'un voyage sur des mers et des eaux toutes terrestres, oh! c'est vraiment là *une autre histoire*, et que les donneurs d'explications historiques, tant cette course les déroute, sont obligés de renvoyer au pays des fables.

Cependant si le premier fait, celui du voyage à Colchos, est réel, et qu'une tradition véridique en ait transmis fidèlement la mémoire, comment se peut-il que cette même tradition n'ait pas conservé l'itinéraire du retour, et qu'on ait été réduit à en imaginer un tout-à-fait impraticable? Quoi! l'on veut que le souvenir de cette expédition soit une preuve et comme un monument de très-anciennes relations commerciales entre les Grecs et la Haute-Asie, par la route du Pont-Euxin, que probablement même elle ait été la première tentative d'une navigation déjà très-remarquable pour l'époque qu'on lui assigne ; et il faudra supposer que les récits de cet événe-

---

nature de son être. Il suffit, en effet, de se rappeler qu'il était fils de *Neptune* (la mer) et de la nymphe *Théophané* (manifestation du Dieu), pour reconnaître l'un des *signes* où le soleil se montrait dans toute sa pompe, et s'apercevoir que cette *naissance* n'est autre chose que l'expression figurée du *lever* de la constellation du Bélier. Dans la physique primitive, en effet, on supposait que les astres sortaient de la mer et y rentraient, et dans la langue des mystères on désignait ces deux circonstances par la dénomination figurée de *naissance* et de *mort*. Quelque passionné qu'on soit pour l'histoire, il est difficile de trouver dans celle de ce Bélier autre chose qu'un fait astronomique : et si maintenant *le Bélier*, objet du voyage des *Argonautes*, est au ciel, faudra-t-il encore chercher ses conquérans sur la terre ?

ment important et dont il était si essentiel aux navigateurs de recueillir toutes les circonstances, aient précisément omis celle du retour, qui ne devait pas moins que le voyage intéresser les nations commerçantes. J'admire la sagacité de ceux qu'aucune de ces difficultés n'arrête. Quant à moi, j'avoue que je n'y vois point d'explication satisfaisante; à moins que quelque géologue ne vienne à prétendre que du tems des Argonautes les mers occupaient encore des terres aujourd'hui habitées, ce qui ne serait assurément pas plus difficile à admettre que la vérité de l'*histoire* et de la *généalogie* des *astres* et de leurs *enfans*.

Mais revenons à l'auteur de *Médée*, que je crains d'avoir scandalisé de tous mes doutes irrévérentieux; et sans plus de digressions, suivons-le dans ce dédale de fables où quelle que soit d'ailleurs sa manière de les envisager, il a eu l'art de nous conduire en nous attachant au fil d'un récit intéressant et régulier.

Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus sont les principales sources où il a puisé pour toute la première partie de la vie de Médée. Les mythologues et leurs commentateurs, les poëtes tragiques, et même ceux de nos jours qui ont traité quelques-unes de ses aventures lui ont fourni des détails, des épisodes, des traits qu'il a enchassés dans son récit. La seconde partie où il ramène de Grèce en Asie son héroïne avec son fils, le jeune Médus, qu'elle a eu de son mariage avec Egée, père de Thésée, est celle où l'auteur a eu le plus à tirer de son fonds.

Il est inutile de redire au lecteur les courses et les exploits des Argonautes : *cui non notus hylas?* Il suffit de remarquer que manquant de Mémoires certains et d'autorités suffisantes pour déterminer la route de leur retour, M. Née a pris le parti, sur la foi d'Apollonius et de Valerius Flaccus, de leur faire remonter le Danube, non qu'absolument parlant ce chemin ait dû être plus praticable que les deux autres indiqués par les premières traditions (2), mais il choque un peu moins ou-

(2) A l'époque d'Apollonius de Rhodes, la géographie était assez avancée pour qu'il ne fût plus possible ni de faire voyager l'*Argo* à

vertement les notions géographiques. Il est vrai qu'ils n'y trouveront plus la communication qu'Apollonius avait supposée entre ce fleuve et la mer Adriatique ; mais patience, Médée est là, et ne désespérons de rien. Tandis que les Argonautes se reposent sur l'île Peucé formée par les deux principales bouches du fleuve, et où Jason les a engagés à célébrer la fête de son hymen avec Médée, tout-à-coup, au milieu du festin, la flotte de Colchos, conduite par Absyrte et par Styrus, amant de la princesse enlevée, arrive, et mêle à la pompe nuptiale l'éclat de mille et mille torches dont les soldats d'Aétès s'apprêtent à embrâser l'*Argo*.

Les Grecs, à l'exemple de Jason, se jettent sur leurs armes ; mais Junon envoye à leur secours une tempête qui brise et engloutit les vaisseaux de Styrus. Cependant Absyrte échappe à la fureur des flots en se retirant sur la côte opposée à l'île, et là il tient comme bloquée l'*Argo* et ses navigateurs. Les héros de la Grèce, et j'en suis un peu honteux pour eux, désespérant de leur salut, veulent livrer Médée à son frère, pourvu qu'il leur laisse le trésor de Phryxus. Celle-ci, par ses plaintes, et peut-être un peu par ses menaces, fait rougir Jason de la lâcheté de ses compagnons. On tend un piége à Absyrte ; Médée exige qu'on se contentera de le faire prisonnnier ; mais celui-ci de son côté cherche à tromper et surprendre les Grecs, et il tombe sous les coups de leur chef.

Les Argonautes, en remontant l'Ister, parviennent à un lac, dernier terme de leur navigation, et bordé par

---

travers l'Afrique, soit en la portant pendant dix jours, soit en la descendant par le Nil, selon la tradition que les prêtres Egyptiens communiquèrent à Hécatée de Milet, ni de l'envoyer avec le faux Orphée par le Palus Méotide, dans des mers communiquant à l'Océan, d'où elle serait descendue au détroit de Gibraltar. Ainsi Apollonius se vit forcé de changer son itinéraire ; mais pour conserver quelque trace de l'ancienne tradition, il conduisit les Argonautes dans l'Ister, où il supposa qu'en remontant vers son embouchure on devait trouver un bras qui descendant à l'Adriatique en établit ainsi la communication avec la Mer-Noire.

des hauteurs d'où l'on aperçoit la mer Adriatique, mais avec laquelle ce lac est sans communication. Ils se livrent de nouveau au désespoir, et c'est encore Médée qui se venge par un bienfait de leur ingratitude, en faisant transporter, pendant leur sommeil, par les dragons même d'Hécate, l'*Argo* et tout son équipage du fond de ce lac sans issue, au sein des eaux de l'Adriatique, qui les auraient bientôt rendus à la Grèce si les Dieux ne voulaient faire expier à Médée et à Jason par de nouvelles traverses les fautes où l'amour les a entraînés. Jetés loin de leur route, ils arrivent à l'île de Circé, Circé, sœur d'Aétès, par conséquent tante de Médée, et qui cependant, environ cent ans après, se trouve encore assez jeune pour faire un enfant avec Ulysse : tant, comme dit M. Née, les poëtes ont altéré l'*histoire* de ces anciens tems. Parmi les obstacles qui éloignent Médée de la Grèce où l'attend un peu de repos suivi bientôt d'autres orages, nous remarquerons l'arrivée des Argonautes dans les états du sage Alcinoüs : ils y trouvent une nouvelle flotte de Colchidiens qui ayant pris la route du Bosphore cherchent Jason et son amante sur toutes les mers de la Grèce; et somment le roi des Phéaciens de leur livrer la fille d'Aétès. Le prudent Alcinoüs veut arranger cette grande affaire : nouveau Salomon, il médite un jugement qui doit servir de base à la législation des enlèvemens et de modèle à la postérité, et voici l'arrêt qu'il se propose de prononcer : si Médée n'est point encore devenue l'*épouse* de Jason, elle retournera chez son père; s'il en est autrement, la paternité perdra ses droits et cèdera à ceux de l'hymen. L'épouse du roi des Phéaciens, non moins prudente que son mari, mais peut-être plus indulgente pour les pauvres filles que des héros enlèvent, le voyant occupé de profondes méditations, prend part à sa peine, lui offre ses conseils, et obtient la confidence du moyen de conciliation qu'il a imaginé. Aussitôt qu'elle est maîtresse de ce secret, la reine, à tout hasard, et pensant que deux sûretés valent mieux qu'une, se hâte d'envoyer une esclave fidelle avertir la princesse de Colchos de la condition dont va dépendre son destin. Il était tems que cette bonne reine

eut de l'esprit pour les deux amans. Qui le croirait dans nos siècles corrompus? et qui ne reconnaîtra maintenant combien nos pères avaient plus de mœurs que nous? Les noces interrompues de l'île de Peucé n'avaient point encore eu de dénouement : mais comme les premières cérémonies étaient heureusement faites, Jason à la nouvelle qui lui arriva du palais d'Alcinoüs se hâta d'en improviser la fin; et certain désormais d'avoir mis le bon droit de son côté, il parut le lendemain au tribunal du roi avec sa jeune épouse, brillans tous deux de beauté, de joie et d'espérance...... Alcinoüs vit bien qu'il fallait laisser Médée à Jason, et les Colchidiens retournèrent un peu honteux, donner à l'inflexible Aétès les nouvelles du succès de leur ambassade.

Je ne suivrai point Médée en Grèce; je ne chercherai point non plus à mettre aux prises M. Née, qui lui donne Egée pour second époux, avec M. Clavier qui argumente puissamment contre cette aventure, et qui démontre fort bien que si Thésée n'eut été encore qu'adolescent lorsque Médée avait déjà de son père Egée un fils âgé au moins de 14 ou 15 ans, il n'aurait pas pu rencontrer quelques années plus tard à la cour de Minos cette *jeune Ariane* que l'on sait qu'il enleva; et qui, en suivant la chronologie de M. Née, n'aurait cependant été guères enlevable. En effet, Ariane, comme fille de *Pasiphaé*, autre sœur d'Aétès, était cousine de Médée, et ne pouvait être moins âgée que la princesse de Colchos. Or, Thésée avait comme on sait trop bon goût pour se charger d'une princesse de l'âge de sa belle-mère; ou si cela était, il ne faudrait pas lui faire un si grand crime de l'avoir cédée à Bacchus dans l'île de Naxos. Mais encore une fois, combien ces malheureuses fables ont rendu difficile l'étude de l'*histoire*! Dans l'impossibilité de concilier de si graves différends, profitons du peu d'espace qui nous reste pour dire quelques mots de la dernière partie de la vie de Médée.

Nous en sommes au moment où l'inimitié de Thésée ne laisse à son historien d'autre parti à prendre que de la ramener à Colchos. En effet, elle est sur le déclin de l'été de sa vie, et quoique beaucoup d'autres enchante-

resses ayent attendu plus tard pour quitter le sentier des aimables erreurs et faire de nécessité vertu, nous avons vu que Médée avait trop d'esprit et de noblesse d'ame pour ne pas prendre de meilleurs sentimens. Elle aime d'ailleurs son fils Médus, désormais sans rang dans la Grèce, et elle va tenter de lui assurer le trône du vieil Aétès dont ce fils est désormais l'unique héritier. M. Née, qui veut que l'âge mûr de Médée efface par son éclat toutes les petites taches qui ont pu lui rester de sa jeunesse, s'est privé, pour la mettre seule en scène, de l'intervention de Jason, malgré la tradition qui fait retourner ce héros en Asie, où même, selon Trogue Pompée, les monumens de ses victoires subsistaient encore du tems d'Alexandre, et furent détruits par ordre de Parménien, pour que le souvenir d'aucune gloire ne se mêlât à celle du fils de Philippe. Jason est donc mort : Médée ne peut lui refuser quelques regrets ; et c'est à ce dernier anneau que se brise, lorsqu'elle quitte la Grèce, la longue chaîne de malheurs dont elle y fut enveloppée. Bientôt elle arrive avec Médus en Carie. Une jeune Grecque, nommée Leucippe, fille de Thestor le devin, qui lui-même avait pour père l'argonaute Idmon, les suit dans ce voyage pour obéir à un oracle qui l'envoie chercher en Asie ce père qu'elle a perdu. Un tel compagnon pourrait bien mêler d'autres leçons à l'instruction sévère que Médée donne à son fils ; heureusement Leucippe et Médus ont des cœurs à qui la pratique de la vertu offre peu de difficultés. Ils s'aiment cependant : mais Platon lui-même n'aurait pu concevoir des feux plus épurés de la matière ; et ce sentiment tout spirituel ne vaudra pas même à Leucippe l'honneur de devenir par la suite l'épouse de Médus. Il paraît que quand M. Née se trouve engagé dans quelque épisode amoureux, il s'occupe peu du dénouement : au reste, ici il a eu ses raisons particulières, il a voulu nous montrer au moins une fois deux jeunes gens résistant aux égaremens des passions ; il y en a assez d'autres, nous dit-il, qui s'empressent d'y céder.

Ce but et cette réflexion honorent les sentimens de M. Née : reste à savoir si comme auteur il n'aurait pas

pu tirer un parti un peu plus brillant de cette situation. Mais hâtons-nous de réunir à Colchos Médée et son fils, que M. Née y envoie chacun par une route différente.

Médus avec Thestor, que sa fille a retrouvé, et qui est devenu le gouverneur du jeune prince, traverse l'Asie pour en connaître les peuples et compléter son éducation politique, tandis que les longueurs et les fatigues de cette route déterminent sa mère à s'embarquer. Une tempête et les Dieux la jettent de nouveau sur l'île de Peucé où Absyrthe mécontent encore de son aventure, témoigne sa colère en inondant le pays de serpens qui habitent son tombeau. Médée l'apaise par des sacrifices, et enfin purifiée et tout-à-fait réconciliée avec les Dieux, elle arrive à Colchos où règne son oncle le farouche Persès, qui tient son frère Aétès dans une étroite prison, et qui vient de faire arrêter un jeune étranger qu'on dit Grec.

Le lecteur doit entrevoir que cet étranger est Médus, que sa mère qui en secourut tant d'autres, n'abandonnera pas et son père et son fils; Persès périra donc. Il faut convenir ici que le moyen employé pour cela par Médée se sent encore un peu de la vigueur de sa jeunesse; elle arme Médus d'un poignard pour en frapper le tyran qui doit l'admettre à son audience. Mais que faire? elle n'a pas d'armée à ses ordres; et quand elle en aurait une, après avoir fait périr bien du monde avec lui, Persès n'en serait pas moins tué dans la bataille. Ce dénouement au fond n'est pas donc pas aussi cruel qu'on pourrait le penser, et il rend la liberté à Aétès; il assure un trône à Médus, à sa mère l'avantage de couler au milieu des heureux qu'elle ne cesse de faire une longue et paisible vieillesse qui la conduit par une mort douce et paisible aux Champs-Elysiens, où son ombre unie à celle d'Achille recommencera une carrière d'inaltérable félicité.

Peu d'historiens ont, comme M. Née, l'avantage de pouvoir conduire le destin de leurs héros jusqu'au-delà du tombeau.

Maintenant que nous sommes tranquilles sur le sort éternel de la princesse de Colchos, il ne nous reste plus

à nous occuper que de celui de son histoire. Ce sujet, tel que M. Née l'a conçu, offrait des difficultés de plusieurs espèces. D'abord, l'incertitude, le vague des traditions qu'il a mises en œuvre, la physionomie fabuleuse de ces héros que l'imagination saisit à peine à travers l'éloignement et l'obscurité des siècles, ne promettent pas un grand intérêt; ensuite la partie poétique de l'ouvrage a été en quelque sorte épuisée par les auteurs grecs et latins; dans la partie politique enfin, M. Née n'avait ni le mérite de l'invention, ni même celui de l'à-propos, pas même l'avantage de pouvoir recomposer et reproduire le tableau de l'histoire des arts, des connaissances, des mœurs, en un mot, de la civilisation de peuples dont la mémoire soit consacrée par de longs souvenirs; puisqu'il ne reste au contraire aucune trace, aucun monument des tems et des pays où M. Née a placé l'action qui termine son ouvrage.

Au milieu de tant d'obstacles, il était bien difficile de produire un chef-d'œuvre nouveau; et si on voulait en faire l'honneur à M. Née, sa modestie s'offenserait de l'exagération et de la maladresse d'un pareil éloge. Il n'a donc point surpassé ses rivaux; il n'est point aussi poëte que les poëtes, il n'imagine ni ne conte aussi bien que l'auteur du *Télémaque;* l'époque, les personnages, les lieux qu'il décrit sont loin de lui présenter l'intérêt que trouve dans une partie des mêmes contrées, considérées à une autre époque, le guide du *Jeune Anacharsis*. Mais le mérite qu'on ne saurait lui contester, c'est celui d'avoir réuni à-peu-près tout ce que l'antiquité nous a laissé de curieux sur le siècle héroïco-mythologique antérieur à la guerre de Troie.

Les gens du monde prendront, je pense, avec plaisir, dans cet ouvrage une connaissance exacte et suffisante de tous ces héros qui figurèrent à la chasse du sanglier de Calydon, ou qui prirent part aux querelles sanglantes des enfans d'Œdipe; ils y verront, pour ainsi dire, naître les futurs destructeurs de Troie; enfin on peut regarder le roman de *Médée* comme une utile introduction aux fables Homériques.

Sous le rapport du style et de la composition, M. Née

laisse sans doute à désirer. On lui voudrait plus de force; mais il a beaucoup de naturel. Ses idées sont sages, ses vues droites; et sans être très-profondes, ses pensées vont à l'ame par leur noblesse et leur loyauté. En un mot, ce ne peut-être sans un talent estimable et vrai qu'on réussit à attacher le lecteur à un roman mythologique de quatre volumes, où l'intérêt et la curiosité se soutiennent jusqu'à la fin; quoique l'auteur ait sacrifié un grand moyen de succès à la sévérité de ses principes, en ne faisant presque qu'effleurer d'un pinceau chaste et réservé les peintures passionnées que pouvait aisément lui offrir son sujet. GIRAUD.

Œuvres choisies de Desmahis. *Edition stéréotype* d'après le procédé de *Firmin Didot*. — Un vol. in-18.

Les *Œuvres de Desmahis* étaient devenues rares depuis long-tems; et quoique ce poëte n'occupe pas un rang bien distingué sur le Parnasse, cependant plusieurs des essais échappés à sa muse facile et gracieuse peuvent remplir quelques-uns des loisirs de l'homme de lettres, et servir d'objet d'étude aux jeunes poëtes. Aussi attendait-on avec assez d'empressement l'édition que M. Fayolle vient de publier, en y joignant une notice dont je ne dirai rien, parce qu'elle ne contient que des faits très-connus.

En 1778, un certain Fressol qui avait le don de voir un *grand air de famille* entre les productions de Gresset et celles de Desmahis, publia les œuvres de ce dernier en deux gros volumes qui renferment, comme on peut le croire, bien plus de *mauvais* que de *bon*. C'est en choisissant dans cette édition que M. Fayolle a composé la sienne, mais sous ses mains les deux gros volumes se sont réduits à un seul qui est très-mince, et qui le serait davantage si l'éditeur n'y eût mis que ce qui mérite d'être conservé.

L'Impertinent, comédie en un acte, jouée en 1750 avec un succès qu'elle n'a jamais obtenu aux reprises, est le morceau le plus important, mais non le meilleur

du recueil. L'intrigue de la pièce de Desmahis est très-peu de chose, puisqu'elle roule toute entière sur un billet perdu, sans que cette perte donne lieu à aucun incident *comique* ni même *plaisant*. L'impertinent qui se nomme Damis veut à force d'impertinence se faire chasser par une maîtresse qui l'ennuie, et il réussit dans ce dessein en essuyant, il est vrai, une mystification peu agréable; mais le caractère de ce Damis, bien loin d'être développé, n'est pas même esquissé, puisque l'auteur ne met en scène que deux ou trois traits d'impertinence assez communs. Cette nullité absolue prouve que Desmahis n'avait ni génie pour tracer un plan, ni talent pour l'exécuter, ni force comique pour peindre les diverses nuances qui concourent aux développemens d'un caractère.

Le style pétille d'esprit, mais il manque de naturel et de vérité: on peut le comparer à un rayon de lumière qui se reflette de mille manières sur un bloc de glace où il se brise; il nous éclaire ensuite, il nous éblouit même, mais il ne nous échauffe pas. Le dialogue est un recuei de maximes et d'épigrammes dont plusieurs sont fort jolies; il ressemble à une conversation préparée d'avance par un homme qui s'étudie chaque matin à *faire son esprit* pour le reste de la journée. Il y a cependant quelques passages qui sont écrits dans le ton franc et naturel de la bonne comédie. Tel est celui où Lisidor dit à Damis en lui parlant des femmes.

Il en est, j'en conviens, qui tendres par étude,
Coquettes par ennui, fausses par habitude,
Nous trompent par besoin; mais sommes-nous moins faux?
Les femmes de nos torts, empruntent leur défauts,
 Et leurs vertus sont rarement les nôtres.
D'ailleurs ne jugeons pas des unes par les autres:
 Toutes n'ont pas les mêmes agrémens;
Et toutes ne sont pas de ces femmes citées
Presqu'en tous les portraits des modernes romans,
Qui toujours sans amour et jamais sans amans,
Peut-être rougiraient d'être plus respectées.

Tel est encore le passage suivant, dans lequel l'im-

pertinent raconte à sa maîtresse la manière dont il a passé les huit jours pendant lesquels il a été sans la voir : elle lui demande quels *devoirs importans* l'ont occupé, il répond :

Vous m'en demandez compte ! eh ! mais cent, plutôt mille.
J'eus dimanche un billet pour souper chez Mouthier (1)
Avec le petit duc et la grosse comtesse ;
Lundi, jour malheureux ! un maudit créancier,
Automate indocile, homme sans politesse,
Sous prétexte qu'il doit lui-même et qu'on le presse,
Me voulut sans délai contraindre à le payer.
J'allai le jour suivant flatter un financier ;
Mercredi je courus à la pièce nouvelle,
Tout le monde était pour, et moi je fus contre elle ;
La satire embellit les plus simples propos
Et l'admiration est le style des sots.
Jeudi j'eus de l'humeur, je me boudais moi-même ;
Le lendemain, je fus d'une folie extrême,
Florise s'empara de moi pour tout le jour.
Hier, à tout Paris, j'ai fait voir une veste
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste,
Où Laboutray, Tassau (2), ravissent tour-à-tour,
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

« Le détail de cette semaine, dit Laharpe, est un mor-
» ceau très-piquant et très-original. Il y a même ici un
» autre mérite que celui du style et de la peinture des
» mœurs. C'est un à-propos très fin que ce vers,

J'allai le jour suivant flatter un financier.

» ce jour est précisément le lendemain de la visite du
» créancier discourtois. »

Les poésies légères de Desmahis sont bien supérieures à sa comédie. Elles ont suffi pour faire à leur auteur la réputation d'un poëte aimable et spirituel, et si l'on ne peut les comparer à celles de Voltaire, de Chaulieu, de Lafare, de Gresset ou de Bernard, elles me paraissent

(1) Cuisinier célèbre.
(2) Brodeurs à la mode.

l'emporter pour le naturel, la grâce et le talent, sur celles de Bernis, trop prodigue de couleurs artificielles pour ne pas fatiguer; sur celles de Bertin, qui se ressentent souvent de la funeste influence de l'école de Dorat, à laquelle il a su échapper dans ses élégies, bien supérieures à tout ce que Desmahis a composé, et sur celles de certains rimeurs de nos jours, qui publient de *gros volumes* faits avec leurs *petits vers* exhumés de nos divers recueils consacrés aux muses, pour avoir le plaisir de les enterrer en masse après une prompte agonie que les plaisanteries des critiques et les dédains du public rendent très-douloureuse, et qui malgré cela se croient de grands poëtes, prétendent aux honneurs, et visent au fauteuil.

On trouve des passages charmans, des idées ingénieuses et de fort jolis vers dans les épîtres de Desmahis. Ce sont d'agréables bagatelles où règne un excellent ton de plaisanterie, un badinage gracieux, une aisance aimable, qui les font lire avec plaisir, mais où l'on chercherait vainement ces traits de philosophie et ces pensées originales et profondes qui se trouvent dans les moindres pièces de Voltaire, et que les détails gais, plaisans et spirituels dont elles sont environnées, font encore mieux ressortir. Voltaire est inimitable dans l'épître badine, et Chénier, à qui l'impartiale postérité donnera un des premiers rangs parmi les poëtes français, après l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre* et de *Brutus*, s'est montré le seul disciple que ce grand homme n'aurait pas désavoué : la *petite épître à Jacques Delille*, celle *à Eugénie*, *la Retraite*, etc., ne dépareraient pas les œuvres du poëte à qui l'on doit les *tu* et les *vous*, la *Vie de Paris*, et cent autres chefs-d'œuvres dans le genre léger.

L'*Epître à une Dévote* est sans contredit ce que Desmahis a fait de mieux; mais comme elle est dans la mémoire de tous les amis des jolis vers, il devient au moins inutile d'en citer des fragmens : l'épître à Voltaire, qui valut à son auteur une charmante réponse, fourmille de traits heureux. Tel est le passage suivant :

Les Dieux qui vous ont fait pour plaire
Semblent vous avoir tout donné,

Santé, talens et fortune *prospère*;
Ah! vous serait-il pardonné,
Si comblé de leurs dons vous n'en saviez pas faire
L'usage d'un prédestiné?
Écoutez bien ces leçons : par une loi trop dure,
Le tems présent s'écoule avec rapidité,
Il ne saurait être arrêté
Que par l'enchantement d'une volupté pure
Le tems n'est qu'une immensité
Dont l'usage fait la mesure,
Et vingt ans de plaisir, voilà l'éternité.

Je trouve dans une autre pièce ces vers remarquables par la justesse des pensées et le mérite de l'expression.

La Gloire est un fantôme, une ombre passagère,
Qu'on croit toujours atteindre et qu'on ne peut saisir,
Une coquette mensongère
Qui par le dépit même irritant le désir,
Accompagne un refus d'une faveur légère,
Et, sans jamais se rendre, enchante et désespère
Par le prestige du plaisir.
Ne songeons qu'à jouir du moment où nous sommes,
Et nos jours les plus longs deviendront des instans.
Si de l'usage de leur tems
Nous faisions rendre compte aux hommes,
Le héros dirait : j'ai vaincu;
Le bel esprit : j'ai fait un livre,
Où j'apprends aux mortels le secret de bien vivre.
Le sage dirait : j'ai vécu.

Je terminerai les citations par un passage de l'épître à M. Murville, dans laquelle le poëte, après avoir peint les ennuis qui suivent la richesse et les plaisirs d'un frugal repas assaisonné par l'amour, dit à son ami :

Toi qu'avec plaisir je contemple
Au sein de la sobriété,
Ami de la simplicité,
Contre une fortune plus ample
N'échange point la liberté.
Les vrais plaisirs sont dans ta sphère :
Sans obscurité, sans éclat,

A-t-on besoin d'un grand état
Quand on a le bonheur de plaire.

On trouve des vers très heureux dans les plus médiocres épîtres de Desmahis ; mais aussi les meilleures sont déparées par des idées vulgaires, des pensées fausses, des tournures forcées, et des vers faibles et prosaïques. En résumé, ce poëte n'a rien laissé de parfait ; mais on trouve le cachet d'un talent aimable dans tout ce qu'il a écrit.

Le *Voyage d'Éponne*, malgré quelques détails charmans, n'est qu'une production très-médiocre, remplie des faux brillans et d'antithèses. Cependant on a bien fait de le reproduire dans la nouvelle édition, à cause de la peinture d'une noce de village, qui, sans être un tableau de Teniers ainsi que le prétend l'éditeur, a de la fraîcheur, de la grâce, et même de la naïveté.

Les deux articles *Fat* et *Femmes*, fournis par Desmahis à l'Encyclopédie, font également partie de ses *Œuvres choisies*. Je ne sais pourquoi le nouvel éditeur les a exhumés de l'immense dictionnaire où ils sont ensevelis ; mais s'il a cru rendre service à leur auteur il s'est étrangement abusé ; car rien n'est plus ridicule que ces deux morceaux. L'article *Fat* est fort court sans être meilleur pour cela. L'article *Femme* est connu de quelques curieux seulement, à cause des sottises ridicules et niaises qu'il renferme.

Voltaire indigné que cet article, sans contredit le plus mauvais de tous ceux de l'Encyclopédie qui en a tant de mauvais, déparât un ouvrage auquel il travaillait, a consigné dans ses Œuvres, et sur-tout dans sa Correspondance, les preuves de son mépris pour un soi-disant moraliste qui a cru pouvoir caractériser un sexe tout entier, d'après quelques fillettes et quelques femmes sans mœurs qu'il a connues. Voici comment il débute. « Femme. — Ce nom seul touche l'ame, mais il » ne l'élève pas toujours, il ne fait naître que des idées » agréables qui deviennent un moment après des sen- » sations inquiètes ou des sentimens tendres ; et le phi-

» losophe qui croit contempler n'est bientôt plus qu'un » homme qui désire, ou qu'un amant qui rêve. »

Tout l'article est écrit dans un semblable jargon qui devient souvent inintelligible, non-seulement par le défaut de clarté dans l'expression des idées, mais encore par l'absence de sens commun. J'ignore si l'auteur avait la clef des pauvretés qu'il débite, mais je ne la lui envie pas ; l'intelligence de ce galimathias serait pour moi sans aucune espèce d'intérêt. Examinons cependant la phrase que je viens de rapporter.

Le mot femme *touche l'ame mais il ne l'élève pas toujours*. L'histoire est là pour donner un démenti à notre moraliste de ruelle ; elle apprend, en effet, que les peuples du Nord durent souvent leur salut au courage dont leur femmes les enflammèrent. On lit dans *Florus* et dans *Tacite*, que plus d'une fois les épouses des Helvétiens les engagèrent à retourner au combat en leur présentant leurs seins nus et en exprimant l'horreur qu'elles avaient pour l'esclavage. Celles des Teutons offrirent le même exemple dans la guerre contre Marius ; les Cimbres craignaient moins les blessures de l'ennemi que les reproches de leurs femmes. Chez nos braves ancêtres, elles prenaient part aux délibérations importantes et inspiraient aux hommes des pensées grandes et courageuses. Le Scandinave volait à la gloire animé par les chants du Scalde et par le sourire de la beauté. Les femmes furent l'ame de la chevalerie, et toute l'histoire moderne dépose que nos plus grands hommes leur durent souvent l'élévation de leur courage. Voilà ce que Desmahis aurait dû apprendre avant d'écrire ses petites phrases antithétiques.

Il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des sensations inquiètes ou des sentimens tendres.

Je demande d'abord ce que c'est qu'une *idée* qui devient une *sensation?* Si cela était, la *cause* serait alors le produit de l'*effet*, car on sait que la *sensation* produit *l'idée*, et non *l'idée la sensation*. je demande ensuite si une mère allaitant son enfant, une épouse s'immolant pour sauver les jours de son époux, une sœur de la cha-

rité soignant dans l'asyle de la misère et du malheur l'infirme que notre égoïsme repousse du sein de la société parce qu'il est pauvre, si tant de preuves du dévouement le plus désintéressé que les femmes nous donnent à chaque instant de notre vie comme filles, comme sœurs, comme amantes, comme épouses, comme mères et comme citoyennes, *n'éveillent en nous que des idées agréables*? Il faut être bien dépourvu de sens commun pour écrire de pareilles absurdités?.....

Lorsqu'on lit tant de sottises réunies en si peu de mots, on est étonné que Diderot et d'Alembert aient pu recevoir pour l'Encyclopédie des articles tels que ceux de Desmahis, mais si l'on réfléchit aux persécutions qu'éprouva leur entreprise et qui dégoûtèrent les principaux collaborateurs, on verra qu'ils furent souvent obligés de recevoir de toutes mains pour remplir leurs promesses.

Au reste, il était inutile et même impossible d'écrire sur les femmes dans l'Encyclopédie, à cause des développemens que ce sujet exige, il fallait donc se contenter d'un article purement grammatical tel que celui du *Dictionnaire de l'Académie*, et je suis persuadé que si Diderot et d'Alembert eux-mêmes eussent rédigé un article *femme*, il n'aurait pas été ridicule comme celui de Desmahis, mais il aurait été fort mauvais, à moins qu'ils n'eussent fait un ouvrage.

En effet, pour qu'un semblable travail fût complet, il faudrait d'abord parler de la *femme physique*; indiquer les signes physiologiques qui sont communs aux deux sexes et ceux qui sont en particulier à l'un et à l'autre, pour déterminer ensuite leur influence sur la nature des idées et des passions.

Quant à la *femme morale*, il faudrait fixer ses droits et la place qu'elle doit occuper dans le système social; apprécier son influence religieuse, morale, politique et littéraire, faire connaître ensuite la condition des femmes chez les peuples anciens et modernes, dire ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles peuvent être, enfin les prendre dans les relations domestiques où elles remplissent successivement les rôles de filles, d'amantes,

d'épouses et de mères, et établir quel est le résultat de ces relations pour le moral de l'homme.

Voilà ce qui doit nécessairement faire partie d'un travail sur les femmes: après cela il est facile de sentir que tant de développemens ne peuvent être donnés que dans un ouvrage très-étendu; il est facile de sentir qu'un article de dictionnaire, quel que soit sa longueur, ne peut contenir que des notions vagues et incomplètes; il est facile de sentir enfin qu'on ne devrait pas trouver dans l'Encyclopédie un article *femme morale*.

Si Desmahis, au lieu de placer à la suite les unes des autres des phrases de petit maître qui n'ont aucune liaison entre elles, avait réfléchi sur le sujet qu'il voulait traiter, il aurait vu qu'il lui était impossible de s'en acquitter convenablement dans un *article encyclopédique*, et il se serait épargné un travail ridicule qui lui a fait beaucoup de tort.

L. A. M. BOURGEAT.

Du style dans ses rapports avec les principes, le caractère et les opinions de l'Ecrivain ou de l'Orateur.

On a souvent parlé du style dans ses rapports avec les différens genres de compositions et les divers objets qu'on veut peindre. Le point de vue sous lequel je dois le considérer ici paraît moins important et moins fécond en résultats incontestables; mais c'est un sujet plus neuf, et il pourrait fournir des développemens agréables ou des aperçus réellement utiles.

La manière dont nous nous exprimons est modifiée soit par nos penchans habituels, soit par notre intention présente: si elle suit les penchans ordinaires de celui qui écrit ou qui parle, c'est à lui-même qu'elle est sur-tout relative, mais elle l'est davantage à ceux à qui l'on s'adresse quand elle devient l'effet d'une intention particulière. En s'arrêtant d'abord à la première de ces deux considérations, en examinant l'influence que les penchans auront toujours sur le style, on partagera les auteurs en deux classes principales. Les uns réfléchissent plus qu'ils ne sentent, chez eux le cœur entraîne la tête. La principale force des autres est dans la pensée; leur raison com-

mande à leurs affections ; elle les a trouvées naturellement convenables et faciles à régler, ou bien elle est parvenue à les surmonter, à les reprimer. Ainsi les uns sentent, et les autres jugent. Les premiers peuvent être passionnés, ou seulement sensibles. Or ceux qui se livrent volontiers à des sentimens irréfléchis et qui sont très-susceptibles d'émotions vives, auront ou des goûts romanesques, ou une imagination poétique, ou bien encore on leur verra ces inclinations religieuses qui n'étant pas une conséquence de l'étude des lois générales, se rapprochent beaucoup de la dévotion populaire. Mais ceux dont la sensibilité trop étendue pour s'arrêter aux objets des passions, paraît vague et indécise parce qu'elle est, pour ainsi dire, universelle ; ceux-là, s'ils sont religieux, le seront indépendamment de toute doctrine particulière qui peut-être ne leur semblerait pas émanee de la divine sagesse, ou si, plus malheureux dans leurs recherches, et privés des seules consolations inépuisables, ils se refusent à croire que l'intelligence gouverne le monde, de cette discordance entre les suites du raisonnement et les besoins du cœur, résultera le style de ce qu'on appelle les incrédules. Il est encore une sensibilité inégale, ou même accidentelle, qui est moins une faculté louable qu'un défaut d'organisation. Cette fausse sensibilité forme ma dernière subdivision, et je passe aux hommes chez qui la pensée domine et dont l'opinion sur les choses dépend de l'examen plus que du sentiment. Ici j'éviterai, avec moins de peine, toute distinction trop subtile ; je me borne à séparer ceux dont on peut dire qu'ils raisonnent parce qu'ils ne sentent point, de ceux dont l'esprit juste modère et contient la sensibilité sans l'affaiblir ; et qui doivent la justesse de leurs pensées à l'amour du vrai, à l'intention constante de faire ou de dire des choses utiles. Voilà comment on pourrait, ce me semble, distinguer les divers styles relativement à l'auteur même. Déterminer celui qui paraît naturel à tel ou tel homme, c'est dire en d'autres termes quelle manière il lui conviendrait d'adopter, ne fût-ce que pour mériter d'être cité dans un genre quelconque, et pour espérer de saisir entre des tons plus ou moins heureux, une nuance qui lui devienne propre. En vain, peut-être, on s'efforcerait d'éviter dans le style les défauts qui sont dans la pensée, l'on n'y parviendrait du moins qu'imparfaitement. L'expression et l'idée conservent des analogies nécessaires. L'art qui veut adoucir les traits du visage ne

doit les couvrir que d'un léger voile; s'il l'épaississait, il décèlerait le désir de cacher ces traits, et l'imperfection trop soigneusement dissimulée, en restant inconnue n'en deviendrait que plus certaine, chacun en verrait une grande dans le besoin seul du déguisement.

L'imagination romanesque à laquelle beaucoup d'hommes passionnés s'abandonnent, leur fait aimer les transitions subites et brusques, et les phrases coupées ou interrompues, dont le mouvement très-inégal manque de simplicité. Chaque objet semblera distingué dans leurs tableaux par une teinte frappante; mais, au contraire, cette force sans retenue produit de la confusion, et il en résulte beaucoup plus de froideur et de lassitude que d'intérêt ou de véhémence. Si on leur montre un sentiment, ils le supposent extrême; d'après un mot, ils veulent deviner un caractère; ils décident des principes de ceux qu'ils voient agir dans une circonstance fortuite; toute action dévoile à leurs yeux de grands desseins, et il leur suffit d'observer un homme pour connaître une ville ou un peuple. Si donc on leur interdisait les termes les plus énergiques, ils ne pourraient rien exprimer, et leur pensée ne serait pas rendue. Facilement ils se persuadent qu'on les juge de même, et que chaque mot qui sort de leur bouche éveille quelque affection vive, et doit leur concilier l'estime ou leur attirer l'admiration de leurs auditeurs; une seule parole imprudente va sans faute leur susciter un ennemi mortel, et le moindre incident leur est une occasion d'exercer tous leurs moyens, de développer toutes leurs forces. Il n'y aura donc point de naïveté dans leur style: on le croira d'abord naturel et franc; mais comme on s'apercevra bientôt que ces locutions si positives ne sont pas une preuve de candeur, que ces mots brûlans sont inspirés par des sensations trop mobiles, et que cette couleur vigoureuse est disposée pour l'effet, ils paraîtront ensuite plus faux qu'ils ne le sont réellement, et l'on se plaindra de trouver infidèles ou contradictoires des peintures qui ne seront qu'exagérées... C'est ainsi que M[me] de Genlis, en parlant de J. J. (1), attribue à la dissimulation et à l'adresse un défaut d'exactitude si facile pourtant à expliquer par cette propension à voir par-tout des extrêmes qui chez lui s'alliait au véritable génie.

Sous un pinceau romanesque, les images des grands objets

---

(1) Note 8e de *La Religion considérée*, etc.

ne sont point imposantes; ceux que la nature a faits petits il les trace en grand; il s'ôte le pouvoir de proportionner les dimensions. Le malheur des esprits trop agités est d'oublier, en considérant leur sujet, que l'aspect auquel ils s'arrêtent fait partie d'un tout qui a beaucoup d'autres faces, et que, malgré le mérite de la chose sur laquelle ils s'extasient, elle devrait être placée à son rang, parmi d'autres choses de même ordre dont plusieurs peut-être auraient sur elle une grande supériorité. Un fruit peut plaire à notre goût, sans que nous disions qu'il est excellent, si les autres fruits de cette espèce sont généralement plus exquis. Il me semble que Diderot, en rendant compte des expositions du salon de peinture, ne donne de tel ou tel tableau une idée fausse, qu'en en parlant souvent, comme il l'eût pu faire avec justesse si l'art n'eût jamais produit rien de plus parfait. Quand Julie, dans une circonstance particulière, envoie quelqu'argent à Saint-Preux, celui-ci n'a pas la bassesse de le recevoir. *C'est trop*, dit-il, *d'ajouter l'opprobre à la cruauté : je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur.* Mais bientôt Julie sait lui prouver qu'il y avait tout au contraire de la bassesse à refuser. *Où est-il donc cet honneur que j'offense? Dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse? Ah, que tu es méprisable si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connaisse pas. Quoi!...* Tels sont les caractères passionnés; ils présentent les choses comme ils les voient; c'est en disant trop qu'ils prétendent parler juste, et la sincérité se trouve alors dans l'exagération même. Un autre que Saint-Preux eût dit : Cela ne m'est pas nécessaire, ainsi que les circonstances vous l'avaient apparemment fait croire; je ne l'accepte point. Il n'eût pas dit : Vous avez voulu m'avilir. Quelle apparence d'ailleurs que Julie, qui l'aime d'un véritable amour, ait un dessein semblable, et comment Saint-Preux l'aime-t-il, l'adore-t-il, quand il lui soupçonne seulement des vues de cette nature? Mais si le caractère de ces amans et le peu de maturité de leur tête ne s'oppose pas à l'impétuosité naturelle de la passion, elle doit les rendre extrêmes en tout; l'auteur a donc pu sans inconvénient les faire ainsi parler, et saisir les occasions de dire sa pensée sur tel ou tel objet.

L'imagination poétique diffère de l'imagination romanesque en s'attachant moins à ce qui frappe, et davantage à ce qui peut plaire. Elle veut aussi émouvoir par des fictions brillantes, mais elle en fait désirer la vraisemblance, et elle la suppose toujours, sans jamais exiger trop de cré-

dualité. Le monde imaginaire est aussi son partage; mais au lieu de chercher curieusement ce qu'il semble y avoir d'étrange parmi les êtres possibles ou de reproduire toujours les singularités que l'on rencontre au milieu des hommes, elle aime à fondre, en quelque sorte, à répandre sur toutes choses ses nuances pittoresques, et à couvrir le monde d'un charme idéal. Les poëtes furent doués de l'avantage de voir les choses non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'on pourrait désirer qu'elles fussent; et leur destination est de se tromper agréablement ou d'embellir les momens de ceux qui, pour se distraire, veulent qu'on les trompe. Au bonheur de considérer ainsi les objets, et de s'en faire pour soi-même un tableau séduisant, le poëte réunit l'art de fixer ces couleurs mobiles, de les changer en un coloris dont l'illusion puisse se perpétuer d'âge en âge. Mais l'art le plus aimable s'écarte pourtant de la vérité dans laquelle seule on trouve un parfait accord, et les esprits ardens ne produisent que des imitations, lors même qu'ils s'attachent à faire des copies: il serait donc à désirer que le poëte se bornât aux sujets qu'on peut manier à son gré sans les défigurer, parce qu'ils n'ont point de formes qui leur soient propres. Quand les idées ont pris cette direction, elles en suivent presque toujours la pente. Il ne faut pas alors choisir une matière sérieuse, un texte solennel. Le style, trop ingénieux pour devenir imposant, resterait embarrassé d'ornemens involontaires, pour ainsi dire, et de fleurs imprévues, ou peut-être il serait surchargé de ce luxe mythologique qui fait soupçonner beaucoup d'indigence réelle. Les tons gracieux que l'on admet volontiers dans une composition légère, affaibliraient la beauté des grands traits de la nature; c'est le sourire habituel qu'on aime à voir sur un visage enfantin, mais qui devient bizarre dans une figure où l'âge a déjà laissé des traces plus mâles.

Un autre effet très-commun de l'activité de l'imagination, c'est de transporter la pensée dans le monde inconnu, de supposer partout une intention semblable à celle qui détermine l'homme et des motifs analogues aux passions qui nous entraînent. Ce penchant à réaliser des songes, à prendre à la lettre ce qui, dans le principe, n'était qu'une figure, et à s'affirmer à soi-même ce qu'on avait d'abord mis au rang des choses possibles, ce besoin secret de changer d'idées, d'opposer à ce qui n'excite plus de curiosité ce qu'on ne pourra jamais éclaircir, et d'étendre ou de multiplier son

espoir ou ses craintes, cette inquiétude enfin qu'on peut attribuer complaisamment à l'étendue des idées, mais dont notre faiblesse est la vraie source, propage chez les peuples tant de croyances diverses dont la multiplicité ferait seule l'évidente condamnation, et qui, précisément parce qu'elles ne pourraient soutenir l'examen, dominent impérieusement la pensée, interdisent toute autre manière d'observer ou d'exprimer les choses, rendent le style contraint et pusillanime, ne lui permettent qu'une marche trop souvent indirecte, et semblent lui prescrire dans l'enthousiasme même je ne sais quelles règles d'une chaleur uniforme. Que ceux donc qui se croient les enfans du ciel et qui n'y cherchent qu'une seconde terre, reviennent tout simplement dans les humbles régions qu'ils ne sauraient quitter pour long-tems; que ceux qui se prétendent religieux et qui ne sont que dévôts, se bornent aux effets d'un ordre secondaire; que du moins ils évitent de confondre, dans leurs libertés extatiques, le fabuleux avec le miraculeux, et que sur-tout ils ne s'exposent point à disserter sur les choses mystérieuses, soit avec cette simplicité qui suffit lorsqu'on parle d'objets visiblement naturels, soit avec cette bonne-foi apparente qui convient quand, pour distraire un moment l'esprit, on veut réaliser des chimères.

Tel n'est pas l'homme qu'un sentiment plus profond et plus pur semble introduire dans les secrets d'une intelligence première, à qui l'on n'apprend pas ces grandes choses, qui les entrevoit dans l'univers, qui croit les sentir en lui-même, et qui, malgré ses doutes, malgré les ténèbres où nous sommes plongés, devient religieux parce qu'il a du génie. Le découragement d'une raison impuissante n'éteint pas en lui les désirs d'une ame qui sait admirer l'œuvre divine, et à la conscience des détresses de l'homme il réunit l'heureuse attente d'une autre destinée. Son style plein de force, de retenue et de grandeur, suivra les mouvemens divers de la confiance ou de la soumission, d'un espoir naturel ou d'une juste crainte, et ces rapports si vastes que l'expression doit embrasser ou cherche à concilier, la rendront quelquefois incertaine et vague, mais féconde et sublime. Sans doute l'esprit humain qui ne sait rien de notre condition, si ce n'est que nos besoins ont cessé d'avoir des bornes, cet esprit toujours allarmé, toujours avide, doit trouver beaucoup de charme dans un tel mélange de lumière et d'impénétrabilité. L'étude audacieuse du beau et du vrai contemplés dans une source infinie, ne

doit déplaire qu'à ceux qui se préviennent trop contre tout ce que l'on peut contester, qui mettent de l'excès à éviter les écarts, et qui sont d'une manière peu raisonnable partisans de la seule raison.

Opposons l'un à l'autre l'homme religieux et l'homme faible ou crédule. Les esprits faibles doivent leurs opinions à cette faiblesse même, ils adoptent sans choix ce qu'on leur présente, ils trouveront dans cette multitude [illegible]tions des moyens variés; mais comme il est un ordre de choses inaccessible à leurs pensées, il est une élévation de style à laquelle ils n'atteindront pas, et peut-être ne doivent-ils aspirer qu'à une sorte d'onction que le genre comporte, à la pureté, à la dignité froide mais soutenue, au mérite enfin d'un esprit imitateur. L'écrivain vraiment religieux, celui qui l'est devenu par le résultat de ses propres recherches, descend dans les profondeurs de la nature sans se perdre au milieu des chimères; sans réduire la magnificence de l'espace aux dimensions étroites de la mysticité, sans rapetisser les cieux en les peuplant d'êtres séraphiques, sans voir des fantômes dans le vide, il peut suivre des traces nouvelles de la vérité inconnue; sa noble voix en fera pressentir les mystérieuses beautés, une grâce inexprimable se répandra sur ses paroles, et l'enchaînement de ses idées offrira quelqu'image d'une harmonie surnaturelle.

Mais il est des hommes de génie dont les méditations prennent un autre cours. Le calcul des probabilités leur a persuadé malheureusement que la faculté de sentir appartient à la matière organisée selon de certaines occurrences, et qu'il n'est aucun lien moral entre le tout et les parties. Les conséquences de cette hypothèse diminuent le prestige de la vie humaine. Malgré les besoins de son ame, l'*incrédule* ne trouve dans la nature rien de sublime; malgré ceux du cœur, il n'espère rien d'essentiellement heureux. Si l'accord subsiste entre ses diverses idées, sans doute il peut écrire bien; mais il ne suppose que le néant derrière le voile des êtres visibles, et ce défaut de lumière peut nuire à la perspective. Cependant des désirs réprimés, d'anciennes espérances abandonnées, communiquent au style une tristesse exempte de passion qui n'est jamais sans douceur : ce mouvement austère, mais tranquille, y répand un intérêt véritable, et même on y pourrait trouver, avec une force plus grande, ce calme persuasif et cette plénitude que les discours des vieillards fatigués d'expérience devaient avoir dans le tems où ils étaient écoutés comme les guides

des peuples. Si plusieurs écrivains que l'on a voulu flétrir sous la dénomination d'impies, et dont je parlerai plus loin, n'ont eu, à la place de cette abondance, que la fatigante prolixité de l'auteur du *Système de la nature*, c'est qu'ils n'ont apparemment conservé ni le doute qui reste toujours au sage, ni les regrets qui semblent si naturels à l'homme de bien.

D'autres enfin paraissent sensibles et sont ingénieux; cependant ils n'ont, à proprement parler, ni sensibilité, ni véritable génie; mais une sorte d'irritabilité que la moindre circonstance réveille, leur fournit des idées, et leur talent flexible dispose d'après les modèles qu'ils ont étudiés un sujet presque toujours choisi par l'intérêt personnel. A moins que l'art ne parvienne momentanément à les faire sortir de leur caractère, on peut conjecturer que leur style aura plus de clarté que d'éloquence, qu'il sera vif et coupé, parce que cette manière de sentir isole les idées, et qu'on y reconnaîtra de l'affectation, puisqu'il faut constamment feindre quelque chose lorsque les inspirations du cœur sont toutes insuffisantes, et que chaque sentiment s'affaiblit avant que la phrase soit achevée. Cette sensibilité fausse ou du moins mobile et capricieuse, méconnaît la loi universelle qui réunit de nombreux rapports pour en former un ensemble, et elle dissipe le charme moral qui devait animer toute composition littéraire. DE SEN**.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Première représentation de *Médée et Jason*, opéra en trois actes, paroles de M. Milcent, musique de M. de Fontenelle.

> Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne,
> Si méchamment mis à mort par Judith.

Après trois mille ans, Médée a enfin trouvé deux avocats zélés qui se sont chargés du soin de réhabiliter sa réputation; le premier, M. Née de la Rochelle, a fait paraître en sa faveur un *factum* en forme de roman historique; et le second, M. Milcent, vient de défendre sa cause dans un opéra où il cherche à prouver que cette pauvre Médée était

la meilleure femme du monde, et que tous les historiens se sont entendus pour l'accuser faussement des crimes dont jusqu'ici nous avions cru qu'elle s'était rendue coupable.

La scène est à Corinthe. Jason est de retour de l'expédition des Argonautes; pendant son absence, Eson, son père, a été précipité du trône de Colchos par Créon, qui le retient en prison et veut le faire périr si Jason ne consent à épouser Créuse sa fille. Mais Jason a engagé sa foi à Médée dont il a déjà eu deux fils; la reconnaissance l'attache également à cette princesse; c'est à elle seule qu'il doit d'avoir réussi à enlever la Toison-d'Or, cependant le péril d'Eson a décidé Jason. Au milieu des préparatifs de cet hymen, Médée se présente et accable de trop justes reproches son infidèle amant. Pendant deux actes, Jason montre une indécision, une faiblesse de caractère, peu dignes du compagnon d'Alcide. Enfin il se resout à sauver son père; Médée alors, ayant perdu tout espoir, poignarde ses enfans; pendant ce tems, Jason a renversé l'usurpateur, il a ressaisi le sceptre qu'il vient offrir à Médée; il demande ce que sont devenus ses enfans : cette *bonne mère* est forcée d'avouer qu'elle les a poignardés, et Junon, touchée des regrets de Médée, lui rend ses enfans; Jason épouse Médée, et tous deux montent sur le trône de Corinthe.

Je m'abstiendrai de critiquer cet ouvrage scène par scène, il ne supporterait pas une analyse raisonnée; les données historiques ou plutôt mythologiques s'y trouvent constamment contrariées, sans qu'il en résulte aucune beauté de situation; cette Médée que M. Milcent représente comme si bonne mère, poursuit sur la scène ses enfans pendant cinq minutes, le poignard à la main, ce spectacle est dégoûtant. Le style est digne du plan; point d'élévation dans les idées, point de noblesse dans les expressions; on y remarque une contrainte qui indique que l'auteur n'a pas l'habitude d'écrire pour la scène. Pour justifier mon opinion, je ne ferai qu'une citation; Jason, placé entre son père et Médée, adresse cette plainte aux immortels :

Dieux! laissez-vous fléchir
Par la pitié, par la clémence,
De désespoir et de souffrance
Chaque moment me fait mourir.
Que je sois la seule victime,
Et tous mes vœux sont exaucés;

Dieux justes, chargez-vous du crime,
Puisque c'est vous qui m'y forcez.

La sagacité de mes lecteurs me dispense de faire ressortir la beauté et la clarté de ces vers.

M. de Fontenelle a pris Gluck pour modèle, il en est fanatique; sa manière de le copier pourrait souvent même être appelée d'un autre nom : on trouve dans l'opéra de *Médée* des réminiscences fréquentes d'*Orphée*, d'*Iphigénie* et d'*Alceste*. Il est à remarquer que jusqu'à la fin du second acte, le compositeur n'a placé ni duo, ni trio, ni quatuor. Le seul morceau que l'on puisse citer se trouve au troisième acte; c'est le moment où Médée, qui s'est cachée avec ses enfans parmi les rochers, voit passer Jason, Créon et Creuse, qui se rendent au temple pour la cérémonie de l'hymen.

Lorsqu'on possède au théâtre l'opéra de *Médée*, paroles de M. Hoffmann, musique de Chérubini, comment peut-on songer à en mettre un autre à la scène !

Le beau talent que Mme Branchu a déployé dans le rôle de Médée était digne d'un meilleur ouvrage. B.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, il a paru dernièrement dans votre Journal un article qui a pour titre : *De l'Impartialité dans les ouvrages d'esprit*, sujet qui a été désigné pour le concours prochain par la seconde classe de l'Institut. L'auteur de cet article, après s'être beaucoup étendu sur l'impartialité, en est venu à la partialité, et pour faire sentir le vice des auteurs qui n'en sont pas exempts, il a sans doute été ravi d'en chercher des exemples parmi ceux qui ont mis leur gloire à défendre la religion. Le premier qu'il cite à l'appui de ce qu'il avance est Massillon, un des hommes de son siècle qui a su le mieux faire goûter la parole de Dieu, et dont sans doute les mœurs, la sagesse et la vertu ne sauraient être suspectes. Il prétend que ce grand homme est partial; et il rapporte pour autorité des phrases détachées et tirées du sermon pour le lundi de la troisième semaine du carême, où le prédicateur parle des incrédules. D'abord on pourrait répondre que ce n'est pas attaquer loyalement que de diviser des propositions pour les condamner ensuite avec plus de facilité, et n'avoir pas la peine d'examiner ce qui les précède et ce qui les suit.

En second lieu, notre sévère critique a-t-il bien approfondi ce que c'était que l'incrédule en lui-même, et à l'égard des autres? On sait assez ce que c'est qu'un homme qui n'a que sa raison pour guide, et combien cet appui est faible quand il n'est pas renforcé du secours de la religion: tout le monde connaît les écarts de la sagesse humaine; on n'a qu'à jeter les yeux en arrière, et regarder le siècle qui vient de s'écouler, et bientôt l'on en sera convaincu. De plus la morale de l'impie, si toutefois il en a, est ou fardée ou presque toujours incomplète, et la plupart du tems ce ne sont que les traces subsistantes d'une éducation chrétienne, ou les restes précieux des bons principes qu'on lui aura inculqués au berceau, et que les passions n'ont pas entièrement détruits. Il ne me reste qu'une chose à observer encore, c'est que par un juste jugement de la providence l'époque de notre histoire où il a paru le plus d'impies et d'athées, où l'on faisait le moins de cas de la religion et des choses saintes, est précisément celle où les vices que Massillon impute à la plupart des esprits forts, se sont le plus manifestés. Combien alors de désordres secrets et publics! les annales du tems en sont une preuve authentique. Je passe maintenant à l'examen des reproches de partialité faits à un célèbre auteur de nos jours, dont le nom se laisse aisément deviner.

D'abord on n'entend pas bien ce que c'est que ces esprits superficiels qui *auront désappris à penser juste dans un livre séduisant qui parut*, etc..... Il semble que le critique entende que cet ouvrage reposant sur des principes peu solides ne peut servir qu'à étourdir les esprits faibles. Il me semble:

1°. Qu'un ouvrage qui a pour but de développer les différens rapports d'une institution qui a régénéré la face de la terre, exige qu'on ne le blâme pas légèrement, et qu'il faut soi-même se dépouiller de toute partialité, en entreprenant de combattre une religion qui attaque toutes les passions, les petites vues, et les considérations humaines.

2°. Qu'on doit en agir avec la plus grande circonspection dans ce qui regarde la croyance des peuples, quand elle ne roulerait que sur des préjugés. Je ne vois pas d'ailleurs quelles peuvent être les raisons qui ont porté le critique à déclamer contre le fameux ouvrage en question. Avons-nous vu les philosophes de l'antiquité se plaindre de ce que les Homères et les Virgiles ont embelli les vaines fictions de

la mythologie par la beauté de leurs talens? Quoi donc ce serait le sort du christianisme de ne pouvoir attirer l'attention du poëte!

Les grâces de l'enfant placé sur les fontaines du baptême, le sourire de la mère chrétienne, le solitaire errant dans les forêts du Nouveau-Monde, les tombeaux, les antiques cloîtres, les temples gothiques ne sont pas dignes d'exercer l'imagination. Au reste, il est aisé de voir ce qui a porté le critique à choisir des exemples de partialité parmi les auteurs qui ont le mieux défendu la cause de la religion; il n'a eu garde de les choisir parmi les Rousseau et les Voltaire. En attaquant Massillon, il a cherché à diminuer son autorité, ainsi que celle des autres grands personnages du siècle de Louis XIV, et en attaquant l'illustre moderne, il a voulu ôter à la religion un nouvel appui.

En vous priant, Messieurs, d'insérer ces réflexions dans votre prochain N°, j'ai cherché à satisfaire non-seulement mes propres désirs, mais encore ceux de plusieurs personnes qui ont été justement indignées de la manière dont on traite deux hommes aussi recommandables par leurs talens et leurs vertus, et dont il était réservé au dix-neuvième siècle de dénigrer le mérite.

J'ai l'honneur, etc. S. M. S.

Réponse.

Quelques personnes trouvent mauvais que Massillon soit accusé de partialité, expression qui, en effet, manque de justesse parce qu'elle est adoucie. Le meilleur parti à prendre alors serait de retrancher de toutes les éditions de ses œuvres, le passage cité dans le Mercure, le 3 juillet, et quelques autres. Ou bien encore il faudrait entreprendre de prouver que Massillon, par cela seul qu'il se nommait Massillon, a pu débiter légitimement des assertions erronées. Celui qui a transcrit, le 3 juillet, ces lignes *édifiantes*, ne pense pas que l'on puisse mettre en doute s'il convient de présenter sous leur vrai point de vue les choses dangereuses, ou s'il faut garder des ménagemens, dangereux eux-mêmes, lorsque le nom de l'orateur qui est tombé dans ces écarts, est devenu un nom célèbre. Ce qu'il a reproché à Massillon mort, il l'eût condamné plus volontiers dans Massillon vivant. A la vérité, les orateurs ecclésiastiques ont dit tant de choses de ce genre, qu'il faut renoncer à les combattre, et que les injustices de

quelques *philosophes* se trouveraient justifiées, si dans ces misérables guerres de partis, les représailles pouvaient jamais l'être.

Les phrases citées ont été *isolées* sans autre dessein que d'abréger; car, outre que celui qui les a citées ne peut jamais en avoir d'autre en isolant les phrases, le passage entier de Massillon a la même force, la même inconvenance; il est également dénué d'exceptions, il n'est atténué par rien.

Quant à l'autre ouvrage qu'il *était réservé au dix-neuvième siècle de dénigrer* (et qu'il eût été difficile de dénigrer avant qu'il fût fait), on n'en rabaisse point le mérite. On a dit, dans un autre endroit, et l'on répète ici que la manière de sentir et de s'exprimer de l'auteur de cet ouvrage, le place évidemment dans les premiers rangs des écrivains. Mais cet ouvrage même doit être considéré sous deux rapports. On n'en peut trop estimer la partie *poétique*, et d'ailleurs elle appartient à un ordre de choses dans lequel le *sévère critique* ne critique jamais rien sans nécessité. Quant à la partie raisonnée, selon plusieurs personnes elle fait de cet ouvrage *un nouvel appui* pour la religion : on l'a donc distingué des *fictions des Homère et des Virgile*, et on en a parlé comme d'une chose plus sérieuse. Mais pour s'expliquer davantage ici et d'une manière qui ne laissât plus subsister la contestation, il faudrait des développemens étendus dont ce n'est pas le lieu.

Dans sa séance du 5 août, la deuxième classe de l'Institut (l'Académie française) a nommé, en remplacement de M. Cailhava, décédé, M. Michaud, auteur de deux poëmes, *le Printems d'un Proscrit* et *l'Enlèvement de Proserpine*, ainsi que d'une *Histoire des Croisades*, dont le premier volume a paru l'année dernière.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban.

PRIX PROPOSÉS POUR L'AN 1814.

La Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban, tiendra une séance publique le 15 mai 1814. Elle y distribuera trois prix.

Le premier, proposé par la classe des Sciences, est destiné au meilleur ouvrage sur la question suivante :

« Depuis les grands progrès de la science médicale et de toutes les » connaissances dont elle suppose l'acquisition, les hommes vivent-ils » plus long-tems ou se portent-ils mieux?

» S'ils vivent en effet plus long-tems, ou s'ils jouissent en général » d'une meilleure santé, le doit-on à ces progrès?

» S'il en est autrement, s'ils n'ont rien gagné du côté de la longé- » vité ou de la santé, s'ils ont au contraire perdu, comment concilier » ce fait avec les progrès de la science? »

N. B. Il est évident qu'il ne peut être ici question que des peuples chez lesquels se sont fait ces progrès, ou de ceux qui ont pu en profiter.

Le second prix, proposé par la classe d'Agriculture, sera accordé au meilleur mémoire sur la question suivante :

« Quels sont les obstacles qui s'opposent à l'entière suppression des » jachères dans le département de Tarn et Garonne, et quels sont les » moyens de les surmonter? »

Le troisième prix, proposé par la classe des Belles-Lettres, est destiné au meilleur éloge en vers de Jacques Delille.

Le dithyrambe, l'ode ou le poëme, sont les seuls genres admis au concours.

La classe des Belles-Lettres est fière d'être la première à proposer l'éloge d'un poëte qui manque au siècle de Louis XIV, et dont le nôtre s'enorgueillit. Racine et Boileau eussent, à l'exemple de Voltaire, applaudi ses beaux vers, s'ils avaient pu les entendre comme lui. M. de Boufflers a dit qu'*une bonne traduction est une résurrection*. Celles de Virgile et de Milton, données par Delille, ont pleinement justifié pour nous ce mot heureux. Les poëmes de ce brillant auteur ne l'honorent pas moins que ses traductions : *les Jardins*, *l'Homme des Champs*, *les Trois Règnes de la Nature*, et *l'Imagination*, lui

auraient mérité le nom de *Virgile français*, quand bien même il n'eût pas fait revivre dans notre langue les chants harmonieux du Cygne de Mantoue. Ses mœurs douces et pures, sa conversation, qu'il semble avoir caractérisée lui-même dans ce vers, tiré du joli poëme qui porte son nom,

Ses moindres mots ont un charme qui touche,

tout se réunissait dans Delille, pour prouver la vérité de l'éloge que le patriarche de Ferney renferma dans le quatrain suivant :

Vous n'êtes point savant en *us*,
D'un Français vous avez la grâce;
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épitres sont d'Horace.

Sa dépouille mortelle exposée pendant trois jours au collége de France, qu'il avait illustré par ses leçons, les discours éloquens prononcés sur sa tombe par le président de l'Institut et par son respectable ami M. Delambre, les regrets amers de ses confrères, les pleurs enfin de tous les favoris des muses, qui voueront désormais un culte à son tombeau, attestent la douleur profonde qu'une si grande perte inspire. Honorer ainsi les grands hommes, c'est enflammer le génie de leurs imitateurs, et les forcer à s'immortaliser comme eux.

La classe des Belles-Lettres ne doute pas qu'une foule de concurrens ne s'empressent d'entrer dans la carrière, pour célébrer celui qui compte parmi ses nombreux admirateurs tous les véritables poëtes.

PRIX PROPOSÉ POUR L'AN 1816.

La classe des Sciences avait proposé en 1810, pour sujet du prix qui devait être décerné en 1812, la question suivante :

« Donner l'histoire détaillée des insectes qui gâtent les arbres » propres à fournir les bois de construction; et indiquer, s'il est » possible, des moyens simples d'éviter leurs dégâts. »

Elle ne reçut en 1812 qu'un mémoire. La Commission nommée pour l'examiner y remarqua plusieurs réflexions judicieuses, et autant qu'il lui fut permis d'en juger, une connaissance approfondie des entomologistes dont les observations méritent le plus de confiance.

Cependant la Classe ne jugea pas convenable de couronner ce mémoire.

Elle remit cette question au concours dans le programme de 1812, où elle exposa sommairement les motifs de son refus, et de sa persévérance dans l'espoir d'une solution.

L'auteur du premier mémoire en a envoyé un second cette année,

sous la même devise : *Non mole, sed numero.* Il y soutient, comme dans le premier, que la question est insoluble, dans l'état actuel de la science entomologique, et qu'une description détaillées de ces insectes ne conduirait pas au but que s'est proposé la Société. Il termine par des réflexions sur les causes finales, qui n'ont pas paru également applicables au sujet qui les a suggérées.

Enfin, quoique la Classe ne puisse s'empêcher de reconnaître un naturaliste distingué dans l'auteur de ces deux mémoires, elle ne croit pas lui devoir un prix destiné uniquement à la solution de la question proposée.

La Classe a reçu, cette année, un autre mémoire sur la même question. Il a pour devise ces vers de Delille :

O scène variée et toujours plus frappante !
Ici d'arbres nouveaux quel amas se présente !
Ils diffèrent en forme, en feuillage, en beauté.
Mais quoi ? nul fruit exquis par eux n'est enfanté.
Merveilles de la Nature, chant IV.

L'auteur aborde directement la question ; il l'embrasse même sous un point de vue très-général. Malgré cet avantage apparent, il n'y a aucune comparaison à faire entre le mérite de ce mémoire et celui des deux autres.

Les détails dans lesquels entre l'auteur, tant sur l'histoire des insectes, que sur leurs dégâts, sont pour la plupart tirés presque mot à mot d'ouvrages très-connus, et publiés depuis long-tems, et cela sans critique, sans réflexions, observations ou expériences nouvelles.

La Classe déclara dans son dernier programme qu'elle remettait la question au concours pour la dernière fois ; mais cette déclaration ne lui interdit pas toute autre question qui peut avoir quelque rapport avec la première. Elle couronnera, dans sa séance publique de 1816, le meilleur ouvrage sur cette question :

« Donner une histoire détaillée inédite d'un ou de quelques-uns » des insectes qui attaquent sur pied le tronc ou les branches princi» pales des arbres de haute futaie, et qui leur font le plus de mal, » et s'il est possible, quelques moyens de se préserver, en tout ou en » partie, des dégâts qu'ils occasionnent. »

La Classe désire qu'on ait principalement en vue les plus gros de ces insectes, ceux dont un seul suffit quelquefois pour mettre le tronc des plus beaux arbres hors de service.

Les mémoires seront adressés, franc de port, à M. St.-Cyr Poncet-

Delpech le fils, secrétaire perpétuel, avant le 15 mars de l'année où les prix devront être délivrés.

Les auteurs écriront leur nom dans un billet cacheté, qu'ils joindront au manuscrit; ils mettront en tête de leur ouvrage une épigraphe ou une sentence, qui sera répétée à l'extérieur de ce billet. On n'ouvrira que le billet attaché au manuscrit jugé digne du prix.

Chaque prix sera, suivant l'usage, une médaille d'or portant d'un côté le type de la Société, et de l'autre le nom de l'auteur couronné.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville de Caen. — Séance publique du 16 juillet 1813, présidée par M. Brémontier.

M. Delarivière, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de l'Académie, dans lequel il a présenté l'analyse de deux mémoires de M. Prudhomme, intitulés, le premier, *Exposition des effets météorologiques de l'air;* le second, *Nouvel essai sur les causes générales des vents;* d'un mémoire de M. Desbordeaux, associé, ayant pour titre : *Aperçus physiologiques et pathologiques sur les fonctions de l'appareil hépatique;* de quelques considérations sur les *Albinos*, par M. Lesauvage, aussi associé; d'un mémoire de M. Cailly, intitulé : *Essai ou Recherches sur les vrais élémens de l'histoire ancienne du globe terrestre.* Il a aussi fait mention d'un grand nombre de productions en prose ou en vers, présentées par des membres ou des associés, particulièrement d'un mémoire de M. de Manqueville, *sur la nécessité d'alterner les récoltes*, et d'un rapport du même membre sur divers ouvrages de M. Thiébault-de-Berneaud, associé-correspondant; d'une *Notice sur feu M. le Clerc, professeur de théologie dans l'ancienne Université de Caen;* et d'une autre intitulée : *Vie de M. Foucault, intendant de la généralité de Caen, et fondateur de l'Académie royale des belles-lettres de cette ville*, par M. Lair; enfin de deux Odes *sur le voyage de LL. MM. II. et RR. dans le département du Calvados, au mois de mai 1811, et leur séjour dans la ville de Caen*, dont la première a été jugée digne du prix proposé pour ce sujet; et l'autre, d'une mention honorable.

Après le rapport, le président a annoncé que l'Académie décernait le prix de 150 fr., proposé dans la séance publique du 17 juillet 1812, à M. Ange-Benjamin Marie-Duménil, demeurant à Amsterdam, auteur de l'Ode ayant pour épigraphe :

Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis. (Ovid.)

Et qu'elle avait accordé une mention honorable à celle de M. Pierre-Urbain Guilbert, avocat à la cour impériale de Caen, ayant pour épigraphe :

Le travail est souvent le père du plaisir. (VOLT.)

On a ensuite entendu :

1°. Une notice sur feu M. Gervais de la Prise, membre résidant, par M. Bellenger.

2°. Un morceau de poésie, intitulé : *la Pêche*, extrait de la traduction en vers français du *Poëme des Saisons*, de Tompson, par M. le Prêtre.

3°. Des *Stances sur la mort de Delille*, par M. le Tertre, associé-correspondant.

4°. Un mémoire de M. Frédéric Cailly, capitaine au corps impérial du génie, aussi associé correspondant, ayant pour titre : *Notice sur une partie de la Moscovie, sur Moscou et le Kremlin.*

5°. Des vers de M. Vieillard, autre associé, intitulés : *La Mine de Beaujonc.*

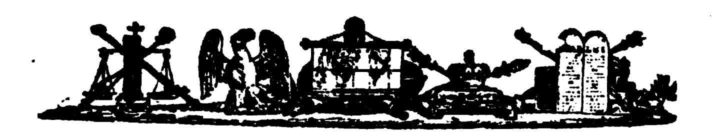
6°. Un mémoire de M. Wheatcroft, traduit de l'anglais, ayant pour titre : *Conjectures sur la possibilité que le soleil, les planètes, les satellites, et même les comètes, soient constitués de manière à admettre des habitans de même nature que ceux de notre terre.*

7°. L'Ode couronnée.

L'Académie propose pour sujet d'un prix de 200 fr., qui sera décerné dans la séance publique du mois de juillet 1814, un *Récit historique des réceptions faites par les habitans de Caen aux rois de France qui ont visité cette ville à différentes époques de la monarchie, notamment à Charles VII, à François Ier, à Henri IV et à Louis XVI, ainsi qu'à l'Empereur Napoléon et à l'Impératrice Marie Louise.* Les concurrens devront sur-tout s'attacher à faire ressortir les inductions que l'on peut tirer des faits matériels, relativement aux mœurs, à la prospérité, et à l'état des sciences et des arts, et à expliquer comment nos ancêtres ont pu, dans des tems plus ou moins éloignés de nous, déployer une magnificence qui nous étonnerait aujourd'hui, malgré le développement de notre luxe.

Indépendamment des instructions que fournissent les histoires, soit générales, soit particulières, on pourra consulter les *Recherches et antiquités de la ville et université de Caen et lieux circonvoisins des plus remarquables*, par M. de Bras, et même recourir aux archives de la mairie de Caen.

Les mémoires devront parvenir, francs de port, au secrétaire de l'Académie avant le 15 mai 1814, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur et une devise répétée en tête de l'ouvrage.



POLITIQUE.

La guerre se continue avec une ardeur soutenue dans l'Amérique Méridionale. Buenos-Ayres, chef-lieu de la ligue insurgée, poursuit son entreprise avec des succès balancés. Monte-Video résiste encore. Au Chili, le parti royal a éprouvé quelques désavantages et perdu une place importante. L'Amérique du Nord s'occupe sans relâche du soin de multiplier ses moyens de défense sur les côtes, et d'étendre ses progrès dans le Canada. Les Anglais sont forcés d'envoyer, dans cette partie lointaine de leurs établissemens, des forces considérables pour tenir tête aux Américains, dont le gouvernement s'occupe d'établir un système de représailles suivi contre les barbaries commises par les Anglais sur divers points. Le blocus formé par les Anglais a été signifié à Washington le 27 juin. L'amiral Warren a débarqué près Norfolk avec 2500 hommes ; mais il a échoué dans cette entreprise imprudente, et a été forcé de se rembarquer. Un bill vient d'être adopté portant interdiction de toute communication avec l'Angleterre sous les peines les plus sévères.

Le bruit de l'arrivée à Douvres d'un parlementaire français, apportant des passeports pour un ministre anglais destiné à siéger au congrès de Prague, avait fait une vive sensation et les fonds avaient monté. Rien d'officiel n'a été publié à cet égard à Londres, et à la date du 7, on regardait encore ce bruit comme dû à des spéculateurs de bourse; quoi qu'il en soit, lord Aberdeen est parti le 7 de Londres pour Yarmouth ; il a dû s'embarquer le 8 sur la frégate *le Cydnus*, et se rendre en Allemagne. On croit que sa mission est d'abord de se rendre auprès de S. M. l'Empereur d'Autriche. Voici une note du *Courrier*, qui a des rapports avec la mission de lord Aberdeen : « Nous apprenons, dit-il, que l'armistice a été prolongé jusqu'au 15 août, la conclusion que nous devons en tirer est que la France continuera de recueillir de nouveaux avantages d'un délai qui lui a déjà donné occasion d'augmenter ses forces, et de multiplier ses moyens soit pour continuer la guerre, soit pour faire la paix avec de meilleures stipulations. Nous

ne pouvons voir en ceci que le résultat d'une politique vacillante qui depuis tant de mois paralyse les efforts combinés contre la France.

Ainsi, à entendre le *Courrier*, les alliés étaient très-pressés de recommencer les hostilités, lorsque la prolongation de l'armistice a été sollicitée, elle était cependant une conséquence naturelle de la première demande qui en avait été faite; ceux qui l'avaient faite, cette demande, étaient sans doute ceux auxquels elle était le plus utile, et pour résoudre cette question, il suffit de rappeler les faits, et de se demander qui a formé cette demande ou des envoyés français au quartier-général allié, ou des envoyés russes et prussiens au quartier-général de l'Empereur Napoléon.

L'Empeur Napoléon a quitté Mayence le 1er août; il a pris la route de Wurtzbourg, Bamberg, Bareuth, Hoff, et s'est arrêté sur tous les points où il avait des troupes pour en passer la revue, et est arrivé à Dresde le 4.

S. M. l'Empereur et Roi n'est pas sorti pendant les journées du 5 et du 6.

S. M. a été fort occupée avec le duc de Bassano, avec le major-général, le comte Daru et les chefs des principales branches de l'administration de l'armée. S. M. a travaillé avec l'ordonnateur Daure pour les vivres, avec l'ordonnateur Marchant pour les hôpitaux, et avec l'ordonnateur Lamartellière pour les transports et l'habillement.

Comme l'armistice peut être dénoncé avant le 15 août, les troupes se préparent à célébrer la fête de l'Empereur au 10 août.

S. M. l'Impératrice est revenu de Mayence à Paris, en passant par Cologne, Aix-la-Chapelle, Liége, etc., etc. Elle est descendue le 9 de ce mois au palais de Saint-Cloud, et le mercredi 11, elle a présidé le conseil des ministres. On donne pour certain l'arrivée à Prague de nouveaux plénipotentiaires de diverses puissances. M. le duc de Vicence y est arrivé le 28. L'Empereur d'Autriche est toujours à Budweis, et le quartier-général allié à Reichenbach. Le roi de Prusse est retourné à son quartier-général.

Le passage des troupes par Francfort continue avec la même activité.

S.....

ANNONCES.

Manuel raisonné des officiers de l'état civil, ou *Recueil des lois, décrets impériaux, avis du conseil-d'état, décisions ministérielles, et arrêts relatifs aux actes de l'état civil des Français, faits sur le territoire de l'Empire, à l'armée, sur mer et en pays étranger, avec la solution des questions que ces textes présentent, et des formules*; par A. D. de la Fontenelle de Vaudoré, procureur impérial à la Rochelle. Un fort vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cette compilation, dont l'utilité sera généralement sentie, est complette, et remplit le but que l'auteur s'est proposé, elle est sous ce point de vue entièrement supérieure à celles qui ont déjà été annoncées, et qui ne contiennent que le texte du Code Napoléon, avec des réflexions. Les questions les plus importantes sur l'état civil, sont ici traitées à l'aide de la jurisprudence des cours souveraines, et toutes les instructions ministérielles rendues sur cette partie de la législation, et ignorées pour la plupart des officiers de l'état civil, sont exactement recueillies. Enfin des formules viennent faciliter la pratique, et il est difficile qu'un maire ou un adjoint aidé de ce livre puisse s'écarter des obligations qui lui sont imposées comme officier public. Quantité d'autres personnes, et notamment toutes celles qui tiennent à l'ordre judiciaire, doivent aussi s'empresser de faire l'acquisition de cet ouvrage, dont le succès est assuré.

Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1753 *jusqu'en* 1769, *par le baron de Grimm et par Diderot*. — PREMIÈRE PARTIE. — Six vol. in-8°. Prix, 40 fr., et 50 fr. franc de port. Chez Longchamps, libraire, rue du Cimetière-Saint-André, n° 3; et chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

N. B. On trouve chez Fr. Buisson la *deuxième, troisième et dernière partie* de cette *Correspondance*, formant ensemble dix vol. in-8°. Prix, 64 fr., et 80 fr. 50 c. franc de port. En papier vélin, 128 fr.

Annales du Crime et de l'Innocence, ou *Choix de causes célèbre anciennes et modernes, réduites aux faits historiques*; par MM. R*** et P. V***, anciens avocats. Vingt vol. in-12, ou vingt numéros de plus de deux cents pages chaque, imprimés sur beau papier, en caractère cicéro, grande justification. Prix, pour la collection entière,

36 fr., et 48 fr. franc de port. Chez Lerouge, libraire, cour du Commerce, quartier Saint-André-des-Arcs.

Il en paraît actuellement douze volumes; on peut se procurer ce qui paraît pour le prix de 2 fr. par vol., et 2 fr. 50 c. franc de port.

Histoire naturelle des roches de Trapps, considérée sous les rapports de la généalogie et de la minéralogie; par M. Faujas-de-Saint-Fond. *Deuxième édition,* entièrement refondue. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Gabriel Dufour et comp., libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

Les Bucoliques de Virgile, traduites en vers français et accompagnées de notes sur les beautés du texte, par J. A. D***. Un vol. in-8° de 148 pages. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port. Chez Cussac, imprimeur-libraire, hôtel d'Aligre, rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 13, près la halle au blé.

Notes pour le cours des poésies sacrées du docteur Lowth, traduit du latin en français, par M. Roger, etc., pour les tomes I et II. Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 cent. franc de port. Chez Migneret, imprimeur-libraire, rue du Dragon, n° 20.

La Vierge du Soleil, poëme; suivi d'une *Epître à la philosophie;* par M. F. Ponchon. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 90 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger.*)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille,* n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port,* à M. *le Directeur-Général du Mercure,* à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXIII. — *Samedi 4 Septembre* 1813.

POÉSIE.

A CHAUFONTAINE (*).

IDYLLE.

Agreste Chaufontaine où règne le plaisir,
Où du luxe des arts rien ne sent l'influence ;
Je vois donc tous mes vœux aujourd'hui s'accomplir,
Je vais jouir chez toi de mon indépendance.

Le jeune amant chérit ton vallon toujours frais,
Où de la volupté l'on respire l'ivresse :
Le séjour de Tempé n'avait pas plus d'attraits,
Un charme tout-puissant m'y ramène sans cesse.

Que de fois j'ai franchi la hauteur de ces monts
Qui dominent les flots de la Wèse azurée !
Contre l'été brûlant et les froids aquilons,
Leur solide rempart protége la contrée.

(*) Chaufontaine est un hameau situé à huit kilomètres de Liége. Il fait, durant la belle saison, les délices des habitans de cette ville et des étrangers qui le fréquentent. Il n'est éloigné de Spa que de vingt kilomètres, ou cinq lieues.

Ee

Il sont environnés d'un ombrage enchanteur ;
Au magnifique aspect de leur cime hardie,
Les ennuis par degrés s'éloignent de mon cœur,
Mon regard est surpris, ma pensée agrandie.

J'admire de ton parc les rians tapis verts
Que savent décorer les soins de la culture :
L'oiseau vient voltiger dans ces lilas divers,
Et mon ame jouit au sein de la nature.

Là, naissent au hasard des trembles argentins ;
Sous le plus faible vent ils inclinent leur tête,
Tandis que vers les cieux d'immobiles sapins
S'élèvent fièrement sans craindre la tempête.

Ces saules, ces larix aux tranquilles rameaux,
Penchent languissamment leur longue chevelure ;
Les bouvreuils empourprés et les vifs grimpereaux
Se plaisent à gémir sous leur pâle verdure.

Délicieux réduit, par le bon goût orné,
Combien de fois l'amour, caché sous ton feuillage,
Sut combler les souhaits d'un mortel fortuné,
En captivant le cœur d'une amante trop sage.

De ton ruisseau charmant je contemple le cours,
Il anime les prés, de fraîcheur il abonde ;
Ah ! que ne puis-je voir couler en paix mes jours,
Comme je vois couler les trésors de son onde.

Tout flatte ici mes yeux, mon trop sensible cœur
Des tristes passions ne craint plus le ravage :
J'habiterai ces lieux témoins de mon bonheur ;
La beauté que j'adore y reçoit mon hommage.

Plus loin cette fontaine, honneur de ces ormeaux,
Sous la terre en secret suit sa paisible route,
Vient orner un granit du cristal de ses eaux,
Et remplir un bassin en tombant goutte à goutte.

Autour de ce bassin, la fauvette en volant,
Chante dans l'air où flotte une poussière humide ;
Le pigeon s'y rengorge, il tourne en roucoulant,
Et subjugue aussitôt la colombe timide.

Sur tes rocs mille fleurs réjouissent les yeux.
A l'ombre des buissons éclot la digitale ;
Elle aime à déployer dans ses traits gracieux,
De la fille du jour la couleur virginale.

Là, ce moulin rapide, en tournant sur les eaux,
Brise, fait rejaillir la vague turbulente ;
Par sa force levés d'impétueux marteaux
Battent à coups pressés la tôle étincelante.

Tes bains purs que pénètre une heureuse chaleur,
Au corps qu'ils ont reçu donnent plus de souplesse,
Augmentent la santé de l'homme dans sa fleur,
Et soulagent les maux qu'éprouve la vieillesse.

Auprès d'eux la beauté découvre ses appas ;
Rougissant de pudeur elle devient plus belle,
Sauve tous ses trésors, son modeste embarras
Dans l'onde qui lui prête une grace nouvelle.

Ainsi la jeune rose, emblême de candeur,
Brille sous la rosée au lever de l'aurore ;
Elle voudrait cacher ses charmes, sa rougeur,
Et d'un éclat plus doux son beau sein se colore.

Chaufontaine chéri, dans tes boccages verts,
Qu'embellissent toujours des sources gazouillantes,
Le poëte conçoit de plus aimables vers,
Le sage y réfléchit et recueille tes plantes.

Sur tes bords, où l'on voit le savant observer,
Le jeune homme enchanté se livre à la folie ;
Dans ton parc l'innocence aime à venir rêver
Au milieu des douceurs de la mélancolie.

Ah ! puisses-tu long-tems au gré de mon désir,
De tes nombreux taillis garder l'ombre légère,
Ce demi-jour suffit pour guider le plaisir,
Il protége souvent les pas de la bergère.

Je ne veux plus quitter ton fortuné séjour,
Il offre mille attraits à mon ame ravie ;
Tranquillité des champs, et toi folâtre amour,
Vous seuls ferez ici le charme de ma vie.

M. N. COMHAIRE aîné.

LE PANACHE DE HENRI IV. — ROMANCE.

CHERS compagnons, disait à ses soldats
Notre Henri quatre, au milieu des combats;
Si des ligueurs, la force triomphante,
Intimidait un jour votre valeur,
Regardez tous mon aigrette brillante,
Vous la verrez au sentier de l'honneur.

Nous te suivrons au milieu des dangers,
Lui répondaient tous ses braves guerriers;
Du Vatican nous punirons l'esclave.
Pour rallier des escadrons épars,
Dans les combats le panache du brave
Est le plus sûr de tous les étendards.

Mais vient un jour où tes fiers ennemis
Font reculer nos escadrons surpris;
Chacun disait, frappé par l'épouvante:
Qu'est devenu le roi toujours vainqueur?
Je cherche en vain son aigrette brillante,
Elle n'est plus au sentier de l'honneur.

Un vieux guerrier leur dit en soupirant:
De la beauté le charme séduisant
Lui fait hélas oublier la victoire;
Henri lui-même, a trouvé son vainqueur,
Le beau panache infidèle à la gloire
Ne parait plus au sentier de l'honneur.

Amour, amour, que ton charme est puissant!
Pour l'enchaîner, oh trop perfide enfant!
Au brave Henri, tu montras Gabrielle....
Adieu combats, adieu couronne, honneur!
Le beau panache est aux pieds d'une belle,
Tout s'épouvante, et Mayenne est vainqueur.

C'en était fait: le héros a paru,
Et le rebelle aussitôt est vaincu;
Tous répétaient: gage de la victoire,
Noble guidon, panache du vainqueur,
Ne sois donc plus infidèle à la gloire,
Parais toujours au sentier de l'honneur.

Par M. ELISÉE SULEAU.

LE TROUBADOUR ET LA BERGÈRE.

STANCES IMITÉES DE L'ESPAGNOL.

Pourquoi de la fleur printanière
L'éclat ne dure-t-il qu'un jour?
Disait une jeune bergère
A vieux et vaillant troubadour.

Pourquoi cette rose si belle,
D'où s'exhale un parfum divin,
Ne brille-t-elle qu'un matin ?
Elle devrait être immortelle.

Le troubadour, avec douceur,
Répond alors à la bergère :
Mon enfant, comme cette fleur,
Tout est passager sur la terre.

Image de la volupté,
Son bouton qu'un rien décolore,
Est souvent moins fragile encore
Que l'incarnat de la beauté.

Le frélon, dès qu'elle est éclose,
Sur sa feuille vient se poser;
Et, sous son avide baiser,
Bientôt on voit mourir la rose.

Toi-même apprends d'un vieux soldat,
Que, si de cette fleur nouvelle
Le ciel t'a départi l'éclat,
Tu dois passer aussi comme elle.

Car la nature l'a voulu;
Il faut qu'ainsi tout se flétrisse :
Du tems la faulx dévastatrice
Ne respecte que la vertu.

Auguste Moufle (de Chartres).

ÉNIGME.

D'ordinaire je suis flasque et sans énergie,
Souvent l'on dit de moi que je suis éventé,
Pour-tant, lecteur, c'est une vérité
Que flasque et qu'éventé n'ont pas de sympathie.

Quoiqu'il en soit lorsque l'acier brille à mes yeux,
Et que sur moi tombent ses feux,
Ma faible ardeur, à l'objet qui m'approche,
Se communique au même instant,
Je l'électrise, et j'en fais une torche
Qui peut causer un grand embrâsement (*).

S........

LOGOGRIPHE.

NEUF pieds en tout, c'est ma construction:
A Rome j'en menais deux cents à la victoire;
Rollin l'a dit en son histoire,
Ainsi ce fait est très-notoire.
Mais si par transposition
On fait prendre à mon pied septième
Le rang qu'occupe le troisième,
Je deviens un objet qui dans les escadrons
Presse les flancs des chasseurs et dragons.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

MON premier est un mot peu doux de sa nature,
Qui jamais d'un discours ne fera l'ouverture;
Mon second préparé peut faire un vêtement.
Mon tout jadis fort rare et commun à présent,
Dans le siècle dernier, aux rives de la Seine,
Parut avec éclat, et brilla sur la scène.

Par le même.

---

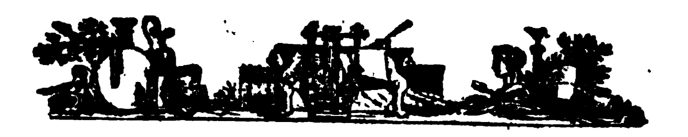
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Nœud*.

Celui du Logogriphe est *Anacréon*, dans lequel on trouve: *ana*, *noce*, *or*, *âne*, *nacre*, *crâne*, *Craon*, *Acre*, *ronce* et *Néron*.

Celui de la Charade est *Pressoir*.

(*) *Quam magnam sylvam incendis!* JAC. 3, 6, 5.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, précédés d'un *Discours sur l'essence et la forme de la poésie*, etc.; par FABRE D'OLIVET. — In-8°. — A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n° 17.

(SUITE ET FIN.)

L'EXPLICATION qui suit les *Vers dorés*, l'examen de ces vers, embrasse des objets importans et vastes. En former un tableau resserré dans le cadre étroit qu'il faudrait adopter, ce serait le réduire à quelques vaines phrases. Il me semble plus convenable d'en indiquer sommairement les principales parties dans leur ordre successif. Un précis de cette nature sera moins incomplet et moins inutile à ceux qui voudront lire l'ouvrage, à ceux qui ne négligent point la recherche des vérités dont la connaissance ou l'oubli changent l'état du genre humain. Sans doute il n'y a aucune difficulté, aucun effort d'esprit dans la première disposition d'une sorte de table raisonnée; mais ce moyen supprime des mots inutiles et prouve du moins que l'on connaît le livre dont on parle, ce qui n'est pas toujours prouvé dans les articles les plus agréables à lire.

Dans ces examens, l'auteur se propose, d'après ses propres termes, de donner sur le sens intime des *Vers dorés*, toutes les explications nécessaires à leur entier développement; et bien que ces remarques sur les soixante et onze (ou soixante-treize) vers grecs occupent deux-cent vingt pages, on voit qu'il a évité le plus souvent les digressions qu'il lui eût été facile de multiplier sans qu'on y pût trouver de véritables longueurs, je veux dire des observations peu dignes d'être lues.

Second Examen. — Tolérance entière des pythagori-

ciens, fondée sur ce que les formes diverses sous lesquelles les peuples adoraient la puissance divine, n'étaient toutes que des *particularisations* de l'Être universel susceptibles d'être modifiées à l'infini, des *personnifications* de ses attributs et de ses facultés. Nul autre que Moyse n'avait voulu présenter à l'adoration du peuple Dieu dans son universalité ineffable.

Troisième Examen.— Intelligences divines répandues dans l'univers. Unité, principe du monde. La Duité infinie en émane, et y est enfin ramenée. Autres bases de la science des nombres chez les Pythagoriciens, les Chaldéens, les Indiens, etc. Sphères concentriques des anciens. Êtres intermédiaires, Eons, Verbes, etc., produits par une diffusion de lumière dont la source est l'unité créatrice ou Dieu, et qui s'affaiblit en proportion de l'éloignement du principe. Les nombres adoptés comme un moyen de rendre sensibles les proportions harmoniques. L'univers composé de trois mondes, formant avec l'unité créatrice, la tétrade sacrée.

Quatrième Examen. — Division des *Vers dorés* en deux parties, conformément au double but de la doctrine de Pythagore. Piété filiale, principal lien des sociétés : importance qu'y mirent Pythagore, Moyse et les Chinois. Le mot sublime *Jehovah*, ou mieux IHÔAH, rendu exactement par *Sera-etant-été*. Le mot *Ælohi-cha*, tes Dieux (dans lequel on a vu la Trinité), expliqué d'une manière que je crois beaucoup plus juste, et que, dans une note communiquée à quelques personnes, j'avais proposée, mais avec le doute convenable à mon ignorance entière de la langue hébraïque. Explication nouvelle de l'expression *ha-adamah*, d'où il résulterait peut-être que des idées analogues à ce que nous désignons par l'immortalité de l'ame, n'auraient pas été étrangères aux disciples de Moyse. Si par ce mot, la region d'Adam, il faut entendre autre chose que la terre, ne serait-ce point alors la partie du monde où l'homme doit subir plusieurs épreuves dans ces existences successives qu'admettait Pythagore, lequel, selon l'observation de l'auteur, puisa dans les mêmes

sources que Moyse. Cela répondrait à une forte objection contre la doctrine générale de l'église chez les chrétiens : mais M. d'Olivet n'étant point de ce sentiment, je crains qu'il ne soit trop hasardé ; M. d'Olivet dit, au contraire, expressément : « Moyse ne parle nulle part de » l'immortalité, se contentant de promettre des biens » temporels. »

Cinquième, *sixième*, *septième*, *douzième* et *quinzième Examens.* — Deux parties de notre destinée selon les pythagoriciens, l'une nécessaire, l'autre volontaire. Sentimens de Zerdacht, de Platon, des Stoïciens, de Manès, relativement à l'origine du mal. On peut voir aussi les examens 30e, 33e, 34e et 35e.

Conciliation (imparfaite mais digne d'attention) de la fatalité dans les suites directes de la première existence des choses, avec la providence, la sagesse, la justice dans Dieu, la liberté, la vertu dans l'homme. On peut y joindre l'examen 26e.

Précis de la doctrine métaphysique des pythagoriciens, au commencement de l'examen 12e.

Trois modifications de l'être humain, le corps, l'ame, l'intelligence : trois formes indifférentes au bien ou au mal, l'instinct et l'abrutissement, la vertu et le vice, la sagesse et l'ignorance. Les fautes antérieures produisent seules tous les maux. Autres développemens analogues.

Huitième Examen. — L'homme est triple comme le monde. La tetrade ou le quaternaire résulte des trois parties comprises dans l'unité. L'ame, l'une de ces trois parties de l'homme, a aussi trois facultés principales, et le vice ou la vertu s'attachant à l'une de ces facultés, ou se répandant sur les trois, il en résulte également une tétrade de vices, une tétrade de vertus.

On trouve dans d'autres examens le complément de celui-ci : l'on pourrait y réunir sur-tout des parties du 24e et du 25e.

Onzième Examen. — La pureté et l'élévation de la morale aussi grandes chez les anciens que parmi nous : mêmes préceptes, mêmes idées. Dans le Zend-Avesta :

« Si l'homme vous irrite.... O mon Dieu.... Pardonnez-» lui, de même que si l'homme m'irrite.... je lui par-» donne. » Dans Hafiz : « Apprends de la coquille des » mers à aimer ton ennemi, et à remplir de perles la » main tendue pour te nuire, etc., etc. »

Treizième Examen. — Modération recommandée par Pythagore et Kong-Tzée : on peut voir aussi le 20ᵉ examen et le 21ᵉ. Tolérance : tous ne sont pas également propres à recevoir la science, à réfléchir l'image de Dieu. Passages contraires à la tolérance dans le Zend-Avesta, dans la Bible, dans le Coran, et dans d'autres livres sacrés.

Quatorzième Examen. — Difficultés de se soustraire à l'empire des doctrines qui ont cours, selon Bacon. Ecarts dans lesquels Bacon lui-même a été entraîné. Erreurs contraires de Kong-Tzée. (La manière de voir de l'auteur sur les institutions des Chinois, a quelque chose de spécieux, et lui donne l'occasion de poser des principes très-remarquables ; mais elle paraît ne s'accorder qu'imparfaitement avec ce qu'il dit sur ce même pays, au sujet de la piété filiale, dans le 4ᵉ examen. Si Kong-Tzée arrêta la marche et interrompit les progrès de l'esprit humain, n'aurait-il pas eu en cela des vues politiques, ces vues ne se trouveraient-elles pas assez bien remplies, et cette intention même n'annoncerait-elle pas, du moins à quelques égards, beaucoup de sagesse ?)

Seizième Examen. — Sources de la généthliologie trouvée dans la doctrine de Pythagore et des anciens sages ; justification des vrais principes de cette science qui fut universelle, et qui, étant liée à tout ce que les hommes reconnaissent de plus saint, ne pouvait être, dit l'auteur, le produit de la folie et de la stupidité. Année de l'univers. Grandes périodes des Orientaux. L'opinion erronée de l'influence directe des astres inconnue dans l'antiquité.

Dix-septième Examen. — La science consiste, selon Pythagore, à savoir distinguer ce que l'on ne sait pas bien, et à vouloir apprendre ce que l'on ignore. Rai-

sonnement de Platon sur ce sujet. Préjugés contre l'antiquité.

Vingt-deuxième Examen. — Moyens de perfection : perfectibilité sans bornes, selon les Pythagoriciens et selon les Brahmes. Connaissance de soi-même. Scepticisme. Acatalepsie, etc. Sur la perfectibilité de l'univers on peut voir aussi le 35e examen.

Vingt-troisième Examen. — Dissertation sur le système de Kant : manière dont il s'est égaré, selon M. d'Olivet. La cause s'en trouve dans la fausse application, dans la mauvaise interprétation d'un mot. (Il est arrivé quelque chose de semblable dans un raisonnement métaphysique qu'un auteur français a tiré de Clarke; l'erreur paraît faible, et nul peut-être ne l'a remarquée, mais elle conduit victorieusement à un résultat auquel on ne serait pas arrivé sans ce détour.)

Vrai sens du mot raison. Définitions, racines prises dans le phénicien, etc. La raison diffère essentiellement de l'intelligence, selon l'auteur qui admet la trinité humaine, et place dans l'ame le siége de la raison. La raison a conduit tantôt à méconnaître l'existence des êtres spirituels, tantôt à réduire au néant les êtres physiques; c'est notre intelligence qui explique l'univers, en posant *a priori* les questions primordiales, etc. (Voilà, pourra-t-on dire, les principes qui ont livré le monde aux fantaisies de l'imagination : il lui est facile d'usurper le domaine de cette *intelligence*; elle lui ressemble par le vague et la hardiesse des aperçus, et par le fatal privilége de n'avoir point de comptes à rendre. Cependant il faut voir ce que l'auteur dit sur les visionnaires, dans son 27e examen, et il faut se rappeler aussi qu'on ne saurait être trop circonspect en condamnant, sans pouvoir bien l'entendre, ce qui a paru bon aux hommes sages durant de longs siècles.)

Vingt-quatrième Examen. — Raison de l'obscurité et des secrets de la doctrine au tems de Pythagore. Nouvelles réflexions sur la triplicité de l'homme, d'après Platon, etc. Distinction des vertus en humaines et divines,

selon Lysis, et beaucoup d'autres. Trois degrés dans l'initiation, et de plus trois degrés secondaires; puis révélation totale ou épiphanie qui admettait l'époptе à la contemplation des lumières divines, et en faisait le premier des hommes. (Dans ces tems d'une civilisation moins avancée, la force de l'ame, l'étendue des vues, la dignité des mœurs formaient et la grandeur réelle, et la grandeur reconnue des hommes que l'on croyait devoir séparer du vulgaire.) Epreuves. Division des hommes en trois classes subalternes et une classe supérieure, division que la politique a consacrée, et qui subsiste dans les Indes et dans la Chine. L'inégalité avait servi de base aux lois civiles et religieuses de tous les peuples. Mais « le culte chrétien, élevé sur l'extinction de toutes les lumières, nourri au sein des esclaves et des derniers citoyens, sanctifia, par la suite des tems, un préjugé favorable à son agrandissement. » Doctrine des Rahans ou prêtres Burmans, conforme à celle des anciens mystères, ainsi que celle de Kong-Tzée.

Vingt-cinquième Examen. — Quelques notions relatives à la langue des nombres, langage emblématique qui n'a pu paraître ridicule ou vain, que parce qu'on l'a jugé sans savoir quel en était l'esprit, comme l'on prononcerait mal sur l'algèbre si l'on n'en connaissait pas l'application aux véritables objets de la science. Les ames humaines émanent de deux sources. Distinction entre l'ame et l'esprit, chez les premiers chrétiens. Des trois principales facultés attachées aux trois modifications de l'homme, et de l'unité volitive d'où résulte le quaternaire humain. De l'instinct qui est passif. De la raison qui ne peut rien sans l'intelligence, dont *l'élection* épure tout, et conduit à la vérité. La volonté qui est d'abord dans l'instinct, ne parvient à opérer dans l'intelligence que par le développement successif des facultés : c'est l'origine de la véritable inégalité parmi les hommes. De Bœhme; de Kant.

Vingt-sixième Examen. — Nouvelles considérations, à l'occasion de la prière, sur la providence et la prescience divines, sur la liberté de nos déterminations. Réponse à

un argument de Bayle. Interprétation, du moins pressentie et promise, d'un passage très-important de la Genèse. passage contraire au dogme de l'éternité des peines. L'idée des effets et du pouvoir de la prière a donné lieu à la magie.

Vingt-septième Examen. — De la contemplation et de l'autopsie ou théophanie, dans la doctrine de Pythagore et des mystères en général. L'esprit de tous les cultes est conforme à ce but des mystères. Les derniers résultats de la science sont naturellement mystérieux : quand on s'approche de la vérité première, il devient impossible de se faire entendre des autres hommes, parce que ces concepts très-*universalisés* ne peuvent plus être exprimés sous des formes sensibles. Comment il arrive qu'au lieu d'être voyant on devient visionnaire. Tous les cultes ont pour objet de conduire à la connaissance de la divinité. La transformation nécessaire pour rendre sensibles les formes *intelligibles*, se fait de trois manières, selon les trois facultés de notre triple nature ; et ces trois modifications principales des cultes positifs, donnent ou la trinité divine, ou deux principes, ou la diversité indéfinie des acceptions mythologiques. Mais la divinité considérée dans l'unité volitive de l'homme, unité qui réunissant les trois parties constitue le quaternaire, ne peut être manifestée par rien de sensible : telle est et l'origine, et la justification des mystères antiques, et de toutes les doctrines contemplatives.

Vingt-huitième Examen. — L'homogénéité des choses, l'analogie parfaite entre le visible et l'invisible, était l'un des plus importans secrets des mystères. Fondement de ce dogme, selon Pythagore. Les sciences occultes en furent le résultat. La théurgie, la magie, la chimie différaient beaucoup alors de ce qu'on a entendu depuis par ces mots.

Trentième Examen. — Discussion relative aux divers sentimens sur l'existence du mal et sur la liberté de l'homme, qui « ne se peut établir que par la seule tradi-

tion théosophique, et l'assentiment que lui ont donné tous les sages de la terre. »

Trente-deuxième Examen. — Pythagore ne voulait pas, comme les Stoïciens, que les passions fussent éteintes. L'homme ne jouirait pas alors de la perfectibilité. Considérations sur l'homme, être intermédiaire qui se porte selon sa volonté, dans l'une ou l'autre région.

Trente-troisième, trente-quatrième, trente-cinquième Examens. — L'origine du mal, compréhensible ou non, ne peut être divulguée. Discussion où l'on se borne à-peu-près à dire que le mal ne peut pas être objecté contre Dieu, puisque Dieu diminue le mal. Le seul remède du mal, quelle qu'en soit la cause, est le tems, instrument de la providence. Développemens.

Trente-sixième Examen. — Des trois manières de s'exprimer des prêtres égyptiens. La réunion de ces trois manières, atteinte par Pythagore, a été poussée jusqu'à la perfection par Moyse. DE SEN**.

LES ODES D'HORACE traduites en vers français, avec des argumens et des notes, et revues pour le texte sur dix-huit manuscrits de la Bibliothèque Impériale; par CH. VANDERBOURG. — Deux vol. in-8°, formant ensemble 1200 pages. — Prix, 20 fr., et 24 fr. franc de port; grand papier vélin satiné, 40 fr., et 44 fr. franc de port. — Chez *Fr. Schœll*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

(SECOND ARTICLE.)

En rendant compte des quatre premiers livres de cette traduction, je ne me suis pas contenté de citer quelques passages, j'ai cité des odes entières afin de donner une juste idée du style de M. Vanderbourg; c'est ce que je vais faire encore pour les *épodes*, avec plus de sobriété, il est vrai, parce que mes premières citations ont dû fixer l'opinion de mes lecteurs sur son mérite comme poëte,

et qu'il me reste à parler de son mérite comme commentateur. Je citerais le *poëme séculaire* tout entier, si je n'étais retenu par son étendue. M. Vanderbourg l'a traduit strophe pour strophe, vers pour vers, avec une fidélité pleine d'élégance et de naturel, à quelques taches près, bien légères et qu'il était impossible d'éviter.

En général, le livre des épodes offre un caractère bien différent des odes. Horace s'y montre toujours le même poëte, mais ce n'est plus le même homme; ce n'est plus cette philosophie sublime et gracieuse tour-à-tour qui prend tous les tons et se nuance de toutes les couleurs. Les épodes ne peuvent guères être que du goût des poëtes, parce qu'au défaut de sentimens nobles et délicats, elles offrent une poésie vigoureuse, pittoresque, et des images pleines d'énergie. Je citerai l'ode 5 *à Canidie*. Cette ode dirigée contre une infâme sorcière fait dresser les cheveux sur la tête. Les images inspirent souvent l'horreur et le dégoût; mais rien n'était plus difficile que de rendre avec fidélité des détails de cette nature. On va en juger. Horace suppose que la sorcière s'est emparée d'un malheureux enfant qu'elle veut sacrifier pour le succès de ses funestes enchantemens.

« Dieux puissans! ô vous tous qui des voûtes célestes
» A l'univers donnez la loi,
» Que veulent ces apprêts et ces regards funestes
» Qui tous ne menacent que moi?
» Et toi dont le pouvoir commande à ces cruelles,
» Au nom de tes enfans chéris,
» (S'il est vrai que Lucine à des couches réelles
» Se vit appeler par tes cris,)
» Au nom de cette pourpre, Egide, hélas! trop vaine,
» Au nom de Jupiter vengeur!
» Pourquoi me regarder en marâtre inhumaine,
» En tigre atteint par le chasseur. »

Dépouillé des habits, des bijoux de son âge,
Ainsi parlait un noble enfant
Dont les tendres appas auraient calmé la rage
Du Thrace et du gète sanglant.
Mais il gémit en vain : l'immonde Canidie,
Le front ceint de serpens hideux,

Veut qu'on jette à l'instant dans une flamme impie,
Qu'on livre à de magique feux
Le funèbre cyprès et le figuier stérile
Arrachés parmi les tombeaux,
Les herbes, les poisons que l'Ibère distille,
Tous ceux que prépare Iolcos,
Les plumes et les œufs de l'effraie odieuse
Dans le sang du crapaud plongés,
Et les os qu'à sa faim la chienne furieuse
Vit soustraire à demi rongés.

. . . .

Veïa, sans nul remords, d'une bêche munie,
Creuse en gémissant sous l'effort
La fosse où l'innocent doit terminer sa vie.
Un repas trompeur sur le bord
Sera servi trois fois, ô cruauté profonde!
Sans que, sous un sol inhumain
Plongé jusqu'au menton, tel qu'un nageur dans l'onde,
Il puisse soulager sa faim.
A ces longues horreurs le malheureux en proie,
Contemplant ces mets défendus,
Sentira dessécher et sa moëlle et son foie
Pour un philtre infâme attendus,
Lorsque ses yeux éteints à leur cruelle joie
Apprendront enfin qu'il n'est plus.
Naple et les environs ont cru qu'à ce mystère
La sorcière aux goûts masculins,
Folia d'Arimine, arriva la dernière:
Elle dont les chants souverains
Font descendre du ciel, pour l'effroi de la terre,
La lune et les astres *lointains*.

Mais alors jusqu'au vif et d'une dent noircie
Rongeant un pouce ensanglanté,
Que dit, que ne dit point l'affreuse Canidie?
« Sources de ma prospérité,
» O nuit, et toi Diane, au silence propice,
» Donnez-moi les secours promis!
» Présidez, présidez à ce grand sacrifice,
» Et confondez mes ennemis!

» Tandis que des forêts les tribus innocentes
» Du sommeil goûtent la douceur,

» Des chiens de Subura que les voix glapissantes
» Poursuivent mon vieux suborneur !
» Que des ris insultans déconcertent le traître
» Promenant ses vœux insensés,
» Inondé de parfums, les plus parfaits peut-être
» Que ma science ait composés !

» Mais quoi! vous me trompez, poisons de la Colchide!
» Vous, dont l'épouse de Jason
» Sut jadis embrâser sa rivale perfide,
» Lorsqu'à la fille de Créon,
» Le jour de son hymen, d'une robe homicide,
» Elle offrit le funeste don!
» Des plus âpres forêts les plantes vengeresses
» N'ont pu se cacher à mes yeux ;
» Et parmi leurs venins oubliant ses maîtresses
» Il s'endort sur un lit oiseux.

» Se pourrait-il, ô ciel ! une voix plus savante
» A rompu mes enchantemens.....
» Tremble, indigne Varus ! ma fureur en invente
» De moins connus, de plus puissans.
» Tu reprendras mes fers : le Marse et sa magie
» Ne pourront calmer tes esprits ;
» D'un philtre plus ardent ta coupe mieux remplie
» Me vengera de tes mépris.
» Et que plutôt le ciel d'une chute rapide
» Tombe sous l'Océan fougueux,
» Si tel qu'en ce brasier le bitume livide,
» Tu n'es dévoré de mes feux ? »

A ces mots, renonçant à prier davantage,
A fléchir ces cœurs inhumains,
L'innocent de Thieste empruntant le langage :
« Monstre ; vos charmes souverains,
» Des lois peuvent, dit-il, renverser les barrières,
» Mais ne changent point les destins.
» Mes vœux vous poursuivront, et contre mes prières
» Vos sacrifices seront vains.
» Que dis-je ? après ma mort, fruit de vos sacriléges,
» Sortant de la nuit des tombeaux,
» Je saurai contre vous user des priviléges
» Accordés aux dieux infernaux :

» J'irai vous déchirer de l'ongle des furies,
» Assis sur vos seins odieux;
» Des plus sombres terreurs sans relâche assaillies,
» Le sommeil fuira de vos yeux.
» Le jour, de rue en rue, impudiques sorcières,
» Le peuple attroupé sur vos pas
» Fera pleuvoir sur vous une grêle de pierres.
» Des vautours, après le trépas,
» Des loups de l'Esquilin vous serez la pâture,
» Et puissent mes tristes parens
» De me survivre, hélas! quand leur amour murmure,
» Jouir au moins de vos tourmens! »

Ceux de mes lecteurs qui voudront jeter un regard sur cette ode d'Horace, seront étonnés de la précision énergique avec laquelle M. Vanderbourg a rendu ce terrible tableau. Je vais citer maintenant un morceau d'un plus doux caractère, seul moyen qu'on ne puisse réfuter de faire apprécier le talent du traducteur.

A NÉRA.

Phébé régnait en souveraine
Parmi les astres effacés,
La nuit était calme et sereine
Quand tes vœux furent prononcés:
Ces vœux que dictait ma tendresse
Et qu'en accens trop séducteurs
Répétait ta bouche traitresse
Au mépris de nos dieux vengeurs.
Ainsi que les rameaux du lierre
Pressent le chêne vigoureux,
Ainsi dans cette nuit si chère,
M'enlaçaient tes bras amoureux.
Tu disais: Tant qu'un loup sauvage
Sera la terreur des agneaux,
Qu'Orion présageant l'orage,
Fera pâlir les matelots,
Que Phébus dans sa chevelure
Laissera jouer les zéphyrs....
De notre amour fidèle et pure
Rien ne troublera les plaisirs.

Tu crois donc que dans l'indolence,
Néra, dévorant ses ennuis,
Horace verra sans vengeance
Un rival usurper tes nuits?
Mais une insulte à son courage
N'a point interdit le retour;
Il saura punir ton outrage,
En formant un nouvel amour;
Et toi qui, fier de ma défaite,
Jouis de ces heureux instans,
En troupeaux plus riche qu'Admète,
Plus riche en guérets opulens;
Du pactole l'onde admirée
Coulerait en vain sous tes lois,
En vain les charmes de Nirée
Affermiraient tes faibles droits:
En vain d'Euphorbe-Pytagore
Les secrets te seraient connus....
Néra sera volage encore
Et je rirai de tes rebuts.

Sans doute, et nous l'avons déjà plus d'une fois observé, il serait possible de citer quelques vers isolés, quelques expressions, quelques tournures hasardées, quelques strophes semées de loin en loin, où la gêne d'une traduction difficile, quelquefois presqu'impossible, se laisse apercevoir; mais qu'on juge M. Vanderbourg d'après les principes de son auteur.

Verùm ubi plura nitent in carmine non ego paucis
Offendar maculis.

D'ailleurs, si de tous les poëtes latins Horace est le plus difficile à traduire; il est aussi celui dont il est le plus difficile de rendre la traduction agréable dans toutes ses parties. L'esprit des poésies anciennes est dans une opposition constante avec celui de notre poésie moderne, la pensée y est toute en image, les expressions en sont toutes vivantes, mais aucune recherche ne les dépare, et l'esprit qu'on y trouve n'est autre chose que le naturel et porte le véritable caractère de la grandeur qui est la simplicité. Dans les poésies de l'école moderne, l'effort se fait toujours sentir, on voit que l'auteur a

tourmenté son esprit pour embellir sa pensée par des rapprochemens inattendus; nous avons plus d'esprit que de verve, plus de luxe que de véritable richesse, plus de combinaisons savantes que de combinaisons justes. Chaque vers semble se disputer à qui produira le plus d'effet, et ce conflit des détails, en fatigant le lecteur à force de l'éblouir, détruit ou atténue l'effet général qui doit naître du fond du sujet. Les anciens n'avaient aucune idée de ce que nous appelons le trait. Ils auraient sans doute blâmé ces saillies qui en étonnant l'esprit suspendent un moment une attention que rien ne doit arrêter, et retiennent les élans de l'ame dans l'impulsion que le poëte doit toujours chercher à lui donner. Horace sur-tout avait un esprit trop juste, trop vrai et trop étendu pour employer ces moyens de plaire qui manquent presque toujours leur but, qui annoncent que l'esprit se resserre dans des bornes plus étroites, et qu'il n'est plus susceptible de grandes combinaisons, puisqu'il ne dédaigne pas de si petites ressources. M. Vanderbourg a conservé à son modèle tout le caractère de l'antique. Ce ne sont point des odes à notre manière qu'il a voulu nous donner. Dans sa traduction comme dans le poëte qu'il a traduit, on ne trouve aucune trace de cette recherche que nous appelons esprit. Aucune strophe des odes d'Horace ne se termine par un trait saillant, et souvent la dernière strophe finit par une pensée plus simple et pour le fond et pour l'expression, que les strophes dont elle est précédée. Chez nous, chaque strophe d'une ode semble un petit ouvrage tout entier; chez Horace, une ode est une seule pensée dont chaque strophe est le développement.

Cette différence entre une poésie franche et naïve et une poésie raffinée, n'est pas la seule cause qui doit nuire à l'agrément que nous pourrions trouver dans la lecture des odes d'Horace. Les odes ne sont plus de mode; la poésie lyrique, on ne peut se le dissimuler, est un genre très-ingrat parmi nous. Le peu de succès des odes de Le Brun prouve en partie cette vérité, et Jean-Baptiste Rousseau lui-même n'a qu'un petit nombre de lecteurs. Dans les odes d'Horace il s'en trouve aussi un

certain nombre qui ont perdu tout le mérite de l'à-propos, qui reposent sur des mœurs étrangères à nos mœurs, qui n'offrent à notre esprit que des détails mythologiques, fort intéressans pour les anciens, mais sans agrément pour nous, soit qu'on les lise dans l'auteur original même, soit qu'on les lise dans la traduction nouvelle. Ces considérations ne peuvent pas plus nuire au mérite du traducteur qu'à celui du poëte latin. Les beautés d'un ordre inférieur que le tems efface, sont effacées dans la traduction comme dans l'auteur original, mais la traduction nous représente fidèlement ces beautés d'un ordre supérieur qui triomphent de tous les siècles.

Après avoir profité de la faculté que présente ce journal de donner quelques développemens aux principes d'une saine littérature, après avoir donné une idée aussi juste qu'il m'était possible du travail de M. Vanderbourg comme traducteur, je vais m'imposer une tâche plus difficile à remplir pour moi, dont l'érudition est circonscrite dans les bornes les plus étroites, je vais tâcher de faire sentir le mérite et l'utilité de ses commentaires, partie ingrate qui sera bien appréciée par les étrangers, et dont la valeur ne sera pas, je crois, contestée en France.

Dans sa préface, M. Vanderbourg expose avec autant de simplicité que de clarté le plan général de son ouvrage. Il le divise en trois parties, la traduction, la révision du texte et les commentaires, et les principes qui l'ont guidé sont présentés dans autant d'articles différens.

Pour la révision du texte, il a cru devoir prendre pour base les éditions *vulgaires*, il en a confronté le texte avec les variantes de ses manuscrits, et ne s'est écarté de ces éditions que dans les leçons qui se trouvaient dans une contradiction évidente avec le bon sens ou la prosodie, qui s'éloignaient sans une nécessité absolue des leçons anciennes de Cruquius ou de Pulman, ou qui se trouvaient contrarier l'unanimité ou presqu'unanimité des manuscrits. Il ne s'est décidé dans le choix des leçons données par ses manuscrits qu'en faveur de l'antiquité et du nombre. Il n'a eu recours aux conjectures que dans le besoin le plus urgent. Cette marche

n'était pas sans doute la plus brillante, mais elle était la plus sûre et la plus conforme, il me semble, au but que M. Vanderbourg s'était proposé; la partie brillante devant résider toute entière dans sa traduction, dans toutes les autres parties de son travail, il n'a dû penser qu'à l'utilité.

Quand aux règles qu'il s'est prescrites pour son commentaire, elles sont de la plus grande simplicité. Il a rassemblé sous la forme d'argumens et à la tête de chaque ode, tout ce qui peut avoir quelque rapport au sujet de cette ode, à sa date, au but qu'avait le poëte, aux différens personnages qu'il célèbre. Il a indiqué les sources grecques dans lesquelles Horace a souvent puisé. Il expose la composition du mètre de chaque ode, et rend compte de la manière avec laquelle il a cru devoir l'imiter.

A la fin de l'ode, le commentateur a resserré dans un espace étroit toutes les notes relatives à l'interprétation de quelques passages dont le sens était douteux, et tout ce qui a rapport à la mythologie, à la géographie, aux mœurs du tems et à l'histoire. Enfin, il a placé à la fin de chaque volume des notes qui par leur étendue ne pouvaient entrer dans le corps de l'ouvrage. Ces notes sont du plus grand intérêt pour les savans ou pour ceux qui veulent le devenir; ce sont des discussions où le pour et le contre se trouvent plaidés avec une rare impartialité; le commentateur n'est ici qu'un juge éclairé qui écoute les parties et dont les décisions sont données avec autant de modestie que de goût.

Je citerai, comme fruit de la collation des manuscrits, une vie d'Horace inédite, plusieurs gloses ou scholies inédites, qui ont jeté un grand jour sur différens passages d'Horace, ou qui du moins en expliquent le sens d'une manière très-piquante et très-ingénieuse; j'indiquerai en particulier une glose très-curieuse sur le poëme séculaire, et sur l'ignorance des Romains à l'époque où ces sortes de jeux ont été créés. J'en indiquerai une autre dans laquelle il paraît très-probable que le jeu de l'*émigrette* était connu des anciens. Mais j'aime mieux parler des argumens qui sont la première partie du commentaire, et seront à la portée d'un plus grand nombre.

de lecteurs. L'ode troisième du troisième livre, *justum et tenacem*, a long-tems été un objet de discussion entre de savans commentateurs. Ils ne pouvaient comprendre le sens dans lequel cette ode avait été composée, et en effet les intentions secrètes d'Horace n'étaient pas faciles à deviner. Horace, disait-on, n'avait eu d'autre but que de chanter la persévérance dans la vertu. Cela était juste pour les quatre premières strophes, mais pourquoi remplir tout le reste de cette ode par un grand discours de Junon, qui consent devant tous les dieux assemblés, à l'apothéose de Romulus, à condition que les Romains ne relèveront jamais les ruines de Troie! Le Fèvre, homme de beaucoup d'esprit et de jugement fut frappé de la manière dont Junon réitère cette défense de rétablir la ville de Troie, et découvrit dans Suétone un passage qui lui donna le mot de cette énigme. César, dans le tems de sa dictature, avait résolu d'épuiser l'Italie d'hommes et d'argent, et de transporter à Alexandrie où à Troie le siége de son empire. « Dans cette alternative, on avait dû penser que Troie aurait la préférence, étant le berceau de la famille des Jules; et si l'on veut se faire une idée de l'alarme qu'un tel projet dut jeter parmi les Romains, il suffit de se rappeler ce que devint Rome lorsqu'il fut réalisé trois siècles plus tard par la fondation de Constantinople. » Or, il est très-probable qu'Auguste, pour échapper aux conspirations dont il était sans cesse environné, eut envie de réaliser ce projet, qu'il le confia dans le secret à ses plus intimes amis, qu'Horace l'apprit de Mécènes, fut même engagé à le combattre, sans cependant le rendre public, ce qui explique la manière mystérieuse dont il en parle dans cette ode. Il est vrai que l'histoire ne parle point de cette résolution, mais il y a peu d'historiens de cette époque, et aucun ne contredit une hypothèse qui explique toute la marche de l'ode d'une manière si naturelle et si simple qu'il ne faudrait rien moins que des témoignages historiques d'une grande force pour la détruire.

On sent combien des discussions de ce genre, où des faits peu connus sont présentés avec la plus grande clarté, peuvent jeter de jour sur les poésies d'Horace.

On ne peut trop admirer la manière avec laquelle M. Vanderbourg y combat les opinions de ses prédécesseurs et n'adopte jamais une opinion, quelque ingénieuse qu'elle soit, sans l'avoir soumise au creuset du bon sens. C'est encore sous ce point de vue que j'indiquerai l'ode onzième du troisième livre, l'ode seizième du même livre, et les odes treizième et seizième du cinquième livre.

Quant aux notes placées après chaque ode, elles sont d'une clarté et d'une précision remarquables. Lorsque l'espace le lui permet, M. Vanderbourg y fait entrer de courtes défenses des leçons qu'il a suivies, et quelquefois il trouve le moyen de semer des fleurs dans un champ qui semble si aride. Il relève, avec une gaîté douce et piquante, les opinions bizarres des commentateurs qui l'ont précédé. Mais de toutes ces notes, les plus importantes, sans contredit, sont celles que le commentateur a placées à la fin du volume. Ce sont de véritables dissertations sur des questions d'un très-grand intérêt en littérature. Je voudrais citer et citer beaucoup, mais je redoute les lecteurs superficiels; cependant, comme je leur ai déjà payé mon tribut, je tâcherai en les ennuyant le moins possible, de remplir jusqu'à la fin le devoir qui m'est imposé comme critique.

C'est une chose fort plaisante de voir les anciens commentateurs s'escrimer à qui mieux mieux sur un mot, et, à force d'imagination, l'éloigner de son véritable sens qui était le plus simple et le plus facile à saisir. M. Vanderbourg en donne un exemple dans sa note sur le *parce, privatus* de l'ode huitième du troisième livre. « Ce mot *privatus* a embarrassé long-tems et même trop long-tems les interprètes. Comment, disaient-ils, Horace peut-il traiter Mécènes de particulier, lorsqu'il était gouverneur de Rome (*præfectus urbis*), lorsqu'il avait le droit de bannir et de punir de mort! Il n'en était pas moins un particulier, répondaient les autres, puisqu'il était un simple délégué d'Auguste, et non un magistrat public. Tant qu'il vous plaira, répliquait-on, mais il eût été très-peu poli de la part d'Horace de prendre ainsi les choses à la lettre pour traiter de simple particulier un

homme si puissant. A quoi vous amusez-vous? demandait *Guiet* : cette dernière strophe n'est pas d'Horace; il faut la supprimer. — Elle est d'Horace, répondait Bentley, mais on l'a mal entendue : le poëte dit à Mécènes que comme il n'a rien à craindre comme homme public, il ne doit point, comme homme privé (*privatus*), s'inquiéter de ses affaires particulières. — Voilà un beau sens! interrompait Dacier : Bentley croit apparemment que Mécènes passait son tems à revoir les comptes de son majordome...... *Cuningam* donne une autre explication, Saverdon copie *Cuningam*, MM. Mitscherlich et Wetzel ne sont pas du même avis, et la dispute dure encore. Cependant, selon Tannegui le Fèvre, dont M. Vanderbourg adopte l'opinion, il ne fallait que sous-entendre le mot *factus* pour prévenir toutes les chicanes. Horace conseille à Mécènes de se reposer des soins du gouvernement comme s'il était devenu un simple particulier (*factus privatus*).

Cette petite scène, assez comique dans son genre, donne une idée du travail immense auquel M. Vanderbourg a dû se livrer pour l'épuration du texte. Que d'opinions diverses, que de leçons ridicules, que d'interprétations fausses soutenues quelquefois avec esprit et quelques apparences de raison!...... Quel cahos il fallait débrouiller, et que d'explications nouvelles et justes M. Vanderbourg a données des passages que les critiques se croyaient forcés de corriger pour pouvoir les expliquer. Je n'en citerai que deux.

Dans l'ode quatorzième du troisième livre, ce passage :

...... Vos, o pueri et puellæ
Jam virum expertæ, male nominatis
Parcite verbis.

Ce passage offrait deux difficultés dont les plus savans critiques n'avaient pu triompher : la première et la plus importante roule sur le mot *expertæ* qui se trouve dans tous les manuscrits. Acron, le scholiaste de Cruquius, Torrentius, Lambin, Dacier, Bentley, Cuningam, Wetzel, etc., donnaient chacun, de ce passage, une explication différente, et avaient bien de la peine à

s'entendre, même en dénaturant la leçon des manuscrits. M. Vanderbourg a porté le coup-d'œil d'une saine critique, sur tant d'opinions diverses, et il interprète le passage d'Horace de manière à satisfaire tout-à-la-fois et le goût et la saison. J'indiquerai encore la défense de la leçon nouvelle *addidit* au lieu d'*abdidit* ou *reddidit*, ode quatrième du troisième livre : *fessas* cohortes *addidit* oppidis. En général, dans le choix d'un mot ou d'une opinion, M. Vanderbourg montre une connaissance profonde du génie de la langue latine, et ces dissertations renferment toujours quelque faits curieux sur les mœurs des Romains.

Je pourrais citer encore un grand nombre de notes très-importantes où le savoir se trouve revêtu de tout l'agrément dont il était susceptible. J'indiquerai seulement la belle dissertation sur le titre d'*épodes* donné au cinquième livre. M. Vanderbourg prouve jusqu'à l'évidence que ce livre n'a été publié qu'après la mort d'Horace, et qu'il ne doit son nom qu'à cette circonstance. J'indiquerai encore la note sur la découverte de la fontaine de *Bandusie*, par l'abbé Chaupy, une explication nouvelle des huit premiers vers de l'ode vingt-un du livre trois, que personne n'avait bien entendus, une note sur la découverte probable de l'oiseau *parra*. Une dissertation sur le personnage à qui l'ode douze du livre quatre est adressée; est-ce le poëte Virgile ou un négociant du même nom? Je terminerai cet article en parlant d'une discussion assez curieuse sur la manière dont les strophes des odes d'Horace *enjambent* souvent l'une sur l'autre.

M. Vanderbourg a cru pouvoir l'imiter quelquefois dans ces enjambemens qui nous paraissent une licence. Les raisons qu'il en donne m'ont semblé fort importantes et montrent un homme qui ne jette point sur la poésie un coup-d'œil craintif et minutieux. Laissons-le se défendre lui-même. « On m'a reproché en France de m'être permis dans une traduction l'*enjambement* d'une strophe sur l'autre; j'ai cru devoir m'excuser dans ma préface d'avoir pris jusqu'à six fois cette liberté dont mon auteur latin fait un si fréquent usage. Cependant, en rendant cet

hommage aux lois sévères de notre versification, je sentais fort bien que ces enjambemens n'étaient point un défaut dans la versification latine; bientôt j'y reconnus une beauté; j'y vis du moins une nécessité plutôt qu'une licence. Les strophes d'Horace imitées des lyriques grecs, n'ont jamais plus de quatre vers. C'est un espace assez étroit pour y développer une pensée : le poëte, et surtout le poëte lyrique, qui s'y trouve circonscrit, ne peut ni arrondir une période nombreuse, ni précipiter sa marche avec cette rapidité qu'Horace admire dans Pindare. L'obliger de s'y renfermer, c'est donner à ses chants une marche méthodique et symétrisée, tout-à-fait contraire à l'inspiration; c'est obliger un musicien à renoncer à l'*aria* pour ne plus composer que des romances. L'exemple d'Horace confirmait encore ces réflexions, car c'est dans ses odes les plus lyriques qu'il brise le plus souvent la mesure des strophes et en enchaîne plusieurs l'une à l'autre par le moyen de l'*enjambement*... » Cette observation est neuve, juste, et d'un homme qui a bien le sentiment de la poésie. C'est en effet dans ses plus belles odes qu'Horace se permet cette prétendue licence qui imprime à son style cette rapidité qui convient à un genre de poésie où la pensée ne doit point rencontrer d'obstacles à son essor.

Récapitulons maintenant tout ce que j'ai dit sur le travail de M. Vanderbourg. Sa traduction des odes d'Horace dans le système qu'il a suivi, est un ouvrage absolument neuf, et laisse bien peu de chose à désirer comme traduction fidèle, correcte et élégante. Les gens du monde qui ne lisent pas Horace dans sa propre langue, sauront apprécier dans cette traduction et les beautés qui tenaient au tems et aux mœurs, et celles dont le tems et les mœurs n'ont point terni l'éclat. Les gens de lettres, ceux du moins qui lisent et jugent sans esprit de système et sans partialité, jouiront d'une lutte où notre langue s'élève souvent au niveau de la langue latine par la précision, et quelquefois par l'harmonie. Les hommes qui ont fait une étude spéciale du texte d'Horace, verront leurs doutes éclaircis par la sagacité d'un commentateur infatigable, cherchant la vérité de bonne foi, prêt à lui

sacrifier même ses intérêts comme poëte, et joignant à toutes les connaissances nécessaires pour arriver à son but, cette simplicité et cette modestie inséparable du savoir et du talent.

A. J.

FRÈRES ET SŒUR.

Nouvelle, par Mme Caroline Pichler, *traduite par Mme* de Montolieu.

(SUITE.)

Il y avait un an qu'Auguste était parti, lorsque la guerre se déclara; son régiment fut commandé pour la campagne, et aux douleurs de la séparation vinrent se joindre dans l'ame de Julie les plus déchirantes inquiétudes. Les papiers publics seuls lui apprenaient le sort du régiment; Auguste y était nommé avec distinction. Dans plusieurs affaires dans lesquelles il s'était trouvé, il avait montré tant de bravoure qu'il avait été enfin nommé capitaine sur le champ de bataille. Elle partagea avec orgueil la gloire de son ami, et un léger espoir se réveilla dans son sein, en pensant que cet événement si prompt pourrait le conduire à la fortune et détruire la seule objection spécieuse de son père contre leur union. Son courage s'appuyait de cette lueur d'espérance, elle commençait à croire à la possibilité d'un meilleur avenir, lorsque la nouvelle d'une grande bataille se répandit dans la capitale. Personne n'en connaissait les détails; le régiment d'Auguste devait y avoir pris part, et avait, disait-on, beaucoup souffert. L'incertitude tourmentait la pauvre Julie, et le comte ainsi que Charles la partageaient vivement. Il arriva une lettre du colonel d'Auguste, qui avait écrit quelquefois à son père, et dont elle reconnut l'écriture sur l'adresse: un triste pressentiment s'empara d'elle; mais malgré son ardent désir de savoir quelque chose du contenu, elle ne voulut pas demander à son père des nouvelles de celui dont, ce qu'elle appelait un caprice barbare, l'avait séparée. Oppressée de mille sentimens divers et pleine d'angoisse, elle était dans son appartement, attentive au moindre bruit qu'elle entendait dans l'hôtel, à chaque pas qui résonnait dans les corridors, lorsque Charles entra; elle s'avança précipitamment vers lui et le regarda fixement; il gardait le silence, mais elle

lisait sur sa douce et bonne physionomie la contrainte qu'il s'imposait pour paraître calme, tandis que son âme était violemment agitée. Il y a de mauvaises nouvelles d'Auguste, dit-elle vivement : son colonel a écrit, il a écrit à notre père; il est blessé, peut-être mort! Charles recula en pâlissant et en disant : D'où saurais-tu?....

— Ah c'est donc vrai! oh! vite, vite donne-moi le coup mortel, sans prolonger mes souffrances. Chère Julie, dit Charles, en voyant par ces paroles qu'elle n'en savait pas autant qu'il l'avait cru d'abord, j'ignore ce que tu peux avoir appris, mais il n'y a pas autant de mal que tu l'imagines.

— Pas autant de mal! il y en a donc du mal, qu'est-ce que c'est donc? je t'en supplie, ne me laisse pas aussi long-tems à la torture!

— Tu es hors de toi, ma bonne sœur, et dans cet état je n'ose vraiment pas te communiquer une nouvelle désagréable.

Je suis tranquille, répondit-elle après un instant de silence, je suis parfaitement calme, parle seulement.

— Mon père m'a fait appeler chez lui. Il a reçu des nouvelles de la bataille de ***

— Et Auguste?

— Il s'y est tellement distingué que le prince de *** lui a attribué une grande part à notre victoire; il a enfoncé avec son escadron les ennemis dans le moment le plus critique, avec la plus grande bravoure, et les a forcés à se retirer de la position la plus importante.

— Et il a été tué?

— Il vit, Julie; mais il est blessé et prisonnier. Son impétuosité l'a entraîné trop avant dans les rangs ennemis, et là il a reçu une balle qui l'a renversé de cheval et l'a laissé en leur pouvoir.

— Où est-il blessé?

— Dans la poitrine.

— Et il pourrait en guérir! Oh! non jamais. Ne me trompez pas, Charles, il est mort ou bien près de mourir.

— Non, ma sœur, je t'en fais serment, il vit, et le général ennemi, à qui son colonel a écrit à son sujet, donne de l'espoir pour sa guérison. Sa valeur lui a acquis l'estime même des ennemis. Le général le fait soigner comme son propre fils.

— Hélas! ses vertus lui font trouver chez des étrangers, chez des ennemis, une amitié que ses proches lui ont re-

fusée. En disant ces mots avec amertume, ses larmes recommencèrent à couler avec abondance : Charles pleurait sincèrement avec elle, tout en cherchant à la consoler, tandis que lui-même aurait eu besoin de consolations.

Ce que Julie croyait et ce que Charles craignait sans oser l'avouer arriva ; une seconde lettre apporta la nouvelle de la mort d'Auguste. Cette lettre du général ennemi, adressée au comte de Winterfels lui-même, et incluse dans celle du colonel, en donnait tous les détails, et exprimait l'estime et l'amitié qu'Auguste avait inspirées dans l'armée ennemie ; on y avait joint un certificat authentique de sa mort et un anneau qu'Auguste portait au doigt et qu'il avait remis en mourant au général pour le faire parvenir à sa cousine ; c'était le même qu'elle lui avait donné à son départ. Winterfels fut profondément affligé ; sa douleur allait jusqu'au désespoir et paraissait renforcée par les reproches qu'il se faisait. La tristesse de Charles s'exhalait en larmes qui le soulageaient. Julie seule supportait avec une fermeté apparente le coup affreux qui la frappait plus que les autres ; elle gardait le silence et ne laissait échapper ni larmes ni plaintes. Quelque tems après arrivèrent les gens d'Auguste avec ses équipages et ses chevaux : le comte ne voulut pas les voir ; mais Julie alla secrètement auprès d'eux et se fit dire toutes les circonstances du sort de son ami, depuis son départ jusqu'au dernier moment de sa vie : elle se fit donner par son domestique, à l'insçu de son père quelques bagatelles qui lui avaient appartenu, et les cacha soigneusement à tous les yeux. C'était là sa plus grande richesse, et elle attachait à leur possession le seul bonheur dont elle pût encore jouir. Des semaines, des mois s'écoulèrent, et enfin une année entière depuis ce triste événement. Le comte et Charles s'étaient consolés ; mais le cœur de Julie saignait encore comme au premier jour ; elle repoussa avec froideur et indifférence plusieurs partis qui se présentèrent pour l'épouser, et l'idée qu'elle nourrissait depuis long-tems dans son ame, de finir ses jours dans un couvent, prenait chaque jour plus de force et de consistance : elle ne savait que trop combien son père était opposé à ce projet, cependant elle espérait parvenir à son but en agissant avec prudence et avec suite. Une sœur de son père était abbesse d'un chapitre noble fort considéré ; elle avait été depuis maintes années en correspondance avec cette tante ; elle lui confia son désir d'embrasser la vie monastique, et la pria de lui aider

dans cette intention. L'abbesse aimait sa nièce; des souvenirs d'une jeunesse malheureuse lui inspirèrent une tendre compassion, et elle s'y prit avec assez de finesse pour amener le comte à permettre que Julie allât passer quelques tems à l'abbaye, afin de faire sa connaissance personnelle, d'autant plus qu'elle lui destinait son héritage. Winterfels y consentit à regret; il soupçonnait le but qu'on voulait lui cacher, mais il ne put pas se refuser aux sollicitations d'une sœur qu'il avait à ménager: le printems suivant fut donc fixé pour ce voyage. Julie avait désiré depuis long-tems de s'éloigner de la maison paternelle, où elle ne trouvait à chaque pas que des souvenirs douloureux, et où un genre de vie bruyant la fatiguait et l'importunait; son ame avait besoin d'une tranquillité qui seule pouvait soulager ses peines; elle ne soupirait plus que pour la solitude et la retraite.

Accompagnée d'une seule femme de chambre, elle se mit en route dès que la saison le lui permit. Elle avait peu vu de pays, et n'avait jamais voyagé que de la capitale aux terres de son père; maintenant elle parcourait différentes provinces, vastes et riches, dans le plus beau moment de l'année; leur aspect produisait un effet bienfaisant sur son ame. La variété des objets qu'elle voyait sans s'y arrêter, le calme qui régnait autour d'elle lui donnait un bien-être qu'elle n'avait pas éprouvé depuis long-tems. Au bout de cinq jours de route elle arriva, sur le soir, dans une riante vallée entourée de collines peu élevées et couronnées de bois, au milieu de laquelle était situé, sur une élévation, derrière une petite ville d'un aspect un peu antique, le superbe chapitre avec ses tours, ses portiques et ses vitreaux, qui resplendissaient au loin aux rayons du soleil couchant. Au pied des collines qui bordaient l'horizon, coulait majestueusement un beau fleuve au milieu de fertiles guerets et de prairies émaillées. Le commerce et l'industrie animaient la grande route. A l'entrée de la ville était un pont-levis, qui conduisait à une porte gothique, surmontée de créneaux, percée de meurtrières: tout indiquait que dans le moyen âge cette ville avait été une place forte. Elle traversa des rues sombres et étroites: les habitans, assis devant les portes de leurs maisons et de leurs boutiques, se reposaient des travaux du jour et babillaient amicalement ensemble: ils saluèrent respectueusement les dames et leur brillant équipage. La statue d'un saint sur la grande fontaine de la place, les peintures

tirées de l'histoire sainte et les passages de l'Ecriture, dont tous les bâtimens étaient décorés, inspiraient à Julie la paix de l'ame et un doux recueillement. Elle avait atteint l'extrémité de la bourgade, et après avoir passé une porte pareille à la première, elle se retrouva dans la riante campagne, et tout près du but de son voyage et de son habitation future. Sa voiture entra avec fracas sous la voûte d'un grand portail et dans les vieilles cours du monastère, dont l'architecture antique, mais belle et régulière, offrait une masse imposante et bien proportionnée. De nombreux laquais parurent, et l'aidèrent à descendre de voiture. Sur le perron, elle fut reçue par deux chanoinesses enveloppées dans de longs vêtemens de soie noire, qui la conduisirent dans l'appartement de l'abbesse, où la magnificence d'une cour se mêlait à la dignité ecclésiastique; sa tante sortit d'un cabinet pour venir à sa rencontre.

La haute et belle taille de l'abbesse, la douceur et la sérénité de ses traits qui conservaient encore des traces de beauté; ses cheveux argentés qui brillaient sous sa coiffure noire, la longue robe noire dont la queue s'étendait au loin sur le tapis, la croix de diamans sur sa poitrine; l'expression de dignité, de piété et de résignation qui régnait sur toute sa personne firent, au premier coup-d'œil, une profonde impression sur Julie; elle était saisie d'admiration et de respect, et tomba involontairement à genoux en baisant avec vénération la main que lui tendait l'abbesse; celle-ci était aussi très-émue, et ce ne fut que quelques momens après qu'elles furent en état de se parler. La tante demanda des nouvelles de son frère, de Charles; les chanoinesses se mêlèrent avec intérêt à la conversation qui devint animée et agréable; bientôt Julie s'y trouva aussi à son aise que si elle y eût passé toute sa vie. Une cloche donna le signal du souper; l'abbesse se leva, Julie et les chanoinesses la suivirent. Tout dans cette maison portait l'empreinte d'une règle stricte et solennelle, à laquelle tous ses habitans paraissaient se soumettre avec plaisir: tous les jours se passaient dans une uniformité que rien n'altérait. Julie voulut aussi se soumettre aux règles du chapitre; elle en obtint la permission, et depuis lors elle partagea toutes les occupations et toutes les heures de dévotion des chanoinesses. N'osant pas encore adopter entièrement leur costume, elle se mettait cependant toujours en noir, et pouvait ainsi porter le deuil de celui auquel elle vouait tout ses souvenirs, et aux regrets duquel elle voulait

consacrer dans un pieux recueillement le reste de sa vie. Des ouvrages de son sexe, d'utiles lectures propres à cultiver l'esprit et le cœur, et des exercices de piété se partageaient son tems, qui s'écoulait avec une douce et paisible monotonie. Chaque matin elle avait devant les yeux l'emploi de sa journée, dont rien ne pouvait la détourner, et chaque soir elle s'endormait avec la conscience satisfaite de l'avoir remplie avec activité et avec zèle; son ame éprouvait un charme inexprimable et consolant dans la tranquillité du cloître, où elle était entourée d'objets saints et sublimes qui lui rappelaient à chaque instant la présence et la puissance de Dieu dont elle se sentait plus rapprochée. Ce sentiment commençait à cicatriser les profondes blessures de son cœur et à adoucir l'amertume qui s'était répandue sur tout son être.

C'est ainsi que se passèrent six mois, sans qu'elle en eût aperçu la durée et sans qu'aucun événement vînt troubler son repos. Toutes les fois que le comte de Winterfels avait parlé dans ses lettres de son retour, elle et sa tante avaient trouvé des prétextes spécieux pour le différer. Enfin l'automne allait finir, et l'hiver exerça son influence accoutumée sur la santé de son père; elle ne put résister aux sollicitations qu'il lui faisait pour revenir auprès de lui. A l'abbaye, elle avait appris mieux que jamais qu'il fallait savoir subordonner ses désirs à ses devoirs, et contribuer au bonheur d'autrui aux dépens du sien propre. Elle prit donc congé de sa tante, de ses amies, de ce séjour paisible, non sans verser des larmes amères, et se remit en route avant que la saison devînt trop rigoureuse. Elle avait déjà fait la moitié du chemin sans accident, lorsqu'un après-midi où il faisait un tems de pluie et de brouillard fort désagréable, et où les mauvais chemins lui faisaient ardemment désirer d'atteindre bientôt la couchée, un essieu de sa voiture se cassa. Elle se trouva dans le plus grand embarras: la ville où elle devait passer la nuit était éloignée, et l'on ne voyait bien loin à la ronde aucune habitation; seulement à un quart de lieue de la route on apercevait au travers des arbres à moitié défeuillés, les toits de quelques cabanes. C'était en effet un village, et Julie fut forcée de sortir de son équipage et d'y aller à pied par une pluie perçante et des boues affreuses, sans avoir l'espoir d'y trouver d'autre gîte qu'une misérable chaumière. Elle entra dans la maison qui lui parut la plus aisée; on la reçut avec bonté, et on lui offrit tout ce qu'on possédait; mais ce tout était bien

peu de choses. Comme elle ne pouvait rien changer à son sort, elle s'y résigna, s'assit tranquillement autour du foyer de la cuisine, avec la paysanne et ses deux filles, et leur aida même à peler les pommes-de-terre qu'elles préparaient pour le souper, tandis que ses gens, bien plus mécontens qu'elle-même, parcouraient le village pour trouver quelque chose de mieux. La paysanne était toute ravie de la condescendance de la belle dame étrangère, et répondait avec loquacité aux questions que Julie lui faisait sur la contrée, le voisinage, etc., plutôt par ennui que par curiosité. Elle apprit que le village où elle se trouvait dépendait d'une terre seigneuriale, qu'un émigré des Pays-Bas, le marquis de Neuillange, avait achetée, il y avait deux ans, et qu'il avait fort améliorée et embellie depuis lors. Le marquis était un très-jeune homme, mais la marquise son épouse était déjà assez âgée. La paysanne faisait de tous les deux les plus grands éloges. Julie témoigna de l'étonnement de ce qu'une femme aussi sensée, aussi estimable qu'on lui peignait la marquise avait pu faire un mariage aussi disproportionné; la paysanne ne sut lui dire autre chose, sinon qu'elle était fort riche, et pour son âge encore très-belle, et que son mari, qui l'avait épousée étant officier, vivait très-bien avec elle, et ne lui donnait jamais aucun motif de jalousie. C'est très-bien de sa part, dit Julie; elle trouvait que la marquise pouvait être excusable, mais elle ne pouvait l'approuver. Elle allait continuer la conversation, lorsqu'un laquais élégamment vêtu en chasseur, entra dans la chaumière, et présenta à la dame étrangère les complimens de ses maîtres, le marquis et la marquise de Neuillange, avec l'invitation pressante de venir passer la nuit au château. Julie hésita un instant, mais un coup-d'œil sur la chambre, non-seulement misérable, mais malpropre qu'on lui destinait, la décida à accepter l'offre obligeante qui lui était faite. Elle fit appeler ses gens, trouva la voiture du marquis devant la porte, et se rendit au château encore assez éloigné, à la grande satisfaction de ses domestiques, dont le mécontentement de ne pas trouver de meilleur gîte avait fait bruit dans le village, et porté à la connaissance du seigneur la nouvelle de l'accident qu'avaient éprouvé les voyageurs.

Julie fut introduite au travers d'une file d'appartemens meublés avec une élégante simplicité, dans un joli cabinet où une femme, d'entre quarante et cinquante ans, encore fort belle, la reçut avec une noble aménité. Elle parlait

français, et tout annonçait en elle le meilleur ton et les manières les plus distinguées. Elle s'informa avec politesse et ménagement du nom de la personne qu'elle avait le plaisir de recevoir chez elle. Julie se nomma, et vit avec étonnement un mouvement de trouble traverser la belle physionomie de la marquise, qui changea de couleur; mais cela disparut en un clin d'œil, et elle continua la conversation avec la même aisance. Un moment après, voyant que les habits de Julie étaient mouillés, elle la pressa d'en changer, et la conduisit dans les appartemens qui lui étaient destinés. Julie fut bientôt habillée et redescendit auprès de la marquise, qui parut ne pas s'être attendue à la revoir sitôt; sur le canapé à côté d'elle, était un jeune homme dont le visage était penché sur la main de la marquise qu'il baisait avec tendresse. Au bruit que fit Julie en ouvrant la porte, il se releva, et elle resta comme frappée d'un coup de foudre; sa stupéfaction retint un cri perçant qu'elle allait pousser. C'était Auguste lui-même, ou au moins sa parfaite image. La marquise interrompit ce moment de silence en présentant à Julie le marquis de Neuillange, et en disant à celui-ci : « Voilà la comtesse de Winterfels qu'un heureux hasard a conduit chez nous. Le marquis se leva et salua froidement, en disant une phrase de politesse ordinaire pour témoigner le plaisir qu'il avait de faire sa connaissance. Julie n'était pas en état de répondre; des larmes qui se pressaient dans ses yeux, mais que l'incertitude et la fierté blessée retenaient encore, lui ôtaient la parole; elle ne savait ce qui lui arrivait, si c'était un spectre qu'elle voyait, si la mort rendait sa proie, ou s'il était possible qu'un jeu de la nature eût pu produire deux êtres si parfaitement ressemblans; elle tremblait comme la feuille, et sentant qu'elle allait tomber, elle se retint à un meuble qui se trouvait à côté d'elle. La marquise s'en aperçut et courut à elle pour la soutenir; mais celui qui était la cause de tant d'émotion, restait immobile, et en apparence parfaitement tranquille à sa place. Le cœur de Julie en fut encore plus révolté, et succombant à sa douleur, elle tomba sur un fauteuil. La marquise effrayée voulut appeler au secours, mais Julie ne pouvant pas parler lui fit avec la main un signe pour l'arrêter; elle n'avait dans ce moment d'autre désir que de pouvoir sortir de l'appartement : la marquise lui témoignait un empressement si amical, que le calme et l'insensibilité d'Auguste lui étaient d'autant plus pénibles. Elle jeta les yeux sur lui; un regard sombre et froid ren-

contra le sien : cela lui rendit sa fierté et ses forces. Ce n'est pas lui, se disait-elle, cela ne se peut pas ; c'est un jeu de la nature, un effet du hasard, et je suis une insensée de me laisser tellement abattre par une folle illusion. Elle s'efforça de reprendre du sang froid et elle y réussit. Elle se décida à ne pas quitter le sallon, et dit à la marquise qu'elle était sujette à des vertiges subits mais très-passagers, que maintenant elle se sentait fort bien. Elle s'assit à côté de la marquise, sur un canapé; le marquis était vis-à-vis. Julie ne pouvait détacher ses yeux de cette figure énigmatique ; elle épiait chaque son de sa voix, comparait en elle-même chaque trait, chaque mouvement avec l'image gravée si profondément dans son ame, et tantôt elle croyait être sûre que c'était lui ; tantôt elle trouvait de frappantes différences. Le marquis était beaucoup plus maigre, un peu plus grand, plus pâle, il avait les traits plus prononcés qu'Auguste : sa voix était aussi un peu plus sourde et n'avait pas ce son si agréable qui l'enchantait dans la bouche de son cousin ; et enfin comment aurait-il été possible que l'ami de sa jeunesse, qui lui avait juré une foi éternelle, dont elle connaissait la constance et le caractère, eût changé à ce point, qu'il eût perdu tout souvenir des ses anciens sentimens, qu'il poussât même l'impudence au point de ne pas vouloir reconnaître non-seulement sa bien aimée, mais sa plus proche parente, la fille de son bienfaiteur. Non, ce n'était pas Auguste! Auguste reposait depuis long-tems dans la tombe, et ce qui la troublait à présent n'était qu'un hasard miraculeux, et rien de plus.

Le marquis prenait peu de part à la conversation ; bientôt il se leva et sortit : Julie le suivit des yeux, et fut saisie de nouveau de trouble et de frayeur; il avait dans sa démarche le même défaut qu'Auguste avait conservé depuis le jour où il s'était blessé au pied pour lui sauver la vie. Cette circonstance détruisit tout-à-fait le calme apparent que Julie avait conservé jusqu'alors avec tant de peine. La marquise la vit pâlir de nouveau, et la prit dans ses bras pour l'empêcher de tomber. Pardonnez, madame, dit Julie, je ne vous cause que de la peine et de l'embarras, et vous regretterez sûrement de m'avoir donné l'hospitalité. La marquise lui serra la main avec amitié, la rassura, lui fit respirer des sels, et la pria de se calmer. Regardez ma maison comme la vôtre, lui dit-elle, voyez en moi une amie qui vous prie de laisser un libre cours à vos senti-

mens, et qui les partagera sincèrement. Ces mots prononcés avec l'accent de la vérité et d'une profonde sensibilité, le regard plein d'expression qui les accompagnait, les larmes qui remplissaient les yeux de la marquise inspiraient à Julie autant d'amitié que de confiance; elle se soulagea en versant aussi des larmes, et laissa échapper quelques mots vagues sur son sort. Lorsque la conversation fut devenue un peu plus calme, la marquise dit comme pour excuser son mari de les avoir quittées, qu'il était aussi indisposé, et que lorsqu'il faisait mauvais tems, il souffrait toujours de ses anciennes blessures.

Le marquis a donc servi? reprit Julie.

— Il n'a fait qu'une campagne; une blessure au pied et une autre à la poitrine l'ont forcé à prendre sa retraite.

Julie réfléchit un instant; de nouveau le doute s'emparait d'elle : la blessure d'Auguste au pied n'était pas une suite de la guerre. La marquise lui raconta alors qu'on l'avait apporté chez elle blessé, et que pendant sa maladie elle avait appris à le connaître et à l'estimer. Julie ne savait que penser, chaque nouvelle circonstance détruisait l'idée que la précédente avait fait naître. Elle était inquiète, préoccupée, malheureuse, et fut très-satisfaite lorsqu'on vint annoncer que le souper était servi. On annonça en même tems que le marquis se faisait excuser de ne pouvoir pas y paraître, ayant été obligé de se mettre au lit. Julie fut encore très-contente de trouver dans la salle à manger l'aumônier et le secrétaire de la maison, et d'être par-là dispensée de soutenir à elle seule la conversation. Le souper ne fut pas long, la marquise l'abrégea autant que possible, pour que Julie pût aller se reposer des fatigues de la journée; celle-ci espérait retrouver dans la solitude de sa chambre la faculté de débrouiller ses idées. Elle le tâcha, mais en vain, le sommeil ne vint pas même l'interrompre dans cette pénible occupation, et le jour, déjà assez tardif dans cette saison, la trouva encore éveillée. Le résultat de toutes ses réflexions, de tous ses souvenirs, de toutes ses combinaisons et de la comparaison de chaque circonstances qu'elle avait observées, fût cependant que le marquis et Auguste étaient bien effet la même personne : elle se rappela chaque mot de la marquise, le trouble momentané de celle-ci lorsqu'elle s'était nommée; plusieurs détails énigmatiques et obscurs dans la nouvelle que l'on avait débitée de la blessure et de la mort d'Auguste, son silence obstiné à son égard pendant qu'il avait été au régiment; elle

en conclut qu'il avait fait la connaissance de son épouse avant la dernière bataille, et que c'était pour cela qu'il s'était fait transporter chez elle, qu'il avait ensuite fait courir lui-même le bruit de sa mort, pour rompre tous ses anciens liens, et pour épouser cette femme. Quelque douloureuse que fut cette conjecture, elle n'y trouvait pas moins la plus forte vraisemblance, c'était au moins la seule manière d'expliquer un événement aussi extraordinaire; et encore ne l'avait-elle adoptée qu'après en avoir rejeté une foule d'autres, encore plus romanesques et plus impossibles. Elle se décida à quitter le plutôt possible cette maison, ou un plus long séjour ne pourrait qu'être embarrassant et pénible pour ses habitans et pour elle-même. Elle s'habilla donc très-promptement, fit donner ordre à ses gens de tout préparer pour le départ; puis elle descendit auprès de la marquise, qui l'attendait avec le déjeuner. Le marquis était dans l'appartement; ses traits, ses yeux, portaient la trace d'une nuit passée dans l'insomnie et les souffrances: ce pouvait être l'effet d'un mal physique, mais aussi peut-être de ses remords, de sa confusion et de son repentir. La conversation fut presque toute en monosyllabes; Julie annonça sa résolution de partir tout de suite; la marquise la pria poliment de ne pas se presser autant; elle s'en défendit de même; mais le marquis ne dit pas un mot. Lorsqu'elle se leva pour s'en aller, il lui offrit cependant son bras; Julie ne put pas prendre sur elle de le regarder; les yeux baissés elle posa son bras sur le sien; il lui parut qu'il tremblait, et une violente émotion vint encore la bouleverser. Aucun d'eux ne proférait une parole. C'est ainsi qu'ils traversèrent les appartemens jusqu'aux escaliers; là Julie s'arrêta pour prendre congé. Le marquis semblait vouloir retarder le moment de la séparation, il tenait la main de Julie dans les siennes, et son tremblement devenait à chaque instant plus fort. Elle leva les yeux; un regard brûlant mais excessivement triste répondit au sien: Auguste! s'écria-t-elle avec force. Le marquis alors s'arracha de son bras et rentra avec précipitation: elle le suivit des yeux en tremblant et sans remuer de la place, enfin elle se tourna, cacha son visage inondé de larmes dans son mouchoir, et se jeta dans la voiture, le cœur déchiré par mille sentimens douloureux.

(*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

Lettre inédite de LAVOISIER, *écrite la veille de son supplice* (le 16 floréal an II) *à M.* DEVILLERS, *son parent.*

J'AI obtenu une carrière passablement longue, sur-tout fort heureuse, et je crois que ma mémoire sera accompagnée de quelques regrets, peut-être de quelque gloire. Qu'aurais-je pu désirer de plus? Les événemens dans lesquels je me trouve enveloppé vont probablement m'éviter les inconvéniens de la vieillesse. Je mourrai tout entier, et c'est encore un avantage que je dois compter au nombre de ceux dont j'ai joui. Si j'éprouve quelques sentimens pénibles, c'est de n'avoir pas fait plus de bien, c'est de n'avoir pas fait tout celui que je projettais pour ma famille, c'est d'être dénué de tout, et de ne pouvoir lui donner, ni à elle, ni à vous, aucun gage de mon attachement et de ma reconnaissance.

Il est donc vrai que l'exercice de toutes les vertus sociales, des services importans rendus à la patrie, une longue carrière utilement employée pour le progrès des arts et des connaissances humaines, pour le bonheur de l'humanité, ne suffisent pas pour préserver d'une fin sinistre, et pour éviter de périr en coupable.

Je vous écris aujourd'hui, parce que demain il ne me serait peut-être plus permis de le faire, et que c'est une douce consolation pour moi de m'occuper de vous et des personnes qui me sont chères dans ces derniers momens. Ne m'oubliez pas auprès de ceux qui s'intéressent à moi; que cette lettre leur soit commune; c'est vraisemblablement la dernière que je vous écrirai.

Signé, LAVOISIER.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

CLASSE DES BELLES-LETTRES ET ARTS.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie de 1813, *la Mort héroïque d'Alain Blanchard*, capitaine des bourgeois de la ville de Rouen, à l'époque du siége de cette ville par Henri V, roi d'An-

gleterre. Aucun des poëmes envoyés au concours n'a mérité le prix; cependant l'Académie a cru devoir en distinguer deux par une mention honorable; le premier ayant pour épigraphe : *A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère!* le deuxième : *Vestigia græca ausi deserere et celebrare domestica facta.*

Ce sujet, vraiment national, est remis de nouveau au concours pour le prix de 1814. L'Académie engage tous ceux qui désireraient concourir, à retracer dans un exposé rapide l'état déplorable où se trouvait la France à cette époque; ils rappelleront que Charles VI était alors en démence; que le duc de Bourgogne avait, par un traité secret, reconnu Henri V roi des Français; que Blanchard attendit vainement les secours que ce duc avait promis à la ville assiégée par le roi d'Angleterre. Ils peindront cette malheureuse cité en proie aux horreurs de la famine; ils voueront à la haine de tous les Français *Guy le Bouteiller*, gouverneur de Rouen, trahissant sa patrie et faisant scier un pont sur lequel devait passer Blanchard à la tête de ses guerriers, dont la moitié périt victime de cette trahison; et lorsqu'ils auront conduit le brave Blanchard dans le camp de Henri, qui devait être son tombeau; quand la hache des bourreaux sera prête à frapper la victime, ils n'oublieront pas de consacrer les dernières paroles du héros.

Trois citoyens devaient être immolé à la fureur de Henri : deux ont trouvé dans l'avarice du prince les moyens de se conserver la vie.

« Je suis pauvre, dit Blanchard, mais si j'avais de la fortune, je » ne l'emploierais pas à empêcher un Anglais de se déshonorer. »

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.; les mémoires seront écrits en français ou en latin.

Les poëmes, lisiblement écrits, doivent être envoyés francs de port, pour le 1er juin 1814, terme de rigueur, à M. Pinard de Boishébert, secrétaire de la Classe des Belles-Lettres. Les membres résidans sont seuls exclus du concours.

Les auteurs mettront en tête de leur ouvrage une devise répétée sur un billet cacheté, qui contiendra leur nom et leur demeure.

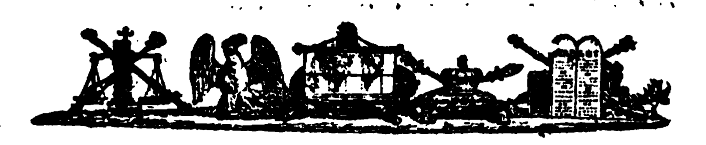
CLASSE DES SCIENCES.

La question proposée par la Classe des Sciences de l'Académie pour le concours de 1814, est la suivante :

Trouver un vert simple ou composé, susceptible de toutes les nuances de cette couleur, applicable sur fil et sur coton filé, aussi vif et aussi solide que le rouge des Indes.

L'Académie n'accordera le prix, qui sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr., que sur des échantillons du poids de 3 ou 4 hectogrammes au moins, et qui devront être joints aux mémoires. Ces mémoires, écrits en français ou en latin, seront adressés francs de port à M. Vitalis, secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Sciences, avant le 1er juin 1814. Les académiciens résidans sont seuls exclus du concours.

Les auteurs mettront en tête de leur mémoire une devise ou épigraphe, qui sera répétée sur un billet cacheté contenant l'indication de leurs nom et demeure. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où le mémoire aurait remporté le prix.



POLITIQUE.

L'ANGLETERRE a encore une fois voulu que le continent fût ensanglanté pour sa cause, et son génie l'a emporté à Prague sur celui qui voulait la tranquillité de l'Europe, la liberté des mers et le repos du monde. La campagne est rouverte ; les hostilités ont recommencé sur toute la ligne ; les évènemens militaires se sont succédés avec une telle rapidité qu'il a été impossible, au quartier-général de S. M., de donner à la rédaction des bulletins officiels le tems et les soins nécessaires. Dans ces circonstances, tandis que les journaux allemands faisaient connaître quelques faits isolés, que nous réunirons dans la suite de cette notice, le *Moniteur* a publié deux lettres des ministres de l'Empereur, qui sont auprès de S. M. ; nous nous empressons de les mettre sous les yeux du lecteur.

La première est de M. le comte Daru, ministre secrétaire-d'Etat, adressée au ministre de la guerre ; elle est datée de Gorlitz, le 24 août 1813, et conçue en ces termes :

« M. le duc, comme je vois que l'Empereur est extrêmement occupé, tantôt sur les bords de la Bober, tantôt sur les débouchés de la Bohême, et tantôt sur l'Elbe, et comme la campagne est extrêmement active, il serait possible que S. M. n'eût pas trouvé un moment pour vous écrire.

» Je crois utile de faire connaître à V. Exc. que l'armée est dans le meilleur état, et abondamment pourvue de tout ce qui lui est nécessaire.

» L'armée ennemie, qui était en Silésie, a été battue et repoussée au loin. Les débouchés de la Bohême ont été occupés et fortifiés. Il paraît que, dans ce moment, S. M. manœuvre l'armée ennemie sur l'Elbe.

» Celle de nos armées qui manœuvrait vers le Brandebourg, doit être entrée aujourd'hui à Berlin.

» Celle du prince d'Eckmühl, réunie au corps danois, doit être maintenant à quelques marches de cette ville.

» Je prie V. Exc. d'agréer, etc. »

Signé, le comte DARU.

La seconde lettre est de M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures, et adressée à S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire; elle est datée de Dresde, le 27 août, à six heures du soir, et ainsi conçue :

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous écrire, hier 26, et d'annoncer à V. A. S. que les armées russe, prussienne et autrichienne avaient marché pour attaquer Dresde sous les yeux de leurs souverains, et qu'elles ont été repoussées sur tous les points.

» On comprendra facilemeut que l'Empereur est tellement occupé, qu'il est impossible de donner en ce moment un récit détaillé des événemens qui ont eu lieu.

» Les hostilités ont commencé le 17; S. M. était entrée en Bohême le 19, occupant les principaux débouchés à Rumbourg et à Gabel, et ayant porté ses troupes jusqu'à douze lieues de Prague. Le 21, elle était en Silésie, battant l'armée russe et prussienne des généraux Sacken, Langeron, Yorck et Blucher, et forçant les belles positions de la Bober.

» Pendant que l'ennemi croyait encore S. M. au fond de la Silésie, elle y laissait une puissante armée sous les ordres du duc de Tarente, faisait faire dix lieues par jour à sa garde, et arrivait à Dresde menacée depuis plusieurs jours d'une attaque imminente. S. M. est entrée dans la ville hier à neuf heures du matin, et a fait aussitôt ses dispositions.

» A trois heures après-midi, les armées russe, prussienne et autrichienne, commandées par les généraux Wittgenstein, Kleist et Schwarzenberg, ont déployé 150,000 hommes, marchant contre la ville. Toutes les attaques ont été repoussées avec la seule garde vieille et jeune, qui s'est couverte de gloire. L'ennemi a laissé 4000 morts aux pieds de nos redoutes. On a pris 2000 hommes, un drapeau, et plusieurs pièces de canon.

» Ce matin à 4 heures, l'Empereur était sur le terrein : la pluie tombait par torrens, les maréchaux duc de Raguse et de Bellune passaient les ponts avec leur corps. A 8 heures, notre attaque a commencé par une canonnade très-vive. L'extrême gauche de l'ennemi était commandée par les généraux autrichiens Ignace Giulay et Klenau, et séparée du reste de l'armée par la vallée de Plaüen. L'Empereur l'a fait attaquer par le maréchal duc de Bellune et par la cavalerie du général Latour-Maubourg, sous les ordres du roi

de Naples. On compte déjà parmi les trophées de cette journée 15,000 hommes, dont le feld-maréchal-lieutenant Metzko, deux généraux de brigade, beaucoup d'officiers supérieurs, 20 pièces de canon et 10 drapeaux.

Pendant ce tems, le général Vandamme qui avait débouché par Kœnigstein, s'emparait du plateau de Pirna, se mettait à cheval sur la route de Péterswalde et se rendait maître des débouchés de la Bohême, en battant 15,000 h. qui s'étaient présentés devant lui, et faisant un bon nombre de prisonniers.

» En ce moment les routes de Péterswalde et de Freiberg sont coupées : les Russes et les Prussiens étaient venus par la route de Peterswalde, et les Autrichiens par celle de Freyberg.

» Si l'armée ennemie qui est nombreuse, puisqu'elle se compose des corps russes et prussiens et de toute l'armée autrichenne, prend le parti de la retraite, elle éprouvera nécessairement des pertes considérables : si elle tient, il y aura demain des événemens décisifs.

» Depuis les affaires d'Ulm, l'armée française ne s'était pas battue par un plus mauvais tems et des pluies plus abondantes. L'Empereur y a été exposé toute la journée. Il rentre en cet instant. Les nombreuses colonnes de prisonniers, les pièces de canon et les drapeaux qui ont été pris traversent la ville. Les habitans font éclater la joie la plus vive à la vue de ces trophées.

» Le duc de Reggio doit être depuis le 23 ou le 24 à Berlin.

» Le duc de Tarente pousse les restes de l'armée de Silésie sur Breslau.

» Ce n'est point un bulletin que j'adresse à votre Altesse Sérénissime ; mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui donner ces importantes nouvelles, S. M. n'ayant pas le tems d'écrire ; elle se porte à merveille.

» Une circonstance excitera l'indignation universelle : l'ex-général Moreau est à l'armée ennemie, à la suite de l'Empereur de Russie, comme son conseiller privé. Il a ainsi jeté le masque, dont il n'était plus couvert aux yeux des personnes clairvoyantes, depuis plusieurs années.

» Je ne puis encore, Monseigneur, envoyer à votre Altesse Sérénissime les pièces relatives à la déclaration de guerre de l'Autriche ; au milieu des événemens qui se suc-

cèdent, je n'ai pas encore trouvé le moment de les mettre sous les yeux de l'Empereur. »

Je suis avec respect,

Mouseigneur,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le duc DE BASSANO.

P. S. Nos pertes sont peu considérables; les affaires d'hier et d'aujourd'hui ne nous ont coûté aucune personne de marque.

On a reçu le 2 septembre des lettres du 28 août au soir. L'engagement a été assez vif, et comme le faisait prévoir la lettre de M. le duc de Bassano, l'ennemi a pris le parti de la retraite par des chemins difficiles; les grandes routes de Freyberg et de Peterswalde lui étaient coupées. Sa perte en tués, blessés et prisonniers, est de beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait d'abord jugé; à chaque instant, elle s'accroît en hommes, en artillerie, en drapeaux. On est toujours à sa poursuite. S. M. est rentrée à Dresde dans le meilleur état de santé.

Les nouvelles d'Allemagne dont nous avons parlé donnent quelques détails sur les évéuemens qui ont précédé la journée du 27. Les Russes et les Prussiens avaient crû surprendre les Français dès le 16, en attaquant avant le jour fixé pour la reprise des hostilités, ils ont été par-tout repoussés. Le 18, le général Zurchi avec trois régimens italiens s'est couvert de gloire au combat de Lahn, les Italiens ont repoussé les Russes avec une grande intrépidité. Le 19, le général Lauriston a eu un avantage marqué sur le Bober. Le même jour, le prince de la Moskowa, attaqué par le général Sacken, l'a repoussé avec une grande supériorité. Le 21, l'Empereur est arrivé sur le Bober, et a fait marcher à l'ennemi. Le prince de la Moskowa a fait attaquer le général Sacken à Woras en avant de Bunzlau, et l'a mis en déroute : le général Sébastiani a fait une très-belle charge de cavalerie. Le général Lauriston a passé le Bober, et atteint l'ennemi à Jauer, lui a tué plusieurs milliers d'hommes, et fait sept à huit mille prisonniers. Les ennemis dans ces divers combats ont perdu au-delà de vingt mille hommes, et se sont retirés sur Breslau : c'est à ce moment que l'Empereur, avec sa rapidité accoutumée, est

rentré en Saxe, et que Dresde a revu de nouveau son libérateur.

Sur l'Elbe, les troupes des environs de Wittenberg et de Magdebourg, sous les ordres de M. le duc de Reggio, ont fait le mouvement sur Berlin, annoncé par les lettres des deux ministres. En manœuvrant sur sa gauche, le maréchal duc de Reggio tendait à s'appuyer à l'armée du prince d'Eckmühl, qui de son côté a battu l'ennemi sur la droite de l'Elbe, a détruit en entier le corps de Walmoden, et a porté son quartier-général le 23 à Schwerin, capitale du Mecklenbourg. L'ennemi se retirait en désordre sur Rostock et Wismar. On attend également les détails de ces opérations, et de l'entrée du duc de Reggio à Berlin. La Gazette de Leipsick, du 25, l'annonce positivement.

En Bavière, quelques patrouilles autrichiennes ont paru vers Bareuth et Hoff; elles étaient sorties d'Egra: et n'ont fait que se montrer. Le général de Wrede s'est porté sur l'Inn, suivant le cours du Danube, et menaçant Lintz.

En Italie, le prince vice-roi a appris, le 17, à son quartier-général d'Udine, que les Autrichiens avaient violé le territoire illyrien, en passant la Save, près d'Agram. L'armée d'Italie s'est aussitôt mise en mouvement, et a passé l'Isonzo, se dirigeant sur Gorice, où elle est arrivée le 20. Un corps de troupes a été jeté dans Layback, où la fête de l'Empereur venait d'être célébrée avec le plus vif enthousiasme, et où les soins de M. le gouverneur-général ont maintenu la plus grande sécurité. Déjà on annonçait que le général Hiller, qui commande les Autrichiens dans cette partie, demandait de promps renforts. Le prince-roi a fait une proclamation à l'armée.

Le Journal Italien annonce que quelques escarmouches ont eu lieu, et que nous avons fait quelques centaines de prisonniers.

Les ministres français à Prague sont revenus auprès de l'Empereur; tous les ministres autrichiens accrédités près les puissances de la Confédération du Rhin ont quité leurs résidences, et rappelé leurs envoyés. Le Danemarck a rappelé les siens auprès des cours de Berlin, de Stockolm et de Russie.

S. M. l'Impératrice a été à Cherbourg, comme sur tous les lieux de son passage, pour s'y rendre l'objet des hommages et des vœux empressés des habitans de toutes les classes, accourus de tous les points des departemens voi-

sins. C'est le 27 que le spectacle imposant, objet spécial de son voyage, a fixé les yeux de S. M. Voici quelques details renfermés à cet égard dans une lettre particulière.

Rien de plus admirable que le spectacle dont je viens d'être témoin. Ce matin, vers les dix heures, on a publié dans la ville que l'enceinte du nouveau port serait ouverte à trois heures après-midi à l'Océan. Dès une heure, plus de quarante mille personnes couvraient toutes les avenues qui y conduisent. Des tertres, des monticules distribués çà et là dans le port, offraient à ce peuple immense comme des amphithéâtres sur lesquels il s'est placé dans le plus grand ordre, et d'où il pouvait saisir d'un seul coup-d'œil l'ensemble de l'immortelle fête qui se préparait.

A côté et vis-à-vis du pavillon élevé pour S. M. l'Impératrice-Régente, on avait dressé des tentes pour sa suite, pour les diverses autorités et pour les personnes distinguées de la ville. Vis-à-vis était encore un bateau qui contenait beaucoup de monde.

A six heures, des salves d'artillerie annoncèrent l'arrivée de S. M.; la foule que renfermait le port s'ébranla alors toute entière, et se porta, par un mouvement simultané, sur le passage de l'Impératrice. Qui pourrait retracer le tableau qu'offrit ce moment! Au bruit de l'airain retentissant de toutes parts, se mêlaient les élans de l'amour et de la joie, et les sons de nombreux instrumens.

Représentez-vous ensuite la marche majestueuse des vaisseaux qui voguaient devant le port en saluant notre auguste souveraine, l'imposante procession des prélats qui répandaient autour d'eux l'eau sainte et les bénédictions, l'océan qui, cherchant à briser les liens que lui avait opposés le génie, et qu'il lui permettait enfin de rompre, jaillissait en cascades à travers la digue, et vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de cette réunion de choses merveilleuses faites pour porter l'enthousiasme dans l'ame de tous les spectateurs.

A mesure que la marée s'éleva, les flots de l'Océan se répandirent avec plus d'abondance dans le port. A neuf heures sept minutes du soir, la digue s'écroula avec un fracas épouvantable. On fut en rendre compte à S. M., qui était allée dans son palais prendre quelque repos. Elle revint au port jouir du nouveau spectacle qu'il lui présentait; elle était environnée de S. Exc. le ministre de la marine, du directeur-général des travaux et du préfet maritime.

S. M. a dû quitter Cherbourg le 1er septembre. Rouen

espérait la recevoir dans ses murs le 2, et une fête brillante lui était préparée. S. M. est attendue le 3 au palais de Saint-Cloud, de retour d'un voyage où elle a été témoin de deux grands spectacles, celui d'une conquête importante faite par le génie sur la nature, et celui d'un peuple immense faisant entendre pour le prince auquel il doit de si étonnans travaux et de si rares bienfaits, les accens de l'admiration et de la reconnaissance. S.....

ANNONCES.

Manuel Epistolaire à l'usage de la jeunesse, ou Instructions générales et particulières sur les divers genres de correspondance, suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs écrivains; par L. Philipon-la-Madelaine, de l'Académie de Lyon. *Quatrième édition*, corrigée et considérablement augmentée. Ouvrage adopté pour les Lycées. Un vol. in-12. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Ferra, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

Traité des fièvres adynamiques; par G. Roux, docteur en médecine, médecin ordinaire des camps et armées de Sa Majesté l'Empereur et Roi, membre de plusieurs Sociétés Savantes, etc. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Gabon, libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, n° 2; Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n° 17; et chez Panckoucke, libraire, rue Serpente, n° 16.

Lettres à Mme de Fronville, sur le Psychisme; par J. S. Quesné. Un vol. in-12. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée de Notes supplémentaires, avec portrait dessiné et gravé au physionotrace, par Bouchardy. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve des Petits-Champs, n° 17.

Histoire de la Guerre de Troie, attribuée à Dictys de Crète; traduite du latin par N. L. Achaintre, avec notes et éclaircissemens; suivie de l'*Histoire de la Ruine de Troie*, attribuée à Darès de Phrygie; traduite par Ant. Caillot; imprimée avec le texte en regard. Deux vol. in-12 de près de 40 pages chacun. Prix, 6 fr. et 8 fr. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Plan d'une organisation générale de tous les théâtres de l'Empire, précédé de réflexions sur la nécessité de fixer l'état moral et physique

des comédiens pour l'ordre social, pour les mœurs et pour le plus grand intérêt de l'art dramatique; par M. Fay, administrateur privilégié des théâtres de Marseille. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez Ant. Bailleul, imprimeur-libraire du commerce, rue Helvétius, n° 71; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, et chez les marchands de nouveautés.

Instructions pour conserver les dents belles et saines aux diverses époques de la vie, ainsi que pour maintenir la bouche fraîche; par J. L. Rivière, officier de santé. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue Saint-André-des-Arts, n° 58; Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Secrétaire de correspondance de la Société de Médecine de Paris, à M. Rivière, *officier de santé.*

Paris, le 25 mai 1812.

MONSIEUR, la Société de médecine a entendu avec intérêt le rapport qui lui a été fait sur votre ouvrage ayant pour titre: *Instructions sur l'art de conserver les dents, etc.* Le soin que vous avez eu de réunir dans un petit volume ce qui peut être utile aux personnes qu'intéresse la conservation de leurs dents, lui a paru digne d'éloges, et elle a honorablement déposé votre livre dans ses archives.

Je suis bien aise, Monsieur, d'avoir à vous remercier au nom de la Compagnie de l'envoi que vous lui avez fait, et j'y joins les assurances particulières de ma parfaite considération.

NACQUART, D.-M. P.

Le MERCURE DE FRANCE parait le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXIV. — *Samedi* 11 *Septembre* 1813.

POÉSIE.

LE ROSIER BLANC.

FABLIAU (*).

A quatorze ans, sous les yeux de sa mère,
Eglé vivait sans connaître l'amour.
Quelques moutons, une simple chaumière,
Petit verger qui régnait à l'entour,
Voilà ses biens. Un jour que du village
Elle rentrait à son humble logis,
Un beau berger s'offrit sur son passage :
C'était Siffrid conduisant ses brebis.
Depuis six mois à cent pas vers la plaine,
Il habitait un champêtre manoir :
Deux fois, peut-être, auprès de la fontaine
Eglé le vit, ou bien a pu le voir ;

(*) Cette pièce a été couronnée concurremment avec celle qui a pour titre : *La Naissance des Fleurs*, par la Société d'émulation de Liége. Voyez notre numéro du 14 août.

Mais aujourd'hui dans son regard modeste
Je ne sais quoi touche et parle pour lui :
Eglé veut fuir ; et pourtant elle reste,
Et dans son cœur l'amour naît aujourd'hui.

Le lendemain au lever de l'aurore,
Eglé conduit son fidèle troupeau
Sur l'herbe verte à cent pas du hameau,
Et le berger vient la trouver encore :
« Eglé, dit-il, il faut dans ces cantons,
» Se garantir de la dent meurtrière
» Du loup féroce ; une simple bergère
» Ne suffit pas à garder ses moutons. »
Et tous les deux sous la verte coudrette
Se sont assis ; la gente bergerette
Avec Siffrid chante des airs nouveaux :
Leurs chiens amis veillent sur les troupeaux.
De leur bonheur première matinée !
A son berger la belle abandonnée
Laisse couler de timides aveux ;
Candeur naïve, innocence, simplesse,
Tenaient Siffrid dans une douce ivresse,
Et la pudeur les protégeait tous deux.

Mais d'où me vient, se disait la bergère,
Le doux plaisir que j'éprouve en mon cœur ?
Ce n'est d'amour, je dois croire ma mère,
Car elle dit qu'amour est un trompeur.
Siffrid absent, combien je le désire !
C'est près de lui que je vis, je respire,
Et tout me plaît alors que je le vois :
La volupté circule dans mon être :
Pensons y bien : c'est de l'amour, peut-être ?
C'est donc bonheur que de suivre ses lois ?
Et le berger : je retrouve près d'elle
Désirs nouveaux, existence nouvelle,
Et dans mon cœur douce espérance a lui ;
Mon ame aspire une volupté pure.
On dit qu'amour porte aussi sa pointure,
Ah ! je voudrais n'exister qu'aujourd'hui !

Bonheur, hélas ! bonheur ne dure guère !
Un jour Siffrid vient, les larmes aux yeux,

A son Eglé pour faire ses adieux.
Il s'en allait au pays de la guerre,
En Lombardie, où nos preux chevaliers
Ceignaient leurs fronts d'héroïques lauriers.
Reçois, dit-il, de ton amant fidèle,
Ce Rosier blanc, symbole de candeur;
Tu soigneras cet arbuste, ô ma belle,
Tant que Siffrid régnera sur ton cœur.
Mais si jamais tu devenais parjure,
Cesse tes soins, laisse là mon Rosier:
Hélas! qu'il passe un printems sans verdure,
Plus ne verra le retour du guerrier.
Siffrid a dit: armé du bouclier,
Il est déjà passé sur l'autre rive.

Le printems fuit, l'été, l'hiver arrive;
Le Rosier blanc ne porte plus de fleurs.
Eglé gémit, Eglé verse des pleurs
En répétant sa romance plaintive:
« Quand reviendront mes plaisirs, mes beaux jours?
» A mes genoux il redisait encore:
» Eglé fidèle, objet de mes amours,
» Donne un regard à celui qui t'adore;
» Pose la main sur mon cœur amoureux;
» Que ton souris me remplisse d'ivresse;
» Que ta tendresse égale ma tendresse;
» Donne un regard et Siffrid est heureux.

» On te dira que l'amour est bizarre,
» Qu'il fait le bien et le mal à-la-fois,
» Qu'on perd et gagne alors qu'on suit ses lois,
» Qu'il guide bien et plus souvent égare,
» Qu'en l'éprouvant on n'ose l'avouer,
» Que chacun peut s'en plaindre et s'en louer:
» Ah! je m'en loue et n'ai point à m'en plaindre!
» Ah! sous ses lois Eglé n'a rien à craindre!
» Quand il est pur, il est respectueux:
» Donne un regard et Siffrid est heureux,

» A la pudeur il veut qu'on sacrifie:
» Trop vifs désirs outragent une amie:
» Il ne faut pas exiger que son cœur
» S'ouvre aux désirs qui blessent la pudeur.

» Amour pressant est un amour perfide :
» L'amant épris est modeste et timide ;
» Il est discret en exprimant ses feux :
» Donne un regard et Siffrid est heureux. »

Dans le château dont elle est tributaire,
Jeune seigneur demande la bergère ;
Il veut, dit-il, augmenter son troupeau ;
De quelques dons il l'honore sans cesse ;
Il croit ainsi s'en faire une maîtresse :
Déjà le bruit en court dans le hameau.
Un écuyer chargé de cette affaire,
Vient un matin en parler à sa mère.
Reportez-lui, dit Eglé, ses rubans :
Je n'ai point vu le seigneur du village,
Mais à Siffrid j'ai promis par sermens
De bien l'aimer et sur-tout d'être sage :
Il ne met point d'autre prix à ses feux :
Un seul regard et Siffrid est heureux.
Et ce Siffrid dans le fracas des armes,
Se disait-elle, a gardé son amour !
Sur son rosier qu'elle arrosait de larmes,
Elle jurait de l'aimer au retour.

Voilà qu'un jour en s'éveillant, la belle
Se trouve hélas ! habiter le château :
Suis-je éveillée ou rêvé-je, dit-elle ?
Ici que fais-je, où donc est mon troupeau ?
Car à Siffrid, elle a juré constance,
Cette grandeur ne peut la consoler ;
Et du guerrier se prolonge l'absence ;
Sur l'arbrisseau ses larmes vont couler :
« Ah ! rendez-moi ma chétive existence !
» Je ne veux pas des biens de l'opulence.
» Siffrid viendra, l'instant ne peut tarder :
» Osera-t-il, hélas ! me regarder ! »

Or, les bosquets se couvrent de verdure,
Et le printemps réjouit la nature ;
Le blanc rosier allait bientôt fleurir,
Bientôt aussi le guerrier revenir.
Vient le guerrier : ce n'est plus la figure
Qui séduisait à l'instant du départ ;

Un œil couvert annonce une blessure,
Le beau Siffrid a l'œil percé d'un dard.
Même il revêt l'habit de la misère :
Pour vivre aux camps il vendit sa chaumière,
Et sans oser rentrer dans le hameau,
Il vient quêter aux portes du château.
Eglé l'a vu : toujours tendre et fidelle,
Son cœur s'émeut au retour du guerrier ;
Son cœur jouit : sur l'arbre printanier
Eglé découvre une rose nouvelle ;
Siffrid mandé vient et tombe près d'elle ;
« Dans ce château, lui dit-il, quoi! c'est vous!
» Quoi! le seigneur est-il donc votre époux!
» Et ce rosier?...» Atteste ma constance ;
Je ne sais pas d'où vient mon opulence ;
Mais au rosier, Siffrid, vois cette fleur :
Ah! c'est pour toi que j'ai gardé mon cœur!
Or, le bandeau sur la fausse blessure
Tombe, Siffrid quitte ses faux habits :
Il est couvert de soie et de rubis
Et le plaisir embellit sa figure.
« Reçois, Eglé, nouveaux sermens d'amour :
» Qu'un doux hymen couronne notre flamme ;
» De ce château tu dois rester la dame :
» Tu m'élevais, je t'élève à mon tour,
» A ta vertu je devais cet hommage.
» Connais mon sort que tu rendis si beau :
» Je suis Siffrid, le berger du village,
» Je suis aussi le seigneur du château. »

Il dit ; Eglé, que sur son cœur il presse,
A tant d'amour répond par tant d'amour.
On les unit : tout dans ce beau séjour,
Tout respirait et la joie et l'ivresse :
Ils ont goûté des biens délicieux,
Et le bonheur habite encor ces lieux.

Par M. PEPIN (de Bourges), *correspondant de la Société des Sciences Physiques et Naturelles de Paris, de l'Académie d'Amiens, de la Société des Sciences et Arts de Rennes.*

A MADEMOISELLE JOSÉPHINE B***.

De Cypris, à mes yeux, la peinture divine,
Parut long-tems manquer de vérité;
Mais dès que je vous vis aimable Josephine
Je crus sans peine à sa réalité.

Par M. ***.

ÉNIGME.

Je suis une étroite maison
Qu'on habite en toute saison;
Elle n'a porte ni fenêtre,
Attendu que jamais le maître
Ne sent naître en lui le désir
De voir au-dehors, ni sortir.
Toujours dans la même attitude
Il est là, dans la solitude,
Exempt de toute inquiétude.
Des songes creux lisant dans l'avenir,
Prétendent qu'il n'est là que pour y reverdir:
Non plus que Rabelais je n'y puis rien connaître,
Et je dis comme lui que c'est un *grand peut-être.*

S........

LOGOGRIPHE.

Je suis chez les Mahométans
Le cousin germain des sultans,
Et je dois au sang de ma race
Et mon turban vert et ma place.
Retournez-moi, j'offre à vos yeux
Ce que cherche un pauvre poëte;
Sur quatre pieds, saint radieux,
Les bons Français chomaient ma fête;
Ou je suis (si vous l'aimez mieux),
Ce point que, par un coup-d'œil juste,
Atteint le chasseur qui l'ajuste;

Sur trois, le nom qu'un troubadour
Donne à l'objet de son amour ;
Ou bien une plaine sans terme,
Toujours mobile et jamais ferme ;
Ou bien enfin de la fureur
Je suis la compagne et la sœur.
Sur deux, on me voit dans la game
En deux lieux bien voisins briller ;
Mais je m'enroue à tant parler,
Devinez, Monsieur ou Madame.

H. L. S.

CHARADE.

A Paris aisément plus d'un compilateur
Par mon premier se fait auteur.
Mon dernier est le nom de cet usurpateur
Qui des deux fils d'un roi fomenta la querelle.
Joyeux jusqu'à son dernier jour,
Mon tout auprès de mainte belle,
Jadis sur sa lyre immortelle
Chanta Bacchus, chanta l'Amour.

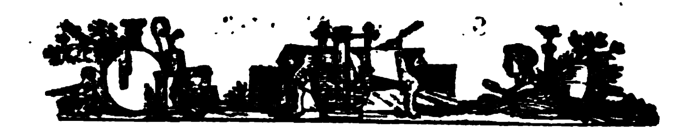
V. B. (d'Agen.)

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Amadoue.*

Celui du Logogriphe est *Centurion*, dans lequel on trouve : *ceinturon.*

Celui de la Charade est *Carlin.*



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres choisies de Barthe. Édition stéréotype d'après le procédé de *Firmin Didot*. — Un vol. in-18.

Une jolie comédie, plusieurs épîtres qui rappellent la manière de Gresset, et des pièces légères remplies de facilité et de grace, ont fait la réputation de Barthe, dont les ouvrages n'avaient jamais encore été recueillis. Ce poëte a beaucoup travaillé pour le théâtre, où il a obtenu des succès; mais deux de ces pièces seulement, *les Fausses Infidélités* et *la Mère jalouse*, sont restées au répertoire. La première est un petit chef-d'œuvre, dont l'intrigue parfaitement conduite se dénoue d'une manière très-heureuse. Le comique en est vrai et naît du contraste des caractères, qui donne lieu à plusieurs situations piquantes; le dialogue est vif, naturel et franc, les vers sont heureusement tournés, le style a la facilité, l'élégance, la verve que la nature du sujet exige, et s'il pétille d'esprit, c'est celui de la bonne comédie et non cet esprit alambiqué et ce persiflage continuel, qui règnent dans *l'Impertinent* de *Desmahis*, et dans *la Feinte par amour* de *Dorat;* pièces que certains critiques ont voulu mettre à côté des *Fausses Infidélités*.

Mais si Barthe montra, dans cet acte charmant, qu'il savait bien tracer une petite intrigue et donner à son développement toute l'action qu'il comporte, il n'en fut pas de même lorsqu'il essaya la haute comédie, parce que l'esprit de saillie et le goût ne suffisent pas pour consommer ce *grand œuvre* qui demande toutes les ressources du génie réunies au talent d'observer. Je ne parlerai pas ici de *l'Homme personnel* parce que Barthe échoua complètement, lorsqu'il voulut peindre ce caractère dont il fit une comédie plus mauvaise encore que *l'Egoïste* de Cailhava; mais comme *la Mère jalouse* a été recueillie dans l'édition que j'annonce, je saisirai

cette occasion pour prouver que l'auteur des *Fausses Infidélités* a méconnu son talent, en traitant la haute comédie.

La première obligation d'un poëte comique, est de bien choisir le caractère qu'il veut mettre en scène. Ce choix ne peut être que le résultat d'une longue observation de l'homme en particulier et des hommes en général; il demande toutes les méditations d'un esprit accoutumé à réfléchir sur les vertus et les vices des classes nombreuses dont se compose la société, et il faut bien sur-tout se garder de prendre les modifications et les nuances d'un caractère pour autant de caractères particuliers, car de simples variations, telles que celles que peut offrir l'*Intrigant*, par exemple, ne doivent présenter que des traits vagues, si on les isole d'un *ensemble* qu'elles contribuent à faire connaître. Il ne faut pas non plus que des travers passagers et des vices extrêmement rares deviennent le sujet d'un ouvrage destiné à nous amuser en nous donnant des leçons, parce que le poëte manque son but s'il met sous les yeux des spectateurs, des mœurs dont le plus grand nombre ignore l'existence.

Une mère, jalouse de sa fille jusqu'à vouloir l'éloigner des lieux qu'elle habite pour n'être pas effacée par elle, est un caractère bas et odieux, dont il ne peut résulter aucune espèce d'intérêt dramatique, dans quelque situation qu'on le place. C'est d'ailleurs un être hors de la nature, dont le cœur d'une mère n'a jamais pu offrir l'idée. Je sais que les femmes sont d'une discrétion à toute épreuve lorsqu'il s'agit de leur âge, je sais que bien loin de dévoiler un pareil secret, elles donnent de fréquens démentis à leur acte de naissance, mais il y a bien loin du désir de passer dans le monde pour la sœur aînée de sa fille, à une jalousie aussi hideuse que celle de Mme *de Melcour*.

Le sujet que Barthe a choisi est donc mauvais, puisqu'il n'appartient pas à l'ordre naturel des passions ou des vices, et si par hasard ce caractère odieux existe, les exemples en sont tellement rares qu'il était inconvenant de le mettre sur la scène.

Voyons maintenant si le poëte a été plus heureux dans la peinture que dans le choix du sujet.

Dans une pièce à caractère, tout doit concourir à le développer. L'individu qu'on veut peindre paraît-il devant nous, il faut que ses actions, ses discours, ceux des personnes qui l'entourent, et divers incidens habilement ménagés tendent au même but; est-il hors de la scène, tout doit être combiné de manière à ce qu'il ne sorte pas un instant de notre pensée; sinon la comédie, quel que soit le mérite des détails, ne vaut absolument rien.

On sent, après cela, qu'il faut bien concevoir un caractère, apprécier ses nuances, déterminer ses modifications et ses rapports avec d'autres caractères connus, faire habilement jouer les ressorts qui le mettent en jeu et le placer dans des situations propres à son développement, pour que la pièce acquière ce degré de perfection que l'esprit humain peut donner à ses conceptions.

L'auteur de *la Mère jalouse* n'a pas fait toutes ces réflexions avant de tracer son plan, c'est pour cela qu'il est si mauvais. En effet, le principal personnage ne se rend jamais compte de la nature des sentimens qu'il éprouve. On est long-tems à savoir quels sont les motifs qui le font agir, et après le premier acte, entièrement consacré à l'exposition, le spectateur n'est pas encore au fait de l'action qui va s'engager, et n'a qu'une idée bien vague de la jalousie de Mme *de Melcour*.

L'action se noue au second acte d'une manière très-brusque; on commence à voir alors que l'intention de la mère est de marier sa fille à un provincial pour l'éloigner d'elle. La jeune personne douce et timide a un amant passionné, mais la mère que l'auteur rend un peu coquette pour motiver sa jalousie, se persuade qu'elle est adorée par l'amant de sa fille, et quand celui-ci se jette à ses pieds pour lui demander la main de *Julie*, elle s'attend à une déclaration et ne peut cacher sa surprise en découvrant qu'on ne pense nullement à elle. Alors elle fait tous ses efforts pour accélérer le mariage de sa fille avec un étranger; tandis que les jeunes amans et ceux qui s'intéressent à leur sort, travaillent à prévenir

une semblable union. C'est-là seulement que l'action s'engage, car la moitié de la pièce n'est remplie que par des scènes et des incidens préparatoires. A Mme *de Melqour* et à son gendre futur, sont opposés les deux amans, une tante qui dégénère souvent en caricature, un ami froid et raisonneur, et un mari plus froid encore. . . .

La jalousie, qui fait le sujet de la pièce, s'aperçoit à peine dans le dernier acte, où l'auteur s'est plus occupé de ménager des incidens favorables aux amans, que de faire connaître *la Mère jalouse* : aussi cet acte appartient-il moins à la comédie de caractère qu'à la comédie d'intrigue.

Si Barthe avait médité d'avantage son sujet, il l'aurait animé en donnant plus de nerf et au principal personnage et à ceux qui doivent contraster avec lui. Une scène entre la mère et la fille, dans laquelle celle-là, combattue par deux sentimens opposés, aurait laissé apercevoir sa jalousie en s'efforçant de la dissimuler, eût produit un grand effet dramatique. L'auteur devait aussi ménager avec beaucoup d'art, une situation dangereuse pour la fille, dont la fatale passion de la mère serait la cause, et qui réveillerait toute sa tendresse maternelle sans éteindre sa jalousie. On aurait vu naître de cette lutte de deux sentimens également vifs, ces traits qui peignent mieux un caractère que les longs discours et les scènes de raisonnement.

Mais si la pièce pêche par l'ensemble et la conduite, on y trouve du moins des détails brillans, quelques bonnes scènes, et le style vaut presque celui des *Fausses Infidélités*; en un mot, c'est un mauvais ouvrage fait par un homme de beaucoup de talent.

Dans ses épîtres, Barthe qui avait bien étudié la manière de Gresset, imite avec beaucoup de bonheur les formes de son style, sa grâce, son abondance, sa diffusion et ses tournures; mais il a généralement moins d'abandon. On sent que ses imitations quelquefois trop serviles, lui ont coûté des peines infinies, au lieu que si Gresset a mis beaucoup de travail dans ses compositions, les lecteurs du moins ne s'en aperçoivent pas.

La première des épîtres de Barthe est adressée à l'élo-

quent Thomas, et traite du génie considéré par rapport aux beaux-arts. Il y a de bonnes choses dans cette épître, mais il y règne un certain vague qui fatigue, on y trouve quelques pensées fausses, et d'ailleurs le poëte s'est servi des vers mêlés, tandis que l'alexandrin convenait mieux à un sujet philosophique.

Les autres épîtres fourmillent d'idées ingénieuses, presque toujours exprimées d'une manière originale. Voici un fragment de celle qui est adressée à Mme du Boccage, et qu'on croirait de Gresset.

Ces fiers vengeurs de nos Etats,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent pleins d'aménité
Plier leur mâle caractère
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Venus à leurs derniers momens,
Ils feignent des empressemens
Même au-delà de leur automne;
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des ariettes
Et pour Chaulieu quittent Folard;
Changés en héros de toilettes
Ils expirent sous l'étendard
Et des prudes et des coquettes.
. . . .
. . . . . . Un Crésus imbécille,
Qui ne sait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais dédaigneux,
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux

Ne daigne pas toucher la terre ;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches autels :
Il s'empresse à soumettre aux belles
Qui le flattent d'un air malin,
Ses chars qu'a vernissés Martin,
Ses gros galons et ses dentelles,
Les bijoux qu'étala sa main,
Ses précieuses bagatelles,
Ses architectes, ses brodeurs,
Son faste, ses fausses grandeurs,
Toutes ses risibles hauteurs,
Ses amis que son or éveille,
Les dédicaces des auteurs
Et ses ancêtres de la veille.

On trouve dans la même épître un tableau de la *bonne compagnie*, qui doit être cité autant pour la vérité des traits que pour son mérite poétique.

Observer l'effet d'un pompon,
Et méconnaître un caractère ;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministère ;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'occuper d'une chanson ;
Immoler les mœurs aux manières,
Et le bons sens à des bons mots ;
Dire gravement des misères,
Et plaisanter sur des fléaux ;
Sifler l'air simple d'un héros,
Et chérir les têtes légères ;
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaîté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie ;
Paraître poli par fierté,
Perfide par galanterie ;
Généreux sans humanité ;
Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par désir d'être flatté ;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté,

Plus souvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaisie,
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté ;
Telle est la bonne compagnie.

Les diverses pièces de Barthe sont remplies de morceaux semblables à ce que je viens de citer. Les lecteurs pourront s'en convaincre en lisant les épîtres sur l'*Ennui*, *l'Amitié des Femmes*, *l'Enjouement*, *le Régime*, *le Danger d'aimer une femme gaie*, etc. : l'épître sur les *mœurs de Paris*, adressée à M. Dulard, est peut-être ce que l'auteur a écrit de plus parfait en ce genre. On va en juger par les vers suivans :

Grands talens, spectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt sifflés,
Seigneurs vils, Midas boursoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe fastueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeunes guides,
Moines vermeils, riches prélats,
Abbés, Adonis en rabats;
Savans au teint pâle et livide,
Populace de beaux esprits,
Magistrats aux discours fleuris;
Marquis bruyans à tête vide,
Amans volages, bons maris :
De tous les objets dans Paris
J'admire la source féconde,
Et cette reine des cités
A mes yeux toujours enchantés
Présente un abrégé du monde.

L'éditeur a placé à la suite des épîtres, les poésies diverses de l'auteur. On y trouve du médiocre et même du mauvais, mais il y a des pièces charmantes, tels que les *Statuts de l'Académie de musique*, petite satire fort gaie et pleine de traits que l'auteur du *Pauvre Diable* ou celui des *Nouveaux Saints*, n'aurait pas désavoués. Il y a

également de bons vers dans la lettre de l'abbé de Rancé, à laquelle Laharpe fit une réponse que Voltaire honora d'une préface, et qui est peut-être le meilleur morceau de poésie de son auteur.

Barthe a composé un *Art d'aimer*, ce poëme, qui n'a pas encore été publié, le sera sans doute et obtiendra un grand succès si son mérite répond à celui des fragmens qu'on connaît. J'en vais citer les vers suivans qui sont imités d'Ovide, et dans lesquels le poëte parle de la sorte à un jeune amant assis dans un jardin public, à côté de celle qu'il aime, et à laquelle il voudrait adresser la parole.

. . . . tu t'assieds non loin d'elle ;
Tu n'entends plus la voix de l'ami qui t'appelle ;
Mais tu veux lui parler : tu le veux, eh comment ?
Laisse-moi, jeune élève, y rêver un moment.
Sur sa robe voltige une mouche bruyante,
Chasse-la, tout-à-coup jette un cri d'épouvante.
Tu n'en aperçois point ? eh ! chasse-la toujours ;
Quelques mots vont payer cet important secours.

Cette charmante idée appartient à Ovide, que l'auteur a bien mieux imité dans une première leçon, rejetée mal-à-propos. On connaît les vers du poëte latin, ils sont remplis de grâce, et celui-ci sur-tout,

Et si nullus erit pulvis, tamen excute nullum,

a un charme tout-à-fait intraduisible : voici comment le poëte français avait d'abord traduit :

A vos yeux sur son sein vole un grain de poussière,
Otez-la promptement, mais d'une main légère.
— Je n'oserai jamais, dites-vous, quel discours !
— Je n'en aperçois point. — Mais ôtez-la toujours.

On voit facilement combien ces vers sont supérieurs à ceux qui les ont remplacés.

La notice sur la vie de Barthe, qui est en tête de cette édition, est l'ouvrage d'un littérateur avantageusement connu par la variété de ses talens et la pureté de son goût.

L. A. M. Bourgeat.

FRÈRES ET SŒUR.

Nouvelle, par Mme CAROLINE PICHLER, *traduite par Mme* DE MONTOLIEU.

(SUITE ET FIN.)

JULIE arriva chez son père, qui s'aperçut de l'altération qui régnait sur sa figure, et lui en demanda la raison. Elle la raconta avec une telle véhémence, avec une telle émotion, que Winterfels en fut lui-même saisi; l'idée qu'Auguste vivait encore, qu'il reverrait peut-être ce jeune homme chéri, le comblait de joie. Il se fit répéter par Julie chaque circonstance, chaque mot, et sur-tout retracer chaque trait de la figure de la marquise; souvent en l'écoutant il paraissait préoccupé, souvent il soupirait; enfin il alla à son bureau, sortit d'un tiroir caché par un secret, un portrait de femme en miniature, richement entouré de brillans, le montra à Julie, et lui demanda si elle reconnaissait la personne qu'il représentait? Grand Dieu! s'écria-t-elle, c'est la marquise de Neuillange, telle qu'elle a dû être dans sa jeunesse. Comment son portrait se trouve-t-il entre vos mains? Qui est cette femme? Pourquoi son sort est-il lié à celui d'Auguste? Le comte ne répondit rien, il était pâle, et tellement ébranlé qu'il fut obligé de s'asseoir. Julie le soutint: il se recueillit un peu, et de nouveau elle l'accabla de questions; mais Winterfels lui fit signe avec la main de se taire: je ne peux pas te répondre, mon enfant, dit-il enfin avec une profonde émotion, mais avec bonté, il faut d'abord que je sache si un crime effroyable........ Prends patience, mon cher enfant, dès que je serai mieux informé, tu sauras tout. Il pria Julie de se retirer, s'enferma dans son cabinet, et pendant plusieurs jours il n'en sortit point et ne vit ses enfans qu'aux heures des repas: lorsqu'il y venait, il était sombre, préoccupé, silencieux et tourmenté d'une inquiétude secrète; personne n'osait le questionner, et même Julie, qui connaissait l'origine de cette disposition de son ame, ne pouvait en deviner la cause.

Le soir du huitième jour depuis son retour, Julie fut appelée chez son père; elle s'y rendit avec un violent battement de cœur, et lorsqu'elle se trouva vis-à-vis de lui, elle le regarda avec un œil scrutateur, comme si elle eût voulu lire son arrêt sur sa physionomie. D'un ton sérieux

et solennel ; il lui dit de s'asseoir, et après une introduction où il lui expliqua qu'il y avait des cas où des parens poussés par la force des circonstances pouvaient se voir obligés de découvrir à leurs enfans des fautes de leur propre jeunesse, et qu'alors même les enfans n'avaient pas le droit de les juger, il commença à lui raconter avec beaucoup de ménagement l'histoire de ses relations avec la duchesse de ***. C'est cette princesse, continua-t-il, que tu as vue sous le nom de la marquise de Neuillange. Auguste vit, ton cœur ne s'est pas trompé; mais la marquise n'est point son épouse, elle est sa mère, et Auguste........ est ton frère.

Mon frère ! répéta Julie avec effroi et pâle comme la mort. Auguste serait mon frère !

Tu vois maintenant, reprit le comte, le vrai, le puissant, l'inébranlable motif du repoussement, de l'horreur que m'inspirait votre amour mutuel, cette erreur de la nature, cette........

Le comte aurait pu continuer long-tems à parler, sans que Julie l'eût interrompu; elle était tombée sans connaissance et sans mouvement sur les coussins de l'ottomane où elle était assise. Lorsqu'à l'aide de son père elle eut repris ses sens, elle lui demanda la permission de se retirer dans son appartement, d'où elle ne sortit que le lendemain à l'heure du dîner. Elle ne parla point à son père des confidences qu'il lui avait faites, et de son côté le comte craignant d'exciter de nouveau l'émotion dans l'ame de Julie et la sienne propre, n'en fit pas mention. Ce ne fut que quelques jours après qu'elle se sentit en état de parler d'un sujet qui, traité même avec un ménagement extrême, aurait produit en elle les plus violens ébranlemens. Alors elle supplia son père de lui raconter les détails de cette étonnante histoire.

La duchesse de *** avait consenti volontiers, lorsque son amour pour Winterfels était encore dans toute sa force, qu'il fît élever chez son frère le gage de cette malheureuse passion. Plus tard, lorsque la première ivresse s'était évanouie, et qu'une connaissance plus approfondie du caractère du comte eût refroidi chez elle et son amour et son estime, elle avait conservé une tendresse inexprimable pour son fils, d'autant plus vive, que le ciel lui avait refusé le bonheur d'avoir des enfans de son mariage. Elle avait toujours trouvé moyen d'avoir des nouvelles de cet enfant chéri, mais avec les plus grandes précautions, afin que le comte, avec lequel elle

avait rompu toute espèce de relation, ne s'en doutât pas. Les progrès de son fils, le développement de son excellent caractère, les belles espérances qu'il donnait, avaient répandu sur sa triste existence le seul bonheur dont elle fut susceptible. Elle l'avait vu avec déplaisir transplanté de la maison tranquille de son oncle dans le brillant hôtel de son père, mais elle ne pouvait pas l'empêcher; et lorsque peu de tems après son vieux époux vint à mourir, et que cet événement lui donna la liberté de vivre dans la solitude, avec ses sentimens et ses souvenirs, sa plus douce occupation était de songer aux moyens de pouvoir rapprocher d'elle le seul objet qu'elle aimât au monde, son cher Auguste, dût-elle même ne pas pouvoir lui découvrir les vrais rapports qui existaient entre eux. Lorsqu'elle avait appris qu'il quittait la maison de son père, ses sollicitudes pour lui avaient augmenté; elle avait aussi appris sa passion malheureuse pour sa sœur. Quand il fut placé au régiment, qu'il entra en campagne, elle prétexta un voyage et se rapprocha du théâtre de la guerre. Elle reçut la nouvelle qu'il était dangereusement blessé dans une ville peu éloignée du champ de bataille : malgré la douleur que ressentait son cœur maternel du danger où était ce fils unique et chéri, elle conserva assez de force pour la surmonter, pour se mettre au-dessus du malheur, et pour tâcher de s'en servir pour fonder l'espoir d'un plus heureux avenir. Elle conçut alors l'idée de le faire passer pour mort aux yeux de tout le monde, même de ceux de Julie et de son père; elle seule devait savoir qu'il existait encore.

Elle alla le joindre à l'ambulance où il avait été déposé, et où on commençait à ne plus craindre pour sa vie. Le général dont Auguste était prisonnier servait une puissance alliée avec la maison souveraine à laquelle appartenait feu le duc de ***, époux de la duchesse : elle se découvrit à lui, et en obtint toutes les marques de déférence, tous les égards dus à une princesse de son rang. Déjà il avait conçu pour son prisonnier de l'estime et de l'attachement : la duchesse lui confia tout l'intérêt qu'elle prenait à ce jeune homme, et de ses projets autant qu'il était nécessaire pour l'engager à la seconder et à lui garder le secret. Elle acheta au poids de l'or la discrétion et le témoignage du chirurgien et des personnes qui servaient l'hôpital. Parmi le nombre considérable des blessés, on ne faisait pas grande attention à un individu. On expédia donc un certificat. Le général écrivit

au comte de Winterfeld le décès de son neveu, et dès qu'Auguste put supporter le mouvement d'une litière, il fut transporté secrètement auprès de sa mère, dans la ville où elle avait établi son domicile. Ne connaissant point encore ses relations avec la femme généreuse et bienfaisante qui montrait un intérêt si vif à un jeune militaire étranger, et lui prodiguait les plus tendres soins, ne soupçonnant point quels projets elle avait sur lui, il était surpris, mais se sentait en même tems pénétré de reconnaissance, et ne pouvait même se défendre d'aimer cette généreuse inconnue. Lorsque peu-à-peu il commença à se rétablir, à reprendre des forces, et qu'elle le crut en état de supporter sans danger une découverte intéressante, elle l'informa avec prudence et beaucoup de ménagement de son sort et de sa naissance : il fallut qu'Auguste, en découvrant une mère chérie, renonçât pour toujours à la bien-aimée de son cœur. Il fut tellement ébranlé des sentimens divers qui l'oppressaient, qu'il faillit retomber dans l'état périlleux de maladie d'où il était à peine sorti ; il ne dut sa conservation qu'aux soins tendres, infatigables, et à l'amour maternel de la duchesse. Lorsqu'il eut repris assez de calme pour réfléchir aux circonstances où il se trouvait, il ne put qu'approuver le plan qu'elle avait formé, et se convaincre, quoique son cœur en fût déchiré, que la supposition de sa mort pouvait seule assurer le repos et le bonheur de Julie. Il se résigna avec une fermeté et une confiance religieuse à ce qu'il n'était pas en son pouvoir de changer : il renonça à Julie, mais en même tems il renonça aussi à jamais à l'idée de se marier et même à l'amour. Il trouva une espèce de consolation dans le sentiment et la résolution de se vouer en entier à sa mère, et de ne plus vivre que pour elle seule. Ils arrêtèrent alors le plan de leur existence future, ils résolurent, pour échapper à la curiosité et aux recherches, de s'établir dans un pays fort éloigné de la cour où la duchesse avait vécu jusqu'alors, d'y acheter une terre écartée de toute ville considérable, sous un nom supposé et sous la qualité d'émigrés. Pour mieux dérouter, Auguste devait passer pour le mari de la duchesse, dont il aurait fait la connaissance au service, pour laquelle il aurait pris de l'inclination, et qu'il aurait épousée malgré la disproportion de leurs âges. Elle avait prétexté à la cour un voyage en Italie, qui devait durer plusieurs années ; elle fit même courir le bruit qu'elle voulait y finir sa vie, et elle sut maintenir le monde dans

cette erreur, au moyen de lettres portant des dates supposées, qu'elle faisait passer par des correspondans qu'elle avait su se ménager dans ce pays-là. Après la mort de Winterfels, et lorsque Julie serait mariée, heureuse, et que tout souvenir du passé serait effacé, elle voulait sortir de sa retraite, faire prendre à Auguste un état honorable dans sa patrie, et résider aux mêmes lieux où les circonstances qui l'attendaient pourraient le fixer. Il y avait assez peu de tems qu'ils étaient établis dans la contrée que Julie traversait pour retourner chez son père. L'obligeance naturelle de la duchesse et de son fils les avaient engagés à offrir l'hospitalité à une dame étrangère qui se trouvait dans l'embarras, sans se douter qui elle était. Lorsque Julie déclina son nom, la duchesse éprouva un saisissement passager; mais la compassion et l'amour maternel lui inspirèrent au même instant un tendre intérêt pour la sœur, pour l'amante de son fils, dont la figure et le maintien lui avaient plu au premier abord. Dès que Julie se fut retirée, elle fit appeler Auguste et lui apprit qu'elle était la personne qui se trouvait maintenant dans le château : il en fut terrassé, mais il se décida tout de suite à ne pas la voir; cependant il se préparait au rôle qu'il jouerait si le hasard la lui faisait rencontrer, lorsqu'elle rentra dans le salon. Heureusement sa mère avait eu le tems de l'instruire, mais encore lui fallut-il toute la force de son ame et sa profonde résignation au malheur d'être à jamais séparée de Julie, pour l'aider à soutenir le caractère de froideur et d'indifférence qu'il s'était fait la loi d'adopter. Bientôt cette cruelle dissimulation, vis-à-vis de l'amie qu'il avait tant aimée, et qu'il chérissait encore avec un sentiment différent, mais tout aussi exclusif, lui pesa si fort, qu'il sortit de la chambre et ne voulut plus reparaître devant elle. Il avait remarqué l'effet que sa vue avait produit sur elle, et ne pouvait douter qu'il régnait encore dans son cœur; il sentait tout ce qu'elle devait éprouver, et ne voulait pas renouveler et prolonger son tourment. Toute la nuit il fut combattu entre cette résolution et le désir ardent de la revoir encore une fois, comme la seule consolation qu'il eut à espérer dans ce monde. Enfin ce désir l'emporta, il la revit avec une émotion bien vivement partagée; sa fermeté commençait à l'abandonner, lorsque l'exclamation de Julie, quand elle se crut sûre que c'était lui, lui rendit sa force, lui rappela le serment du mystère qu'il avait prêté

à sa mère, et l'entraîna loin du danger où il se trouvait, et de celle qu'il allait perdre une seconde fois et pour toujours. Cette entrevue le laissa en proie aux sentimens les plus déchirans, qui détruisirent pour long-tems le calme dont il commençait à jouir.

Julie apprit toutes ces circonstances par la réponse de la duchesse à son père, qui lui avait écrit dans les premiers momens de trouble qui avaient suivi le récit de Julie à son retour. La duchesse se voyant découverte, et touchée de la tendresse paternelle que Winterfels témoignait pour son fils, lui avait répondu avec une noble dignité, qui indiquait assez au comte sa ferme résolution de ne plus renouer aucune relation avec lui : elle lui donnait tous les détails que l'on vient de lire sur ce qui était arrivé à Auguste, et sur ce qu'elle avait fait pour lui ; mais elle lui faisait entendre qu'elle regardait ce fils, qui lui devait la vie une seconde fois, comme sa propriété exclusive, et qu'elle désirait ne pas se séparer de lui. Elle promettait d'entretenir dans son cœur le respect et l'attachement filial qu'il devait à son père, tout en faisant sentir à celui-ci qu'après ce qui s'était passé, il ne serait pas prudent qu'Auguste revînt chez lui et revît Julie, en même tems qu'il était nécessaire pour leur tranquillité mutuelle que le plus profond secret fût observé auprès de tout le monde.

Le comte communiqua cette lettre à sa fille. Depuis que Julie connaissait entièrement son sort, elle était encore mille fois plus malheureuse ; l'idée d'avoir eu de l'amour pour son frère, son horreur pour cette passion reprouvée par la nature, et qui lui avait paru jadis si naturelle et si innocente, minaient son ame et sa santé. Plus que jamais elle soupirait après la solitude et le silence de l'abbaye, seul endroit où elle pouvait espérer du soulagement à ses peines et du repos pour sa conscience. Elle ouvrit son cœur, à cet égard, au médecin qui la soignait, le pria d'en parler à son père. Il s'en acquitta avec zèle ; elle y joignit elle-même les sollicitations les plus pressantes, et le comte avait déjà à moitié consenti lorsqu'il tomba dangereusement malade. Dans un tel moment Julie renonça d'elle-même à l'idée de s'éloigner de lui ; elle se dévoua à le soigner avec un zèle, une tendresse, une constance dont personne, pas même Winterfels ne l'aurait cru capable ; elle faisait plus que ses forces et que le médecin ne lui permettaient : on aurait dit qu'un sentiment

intérieur la poussait à se prêter aux soins les plus pénibles, et les plus fatigans, comme si elle eût voulu, par une espèce de pénitence physique, expier le crime involontaire qu'elle se reprochait sans cesse.

Jamais son père n'avait éprouvé pour elle autant d'affection. Touché de tant de dévouement et commençant seulement alors à apprécier les vertus de sa fille, il s'attachait plus fortement à elle aux portes de la mort, et elle devenait un lien de plus qui l'attachait à la vie, qu'il n'était déjà pas disposé du tout à quitter. Cependant ce moment si redouté approchait, et les médecins le voyant près de sa fin sans aucun espoir de pouvoir la retarder, crurent qu'il était nécessaire de l'en avertir, afin qu'il pût mettre ordre à ses affaires. Personne n'osait se charger de cette pénible tâche, sa frayeur de la mort étant trop bien connue. Enfin Julie l'entreprit, et après plusieurs scènes aussi pénibles que douloureuses, elle parvint à détacher l'ame de son père de ce monde, et à la diriger vers l'espoir d'une meilleure vie. De cette manière elle parvint à lui faire envisager avec calme et résolution les approches de la mort. Il fit ses dernières dispositions, et il ne lui restait qu'un seul désir pour ce monde, celui d'embrasser encore ses deux fils. Charles voyageait depuis six mois; Julie frémit à l'idée de revoir Auguste, mais le cœur de son père tenait si fort à cette dernière satisfaction, qu'elle se résigna encore à ce dernier sacrifice, et qu'elle rassembla, pour s'y préparer, toutes ses forces naturelles, augmentées de celles que lui donnait la religion et la résolution de remplir tous ses devoirs vis-à-vis de son père mourant. Elle en eut déjà le plus grand besoin, lorsque le comte exigea d'elle d'écrire à Auguste pour le prier de venir recevoir sa bénédiction, n'ayant plus la force lui-même d'écrire. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle obtint la permission de s'adresser à la marquise plutôt qu'à son frère : elle ne pouvait songer sans frémir au jour de son arrivée. Elle écrivit aussi à Charles pour l'engager à revenir.

Dans une soirée d'hiver, sombre et nébuleuse, elle était assise auprès du lit de son père, lorsque la porte s'ouvrit doucement; elle tourna la tête, Auguste était devant elle! Qui est-là! demanda d'une voix éteinte le comte, caché dans ses rideaux. Julie n'était pas en état de répondre; elle s'était levée de son siége, elle voulait fuir, mais un regard sur cette figure chérie la retint comme enracinée à

la même place. C'est-moi, mon père, dit Auguste. Au son de cette voix tant aimée, Winterfels lui tendit les bras; Auguste se jeta à genoux à côté du lit et cacha son visage inondé de larmes dans les mains de son père : Julie aussi put alors pleurer. Auguste l'entendit sangloter, il se releva, et lui prit la main en lui disant d'une voix étouffée : ma sœur, ma chère sœur! mais elle détacha sa main avec véhémence et quitta la chambre avec précipitation. Winterfels aimait trop son fils, il avait trop pitié de sa situation, pour ne pas le ménager dans un aussi cruel moment; il ne voulut pas interrompre le combat violent que son ame devait éprouver en lui adressant la parole : ce ne fut que lorsque Auguste se fut un peu calmé et qu'il se rapprocha lui-même du lit, en demandant pardon à son père de l'émotion que son arrivée subite avait pu lui donner, que le comte, sans faire mention de ce qui s'était passé jadis, et à l'instant même, commença à lui parler des arrangemens que sa mort prochaine rendrait nécessaires. Il exigea la promesse de rester auprès de lui jusqu'à son dernier soupir, et de ne pas même s'éloigner avant l'époque qu'il désigna et où les affaires relatives à la succession devaient être terminées.

Quelques heures après Julie rentra dans la chambre, pâle, abattue, et les yeux encore gonflés de larmes. Elle se plaça vis-à-vis d'Auguste, mêla quelquefois un mot dans la conversation; mais tout son maintien peignait le trouble qui régnait dans son ame. Tous les trois évitaient tout ce qui pouvait rappeler la moindre trace du passé et des anciens rapports dans lesquels ils s'étaient trouvés, et chacun faisait des efforts pour s'accoutumer d'avance aux nouvelles relations qui devaient maintenant exister entre eux.

La joie de revoir son fils avait rallumé une dernière étincelle de vie chez le comte; mais bientôt elle recommença à pâlir, et le lendemain de l'arrivée d'Auguste, avant celle de Charles, il rendit le dernier soupir dans les bras de ses deux enfans. Auguste et Julie restaient maintenant seuls dans cette maison de deuil; ils sentaient profondément ce que cette situation avait de pénible; ils s'évitaient autant que possible, et cherchaient dans les arrangemens et les dispositions que nécessitaient la mort de leur père, de l'occupation, et quelques distractions aux sentimens douloureux qui les tourmentaient. L'arrivée de

Charles, qui eut lieu peu de jours après, leur donna quelque soulagement.

Dès que son père eut fermé les yeux, Julie avait écrit à Mme Wender, c'est ainsi que s'appelait la personne qui l'avait élevée à la campagne, pour la prier de venir passer quelque tems auprès d'elle. Elle avait pris pour prétexte les affaires et les embarras qu'occasionnaient les partages de la fortune paternelle, et auxquels sa tristesse et sa santé ne lui permettaient pas de vaquer seule. Mme Wender devait l'aider; mais le véritable motif qui lui faisait désirer la présence de cette femme estimable, de cette amie maternelle, était la crainte de rester seule avec Auguste.

Mme Wender qui avait toujours chéri son élève, qu'elle envisageait plutôt comme sa fille adoptive, s'empressa de se rendre à cette invitation : elle arriva un jour après Charles. Le comte avait fait un testament par lequel il instituait Charles son fils, son héritier, et donnait à Julie un somme considérable, qui devait lui assurer une existence indépendante. Julie avait reçu sa seconde mère avec un sentiment si doux, qu'il lui avait fait presque oublier ses peines, au moins pour quelques instans. Mme Wender y avait répondu avec la plus vive tendresse; mais cependant, depuis l'ouverture du testament, Julie crut apercevoir une espèce d'embarras, quelque chose de gêné dans la manière de son amie : elle lui en demanda la raison. Mme Wender ne voulut pas d'abord en convenir; mais bientôt, au grand étonnement de Julie, elle commença à parler du legs considérable que le comte lui avait fait; puis des avantages que procuraient la fortune et le rang. Elle compara ensuite ces avantages avec les jouissances et le bonheur que donnent la religion et la vertu dépouillées même des biens de ce monde, et fit sentir à Julie combien ce dernier genre de vie était préférable. Elle lui demanda si elle se trouverait bien malheureuse lorsqu'un coup du sort, inattendu, la priverait subitement de sa fortune et de son état. Julie lui répondit que dans ses idées de bonheur, et d'après ses besoins modérés, un tel coup la frapperait sûrement, mais ne la rendrait point très-malheureuse. Je le crois, mon enfant, reprit Mme Wender, je connais votre cœur, vos principes, votre façon de penser; mais si ce n'était point un accident, un effet du hasard qui vous privât de tous ces biens? si, par exemple, vous veniez à apprendre que vous les possédez injustement, seriez-vous

disposée à les rendre au véritable propriétaire, lors même qu'il l'ignorerait ?

Ma mère, dit Julie, toujours plus surprise, pouvez-vous le demander ? Je n'hésiterais pas un instant à renoncer à des biens que je n'aurais pas le droit de posséder ; mais que signifient ces singulières questions ? où voulez-vous en venir ?

—Elles ne sont pas si bazarres que vous l'imaginez, mon enfant ; mais je te connais, je t'ai toujours vu suivre les principes que j'ai cherché à t'inculquer, je puis donc sans craindre de te faire trop de peine, t'informer de ta véritable position.

A ces mots Julie frémit ! les terribles éclaircissemens qu'elle avait déjà reçus en pareille matière, se représentèrent à sa mémoire et la firent frissonner. Mme Wender gardait le silence ; Julie l'interrompit avec effort en s'écriant : Oh ! ma mère, qu'avez-vous à me dire ? parlez, je suis préparée à tout.

— Tu t'es crue jusqu'à présent la fille du comte de Winterfels ?

Et ne la suis-je pas ? reprit Julie avec une vivacité qui effraya Mme Wender, qui, dans ce moment, l'interprétait différemment. Ecoutez-moi avec calme, ma chère Julie, et comptez sur l'amour de votre frère.

— De mon frère ! et du quel ?

Du quel ! répéta Mme Wender avec étonnement. Je ne vous en connais qu'un qui jusqu'à présent a porté ce titre, Charles....

— Charles ! Et c'est sur l'amour de Charles que je dois compter ? Oh ! mon amie, ma mère, expliquez-vous, donnez-moi le mot de cette énigme ?

Je le veux bien, si tu veux ne plus m'interrompre.

Julie se contint et promit d'écouter tranquillement.

Tu sais, ma chère amie, que la comtesse de Winterfels mourut en couche de son dernier enfant ; c'était toi. Le comte envoya sa fille à la campagne avec sa nourrice, et nous écrivit en même tems pour nous prier, mon mari et moi, de surveiller l'enfant tant qu'elle serait chez sa nourrice, et nous écrivit ensuite, dans notre maison, de l'élever comme nous éléverions notre propre fille, si nous en avions une. J'aurais pris tout de suite chez moi la petite comtesse, si je n'avais pas été sérieusement malade lorsque cette lettre arriva. Dès que je fus convalescente, j'insistai

pour que la nourrice vînt habiter ma maison avec l'enfant, afin de l'avoir toujours sous les yeux. Pendant ma maladie on nous dit que ta fille de la nourrice, ta sœur de lait, était morte. Anne arriva chez moi avec toi; je te reçus et t'élevai avec la plus vive satisfaction; plus tu grandissais, plus je voyais comme ton excellent caractère se développait, et plus je m'attachai à toi : ce fut avec le plus grand chagrin que je fus obligée de te céder à ton père, lorsque tu eus ta quatorzième année. La bonne Anne, ta nourrice, mourut, comme tu t'en souviens, deux ans après notre séparation; mais avant sa mort elle confessa au curé un crime qui avait souvent pesé sur sa conscience, et pour lequel elle désirait recevoir l'absolution, ou au moins quelques consolations avant de paraître devant le trône de l'Éternel. Ce n'était point sa fille qui était morte à l'âge de quelques semaines, mais bien celle de la comtesse, faible rejeton d'une mère maladive, qui portait en elle, déjà en naissant, le germe d'une mort précoce. L'amour maternel, l'espérance de procurer à sa fille un sort brillant, la crainte de la colère du comte, qui aurait pu attribuer la mort de son enfant à quelques négligences de la part de la nourrice, tous ces motifs réunis avaient entraîné Anne à substituer sa fille à la défunte, et depuis, la terreur des suites d'un pareil délit, s'il était connu, l'avaient empêché de le découvrir, et le chagrin d'être séparée de son enfant, ses remords, avaient accéléré sa fin.

Mme Wender voulait continuer; mais Julie qui avait entendu avec la plus violente émotion ce récit, poussa un cri perçant et tomba évanouie aux pieds de son amie. Celle-ci, d'autant plus effrayée qu'elle avait cru Julie assez forte, assez préparée pour supporter cette découverte et la perte des avantages mondains dont elle se voyait privée, appela au secours : on vint, on releva Julie, et on la posa sur une chaise-longue. Le bruit de cet accident se répandit bientôt dans toute la maison, et Auguste accourut; il prit sa sœur encore sans connaissance dans ses bras, et chercha à rappeler ses sens en lui donnant les noms les plus tendres. La voix de l'amour la fit bientôt sortir de sa léthargie; elle entr'ouvrit les yeux; son premier regard tomba sur cette figure chérie qu'elle revoyait maintenant sous des rapports si différens. La joie lui ôtait encore la faculté de parler, mais elle prit la main d'Auguste avec l'expression du bonheur le plus parfait, et la posa sur ses lèvres et sur son

cœur. Auguste vit avec effroi cette explosion d'un sentiment qui les avaient rendus si malheureux, et qu'ils s'efforçaient depuis si long-tems de réprimer. Elle s'aperçut de ce qui se passait dans son ame, et elle put alors avec peine articuler ces mots : Auguste, je ne suis pas ta sœur, tu n'es pas mon frère. Auguste recula avec terreur et la regarda d'un œil sombre, croyant qu'elle avait perdu la tête. « Que dis-tu, Julie! qu'ai-je entendu ? prononca-t-il enfin d'une voix tremblante. Elle fit un signe à Mme Wender, et la pria de tout raconter à Auguste, n'ayant pas assez de force pour le faire elle-même. Celle-ci recommença sa narration; Auguste l'écoutait avec un saisissement qui augmentait à chaque mot. Lorsqu'elle eut fini, il tomba ivre de joie aux pieds de Julie, et tous les deux rendirent d'une voix leurs actions de grâces à la Providence. Enfin il se releva et s'écria avec transport : maintenant tu es à moi; maintenant j'ose te dire combien je t'adore.

Ce fut le tour de Mme Wender de se faire expliquer toutes les énigmes qu'elle venait d'entendre, elle qui croyait toujours qu'Auguste était le neveu du comte. Les deux amans lui confièrent sous le sceau du plus profond mystère leur sort, leurs peines passées, et leur bonheur présent. Elle comprit alors le trouble dans lequel sa narration avait jeté Julie, et qu'elle avait attribué un instant à son attachement pour les richesses et le rang.

Lorsque la première ivresse de la joie fut passée, Auguste fit appeler Charles pour lui communiquer aussi l'importante découverte qui venait de se faire; celui-ci apprit avec surprise, avec déplaisir et cependant avec satisfaction ce singulier dénouement. Maintenant, dit Mme Wender, Julie ne peut accepter le legs considérable que lui a fait le comte votre père, et elle le rend à son héritier, qui en est le légitime propriétaire; c'est la raison pour laquelle j'ai enfin révélé ce mystère que j'avais gardé si long-tems, pour ne pas troubler sans nécessité la paix d'une famille respectable, et que je voyais si heureuse dans son ignorance.

Et tu ne serais plus ma sœur, s'écria Charles en embrassant Julie et les yeux baignés de larmes ? Non, Julie, non, Auguste, cela ne se peut pas; je ne me laisserai pas ravir une sœur si chère. Ecoutez-moi. Mme Wender est la seule personne au monde qui connaisse notre secret, qu'il ne sorte jamais des murs de cette chambre; il n'est pas nécessaire que le monde sache nos véritables rapports récipro-

ques : il ne pourrait les apprendre sans que le souvenir d'un père bien-aimé, l'existence et le repos d'une femme respectable, et nous mêmes, ne fussions étrangement compromis et exposés à de fausses interprétations. Je vous propose donc de rester tous trois tels que nous sommes, et dans les rapports mutuels sous lesquels le monde nous a connus jusqu'à présent. Julie passera toujours pour ma sœur, et le testament de mon père aura son plein effet; son legs était moins destiné à sa fille qu'à la fidèle et tendre compagne de ses vieux jours, qui l'a soigné dans ses maux avec tant de constance et de dévouement. Auguste sera toujours mon cousin, et dès ce moment mon frère est ton époux; en disant ces mots, il posa la main de Julie dans celle de son amant : c'est ainsi que j'exerce mes droits de chef de la famille. Auguste et Julie tombèrent dans ses bras; Charles les embrassa en versant des larmes du plus profond attendrissement, et Mme Wender leva les yeux au ciel pour implorer sa bénédiction sur cette intéressante famille.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage? La duchesse apprit bientôt par son fils et la mort du comte et l'événement qui lui rendait sa Julie. Elle écrivit à cette dernière pour se féliciter du lien qui allait les unir, et l'inviter à venir chez elle avec son frère, pour sanctifier aux pieds des autels son union. Les jeunes époux se fixèrent auprès d'elle, comme deux amis dévoués, et la rendirent la plus heureuse des mères, tandis qu'ils furent eux-mêmes le couple le plus fortuné.

VARIÉTÉS.

FRAGMENT SUR LA ROSE.

....Admiranda tibi levium spectacula rerum

VIRG. Géorgiques. Liv. IVe.

......J'entends tous les jours les hommes se plaindre de ce que tous les genres, tous les sujets en littérature sont épuisés : ceux qui nous ont précédés, répètent-ils sans cesse, ont tout pris, tout moissonné; nous qui les suivons, à peine trouvons-nous encore à glaner derrière eux. Ces réflexions, quelque tristes qu'elles soient, ne sont pas tout-

à-fait sans fondement. Les passions restant toujours les mêmes avec différentes modifications, et ne changeant pour ainsi dire que de costume, la peinture de ces mêmes passions a dû se ressentir de leur parfaite uniformité.

Comment, après les Sophocle, les Euripide, les Corneille et les Racine, cette antique Melpomène aux éternelles lamentations ne sentirait-elle pas enfin les larmes se sécher dans ses yeux? Comment, après avoir frappé tant de fois, son poignard ne s'émousserait-il pas? Comment, après les Ménandre, les Térence, les Molière, les Regnard, cette vive et folâtre Thalie, vieille de tant d'années amassées sur sa tête, ne sentirait-elle pas enfin le rire expirer sur ses lèvres? Le monde est vieux, son histoire est vieille aussi; la muse qui l'a consacrée sur ses immortelles tablettes n'a fait que conserver pour notre instruction, en choisissant un plus grand théâtre, ce que Melpomène et Thalie ont mis sur des tréteaux pour nous divertir; elles ont toutes trois de grands traits de ressemblance, et la muse de l'histoire, il faut l'avouer, ainsi que ses deux sœurs, nous donne bien souvent à rire et à pleurer. Mais il vient un tems où toutes ces différentes scènes sont, en quelque sorte, désenchantées, sur-tout quand le sort nous fait naître dans une de ces époques fécondes en grands événemens; l'homme alors fatigué, dégoûté de ses propres passions, n'en voit plus la peinture qu'avec indifférence, ses yeux éblouis de cette grande fantasmagorie, cherchent à se reposer sur d'autres spectacles. Auguste monte sur le trône, le temple de Janus se ferme: c'est alors que Virgile fait entendre aux Romains ses douces Géorgiques, et que son beau génie ennoblit aux yeux des maîtres de la terre les travaux de la charrue et les abeilles d'Aristée. Quand la société a repoussé l'homme et ne lui a présenté long-tems que de tristes images, c'est dans tes bras qu'il revient, ô nature! toujours jeune, toujours belle, c'est toi qui, te renouvellant sans cesse sans jamais t'altérer, offre à tes historiens d'inépuisables sujets, des inspirations toujours nouvelles. Que de fois la scène du monde a été renouvelée! que sont devenues tant de cités fameuses? montrez-m'en seulement les vestiges; on retrouverait plutôt, dit le prophète, quand le vent du midi a soufflé sur le désert, les traces du chameau dans les sables. Eh bien? le soleil qui éclaire ces lieux est-il maintenant à son lever, moins brillant et moins majestueux,

sont-elles moins ravissantes et moins pures les dernières clartés dont à son couchant il dore leur horison? Ont-elles moins d'éclat et de parfum, les plantes et les fleurs, seules richesses, seuls ornemens que le tems et les hommes n'ont pu enlever à ces grandes solitudes . . . .

. . . .

Telles étaient les réflexions qui assiégeaient en foule mon ame en parcourant ces jours passés un des feuillets de l'histoire du monde; mes idées s'obscurcissaient, je ne sais quelle sensation pénible m'oppressait, lorsque tout-à-coup, en levant les yeux, j'aperçois une rose..... Eh, nature! m'écriai-je, est-ce toi qui me la présente pour délasser mon esprit fatigué de tout ce que je viens de lire. Une rose!... Adieu pour un moment révolutions, empires, potentats. Mon livre me tombe des mains, et je m'approche de plus près pour la considérer: c'était une rose dans tout son éclat, dans toute sa fraîcheur, belle de toute sa pureté virginale, la main des hommes ne l'avait point flétrie; sur ses feuilles tremblaient encore quelques gouttes limpides de la rosée du matin. Telles, moins fraîches, moins odorantes, étaient les roses du mont Ida, dont le tendre coloris teignait, dit-on, les doigts de la brillante aurore. Que de merveilles réunies dans une simple fleur! d'abord, me dis-je en moi-même, en examinant ses feuilles, quelles mains ont formé ce tissu dont la finesse fait honte à tous les arts humains; quelles mains, plus savantes que celles de Tyr, ont ensuite répandu sur sa surface ce coloris qui l'anime et la vivifie? Oh, l'habile ouvrier que celui qui, en broyant le rouge et le blanc, a su tirer, du mélange de ces deux couleurs, la couleur la plus douce, la plus suave, et la plus voluptueuse à la vue! Qu'il est admirable, même dans la simple disposition de la fleur; avec quel art il l'a placée dans un calice vert, entre cinq folioles d'égale structure, disposées en forme de corbeille, pour la recevoir et la soutenir! Mais si mon œil indiscret pénètre dans le sein de la fleur, que de nouvelles beautés je découvre! Sur l'extrémité des feuilles l'incarnat est plus doux et plus tendre, mais plus j'avance dans l'intérieur, plus il devient vif et foncé; les feuilles pressées les unes sur les autres se renvoyent mutuellement des ombres qui font ressortir le pourpre et le blanc; il en résulte des reflets, tantôt plus vifs, tantôt plus pâles, dont le charme est inexprimable. Cependant, avec tant de beauté, la rose

n'eût été que belle; en lui donnant son odeur, l'artiste divin lui donna l'ame et la vie: il voulut que la fleur la plus brillante à la vue fût aussi la plus chère à l'odorat; c'est pour nous que toutes ses feuilles furent imprégnées d'une odeur qu'on ne peut respirer sans la plus délicieuse sensation; dans le fond de son calice, comme dans une espèce de coupe, il renferma ce trésor de parfums que la rose garde encore quand les soleils ont flétri sa fraîcheur, et que bannie de nos parterres, elle ne sert plus qu'à embaumer les meubles et les vêtemens du citadin. Heureuse fleur! ce n'est que dans ses plus douces affections que l'homme a pu te trouver des objets de comparaison; le vif incarnat qui te colore ne lui rappelle-t-il pas celui d'une vierge qui rougit pour la première fois, et ton parfum la douce haleine d'une maîtresse. Mais de quel doux saisissement l'ame n'est-elle point transportée, quand, à la beauté de la fleur, vient se joindre une foule d'images riantes, d'idées aimables, consacrées par le souvenir des hommes? Que j'aime à retrouver dans ces épines dont la nature eut soin d'entourer tant de charmes, ces craintes, ces légers scrupules, ces petites colères, dont on sait tant de gré, si bien rendus par le doux *Nenni* de Marot, armes innocentes dont se couvre la pudeur, et qu'Homère plaça dans la ceinture de Vénus. Que de fois, ô reine des fleurs, en te considérant, entourée de tes jeunes boutons, aimables rejetons, qui demain remplaceront leur mère, et brilleront à leur tour dans nos parterres, je me suis rappelé une mère, belle encore à son déclin, mais déjà s'éclipsant, appuyée sur sa fille qui, jeune héritière de ses grâces et de ses charmes, s'élève, brille à ses côtés, et va bientôt aussi la remplacer sur la scène du monde!

Parmi toutes les fleurs dont la main du créateur se plut à embellir la demeure de l'homme, la rose connut-elle jamais une rivale? Milton en parsema les bosquets du délicieux Eden; Eve eut, dit-on, résisté à Satan et à sa fatale pomme, mais l'adroit séducteur lui fit respirer une rose et l'homme fut perdu. Oh! rose, n'es-tu pas la fleur de la volupté? N'est-ce pas toi que les anciens donnèrent pour attribut à la déesse de la beauté? N'ont-ils pas dit que, blanche à ta naissance comme la simple marguerite, tu dus à Vénus ton divin coloris? et leur aimable fiction nous montre encore aujourd'hui le sang de la beauté circulant dans les veines d'une fleur. Tu formais ces guirlandes si

brillantes et si passagères dont Horace se couronnait aux jours de fête. C'est toi dont les feuilles odorantes parfumaient les banquets et la couche de l'épicurien. Les anciens, dont l'ame sensible voulait que les premiers objets qui avaient paré leur bercèau et embelli leur existence, vinssent encore après la mort charmer leur tombe, te plaçaient avec le triste cyprès autour de la pierre sépulchrale, et tes bouquets égayaient leurs rians mausolées. Dans les tems modernes, la rose n'a point cessé d'être un objet d'amour et d'admiration; si Chantilli vante à juste titre les œillets du grand Condé, on ne vous a point oublié, roses, cultivées par les mains de Malesherbes: objets de tous les vœux, de tous les hommages, la religion et l'amour se disputent vos guirlandes. Vous parez à-la-fois et le front de la beauté mondaine et le front modeste de la pudique vestale. Oh! rose, doux emblême de pudeur et de plaisir, tant que l'âge n'aura point émoussé mes sens, tant que je serai sensible au spectacle d'une belle aurore et d'un soleil couchant, tant que le seul nom d'une maîtresse ou la joie d'un succès feront palpiter mon cœur, partout où me conduiront les hasards de la guerre, dans les marches pénibles, dans les sables et les bruyères des solitudes, dans les champs de la Castille comme dans ceux de l'Esclavonie, à la fin d'un automne comme au retour d'un printems, que je te rencontre quelquefois sur le penchant d'un rocher près de quelque source solitaire, et ta seule vue, comme celle d'une amie de jeunesse, me donnera de ces doux ressouvenirs, de ces heureuses pensées qui rafraîchissent le sang: avec moins d'ivresse Jean-Jacques aura retrouvé sa pervanche chérie. Oh! gloire, je t'en préviens, j'aime les travaux qui sont frères des plaisirs; si tu veux me tenter, sache donc entremêler dans tes lauriers quelques feuilles de rose, et je suis tout à toi. Etc., etc. . . . .
. . . .

Ces pages avaient été tracées d'effusion, et déjà les expressions me manquaient que je contemplais encore ma rose avec ravissement. Ainsi souvent quand le tableau des misères et des erreurs de ce monde a jeté notre esprit dans une espèce d'accablement, la seule vue d'une herbe des prairies, le chant d'un oiseau, le bruit des vents, le doux murmure d'une fontaine dans les bois, ont suffi pour nous distraire et nous ramener à des images riantes et à des idées plus douces. Tels les sons lointains d'une musette répétés

par les échos, charmèrent un moment les soucis de ce fier conquérant, qui allait bouleverser l'Asie, tandis que sans s'inquiéter si l'Asie allait changer de maître, un berger chantait assis tranquillement aux pieds d'un hêtre.

Par M. El. Suleau.

M. Landon, peintre, qui s'est distingué par de charmans tableaux (*le Pardon*, *Paul et Virginie*, etc.), et par des ouvrages estimés sur les arts, vient d'être nommé par l'Institut impérial de France, correspondant de la quatrième Classe.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

L'Académie des Sciences, Arts et Belles-Letrres de Dijon vient de donner le procès-verbal de sa séance publique du 8 avril 1813. Cet ouvrage, rédigé par son secrétaire perpétuel, M. Morland, fait le plus grand honneur à ce savant. Cet écrit se distingue sur-tout par un ton noble, une méthode excellente et une grande clarté dans l'exposition des sujets dont l'Académie s'est occupée. L'unique but de l'institution des Sociétés Savantes, dit M. Morland, n'est pas seulement de maintenir l'éclat des lettres et des beaux-arts ; il est aussi de leur devoir de protéger les arts industriels auxquels nous devons les aisances et les commodités de la vie. M. Morland part de ce principe pour faire un tableau brillant de la gloire et des avantages qui entourent ceux qui cultivent les beaux-arts, tandis que l'utile ouvrier est souvent négligé et oublié.

C'est, ajoute l'auteur, pour réparer cette injustice, que les Sociétés Savantes doivent s'élever entre l'artiste et le public, qu'elles doivent constater les découvertes utiles et porter même, s'il le faut, jusqu'aux pieds du trône, les justes réclamations du modeste artisan, dont la voix ne pourrait parvenir jusqu'au souverain ; et c'est pour remplir le premier de ces devoirs que l'Académie met sous les yeux du public le résultat des travaux qu'elle a en quelque sorte dirigés.

Les premiers sont, en suivant l'ordre des dates, d'abord la voiture inventée par M. Joanne, et ensuite l'invention de M. Leistenschneider, pour la fabrication du papier ; d'autres mécaniciens ont établi de nouveaux procédés, ont essayé des mélanges inusités de fil et de coton, de coton et de laine, et ont plus ou moins réussi dans leurs essais.

L'Académie s'est non-seulement occupée d'aider et de diriger l'industrie, elle a encore secondé les vues du gouvernement dans le remplacement de ces végétaux exotiques, destinés jusqu'ici à satisfaire les besoins, les goûts et le luxe d'une grande nation; mais il fallait apprendre à ceux qui voulaient tenter des essais de ce genre, ce qu'ils avaient à espérer, ce qu'ils avaient à redouter, et c'est ce que l'Académie a fait. Elle a démontré qu'il fallait laisser aux plaines de la Provence et du Languedoc à nous fournir le sirop de raisin et l'indigo, et que notre département, dont le climat est moins propre à fournir d'aussi bonne matière première pour cette branche d'industrie, leur fournirait en échange des vins et des blés. Cependant ce département n'étant pas resté étranger à la fabrication du sucre par le moyen des betteraves, M. Morland en profite pour entrer dans de grands et utiles détails sur la fabrication et sur l'essence du sucre, que l'expérience et l'analyse ont prouvé se rapprocher beaucoup de l'amidon par sa nature et sa composition chimique. L'auteur entre à cette occasion dans le détail des opérations de Kirchof et de Lampadius, qui ont répandu tant de lumières sur cet important objet.

Pendant que l'Académie s'occupait de l'examen de découvertes importantes et utiles, ses membres donnaient leurs soins aux sciences d'un autre ordre. L'auteur cite à cette occasion MM. Fremyet, Guichard, Atoine, Calignon, Protat, Masson-Four, Thartelin, Girault, Baudot, Amanton, Mathieu, Mermet, Saissy, Martin, Leschevin, Couturier, Poucet et Suremain de Missery, tous membres de l'Académie et dont nous sommes fâchés de ne pouvoir faire connaître d'une manière plus détaillée les utiles travaux.

M. Morland fait connaitre ensuite au public le nom des différentes personnes que l'Académie a reçu dans son sein, et l'entretient de la douleur qu'elle a éprouvée par la perte de deux de ses membres distingués, MM. Devosges et Morelot, qui tous les deux ont joui de l'estime et de la considération publiques.

M. le secrétaire-perpétuel ayant terminé l'exposé des travaux de l'Académie, M. le comte de Brissac, préfet du département, a pris la parole, et a exprimé ses sentimens pour la compagnie au milieu de laquelle il siégeait pour la première fois.

M. Baudot, après le discours de M. le président, a fait lecture d'une anecdote peu connue relative à Jacques Laverne, maire de Dijon, décapité sur la place du Morimont, le 29 octobre 1594; et la séance a été terminée par le discours prononcé par M. le président, en remettant à M. Joanne la médaille d'or de 150 francs décernée par l'Académie.

A la suite du procès-verbal de cette séance, on a ajouté le rapport

fait à l'Académie sur la voiture présentée par M. Joanne, et le savant Mémoire de M. Fremyet, sur les monumens trouvés dans la démolition d'une partie de la tour du petit Saint-Benigne.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

L'Académie a tenu une séance publique le 26 de ce mois. Cette séance a été remplie de la manière suivante :

M. Béraud, président, a rendu compte des travaux académiques pendant le premier semestre de cette année.

M. Revoil a fait l'éloge de M. Mayeuvre Champvieux, académicien décédé. L'émotion dont l'orateur n'a pu se défendre, a ajouté encore à l'effet de son discours.

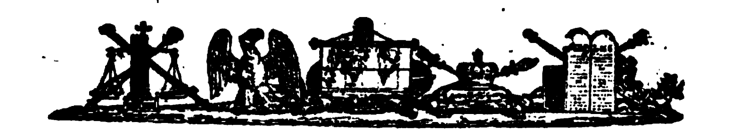
M. Cochard a fait connaître dans un court rapport les motifs qui n'ont pas permis à l'Académie d'adjuger le prix proposé pour l'éloge de Philibert Delhorme. Ce sujet de prix a été remis au concours pour 1814.

M. Dugas Montbel a lu la traduction du 18e chant de l'Iliade d'Homère.

M. Delandine a terminé la séance par une pièce de vers intitulée : *le Ruisseau.*

L'Académie présente pour sujet du prix qui sera décerné en 1814, le programme suivant :

« La belle expérience de Lyon a appris que l'air atmosphérique subitement et fortement comprimé, laissait échapper une lumière vive facilement visible dans l'obscurité. D'autres expériences faites dans la même ville ont donné lieu de penser que cette propriété d'être lumineux par la compression appartient exclusivement au gaz oxigène, et qu'elle ne se manifeste dans quelques autres gaz qu'autant qu'il est mêlé avec eux en plus ou moins grande proportion. Enfin, on sait encore qu'un éclair instantané a été quelquefois aperçu au moment où l'on tirait dans l'obscurité un fusil à vent fortement chargé. L'Académie, pour compléter les connaissances acquises sur ce sujet, demande : 1° que l'on détermine quelle est l'altération qu'éprouvent le gaz oxigène et l'air atmosphérique par le dégagement de la lumière : 2° qu'on fasse connaître ce qui arrive dans les gaz azote, hydrogène et acide carbonique purs et sans aucun mélange d'air atmosphérique, lorsqu'ils sont vivement comprimés ; 3° enfin, qu'on recherche de même ce qui se passe dans tous les gaz, lorsqu'ils éprouvent subitement une grande dilatation. »



POLITIQUE.

Enfin, après quelques jours d'une attente que l'importance des événemens rendait si vive, après un retard justifié par la nature même de ces événemens, et motivé dans les lettres des ministres de S. M., les relations officielles des opérations premières de cette campagne, déjà remarquable entre toutes celles de l'Empereur, par la rapidité de ses manœuvres, et par des circonstances tout-à-fait imprévues, qu'on ne semble pouvoir attribuer qu'à un ordre exprès de cette providence, juste dispensatrice des succès ou des revers mérités, les relations officielles, disons-nous, viennent de paraître. L'Impératrice-Reine et Régente les a reçues de l'armée au retour de son voyage. Nous les publierons dans l'ordre de leurs dates.

Du 20 août. — Les ennemis ont dénoncé l'armistice le 11 à midi, et ont fait connaître que les hostilités commenceraient le 17 après minuit.

En même tems, une note de M. le comte de Metternich, ministre des relations extérieures d'Autriche, adressée à M. le comte de Narbonne, lui fit connaître que l'Autriche déclarait la guerre à la France.

Le 17 au matin, les dispositions des deux armées étaient les suivantes :

Les 4e, 12e et 7e corps, sous les ordres du duc de Reggio, étaient à Dahme.

Le prince d'Eckmühl, avec son corps, auquel les Danois étaient réunis, campait devant Hambourg, son quartier-général étant à Bergedorf.

Le 3e corps était à Liegnitz, sous les ordres du prince de la Moskowa.

Le 5e corps était à Goldberg, sous les ordres du général Lauriston.

Le 11e corps était à Lœwenberg, sous les ordres du duc de Tarente.

Le 6e corps, commandé par le duc de Raguse, était à Bunzlau.

Le 8e corps, aux ordres du prince Poniatowski, était à Zittau.

Le maréchal Saint-Cyr était, avec le 14e corps, la gauche appuyée à l'Elbe, au camp de Kœnigstein et à cheval sur la grande chaussée de Prague à Dresde, poussant des corps d'observation jusqu'aux débouchés de Marienberg.

Le 1er corps arrivait à Dresde, et le 2e corps à Zittau.

Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg avaient chacun leur garnison, et étaient armés et approvisionnés.

L'armée ennemie était, autant qu'on en peut juger, dans la position suivante :

Quatre-vingt mille Russes et Prussiens étaient entrés, dès le 10 au matin, en Bohême, et devaient arriver vers le 21 sur l'Elbe. Cette armée est commandée par l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse, les généraux russes Barclay de Tolly, Wittgenstein et Miloradowitch, et le général prussien Kleist. Les gardes russe et prussienne en font partie ; ce qui, joint à l'armée du prince de Schwarzenberg, formait la grande-armée et une force de 200,000 hommes. Cette armée devait opérer sur la rive gauche de l'Elbe en passant ce fleuve en Bohême.

L'armée de Silésie, commandée par les généraux Blucher et York, prussiens, et par les généraux Sacken et Langeron, russes, paraissait se réunir sur Breslau ; elle était forte de 100,000 hommes.

Plusieurs corps prussiens, suédois et des troupes d'insurrection couvraient Berlin et étaient opposés à Hambourg et au duc de Reggio. L'on portait la force de ces armées qui couvraient Berlin à 110,000 hommes.

Toutes les opérations de l'ennemi étaient faites dans l'idée que l'Empereur repasserait sur la rive gauche de l'Elbe.

La garde impériale, partie de Dresde, se porta le 15 à Bautzen, et le 18 à Gœrlitz.

Le 19, l'Empereur se porta à Zittau ; fit marcher sur-le-champ les troupes du prince Poniatowski ; força les débouchés de la Bohême, passa la grande chaîne des montagnes qui séparent la Bohême de la Lusace, et entra à Gobel pendant le tems que le général Lefevre-Desnouettes, avec une division d'infanterie et de cavalerie de la garde, s'emparait de Rumbourg, franchissait le col des mon-

tagnes à Georgenthal, et que le général polonais Réminski s'empatait de Friedland et de Reichenberg.

Cette opération avait pour but d'inquiéter les alliés sur Prague, et d'acquérir des notions certaines sur leurs projets. On apprit là, ce que nos espions avaient déjà fait connaître, que l'élite de l'armée russe et prussienne traversait la Bohême, se réunissant sur la rive gauche de l'Elbe.

Nos coureurs poussèrent jusqu'à seize lieues de Prague.

L'Empereur était de retour de Bohême à Zittau le 20, à une heure du matin. Il laissa le duc de Bellune avec le 2ᵉ corps à Zittau, pour appuyer le corps du prince Poniatowski; il plaça le général Vandamme, avec le 1ᵉʳ corps, à Rumbourg, pour appuyer le général Lefèvre Desnouettes, ces deux généraux occupant en force le col, et faisant construire des redoutes sur le mamelon qui domine sur le col. L'Empereur se porta par Lauban en Silésie, où il arriva le 20, avant sept heures du soir.

L'armée ennemie de Silésie avait violé l'armistice, traversé le territoire neutre dès le 12. Ils avaient, le 15, insulté tous nos avant-postes, et enlevé quelques vedettes.

Le 16, un corps russe se plaça entre le Bober et le poste de Spiller, occupé par 200 hommes de la division Charpentier. Ces braves qui se reposaient sur la foi des traités, coururent aux armes, passèrent sur le ventre des ennemis et les dispersèrent : le chef de bataillon la Guillermie les commandait.

Le 18, le duc de Tarente donna l'ordre au général Zucchi, de prendre la petite ville de Lahn; il s'y porta avec une brigade italienne; il exécuta bravement son ordre et fit perdre à l'ennemi plus de 500 hommes : le général Zucchi est un officier d'un mérite distingué. Les troupes italiennes ont attaqué, à la baïonnette, les Russes qui étaient en nombre supérieur.

Le 19, l'ennemi est venu camper à Zobten. Un corps de 12,000 Russes a passé le Bober, et a attaqué le poste de Siebenicken, défendu par 3 compagnies légères. Le général Lauriston fait prendre les armes à une partie de son corps, part de Lœwenberg, marche à l'ennemi et le culbute dans le Bober. La brigade du général Lafitte, de la division Rochambeau, s'est distinguée.

Cependant l'Empereur arrivé le 20 à Lauban, était le 21, à la pointe du jour, à Lœwenberg, et faisait jeter des

ponts sur le Bober. Le corps du général Lauriston passa à midi. Le général Maison culbuta, avec sa valeur accoutumée, tout ce qui voulut s'opposer à son passage, s'empara de toutes les positions et mena l'ennemi battant jusqu'auprès de Goldberg. Le 5e et le 11e corps l'appuyèrent. Sur la gauche, le prince de la Moskowa faisait attaquer le général Saken par le 3e corps, en avant de Bunzlau, le culbutait, le mettait en déroute et lui faisait des prisonniers.

L'ennemi se mit en retraite.

Un combat eut lieu le 23 août devant Goldberg. Le général Lauriston s'y trouvait à la tête des 5e et 11e corps. Il avait devant lui les Russes qui couvraient la position du Flensberg, et les Prussiens qui s'étendaient à droite sur la route de Liegnitz. Au moment où le général Gérard débouchait par la gauche sur *Niederau*, une colonne de 25,000 Prussiens parut sur ce point; il la fit attaquer au milieu des baraques de l'ancien camp; elle fut enfoncée de toutes parts; les Prussiens essayèrent plusieurs charges de cavalerie qui furent repoussées à bout-portant; ils furent chassés de toutes leurs positions, et laissèrent sur le champ de bataille près de 5000 morts, des prisonniers, etc. A la droite, le *Flensberg* fut pris et repris plusieurs fois; enfin, le 135e régiment s'élança sur l'ennemi et le culbuta entièrement. L'ennemi a perdu sur ce point 1000 morts et 4000 blessés.

L'armée des alliés se retira en désordre et en toute hâte sur Jauer.

L'ennemi ainsi battu en Silésie, l'Empereur prit avec lui le prince de la Moskowa, laissa le commandement de l'armée de Silésie au duc de Tarente, et arriva le 25 à Stolpen. La Garde vieille et jeune, infanterie, cavalerie et artillerie fit ces quarante lieues en quatre jours.

Du 28. — Le 26, à huit heures du matin, l'Empereur entra dans Dresde. La grande armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par les souverains était en présence; elle couronnait toutes les collines qui environnent Dresde, à la distance d'une petite lieue par la rive gauche. Le maréchal Saint-Cyr, avec le 14e corps et la garnison de Dresde, occupait le camp retranché et bordait de tirailleurs les palanques qui environnaient les faubourgs. Tout était calme à midi; mais, pour l'œil exercé, ce calme était le précurseur de l'orage : une attaque paraissait imminente.

A quatre heures après-midi, un signal de trois coups de canon, six colonnes ennemies, précédées chacune de cinquante bouches à feu, se formèrent, et peu de momens après descendirent dans la plaine; elles se dirigèrent sur les redoutes. En moins d'un quart-d'heure la canonnade devint terrible. Le feu d'une redoute étant éteint, les assiégeans l'avaient tournée et faisaient des efforts au pied de la palanque des faubourgs, où un bon nombre trouvèrent la mort.

Il était près de cinq heures : une partie des réserves du 14e corps était engagée. Quelques obus tombaient dans la ville; le moment paraissait pressant. L'Empereur ordonna au roi de Naples de se porter avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg sur le flanc droit de l'ennemi, et au duc de Trévise de se porter sur le flanc gauche. Les quatre divisions de la jeune garde, commandées par les généraux Dumoutier, Barrois, Decouz et Roguet, débouchèrent alors, deux par la porte de Pirna et deux par la porte de Plauen. Le prince de la Moskowa déboucha à la tête de la division Barrois. Ces divisions culbutèrent tout devant elles; le feu s'éloigna sur-le-champ du centre à la circonférence, et bientôt fut rejeté sur les collines. Le champ de bataille resta couvert de morts, de canons et de débris. Le général Dumoutier est blessé ainsi que les généraux Boyeldieu, Tyndal et Combelles. L'officier d'ordonnance Béranger est blessé à mort; c'était un jeune homme d'espérance. Le général Gros, de la garde, s'est jeté le premier dans le fossé d'une redoute où des sapeurs ennemis travaillaient déjà à couper les palissades : il est blessé d'un coup de baïonnette.

La nuit devint obscure et le feu cessa, l'ennemi ayant échoué dans son attaque et laissé plus de 2000 prisonniers sur le champ de bataille, couvert de blessés et de morts.

Le 27, le tems était affreux; la pluie tombait par torrens. Le soldat avait passé la nuit dans la boue et dans l'eau. A neuf heures du matin, l'on vit distinctement l'ennemi prolonger sa gauche et couvrir les collines qui étaient séparées de son centre par le vallon de Plauen.

Le roi de Naples partit avec le corps du duc de Bellune et les divisions de cuirassiers, et déboucha sur la route de Freyberg pour attaquer cette gauche. Il le fit avec le plus grand succès. Les six divisions qui composaient cette aile furent culbutées et éparpillées. La moitié, avec les drapeaux

et les canons, fut faite prisonnière, et dans le nombre se trouvent plusieurs généraux.

Au centre, une vive canonnade soutenait l'attention de l'ennemi, et des colonnes se montraient prêtes à l'attaquer sur la gauche.

Le duc de Trévise, avec le général Nansouty, manœuvrait dans la plaine, la gauche à la rivière et la droite aux collines.

Le maréchal Saint-Cyr liait notre gauche au centre, qui était formé par le corps du duc de Raguse.

Sur les deux heures après-midi, l'ennemi se décida à la retraite; il avait perdu sa grande communication de Bohême par sa gauche et par sa droite.

Les résultats de cette journée sont 25 à 30 mille prisonniers, 40 drapeaux et 60 pièces de canon.

On peut compter que l'ennemi a 60,000 hommes de moins. Notre perte se monte en blessés, tués ou pris, à 4000 hommes.

La cavalerie s'est couverte de gloire. L'état-major de la cavalerie fera connaître les détails et ceux qui se sont distingués.

La jeune garde a mérité les éloges de toute l'armée. La vieille garde a eu deux bataillons engagés; ses autres bataillons étaient dans la ville disponibles en réserve. Les deux bataillons qui ont donné ont tout culbuté à l'arme blanche.

La ville de Dresde a été épouvantée et a couru de grands dangers.

La conduite des habitans a été ce qu'on devait attendre d'un peuple allié. Le roi de Saxe et sa famille sont restés à Dresde, et ont donné l'exemple de la confiance.

Du 30. — Le 28, le 29 et le 30, nous avons poursuivi nos succès. Les généraux Castex, Doumerc et d'Audenarde, du corps du général Latour-Maubourg, ont pris plus de mille caissons ou voitures de munitions, et ramassé beaucoup de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis; on en compte plus de 10 mille.

L'ennemi a perdu, suivant les rapports des prisonniers, huit généraux tués ou blessés.

Le duc de Raguse a eu plusieurs affaires d'avant-garde qui attestent l'intrépidité de ses troupes.

Le général Vandamme, commandant le 1er corps, a dé-

bouché le 25 par Kœnigstein, et s'est emparé, le 26, du camp de Pirna, de la ville et de Hohendorf. Il a intercepté la grande communication de Prague à Dresde. Le duc de Wurtemberg, avec 15,000 Russes, avait été chargé d'observer ce débouché. Le 28, le général Vandamme l'a attaqué, battu, lui a fait 2000 prisonniers, lui a pris 6 pièces de canon et l'a poussé en Bohême. Le prince de Reuss, général de brigade, officier de mérite, a été tué.

Dans la journée du 29, le général Vandamme s'est placé sur les hauteurs de la Bohême et s'y est établi. Il fait battre le pays par des coureurs et des partis pour avoir des nouvelles de l'ennemi, l'inquiéter et s'emparer de ses magasins.

Le prince d'Eckmülh était le 24 à Schwerin. Il n'avait encore eu aucune affaire majeure. Les Danois s'étaient distingués dans plusieurs petites affaires.

Ce début de la campagne est des plus brillans et fait concevoir de grandes espérances. La qualité de notre infanterie est de beaucoup supérieure à celle de l'ennemi.

Du 1er septembre. — Le 28 août, le roi de Naples a couché à Freyberg avec le duc de Bellune, le 29 à Lichtenberg, le 30 à Zethau, le 31 à Sayda.

Le duc de Raguse, avec le 6e corps, a couché le 28 à Dippoldiswalda, où l'ennemi a abandonné 1200 blessés; le 29 à Falkenhain, le 30 à Altenberg, et le 31 à Zinnwald.

Le 14e corps, sous les ordres du maréchal Saint-Cyr, était le 28 à Maxen, le 29 à Reinhards Grimma, le 30 à Dittersdorf, et le 31 à Liebenau.

Le 1er corps, sous les ordres du général Vandamme, était le 28 à Hollendorf, et le 29 à Péterswalde, occupant les montagnes.

Le duc de Trévise était en position le 28 et le 29 à Pirna.

Le général Pajol, commandant la cavalerie du 14e corps, a fait des prisonniers.

L'ennemi se retira dans la position de Dippoldiswalda et Altenberg. Sa gauche suivit la route de Planen, et se replia par Tharandt sur Dippoldiswalda, ne pouvant faire sa retraite par la route de Freyberg. Sa droite ne pouvant se retirer par la chaussée de Pirna, ni par celle de Dohna, se retira sur Maxen, et delà sur Dippoldiswalda. Tout ce qui était en partisans et détaché sur Meissen se trouva coupé. Les bagages russes, prussiens, autrichiens, s'étaient entassés sur la chaussée de Freyberg; on y prit plusieurs mil-

liers de voitures. Arrivé à Altenberg, où le chemin de Tœplitz à Dippoldiswalda devient impraticable, l'ennemi prit le parti de laisser plus de mille voitures de munitions et de bagages. Cette grande armée rentra en Bohême après avoir perdu partie de son artillerie et de ses bagages.

Le 29, le général Vandamme passa, avec 8 ou 10 bataillons, le col de la grande chaîne, et se porta sur Kulm. Il y rencontra l'ennemi, fort de 8 à 10 mille hommes; il s'engagea: ne se trouvant plus assez fort, il fit descendre tout son corps d'armée, il eut bientôt culbuté l'ennemi. Au lieu de rentrer et de se replacer sur la hauteur, il resta et prit position à Kulm, sans garder la montagne; cette montagne commande la seule chaussée; elle est haute. Ce n'était que le 30 au soir que le maréchal Saint-Cyr et le duc de Raguse arrivaient au débouché de Tœplitz. Le général Vandamme ne pensa qu'au résultat de barrer le chemin de l'ennemi, et de tout prendre. A une armée qui fuit il faut *faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier*: il n'était pas assez fort pour former cette barrière d'acier.

Cependant l'ennemi voyant que ce corps d'armée de 18,000 hommes était seul en Bohême, séparé par de hautes montagnes, et que tout le reste était encore au pied en-deçà des monts, se vit perdu s'il ne le culbutait. Il conçut l'espoir de l'attaquer avec succès, sa position étant mauvaise. Les gardes russes étaient en tête de l'armée qui battait en retraite; on y joignit deux divisions autrichiennes fraîches; le reste de l'armée ennemie s'y réunit à mesure qu'elle débouchait, suivie par les 2ᵉ, 6ᵉ et 14ᵉ corps. Ces troupes débordèrent le 1ᵉʳ corps. Le général Vandamme fit bonne contenance, repoussa toutes les attaques, enfonça tout ce qui se présentait, et couvrit de morts le champ de bataille. Le désordre gagna l'armée ennemie, et l'on voyait avec admiration ce que peut un petit nombre de braves contre une multitude dont le moral est affaibli.

A deux heures après midi, la colonne prussienne du général Kleist, coupée dans sa retraite, déboucha par Peterwalde pour tâcher de pénétrer en Bohême; elle ne rencontra aucun ennemi, arriva sur le haut de la montagne sans résistance, s'y plaça, et là vit l'affaire qui était engagée. L'effet de cette colonne sur les derrières de l'armée, décida l'affaire.

Le général Vandamme se porta sur-le-champ contre cette colonne, qu'il repoussa: il fut obligé d'affaiblir sa ligne

dans ce moment délicat. La chance tourna. Il réussit cependant à culbuter la colonne du général Kleist, qui fut tué; les soldats prussiens jetaient leurs armes et se précipitaient dans les fossés et les bois. Dans cette bagarre, le général Vandamme a disparu; on le croit frappé à mort.

Les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon se déterminèrent à profiter du moment et à se retirer partie par la grande route, et partie par des chemins de traverse, avec leur division, en abandonnant tout le matériel qui consistait en 30 pièces de canon et 300 voitures de toute espèce, mais en ramenant tous les attelages. Dans la position où étaient les affaires, ils ne pouvaient pas prendre un meilleur parti. Les tués, blessés et prisonniers doivent porter notre perte dans cette affaire à 6000 hommes. L'on croit que la perte de l'ennemi ne peut être moindre que de 4 à 5000 hommes.

Le 1er corps se rallia, à une lieu du champ de bataille, au 14e corps. On dresse l'état des pertes éprouvées dans cette catastrophe, due à une ardeur guerrière mal calculée.

Le général Vandamme mérite des regrets : il était d'une rare intrépidité. Il est mort sur le champ d'honneur, mort digne d'envie pour tout brave.

Du 2. — Le 21 août, l'armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse était entrée en Saxe, et s'était portée le 22 sur Dresde, forte de 180 à 200 mille hommes, ayant un matériel immense, et pleine de l'espérance non-seulement de nous chasser de la rive droite de l'Elbe, mais encore de se porter sur le Rhin, et de nourrir la guerre entre le Rhin et l'Elbe. En cinq jours de tems elle a vu ses espérances confondues : 30,000 prisonniers, 10,000 blessés tombés en notre pouvoir, ce qui fait 40,000; 20,000 tués ou blessés et autant de malades par l'effet de la fatigue et du défaut de vivres (elle a été cinq à six jours sans pain), l'ont affaiblie de près de 80,000 hommes.

Elle ne compte pas aujourd'hui 100,000 hommes sous les armes; elle a perdu plus de 100 pièces de canon, des parcs entiers, 1500 charrettes à munitions d'artillerie qu'elle a fait sauter ou qui sont tombées en notre pouvoir; plus de 3000 voitures de bagages qu'elle a brûlées ou que nous avons prises. On avait 40 drapeaux ou étendarts. Parmi les

prisonniers, il y a 4000 Russes. L'ardeur de l'armée française et le courage de l'infanterie fixent l'attention.

Le premier coup de canon tiré des batteries de la garde impériale dans la journée du 27, a blessé mortellement le général Moreau, qui était revenu d'Amérique pour prendre du service en Russie.

A ces bulletins officiels sur un ensemble d'opérations qui, en trois jours, a renversé le plan de la coalition nouvelle; dont les élémens seront dans l'avenir un éternel sujet d'étonnement, qui a sauvé Dresde, délivré la Saxe, porté l'armée sur les positions les plus avantageuses, et qui en Silésie a repoussé l'ennemi loin de cette ligne d'armistice qu'il avait violée avant le jour convenu, joignons des détails sur un événement qui, s'il était lu dans l'histoire, et décrit par un Tite-Live ou un Tacite, paraîtrait ce qu'il sera aux yeux de la postérité, une des plus grandes leçons données par la fortune aux passions humaines.

Le général Moreau, compromis au plus haut degré dans une conspiration contre le chef de l'Etat et le gouvernement établi, associé à des agens reconnus et avoués de l'étranger, condamné avec eux, mais séparé d'eux dans l'application de la peine capitale par ce sentiment qu'inspirera toujours à la générosité française un nom distingué par d'éminens services, délivré de ses fers par une clémence qui ne laissait pas soupçonner la possibilité de l'ingratitude, avait touché une terre hospitalière où l'on ne sembla voir que son malheur et non sa faute. Il faut le dire à la gloire du caractère français; il y fut suivi par d'honorables regrets même de la part de ceux qui savaient le mieux combien il était coupable.

Long-tems il parut résolu à demeurer étranger aux affaires de l'Europe, et incapable de former désormais contre sa patrie des vœux et des tentatives ennemies. Long-tems on crut que dans la contestation renouvelée entre les Américains et les Anglais sur un théâtre encore plein de la gloire que de braves Français coururent y chercher, il voudrait suivre ce noble exemple, et consacrer son épée à la défense du peuple qui l'avait accueilli. Mais il nourrissait d'autres desseins dans son ame; habitué peut-être à ne voir les événemens d'Europe que par les yeux des partisans de l'Angleterre, il aura cru le moment favorable pour réaliser ces desseins; éloigné de la France, il aura oublié ce que

peut faire une nation magnanime et éclairée pour réparer une injustice de la fortune et pour repousser loin de son territoire un ennemi avide de vengeance, altéré de rapines, enivré d'une aveugle fureur : il ignorait sur-tout ce que peut un grand caractère, dirigeant les destinées d'un grand peuple. Il a calculé le nombre de nos ennemis, et n'a pas mesuré l'étendue de nos ressources sur le génie qui en dispose, sur le dévouement qui les lui tenait prêtes. Cédant à des espérances chimériques, aux suggestions anglaises, à des conseils dont les auteurs seront un jour connus à des offres si rarement acquittées envers les transfuges; ignorant malgré les leçons de l'histoire, que même heureux il eût été bientôt disgracié par ceux qu'il aurait servis, il a quitté le soc de Cincinnatus pour l'épée de Coriolan, il est venu.... mais, ainsi que nous le disait un homme de talent et d'expérience, pour rendre le rôle de Coriolan, sinon glorieux, du moins intéressant, il faut être arrivé devant Rome, et voir à ses pieds une mère suppliante au nom de la patrie. Telle ne pouvait être la destinée du général Moreau. Il n'est parvenu qu'en Saxe aux pieds des redoutes françaises, et tandis que les Russes y trouvaient une mort glorieuse, il n'y a trouvé lui qu'un châtiment mérité ; l'amputation des deux jambes a eu lieu au-dessous du genou, après son arrivée à Nœplitz. Des soldats russes l'y avaient transporté dans une caisse de carosse séparée du train. On connaît et l'on cite les différentes maisons où il s'est arrêté à Passendorf, à Dippoldiswalde, et les secours qu'il y a reçus. On connaît les déclarations de ses domestiques. Enfin un hasard singulier a voulu qu'on ait trouvé sur un chien qui lui appartenait, un collier qui portant son nom a sans doute donné aux soldats français le premier indice de l'évènement. On ajoute que les généraux ennemis témoignaient un prochain chagrin, et qu'ils conservaient pour le blessé quelques espérances de salut bien difficiles à concevoir dans sa situation morale. Ces détails intéressaient nos lecteurs, nous avons dû les leur donner ; mais que sont de tels détails et de semblables rapprochemens, que seraient toutes les réflexions, toutes les déclamations inspirées par un tel sujet, auprès de cette simplicité si éloquente et si magnanime de ces mots du bulletin : IL ÉTAIT REVENU D'AMÉRIQUE POUR PRENDRE DU SERVICE EN RUSSIE ! ! ! !

Les journaux allemands et italiens nous donnent des nouvelles de l'armée du général Wrede, de celle du duc

de Castiglione qui couvrent la Bavière et menacent le territoire autrichien, et de celle du prince vice-roi qui couvre les provinces illyriennes et qui a repoussé les ennemis au-delà de la Drave qu'elle se dispose à passer. Le 30, la division Gratien est entrée dans Willach, dont les Autrichiens ont été repoussés. Le prince vice-roi y a établi son quartier-général. Le lieutenant-général Pino a réuni ses forces en avant de Layback, faisant face aux ennemis, qui ont fait des démonstrations au-delà de la Save.

Les journaux anglais se plaignent de l'inactivité du général Wellington. Pampelune et Saint-Sébastien ne tombent pas assez vite à leur gré. Ils accusent le ministère d'avoir envoyé dans le Nord 6000 hommes qui sont, disent-ils, une goutte dans l'Océan, pendant qu'ils auraient été si nécessaires pour réparer les pertes de leur armée en Espagne. Le maréchal duc d'Albufera a continué son mouvement de concentration; réuni au général Decaen, il a inutilement présenté le combat à 40 mille ennemis formés devant Tarragone; ces ennemis se sont retirés sans l'attendre; le maréchal a fait sauter les fortifications de Tarragone, et on a réuni à son armée la garnison forte de 2000 hommes. En vertu d'un sénatus-consulte, dont l'exécution a été ordonnée par l'Empereur, le 28 août, 30,000 conscrits, pris dans vingt-quatre départemens du midi, sont appelés à renforcer les armées des ducs de Dalmatie et d'Albufera. S.....

ANNONCES.

Les Pandectes françaises, ou Commentaires raisonnés sur les Codes Napoléon, de Procédure civile, de Commerce; d'Instruction Criminelle, Pénal, Rural, Militaire et de la Marine; formant un Traité succinct et substantiel, mais complet, de chaque matière; par Me J. B. Delaporte, ancien avocat. *Seconde édition*, soigneusement corrigée par l'Auteur, qui a fait usage de la jurisprudence, en rapportant les décisions intervenues dans les Cours sur les questions les plus importantes auxquelles ces Codes ont donné lieu jusqu'à présent. Tomes IV et V, in-8o. Prix de chaque volume, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue de Mathurins-Saint-Jacques, no 7.

Ce prix ne subsistera que jusqu'à la fin de l'impression qui sera

terminée cette année. Quand l'ouvrage sera complet, les 8 volumes se vendront 56 fr.

Cependant les personnes qui, avant la fin de l'année, se soumettront, par une lettre franche de port, à l'adresse ci-dessus indiquée, à prendre les huit volumes, les auront encore au prix de 48 fr.

A l'ombre de Jacques Delille, dithyrambe, suivi de recherches sur la poésie dithyrambique et de la messe de minuit, avec les deux notices de MM. Féletz et Michaud, et quelques pièces inédites de J. Delille. Un vol. in-18, avec portrait. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Nouveau code récréatif des Francs-Maçons, ou Chansonnier maçonnique à l'usage des FF.·. et des SS.·. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Caillot, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 19.

AVIS. — La XXXIIIe année des *Etrennes Lyriques* et *Anacréontiques*, devant être mise sous presse dans le courant de Septembre, l'Editeur, M. *Charles Malo*, invite les personnes qui désireraient y insérer des *Chansons inédites*, à les lui adresser *franco*, rue de Condé, n° 20, près de l'Odéon.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXV. — *Samedi* 18 *Septembre* 1813.

POÉSIE.

LES DERNIERS JOURS D'ÉTÉ.

STANCES.

J'AI vu passer la saison printanière ;
Voici l'Été qui s'enfuit à son tour :
Adieu prairie, adieu tendre fougère,
Où nous allions folâtrer chaque jour !

Les aquilons ramenant la froidure
Chassent déjà le souffle du Zéphir,
Et de nos champs l'agréable verdure
Comme la fleur commence à se flétrir.

Plus loin voyez la feuille jaunissante
Dans la forêt tomber au moindre vent ;
Faune en gémit, la Dryade est tremblante,
Le rossignol a suspendu son chant.

Les pastouraux, les gentilles bergères,
Avec regret désertent les vallons ;
Sur le gazon plus de danses légères,
De la musette on n'entend plus les sons.

Puisqu'il n'est plus de plaisirs dans la plaine,
Cherchons ailleurs d'autres amusemens;
Et chez Thalie, Euterpe où Melpomène,
Allons passer d'agréables instans.

Dans un salon, aimable Terpsichore,
Tu vas aussi le soir nous attirer;
J'y reverrai la nymphe que j'adore,
Et mon bonheur sera de l'admirer.

Objet charmant! par ton esprit, tes grâces,
Je crois te voir captiver tous les cœurs!
Je vois chacun se fixer sur tes traces
Et t'adresser mille propos flatteurs.

Sois moins aimable, ô maîtresse si chère!
Combien je crains que, plus digne de toi,
Un autre amant, parvenant à te plaire,
Las! ne parvienne à me ravir ta foi!

Ah! de nouveau je sens que je regrette
L'ombre des bois où nous n'étions que deux!
Où nul rival d'une bouche indiscrette
Ne s'empressait de te peindre ses feux.

H. Boucher, *convive des soupers de Momus.*

LES PLAINTES.

IMITATION LIBRE DE L'ITALIEN.

Cruel Amour, auteur de ma souffrance,
En te servant, je cherchais le bonheur;
De l'obtenir, j'eus long-tems l'espérance,
Je vois trop tard quelle était mon erreur,
Et sous tes lois j'ai trouvé la douleur.

Pour terminer mon funeste délire,
Je fais hélas des efforts impuissans,
Son doux regard, son aimable sourire,
Et de sa voix les charmes séduisans
Portent toujours le trouble dans mes sens.

Revers d'amour étaient loin de mon ame
Quand je la vis pour la première fois....
Soudain brûlant d'une rapide flamme,

De la raison je méconnus la voix,
Et la beauté m'enchaîna sous ses lois.

J'ai vu dès-lors, comme une ombre légère,
Fuir pour jamais ces jours de mon bonheur
Où de la gloire encensant la chimère,
Près d'un ami qui flattait mon ardeur
Du Dieu des arts je briguais la faveur.

Douce amitié, ta flamme vive et pure
Depuis long-tems ne brûle plus pour moi ;
Mon cœur flétri par les maux qu'il endure,
Reste insensible et muet près de toi.....
Et du malheur il a subi la loi.

Oui, c'en est fait, sous le poids de tes chaînes,
Sans espérance, Amour, je dois gémir,
Le tems lui-même aggrave encor mes peines,....
Quand le destin me condamne à souffrir,
Infortuné je n'ai plus qu'à mourir.

L. A. M. Bourgeat.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

D'une nouvelle traduction inédite des Odes d'Anacréon, *par un amateur qui ne sait pas le grec ;*

A MESSIEURS LES JOUEURS DE VIOLON, DE GUITARRE, COR, CLARINETTE, etc.

Heureux mortels qui dans les rues,
A vos fenêtres prenant l'air,
Souvent à des heures indues
Nous régalez d'un bruit d'enfer ;
Vous que respecte la critique
Et dont j'honore les concerts,
Daignez protéger de mes vers
Le recueil anacréontique !
Comme vous j'aime la musique
Et racle bien innocemment
Cet imaginaire instrument
Qu'on nomme lyre : elle résonne
Entre mes doigts tout doucement
Sans jamais réveiller personne.

Peut-être que son plus grand tort
Au contraire c'est qu'elle endort.
Ah, faites qu'on le lui pardonne!
Divins favoris d'Apollon
Dont chacun fait un carillon
Que ne feraient pas cent poëtes,
Cette lyre aux cordes discrettes,
A la guitare, au violon,
Aux cors, aux douces clarinettes
Recommande les chansonnettes
Du gracieux Anacréon.
Couronné, parfumé d'essence,
Une coupe d'or à la main,
A table il célébrait le vin,
L'amour, la musique et la danse:
La lyre accompagnait ses vers;
Il faut leur rendre la cadence
Et même leur trouver des airs.
Peut-être par vous plairont-elles
Ces chansonnettes immortelles
Aux beautés soupirant l'amour,
Tandis que leur main enfantine
Anime la corde argentine
De la harpe du Troubadour.
Ah, puissent-elles plaire encore
Aux épicuriens nouveaux
Auteurs de vers que fait éclore
Le vin sous la voûte sonore
D'anacréontiques caveaux!
Aux chanteurs en bons mots fertiles,
Qui trempent leurs pointes subtiles
Dans le moka, le marasquin,
Et les décochent sur la ville
Du théâtre du Vaudeville
Sous les traits bouffons d'arlequin!
A ces Aristarques moroses
En robe doctorale assis
Que je vois fronçant leurs sourcils
Feuilleter mes pampres, mes roses,
Et les changer tous en soucis!
Blanchis de la docte poussière
Où dorment les vieux manuscrits

D'Apollon plusieurs favoris
Me devançant dans la carrière,
Ont pris leur vol, de la barrière
Sur l'aile des jeux et des ris.
Que la gloire soit leur partage!
Moi je garde cet avantage
Dont je serai toujours jaloux,
Messieurs, d'avoir traduit pour vous.
Pour vous, de ces fleurs étrangères
Dont Bacchus ornait ses banquets,
Dont l'Amour semait les bosquets
Où dansent les Grâces légères
J'ai composé tous mes bouquets.
Sans nécessité si ma muse
A ces voluptueux sujets
Qu'à retracer elle s'amuse,
Ose ajouter quelques couplets,
Et que votre goût les accuse
De faire tache, effacez-les;
Mais songez quand je me hasarde
Du mien à mêler quelques mots
Aux chants du vieillard de Téos,
Que notre rime est babillarde
Plus que la nymphe de Claros.
Ce vieillard brillant d'allégresse
Entre sa coupe et sa maitresse,
Naïf autant qu'ingénieux,
Est toujours pur, harmonieux:
Des Grâces il touche la lyre;
L'élégance, l'aménité
Caractérisent la gaité
De son poétique délire,
Et jamais la malignité
Ne rend amer son doux sourire.

F. O. Denesle.

DELPHINE. — Romance.

Toi qu'au hameau l'astre du soir ramène,
Sur le gazon, au bord de la fontaine,
N'as-tu point vu la reine de nos bois?

N'as-tu point vu, vieillard, la beauté même?
Si tu l'as vue, ah! tu sais que je l'aime:
Ton âge seul te dérobe à ses lois.

— Sur le gazon ta Delphine repose:
Languissamment elle effeuille une rose
Dont les débris flottent sur le ruisseau.
Suivant des yeux l'onde qui les entraîne,
Elle se plaint d'une secrette peine;
Mais, pour l'entendre, elle n'a qu'un oiseau.

— Heureux oiseau; que je te porte envie!
Si dans ses fers tu dois passer ta vie,
Combien ses fers ont droit de te charmer!
Et moi, si vrai, si tendre, si fidelle,
Je dois la fuir, chassé, proscrit par elle:
Et tout mon crime est de la trop aimer!

En souriant, le bon vieillard devine
A son oiseau ce que disait Delphine.
Le lendemain, près du même ruisseau,
Sur le gazon il la voit qui repose;
Rêveuse encore, elle effeuille une rose,
Mais le berger a remplacé l'oiseau.

EUSÈBE SALVERTE.

PRIÈRE A LA PARESSE.

TOI qui seul possédant l'art de nous rendre heureux,
Du sage chaque jour reçois les premiers vœux,
Accepte mon hommage, ô Dieu de la Paresse!
Viens régner dans mon ame et m'inspirer sans cesse.
Pourrais-tu délaisser un de tes nourrissons
Qui fut toujours docile à tes douces leçons!
Non, non: du haut des cieux je te vois me sourire,
Et déjà mon sujet et m'anime et m'inspire.
Oui, jouissant toujours de tes heureux bienfaits,
Je vivrai sans soucis et mourrai sans regrets.
Hélas ne faut-il pas dans cette triste vie
Où les peines, les maux viennent nous assaillir,
Que les jeux, que les ris et l'aimable folie,
Se partagent entr'eux le soin de l'embellir.

O vous ambitieux dont la voix importune
Fatigue jour et nuit l'inconstante fortune,
A quoi vous serviront vos immenses trésors?
Comme nous vous verrez le royaume des morts.
Pour moi, dans un bosquet, sur un lit de verdure,
Auprès d'un clair ruisseau qui doucement murmure,
Me livrant mollement à mes goûts paresseux,
Je rêve au doux plaisir et suis toujours heureux.

Par un Paresseux du cabinet littéraire de la rue Saint-Germain-des-Prés.

---

*Impromptu à la célèbre danseuse Mlle* GOSSELIN, *sur son portrait peint par elle-même et offert à Mme* DESPRÉAUX (Mlle Guimard).

SUBLIME Gosselin, dans cette miniature,
Vous semblez à nos yeux revivre trait pour trait;
Et, sous votre pinceau rival de la nature,
Terpsichore elle-même a tracé son portrait.

F.

ÉNIGME.

AUTREFOIS dans une école
Je jouais un mince rôle;
D'inutile on me traitait,
Ou du moins peu s'en fallait.
Aujourd'hui c'est autre chose;
Je ne suis plus bouche close,
Depuis que les quantités,
Qualités, capacités,
S'annoncent dans tout programme
Par litre, mètre, ou par gramme,
Et qu'on recourt aux kilos
Pour millésimer ces mots.
A quoi bon maintenant la longue kyrielle
Des zéros; de quoi sert-elle,
Depuis qu'un simple kilo,
Vaut lui seul triple zéro,
Encor qu'un Un vienne à l'aide
Des trois zéros qu'il précède?

Outre le rôle d'importance
Qui m'est aujourd'hui dévolu,
Cher lecteur, je n'ai rien perdu
Du rôle que je fais quand la messe commence.

S........

LOGOGRIPHE.

Je suis, en conservant ma tête,
Ce qu'on peut voir de plus abject,
Et lorsque j'ai perdu la tête
Ce qu'on peut voir de plus parfait.

Achille Bélot, *vérificateur de l'enregistrement.*

CHARADE.

Quand mon premier va bien, tout va bien avec lui;
Si mon dernier survient, il cause de l'ennui;
Cependant quelquefois il est très-nécessaire,
Quand mon premier va mal, pour le tirer d'affaire.
Mon entier est, lecteur, un petit animal,
Qui fait souvent du bien et rarement du mal.
On nommait par son nom dans notre ancienne France,
Des gens dont le crédit égalait l'opulence.

Carville, *desservant de l'église des Nouillers.*

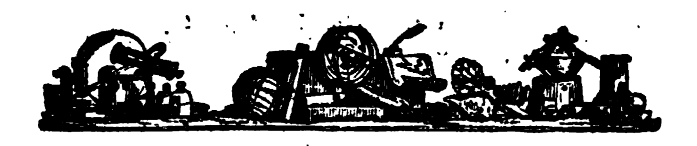
---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Cercueil*

Celui du Logogriphe est *Emir*, dans lequel on trouve: *rime*, *Remi*, *mire*, *mie*, *mer*, *ire*, *ré* et *mi*.

Celui de la Charade est *Anacréon*.



SCIENCES ET ARTS.

Histoire naturelle des roches de Trapps, considérée sous les rapports de la géologie et de la minéralogie; par M. Faujas-de-Saint-Fond. *Deuxième édition*, entièrement refondue. — Un vol. in-8°. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — A Paris, chez *Gabriel Dufour* et comp^e, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

La géologie et la minéralogie ont fait plus de progrès dans les vingt années qui viennent de s'écouler, que pendant les deux derniers siècles, parce que l'observation en éclairant les savans a ouvert une route nouvelle à leurs travaux. On a recueilli des faits au lieu d'inventer des systèmes; l'art d'observer les productions de la nature s'est perfectionné, et l'esprit d'analyse a créé de nouvelles méthodes de classification plus satisfaisantes que celle qu'on avait employé jusqu'alors.

Cette heureuse révolution est due aux savans de la France et de l'Allemagne. Les uns se sont aidés des secours de la chimie et de la géométrie pour connaître la nature des minéraux et l'ordre naturel dans lequel ils doivent être classés; les autres ont parcouru diverses parties du globe afin d'étudier sa surface, tandis que plusieurs descendaient dans ses abîmes pour y retrouver les traces des révolutions qu'il a éprouvé, et déterminer d'après ses diverses couches et les grands débris dont elles se composent, l'époque à laquelle remonte son état actuel. Parmi les hommes dont le génie a fait faire tant de progrès à la géologie et à la minéralogie, les savans de toutes les nations nomment avec respect et reconnaissance, Bergmann, Schèele, Romé-Delisle, Dolomieu, Faujas, Haüy, Werner, chef d'une école célèbre dont les disciples sont comptés au rang des

maîtres de la science, Patrin, Brogniard, et d'autres très-recommandables par leurs immenses travaux et leurs grandes découvertes.

Mais malgré ce qu'on a fait jusqu'à présent, il reste encore beaucoup à faire, et dans l'histoire des roches seulement, combien n'avons-nous pas d'erreurs à combattre, d'observations à répéter et de difficultés à éclaircir; par exemple, d'habiles minéralogistes ont long-tems confondus les *trapps* avec les *laves compactes basaltiques*, et cette identité prétendue dont M. Faujas a si clairement démontré la fausseté, trouve encore de nos jours quelques partisans.

C'est pour les forcer dans leurs derniers retranchemens, que le savant professeur que je viens de nommer a publié son histoire des *roches trappéennes*, dans laquelle il prouve jusqu'à la dernière évidence, qu'elles ne sont pas des *produits volcaniques*.

L'introduction de cet ouvrage est consacré à réfuter le géologue Brieslak, partisan de l'opinion contraire, mais c'est avec tous les égards dus à ce savant recommandable, que M. Faujas combat ses idées.

Après quelques vues générales sur les *roches trappéennes*, l'auteur traite des *trapps homogènes*. Il indique les caractères qui peuvent les faire reconnaître, il rapproche leur description de celle des laves basaltiques, et a bien soin de montrer les différences qui se trouvent entre ces deux substances, quant à la dureté, la finesse de la pâte et la couleur.

Il décrit ensuite les grandes stratifications des *roches trappéennes*, leurs gisemens, les diverses formes qu'elles affectent, leur division en fragmens dont les cassures sont anguleuses, et se montrent souvent en solides réguliers disposés en parallélipipède, en rhomboïde, en prisme, en cube, etc.

Il passe après aux *trapps amigdaloïdes*, ainsi nommés à cause des globules sphériques, ovales ou irréguliers, de *spath calcaire*, d'*agate*, de *calcédoine*, de *jaspe*, qu'on y distingue et qui tiennent à leur système de formation.

Pour connaître les substances minérales dont se composent les *roches trappéennes*, M. Faujas donne les analyses chimiques de quatre variétés de *trapps compactes* et d'autant de variétés de *trapps amigdaloïdes*. Les quatre premières qui ont été analysées venaient d'Adelsors, de Norberg, de Kirn et de Renaison. On a reconnu dans toutes, de la *silice* en plus grande quantité que les autres substances; celle qui domine après la *silice*, est le *fer*, formant dans la variété trouvée à *Renaison*, un *protoxide* avec le *manganèse*. Les autres substances sont la *chaux*, l'*alumine*, la *magnésie*, la *soude* et la *potasse*, dont la quantité ainsi que celle de la *silice* et du *fer* diffère dans chacune des variétés. Ces substances composent essentiellement les parties élémentaires des *trapps* tant *homogènes* qu'*amigdaloïdes*, car les analyses chimiques des quatre variétés de ces derniers, donnent, à quelques proportions près, les mêmes résultats que celles des variétés *homogènes*.

L'auteur traite ensuite des caractères distinctifs entre les roches de *Trapp* et celles d'*Homblende*. Breislack confond ces deux espèces de roches, erreur qui fut quelque tems celle de Dolomieu, car ce grand minéralogiste se laissa égarer par une fausse interprétation du *Corneus trupezius* de Wallerius, mais Saussure le ramena bientôt à la vérité. Cette partie de l'ouvrage de M. Faujas est très-curieuse, parce que ce savant professeur y détruit un grand nombre d'erreurs accréditées par de grands noms, y discute plusieurs questions importantes pour les progrès de la minéralogie, et y fait connaître les caractères qui distinguent le *trapp* de l'*horneblende*.

Avant d'arriver à la classification des *roches trappéennes*, M. Faujas parle avec beaucoup d'étendue des caractères qui ne permettent de les confondre, ni avec les *laves compactes basaltiques*, ni avec les *laves amigdaloïdes*. Mais il n'est pas possible de faire connaître ici ce tableau comparatif, il faut le consulter dans l'ouvrage même. Je dirais seulement qu'un semblable travail est de nature à convaincre toutes les personnes qui ont quelques con-

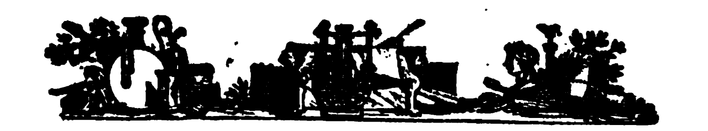
naissances en minéralogie, et que la question y est complètement décidée.

Espérons que M. Faujas convertira Brieslack, comme il a converti en 1784, Lamanon qui croyait aussi que les *trapps* doivent leur origine aux *volcans*.

La classification des *roches trappéennes* forme la dernière partie de l'ouvrage du naturaliste français. Je ne puis la faire connaître autrement qu'en disant que les substances y sont classées d'après une méthode naturelle et non d'après un système artificiel.

En publiant son *Histoire des roches de Trapps*, M. Faujas a rendu un véritable service à la minéralogie et à la géologie, dont les nombreux ouvrages qu'il a mis au jour, ont hâté les progrès.

L. A. M. Bourgeat.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ODES, par M. DE CORMENIN, auditeur au conseil-d'état. — A Paris, chez *Bailleul*, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n° 71.

En rendant compte dans ce journal (1) du dernier volume de l'*Almanach des Muses*, j'avais distingué une ode de M. de Cormenin, pleine de naturel, d'harmonie, et remarquable sur-tout par la douceur, l'élégance et l'heureuse mollesse du style. Il m'avait semblé néanmoins que toutes les parties de cette production si digne d'éloges, n'étaient pas égales en mérite : j'avais cru même y trouver quelquefois un certain vague dans les idées. J'apprends que ces observations dictées par le vif intérêt que m'avait inspiré le talent de l'auteur, l'ont engagé à supprimer la dernière moitié de son ode, et à la faire imprimer telle qu'elle se trouve dans le petit recueil que j'examine en ce moment. Dirai-je que M. de Cormenin me paraît avoir été trop sévère? Les strophes qu'il a conservées forment un tout à-peu-près irréprochable ; mais ceux qui connaissent sa pièce, telle qu'elle était d'abord, regretteront, je crois, ce qu'il perd, plus qu'ils n'applaudiront à ce qu'il gagne. Les adieux de Gallus à la nymphe de Blanduse formaient dans la première leçon une allégorie complète et assez développée ; l'auteur a supprimé ces développemens, dont quelques-uns pouvaient sembler un peu vagues : il en résulte que l'ouvrage moins répréhensible dans les détails, est devenu plus commun, moins lyrique dans l'ensemble ; et peut-être sont-ce aujourd'hui des stances charmantes plutôt qu'une ode. Il faut que M. de Cormenin se soit armé

(1) Voyez le n° du 30 janvier 1813, page 224.

d'une sévérité bien cruelle pour sacrifier des vers tels que ceux-ci :

Mais quoi ! de nos guerriers l'impatient courage
S'arrache au doux repos,
Et sur les bords lointains de l'Euphrate et du Tage
Court planter nos drapeaux.

. . . .
. . . .

Et moi lâche Romain ! sur un lit de fougères
Je perdrais mes beaux jours
A chanter les Sylvains, les Driades légères
Et les molles amours.

Le cygne jeune encor, de son aile craintive
Rase à peine les flots,
Et de sa faible voix le son meurt sur la rive
Oublié des échos.

Bientôt il prend l'essor, et d'une aile puissante
S'élevant dans les cieux,
Fait monter de ses chants la douceur ravissante
A l'oreille des dieux, etc.

Je regretterais vivement la perte de ces stances faciles, harmonieuses, et de la plus aimable poésie : je regretterais sur-tout d'avoir été, à mon insçu, la cause du changement que l'auteur a fait subir à sa composition, s'il était moins facile de la rétablir dans son premier état, telle qu'un heureux talent, une émotion douce et vraie, l'avaient inspirée au poëte. Que M. de Cormenin se borne donc à réunir ce qu'il a séparé, à éclaircir, à mieux déterminer quelques idées accessoires, à remplacer par des traits plus justes ou plus poétiques, quelques vers, quelques expressions qui ont moins de propriété ou moins d'élégance que le reste de l'ouvrage, et j'ose encore affirmer, comme je l'avais déjà fait, que son ode à la nymphe de Blanduse sera pou tous les gens de goût *l'une des pièces les plus remarquables qui existent dans ce genre où la poésie lyrique, proportionnant son ton au sujet, n'exige que des images et des émotions douces, un style élégant, flatteur pour l'oreille, et d'un éclat tempéré.*

Dans l'ode sur les *Victoires de Lutzen et de Wurtchen* qui précède celle dont je viens de parler, M. de Cormenin paraît s'être dit comme Virgile, *majora canamus;* sa sa lyre s'est montée sur un ton plus élevé : il y a du feu, du mouvement dans sa marche, mais peut-être y a-t-il aussi quelque indécision : le désordre qu'on y trouve quelquefois ne paraît pas toujours être *un effet de l'art;* du reste, le talent poétique s'y montre avec éclat dès les premières strophes :

Sur un mont assiégé par d'éternels orages,
Debout, l'œil menaçant, le front dans les nuages,
L'affreux *géant du Nord* excitait les combats ;
Il entend des sanglots et des voix gémissantes ;
Il regarde, il voit fuir les hordes frémissantes
De ses pâles soldats.

« Quoi, lâches vous fuyez ! l'effroi vous environne !
» Et le Français vainqueur briserait ma couronne !
» Non, non. J'abattrai seul tous ces puissans héros !
» Ils ne dormiront plus sous le toit de leurs pères ;
» La vigueur de mon souffle, aux plages *étrangères*
» Desséchera leurs os.

» Les routes de Lutèce à vos pas sont ouvertes,
» Soldats ! vous trouverez des campagnes désertes,
» Des murs abandonnés de leurs soutiens fameux,
» Un peuple fugitif, des vieillards dans les larmes,
» Et de faibles enfans, tremblant au bruit des armes
» Trop pesantes pour eux !

» Que dans son *vol de feu* le rapide incendie
» Enveloppe, *en courant*, de son aile agrandie,
» Les immenses palais qu'éleva leur orgueil !
» Sous des débris fumans étouffez leur mémoire,
» Eteignez les rayons de leur antique gloire
» Dans la nuit du cercueil.

» C'est alors qu'en triomphe amenant vos conquêtes,
» Aux bords de la Neva, dans mes royales fêtes,
» Vous trainerez captifs les fils de l'étranger.
» Allez, que votre bras aujourd'hui me seconde ;
» Je promets à vos vœux les dépouilles du monde,
» Et je cours vous venger ! »

Il se lève, il étend son sceptre redoutable ;
Les vents font *éclater leur choc épouvantable*,
L'air frémit, la mer gronde, et le pôle a tremblé.
Du fleuve impétueux les eaux sont suspendues,
Et le soleil caché dans l'épaisseur des mers
Tient son flambeau voilé.

Le géant irrité, de ses flèches perçantes,
Brise de nos guerriers les armes impuissantes ;
Dans ses chaînes de glace il arrête leurs pas ;
Venez, cruels enfans de l'âpre Moscovie,
Otez à ces héros une mourante vie
Qu'ils ne défendent pas !

Je ferai quelques remarques sur ces strophes qui offrent, en général, de la fermeté, du nombre, de l'éclat, et un coloris vraiment poétique. *Le géant du Nord* me paraît vague ; on ne sait point ce que c'est. Quand le Camoëns voulut personnifier les tempêtes, il en peignit à grands traits le *géant*, il le mit par cette peinture devant les yeux des lecteurs, et leur dit jusqu'à son nom, *Adamastor*. Un portrait du même genre était nécessaire et pouvait faire naître des beautés d'autant plus remarquables qu'elles auraient été fournies tout entières par le fonds même du sujet. Les *plages étrangères* pourraient paraître un contre sens dans la bouche du géant qui devrait dire nos *plages*, peut-être cependant faut-il permettre à la colère qui le trouble et l'agite de ne considérer les objets que dans leurs rapports avec l'ennemi dont il médite la perte. Quand on a dit *le vol de l'incendie* n'a-t-on pas tout dit ? Que peut y ajouter *le vol de feu ?* Dans son vol et *en courant* présentent d'ailleurs deux images contradictoires. J'ose inviter M. de Cormenin à refaire ces deux vers et quelques autres encore, dans lesquels, trop occupé de l'effet poétique et de l'harmonie, il n'a pas été assez fidèle aux convenances du style. La propriété continue de l'expression est ce qui distingue par-dessus tout le bon écrivain. M. de Cormenin ne l'ignore pas ; les modèles qu'il étudie et qu'il imite, les ouvrages qu'il a déjà publiés ne laissent aucun doute à cet égard. On trouve souvent chez lui cette propriété d'expression si nécessaire, et qui

est devenue si rare. Il doit faire de nouveaux efforts pour qu'on l'y trouve toujours; et, s'il ne se laisse point séduire par de dangereux exemples, il ne saurait tarder d'y parvenir. On en jugera par ces strophes où des images vraiment lyriques sont rendues par des expressions aussi pures qu'élégantes.

Tel le volcan mugit sous l'Afrique ébranlée ;
La mer s'enfle, et franchit sa rive désolée ;
L'astre aux rayons de feu sur son char s'est voilé ;
La tempête s'accroît, le jour fuit, l'homme expire....
Mais l'atlas immobile a soutenu l'empire
De l'olympe étoilé.

De la froide Scythie épuisant les rivages,
Bellone a soulevé cent nations sauvages
Qui roulent vers l'Oder leurs épais tourbillons,
Et poussant mille cris de vengeance et de haine,
Sous leurs coursiers légers, font voler dans la plaine
La poudre des sillons.

Moins nombreux sont les flots des mers *bouleversées*,
Moins bruyant l'aquilon dans les forêts glacées.
Cependant, vous tremblez, lâches enfans du Nord!
Les destins vont changer, votre fuite s'apprête,
Et cent bronzes tonnans lancent sur votre tête
La vengeance et la mort!

M. de Cormenin fit paraître l'année dernière deux autres odes auxquelles il donna pour titre : *la Pologne régénérée, épode héroïque*. Elles ont été insérées dans le *Mercure*, et en donner l'analyse serait au moins superflu. J'aime cependant à croire que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de mettre sous ses yeux un passage où le poëte peint des plus nobles couleurs la Pologne, ses richesses naturelles, les mœurs de ses habitans, et montre dans l'avenir tout ce que pourrait être cette généreuse nation, réunie sous un seul prince jaloux de lui rendre sa gloire avec sa prospérité.

L'or des blondes moissons embellit vos rivages ;
Dans la molle épaisseur de vos gras pâturages,

Les troupeaux mugissans se cachent à vos yeux;
Sur vos coteaux fleuris, la diligente abeille
A la rose vermeille
Dérobe les trésors d'un miel délicieux.

Les plus nobles vertus se disputent votre ame;
Vous aimez les combats, vous *respirez leur flamme*,
Vous ouvrez au malheur vos toits hospitaliers;
En longs cercles assise, un mâle jeunesse
Appui de la vieillesse,
Dans les sombres hivers couronne vos foyers.

Pour combler tant de biens, si la discorde expire;
Si quelque roi chéri, sous son heureux empire,
De l'Etat partagé réunit les lambeaux;
Sous de communes lois s'il rassemble vos villes;
Si des haînes civiles
Ses généreuses mains éteigent les flambeaux:

Alors, nobles guerriers, vengeurs de la patrie,
Vous qui la défendez après l'avoir nourrie,
Vous rouvrirez le sein de vos guérêts féconds;
Vos glaives dormiront, et vos lances rouillées
Ne seront plus *souillées*
Dans le sang ennemi des Scythes vagabonds.

Alors chargés des biens que le ciel vous envoie,
Vos fronts *triomphateurs* blanchiront dans la joie,
Au milieu des enfans, soutiens de vos travaux:
Tel, ceint de rejetons, un vieux pin de Norwège
Au front couvert de neige,
Voit les siècles passer sous ses vastes rameaux.

La poésie lyrique, si honorée des anciens, est bien loin de jouir parmi nous de la même faveur. « De toutes » les nations polies, disait Voltaire, la nôtre est la moins » poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la » mode en France, sont les pièces de théâtre; et ces » pièces sont écrites dans un style qui approche de celui » de la conversation. » Si cette remarque était juste alors, que serait-elle donc aujourd'hui? Notre nation n'est certainement pas devenue plus poétique. Mais tant qu'il restera quelques esprits capables d'apprécier toutes les diffi-

cultés et toute l'élévation d'un genre dans lequel il est si rare de réussir, les encouragemens les plus flatteurs ne peuvent être refusés au talent d'un jeune poëte qui s'annonce par des ouvrages tels que ceux dont on vient de lire assez de fragmens pour les juger.

ROLLE, *bibliothécaire de la ville.*

ELOGE DE MICHEL DE MONTAIGNE, par MARIE J. J. VICTORIN-FABRE. — In-8°. — A Paris, chez *Maradan*, rue des Grands-Augustins, n° 9; de l'imprimerie de *Firmin Didot*, rue Jacob, n° 24.

LE passage de Montaigne qui sert d'épigraphe à ce discours : *tout le monde me reconnait en mon livre et mon livre en moi*, n'est rien moins que pris au hasard; il annonce la manière dont l'orateur a envisagé son sujet, et le point de vue qui a produit ce qu'il y a de plus neuf, de plus original et de plus fécond dans son ouvrage. Un proverbe trivial : *à quelque chose malheur est bon*, pourrait en indiquer la destinée. En effet, nous avons vu M. Victorin-Fabre remporter en cinq ans cinq couronnes académiques; et cinq fois les arbitres quotidiens des succès et des renommées ont donné le démenti à ses juges, ont persifflé le secrétaire perpétuel de l'Académie pour ses rapports, et trouvé détestables les trois discours et les deux pièces de vers qui avaient remporté le prix. Cette fois, il est probable que l'Éloge de Montaigne, qui porte le nom du même auteur, a été moins heureux dans le concours : je dis seulement qu'il est *probable*, car le titre ne nous avertit point de ce que nous en devons croire; mais cette probabilité a suffi pour qu'un cri unanime d'approbation et même d'admiration ait retenti. On n'a point douté que cet Éloge ne fût le même qui avait été enregistré, sous le n° 10, au concours de 1812; et auquel l'Académie, qui ne l'avait pas couronné, avait accordé dans sa séance publique, par l'organe de son secrétaire, des louanges non moins honorables qu'une couronne. On a loué M. Suard d'avoir donné ces louanges à l'Orateur, on a cité complaisamment ses paroles; on les a rappro-

chées du discours imprimé, on y a trouvé la conformité qui y est en effet, et l'on a prouvé par des citations nombreuses et faciles à choisir dans le discours, cette conformité. Je ne veux point rechercher ici la cause de ce changement, qui me paraît avoir plus de rapport à l'Académie qu'à M. Victorin-Fabre; je me permettrai seulement de dire, parce que je le crois, que s'il eût encore obtenu ce prix, il lui en fût arrivé comme des cinq autres.

Qu'il ait fait beaucoup de corrections et de changemens à son ouvrage, avant de le faire imprimer, cela me semble hors de doute, par une raison fort simple, c'est que de tous les éloges de Montaigne qui ont paru, le sien, de l'aveu même de ceux de ses concurrens qui, à différens degrès entre eux, ont obtenu sur lui la préférence, est incontestablement le meilleur; il est le mieux conçu pour le plan, le plus fortement écrit et sur-tout le plus éloquent. Or, c'est un prix d'éloquence que l'Académie française annonce dans ses programmes, c'est à l'éloquence, et quand le sujet le comporte, à la haute éloquence, qu'elle décerne ce prix.

Je sais qu'on n'est plus entièrement d'accord aujourd'hui sur ce mot, qu'il existe à son égard de nouvelles doctrines, qu'en éloquence comme en poésie on prétend réduire à l'élégance et à la pureté tout le mérite du style, que l'on est convenu d'appeler galimathias, phrase ou pathos tout ce qui sort de cette ligne, doctrines assurément fort commodes pour ceux qui ne peuvent s'élever ni au style poétique ni au style oratoire, mais qui se flattent, et Dieu sait encore à quel titre, de pouvoir acquérir un style pur et élégant. Mais comme ni Malherbe, ni Boileau, ni Racine, ni La Fontaine, ni J. B. Rousseau, en vers, ni Bossuet, ni La Bruyère, ni Pascal, ni J. J. Rousseau, en prose, ne pourraient recevoir l'application de ces nouvelles théories, bien des gens, et je conviens que je suis du nombre, les regardent comme la ressource de l'impuissance et non comme la règle du talent.

Quelques personnes qui commencent toujours par blâmer ce qu'on fait, en attendant qu'elles puissent faire

quelque chose, avaient moins bien espéré d'un concours ouvert sur un pareil sujet. Montaigne ne leur paraissait point donner matière à un discours éloquent. Ses Essais n'étaient après tout qu'une espèce de confession de ses défauts, mêlée d'éloges peu modestes de ses qualités et de ses vertus. On n'osait pas trop répéter avec Pascal que ce n'était là qu'un *sot projet* qui s'accordait mal avec l'humilité chrétienne, mais, disait-on, il y avait moins de vraie philosophie, il y avait même moins d'originalité qu'on ne croyait dans cet ouvrage composé de tant de pièces de rapport, et moins de fruit, qu'on ne prétendait, à tirer de sa lecture.

Sans doute, il n'y aurait rien à gagner, rien à apprendre dans les aveux, dans les confessions de tant de petits hommes guindés sur les échasses de l'orgueil; de ce déclamateur ampoulé qui se croit admirable parce qu'il est étrange, de ce versificateur boursoufflé qui se croit poëte parce qu'il n'est rien autre chose, de cet écrivain prétendu original, qui croit créer une langue nouvelle parce qu'il tourmente la sienne, ou du moins la nôtre; mais dans les Essais d'un Montaigne, dans les Confessions d'un Jean-Jacques, l'esprit et le cœur humain se dévoilent tout entiers; ces révélations d'hommes assez grands pour se montrer avec leurs petitesses hâtent l'expérience, et forcent l'homme qui est sincère avec lui-même à dire à tout moment : c'est cela.

Ces frondeurs ont été tout surpris de voir éclore sur un sujet qu'ils avaient jugé stérile cinq ou six discours où brillent des talens divers (1), et qui, dans quelque

(1) Sur onze discours seulement qui avaient été envoyés à l'Académie, j'en connais cinq imprimés sans compter celui de M. Fabre : 1° celui de M. Villemain, couronné par l'Académie; 2° celui de M. Droz, à qui elle a accordé une médaille d'or; 3° celui de M. Jay, qui a obtenu l'accessit; 4° le discours qui a concouru sous le n° 2, et qu'on attribue à un membre distingué de la Classe des sciences mathématiques et physiques; 5° celui de M. Joseph-Victor Leclerc, adjoint-professeur au Lycée Napoléon. Peut-être en a-t-il paru d'autres que je ne connais pas, car sur les onze qui ont concouru, le rapport de M. Suard en a mentionné neuf : il ne s'est tu que sur le

ordre que le goût et l'impartiale équité les placent, maintenant qu'ils sont tous sous les yeux du public, attestent du moins que ce sujet est riche et qu'il était bien choisi.

Le plan que s'est fait M. Victorin-Fabre est clairement annoncé dans son exorde tiré, ainsi que l'épigraphe, du texte de Montaigne, ou des entrailles du sujet même. « Si jamais un écrivain a tracé d'avance à ses panégyristes la route qu'ils devaient tenir, sans leur laisser le choix d'en prendre une autre, c'est à coup sûr le philosophe qui fait le sujet de ce discours. Il est lui-même l'*argument et la matière de son livre*; ou plutôt vous dira-t-il dans ce style plein d'images qui colore et anime tout, ce n'est point un livre que je compose, c'est moi que je représente; c'est ma *statue que je dresse*, non dans une place publique ou dans le parvis d'un temple, mais dans la bibliothèque d'un voisin ou d'un ami qui, fidèle à ma mémoire, lorsque je ne serai plus, goûtera quelque plaisir à me retrouver dans cette image. Qui de nous, Messieurs, n'a pas été ce voisin, cet ami fidèle? Qui de nous ne s'est plu souvent à fréquenter le philosophe, à l'entretenir dans cette image qui lui ressemble si bien? Rendons aujourd'hui ce commerce plus étroit, cet entretien plus intime; apprenons de lui-même à le connaître, nous l'aurons assez loué. »

Mais en se représentant ainsi lui-même, en ne songeant qu'à se peindre, Montaigne a dévoilé le cœur humain et a fait le portrait de tous les hommes. « Par quel heureux concours de circonstances, par quelle chaîne d'idées ce moraliste ingénieux qui, sans nous cacher ses vertus,

---

n° 1 et le n° 9. Je dois ajouter à ceux que je viens d'indiquer, celui de M. Emile Vincens, professeur à l'Académie de Gênes; l'auteur nous avertit qu'il n'a point paru au concours auquel il était destiné, parce qu'envoyé de loin, il s'est égaré en route; s'il fût arrivé à tems, je ne doute pas qu'il n'eût eu part à l'attention de la Classe et aux encouragemens donnés en son nom par M. le rapporteur. Il y a dans ce discours, comme dans tous les autres, beaucoup de mérite; et tous ensemble justifient bien ce que dit le Rapport, en comparant le concours de 1812 aux précédens: « Ce dernier concours a été plus honorable pour les concurrens et plus satisfaisant pour les juges. »

nous confia ses faiblesses, est-il parvenu à nous connaître ou à nous deviner tous, en se rendant compte de soi-même? Parmi tant de révélations, c'est le seul secret qu'il nous taise, et le seul éloge de lui qu'il nous ait laissé à faire est d'achever de le peindre en divulguant ce secret.

» Loin donc de nous borner à exposer les principes de sa philosophie morale, cherchons à découvrir comment l'observation, l'expérience les ont tour-à-tour fait naître dans sa conscience et dans sa raison; suivons à travers ses actions et les événemens de sa vie, la marche secrète de ses pensées; apprenons par son exemple quelle est ou quelle devrait être la marche de l'esprit humain dans l'étude de l'homme moral. Ainsi nous puiserons d'abord dans l'ouvrage de Montaigne une connaissance intime de l'auteur; nous prendrons ensuite l'auteur pour interprète de l'ouvrage; son caractère expliquera son talent; sa conduite éclaircira sa doctrine; la gloire de ses disciples et les progrès de l'esprit humain rendront témoignage à son influence. »

Dès le début, on voit un écrivain qui a médité profondément l'ouvrage où se trouve la matière du sien, qui y a vu ce que d'autres n'y avaient pas vu avant lui. Mais pour exécuter ce plan, tracé d'une main ferme, il faut aborder franchement bien des questions dont plusieurs peuvent paraître délicates, il faut connaître et faire connaître au lecteur les tems où vécut Montaigne, les doctrines qui régnaient alors, les secours ou les obstacles qu'il y trouva pour le developpement de son esprit, le spectacle qu'offrait la scène du monde, le goût qu'il put avoir pour les plaisirs qu'on y goûtait, et les dispositions d'esprit et d'ame qu'il portait dans ces plaisirs en s'y livrant, quel fruit il tira de ses voyages, et pour cela quel changement, quelle diversité de scènes lui offraient les pays qu'il parcourut en voyageant.

Mais ce n'est encore là que l'homme privé, que le spectateur *de ce grand drame du monde*, il faut ensuite le considérer comme acteur, et c'est là que les grandes difficultés commencent. Le premier rôle qu'il joue sur ce théâtre est celui d'interprète des lois ou, pour mieux

parler, de leur organe, en un mot celui de juge. Quel était donc alors l'état de la législation en France? Quel était-il dans l'Europe entière? Quel coup-d'œil, avec ce qu'il avait déjà d'acquis, Montaigne y dut-il jeter, et quels résultats le philosophe dut-il tirer de ce que voyait le magistrat? Du tribunal de la justice, il passe au service de la cour. Quelle était cette cour?...... Celle de Catherine de Médicis et de Charles IX. A quelle époque? Aux approches de la Saint-Barthelemi. Il obtient quelques graces; il conçoit quelques espérances, mais il reçoit sans doute aussi quelques confidences, et l'on n'avait alors à confier que des crimes; il quitte la cour et se réfugie dans la retraite. Quels nouveaux aperçus et que d'affligeantes lumières n'emporte-t-il pas avec lui?

L'orage dont il avait le triste pressentiment éclate. Un jeune roi a donné l'ordre et l'exemple de l'effusion du sang; le sang coule dans toute la France. Le fanatisme des partis, exalté chez les uns par le fanatisme de religion, chez les autres couvert de son masque, n'a plus de frein, plus de bornes. Pour quel parti se décidera Montaigne! Pour celui de l'humanité. Mais sa neutralité entre des furieux, les irritera tous également; que de dangers l'environnent dans ce château, asile de l'hospitalité, toujours ouvert aux malheureux de tous les partis, et dans lequel il ne médite que les leçons de la sagesse! Quelle arme opposera-t-il à ces dangers? Le calme imposant d'un sage. Cette arme lui suffit pour vaincre; l'assassin laisse tomber les siennes; mais quelle amertume dut alors se mêler à ses méditations; de quelles affreuses vérités ne vit-il pas briller l'affligeante lumière! Si donc il prononça sur la nature humaine un jugement que l'homme sensible et bon trouve injuste, s'il regarda l'inhumanité comme un instinct de cette nature, on voit où il avait puisé cette opinion désespérante; mais il ne l'adopte point sans retour, il trouve dans son ame un remède à cette erreur de son esprit. « Armé par la philosophie contre les terreurs de la mort, et ne songeant pas dans le péril *comment il peut en échapper*, *mais combien peu lui importe qu'il en échappe*, il se réfugie par la pensée dans de meilleurs siècles : il parcourt les

philosophes, il médite les historiens; il vit, il se familiarise avec les grandes ames de l'antiquité, et dans ce commerce profitable, il achève d'apprendre et de s'expliquer tout ce que pourraient les gouvernemens pour la grandeur morale des hommes. C'est ici le dernier terme de ses études philosophiques; elles remplissent, comme on voit, le cercle entier de sa vie; et, pour les faire connaître, il a fallu tracer son histoire. »

Telle est la substance de cette première partie où l'Orateur recherche comment, par quels degrés et de quels élémens s'était formée la philosophie de l'auteur des Essais. Il examine, dans la seconde, les Essais mêmes, et y cherche les résultats de cette éducation des choses que Montaigne avait reçue, et qui surpasse de si loin celle des mots; il y examine aussi la composition et le style de cet ouvrage unique en son espèce, qui ne fut fait d'après aucun modèle et qui n'en peut servir. En considérant dans l'auteur le philosophe et l'écrivain, il se montre lui-même très-exercé aux discussions philosophiques et aux analyses littéraires. Sur l'égoïsme de Montaigne, ou sur le reproche qu'on lui fait de toujours parler de lui; sur ce qu'on nomme le *vagabondage* de son style; sur le vrai caractère de ce style, et en lui-même et comparativement à celui des auteurs contemporains; sur les emprunts que l'auteur fait sans cesse aux philosophes anciens, et tour-à-tour à ceux de toutes les écoles et de toutes les sectes; sur ce qu'on a coutume d'appeler le *scepticisme* de Montaigne, et enfin sur le fond et le corps même de sa philosophie, éparse et confuse dans tout son livre, partout M. Victorin-Fabre est au niveau de son sujet et l'envisage sous des points de vue justes, profonds, et quelquefois nouveaux.

L'endroit peut-être où ce caractère de nouveauté brille le plus est celui où l'Orateur, frappé du contraste que présente l'originalité de l'esprit et du livre de Montaigne avec les citations continuelles d'auteurs anciens dont il assaisonne ses écrits, rend l'effet de ce contraste par l'image vive et dramatique d'une conversation animée entre ces auteurs et celui des Essais. « Veut-on, dit-il, se former des Essais une idée générale, ou plutôt une image

qui les peigne, en quelque sorte, à la pensée? Qu'on se représente une suite d'entretiens, de conférences philosophiques, tenues dans le *Château de Montaigne*, entre notre moraliste et tous les philosophes de l'antiquité. Là, vient s'asseoir l'austère Zénon près du voluptueux Epicure; et le cynique Diogène s'y trouve en face du divin Platon et de l'élégant Aristippe. La conversation est calme; on discute avec gravité, avec profondeur et presque avec méthode. Tout-à-coup la scène change; le souvenir de nos folies a déridé le front de nos sages: on médit; l'ironie légère, le sarcasme mordant, la satire enjouée prêtent à la raison des formes plus riantes; et la conversation s'égaie à nos dépens. D'autres fois on se contredit sur des points importans de morale; la discussion s'échauffe et s'élève avec le sujet; les attaques et les répliques sont également animées de traits poignans et rapides, de figures passionnées et de mouvemens d'éloquence. Chacun des interlocuteurs reste fidèle à son caractère et à son genre d'esprit. Montaigne lui seul s'est si bien formé dans le commerce de ses hôtes, qu'il sait les imiter tous, et qu'il emprunte à volonté le genre d'esprit que bon lui semble. Mais s'il devient par fois copiste, sans cesser d'être original, on le reconnaît toujours à une certaine chaleur d'imagination gasconne qui lui fait accentuer plus fortement toutes ses paroles, et qui dispense de le regarder dès qu'il parle, car il suffit de l'entendre pour lire son attitude, son geste et le jeu varié de sa physionomie. »

Je trouve un peu plus haut, ce même talent qu'a Montaigne de se revêtir des richesses antiques sans perdre sa propre couleur présentée sous un autre aspect qui n'est pas moins juste, mais qui se lie à des considérations générales sur le style de Montaigne et à ses rapports et ses différences avec le style d'Amyot. Je voudrais pouvoir citer tout cet excellent morceau. L'Auteur veut expliquer à quoi tient cette liberté capricieuse, cette marche irrégulière, enfin ce *vagabondage* des pensées et du style, qui impatiente quelquefois dans les Essais, mais qu'ils perdraient à ne pas avoir. Il en attribue une partie à l'influence du siècle où ils furent écrits, et où rien ne

gênait encore les élans du génie, où il n'existait autour de la carrière du talent ni bornes, ni barrières. « On a souvent, ajoute-t-il, exprimé le regret que Montaigne ait paru dans un tel siècle. S'il avait écrit à une époque de lumières et de goût, dans une langue formée, combien, dit-on, il aurait encore déployé plus de talent et obtenu plus de gloire! Cette opinion est ancienne; elle a eu des partisans dont l'autorité impose; elle passe enfin pour démontrée, puisqu'on la répète sans examen. Que prouve-t-elle cependant? Qu'on n'a point assez réfléchi sur le genre d'esprit de Montaigne et sur la trempe de son caractère. »

M. Fabre, qui en a mieux pénétré les secrets, fait aisément sentir combien un génie aussi indépendant, une ame aussi passionnée, avec ses inspirations soudaines et ses facultés *prime-sautières*, trouverait aujourd'hui d'obstacles et de sujets de refroidissement; quels sacrifices à faire aux lois du goût, aux arrêts de l'inexorable critique! « Ah! s'écrie l'orateur, saisi lui-même d'un de ces mouvemens qui donnent tant de vie au style de son auteur, ah! n'exigez pas de lui de si cruels sacrifices! au nom de sa gloire et de vos plaisirs, pardonnez-lui des beautés qui sont les fruits de ses fautes; pardonnez-lui des défauts qui sont encore des beautés. Laissez-lui son allure *à sauts et à gambades;* si vous le contraignez d'aller au pas, il s'arrête; si vous l'entravez, il tombe. N'imitez pas ces rhéteurs qui mettent le génie en cage, lui coupent les ailes, et puis, à travers les barreaux qui l'enferment, viennent lui dire, volez! Sans doute les lois du goût, qui sont celles de la raison même, doivent être maintenues et respectées; mais dans la république des lettres, il est des citoyens signalés par de tels services, que la loi, pour son propre intérêt, doit se taire devant leur gloire, de crainte qu'on ne s'aperçoive, à son imprudente plainte, qu'ils ont été si grands sans la suivre, et qu'on ne soit tenté d'en conclure qu'ils auraient été moins grands peut-être s'il l'avaient mieux observée. »

C'est alors que pour justifier ces services qu'il attribue à Montaigne, ce haut rang qu'il lui assigne, il le com-

pare au seul de ses contemporains qui puisse soutenir un parallèle. « Il suffit, dit-il, de comparer Montaigne et le seul de ses rivaux qui existe encore pour nous, cet Amyot qu'il aimait, qu'il proposait pour modèle, et qu'il n'a point imité. Naïf traducteur des anciens, c'est avec une pureté, une élégance nouvelle, qu'Amyot leur fait parler sa langue. Montaigne, sans les traduire, cherche à se donner la leur. Il leur ressemble si bien qu'il contraint son idiôme à reproduire les mouvemens de leur éloquence, les attitudes de leur style, les tournures abondantes de leur mâle élocution. Ces attitudes si fières, ces tours rapides et forts dont il enrichit notre langue, polis par des changemens, fruits d'un goût plus délicat, sont enfin devenus des formes aussi pures qu'élégantes sous la plume des Pascal, des Montesquieu, mais surtout de J. J. Rousseau, de La Bruyère, dont l'heureux auteur des Essais fut le modèle d'affection. Les yeux les moins exercés peuvent le reconnaître dans leurs ouvrages, comme on reconnaît dans un tableau *la manière de l'école*. Ne cherchons donc plus quels services Montaigne a rendus à notre littérature, quel rang il a mérité; disons, en l'associant à la gloire de ses disciples : Montaigne est dans la prose française le créateur de l'école qui s'est le plus distinguée par l'énergie et la variété des formes, par la fraîcheur, l'éclat du coloris, et ce qu'on n'aurait point présumé en ne voyant que les ébauches hardies du maître, par l'élégance du style et la perfection des détails. »

Si cette vue dont on ne peut contester la justesse, n'est pas tout-à-fait neuve, la manière piquante dont elle est amenée et présentée lui donne une évidence nouvelle. On pourrait l'étendre et faire voir dans Amyot et dans Montaigne les chefs des deux écoles qui partagent nos premiers écrivains en prose. Fénélon, Massillon et Voltaire seraient dans l'une, tandis que Bossuet et les grands hommes que M. Victorin-Fabre a nommés rempliraient l'autre. Mais ce n'est pas seulement à notre littérature que Montaigne a rendu d'éminens services ; il en a rendu de plus essentiels peut-être à la philosophie en général. C'est encore ici qu'il faudrait pouvoir citer dans toute

son étendue le morceau amené par la discussion où M. Fabre est entré sur le scepticisme de Montaigne. Il montre d'où lui était venu ce scepticisme, seul état où un esprit juste et sage pût se placer dans un tems où l'on ne sortait de l'ignorance que pour se jeter dans l'erreur, où toutes les erreurs étaient soutenues avec une égale assurance et un égal acharnement. Alors apprendre à douter, c'était sans doute beaucoup apprendre; mais ce n'est pas là que se bornent ses leçons. « Il fait plus, il établit, avant Locke et ses disciples, que nos sens sont nos uniques maîtres, *qu'en eux commence la science et qu'elle se résout en eux;* puis il met en doute si les hommes sont pourvus de tous les sens nécessaires pour pénétrer la nature et s'élever à la vérité; pensée éminemment philosophique et dont les conséquences sont infinies! Certes! voilà cette raison sublime et dont nous sommes tous si fiers, sous les coups d'un rude adversaire! Elle semblerait terrassée; mais croyez-vous que le vainqueur, abusant de son triomphe, veuille la fouler aux pieds? Non, il lui tend la main et la relève. »

De là une distinction très-bien fondée entre le scepticisme du sage et le doute universel de Pyrrhon. Si le but de ces deux philosophies est si différent, leurs résultats ne le sont pas moins; voici le résultat de celle de Montaigne, aussi vivement présenté que finement saisi. « On le voit long-tems combattre la science et l'esprit humain; et lorsqu'enfin la victoire lui reste, on ne trouve que l'opinion d'immolée sur le champ de bataille. » L'influence de cette victoire s'étend fort loin. « C'est de ce moment qu'a dû finir le long règne du pédantisme, que la pensée originale et indépendante, perdue depuis tant de siècles, commença de reparaître, et qu'elle entraîna dans son cours toutes ces vieilles ruines des doctrines scholastiques sous lesquelles des mains serviles avaient failli l'ensevelir. »

« Pourquoi donc, se demande ici M. Fabre, avec un sentiment d'orgueil patriotique que tout bon Français doit partager, pourquoi donc avons nous cédé à l'Angleterre et à Bacon l'inestimable honneur de cette révolution mémorable ? Comme l'illustre insulaire,

Montaigne son contemporain est venu démontrer aux hommes la nécessité de se faire un entendement nouveau ; s'il l'annonce avec moins de grandeur, il le prouve avec plus d'énergie. Comme Descartes, mais avant lui, il établit la doctrine du doute. Est-ce là ce pyrrhonisme qu'on lui a tant reproché? Je ne lui en connais point d'autre. Apprécions-le par ses effets ; il a brisé les fers de la raison humaine. Ainsi Bacon, Descartes, Montaigne, tels sont les véritables chefs, disons mieux, les fondateurs de la philosophie en Europe ; ils ont jeté les bases de l'édifice après avoir déblayé le terrain. Tous trois ont obtenu l'admiration et mérité la reconnaissance. Puisse l'esprit qui les animait leur survivre, et rester parmi les hommes aussi longtems que leur gloire ! Tant que la pensée humaine sera libre, nous jouirons de leurs bienfaits. »

Toutes ces citations où le lecteur aura remarqué un style aussi sain qu'énergique et animé, sans aucun de ces vices importés de l'étranger qui défigurent aujourd'hui la prose des écrivains les plus vantés ; toutes ces citations, dis-je, sont tirées de la seconde partie du discours. On en pourrait tirer en plus grand nombre de la première, et qui, dans d'autres genres, auraient encore plus d'éclat. Il y en aurait d'assez courtes, où l'on trouverait que le panégyriste de Montaigne a mis dans des traits rapides et vigoureux, un ton qui les ferait prendre pour être tirées de Montaigne lui-même ; et quant aux morceaux étendus, il faudrait placer au-dessus de tous les autres cette peinture effrayante de la cour de Charles IX, des horreurs de la Saint-Barthélemi, et des fureurs prolongées de la guerre civile ; peinture souvent tracée et qui ne l'a jamais été avec plus de véhémence, de force et de vérité ; mais cet extrait, déjà trop long, passerait toutes les bornes si j'y ajoutais cette citation.

Il en est une autre dont je ne puis me résoudre à priver nos lecteurs : c'est celle de la péroraison de ce discours. L'auteur s'est réservé, avec beaucoup d'art, pour terminer l'Éloge de Montaigne, le trait qui intéresse le plus dans son caractère, son amitié pour La Boëtie. Il met dans la bouche de Montaigne lui-même le reproche de

ne l'avoir pas véritablement loué, puisqu'il n'a rien dit encore de son ami. « Sensible et généreux Montaigne, répond il, non, je ne t'ai pas loué. Ce qui t'honore le plus est ce qui me reste à dire. Ne me fais pas un reproche d'avoir attendu si tard. Heureux de peindre après toi cette amitié sublime et tendre, dont tu ne jouis qu'un moment et qui remplit ta vie entière, si d'abord j'en avais retracé la vive et touchante image, ni l'histoire de tes pensées n'aurait offert assez de grandeur, ni l'analyse de ton style assez de charme, ni le tableau de tes nobles actions assez d'intérêt et de dignité pour ranimer l'attention épuisée par des émotions trop chères. Parle, il est tems; ouvre nous ton ame; peins nous tes sentimens et ceux de ton ami; fais lui partager nos hommages. »

C'est dans ce cadre naturel et ingénieux qu'il place toutes ces expressions si touchantes et si vraies qui paraissent s'élancer du cœur de Montaigne, et qui font du chapitre *de l'Amitié*, où elles se trouvent (2), le plus intéressant de tous ceux qui composent les trois livres des Essais. Il s'interrompt après ces paroles naïves, souvent citées et qui ne le seront jamais assez : si l'on me demandait pourquoi je chérissais mon ami, je ne pouvais que répondre : *parce que c'était lui, parce que c'était moi*. « Quelle amitié! quel langage! s'écrie-t-il, ému lui-même par ces douces expressions que sa plume vient de tracer! Est-ce bien ce philosophe qui foulait aux pieds les préjugés? Que lui sert maintenant de tenir à la main cette balance sceptique? le voilà qui s'abandonne avec la simplicité d'un enfant, à l'illusion touchante qui lui fait voir du prodige dans l'empire d'un sentiment dont l'énergie fait le miracle! Non, ce n'est point à ses yeux un rapport de goûts et de caractère qui l'attache à son ami; c'est *quelque secrète ordonnance du sort*. Leur liaison fut un coup du ciel. *Une force inexplicable a saisi leurs volontés; elles sont venues se plonger, se perdre l'une dans l'autre*, etc. » Et il continue ainsi en faisant parler Montaigne lui-même, écartant seulement celles de ses

(2) Liv. I, ch. 27.

expressions qui ont trop vieilli, et en mettant d'autres à la place qui semblent dictées par le même sentiment ; mélange sans disparate qui donne à tout ce morceau quelque chose de mélancolique et d'attachant. Il n'y a point là de phrases sur l'amitié ; c'est l'amitié même de Montaigne et de La Boëtie qui semble revivre, qui parle et que l'on entend.

Mais quand la mort a séparé ces deux amis, quand celui qui survit n'offre plus qu'un spectacle de regrets et de deuil, après nous avoir encore rappelé quelques-unes de ses paroles, l'Orateur trop pénétré pour lui servir long-tems d'interprète, parle lui-même, en son propre nom, et devient un peintre fidèle de la plus profonde et de la plus touchante douleur. « Il n'est action ni pensée, dit-il, où son ami ne lui manque. Rien n'affaiblit ses regrets, qu'il se plaît toujours à nourrir. Et quand de longues années, quand les distractions du monde, les affaires et les plaisirs, la solitude et les voyages, l'ambition, les honneurs, les périls, sembleraient l'avoir séparé du souvenir de son bonheur et du sentiment de ses peines, la circonstance la plus légére lui rend ses premières douleurs ; il rêve encore à son ami ; il le rappelle dans sa mémoire, il le retrouve dans son cœur comme dans un sanctuaire impénétrable où les consolations n'ont jamais pénétré.

« S'empresse-t-il de publier des ouvrages, ce sont ceux de La Boëtie. Cherche-t-il des protecteurs, c'est à la renommée de La Boëtie. Appelle-t-il les regards de la gloire, c'est sur le tombeau de La Boëtie. Et s'il prend aussi la plume, s'il prétend lui-même à la renommée, c'est pour revivre encore avec La Boëtie dans la mémoire des hommes ; pour lui donner dans la pensée d'autrui la place qu'il avait dans son ame ; pour goûter le plaisir d'écrire, l'espoir de persuader que son ami le surpassait mille fois en science, en talens, en vertus...., et qu'ajoute-t-il ? en amitié. Ah ! vous sentirez le prix de ce sublime et touchant hommage ! Quel sacrifice ! Et quel éloge, si l'ami qui le donnait ne l'eut pas démenti lui-même en se montrant assez noble, assez tendre, assez délicat pour le donner ! »

Il est inutile sans doute de faire remarquer le mérite

de ce morceau, le charme de ce style. Il ne l'est pas de rappeler que dans ce même discours il y en a beaucoup d'autres où c'est la force, l'élévation, la véhémence, l'originalité d'expression qui dominent, que dans quelques-unes même on croirait reconnaître cette *certaine chaleur d'imagination gasconne* que l'auteur a si bien observée dans Montaigne. Cette souplesse de talent, cette variété de formes et de style se fait sentir aussi entre les différens discours de M. Victorin-Fabre; on le voit grand et pompeux dans l'éloge de Corneille, concis et piquant dans celui de La Bruyère, nerveux, serré, substantiel dans le Tableau littéraire du dix-huitième siècle, rempli dans chacun du fond et des accessoires du sujet qu'il traite, et l'envisageant sous tous ses rapports, suivant dans tous une marche différente, comme il leur a donné une différente couleur. Enfin, il y a en lui, si je ne me trompe, non-seulement ce qui fait l'écrivain distingué, mais l'homme éloquent, l'orateur.

On ne doit plus parler de son extrême jeunesse; ses succès ont marqué ses années. Il est maintenant dans la force de l'âge et dans la maturité du talent. On espère peu le revoir dans la carrière des concours académiques. Dans les meilleurs tems de notre littérature, ce qu'il a fait aurait donné des titres suffisans pour toutes les distinctions littéraires. Mais c'est sans doute ce dont M. Fabre, désigné pour y arriver tôt ou tard, s'inquiète peu. Le prix du véritable homme de lettres est l'honneur, et l'honneur est indépendant des récompenses. L'ambition du poëte, de l'orateur, de l'historien, du vrai littérateur en un mot, est de prouver qu'il a droit aux distinctions et aux honneurs. Les hommes font ensuite leur devoir ou ils ne le font pas; cela ne le regarde plus: il a fait le sien.

GINGUENÉ.

REVUE LITTERAIRE.

ÉPÎTRES DE M. VIENNET DE BEZIERS, capitaine au corps impérial de l'artillerie de la marine, membre de plusieurs sociétés savantes. — Un vol. in-8°. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. — Chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

LES MYSTÈRES DE FLORE, ou *Coup-d'œil sur la naissance, les amours, le mariage et la mort des plantes*; fragment d'un poëme latin du D. PETIT-RADEL. *Seconde édition*, avec la traduction française et des notes. — Chez *Chanson*, imprimeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 10; et *Rosa*, relieur-libr., Palais-Royal, seconde cour.

OBSERVATIONS SUR LA CHUTE DES PIERRES OU SUR LES AÉROLITHES; par M. MARCEL DE SERRES, inspecteur des arts et manufactures, et professeur de la Faculté des sciences à l'Université impériale. — Chez *Klostermann*, rue du Jardinet, n° 13; et *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

LA NATURE OUTRAGÉE PAR LES ÉCARTS DE L'IMAGINATION; par M. C... R...., ancien élève de l'Hôtel-Dieu de Paris, de la Société académiques des sciences, etc. — Chez *Davi* et *Locard*, libraires, rue Neuve-de-Seine, et *Chassaignon*, rue Macon, n° 18, près du pont Saint-Michel.

LES quatre ouvrages que je réunis ici ne doivent guères ce rapprochement qu'au hasard qui les a rassemblés sur mon bureau, d'où ils me demandent mention au *Mercure*; et comme il m'a semblé que celle à accorder à chacun d'eux n'exigeait pas, vu leurs dimensions une place très-étendue, j'ai pris le parti de renfermer en un seul article ce que j'avais à en dire au lecteur. Je commence donc sans plus de préambule, et suivrai l'ordre des titres comme ils sont venus, sans y chercher d'autre transition.

J'ouvre les *Epîtres* de M. Viennet : la première s'adresse à moi.... A moi, c'est-à-dire à nous tous qui les liront;

en un mot c'est l'*Epître au lecteur.* Une *Epître au lecteur* est devenue une rareté en littérature. Cela remonte déjà au tems où l'on faisait des ouvrages pour être lus ; tems ingrats et difficiles où un auteur était obligé d'attendre sa réputation du succès de son livre, tandis qu'aujourd'hui c'est le livre qui reçoit toute sa vogue de la réputation de son auteur ; et comme ainsi soit que l'une est bien plus difficile et plus couteuse à faire que l'autre, à juger du mérite par les difficultés qu'il a à se faire reconnaître, on sera forcé d'avouer qu'en fait de réputations et de talens, la balance du crédit est aujourd'hui toute entière de notre côté.

Cette manière de se faire dévancer par la gloire, et d'établir les renommées *à priori*, a beaucoup influé sur le ton des relations des auteurs avec leurs lecteurs. On sent qu'un écrivain déjà illustre avant même d'avoir taillé sa plume, un poëte de qui,

« On récite déjà les vers qu'il fait encore, »

n'est pas obligé, comme un auteur vulgaire, de capter la bienveillance d'un public, qui sera, au contraire, trop heureux d'être, admis à payer au nouveau génie le juste tribut de son admiration.

J'aime donc M. Viennet qui faisant revivre les anciens *us*, compte son lecteur pour quelque chose, et lui adresse poliment, le prémier, la parole : cette prévenance dénote un homme bien élevé, honnête et modeste. La remarque que j'en fais ici n'est point minutieuse, et l'on sait assez, qu'en général, MM. les poëtes ne nous donnent pas lieu de les gâter par l'éloge de leur modestie. Montrons donc politesse pour politesse, et prêtons une oreille favorable au petit compliment de M. Viennet.

« Bénévole lecteur.... » *Bénévole lecteur !* ! Exorde par insinuation ! poursuivons ; cependant prenons garde de nous laisser séduire.

« Bénévole lecteur, que tu le sois ou non,
» Je dois en t'écrivant t'honorer de ce nom :
» Car en t'offrant ce livre, *ô lecteur débonnaire*,
» Mon dessein, j'en conviens, n'est pas de te déplaire ;
» Et j'ai vu dans tel lieu que je n'ose citer,
» Que pour gagner son juge il fallait le flatter. »

Ho ho ! voilà mes idées toutes dérangées : cet auteur si honnête se moquerait-il de nous ? Y a-t-il quelque inten-

tion maligne cachée sous l'apparente naïveté de ces aveux? Je ne sais : mais quelque bonne envie que j'aie de me *laisser plaire*, il me semble que l'auteur nous traite un peu sans cérémonie, et je n'aurais pas été fâché, pour ma part, de trouver moins de bonhommie dans la tournure de son compliment.

Voyons pourtant encore, et sachons ce qu'a à nous apprendre celui qui a bien voulu se donner la peine de nous écrire. M. Viennet a un secret à nous confier, c'est qu'il aime la renommée :

> Ce frivole laurier, ce rien, cette fumée
> Qu'on méprise tout haut et qu'on brigue tout bas,
> Pour son cœur un peu vain eut toujours des appas.

Voilà ce qui l'a déterminé à publier ses *Epîtres*, et à propos d'épîtres, M. Viennet pense que nous ne serons pas fâchés d'apprendre ce que c'est que cet ouvrage là. Mais non ; je me trompe : c'est nous qui devons savoir sans lui que :

> . . . . savante, érotique,
> Sérieuse, badine, *orthodoxe*, *hérétique*,
> En *grands et petits* vers l'épître a, tour-à-tour,
> Couru les bois, les prés, et la ville et la cour.»

M. Viennet qui veut nous flatter, nous suppose ici beaucoup plus savans que nous ne le sommes : j'avoue, pour ma part, que je ne connaissais pas encore l'épître *orthodoxe*, ni l'épître *hérétique*; et il faut que j'aille trouver un vieux docteur de Sorbonne de mes amis, qui pourra je pense m'éclaircir ce point : car, franchement, j'ai quelque honte de mon ignorance, et c'est déjà bien un assez grand péché que d'être poëte, sans courir encore le risque d'être hérétique sans s'en douter.

Une épître qui courrait les bois en *grands et petits vers*, me paraîtrait aussi une chose assez neuve. Je suppose que l'épître des bois s'adresse aux daims, aux chevreuils, aux lapins, aux oiseaux, toutes personnes avec qui l'on peut causer à son aise, sans crainte d'être épilogué : cependant je ne conseillerais pas à un poëte de leur écrire en *grands et petits vers*; il faudrait mieux le faire *ou tout en grands ou tout en petits*, selon le volume et la dignité des bêtes à qui l'on écrirait.

Parlons raison à M. Viennet. Il paraît métromane de bonne foi; il raffolle de vers et de lauriers poétiques; il

voudrait rimer jusqu'aux dates et aux titres de ses ouvrages : mais combien d'honnêtes gens aiment à faire autre chose que leur métier. Ce n'est point assurément que notre poëte épistolaire manque de mérite : j'invite les lecteurs à qui ce recueil tombera sous la main, à ne se point laisser prévenir par la faiblesse extrême de la première pièce, et ils verront que l'épître *à la Mort*, où l'on trouve entre autres ce vers :

Mort, es-tu le sommeil que les rêves ont fui ?

celle à M. Raynouard, où l'auteur professe le culte qu'il rend à Racine, et plusieurs autres encore, leur offriront des morceaux très-recommandables : mais, en général, le style de l'auteur est pâle et familier, l'expression quelquefois impropre, la pensée commune ou mal développée ; en un mot, si M. Viennet se montre plus d'une fois nourri des principes de la saine littérature, je n'en crains pas moins que dans le genre qu'il paraît avoir choisi, il n'ait méconnu la nature et la véritable direction de son talent.

Quand j'aurai remarqué que le petit poëme de M. Petit-Radel sur les *Amours des Plantes* en est à sa seconde édition, ce sera, je pense, avoir dit ce qu'on peut dire de mieux en faveur de vers latins modernes. Toutefois, je demande bien pardon à M. Petit-Radel et à tous nos autres latinistes de préférer à leurs muses celles qui inspirèrent, il y a déjà quelques siècles, certains poëtes qui vécurent à-peu-près tous du tems d'un certain Empereur qui régnait à Rome, et qu'on nomma Auguste ; mais c'est un vieux goût, une habitude de jeunesse, et dont je sens que ce serait peine inutile que de vouloir me corriger. Malgré la *gracieuseté* de son sujet, et le soin qu'a eu l'auteur de nous apprendre que son poëme était *érotico-didactique*, et était en *style d'idalie, idalio stylo exaratum*, je ne sais si le naturaliste trouvera qu'après avoir lu les *Amours des Plantes* on soit très-avancé en botanique ; et quant au poëte érotique, je croirais devoir lui conseiller de chercher dans Tibulle, Ovide et consorts, plutôt que dans un docteur de la Faculté de Paris, des modèles du *style idalien*.

Ce n'est pas que je pense que les étonnans phénomènes de la végétation repoussent les ornemens de la poésie, et que ce sujet ne puisse inspirer quelques pages brillantes à la muse descriptive ; mais je trouve je ne sais quoi de froid et de faux dans une allégorie qui veut convertir en passions

érotico-métaphysiques les opérations secrètes, et au fond assez uniformes dont se compose la vie des plantes. La sage nature qui semble en avoir fait un prudent mystère presqu'invisible aux yeux de la multitude semble aussi par là même avoir réservé tout l'intérêt de ces merveilles pour l'observateur qui en fait son étude particulière; en un mot, dans ces sortes de poëmes, la science ne peut que perdre, et il n'est pas sûr que la poésie ait beaucoup à gagner.

On peut, au contraire, présenter comme curieux et véritablement instructif le court Mémoire de M. Marcel de Serres sur un autre phénomène qui ne nous intéresse pas à la vérité aussi directement que ceux de la végétation, mais qui, pour être moins commun et moins utile, du moins dans l'ordre de nos idées, ne nous en paraît peut-être que plus merveilleux : je veux parler de la chûte des pierres atmosphériques ou aérolithes.

Ce météore que les anciens connaissaient, dont la superstition s'était emparée pour effrayer les peuples de terreurs religieuses, parut, au retour des lumieres, le produit de l'imagination et de la sottise à ceux qui, déjà assez éclairés pour apercevoir le côté ridicule de la croyance populaire, ne l'étaient pas encore au point de pouvoir distinguer l'effet matériel des fausses conséquences qu'on en voulait déduire, et trouvèrent plus simple d'en nier que d'en chercher et expliquer la cause. Les pierres furent donc condamnées, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, à ne plus s'aviser de tomber du ciel sous peine de n'être pas reconnues. Cette défense n'eut pas plus de succès que celle qui fut faite, dans ces mêmes siècles, à la terre de tourner autour du soleil; les aérolithes parvinrent enfin à constater leur existence; l'erreur les avait niées, l'erreur s'empressa de vouloir les expliquer.

On peut rapporter à trois divisions principales les systêmes formés sur ce sujet. Dans le premier, on donne à ces pierres une origine céleste ou planétaire; dans le second, on les rattache à notre terre, et le troisième, qui semble prévaloir aujourd'hui, en fait des produits chimiques de notre atmosphère.

Les partisans de leur origine planétaire en ont présenté diverses explications : Pline les faisait tomber du soleil, à cause de l'action du feu dont elles portaient l'empreinte; Monge et des physiciens anglais ont voulu établir qu'elles étaient lancées de la lune; Chladni les a considérées comme



des embryons de planètes qui ont été entraînées dans le rayon de notre force attractive avant d'avoir pu se tracer une route indépendante, et Lagrange comme des fragmens de petites planètes brisées, et se dispersant en éclats, dans le vague de l'air, comme une bombe. Ceux qui, sans aller chercher si loin, ont voulu tirer de la terre même ces corps extraordinaires aperçus en quelques circonstances à sa surface ont prétendu que c'étaient ou des pierres communes frappées et altérées par la foudre en tems d'orage, ou des laves de volcans éloignés, lancées et entraînées, soit par la force éruptive, soit par celle des courans de l'air, à d'immenses distances. Enfin aujourd'hui la chimie s'efforce d'expliquer la production des aérolithes au sein de l'atmosphère par des combinaisons semblables à celles qui résultent de la combustion des gaz ou qui se reproduisent dans le règne végétal lors de la formation des terres et des métaux que l'analyse découvre dans les plantes.

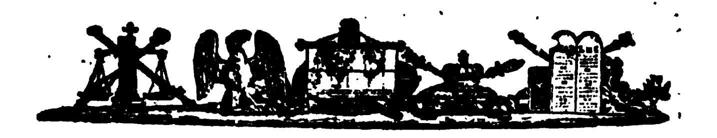
Si ce dernier système présente encore quelques difficultés de détail, du moins le principe en est bien plus satisfaisant que les autres hypothèses dont plusieurs ne sont remarquables que par les savans calculs auxquels elles ont donné lieu. C'est ainsi, par exemple, que l'idée de faire venir les aérolithes de la lune, qui a commencé par faire rire les Parisiens a amené la démonstration de la possibilité d'une force éruptive dans cette planète capable de produire cet effet.

Du reste, M. Marcel de Serres établit d'une manière très-lumineuse que, dans aucune de ces explications, on ne rend compte ni de l'état orageux de l'atmosphère, ni des phénomènes ignés, des détonations, enfin des diverses circonstances physiques et chimiques qui accompagnent les pierres tombantes. Une autre remarque décisive contre ces divers systèmes, c'est que la chûte de ces pierres y devrait toujours obéir aux lois de la gravitation, et qu'au contraire ces lois y sont habituellemeut violées de toutes sortes de manière. En effet, tantôt elles ne s'enfoncent point comme elles devraient le faire à raison de leur poids et de la vitesse supposée de leur chûte, tantôt le trou qu'elles forment en s'enfonçant est dans une direction oblique, tandis que tout corps tombant par sa seule pesanteur suit une direction verticale et accélérée. Je renvoye les lecteurs curieux de plus de détails au Mémoire de M. de Serres : ce petit ouvrage les intéressera par sa clarté et sa précision et ne pourra que donner à ceux qui ne connaissent point en-

core le nom de son auteur une idée favorable de ce jeune savant qui s'est déjà annoncé dans la carrière par des connaissances variées et des travaux utiles.

La nature du dernier ouvrage annoncé en tête de cet article ne me permet pas d'en parler avec beaucoup de développemens; ce sont de ces livres que leur titre seul fait presque suffisamment connaître et recommande assez à l'attention du père de famille ou d'un prudent instituteur, sur-tout lorsque la matière y est traitée avec les connaissances et le discernement convenables. L'auteur de *la Nature outragée par les écarts de l'imagination* a donc voulu offrir à la jeunesse un préservatif contre les illusions, les erreurs, les vices qui trop souvent la flétrissent d'une vieillesse précoce en desséchant dans la fleur les promesses de la santé, les espérances de l'âge mûr, tous les germes de la vie. Il peut souvent être utile, quelquefois même d'une urgente nécessité, d'effrayer à propos de jeunes imaginations par le tableau hideux de la dégradation physique et morale, des douleurs du corps et de l'abrutissement de l'intelligence qui attendent les victimes imprudentes de passions auxquelles une éducation routinière se contente trop habituellement d'opposer le système d'une dangereuse et inutile ignorance. L'ouvrage dont il s'agit me paraît propre à produire cette salutaire crainte. Peut-être que le savant, le physiologiste y désirerait dans le fond quelque chose de plus substantiel; mais il faut considérer que l'auteur s'est proposé un but plus moral que scientifique, et sous ce rapport, il me paraît devoir, dans des circonstances convenables, être utile à ceux auxquels il est spécialement destiné.

GIRAUD.



POLITIQUE.

Les nouvelles du Nord annoncent que la cour de Danemarck a déclaré la guerre à la Suède, ou plutôt que la conduite de la Suède envers le Danemarck a contraint cette puissance à recourir aux armes pour défendre son indépendance et ses droits. Voici la substance de cette déclaration, publiée le 3 septembre.

« Après la paix conclue à Jœnkœping entre le Danemarck et la Suède, le roi de Danemarck s'est constamment appliqué à maintenir la bonne intelligence rétablie entre les deux puissances. Cependant, depuis cette époque, la côte suédoise près du Cattegat n'a cessé de servir de station à des croiseurs ennemis, malgré les engagemens pris par la Suède dans le même traité, de protéger les bâtimens danois sur ses côtes. L'état de guerre subséquent de la Suède avec l'Angleterre devait, il est vrai, apporter quelques changemens à cet ordre de choses; mais la paix s'étant ensuite rétablie entre les deux gouvernemens, ce n'est plus sur la côte seulement près le Cattegat, mais sur toutes les côtes suédoises, que la navigation danoise a été inquiétée.

» Il avait été stipulé, dans le traité de Jœnkœping, que le séquestre serait levé sur les propriétés danoises en Suède, et cependant cette clause n'a point été exécutée de la part du gouvernement suédois, sous les plus frivoles prétextes.

» Au commencement de l'année dernière un traité d'alliance fut conclu entre les cours de Stockholm, et confirmé encore à Abo; la Russie promit alors son assistance pour l'exécution du plan déjà conçu par la Suède de s'emparer de la Norwège. Dans les mêmes vues il fut conclu une alliance entre la Suède et la Grande-Bretagne. Depuis cette époque, la Suède ne gardant plus aucun ménagement avec le Danemarck, prit des mesures manifestement hostiles; elle employa l'astuce et la perfidie pour détourner les sujets norwégiens de l'obéissance qu'ils doivent à leur légitime souverain. La Norwège fut inondée de proclamations séditieuses.

» Dans le même tems un assez grand nombre de bâtimens danois, chargés de grains pour l'approvisionnement de la Norwège, soit par le gouvernement, soit par divers particuliers, furent retenus dans les ports suédois, où ils avaient cherché un asile contre les tempêtes ou contre les croisières ennemies. Toutes réclamations contre une mesure dont les suites étaient si funestes aux habitans de la Norwège, restèrent sans effet. On répondit uniquement que *l'exportation des grains était défendue en Suède*, défense qui évidemment ne pouvait s'étendre aux vaisseaux danois qui allaient ravitailler la Norwège. C'est ainsi qu'on a essayé de contraindre, par la famine, les Norwégiens à devenir Suédois.

» Le gouvernement suédois se fondant sur l'assistance de ses puissans alliés, demanda ouvertement la cession de la Norwège, et proposa au Danemarck d'autres pays pour indemnité. Il était clair pour tout le monde qu'une telle proposition n'était pas acceptable. Le Danemarck la rejeta.

» Le gouvernement suédois redoubla ses mesures hostiles; il empêcha toute communication en interrompant le cours des postes entre la Suède et la Norwège. On fit plus; il fut défendu aux bâtimens suédois de payer le péage du Sund, droit assuré au Danemarck par les traités antérieurs, et confirmé notamment par le dernier traité de Jœnkœping. Même des vaisseaux de guerre suédois empêchèrent les navires d'autres puissances de payer ce droit à Elseneur. Un officier de la marine suédoise déclara par écrit au gouverneur royal de l'île de Bornholm, qu'il avait reçu ordre de s'emparer de tous bâtimens portant pavillon danois, et d'intercepter toute communication entre Christianzoë et Bornholm. Cet ordre, en effet, fut mit bientôt après à exécution. Un officier de la marine danoise, se rendant de Bornholm à Copenhague, fût arrêté par un brick suédois, et amené à Ystadt.

» C'est à regret que le gouvernement danois se voit forcé à prendre les armes pour venger de pareilles insultes et protéger ses sujets. Des ordres ont été donnés en conséquence aux commandans des forces de terre et de mer.

» Tout justifie cette résolution; le gouvernement n'a que trop long-tems souffert les provocations et les agressions d'une puissance dont les projets hostiles et les vues perfides sont aujourd'hui notoires pour toute l'Europe. Le roi met toute sa confiance dans la fidélité de ses peuples, et sur-tout de ses braves Norwégiens. »

Les derniers papiers anglais ont publié, sur la situation de l'armée en Espagne, des notes qui font connaître que des renforts lui seraient nécessaires pour suivre ses opérations avec avantage; lord Wellington demande des hommes et du matériel, sur-tout des généraux : un grand nombre des siens ont été mis hors de combat dans des engagemens meurtriers qui ont eu lieu devant Saint-Sébastien et devant Pampelune. A la date du 26, le siége de Saint-Sébastien continuait; le maréchal Soult se fortifiait et recevait des renforts; il régnait, dans l'armée espagnole en Biscaye, une disette extrême de vivres qui occasionnait de fréquentes maladies. Les notes suivantes émanent de la même source, c'est-à-dire des papiers anglais.

« Les derniers avis de l'armée d'Espagne vont jusqu'au 26 du mois dernier. Les nouvelles de Catalogne confirmaient le débarquement de troupes fraîches et l'apparence formidable de l'armée confédérée dans cette province. L'armée d'Arragon marchait sur Tortose; l'avant-garde du maréchal Suchet était à Villa-Franca. Nos troupes ont essuyé toutes les privations pendant plusieurs jours; elles ont absolument manqué de vivres, et ont beaucoup souffert.

« Le général Freya est arrivé à Tortose le 9 août; et le même jour, il a pris le commandement de l'armée que commandait le général Castanos. Le général Castanos est parti le même jour pour le quartier-général de lord Wellington. Lord Wellington lui a adressé une lettre dans laquelle il exprime le plus vif étonnement de ce que la régence espagnole a rappelé ce général dans un moment où il avait le plus besoin de ses services, et de ce que la régence lui a destiné une place de conseiller d'Etat. Il s'élève contre la manière dont cette disposition a été prise, et trouve les raisons sur lesquelles on l'a appuyée aussi injurieuses à la réputation du général Castanos que contraires au bien du service; lord Wellington ajoute qu'il est convaincu que si la régence avait été informée de toutes les circonstances, elle n'aurait pas voulu attenter à l'honneur d'un homme qui a bien mérité, et priver la nation de ses services dans le moment actuel; qu'il a, en conséquence, pour l'information du gouvernement, représenté au ministre de la guerre tous les motifs de son étonnement en voyant que la réputation du général Castanos était compromise par la décision de la régence qui lui ôte son commandement. »

Une lettre de Cadix, en date du 14 août, porte :

« Les dernières nouvelles de Malte par Gibraltar sont très-affligeantes. La peste continuait à faire dans cette île les plus grands ravages, et la mortalité augmentait tous les jours. La garnison anglaise, qui s'était jusqu'alors garantie contre ce fléau, commençait à en ressentir les terribles effets : 2200 individus sont morts depuis le 8 mai.

» Le dernier paquebot arrivé de cette île à Gibraltar n'eut point la permission de communiquer, et il fut défendu à tout le monde de s'en approcher, sous peine de la vie. Il est à désirer que les réglemens adoptés dans de pareils cas, soient observés dans cette ville avec la même sévérité. Mais nous remarquons avec regret que dernièrement on a enfreint la quarantaine à plusieurs reprises, et notamment hier. Nous espérons que le gouvernement prendra à l'avenir toutes les précautions que peut exiger la sûreté des habitans. »

Les Anglais ont appris par les bulletins français les victoires remportées par l'Empereur les 26 et 27 août. Ils félicitaient l'armée combinée d'avoir pour major-général, le général Moreau, au moment même où ils ont appris qu'il avait reçu la peine due à son crime. Il s'était assis à la table d'un souverain, dit une lettre de Dresde, le jour même de la bataille, avec d'autres transfuges, les saxons Langenau et Thiellmann, et le suisse Jomini qui, général de brigade au service de France, a passé au service de Russie. L'Empereur d'Autriche, ajoute la lettre citée, n'a pas voulu les admettre en sa présence, en faisant entendre qu'il était permis à ses yeux de profiter des services d'un traître, mais qu'il ne l'était pas de le relever de l'infamie dont il se couvre par des faveurs qui n'appartiennent qu'à d'honorables services. La seule faveur que la fortune pouvait réserver au général Moreau était une mort prompte : il l'a subie le cinquième jour de son amputation, au milieu des plus cruelles souffrances, mais moins affecté sans doute de ses douleurs physiques, que de celles auxquelles est en proie un homme qui ne doit la mort qu'à une action déshonorante.

Les nouvelles de Bavière annoncent que le 3 septembre le général Wrede, commandant sur l'Inn, a commencé son mouvement contre les Autrichiens, et que déjà des partis avaient pénétré dans la Haute-Autriche.

En Italie, depuis la reprise de Willach, l'armée du prince vice-roi s'est occupé des dispositions nécessaires pour passer

la Drave. Le général Hiller qu'elle a en tête a demandé des renforts, et motivé l'impossibilité de suivre ses opérations sur l'état des chemins et le débordement des rivières. L'aile droite de l'armée, sous les ordres du lieutenant-général Pino, borde la Save, et couvre Laybach. Le 7, le lieutenant-général Grenier a, par les ordres du prince vice-roi, attaqué les retranchemens que l'ennemi avait élevés à Festriz. Cette attaque a été couronnée du succès le plus complet. Les retranchemens ont été emportés par nos troupes avec la plus grande valeur. L'ennemi a été chassé et mis en déroute sur tous les points. On attend les détails de cette affaire.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 6 septembre au soir :

Le 2 septembre, l'Empereur a passé, à Dresde, la revue du 1er corps, et en a conféré le commandement au comte de Lobau. Ce corps se compose des trois divisions Dumonceau, Philippon et Teste. Ce corps a moins perdu qu'on ne l'avait cru d'abord, beaucoup d'hommes étant rentrés.

Le général Vandamme n'a pas été tué, il a été fait prisonnier. Le général du génie Haxo, qui avait été envoyé en mission auprès du général Vandamme, se trouvant dans ce moment avec ce général, a été fait également prisonnier. L'élite de la garde russe a été tuée à cette affaire.

Le 3, l'Empereur a été coucher au château de Harta, sur la route de Silésie, et le 4 au village de Hochkirch (au-delà de Bautzen). Depuis le départ de S. M. de Lœwenberg, des événemens importans s'étaient passés en Silésie.

Le duc de Tarente, à qui l'Empereur avait laissé le commandement de l'armée en Silésie, avait fait de bonnes dispositions pour poursuivre les alliés et les chasser de Jauer : l'ennemi était poussé de toutes ses positions ; ses colonnes étaient en pleine retraite : le 26, le duc de Tarente avait pris toutes ses mesures pour le faire tourner ; mais dans la nuit du 26 au 27, le Bober et tous les torrens qui y affluent débordèrent ; en moins de sept à huit heures les chemins furent couverts de trois à quatre pieds d'eau et tous les ponts emportés. Nos colonnes se trouvèrent isolées entr'elles. Celle qui devait tourner l'ennemi ne put arriver. Les alliés s'aperçurent bientôt de ce changement de circonstances.

Le duc de Tarente employa les journées du 28 et du 29 à réunir ses colonnes séparées par l'inondation. Elles parvinrent à regagner Bunzlau, où se trouvait le seul pont qui

n'eût pas été emporté par les eaux du Bober. Mais une brigade de la division Puthod ne put pas y arriver. Au lieu de chercher à se jeter du côté des montagnes, le général voulut revenir sur Lœwenberg. Là, se trouvant entouré d'ennemis et la rivière à dos, après s'être défendu de tous ses moyens, il a dû céder au nombre. Tout ce qui savait nager dans ses deux régimens se sauva; on en compte environ 7 à 800: le reste fut pris.

L'ennemi nous a fait, dans ces différentes affaires, 3 à 4000 prisonniers, et nous a pris deux aigles des deux régimens, avec les canons de la brigade.

Après ces circonstances qui avaient fatigué l'armée, elle repassa successivement le Bober, la Queisse et la Neisse. L'Empereur la trouva sur les hauteurs de Hochkirch. Il fit le soir même réattaquer l'ennemi, le fit débusquer des hauteurs du Wohlenberg, et le poursuivit pendant toute la journée du 5, l'épée dans les reins, jusqu'à Gœrlitz. Le général Sébastiani exécuta des charges de cavalerie à Reichenbach et fit des prisonniers.

L'ennemi repassa en toute hâte la Neisse et la Queisse, et notre armée prit position sur les hauteurs de Gœrlitz au-delà de la Neisse.

Le 6, à sept heures du soir, l'Empereur était de retour à Dresde.

Le conseil de guerre du 3e corps d'armée a condamné à la peine de mort le général de brigade Jomini, chef d'état-major de ce corps, qui, du quartier-général de Liegnitz, a déserté à l'ennemi au moment de la rupture de l'armistice.

Le *Moniteur* du 16 a publié l'acte suivant :

AU NOM DE L'EMPEREUR,

L'Impératrice-Reine et Régente, à M. l'Evêque de ......

M. l'évêque de ......, les victoires remportées sous les murs de Dresde, dans les journées des 26 et 27 août, par S. M. l'Empereur et Roi, notre très-cher époux et souverain, sont des marques signalées de la protection divine. Nous désirons qu'au reçu de la présente, vous vous concertiez avec qui de droit, pour faire chanter un *Te Deum* et adresser des actions de grâces au Dieu des armées; et que vous ajoutiez les prières les plus convenables pour demander la conservation de la personne sacrée de S. M.

l'Empereur et Roi. Cette lettre n'étant à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait, M. l'évêque, en sa sainte garde.

Donné en notre palais de Saint-Cloud, le 14 septembre 1813.

Signé, MARIE-LOUISE.

Par l'Impératrice-Régente,

Le ministre-d'état, secrétaire de la régence,

Signé, duc DE CADORE.

S. M. a reçu dimanche dernier le corps diplomatique. Mercredi elle a tenu à Saint-Cloud le conseil des ministres.

Dimanche prochain 19 septembre, S. M. l'Impératrice-Reine et Régente entendra la messe dans la chapelle du palais de Saint-Cloud, et assistera au *Te Deum*, qui, d'après ses ordres, doit être chanté en actions de grâces des victoires remportées par S. M. l'Empereur et Roi.

Il y aura grande audience après le *Te Deum*, et le soir spectacle et cercle.

Le même jour il sera chanté un *Te Deum* dans l'église métropolitaine de Paris. Les édifices publics seront illuminés. S....

ANNONCES.

Code Municipal, ou Traité méthodique et complet des attributions des maires; 1° comme officiers administratifs, chargés en même tems de tous les objets de police générale; 2° comme officiers de l'état civil; 3° comme juges de simple police d'après les dispositions du Code d'instruction criminelle de 1808 et du Code pénal de 1810. Ouvrage dans lequel ils trouvent à la suite des lois et des réglemens qui déterminent leur compétence et leurs devoirs, toutes les questions importantes de la matière, résolues par des avis du Conseil-d'Etat, des décisions ministérielles et des arrêts de la Cour de Cassation, avec des formules d'actes de l'état civil, de procès-verbaux, de certificat de jugement; en un mot de tous les actes relatifs à leurs différentes fonctions, et une Notice sur les gardes-champêtres; par J. C. B. Meynier. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Sténographie exacte, ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle; nouvelle méthode plus facile à lire que l'écriture actuelle, et plus rapide qu'aucun des procédés connus jusqu'à présent; par M. Conen de

Prépéau. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez Méquignon-Marvis, libr., rue de l'Ecole de Médecine, n° 9; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cette sténographie, malgré son extrême célérité, est encore aidée d'un système d'abréviations, applicable à toutes les langues et à toutes les écritures. Tous ces moyens sont pratiqués avec neuf signes, connus de tous les hommes, et les plus simples qu'il soit possible d'imaginer.

Onzième année de souscription de la *Bibliothèque Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes*; publiée par cahiers le premier de chaque mois, à dater du 1er octobre 1802. Prix, 10 fr. par année : par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les onze années se vendent 113 fr. franc de port.

Les personnes qui désireront donner de la publicité aux Inventions, aux Expériences, Découvertes, etc. qui entrent dans le Plan de cet Ouvrage, pourront adresser leurs Notes à M. *Arthus-Bertrand*. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

La *Bibliothèque Economique* a pour but de rassembler tout ce que le génie et l'industrie française et étrangère vont chaque jour nous offrir de découvertes, d'inventions, de richesses nouvelles pour la prospérité commune et particulière, et de les publier désormais, une fois par mois, par cahiers de 72 pages, au lieu de ne faire paraître les volumes qu'au bout de l'année, comme cela avait lieu précédemment.

Ces cahiers sont accompagnés de figures gravées avec beaucoup de soin par Tardieu l'aîné, Adam, et autres artistes; et sont imprimées dans le format in-12, semblable aux volumes de la même *Bibliothèque*.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXIX. — *Samedi* 16 *Octobre* 1813.

POÉSIE.

FRAGMENT DU QUATRIÈME CHANT DE L'ÉNÉIDE.

(ESSAI DE TRADUCTION.)

DÉJA le cœur blessé par d'incurables traits,
La reine dans son sein nourrit des feux secrets.
Sans cesse son amour rappelle en sa mémoire,
L'héroïsme d'Enée, Ilium et sa gloire :
Elle revoit encor, elle entend son vainqueur.
Ses discours et ses traits sont gravés dans son cœur.
Par-tout ce souvenir la suit et l'importune.
Mais l'Aurore sortant du palais de Neptune,
Chassait de l'horison l'ombre humide des nuits,
Quand Elise, à sa sœur, confiant ses ennuis :

« Phénisse, quel effroi chaque songe m'inspire !
» Quel est cet étranger venu dans notre empire ?
» Sa noblesse, son air, ses exploits glorieux....
» Je ne me trompe point, il est du sang des Dieux !
» Quelque crainte toujours décèle un cœur vulgaire.
» Quel sort ! il épuisa tous les maux de la guerre.

G

» Amour, dans le veuvage isolant mon destin,
» Si je n'eusse étouffé tes flambeaux dans mon sein,
» Si je n'eusse juré par l'urne de Sichée,
» D'être à son ombre même à jamais attachée;
» S'il n'eût enseveli mon amour avec lui,
» Ce mortel m'aurait seul pu toucher aujourd'hui.
» Depuis qu'un frère atroce envahissant nos lares,
» Au sein de mon époux trempa ses mains barbares,
» Ma sœur, je te l'avoue, à Carthage, à Sydon,
» Nul, sans lui, n'eût troublé le repos de Didon.
» Oui, de mes premiers feux, je reconnais la trace:
» Mais que d'un foudre armé Jupiter me terrasse,
» Que le sein de la terre entrouvert sous mes pas,
» M'engloutisse soudain dans la nuit du trépas,
» Et me livre vivante aux mains de Tisiphone,
» Si jamais, ô Pudeur, Elise t'abandonne.
» Puisqu'un premier époux emporta mes amours,
» Qu'au fond du mausolée il les garde toujours;
» Elise, pour lui seul, dut avoir quelques charmes.»
Elle dit, et son sein fut inondé de larmes.

« — Toi, pour qui je verrais le trépas sans frémir,
» Ma sœur, si jeune encor, veux-tu toujours gémir?
» Pourquoi fuis-tu Vénus? Quelle contrainte amère?
» Et n'aurais-tu jamais le bonheur d'être mère?
» . . . .
» . . . .
» C'est Thétis, c'est Junon, justes Dieux, c'est vous tous
» Qui fites sur ces bords, exposés aux allarmes,
» Echouer des Troyens les vaisseaux et les armes.
» Ces deux peuples unis, ô ma sœur, quels exploits,
» En signalant ta gloire affermiront tes lois!
» Vois Carthage s'accroître avec sa destinée,
» Ton règne s'illustrer d'un pareil hyménée.
» Rends en grâces aux Dieux, invente des moyens
» D'accueillir, de charmer, d'arrêter les Troyens.
» Peins leur ce ciel d'airain, et l'hyade pluvieuse,
» Et les vents déchaînés, et la mer furieuse,
» Et Neptune en courroux qui, les crins hérissés,
» Menace d'engloutir leurs vaisseaux fracassés.»

Elle dit: Ce discours enflamme encor la reine,
Et, ranimant l'espoir dans son ame incertaine,

En bannit la pudeur : elles vont aux autels,
Elles vont demandant la paix aux immortels,
Offrir un sacrifice à Cérès nourricière,
Au père de la vigne, au Dieu de la lumière,
A toi sur-tout, Junon, dont l'hymen suit la cour.

Charmante ; et pour unir le ciel à son amour,
Une coupe à la main, la reine même épanche
Un vin pur sur le front d'une génisse blanche,
Ou vers l'autel plaintif marche devant les Dieux,
Leur fait de nouveaux dons et d'un œil curieux,
Dans les flancs entrouverts des victimes sanglantes,
Consulte avidement leurs entrailles fumantes.
Vain culte ! vain présage ! aux fureurs de Vénus,
Qu'importe un sacrifice ou des vœux ingénus ?
Aux pieds des autels même un doux feu la consume,
Et sa flamme en secret dans ses veines s'allume.
Malheureuse, elle brûle, et l'eprit égaré,
Dans Carthage elle court d'un pas mal assuré.

Telle à travers les bois, fuit la biche lancée,
Qu'en tirant au hasard un chasseur a blessée.
Loin de l'arc frémissant le fer ailé la suit :
De forêts en forêts, vainement elle fuit,
Elle traîne en ses flancs le trait qui la déchire.

Tantôt au sein des murs de son nouvel empire,
Didon conduit Enée ; elle offre à ses regards
Les trésors de Sydon, Carthage et ses remparts.
Elle parle et rougit : de pensée en pensée,
Au milieu du discours sa voix reste glacée.
Tantôt dans l'appareil d'un nocturne festin,
Elle veut d'Ilion rappeler le destin,
Et les yeux sur Enéé, immobile, éperdue,
L'écoute avidement à sa voix suspendue,

Enfin lorsque Phœbé chasse au loin le soleil,
Que les astres tombant invitent au sommeil,
Dans son palais désert, seule et désespérée,
Sur ses lits délaissés elle tombe égarée,
Soupire, écoute encor, croit revoir son amant,
Ou ravie à l'aspect de son portrait vivant
Prend Iule en ses bras, le serre, le caresse,
Et calme ainsi l'ardeur de l'amour qui l'oppresse....

STANCES SUR LA RETRAITE.

HEUREUX qui dans le sein d'une retraite obscure,
Voit les jours s'écouler en d'innocens plaisirs !
A chérir ses amis, admirer la nature,
Il borne ses désirs.

Quand l'hiver des forêts fait tomber le feuillage,
Près d'un feu qui pétille, il trouve la gaîté;
L'été le voit dormir à l'ombre du bocage
Que ses mains ont planté.

La nuit un doux sommeil vient fermer sa paupière,
Rien ne peut altérer le calme de son cœur;
Libre d'ambition, sous son toit solitaire
Il trouve le bonheur.

Il sait que trop souvent l'éclat de la fortune
Cache à ses yeux trompés d'illustres malheureux.
Jamais sur son destin une plainte importune
Ne fatigue les Dieux.

L'approche de la mort n'a rien qui l'épouvante,
Il espère toujours un heureux avenir,
Il cherche à prolonger une vie innocente
Sans crainte de mourir.

Ah ! que ne puis-je ainsi, vivre heureux et tranquille,
Et fuyant à jamais le tumulte des cours,
Seul avec un ami dans un riant asile
Y couler d'heureux jours.

A. J. DE M.

LE CANARD. — FABLE.

OH, qu'il est curieux, mon cher fils Théodore ?
Vingt fois on lui répond... Il interroge encore...
Imaginez qu'hier (on était au dîné)
« Mon papa, me dit-il, quand tu parles d'*Homère*,
» Cet homme si savant, qui d'un prince obstiné
» Célébra les hauts faits, et périt de misère;
» A ce nom si fameux tu joins, pour l'ordinaire,
» Celui d'un écrivain contre lui déchaîné...

» *Zoïle*, je crois ? — Oui. — Qu'était cet imbécile?
» Et pourquoi si souvent, même encor ce matin,
» En me montrant du doigt notre méchant voisin,
» M'as-tu dit : Tiens, regarde... Hé bien, voilà Zoïle.
» Je comprends à-peu-près ; mais je voudrais savoir
» Tout ce que cela dit. » — Oh, rien n'est plus facile.
Dans notre basse-cour tu vois ce réservoir,
Infect et vil amas d'eau stagnante et de boue.
Cependant que dans l'air l'oiseau plane et se joue,
Ou saute en gazouillant de rameaux en rameaux ;
Que chèvres et brebis, autour de nos hameaux
Paissent à qui mieux mieux la feuille appétissante,
Le laiteux titymale et l'herbe verdoyante ;
Lorsque rassasiés, gais, libres et dispos,
Par mille et mille jeux, mille et mille caresses,
De la nature, en chœur, ils chantent les largesses ;
Fier de son choix honteux, le dégoûtant canard
Dans ce cloaque impur se vautre avec ivresse,
Y savoure la fange et s'en gorge sans cesse,
Et seul aux dons du ciel ne prend aucune part.
Du cher voisin, mon fils, tel est le caractère.

Quand tout, autour de lui, peint la félicité ;
Des arts et des plaisirs quand la troupe légère
Entretient dans les cœurs l'espoir et la gaîté ;
Lorsqu'il voit en tous lieux *révérer le génie*,
Enhardir le talent, exciter l'industrie ;
De ce riant tableau son cœur est déchiré,
Et couvert de mépris, chargé d'ignominie,
Sur les fils d'Apollon, sur les fils de Thalie,
Tel qu'un serpent, et fier de se voir exécré,
Il lance les poisons dont il est dévoré.

Félix, *Membre des soupers de Momus*.

LE DÉPART. — Romance.

Air : *Du Retour de la Sentinelle.*

Comme à l'Amour à la Gloire soumis,
Un Ménestrel, en quittant son amie :
Je pars, dit-il, et, de ses ennemis,
Je cours, Emma, défendre ma patrie.

Apprenez tous du Troubadour,
Enfans chéris de la Victoire,
Qu'il faut obéir à la Gloire
Avant d'obéir à l'Amour.

Du Troubadour souviens-toi quelquefois:
Avec regret il quitte son amie;
Mais de l'Amour il doit braver les lois,
Quand le danger menace sa patrie.
Apprenez tous du Troubadour, etc.

En défendant et la France et son Roi,
Si ton ami vient à perdre la vie,
Tu pourras dire: il a vécu pour moi,
Mais il mourut, un jour, pour sa patrie.
Apprenez tous du Troubadour, etc.

J'entends déjà le signal des combats:
Sèche tes pleurs, ô mon aimable amie!
Dans les hasards je vais suivre les pas
Des fiers guerriers, soutiens de ma patrie.
Apprenez tous du Troubadour, etc.

Il dit et part: et sur la harpe d'or
Qui lui servait à chanter son amie,
Le Troubadour parfois chantait encor
Dans les combats, en servant sa patrie:
Apprenez tous du Troubadour;
Enfans chéris de la Victoire,
Qu'il faut obéir à la Gloire
Avant d'obéir à l'Amour.

AUGUSTE MOUFLE.

CONTE.

DAME *borgne*, aimable du reste,
Disait un jour d'un ton fort leste,
A certain *boîteux*, grand seigneur
(Gouteux de plus pour son malheur):
Eh bien! comment va votre altesse?
Marche-t-elle sur ses deux pieds?
— Sensible à votre politesse,
Je marche comme vous voyez.

HILAIRE L. S.

QUATRAIN.

L'ABSENCE de Molière au trône académique
De ses contemporains accuse encor l'oubli.
M'est-il permis de dire après la voix publique?
« Il manque à l'Institut le nom de Monsigni. »

XIMENÈS.

ÉNIGME.

FILLES d'un infortuné père,
Qui se consume en nous formant,
Jadis à la douleur amère
Nous prêtions un triste ornement:
L'homme qui nous doit des services,
D'abord nous recueille avec soin;
Mais sitôt qu'il n'a plus besoin
De nous ni de nos bons offices,
Il nous abandonne, et souvent
L'ingrat même nous jette au vent.

HILAIRE L. S.

LOGOGRIPHE.

LORSQUE sur mes cinq pieds dans les mains de la parque,
Je me romps tout d'un coup, infortunés mortels,
Vos offrandes en vain surchargent les autels!
Il faut vous rendre tous vers l'infernal monarque,
Dont rien ne peut changer les décrets éternels.
Mon chef à bas, je sers à diriger la barque,
Où, vous faisant passer l'immobile Achéron,
Ce vieux nocher bourru, qu'on appelle Caron,
Vous reçoit pêle-mêle, et sans ordre, et sans marque.
Mon second chef à bas, et je deviens alors
Ce que chacun de vous est, dit-on, chez les morts:
Tout cela n'est pas gai: ma foi, je le confesse;
Et tandis que la parque en ce moment nous laisse
Des loisirs précieux, il faut mieux en user:
En me décomposant, puis-je vous amuser?

Voyons : sur quatre pieds les enfans de Bellone,
De moi dans les combats font un usage affreux.
(Ce début là n'est pas heureux,
Et je crois n'amuse personne.)
Continuons : j'offre aux regards,
(Toujours sur quatre pieds) une eau bourbeuse et sale,
Où cygnes, oisons et canards
Viennent dès l'aube matinale
Fatiguer les échos de leurs cris nasillards.
Sur trois pieds, de mon sein l'aimable Cythérée
Naquit un jour de mille attraits parée :
C'en est assez : franchement, entre nous,
Ai-je atteint mon but ? — Non. — Je plairais mieux à tous,
Et je serais plus admirée,
Je le vois bien, si pour chacun de vous,
J'étais d'or et de soie, et de longue durée.

Par le même.

CHARADE.

Prête l'oreille aux sons de mon premier.
Pauvre visir ! plus d'honneurs, plus de joie !
Sa hautesse t'envoie
Mon tout pour mon dernier.
Il n'est plus tems de te justifier.......
Les muets attendent leur proie !

Par le même.

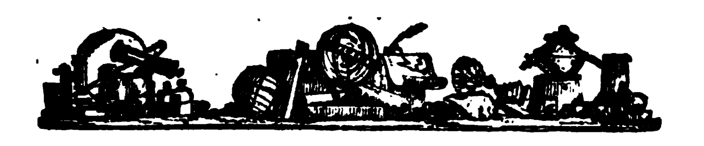
---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *R* (la lettre).

Celui du Logogriphe est *Crime*, dans lequel on trouve : *rime*, *cri* et *cime*.

Celui de la Charade est *Courage*.



SCIENCES ET ARTS.

Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques, par M. H. C. Œrsted, professeur à l'Université royale de Copenhague, et membre de la Société royale des Sciences de la même ville, etc.; traduit de l'allemand par M. Marcel de Serres, ex-inspecteur des arts et manufactures, et professeur de la Faculté des Sciences, à l'Université impériale; de la Société philomatique de Paris, etc., etc. — Un volume in-8° accompagné d'une planche. — Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, imprimeur-libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton et Walckenaer*, rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf, et Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266; *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez *Laurent Beaupré*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 218.

De toutes nos sciences d'observation la chimie a été, sans contredit, la plus cultivée de nos jours, et les découvertes qui sont résultées de la grande impulsion qui lui a été imprimée, ont été telles, que cette science n'a plus guère aujourd'hui que le nom de commun avec ce qu'elle était autrefois. Heureusement pour l'utilité de la société, les chimistes n'ont point borné leurs travaux à de pures spéculations scientifiques; ils ont, au contraire, dirigé leurs efforts vers les applications dont la science qu'ils cultivent était susceptible. C'est ainsi que tous nos arts industriels se sont perfectionnés d'une manière aussi prompte qu'inattendue, et que tous les détails de fabrication ont reçu de grandes améliorations, du moment où l'on a senti leur importance, ou qu'on a mieux connu les théories qui devaient les éclairer. Sous ce rapport, la chimie a eu une assez grande influence sur nos sociétés,

et l'on pourrait dire sur notre morale, ou, si l'on veut, sur nos institutions. En effet, si elle a contribué à notre bonheur individuel, en nous procurant à plus bas prix des vêtemens meilleurs, ou des drogues mieux préparées, ou des moyens plus commodes de nous chauffer et de nous éclairer, elle a fourni aussi des armes au crime, et des facilités aux vices dont les suites sont les plus funestes. Ainsi le feu, cette matière inconnue au savant comme à l'ignorant, mais également à craindre pour les uns comme pour les autres, a été rendu si maniable qu'on peut le porter sur soi avec la plus grande sécurité, et l'incendiaire peut s'en servir sans qu'aucun bruit annonce sa terrible présence. De même les signatures et les écrits les plus sacrés peuvent être enlevés par les procédés les plus simples, et sont également remplacés avec la même facilité. Combien de poisons la chimie n'a-t-elle pas fait découvrir, et combien de poudres et de préparations fulminantes n'a-t-elle pas inventées comme pour donner de nouvelles armes aux malfaiteurs et effrayer l'innocence timide. Il ne faut pas croire, cependant, qu'en inventant de nouveaux poisons, elle ait réussi à trouver en même tems des antidotes, et quel est celui, je le demande, qu'on opposerait à l'acide fluorique, ou à toutes ces liqueurs détonnantes, à la vérité souvent aussi fatales à ceux qui les préparent qu'à ceux qui en éprouvent les terribles effets ? Le bien est donc généralement plus difficile à obtenir que le mal qui nous suit par-tout, et il est cruel que la plupart de nos travaux et l'avancement de nos sciences nous soit presque toujours plus funeste qu'avantageux. Considérées sous ce point de vue, certaines sciences d'observation sont peut-être nuisibles à la morale publique ; mais craignons en insistant sur cet objet de mériter les reproches que l'on a faits généralement au plus éloquent des philosophes du siècle qui vient de finir.

La chimie, comme toutes les sciences où il y a encore peu de vérités certaines, éprouve tous les jours de nombreux changemens, et ses théories qui semblaient les mieux établies, subissent des modifications plus ou

moins grandes, à mesure que l'on découvre de nouveaux faits. Aussi est-il peu de sciences où l'on ait vu éclore autant de théories dans un si petit nombre d'années. Mais ce que nous savons en France de toutes ces théories chimiques, n'est rien en comparaison de celles qu'on imagine tous les jours en Allemagne, et il n'est peut-être point de professeur de cette contrée qui ne regarde la création d'une théorie chimique comme une des obligations que lui impose sa place. Au milieu de toutes ces théories plus ou moins solidement établies, ón distinguera sûrement celle qui fait l'objet du traité que nous annonçons, et qui a du moins cet avantage de reposer sur un grand nombre de faits, et d'en rendre l'explication plus facile.

L'auteur de la *Théorie électrochimique* a eu principalement en vue de faire considérer les phénomènes chimiques comme résultant de deux forces généralement répandues dans tous les corps. Pour parvenir à ce résultat important, il n'a point cependant supposé des forces arbitraires, il s'est, au contraire, borné à considérer celle dont les effets nous sont rendus sensibles par les actions électriques, comme des forces générales. Ces forces se manifestant dans tous les corps où l'équilibre électrique est troublé et les corps en possédant une quantité inépuisable, il était naturel d'en conclure qu'elles étaient universelles. Mais comme la propriété de devenir électriques par rupture de l'équilibre intérieur est commune à tous les corps et n'éprouve jamais de diminution, l'auteur a cru, selon la troisième règle Newtonienne, pouvoir considérer cette propriété comme générale. Ainsi cette propriété serait, pour la chimie, ce que la mobilité est pour la mécanique.

Pour donner plus de force à sa démonstration de l'identité des forces chimiques et électriques, l'auteur cherche à prouver cette proposition fondamentale de sa théorie par deux méthodes absolument différentes. Les faits l'amènent d'abord à reconnaître que toutes les actions chimiques sont produites par deux forces qui se détruisent mutuellement. Ces forces lui semblent ainsi opposées dans le même sens que les forces électriques

ou mécaniques qui se balancent. Il indique ensuite dans quel état ces forces produisent une certaine attraction entre l'oxigène et les corps combustibles, et dans quel autre elles opèrent les mêmes effets que les affinités entre les acides et les alcalis. L'état d'expansion qu'il observe dans les corps où l'une des forces est en excès, et la contraction qui accompagne en général les combinaisons produites par des forces opposées, très-énergiques, le portent à conclure que chaque force agit par elle-même comme expansive; mais que quand elles agissent l'une sur l'autre, elles opérent une contraction. L'expansion n'a lieu que par une sorte de répulsion entre les molécules, tandis que la contraction résulte de l'attraction mutuelle de ces mêmes molécules. Les deux forces chimiques ont donc la même loi fondamentale que les forces électriques. L'auteur déduit encore de la nature de ces forces qu'une combinaison formée par trois corps dont chacun a un point de contact avec les deux autres, exerce une plus grande action chimique que hors de cette combinaison. La séparation des forces chimiques est en même tems plus parfaite, et c'est aussi les phénomènes principaux que nous avons reconnus à l'aide du galvanisme. Après avoir ainsi étudié les effets chimiques jusqu'au point où leurs forces se manifestent dans l'état électrique, l'auteur passe à l'autre démonstration de sa théorie.

Il examine d'abord les diverses conditions nécessaires pour que les effets électriques soient produits. Il montre ensuite comment les forces électriques qui dans leur état le plus libre, ne produisent pas leur attraction mutuelle et par une suite des lois de la transmission que des attractions et des répulsions peuvent devenir latentes et donner lieu à des actions chimiques. Les lois qu'il admet pour expliquer ces effets, supposent encore que les plus grandes actions chimiques sont produites par l'électricité par contact; et la théorie se trouve ici d'accord avec l'expérience. Enfin l'attraction du conducteur positif de la pile pour l'oxigène et les acides et du conducteur négatif pour les corps combustibles et les alcalis est

encore une nouvelle preuve de l'identité des forces chimiques et électriques.

L'auteur applique également sa théorie aux phénomènes de la chaleur. On savait depuis long-tems que l'électricité développait de la chaleur; mais on n'avait nullement songé à en déterminer les conditions. M. Oersted, avec son habile traducteur (M. Marcel de Serres), paraissent avoir observé les premiers, après un grand nombre d'expériences, qu'il y a toujours production de chaleur lorsque l'équilibre des deux forces universelles est troublé dans les molécules mêmes des corps. Cette rupture d'équilibre intérieur est opérée par transmission forcée d'une très-grande quantité d'élasticité, soit par un choc très-violent, soit enfin par un grand frottement. Elle a également lieu dans toutes les combinaisons chimiques très-énergiques, comme dans celle qui s'opère entre l'oxigène et les corps combustibles, ou entre les acides et les alcalis dont les composés ont toujours une température élevée jusqu'à ce qu'ils se soient mis en équilibre avec les corps environnans. Cette élévation de température a même lieu lorsque des gaz se dégagent, ou qu'un corps solide passe à l'état liquide, ce qui ne devrait pas cependant arriver d'après la théorie généralement admise. Sans suivre les auteurs du Traité dans tous les détails qu'ils nous donnent à ce sujet, remarquons seulement que les changemens de température qui se manifestent dans les passages des corps à une cohésion ou à une densité différente, s'expliquent assez bien dans leur théorie, et cela par la liaison de ces phénomènes avec les changemens de faculté conductrice qui les accompagne.

La lumière paraît encore, à nos auteurs, produite par les mêmes forces que la chaleur. On pouvait le présumer en quelque sorte, en voyant la chaleur portée à un très-haut point se changer en lumière, comme lorsque celle-ci était absorbée ne plus se manifester que comme chaleur. La production de lumière qui a lieu même dans le vide par la réunion de deux forces et l'oxidation, comme la désoxidation des corps opérée par la lumière elle-même, semblent confirmer cette manière de voir.

Après avoir terminé ces premières recherches, l'explication des phénomènes de la combustion, quoiqu'envisagée d'une manière plus générale qu'on ne le fait ordinairement, ne paraissent plus difficiles à concevoir à nos auteurs. Ainsi, pour prouver la généralité de ces forces, ils jettent un coup-d'œil rapide sur quelques phénomènes magnétiques et sur quelques-uns qui dépendent de l'organisation, moins pour les expliquer que pour y découvrir les effets des forces universelles. Les propriétés les plus générales des corps, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la cohésion, leur semblent encore résulter de ces deux forces, ce qui est une preuve de plus de leur universalité.

L'ouvrage sur la théorie électro-chimique renferme encore des recherches curieuses sur la méthode à suivre en chimie dans la classification des corps. Dans cette partie de son travail, l'auteur cherche à démontrer que la division fondamentale des corps organiques doit comprendre trois séries d'affinités, ou, ce qui revient au même, trois séries de degrés différens de composition. Les affinités considérées comme le principal caractère extérieur, et la composition comme le principal intérieur, devant servir de base à toute la division.

Après avoir fait connaître le but de la théorie électro-chimique et avoir fait sentir l'influence que cette théorie peut avoir sur la chimie générale, il ne nous reste plus qu'à dire un mot du travail particulier de M. Marcel de Serres, qui plus que personne pouvait rendre cette théorie d'accord avec les faits connus. Son travail se recommande déjà assez, puisque l'illustre auteur de la Statique chimique (M. Berthollet) l'a jugé assez important pour en accepter l'hommage. Du moins nous pouvons assurer le lecteur que s'il veut bien comparer l'ouvrage allemand avec la traduction française que M. Marcel de Serres en a faite, il jugera combien ce dernier y a fait de changemens, et combien ils étaient nécessaires pour que la théorie électro-chimique pût être saisie avec facilité, et parût d'accord avec les faits connus. En effet, la traduction de M. Marcel de Serres n'en mérite guères le nom, car c'est presqu'un ouvrage tout

aussi original que celui qu'elle nous rappelle. Ainsi les faits y sont généralement présentés d'une manière plus méthodique, et les opinions hasardées qui se trouvent dans l'original allemand ont été rejetées en grande partie par le travail de M. Marcel de Serres. Malheureusement cette traduction n'a pas été imprimée sous les yeux de son auteur, et par une bisarrerie assez étrange, M. Œrsted s'est permis de la dénaturer au point que la première et la dernière partie sont tellement défigurées, que le traducteur lui-même ne peut pas s'y reconnaître. C'est ainsi qu'on y trouve que « les sciences en s'étendant acquièrent une plus grande solidité dans leur construction intérieure; qu'on ne fera jamais aucune grande découverte, qu'autant qu'on aura une certaine idée qui porte à proposer ses questions à la nature: » pensées aussi fausses qu'exprimées dans un style barbare et tudesque. On ne finirait pas, si l'on voulait relever tous les néologismes que M. Œrsted a insérés dans cette traduction sans en prévenir le moins du monde M. Marcel de Serres. Mais pouvait-il en être autrement, M. Œrsted entièrement étranger à notre langue, voulant changer une traduction faite par un Français exercé dans plus d'un genre. Pour avoir du reste une juste idée des changemens faits par l'auteur du Traité, il suffit de lire le post-criptum qu'il a fait insérer dans sa traduction (Voyez page 12), et d'un autre côté, pour apprécier la manière de M. Marçel de Serres, qu'on lise le chapitre I, page 21, et le chapitre III, page 3.

D... F...

Eloge de Joseph Dombey, médecin-botaniste, par M. F. Mouton-Fontenille. — In-12 de 57 pages.

Les longs et périlleux voyages de Dombey ont fait époque dans les fastes de l'histoire naturelle, parce qu'ils ont avancé ses progrès, en ajoutant de nouvelles observations à celles qu'on avait déjà, et en enrichissant nos collections d'espèces inconnues jusqu'alors. Retracer les travaux d'un naturaliste si zélé, raconter ses voyages

et faire connaître ses découvertes, telle est la tâche que s'est imposée M. Mouton-Fontenille. Ce savant, sourd aux clameurs de l'ignorance dont il a daigné combattre une fois les ridicules prétentions que peut-être il aurait dû mépriser, vient de publier un éloge de Dombey avec lequel il a eu des relations intimes qui n'ont pas peu contribué à augmenter sa passion pour l'étude de la nature. Jeter des fleurs sur la tombe d'un ami, est le devoir de l'amitié, et M. Mouton l'a rempli de manière à faire voir qu'il en connaissait toute l'importance. Mais ce travail qu'une foule d'observations rend très-intéressant, n'a été pour son auteur qu'un délassement au milieu des grands travaux dont il est occupé. On apprendra avec plaisir qu'il a composé un *Pinax de toutes les plantes européennes, des plantes exotiques utiles et de celles qui sont cultivées comme plantes d'ornement.* Cet ouvrage immense, fruit de vingt années d'étude, verra le jour aussitôt que son auteur aura publié des *Principes de botanique*, pour remplir un vide dont tous les professeurs se plaignent; car, à l'exception du *Philosophia botanica*, de Linnée, que les progrès de la science ont rendu insuffisant, nous n'avons point de bon *Traité élémentaire* qui puisse faciliter la connaissance des plantes. Le mérite des divers ouvrages que M. Mouton a rédigés pour les étudians, et sur-tout de son *Traité d'Ornithologie*, vainement attaqué par l'envie et la malveillance, est un garant assuré de celui des élémens de botanique qu'il prépare.

Tant de travaux n'ont pas empêché M. Mouton de publier plusieurs dissertations dans lesquelles il a éclairci divers points d'histoire naturelle demeurés obscurs jusqu'à lui, et l'*Eloge de Dombey*, rempli de faits curieux et d'observations utiles, est le fruit de ces intervalles de loisirs que de grandes entreprises scientifiques laissent à son auteur. Il en a fait jouir le public et l'a mis en état d'apprécier les services d'un homme qui n'a rien écrit, il est vrai, mais qui a recueilli des matériaux dont la description a fait la réputation de plusieurs naturalistes célèbres.

Nous avions déjà deux Eloges de Dombey, l'un qui se

trouve dans les actes de la Société de médecine de Lyon, et dont Gilibert est auteur. L'autre est de M. Deleuse, écrivain non moins remarquable par l'étendue de ses connaissances, que par l'élégance de son style ; mais ces deux éloges contiennent des erreurs que M. Mouton a relevées dans le sien, et sont incomplets, parce que les savans estimables auxquels on les doit, étaient privés d'un grand nombre de renseignemens que le nouveau biographe pouvait seul se procurer.

Je ne rapporterai pas ici tous les détails de la vie avantureuse de Dombey. Il faudrait pour cela transcrire les deux tiers de son éloge. Je me bornerai donc à rappeler quelques-unes de ses découvertes. Les botanistes savent seuls les grands services qu'il a rendus à leur science. Aussi, afin de récompenser son zèle, ont-ils donné le nom de *Dombeya* à un genre de la Dioécie ; honneur accordé seulement à ceux qui, ainsi que les Magnol, les Bauhin, les Tournefort, les Linnée, les Jussieu, les Villars, les Adanson, ont avancé les progrès de la botanique.

On n'ignore pas les peines que Dombey éprouva depuis l'instant où il put se connaître jusqu'au jour où Turgot, dont le nom ne doit être prononcé qu'avec ce respect que commandent les vertus et les services rendus à la patrie, l'envoya au Pérou en qualité de *médecin botaniste, correspondant du Jardin des Plantes.* Il faut lire, dans la brochure de M. Mouton, l'histoire du séjour de Dombey en Amérique. Le détail des services qu'il a rendus à l'humanité comme médecin pendant la durée d'une maladie contagieuse qui ravageait la *Conception* ; aux Espagnols, lorsque nommé colonel d'un régiment de milice provinciale, il sauva une de leur colonie dont l'insurrection de l'indien *Tupac-Amaro* allait causer la perte, et aux sciences par son ardeur et ses voyages. Ce détail, dis-je, offre un tableau intéressant que le nouveau biographe a peint avec des couleurs dignes du sujet.

Notre naturaliste voyageur a trouvé un grand nombre de plantes, et son herbier renfermait soixante genres nouveaux qui ont presque tous été publiés sous des

noms différens de ceux qu'il leur avait donnés, par Ruyz et Pavon, botanistes espagnols, auteurs d'une *flore péruvienne*, dans laquelle ils ont souvent copié ses descriptions. Les jardins d'agrément de l'Europe lui doivent trente-neuf espèces nouvelles, et parmi celles qu'il a découvertes on compte le *Tropæolum viride*, capucine à feuilles très-divisées et à fleurs vertes, qui végète dans les ruisseaux du Chili; le *Cecropeia*, duquel découle un suc qui a les mêmes propriétés que le *Caoutchou;* dix espèces d'*Astroëmeria*, dont l'une d'elles nommée *Sarcilla*, doit former un nouveau genre à cause de son fruit succulent; le *Laurus bellota*, le plus grand des arbres de ce genre, puisqu'il sert à la construction des vaisseaux; deux espèces de *Cactus;* douze ou quatorze de *Myrte*, parmi lesquelles se trouve le *Myrtus pimenta*, etc., etc.

Quoique la botanique fût la partie de l'histoire naturelle à laquelle Dombey s'était spécialement consacré, cependant, il n'avait négligé ni l'étude de la minéralogie, ni celle du règne animal. Il recueillit en Amérique une belle collection de minéraux, qui fait aujourd'hui partie de celle du Muséum d'histoire naturelle, et dans laquelle se trouvait le *cuivre muriaté*, espèce dont on lui doit la découverte.

Il a également ajouté au domaine de la zoologie plusieurs animaux inconnus avant lui : telle est la *mouflette du Chili*, dont la description se trouve dans les supplémens de Buffon. On lui est redevable aussi de nouveaux poissons, entre autres de celui que M. Lacépède a nommé *Gastrobranche de Dombey*, et de divers oiseaux dont l'un a reçu de Levaillant le nom de *Momot Dombey à tête rousse.*

Ce naturaliste aussi distingué par son courage que par ses connaissances, était d'un désintéressement et d'une bienfaisance à toute épreuve. A son retour d'Amérique d'où il apportait une immense collection, et après avoir éprouvé toute espèce d'outrages de la part du gouvernement Espagnol qui tenta même de le faire assassiner, Calonne lui offrit une gratification de 80,000 liv., mais il refusa en disant que cette somme pourrait être

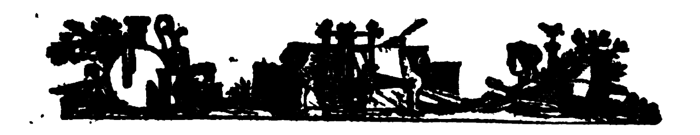
employée plus utilement, et se contenta de sa pension. Les ambassadeurs d'Espagne et de Russie lui firent également des offres avantageuses qu'il n'accepta pas. Un semblable désintéressement a fait dire à Louis XVI : *Il est extraordinaire que cet homme à qui je dois, refuse mes offres, tandis que tant de personnes auxquelles je ne dois rien m'accablent de demandes !*

La vie de Dombey est remplie de traits de bienfaisance infiniment honorables pour lui, et M. Mouton en a recueilli un grand nombre qu'on lira avec plaisir dans sa notice. Les personnes qui ont connu Dombey savent qu'il donnait la moitié de sa pension, de 6000 liv., à ses parens, qu'il s'en réservait un quart seulement pour ses besoins, et que le reste était distribué aux indigens. Lorsqu'il avait eu occasion de satisfaire sa générosité, il disait : *Je suis content, j'ai pu aujourd'hui faire du bien à quelqu'un.*

A son retour d'Amérique, cet homme respectable ulcéré par le souvenir des injustices du gouvernement Espagnol à son égard, s'abandonna à une mélancolie si profonde, que l'histoire naturelle n'eut plus aucun charme pour lui. Il brûla tous ses manuscrits et renonça à l'étude de la nature. Après le siége de Lyon, où il se trouvait, il obtint une mission pour les Etats-Unis. Son vaisseau quittait à peine la Guadeloupe, qu'il fut pris par deux corsaires. Le malheureux Dombey traîné dans les prisons de Mont-Serat, y mourut consumé par les chagrins, les mauvais traitemens, la misère et les maladies.

Tel est l'homme dont M. Mouton vient de publier l'éloge. Ce petit ouvrage se fait lire avec l'intérêt que celui qui en est l'objet inspire, et il sera recherché des savans non-seulement à cause du talent de l'auteur, mais aussi à cause d'une foule d'observations curieuses qui appartiennent à Dombey et qu'on ne connaissait pas encore.

L.-A. M. BOURGEAT.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyage de Paris a Neufchatel en Suisse, fait dans l'automne de 1812; par G. B. Depping, membre de la Société Philotechnique et correspondant de l'Académie royale de Munich. — Un vol. in-12. — A Paris, à la librairie d'éducation et de jurisprudence d'*Alexis Eymery*, rue Mazarine, n° 30.

La plupart des voyageurs *courent* et ne *voyagent* pas, parce que le tems d'observer ou le talent de l'observation leur manque, et qu'en général les merveilles de la nature, les monumens des arts et les productions de l'industrie, touchent faiblement leur curiosité. On sait que les lieux qui furent le théâtre des grands événemens de l'histoire ne leur inspirent aucun intérêt, et que les ruines qui éveillent tant de souvenirs, ne disent rien à leur imagination. Cependant combien n'existe-t-il pas de soi-disans voyageurs, lesquels après avoir traversé en poste la France, l'Italie ou l'Allemagne, ont publié la relation de leurs courses, faite d'après d'autres relations qu'ils n'ont pas craint de copier? Combien cette manie d'écrire *ses voyages* n'a-t-elle pas produit de compilations informes, contenant des descriptions d'objets que le compilateur n'avait pas pris la peine de voir, ou même qui n'existaient plus à l'époque où il les décrivait comme existans? Combien de réflexions sentimentales et niaises n'a-t-on pas faites dans des forêts abattues cinquante ans avant le passage du *rêveur mélancolique*? Combien de fois un observateur renfermé dans sa chaise-de-poste ne s'est-il pas extasié sur l'agriculture d'une plaine qu'il traversait de nuit? Il serait facile d'en citer une foule d'exemples, et beaucoup de voyageurs en France, en Italie ou en Grèce, n'auraient pu écrire une seule page, si ces belles contrées n'avaient été visitées et décrites avant eux.

Mais dans les pays qu'on croit le mieux connaître, l'observateur habile trouve encore l'occasion de faire une foule d'observations curieuses. M. Depping en est la preuve. Pendant l'automne de 1812, il est allé de Paris à Neufchâtel, la route qu'il a suivie a été le sujet de tant de descriptions, qu'on croirait qu'il ne reste plus rien à dire, et cependant qu'on lise sa relation, on se convaincra du contraire.

C'est aux portes même de Paris que notre voyageur commence ses descriptions, mais il a soin de ne pas refaire ce qui a déjà été si bien fait. Néanmoins, quoiqu'il se soit contenté de glaner, il a encore recueilli une quantité considérable d'épis échappés à ses prédécesseurs. Mais au lieu de suivre sa *feuille de route*, j'aime mieux citer quelques-unes des anecdotes qu'il rapporte ou des observations qu'il a pu faire.

M. Depping, arrivé dans les lieux où était situé le *Paraclet*, dont il n'existe plus que quelques ruines, rappelle les noms d'Héloïse et d'Abailard. On a tout dit sur ces amans, mais le charme attaché aux souvenirs d'un amour malheureux est si puissant, que les cœurs sensibles écoutent avec un plaisir toujours nouveau, des récits qu'on leur a faits mille fois. En 1779, un particulier arracha une dent à Héloïse et la fit monter en bague, M. Depping blâme cette conduite qu'il trouve contraire à la vénération due aux tombeaux. Je ne partage pas une telle sévérité pour une action qui porte avec elle son excuse, et je ne puis croire qu'une simple fantaisie en ait été le motif. Pour attacher du prix à une relique d'Héloïse, il faut avoir été battu par les orages des passions, ou du moins il faut sentir vivement, car les ossemens des morts parlent au cœur et jamais à la vanité.

Les savans qui s'occupent de recherches sur les antiquités, et ceux qui travaillent à la statistique de la France, liront avec intérêt dans le voyage que j'annonce la description de la ville de Troyes, patrie de Grosley, si recommandable par la solidité de son érudition, l'étendue de ses connaissances, l'originalité de son esprit et son attachement à la doctrine des vénérables solitaires de Port-Royal. M. Depping parle plusieurs fois de ce

homme célèbre, avec l'estime que méritent ses vertus et ses talens, et s'il profite de ses travaux, il lui en rapporte la gloire.

Dans tous les lieux où il passe, notre voyageur examine avec soin les antiquités, les monumens, les manufactures, les procédés agronomiques, les jardins d'agrément ou d'instruction, et les établissemens publics. Il donne des détails intéressans sur les mœurs, les coutumes, le langage et même la constitution physique des habitans des villes et des campagnes qu'il parcourt. Rien n'échappe à son esprit observateur, et le style de ses observations, qui pourrait être plus correct et plus élégant, a une certaine couleur originale qui plaît au lecteur et fixe son attention.

M. Depping s'attache sur-tout à faire connaître les hommes des départemens, que leurs talens ou leurs services rendent recommandables. A Langres, il visite M. Laurent Bournot, imprimeur-libraire, qui marche avec succès sur les traces des Aldes, des Elzeviers, des Vascosan, des Ibarra et des Didot. Il est parvenu à fabriquer des feuilles de papier de neuf pieds de long sur sept de large, et tous les instrumens qu'il a fallu employer pour cette opération ont été faits par lui. Il a imprimé ensuite, sur une seule feuille de cette dimension, en surmontant de grands obstacles, un abrégé de l'histoire de Langres. Il est inutile d'insister sur l'utilité de semblables feuilles pour les cartes géographiques et les papiers peints. Cependant l'inventeur n'a jusqu'à présent recueilli que des éloges. C'est beaucoup sans doute pour le payer de ses peines, mais il serait bien mieux récompensé si l'on utilisait ses découvertes.

La partie la plus intéressante du voyage de M. Depping, est sans contredit celle qui traite du val Travers et de Neufchâtel. Arrivé à Motiers, le voyageur n'eut rien de plus pressé que de visiter la maison où l'auteur d'*Emile* et du *Contrat-Social* aurait coulé d'heureux jours, si cette fatalité qui s'attachait à tous ses pas, ne lui avait suscité des persécuteurs qui tentèrent de l'y faire lapider par une populace aveugle et fanatique. M. Depping rapporte qu'un père de famille de ce pays

ayant élevé ses filles selon le système de l'*Emile*, en parla à Rousseau qui lui dit brusquement : *ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux ; j'en suis fâché pour vos filles.* Cela n'est pas vraisemblable, à moins que l'on ne veuille penser que Rousseau, voyant dans ce père un disciple indigne de lui, par la manière dont il avait mis en pratique les sublimes leçons qu'il donne, n'ait voulu lui faire sentir sa sottise, pour avoir entrepris une chose au-dessus de ses forces. Si le propos est vrai, ce que je ne puis croire, il ne peut souffrir d'autre explication.

Le chapitre du voyage de M. Depping, qui est relatif à Neufchâtel est très-curieux, et se fait lire avec intérêt. L'auteur a entremêlé plusieurs anecdotes aux descriptions des curiosités de la nature et des arts. Cette méthode qu'il a suivie dans tout son ouvrage, excite la curiosité du lecteur, et lui fait passer des momens plus agréables que la lecture d'un itinéraire ne semblerait le promettre. Les récits piquans, les détails de mœurs, et les tableaux de famille intéressent autant que les descriptions de monumens, de tableaux et de statues, et personne ne lira sans plaisir, les détails sur la manière hospitalière et franche dont notre voyageur a été reçu chez un batelier du village des *Brennets*.

La *guérite du capucin* dans la citadelle de Besançon méritait d'être visitée par M. Depping, à cause de la singularité du fait auquel elle doit son nom. Lorsque Louis XIV assiégeait Besançon, il y avait dans la citadelle un capucin qui examinait avec soin les travaux des canonniers ; ceux-ci le plaisantèrent. Le bon père se prétendit plus habile qu'eux, et leur montrant le roi à cheval, il se vanta de le démonter d'un coup de canon, et l'exécuta. Louis jura de brûler la ville, mais apprenant ensuite l'histoire du religieux, sa colère s'adoucit. Il se contenta de défendre aux capucins de la ville, d'avoir pendant cent-un ans, des confessionnaux dans leur église.

Je terminerai cet article en répétant une aventure qu'un Gascon raconta à Dijon, à M. Depping, et dont il se dit le héros. En avertissant qu'il est Gascon, je

donne à mes lecteurs la mesure de la confiance que mérite son récit. Voyageant dans le Béarn, il arrive un soir harrassé et affamé à l'auberge d'un hameau. Il demande ce qu'on lui donnera pour son souper. Tout ce que vous voudrez, répond-on. — Avez-vous du veau? — Nous le vendons à la ville. — Du mouton ? — On n'en tue pas. — Des poissons? — Il n'y a pas ici de rivière. — Et qu'avez vous donc ? — Des œufs et du pain. Il fallut, bon gré malgré, qu'il s'en contentât. Pour coucher, nouveaux obstacles, car il n'y avait que quatre lits placés les uns sur les autres en manière de soupente. Il en demande un, on le lui accorde, et il est prêt à se mettre dans l'inférieur quand la maîtresse de l'auberge accourt en criant : que faites-vous, ce lit est le mien. — En ce cas, je vais prendre le second, dit-il. — C'est celui de notre fille. — Le troisième? C'est celui du petit garçon. — Le quatrième. — A votre service. Il s'endormait, lorsqu'un grand bruit le réveille en sursaut, tandis qu'une odeur désagréable se fait sentir. Il demande ce que ce que cela signifie. — Ce n'est rien, lui dit-on, c'est le *vicaire* qui monte! Il n'en put pas savoir davantage, et ce fut seulement le lendemain qu'il découvrit que ce terrible *vicaire* était un énorme vase...... dont on me dispensera d'indiquer l'usage, et qu'on hissait avec des poulies. *Se non è vero è ben trovato.*

L'ouvrage de M. Depping sera, pour ceux qui suivront la même route que lui, un *vade mecum* où l'on ne trouvera, ni les erreurs du *Guide du Voyageur* par Richard, ni la sécheresse de l'*Itinéraire de l'Empire français.*

L. A. M. Bourgeat.

Eloge de B. Pascal, par J. S. Quesné. Avec cette épigraphe : *l'éloge d'un grand homme doit être simple et court, substantiel et vrai.* — Prix, 1 fr. — A Paris, chez *Janet* et *Cotelle*, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

« L'on n'a pas craint, dit M. Quesné, de rendre à la » vérité cet éclatant hommage, que l'homme qui dans les

» angoisses sans relâche d'une si courte vie a sû réunir » au plus haut degré divers talens dont un seul pouvait » le conduire à l'immortalité, doit passer incontestable- » ment chez tous les peuples pour l'être le plus étonnant » que l'univers ait jamais produit. » Cette supériorité absolue n'appartient à aucun homme sur la terre, parce qu'il n'est sur la terre aucun individu à qui il appartienne de prononcer un tel jugement. Disons, un être très-étonnant, et non pas le plus étonnant : de deux superlatifs, choisissons celui qui n'a rien d'excessif, et qui admet encore le doute convenable dans toute décision humaine. Si dans un éloge de Pascal on le désignait comme un très-beau génie, comme un homme extraordinaire, on ne dirait rien de neuf, il est vrai, mais aussi l'on n'avancerait rien qu'il fallût ensuite rétracter. Déclarer, au contraire, qu'il fut incontestablement le premier homme du globe, c'est s'interdire, par exemple, de faire ensuite l'éloge de Leibnitz, car il faudrait mettre également Leibnitz, non pas dans les rangs les plus élevés, mais au premier rang. Le partage d'un homme du mérite de Pascal sera toujours assez beau si l'on se borne à lui donner une place qui lui appartienne sans contestation. Peut-être est-il trop scrupuleux ce respect pour la vérité, mais jusques dans un éloge académique, je voudrais cette exactitude, cette mesure que la raison exige toujours, que les grands noms semblent demander plus particulièrement encore, puisqu'elle n'a rien de contraire à leurs intérêts, et qui en rendant plus difficile l'éloquence des mots, ne nuit point à celle des choses.

S'arrêter à cette simple réflexion, c'est déjà faire pressentir que je n'aperçois pas d'objections plus graves à faire à l'auteur de cet éloge qui sans avoir concouru précisément, a été fait à l'occasion du prix proposé par l'Académie des Jeux-Floraux. Parlant tantôt en mathématicien, tantôt en littérateur, M. Quesné parvient toutefois, conformément à son épigraphe, à renfermer en seize pages une matière pour ainsi dire inépuisable ; tandis que l'on voit sous une plume amie des volumineux in-octavos, se grossir le panégyrique de je ne sais quels

personnages qui n'obtiendront ainsi que pour une ou deux semaines une risible célébrité.

On regrette assez généralement que Pascal n'ait pas achevé son livre sur la religion chrétienne : les uns se figurent qu'avec une mâle éloquence et beaucoup de profondeur, il en eût enfin démontré la céleste origine d'une manière irrésistible aux yeux de tous les hommes. Ce sentiment paraît être aussi celui de M. Quesné; mais d'autres ont osé dire qu'après les vaines tentatives d'un tel génie tous les hommes eussent enfin avoué que ces fondemens célestes ne sont pas susceptibles de démonstration. Quelque opinion que l'on se forme du principe de ces regrets opposés en un sens, ils paraissent également propres à faire sentir toute la force de Pascal.

Si je me borne à ce peu de mots, peut-être au fond des provinces, quelque lecteur d'un goût suranné dira-t-il : voilà un article bien court, le sujet manquait-il de fécondité? Mais il se trompera. Veut-il que son antique fantaisie gouverne notre monde ? Il se peut qu'une académie songe encore à Pascal à deux cents lieues de nous; c'est une singularité. Mais ici, qu'importe Pascal aux hommes d'aujourd'hui? M. de Saint-Pierre m'écrivait il y a quelques années, « ..... La plupart dorment insensibles aux pensées des Marc-Aurèles et des Youngs, etc. » Au défaut d'intrigues, de coteries, de petites passions, il faudrait des vaudevilles pour les réveiller. Notre siècle n'estime qu'une élégance encore ingénieuse, mais assez triviale; il imprime et réimprime des livres insipides, vantés dans ses tristes salons, et il semble ne rien comprendre au génie sérieux.

DE SEN**.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Troisième début de Mlle Georges dans l'Orphelin de la Chine.* — Le rôle d'Idamé a été moins favorable à Mlle Georges que celui de Sémiramis, quoiqu'elle en ait très-bien rendu plusieurs morceaux. Je lui aurais désiré plus de chaleur dans son en-

trée à la scène troisième du 2me acte; Mlle Sainval aînée y était admirable. Elle n'avait pas encore dit un mot, et sa pantomime donnait tout à entendre au spectateur; les accens déchirans du désespoir maternel animaient la déclamation de ces deux vers :

Qu'ai-je vu ? qu'a-t-on fait? barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible ?

Mlle Georges a été encore un peu faible dans la scène avec son époux au cinquième acte. Lafond, excepté dans la dernière scène qu'il a très-bien rendue, et dans quelques autres endroits, a été faux ou forcé : il jouait le rôle de Gengiskan. Généralement il a manqué de noblesse; de très-beaux détails répandus dans son rôle, n'ont point été sentis, et il n'a point obtenu d'applaudissemens dans ces vers, qui en arrachent toujours, quand ils sont bien débités :

Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
. . . .
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
. . . .
Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire ?
. . . .
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur,
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Baptiste aîné a eu le débit le plus naturel et le plus vrai dans quelques vers, dans celui-ci par exemple :

Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.

J'aurais désiré en d'autres endroits plus de simplicité. Desprez est toujours déplacé dans la tragédie : quelquefois il ne prononce point, et l'on entend à peine ce qu'il dit; sa déclamation ordinaire est fausse ou monotone. Mlle Patrat a le malheureux privilège d'exciter les murmures ou les ris aussitôt qu'elle paraît, et c'est à tort. Sa diction est juste; peut-on exiger quelque chose de plus dans l'emploi ingrat qu'elle remplit? La mémoire des confidens était peu sûre, ce qui a donné lieu à plusieurs marques d'improbation.

Le plan de l'Orphelin de la Chine est défectueux; l'auteur, dans le principe, n'avait fait que trois actes, et sa seconde division en cinq a nécessité beaucoup de longueurs. Il y a duplicité d'action et d'intérêt; d'abord il

n'est question que de l'orphelin, ensuite du fils de Zamti et de l'amour de Gengis pour Idamé. Le premier acte, qui est très-beau, renferme des descriptions brillantes et pathétiques; la scène d'Idamé et de Zamti au deuxième acte est remplie d'intérêt et de chaleur; mais depuis l'arrivée de Gengis jusqu'à la moitié du cinquième acte l'action est presque nulle et l'intérêt diminue; la seule scène théâtrale est celle du troisième entre Gengis, Idamé et Zamti. Le dénouement est du plus grand effet, il satisfait le spectateur. Le rôle d'Idamé réunit le courage et la sensibilité, c'est un des plus brillans de l'emploi. Zamti ne fait pas, à beaucoup près, le même plaisir; son héroïsme nous paraît hors de la nature. Voltaire a dénaturé le personnage de Gengiskan, qu'il ne fallait pas représenter amoureux; ce n'est point au moment où il entre en vainqueur dans la capitale d'un Empire conquis que son ancien amour pour une femme dont on lui a refusé la main, peut absorber tous ses soins. Le caractère d'Octar est beaucoup mieux tracé; la férocité tartare y est peinte avec une singulière vérité, et en général ce drame renferme des détails précieux de mœurs, mérite qui caractérise la plupart des tragédies de Voltaire. La pompe orientale brille dans le style, et la pièce renferme d'admirables tirades, quoique l'auteur eût plus de soixante ans quand il la composa. Elle réunit, ainsi que l'a judicieusement observé Laharpe, de nombreux défauts à de grandes beautés.

Théâtre Feydeau. — Troisième représentation de *Zémire et Azor* et de l'*Amant Jaloux*; *ouverture d'Elisca.*

Ce spectacle continue à attirer la foule. L'exécution de l'orchestre a été généralement soignée; mais il aurait dû jouer l'ouverture de l'Amant Jaloux telle que le compositeur l'a faite. Cette ouverture, ainsi que celles du Déserteur et de la Belle Arsène, peint ce qui se passe dans la pièce; en supprimer une partie, c'est la dénaturer. Le *pizzicato*, qui indique la sérénade donnée par Florival, au deuxième acte, à la prétendue Léonore, suivi d'un *allegro* très-court qui exprime l'effet qui en résulte sur les personnages qui sont en scène, se fait entendre deux fois, à cause des deux couplets chantés par Florival; ne pas le répéter, c'est méconnaître l'esprit du compositeur, qui a voulu évidemment tracer dans l'ouverture une image fidèle de la scène du deuxième acte. L'air de Jacinthe, *d'abord amans soumis et doux*; celui d'Isabelle, *ô douce nuit!* ne devaient

pas être supprimés : le second est mélodieux, et le premier expressif.

Le caractère énergique et sauvage de la belle ouverture d'Elisca, prouve la flexibilité du génie de l'auteur. On y trouve tout le nerf et toute la chaleur des morceaux de ce genre les plus renommés ; mais son style, si bien adapté au sujet, eût été fort déplacé à la tête d'un ouvrage comme l'Ami de la Maison : *est locus unicuique suus*. La partie instrumentale des ouvrages de Grétry n'est point inférieure à la vocale ; on y trouve constamment le goût exquis qui le caractérise. Chez lui, l'orchestre n'est qu'accessoire, ainsi que cela doit être ; il se borne à soutenir le chant et à fortifier son expression, au lieu de l'étouffer par un vain bruit et des ornemens ambitieux. N'est-il pas d'ailleurs piquant et du plus heureux effet, quand l'auteur a jugé à propos de le faire ressortir ? Pour me borner à l'Amant Jaloux, dont je viens de parler, pourrait-on citer d'accompagnement plus gracieux, plus spirituel et plus agréable que celui des duos, *la gloire vous appelle*, *Seigneur, sans trop être indiscret, etc.* ? Au reste, il est un tems où l'habile compositeur qui, dans sa jeunesse et à la vigueur de l'âge, trouvait en abondance des chants mélodieux, des motifs neufs et piquans, n'a plus que rarement d'aussi bonnes fortunes ; c'est la loi générale imposée par la nature aux productions du génie. Il a recours alors aux effets de l'harmonie, à la combinaison des accords, qui exigent sur-tout de la science et une étude approfondie des règles de l'art. C'est ce qui est arrivé à Grétry dans ses derniers opéras, sans qu'on puisse en conclure qu'il préférât cette nouvelle manière à la précédente. Lui-même, dans ses *Essais sur la Musique*, nous fait connaître, à cet égard, sa véritable pensée. « Croit-on » que les combinaisons multipliées des accompagnemens » soient ce qu'il y a de plus difficile à faire ? On se » trompe. C'est la juste mesure de ce qu'il faut qui est » difficile à saisir. Pour bien écrire en vers ou en prose, il » ne faut pas tout dire : c'est la même chose en musique ; » il est des pédans de tout genre. Quand votre chant est » significatif, je veux dire d'une mélodie bien déclamée, » gardez-vous de surcharger vos accompagnemens. Si le » chant n'est pas l'ame de votre composition, faites un » bon quatuor instrumental dessus, bien compliqué, » bien sincopé ; au défaut des ames sensibles, les sa- » vans vous applaudiront. *La première manière est celle*

» qui me plaît; je garde la seconde pour occuper ma » vieillesse. »

Le rôle de Zémire est peu favorable au talent de Mme Boulanger. Le talent de Mme Duret, comme cantatrice, est prouvé depuis long-tems; la manière dont elle a joué ce rôle aux deux premières représentations prouve qu'elle peut devenir actrice. Elle en a rendu avec intérêt et sensibilité plusieurs parties; le public lui en a manifesté sa satisfaction. Ce succès doit l'encourager pour le beau rôle d'Hélène dans Sylvain, dont on la dit chargée; elle se gardera bien sans doute de défigurer, par des ornemens déplacés, la délicieuse mélodie qu'elle sera appelée à faire entendre.

Reprise de la Rosière de Salency; la Fausse Magie. — L'opéra de la Rosière, qui n'avait pas été représenté depuis quelques années avait attiré une assemblée nombreuse et choisie. Son auteur, en le composant, lisait habituellement les poésies de Gessner, pour monter sa tête au ton de la pastorale. « Je crois, dit-il dans ses Mémoires, que » l'on doit remarquer le fruit de cette lecture par la dou- » ceur, et j'ose le dire, la piété des chants qui caracté- » risent cet ouvrage. » Ce passage est une leçon pour les compositeurs qui veulent imprimer à leurs productions un caractère vrai et original. La méditation des poésies de Gessner a été en effet très-utile à Grétry; sa Rosière est embellie du coloris le plus frais, le plus aimable et le plus gracieux. C'est de tous ses ouvrages celui qui parle le plus au cœur; c'est celui où il ressemble le plus à Monsigny, sans cesser cependant d'être lui-même. Les meilleurs acteurs se sont fait un devoir d'y paraître; Mme Boulanger, M. et Mme Gavaudan, par leur complaisance à remplir des rôles peu importans, ont prouvé leur dévouement à la mémoire de Grétry, et ce motif honorable a été également utile à la société lyri-comique; il n'a pas peu contribué à attirer le public. Mlle Regnault a répandu beaucoup d'intérêt sur le principal personnage; sa voix mélodieuse a fait sentir tout le charme des morceaux dont son rôle est composé; je lui reproche seulement la suppression d'une partie du bel air : *J'ai tout perdu, mon amant et la rose.* Le même reproche peut s'adresser à Chenard pour l'air *du poids de la vieillesse,* chanté avec une expression qui motive encore davantage nos regrets. La charmante ariette, *ma barque légère,* chantée avec beaucoup de goût par Moreau, a été redemandée; elle a un mérite très-bien dé-

veloppé dans les Mémoires de l'auteur; l'orchestre y peint un orage, tandis que la gaîté du chant indique le caractère de celui qui le raconte. Je ne sais pour qui les musiciens ont jugé à propos de supprimer l'andante inséré par l'auteur entre le premier et le second acte; ce morceau de situation, destiné à peindre la douleur de la rosière, offre la mélodie la plus touchante. En général, l'exécution de l'ouvrage a laissé quelque chose à désirer pour l'ensemble; elle aura sans doute plus de chaleur et de précision aux représentations suivantes.

Quel chef-d'œuvre que la musique de la Fausse Magie (1)! C'est bien uniquement à elle qu'est dû le succès du plus faible des (2) poëmes de Marmontel qui soient restés au théâtre. On y trouve trois duos charmans, plusieurs airs également expressifs et mélodieux, une des plus brillantes ariettes de bravoure, et un quatuor qui joint aux graces du chant, la variété et l'expression. Je ne l'appellerai pas *final*, puisque son auteur ne lui a pas donné ce nom, quoiqu'à en juger par l'étymologie du mot, on dût appeler ainsi *tous les morceaux d'ensemble de quelqu'étendue qui finissent un acte*, mais je dirai qu'il est supérieur à beaucoup de finals vantés. « Si l'on ne veut pas, disait Addis- » son, appeler *poëme épique* le *Paradis Perdu* de Milton, » qu'on l'appelle *poëme divin*. »

Les beaux airs du rôle de Lucette ont obtenu à Mlle Regnault des applaudissemens nombreux et mérités; Mlle Desbrosses a mis beaucoup d'expression dans les siens. Le duo des deux vieillards, très-bien executé par Chénard et Saint-Aubin, a eu les honneurs du *bis*; l'effet de ce chef-d'œuvre, qui fut extraordinaire à la première représentation de l'ouvrage, s'est toujours soutenu. « Le chant,

---

(1) C'est à une représentation de cet opéra que J. J. Rousseau adressa à son auteur ces paroles remarquables dans la bouche d'un homme qui avait soutenu que les Français ne pouvaient avoir de musique : « Que je suis aise de vous voir : depuis long-tems je croyais » mon cœur fermé aux douces sensations que votre musique me fait » encore éprouver. Je veux vous connaitre, Monsieur, ou pour » mieux dire, je vous connais déjà par vos ouvrages; mais je veux » être votre ami. »

(2) Le dénouement sur-tout est fort mauvais. Comme il est amené par le moyen d'un miroir, le marquis de Bièvre, fameux par ses calembourgs, dit *qu'il était à la glace*.

» dit avec raison son auteur, est si près de la déclamation » qu'on le confond avec la parole. » Les amateurs de la bonne musique regrettent la suppression des deux airs, *je ne dis pas quel objet*, et *ah! quel beau jour!* qu'on n'entend plus depuis long-tems, je ne sais par quelle raison.

On nous promet la reprise de la plupart des ouvrages de Grétry; c'est l'hommage le plus digne de sa mémoire, c'est celui qui sera le plus utile aux sociétaires, et le plus agréable au public: sans me flatter d'y avoir contribué, j'ai au moins la satisfaction de voir mon vœu généralement approuvé. MARTINE.

Réponse à la lettre de M. MARIE-ALFRED DE BLAMONT, *insérée dans la Gazette de France du* 9 *octobre.*

M. *Marie-Alfred de Blamont* m'apprend qu'il n'est point anonyme, et que *dans sa famille on se fait gloire depuis long-tems de servir sous les drapeaux de la France*. Je lui demande pardon de ma méprise; mais en vérité il m'était tout aussi permis d'ignorer son origine qu'à lui de ne pas savoir la mienne.

Je l'avoue encore ingénuement, j'ai peine à reconnaître dans sa tactique la franchise et la loyauté qui caractérisent les militaires. « Un homme, dit-il, qui ne conseillerait pas » au théâtre Feydeau la remise des opéras joués avant 1768 » (c'est-à-dire, par exemple, du *Roi et le Fermier*, de » *Rose et Colas* et du *Déserteur*, représentés avant cette » époque), ne possède pas même l'histoire matérielle de » la musique. » Comment mon censeur, qui a dû lire dans mon ouvrage ce que je pense de ces trois opéras, a-t-il pu croire que je *n'en conseillerais pas la remise?* Comment sur-tout a-t-il pu s'imaginer que des opéras joués habituellement dussent être compris dans la classe des pièces à remettre? Pourquoi la suppression des mots, *à quelques exceptions près*, qui modifiant le sens de la phrase, écartent l'interprétation que lui veut donner mon adversaire? M. *Marie-Alfred de Blamont* me fait un crime d'avoir placé les débuts de Grétry en 1768, et avance que le *Déserteur* est plus ancien que *le Huron*. Cette observation, fût elle fondée, serait bien peu importante; mais que dira le lecteur en apprenant que l'erreur est toute entière à M. de Blamont et non à moi? J'ai actuellement sous les yeux l'*Essai sur la Musique* de Grétry, et j'y lis que *le Huron a été joué pour la première fois le 20 août* 1768 (et non en

1769, comme le prétend mon censeur), que *Lucile l'a été le* 5 *janvier* 1769: ces deux pièces sont donc antérieures au *Déserteur*, représenté en mai 1769.

M. *Marie-Alfred de Blamont* m'accuse d'avoir cité *comme compositions anciennes*, *la Vilanella rapita*, *l'Italiana in Londra*, *l'Impresario in Augustie*, *Il Re Teodoro*, *Il Barbier di Siviglia*. Je puis lui certifier que j'ai vu toutes ces pièces il y a au moins vingt-deux ans; et il est au reste facile de consulter les journaux de Paris, qui renfermaient alors exclusivement l'annonce des spectacles du jour.

Mais je n'ai pas encore parlé du plus grand grief de M. de Blamont; c'est le blasphème dont je me suis rendu coupable en osant appeler *final* le final du premier acte de *l'Amant Jaloux*. « Un homme, dit-il, qui dans un petit » quatuor suivi d'un petit trio a pu voir un final, ne peut » à coup sûr passer pour musicien que sous le lustre de » l'Opéra. » Hélas! si notre célèbre Grétry vivait encore, il se verrait donc impitoyablement rayé du nombre des musiciens par M. de Blamont! C'est lui *qui a osé appeler* FINAL le morceau dont il est question, et qui l'a cité comme un de ses meilleurs (1).

En voilà bien assez, je pense, sur M. *Marie Alfred de Blamont*; j'ai même honte d'avoir occupé le lecteur de critiques qui ne valaient pas la peine d'être réfutées. Il me demande *ce que je veux qu'il soit*; rien ne m'est plus indifférent: mais, à consulter son seul intérêt, mieux eût valu pour lui être anonyme.

Cependant mon adversaire, après avoir écrit d'aussi belles choses, rempli de la confiance qui suit ordinairement la victoire, prend congé du rédacteur de la Gazette par cette phrase: *Jusqu'à nouvel ordre*. Permis à lui de se débattre tant qu'il voudra sur l'arène où il a voulu s'engager; mais il sera seul, et je puis bien lui certifier que, quelque chose qu'il écrive à l'avenir, le silence sera ma seule réponse.

MARTINE.

---

(1) Dans son *Examen de l'Amant Jaloux*.

Réponse de M. J. Mouton-Fontenille *à une accusation de plagiat.*

On trouve, dans le *Bulletin de Pharmacie* du mois de septembre 1813, page 426, un article de M. J.-J. Virey, dans lequel ce savant m'accuse, trois ans après la publication de mon *Traité élémentaire d'Ornithologie*, d'avoir copié plusieurs morceaux de ses ouvrages, sans jamais le citer. Que prouve cette accusation ? Elle prouve que M. Virey n'a pas lu mon Traité élémentaire. S'il l'avait lu, il aurait vu que j'ai cité, page 9 de ma préface, et pages 144 et 151 de la première partie de mon Traité, l'article *Oiseau* du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, dont j'ai emprunté quelques détails. Cet article, comme un grand nombre de ceux qui ont pour objet l'ornithologie dans ce Dictionnaire, est signé *Vieillot* et non pas *Virey*. La page 139 du Nouveau Dictionnaire, que M. Virey m'accuse d'avoir copiée sans citation, est citée page 151 de mon Traité. Mes citations indiquant l'article *Oiseau*, il n'y a donc point de plagiat.

Si M. Virey revendique cet article *Oiseau* comme étant de lui, pourquoi son nom n'est-il pas à la fin de l'article? Or, que cet article soit de M. Vieillot ou de M. Virey, il n'y a point de plagiat, puisqu'il a été cité trois fois. En citant l'article *Oiseau*, il était inutile de citer nominativement son auteur.

Si M. Virey se trouve choqué de ce que j'ai associé l'ouvrage de M. de Chateaubriant au sien, quoiqu'une pareille association soit très-honorable, je dois être bien plus surpris de voir associer mon Traité à la petite brochure de M. Pignol avec laquelle il n'a aucun rapport. Il a fallu à M. Virey l'occasion d'une critique parfaitement étrangère à mon livre, pour se souvenir un peu tard du prétendu plagiat dont il m'accuse; il saisit cette occasion pour nous rappeler, on ne sait trop pourquoi, qu'à Sparte le vol maladroit était puni, et qu'en littérature on doit se contenter de le dévoiler. Mais il ne dit pas qu'elle est la peine qu'on devait infliger à ceux qui accusent les autres de plagiat, lorsque le plagiat n'existe point.

Laissons à M. Virey la satisfaction de croire que j'ai copié son travail sans le citer, il me suffit d'avoir démontré le contraire; et pourvu que je détrompe le public, il m'importe peu de détromper mon accusateur.

Au reste, toutes les critiques qu'on a voulu faire de mon Traité élémentaire doivent peu me chagriner, puisque cet ouvrage a obtenu les suffrages de nos plus célèbres naturalistes; je ne les citerai point, parce que je ne veux pas mêler leurs noms à une querelle qui ne peut avoir aucun intérêt pour le progrès des sciences.

Si j'étais dominé par l'esprit de censure, je pourrais relever à mon tour ces mots: *Observations de critique littéraire*, car les observations de M. Virey portant sur des objets purement scientifiques et sur un prétendu plagiat, elles n'appartiennent point à la critique littéraire, dont l'objet est plus particulièrement le style ou le plan d'un ouvrage. MOUTON-FONTENILLE.

INSTITUT IMPÉRIAL. — La séance publique de la Classe des beaux-arts, du 2 octobre, a été très-brillante. La salle était pleine d'artistes dans tous les genres et de femmes élégamment parées.

M. Le Breton a ouvert la séance par la lecture du rapport des travaux de la Classe pendant l'année qui vient de s'écouler. Il a ensuite rendu compte des travaux des élèves qui sont à l'école de Rome. Il n'a pu dissimuler la faiblesse des ouvrages de plusieurs d'entr'eux, et a repris avec sévérité le travers de quelques jeunes gens qui ont abandonné la route tracée par Michel-Ange et Raphaël, pour suivre celle où marchaient, d'un pas roide et incertain, les maîtres de la primitive école. Plus satisfait des travaux des architectes et des sculpteurs, M. Le Breton a accordé, au nom de la Classe, des louanges à leur zèle et à leur talent.

Les principaux ouvrages sur les arts ont ensuite occupé M. le secrétaire de la Classe; il les analysés avec beaucoup de clarté et de goût, et s'est étendu principalement sur l'*Histoire de la Sculpture en Italie*, que vient de publier à Venise M. le chevalier Cicognara. (Le dernier N° du *Mercure étranger* contient une analyse de ce grand ouvrage, par M. Ginguené.)

Après cette lecture, M. Le Breton a lu une notice biographique sur M. Raymond, architecte et membre de l'Institut.

On a ensuite procédé à la distribution des prix que la Classe a accordés; la plupart des élèves couronnés, après avoir embrassé M. le président, allaient presser dans leurs bras les maîtres auxquels ils doivent un succès si flatteur.

La séance a été terminée par une cantate mise en musique par M. Panseron, âgé de 18 ans, et élève du Conservatoire; (M. Panseron a obtenu le grand prix de *composition musicale*). Ce morceau a été chanté par Mlle Hymm. M. Vieillard est auteur des *paroles* de la cantate : et malheureusement le poëte n'a pas assez songé au compositeur : ses vers n'ont rien de *lyrique*. Quelle peine n'a pas dû éprouver le jeune élève pour mettre en musique cette *grande phrase* de quatre vers, qui pourtant fait partie du *cantabile*!

> Ah! si de la tendresse où mon cœur s'abandonne,
> Je devais obtenir le prix dans ton amour,
> Dieux! avec quels transports je bénirais le jour
> Où je l'aurais conquis en perdant la couronne!....

Presque toute la cantate est de ce style. Ce n'était pas ainsi que Métastase et même Marmontel écrivaient pour les *Jomelli*, les *Piccini*, les *Grétry*.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, dans la dernière séance de la Société académique des Enfans d'Apollon, consacrée toute entière aux regrets que leur inspirait la perte de leur illustre confrère *Grétry*, et aux hommages à rendre encore à sa mémoire, elle a manifesté le vœu que le beau portrait de ce célèbre compositeur, peint par *Robert Lefebvre*, qui orne le lieu de ses réunions, fût livré à la gravure; elle a désiré que l'un de ses membres, M. *Bervic*, en fût spécialement chargé, et sa satisfaction a été complète de voir le peintre et le graveur se réunir spontanément d'intention pour l'exécution d'un projet qui paraît aussi conforme aux desirs d'un assez grand nombre d'amateurs. Je vous prie, en conséquence, de l'annoncer au public; peut-être trouvera-t-il quelque charme à voir le portrait du célèbre Grétry peint par un artiste distingué, et gravé par *Bervic*, dont la réputation ne laisse aucun doute sur le succès de l'exécution.

Il est doux pour la Société de voir ainsi concourir tous ses membres au succès d'une pareille entreprise, et cette réunion me paraît avoir quelqu'intérêt.

Quant à moi, qu'elle a chargé de mettre quelques vers au bas de cette gravure, j'avoue que si je suis effrayé d'une

part d'accoller ainsi mon nom à celui de trois hommes célèbres, je suis en même tems fier de me glisser sous l'ombre de leur manteau.

Voici le quatrain que j'ai proposé de mettre au bas du portrait gravé :

Grétry nous est rendu tout entier désormais :
Rivaux de Prométhée, animés de sa flâme,
Le pinceau, le burin, font revivre ses traits ;
Ses chants nous ont laissé son esprit et son ame.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DE LA CHABEAUSSIÈRE, *secrétaire-perpétuel.*

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Procès-verbal de la Séance publique de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du Département de la Marne, tenue à Châlons, le 17 août 1813, sous la présidence de M. le baron de Jessaint, *préfet du Département.*

M. VANZUT, secrétaire-général de la préfecture, président annuel, a ouvert la séance par un discours sur la lecture.

M. Dupuis, secrétaire, a présenté le rapport sommaire des travaux de la Société, depuis sa dernière séance publique. Il a fait connaître le Programme des sujets de Prix et de Médailles d'encouragement mis au concours. En voici la teneur :

La Société décernera, en 1814, dans la séance publique qu'elle tiendra après la Saint-Napoléon, une médaille d'or de deux cents francs à l'auteur du Mémoire qui aura le mieux résolu cette question mise au concours en 1812 :

« Déterminer approximativement l'importance du débouché qu'offrait à la vente des laines en France, il y a un demi-siècle, l'usage des tentures et tapisseries d'étoffes dans toutes les classes de la société; exposer et déterminer pareillement la diminution progressive qu'a éprouvée ce débouché par suite de la vogue des papiers peints pour les tentures des appartemens ; comparer analytiquement ces deux branches d'industrie, et si la première est reconnue digne d'un grand intérêt sous les rapports essentiels de l'agriculture, du commerce, de l'économie publique et privée, et même des arts du dessin, présenter les moyens d'encouragement propres à la relever et à la faire prospérer dans la mesure de l'intérêt général le mieux entendu. »

La Société avait promis, pour cette année, un prix d'encourage-

ment à la personne qui serait parvenue, par les procédés les plus économiques, à épurer l'huile de navette du département de la Marne, et à la rendre propre au même éclairage que celle de Flandres, connue sous le nom d'*huile de Colza, à quinquets*, et qui lui aurait fait passer un échantillon d'un litre environ, pris sur une opération d'au moins 500 kilogrammes. L'auteur d'un mémoire qu'elle a reçu sur ce sujet, et qui porte pour épigraphe :

Dependent lychni laquearibus aureis
Incensi, et noctem flammis funalia vincunt.

n'a point rempli les conditions du Programme, puisqu'il n'a point opéré sur l'huile de notre département. La Société remet ce sujet au concours pour 1814, avec les mêmes conditions.

La Société décernera la même année 1814, un prix d'encouragement à la personne qui aura le mieux fait connaître l'insecte qui, vivant sur le pin (*pinu sylvestris*), en corrode et en fait périr les nouvelles pousses, et aura indiqué les moyens de préserver des ravages de cet insecte un arbre qui se multiplie si utilement dans le département de la Marne.

Elle décernera aussi en 1814, et dans les années suivantes, des prix d'encouragement à ceux qui auront trouvé et expérimenté des moyens pour la guérison de la graisse des vins.

Elle n'exige point de Mémoires scientifiques : Il suffira que l'on produise une description clairement détaillée des procédés qu'on aura employés. La Société se réserve d'en faire la vérification.

La Société continuera de décerner des Médailles de première classe aux auteurs de la meilleure Statistique d'un canton du département de la Marne. Elle invite les concurrens non seulement à décrire la position topographique d'un canton, son sol, sa population, ses productions et ses ressources en tout genre, mais encore à indiquer les branches d'industrie agricole, commerciale et manufacturière qui dans le canton décrit seraient arrivées à un degré satisfaisant de prospérité, et les moyens d'améliorer celles qui n'y seraient pas encore parvenues.

Elle se réserve d'augmenter la valeur des prix, lorsque le travail lui paraîtra assez important pour mériter une récompense particulière.

La Société accordera, la même année 1814, une médaille d'or de cent francs à celui qui justifiera avoir établi le premier, dans le chef-lieu du département de la Marne, une Sonde qui puisse pénétrer dans la terre jusqu'à la profondeur de cent pieds, et qui soit destinée au service du public, sauf rétribution. La Société a pensé que cet établissement serait pour l'agriculture de notre département, une

source de *découvertes précieuses*, et pourrait offrir à celui qui le formerait l'espoir attrayant d'une spéculation fort avantageuse.

Les Mémoires et les pièces justificatives des concurrens seront adressés, francs de port, au Secrétaire de la Société, à Châlons-sur-Marne, avant le 1er juillet 1814, terme de rigueur : ils porteront en tête une épigraphe ou sentence qui sera répétée dans un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

M. Moignon, D. M., a prononcé l'éloge funèbre de M. le docteur Auger, membre titulaire.

M. De la Rochefoucaul-Doudeauville, associé correspondant, a lu un discours en vers, intitulé : *Mon Retour au haut des Alpes.*

M. Pein, receveur général du département, a lu un Essai historique sur le règne de Charles VI, roi de France.

M. Mathieu, directeur des droits réunis, a terminé ces lectures par un Rapport sur la nature et le but de l'établissement d'un Cabinet d'histoire naturelle et de minéralogie près de la Société.

M. le Président a proclamé, ainsi qu'il suit, les noms des personnes qui, dans les différens concours ouverts pour cette année, ont obtenu des distinctions particulières :

La Société a décerné une médaille d'or de deux cents francs à M. Truffé, architecte à Sézanne, auteur d'un Mémoire qui renferme un grand nombre de vues très-utiles sur les moyens d'accroître et de perfectionner la fabrication du chanvre dans le département de la Marne ;

Elle a décerné une médaille de première classe à M. François Mandel, doyen et professeur de l'ancien collége de pharmacie à Nancy, auteur d'un mémoire sur la maladie des vins, connue sous le nom de graisse.

Une médaille de première classe à M. Adrien, docteur en chirurgie, qui, depuis la dernière séance publique, a vacciné près de cinq cents individus.

Une médaille d'or de cent francs à M. Géruzez, professeur au Lycée de Reims, auteur d'un *Tableau historique et statistique de la ville de Reims.*

Une médaille de première classe à M. Hubert, chirurgien à Somme-Suippe, auteur d'un *Essai sur la statistique et l'histoire du canton de Sainte-Ménehould.*

Ces proclamations, ainsi que les lectures, ont été entremêlées de différens morceaux de musique exécutés par MM. les élèves de l'Ecole impériale d'Arts et Métiers.

Nota. La Société se propose de publier par la voie de l'impression le compte de ses travaux.



POLITIQUE.

Les lettres reçues du quartier-général font connaître que l'Empereur est en parfaite santé, passant successivement en revue les corps qui prennent position à leur arrivée aux divers camps dont se couvre la ligne formidable qu'occupe l'armée depuis le Bas-Elbe jusqu'à la chaîne méridionale de montagnes qui ceignent la Bohême. Les souverains alliés sont toujours à Tœplitz; ce n'est pas de l'indécision qu'on remarque dans leurs mouvemens, comme on l'a dit dans quelques journaux, car il ne font point de mouvement. Le caractère de leur position est l'immobilité. Ils ne peuvent sortir de la Bohême, sans s'exposer à recevoir de nouveau le traitement désastreux qu'ils ont subi devant Dresde. Thielmann et quelques partisans s'étaient seuls exposés comme à la découverte; ils ont été à l'instant arrêtés, poussés entre deux feux, et contraints à rentrer précipitamment dans leur ligne. Ce mouvement paraissait avoir été combiné avec ceux des partisans du corps de Berlin, qui passant l'Elbe du côté de Dessau s'avançaient en Westphalie, et s'efforçant de donner la main à ceux de Bohême, auraient rendu les communications difficiles avec le quartier-général; mais le corps du maréchal duc de Castiglione s'est mis en mouvement. Fort d'une excellente cavalerie, ce corps s'est placé au point vers lequel les partisans se dirigeaient. Leipsick est devenu le centre d'un grand mouvement: c'est de ce point que le duc de Padoue a dirigé les mouvemens qui devaient balayer les routes et rendre les communications sûres; et à l'instant on apprend, par des lettres de Francfort du 10, que le corps de Czernicheff, qui avec quelques milliers de chevaux, avait fait en Westphalie une apparition marquée par quelques brigandages de la part de ses Cosaques, et par la bonne contenance des habitans, a été attaqué à Gœttingue, le 5 de ce mois, par une division détachée du corps du maréchal prince d'Eckmühl. Ce partisan a été complètement défait. Comme il ne peut se retirer par le Hartz, on présume qu'il se sera dirigé sur Nord-

hausen, pour gagner Halle et Marsebourg; mais sa marche est prévue; ce rapprochement de Leipsick rend sa perte totale inévitable, tous les commandans français prévenus réussiront certainement à l'empêcher de regagner l'Elbe qu'on lui a fait imprudemment franchir. On voit que dans cette situation, les corps d'armée ennemie de Berlin, de Silésie et de Bohême ne font aucun mouvement sérieux, et ne s'occupent qu'à éviter tout engagement hors de la position qu'ils occupent. Leurs partisans n'ont eu d'autre objet que de tenter de rompre la ligne française, de détourner l'attention du point principal, d'exciter des inquiétudes et des soulèvemens, de rendre les communications difficiles. Ce but n'a été atteint dans aucune de ses parties.

En Bavière, aucun mouvement de l'armée n'est annoncé; elle continue à remplir un objet important en tenant en échec les corps autrichiens toujours en allarmes sur une irruption dans les Etats héréditaires; elle veille à la tranquillité du Tyrol, où quelques émissaires n'ont trouvé personne disposé à se perdre pour une cause jugée depuis long-tems. Les troupes italiennes occupent le Tyrol italien, sous les ordres du général Bonfanti, et se lient à celles du corps principal du vice-roi d'Italie, qui couvre les positions importantes qui séparent l'Illyrie des possessions autrichiennes. Aucun événement important n'a eu lieu de ce côté. L'ennemi a voulu déborder la droite du prince du côté de Trieste; il a été repoussé dans toutes ses attaques, et le prince est demeuré maître de tous les points nécessaires à la défense du pays qui lui est confié.

C'est par cet ensemble de mouvemens et de dispositions qu'il faut expliquer ces mots échappés au *Courrier*, à la date de Londres le 5: « Combien de tems, dit-il, serons-nous encore à recevoir des nouvelles du quartier-général des alliés. Nous n'avons rien de Toeplitz d'une date plus récente que le 7 septembre, et rien de l'armée de Berlin d'une date postérieure au 10, c'est-à-dire près d'un mois!..... » Et quelle nouvelle aurait pu recevoir le *Courrier* de ces quartiers-généraux? Les agens anglais qui y sont accrédités peuvent bien tourner à leur avantage les événemens qui sont le plus défavorables; c'est un art qui leur est particulier, mais enfin quand il n'y a pas d'événemens, ils ne peuvent pas reposer sur des faits absolument imaginaires leurs mensongères relations. Cependant lord Cathcart et M. Thornton ont écrit, en date du 14 et du 15;

pour dire qu'ils n'avaient rien à apprendre de nouveau, et que les corps prussiens et russes s'occupaient à réparer leurs pertes. Une lettre de Pétersbourg se borne à énoncer le même fait; elle ajoute ce passage curieux. « Les puissances coalisées redoublent d'efforts pour soutenir honorablement la lutte dans laquelle elles sont engagées; quant à l'Angleterre, *ses armées sont occupées en Espagne*, mais elle aide autant qu'elle le peut les alliés en leur fournissant les objets nécessaires à la guerre. »

Les journaux anglais ne peuvent donner de l'Espagne des nouvelles plus intéressantes que celles reçues du Nord. Les alliés et les Français occupent les positions connues. On parle dans l'armée anglaise de prendre les quartiers d'hiver nécessaires après tant de fatigues, et des pertes si notables. Les Anglais savent que le maréchal duc d'Albufera a repoussé et battu lord Bentinck du côté de Tarragone; ils élèvent sa force à 30 mille hommes, et paraissent certains que ce maréchal a envoyé au maréchal Soult dix mille hommes de renfort. Cependant lord Wellington éprouve déjà les effets de cette jalousie qu'il a dû inspirer au gouvernement espagnol, et de cette prétention subite qui a trop tôt fait voir aux Espagnols des maîtres dans leurs alliés, et des dominateurs dans leurs libérateurs prétendus. Voici le fait : le gouvernement espagnol a jugé à-propos d'ôter au général Castanos le commandement de la troisième armée, et la place de gouverneur de l'Estramadure : lord Wellington s'en est montré très-irrité : il a appelé à son quartier-général Castanos que le gouvernement appelait au conseil-d'état; il lui a écrit des lettres très-honorables pour lui, très-désobligeantes pour le gouvernement espagnol; enfin dans une lettre très-sévère écrite au ministre de la guerre de la régence, il se plaint directement de ce qui s'est passé. Voici comment se termine sa lettre.

« Il n'est pas dans mon caractère de me vanter des services que j'ai rendus à la nation espagnole, et je ne suis pas disposé à le faire; mais je puis au moins déclarer publiquement que je n'ai jamais abusé du pouvoir que les cortez et le gouvernement m'ont confié, même dans les affaires les moins importantes, et que je n'en ai jamais fait usage que pour le bien du service. Je désire continuer à servir la nation espagnole en ce que mes moyens pourrons le permettre; mais la patience et la soumission à des

injures aussi graves ont des limites, et j'avoue que j'ai été traité par le gouvernement espagnol de la manière la plus inconvenante, même comme simple individu. J'observerai les clauses du contrat qui me lie à la cause de l'Espagne, mais je dois exiger aussi que l'on remplisse ces clauses, si l'on désire que je puisse conserver le commandement de l'armée, etc., etc. »

C'est au lecteur à juger si le ton de cette lettre est celui d'un allié qui se plaint, ou d'un maître mécontent. La régence avait disposé d'un officier espagnol sans la participation de lord Wellington, et voilà ce qu'il appelle une injure grave; delà sans doute le bruit répandu en Angleterre que le noble lord allait quitter l'Espagne: on ajoutait qu'il était appelé au quartier-général des puissances du nord; mais ce bruit même est destitué de fondement, et lord Wellington ne succèdera pas au général Moreau dans la direction des plans de la coalition. Un service funèbre a été célébré le 7 dans la chapelle française à Londres, en honneur de ce dernier. Les personnages les plus marquans anglais et étrangers y ont assisté. On assure à Londres que l'empereur de Russie a accordé à Mme veuve Moreau un titre et une riche dotation.

Le nom que nous venons de prononcer est une transition malheureusement naturelle à celui d'un autre homme qui Français, s'est aussi armé contre la France, après lui avoir dû sa fortune militaire et son illustration politique. La Suède armée en faveur de la Russie qui l'a dépouillée, contre le Danemarck qu'elle veut envahir, et contre la France dont l'antique et précieuse alliance pouvait seule lui faire recouvrer sa Finlande honteusement perdue, paraîtra sans doute à l'historien un phénomène digne de son étonnement et de ses méditations; mais ce qu'il reconnaîtra de plus extraordinaire encore, ce sera de voir cette même Suède qui fait descendre du trône un roi qu'elle accuse de compromettre son existence par l'éclat de son inimitié contre les Français, qui appelle à la succession de ce même trône un étranger, un Français, comme garant de l'alliance française, et qui est entraînée dans une lutte contre nous par ce même chef qu'elle n'avait nommé que pour être plus sûrement et plus long-tems notre alliée. Ici les réflexions naissent en foule et se pressent; nous n'anticiperons pas sur les documens qui viennent d'être présentés au Sénat dans une séance extraordinaire présidée par S. A. I. le

prince archichancelier de l'Empire. Il y a été question d'un acte sans exemple dans les annales des négociations, de la cession de la Guadeloupe à la Suède par les Anglais, qui n'en sont que les détenteurs; mais nous ne négligerons pas l'occasion de mettre sous les yeux du lecteur les observations d'un journaliste anglais qui se pique d'indépendance et d'impartialité, *le Star*, sur la politique du plan de conduite adopté par Charles-Jean Bernadotte, prince royal de Suède.

« Le rôle brillant, dit-il, que joue aujourd'hui ce personnage, dans les champs ensanglantés de l'Allemagne, a rempli l'Europe d'étonnement, et embarrassé les hommes d'Etat les plus habiles du siècle. Mais a-t-il bien choisi ce rôle ? Quelle en sera la conséquence définitive ? Confirmera-t-il ou arrêtera-t-il sa fortune ?

» La première fois qu'on nous dit qu'il avait montré des dispositions hostiles contre sa première patrie, nous avertîmes les ministres d'être sur leurs gardes, et de redouter une perfidie française. La cause de ce scepticisme presque universel ne venait pas tant du caractère personnel du prince de la couronne que de l'étonnement de le voir en guerre avec le pays auquel il devait son élévation. Le public voyait les intérêts de Charles-Jean unis à ceux de la France d'une manière indissoluble. On n'apercevait, en effet, pour lui aucune chance de monter sur le trône de la Suède dans le cas où la puissance de l'Empire français viendrait à diminuer; et c'est de là que venait l'obstination avec laquelle les hommes les plus pénétrans et les mieux informés ne voyaient, dans l'opposition de Charles-Jean au système continental, qu'une feinte concertée avec le gouvernement français, et que le projet de remplir les ports de Suède de marchandises anglaises, pour les confisquer ensuite, et accroître ainsi ses revenus. A peine quelques personnes voulaient-elles croire qu'il agissait sérieusement contre Napoléon, quand il se fut mis en guerre avec lui. Ce soupçon invincible, s'attachant à lui comme son ombre, survécut à l'ouverture de la campagne par Charles-Jean, et, pendant quelques jours, le bruit courut à Londres que pour premier exploit il avait déserté la cause des alliés, et livré Berlin aux Français. N'était-ce pas ce qui prouvait clairement que ce soldat marchait contre le cours naturel de sa fortune, et formait des relations impolitiques et peu judicieuses ?

» En effet, Bernadotte n'avait pas été élu prince de la Couronne à cause de ses talens comme militaire, de ses qualités comme patriote, de son aptitude particulière à gouverner sagement une nation, et à la rendre paisible et heureuse; mais, au contraire, personne ne devait douter qu'il ne dût son élévation à l'influence puissante de son pays, et au désir que la Suède avait de rentrer dans son vrai système politique et de renouer avec la France des relations dont l'expérience lui avait dès long-tems fait sentir la nécessité. Dès-lors on devait être certain que le nouveau prince se dévouerait à la cause continentale, et que l'Angleterre aurait dans le nord un ennemi dangereux et puissant.

» Quel officier français était jadis plus exalté et plus violent en parlant des politiques anglais que Charles-Jean? Les appelait-il autrement que pirates et voleurs? N'en doit-on pas inférer que la France ne le fit élire qu'à cause de ces marques de zèle anti-britannique? Elle devait d'autant plus compter sur lui, que du moment où il était devenu prince de la nouvelle dynastie, il n'avait d'autre parti à prendre que d'adhérer fermement et de tout son cœur aux mesures politiques de Napoléon. Mais Charles-Jean voulut jouer un rôle; il sentit son génie courbé, son pouvoir circonscrit, et ne crut jouir que d'un ombre de souveraineté. Il s'imagina pouvoir planer aussi haut que le grand Empereur, tandis que, comme un aiglon, il était arrêté et enchaîné à la terre. Mais telle est la fausse position où s'est placé Charles-Jean, que si, par impossible, il réussissait dans ses projets insensés, ses succès mêmes seraient pour lui la source d'une ruine inévitable; car le génie le plus étroit aperçoit que si les vieux gouvernemens du Nord étaient vainqueurs, ils ne souffriraient pas à côté d'eux un ancien jacobin pour roi.

» Probablement Charles-Jean n'était pas de bonne-foi dans ses hostilités contre Napoléon, jusqu'à ce qu'il crut apercevoir dans les calamités de la campagne russe que l'étoile de la France commençait à pâlir. Alors, et seulement alors, il se détermina à rompre son alliance naturelle avec Napoléon, se jeta dans les bras de la Russie et de l'Angleterre, et, en montrant un dévouement aveugle à ses nouveaux alliés, il s'efforça de s'assurer, par leur amitié et leur protection, le trône que Napoléon lui donna le premier. Charles-Jean fit valoir ses services. Les puissances coalisées

y mirent un haut prix, et luttèrent en sacrifices de toute espèce. Une telle défection ne pouvait être trop payée ; elles lui donnèrent des armées à commander, des honneurs militaires, et ce fut une conduite très-sage de la part des rois coalisés. Dans la crainte qu'il ne songeât à la Finlande qu'elle pouvait lui rendre, la Russie lui céda la Norwège qu'elle ne pouvait pas lui donner. La Grande-Bretagne versa ses trésors dans les coffres vides de Charles-Jean, et lui accorda la Guadeloupe, dont la loi des nations ne lui permettait pas de disposer.

» Ainsi, quand il pouvait avec honneur reprendre une province sur laquelle la Suède avait des droits, l'imprudent acceptait une colonie de la France, et s'enrichissait de ses dépouilles, pour prix de la couronne qu'il en avait reçue.

» Tels furent les brillans appâts donnés pour détacher Charles-Jean des intérêts de Napoléon. C'en fut assez pour lui faire tourner la tête ; mais quand viendra la fin de la partie comment se fera le compte ? Supposons que les chimères auxquelles reviennent toujours les ennemis de la France se réalisent, que la Confédération du Rhin soit dissoute, que la France soit dans l'état de faiblesse où l'on veut la réduire, et que les bons vieux gouvernemens de l'Allemagne soient rétablis avec toutes leurs formes vénérables, qu'arrivera-t-il à Charles-Jean ? Il pourra découvrir alors qu'il a été secrètemant soupçonné, craint et haï par ceux qui affectaient de l'aimer et de le caresser. Quand ses services ne seront plus nécessaires, que son influence ne sera plus utile, on lui fera suggérer par un de ces courtisans qui rampent aujourd'hui à ses pieds, que son élévation à la couronne de Suède est incompatible avec les intérêts et la dignité des rois voisins, et que la retraite ou l'obscurité doivent être son lot. Peut-on sérieusement croire que si les coalisés triomphent, Alexandre souffre Charles-Jean pour voisin ? Le comte Gottorp peut ne plus régner, ni même désirer de régner en Suède, mais son fils, si les alliés réussissent, sera le monarque futur de la Suède ; et s'ils sont vaincus, Charles-Jean osera-t-il retourner en Suède, et ne sera-t-il pas repoussé d'un pays sur lequel il aura appelé tous les malheurs, quand il était en son pouvoir de lui rendre l'éclat et la gloire qui l'environnèrent si long-tems ?

» Voilà, de quelque côté qu'on jette les yeux, les écueils où périront les espérances de cet homme insensé. Il regar-

dera alors autour de lui : seul et désolé, il pleurera avec des regrets amers, mais inutiles, sa désertion de la fortune de la France. Ainsi donc, si les coalisés l'emportent, adieu Charles-Jean; et si Napoléon triomphe, adieu Charles-Jean. »

Au moment où nous transcrivons cet article du *Star*, le sénatus-consulte relatif à la Suède est publié officiellement. Les orateurs du gouvernement ont été MM. les conseillers-d'état comtes Molé et de Ségur.

Le sénatus-consulte est ainsi conçu :

Art. Ier. « Il ne sera conclu aucun traité de paix entre l'Empire Français et la Suède, qu'au préalable la Suède n'ait renoncé à la possession de l'île française de la Guadeloupe. »

II. Il est défendu à tout Français de la Guadeloupe, sous peine de déshonneur, de prêter serment au gouvernement suédois, d'accepter de lui aucun emploi, et de lui prêter aucune assistance.

Le mercredi 14, S. M. l'Impératrice Reine et Régente a présidé à Saint-Cloud le conseil des ministres : il y a eu le soir spectacle français dans les petits appartemens.

S.....

ANNONCES.

Manuel raisonné des Officiers de l'état civil, ou *Recueil des lois, décrets impériaux, avis du conseil-d'état, décisions ministérielles, et arrêts relatifs aux actes de l'état civil des Français, faits sur le territoire de l'Empire, à l'armée, sur mer et en pays étranger, avec la solution des questions que ces textes présentent, et des formules.* Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Par A. D. de la Fontenelle de Vaudoré, procureur-impérial près le tribunal de première instance de l'arrondissement de la Rochelle, ancien premier juge-auditeur à la Cour d'Appel de Poitiers, et membre du collége électoral du département des Deux-Sèvres. Un fort vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

La première édition de cet ouvrage que nous avons annoncé il y a peu de tems ayant été épuisée dans l'espace de deux mois, l'auteur

y a fait des augmentations qui rendront cette seconde édition plus complète que la première.

M. de la Fontenelle de Vaudoré promet incessamment le *Manuel des Procureurs-Impériaux de première instance*, etc. A juger de cet ouvrage, que l'abondance des matières rendra nécessairement plus important que celui qu'il publie, il est impossible de ne pas présager à l'auteur le succès d'estime qu'obtiendra également son *Manuel des Procureurs-Impériaux*.

Les Bucoliques de Virgile, traduites en vers français par M. le chevalier de Langeac, conseiller de l'Université, précédées de la vie du poëte latin, et accompagnées de remarques sur les beautés du texte, par M. J. Michaud; publiées dans les mêmes formats que les *Œuvres de Delille*, afin de compléter la traduction poétique des *Œuvres de Virgile*. Un vol. in-18. Prix, papier carré d'Auvergne, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. franc de port; papier grand-raisin fin, fig., 3 fr. 50 c., et 4 fr. 25 c. franc de port. — Un vol. in-8°, papier grand-raisin fin, 5 figures, 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port; papier grand-raisin vélin superfin, 11 figures, 15 fr., et 16 fr. 50 c. franc de port. — Un vol. in-4°, papier grand-jésus vélin superfin, 11 fig. et 10 culs-de-lampe, 140 fr., et 143 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 77, *ligne* 24, après le mot *nièce*, mettez *à Sainville*.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXL. — *Samedi* 23 *Octobre* 1813.

POÉSIE.

SECOND FRAGMENT DE L'ÉDUCATION DU POÈTE (1);

POÉME IMITÉ DE VIDA.

Mon élève (2) inspiré, je l'entends, je le vois,
En cadence déjà module à demi-voix
Les vers harmonieux, les accens poétiques
Qu'il imite avec goût des modèles antiques.
Jeunes présomptueux qui vous flattez si bien,
Qui croyez tout savoir et qui ne savez rien,
Avant que votre nom soit cité dans nos fastes,
Mon pinceau va tracer le plus vrai des contrastes.
Vous n'hésitez jamais, fermes à chaque pas;
Mon élève craintif ne vous ressemble pas:
Il sonde le terrain, le sonde encor, s'avance,
Et ne se pique point d'une folle assurance.
Un coup-d'œil vous suffit, et vous percez les cieux;
Il regrette souvent de n'avoir pas cent yeux.

(1) Voyez le Mercure du 21 août dernier.
(2) Eugène de Bassano, un des élèves du Lycée impérial.

Même sans écouter vous pouvez tout entendre ;
Il écoute, il ne peut cependant vous comprendre.
Pour vos rares esprits il n'est rien d'épineux ;
Vous décidez de tout, vous tranchez tous les nœuds ;
Son œil voit les erreurs de la sotte doctrine
Qui juge dès l'abord avant qu'elle examine.
Des plus sages conseils vous êtes ennemis ;
Toujours avec respect il s'y montre soumis.
Vous allez sans boussole ; elle guide sa route ;
A vos faits controuvés il oppose le doute ;
Sa pensée est active et va de toutes parts ;
Sur la nature entière il porte ses regards.
Chez vous, le mauvais goût pêle-mêle rassemble
Des mots tout étonnés de se trouver ensemble ;
Chez lui, leur alliance et les plus nobles tours
D'une heureuse clarté font briller le discours.
Fatigués d'exister, plongés dans la mollesse,
Vous tâchez d'en jouir, et vous souffrez sans cesse ;
Jamais l'ennui croissant au milieu des pavots,
Ne dévora son ame étrangère au repos.
L'étude est son plaisir, il en fait ses délices ;
Le travail devant lui repousse au loin les vices ;
Il orne son esprit, il se forme le cœur,
Et savoure à longs traits la coupe du bonheur.
Si la raison sévère ose vous contredire,
Soudain chacun de vous et se vante et s'admire ;
Vous blâmez la raison et vous la condamnez.
Mon élève rougit si vous le reprenez,
Vous de qui la vertu, la raison, la science
Marchent à pas comptés près de l'expérience (3).

VALANT.

(3) Je ne parle point d'un entrepreneur d'éducation qui annoncerait dans l'*Almanach du Commerce :* « que son établissement » est le plus considérable de l'Empire ; qu'il y a plus de cinq cents » élèves, etc. » J'ai fait, en l'honneur d'un si modeste mentor, ce distique latin :

Sæpè tumet Rector numerosos inter alumnos ;
Maximus Imperii Jupiter ille micat.

(*Note de l'auteur.*)

LES VŒUX D'UN SOLITAIRE.

Amour, cruel Amour, source de nos malheurs,
Qui du charme des yeux fais le tourment des cœurs,
O toi, qui sur nos sens énervés de mollesse
Répands le doux poison que l'on nomme tendresse,
Garde-toi de porter dans un cœur vertueux
L'ivresse et les transports qui naissent de tes feux?
Telle que sur le lys ou la rose vermeille,
Voltige en se jouant une innocente abeille,
Telle semble accourir Vénus auprès de nous;
Mais loin de l'appeler redoutons son courroux.
Bientôt son souffle impur empoisonne et dévore:
L'hiver, aux tendres fleurs, est moins funeste encore.
Oui, barbare Vénus, c'est par toi, par ton fils,
Que des faibles mortels les cœurs sont avilis;
Aux célestes lambris tu fais des misérables,
Et rends les Dieux jaloux, cruels, impitoyables.
Les habitans de l'air, les bêtes des forêts,
Et ceux qu'au fond des mers on prend dans les filets,
Homme ou brute à tes lois souscrivent en silence,
Et l'univers entier adore ta puissance.
Moi seul, moi, je prétends me soustraire à tes lois,
Vaincre ton doux regard, résister à ta voix,
Et pour mieux te braver, pour exciter ta rage,
A Minerve en ce jour je porte mon hommage.
O toi, qui du cerveau du souverain des Dieux,
Sortis, et fus la gloire et l'ornement des cieux,
Pur esprit, vrai torrent de force et de lumière,
Je t'invoquerai seule, exauce ma prière!
Je ne demande point dans mes vœux insensés,
Aux dépens de l'honneur des trésors amassés,
Ni d'un rang élevé l'orgueilleuse bassesse;
Mais daigne m'accorder les vertus, la sagesse,
Les arts consolateurs, la paix et la santé,
Et le premier des biens, l'aimable liberté!

TALAIRAT.

ÉGINARD AU TOMBEAU DE SA MIE.

ROMANCE.

« Que fais-tu là, valeureux chevalier,
» Le corps penché, les yeux noyés de larmes?
» Quel voile épais à recouvert tes armes!
» Quelle devise offre ton bouclier!
» Brave Eginard, terreur de l'Infidelle,
» N'entends-tu pas le clairon qui t'appelle?...
» Nous triomphons par-tout, et te voilà!
» Que fais-tu là?

— » Las! je n'entends qu'un sourd gémissement
» Qui sort du fond de cette affreuse tombe :
» Le bruit du vent, d'une feuille qui tombe,
» Remplit mon cœur d'un froid saisissement.
» Tu connaisseis ma noble et tendre amie....
» D'un long sommeil elle s'est endormie!
» Cette beauté, qui parmi nous brilla,
» Repose là!

» Il n'est pour moi ni gloire, ni bonheur :
» D'un seul désir mon ame est tourmentée....
» N'est plus le tems qu'elle était agitée
» Des feux d'amour et des pensers d'honneur?...
» Tout me déplaît, et m'afflige et m'obsède...
» A mes ennuis il est tems que je cède.
» J'attends la mort, qui trop-tôt l'appela;
» Je l'attends là!

H. L. S.

CHANSON ÉNIGMATIQUE.

Combien de têtes je dirige
Dans les affaires d'ici bas!
En vain le sage s'en afflige;
La raison me cède le pas.
Les faveurs comme les disgrâces
Sont le fruit de ma volonté;
C'est moi qui dispense les places,
Et qui fais taire l'équité.

Chez les despotes de l'Asie,
Placé même au-dessus des lois;
Je gouverne à ma fantaisie,
Un peuple esclave de ses rois.
Dans les sérails de la Turquie,
Je signale aussi mon pouvoir
En désignant la main jolie
Qui doit ramasser le mouchoir.

A l'amitié tendre et solide,
Jamais je ne pus convenir :
Mais de l'amour fidelle guide,
Je puis enflammer le désir.
D'un Pacha sur son ottomane,
Je ranime le sentiment :
Ce fut par moi que Roxelane,
Enchaina le fier Soliman.

Contre l'actrice qui débute,
Je mets le parterre en rumeur;
Et c'est à moi qu'on doit la chute,
Ou le succès de maint auteur.
Sous mes lois la mode asservie,
Change et varie à tout moment.
Je ressemble à femme jolie :
L'inconstance est mon élément.

AUGUSTE BOURGOING.

LOGOGRIPHE.

SIX pieds soutiennent l'édifice
De ma simple construction;
Le taureau qui combat en lice
M'abandonne avant l'action.
Ici d'une masse imposante,
Je me compose : là de fleurs;
Tour-à-tour légère ou pesante,
Souvent formée entre deux cœurs.
Aux lieux où le forçat respire,
On me voit arrêter ses pas :
C'est en vain que son cœur soupire,
De lui je ne m'éloigne pas.

Mais si ma tête se retire,
Je présente le sentiment
Qu'un ennemi loge en son âme.
Puis mon tout se décomposant,
Le chef lieu d'un département;
Quelquefois le nom d'une femme;
Celui du premier meurtrier;
Un grand pays qu'on ne voit guère;
Un tour plaisant qu'on aime à faire;
Un animal sot et grossier,
Qu'en Arcadie on considère;
Deux semestres; une rivière;
Et, en ma qualité première,
Enfin le titre d'un huissier.

LOUISE PALLARD.

CHARADE.

CHAQUE matin, reine ou bergère,
Met, en se levant, mon premier.
Le soir, Philomèle et Glycère
Charment les bois par mon dernier.
De leurs accents la mélodie,
Aisément ferait oublier
Qu'on ne peut d'une symphonie
Former l'accord sans mon entier.

L., *Abonné.*

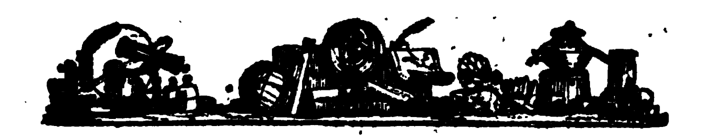
---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Cendres.*

Celui du Logogriphe est *Trame*, dans lequel on trouve : *rame*, *ame*, *arme*, *mare*, *mer.*

Celui de la Charade est *Cordon.*



SCIENCES ET ARTS.

Traité de Médecine légale et d'Hygiène publique ou de police de santé, adapté aux Codes de l'Empire français et aux connaissances actuelles, à l'usage des gens de l'art, de ceux du barreau, des jurés et des administrateurs de la santé publique, civils, militaires et de marine; par F. E. Fodéré, docteur en médecine. Avec cette épigraphe: *Natura recti sigillum*. Ouvrage dans lequel la première édition a été entièrement refondue et augmentée de deux tiers. — Six gros volumes in-8°. — Prix, 34 fr., et 40 fr. 50 c. franc de port. — A Bourg, chez *Janinet*. — A Paris, chez *Janinet*, rue de Vaugirard; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(second extrait *.)

Il existe une grande connexion entre la médecine légale et l'hygiène publique, et l'on ne peut que féliciter M. Fodéré de les avoir réunies dans le même corps d'ouvrage. Il s'est attaché, dans ce qui se rapporte à l'hygiène publique, à rechercher l'origine de plusieurs maladies meurtrières, aujourd'hui très-fréquentes, et à proposer les moyens de s'en garantir. Il observe, avec raison, que la découverte du quinquina et celle de la vaccine sont deux circonstances extrêmement heureuses pour l'humanité. La première conserve une multitude innombrable d'individus dans les contrées humides et marécageuses. La seconde préserve notre espèce de la contagion variolique, dont les victimes étaient chaque année très-nombreuses. Le perfectionnement de nos connaissances a fait, pour ainsi dire, disparaître le scorbut, la lèpre, et plusieurs maladies de peau aussi hideuses que funestes. Les fièvres putrides et malignes

* Voyez le Mercure du 25 septembre dernier.

sont devenues moins redoutables. Graces à la police de nos lazarets, les maladies contagieuses qui viennent de l'étranger n'ont plus pénétré, depuis près d'un siècle, dans les belles contrées de l'Europe civilisée. Plusieurs maladies chirurgicales, autrefois presqu'incurables, sont aujourd'hui susceptibles de guérison. Par l'étude approfondie qu'on a faite des divers genres d'asphyxies, les hommes sont moins exposés à en devenir les victimes, et n'ont plus à craindre d'être ensevelis vivans. Que d'avantages retirés du progrès des sciences et des arts, et principalement de l'hygiène, qui semblent indiquer que la condition des hommes est devenue meilleure. On ne peut se dissimuler, néanmoins, que si certaines affections ont diminué, d'autres sont plus fréquentes. De ce nombre sont la phthisie pulmonaire, l'apoplexie et la paralysie, qui semblent s'attacher aux personnes dont la manière de vivre est le plus recherchée et dont les talens sont le plus perfectionnés. La goutte, le rhumatisme, les affections convulsives, dominent dans les villes et jusque dans les campagnes. Quelle est donc la cause de la fréquence de ces maladies? Ce sont, selon l'auteur, une éducation trop affaiblissante; l'usage presque universel des liqueurs fermentées, l'insalubrité de diverses professions, les funestes effets des passions, la détresse dans laquelle nous jettent souvent des dépenses hors de proportion avec nos moyens.

L'accroissement de la population des cités, aux dépens de celles des campagnes, n'a pas peu contribué à affaiblir les tempéramens et à multiplier les maladies chroniques. L'expérience apprend que l'on s'inquiète peu des règles de l'hygiène lorsqu'un mal présent n'engage pas à s'y soumettre. A l'autorité seule appartient le droit de donner une heureuse impulsion, en exigeant des hommes réunis ce que leur propre intérêt ne les porterait point à faire eux-mêmes. Son influence sur la santé publique s'exerce par des réglemens sages sur l'éducation, l'assainissement des pays, la police des villes, des alimens et des boissons, la police de la médecine et son perfectionnement, la santé des soldats

et des matelots, la bonne tenue des établissemens publics, tels que les hôpitaux et prisons; enfin par les moyens de prévenir l'introduction ou d'arrêter la propagation des maladies contagieuses. Ce sont aussi les objets dont l'auteur s'est spécialement occupé.

Après avoir examiné les causes de la grande mortalité des enfans, il traite un sujet qui intéresse essentiellement la conservation de notre espèce, c'est l'assainissement des lieux. L'homme, par son industrie, a le pouvoir de rendre habitables les contrées les plus malsaines pour les animaux. On s'exprime peu exactement quand on dit: UN MAUVAIS AIR. Ce fluide, d'après les expériences des membres de l'Institut du Caire, est le même par-tout, aussi chargé d'oxigène dans les climats brûlans de l'Afrique que sur la cime des Alpes. Mais il est le réceptacle de toutes les émanations des substances peu fixes auxquelles il sert d'enveloppe. Si ces substances sont insalubres, l'air le devient à son tour; si on leur enlève leur insalubrité, ce fluide se purifie. L'air a besoin, pour être éminemment respirable, d'une certaine quantité d'eau en dissolution. Trop sec comme trop humide, il est également nuisible; mais il l'est davantage encore lorsqu'il est vicié par les produits des décompositions animales et végétales.

Divers genres de maladies se développent exclusivement dans les lieux secs, humides, marécageux ou maritimes. Il en est aussi dont la cause est très-difficile à déterminer. Ce sont celles qu'on appelle endémiques et qui paraissent propres à certaines contrées, quoique des circonstances analogues eussent dû les déterminer partout ailleurs. On ne peut, par exemple, donner la raison suffisante de ce que la phthisie dorsale et le spléen sont si communs en Angleterre; la maladie de peau, connue sous le nom de *pélagre*, dans la Calabre et dans le Mantouan; pourquoi certaines coliques, d'une nature particulière, règnent endémiquement dans les deux Castilles; pourquoi les calculs urinaires sont si fréquens en Hollande; pourquoi le scorbut l'est dans le voisinage de la mer Baltique; la plique, en Pologne; les ténia ou vers solitaires, dans plusieurs villages qui bordent le lac de

Genève, les calculs biliaires dans le Hanovre, le tétanos, dans les diverses contrées de l'Asie. Mais de même que chaque pays a ses productions, de même il a ses maladies particulières.

Quoiqu'on n'ait pas de notions positives sur ce qui peut donner naissance à ces maladies, l'on connaît cependant jusqu'à un certain point les effets généraux du sec et de l'humide, du froid et du chaud sur l'économie animale. On sait aussi les amendemens que l'on doit faire subir au sol, tant pour l'avantage de l'agriculture que pour celui de la santé.

Par-tout les traits du visage et la constitution physique portent l'empreinte du climat, se ressentent de l'impression des rayons solaires, de la sécheresse du sol et de son humidité. Il en est de même des maladies.

Les pays secs sont, en général, plus sains que les pays humides. Cependant quand la sécheresse est trop forte, la transpiration est trop abondante; il ne reste plus assez de parties aqueuses dans le sang pour délayer les humeurs et les substances salines, ce qui donne lieu aux maladies de peau, aux maladies des yeux et surtout à l'asthme.

Il n'est pas sans doute en notre pouvoir de changer la position des lieux, mais on peut modifier leurs effets sur l'économie animale et augmenter leur degré de salubrité. Dans les pays très-secs, il convient d'observer un régime rafraîchissant et de se nourrir principalement de substances végétales; d'établir autant que possible des canaux d'irrigation pour rafraîchir l'air. La plantation des bois de haute futaie et à larges feuilles concourt aussi au même but. En envoyant les malades atteints d'asthmes, et de phtisies pulmonaires d'un caractère inflammatoire, dans les lieux bas et suffisamment humides, on peut en espérer la guérison.

Si la sécheresse extrême est contraire à la santé, l'humidité, portée à un certain degré, est bien plus pernicieuse. Elle donne lieu à des fièvres d'un mauvais caractère, aux affections vermineuses, aux écrouelles, au scorbut, etc.

Pour s'opposer à cette disposition malfaisante de l'air,

on a besoin d'une nourriture fortifiante et de boissons spiritueuses. Il faut diminuer le nombre des arbres à larges feuilles qui concourent à augmenter l'humidité, et, autant que possible les bois, les étangs et les marais.

L'auteur passe à l'examen des maladies contagieuses: il en trace les caractères, les divers modes de transmission, et les moyens préservatifs. Viennent ensuite les maladies héréditaires qui sont bien plus fréquentes. L'auteur observe avec raison que plusieurs d'entr'elles ne se développent qu'à un certain âge; que quelques-unes disparaissent durant plusieurs générations pour ne reparaître qu'à la génération suivante.

Rarement des vues de salubrité ont présidé au choix des lieux où se sont réunis les hommes. Des vues d'intérêt ont pu seules faire jeter les fondemens de Batavia, de Vera-Cruz, de Panama, qui sont, suivant l'auteur, les villes les plus insalubres du monde. Tel a été en tout tems le sort de l'homme : avide de la santé et d'une longue vie, il fait le contraire de ce qui pourrait les lui procurer. Tout ce qu'on peut aujourd'hui, c'est de rendre l'air des villes plus salubre, les rues et les maisons plus saines, les alimens et les boissons les meilleurs possibles.

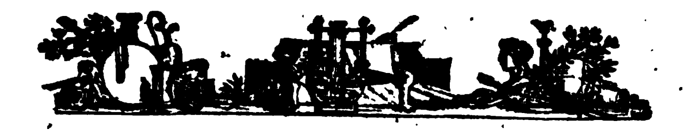
L'hygiène militaire et navale ont été traitées par l'auteur avec non moins de soin. Les règles d'hygiène publique, fondées sur des lois générales, s'appliquent à tous les habitans de la terre, quelles que soient leur couleur, leur manière d'exister; mais il est quelques préceptes d'une observance rigoureuse pour les soldats et les marins.

Le soldat mène une vie différente des autres hommes: cependant au milieu de beaucoup de peines et de travaux il s'accoutume si bien à la vie militaire, qu'un grand nombre de sujets faibles et délicats deviennent robustes dans les camps, et ne se soucient plus de changer d'état. Toutefois il est des précautions sanitaires à prendre sur les vêtemens du soldat, sur sa nourriture, sur les soins qu'il exige avant et après le combat. Il faut fortifier son tempérament et l'habituer à remplir ses devoirs au moyen d'une exacte discipline. Occupez le soldat, et vous le rendrez sage, est un axiôme qu'on ne doit jamais perdre

de vue. On doit veiller dans les haltes à ce qu'ayant chaud ou étant déjà fatigués, les soldats ne se couchent point à l'ombre, dans des près mouillés, sur un terrain humide et trop frais. Il est prudent dans la saison rigoureuse, et lorsqu'on marche dans la neige, de ne faire halte qu'après être arrivé au gîte. Le soldat périrait infailliblement s'il succombait au désir de s'arrêter. Lorsqu'il a beaucoup souffert du froid, il faut qu'il ait le courage de se promener au lieu de s'asseoir, qu'il prenne une boisson fortifiante, comme l'eau-de-vie dans de l'eau chaude, et qu'il s'approche ensuite du feu. C'est ainsi que les Valaques, qui sont presque nus, ont appris à résister au froid par un mouvement continuel, par des courses et des frottemens de mains, qui leur tiennent lieu de vêtemens, de toits, de couvertures, et souvent de feu.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'examen des précautions nécessaires pour la conservation des mineurs et des sapeurs; pour entretenir la propreté et empêcher que l'air ne se vicie dans les vaisseaux, y prévenir le développement du scorbut; il nous suffira de dire qu'il est entré dans des détails d'un grand intérêt pour les militaires et les marins. L'ouvrage est terminé par des considérations sur la police et la salubrité des hôpitaux et des prisons, sur les moyens d'y rendre les maladies moins graves, et de diminuer les proportions de la mortalité. Le traité de M. Fodéré offre une exposition complète des matières qui en font le sujet. Il est intéressant pour la plupart des classes de la société, et ne peut qu'honorer son auteur.

NAUCHE, D.-M.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

On the origin, nature, progress and influence of consular establishments, etc.; c'est-à-dire : *De l'origine, de la nature et des progrès des établissemens consulaires*; par D. B. Warden, consul-général des États-Unis d'Amérique à Paris, membre de plusieurs Académies. — Un vol. in-8° de 331 pages. — A Paris, chez *Smith*, rue Montmorency, n° 16.

On remonterait vainement à l'antiquité pour trouver l'origine des agens accrédités dans la vue de protéger le commerce. Quelqu'exclusifs que se soient montrés les peuples modernes dans la jouissance de leurs avantages commerciaux, les peuples anciens l'étaient bien davantage. Pour établir, pour rendre durables les rapports utiles qu'ils pouvaient avoir avec d'autres nations, ils ne comptaient point sur l'influence bénigne d'un avantage réciproque, mais sur la force. Ils imposaient à ceux qui ne pouvaient leur résister, leur commerce comme un tribut. Ils écartaient par la violence et par de féroces traitemens, toute espèce de concurrence. Tels étaient les Phéniciens, les Tyriens, et sur-tout les Carthaginois, leurs élèves et leurs émules. Tous les navires qui avaient le malheur d'aborder les côtes de Sardaigne, d'Espagne ou de Sicile qu'ils occupaient, étaient perdus. Avides de richesses, ils ne croyaient pouvoir s'en procurer qu'autant qu'ils auraient seuls la faculté d'aller vendre et acheter tout ce qu'il y avait à acheter et à vendre dans le monde.

Il paraît que ce n'est qu'à la renaissance du commerce en Italie, après les croisades, qu'on a senti les avantages mutuels des relations amicales de nation à nation, et que ce furent les villes commerçantes de l'Italie qui établirent les premiers consulats, en quoi elles furent imitées par les villes Anséatiques, qui formèrent des éta-

blissemens consulaires en Russie, en Norwège, en Angleterre, en Flandres.

M. Warden, investi par son gouvernement de l'honorable emploi de favoriser les relations utiles des citoyens des Etats-Unis avec les Français, et qui s'était précédemment livré par goût à la culture des lettres et des matières d'érudition, est remonté, dans l'ouvrage que nous annonçons, aux premiers essais qui ont été faits pour établir des agens pacifiques d'une nation chez l'autre, et il examine quelles ont été alors et depuis les fonctions et l'utilité de ces agens.

Ses deux premiers chapitres font ressortir les avantages commerciaux, économiques et politiques, des établissemens consulaires. On comprend aisément qu'un commerçant qui aborde dans un port lointain doit se trouver heureux d'y rencontrer pour protecteur un homme de sa nation, accrédité par son gouvernement, reconnu par les autorités du lieu, un homme enfin qui connaît déjà le pays par la résidence qu'il y fait, qui y est connu et considéré. Un ambassadeur ne veille qu'aux intérêts politiques de sa nation; le consul est spécialement utile aux intérêts privés; il constate les naissances, les mariages, les décès de ses compatriotes, donne des certificats de vie; reçoit et transmet des dépositions; recouvre des héritages qui sans lui deviendraient la proie de l'étranger; il intervient dans les faillites; fait rendre des comptes aux agens comptables dont les constituans sont éloignés.

Il accueille les voyageurs littéraires et scientifiques, leur procure de l'appui, des secours, des documens; fait passer dans leur commune patrie les résultats de leurs recherches; leur procure les moyens de s'y rendre ou d'aller plus loin. Les nouvelles seules qu'il peut leur en donner sont pour eux d'un prix inestimable.

Lui-même recueille dans sa chancellerie, transmet à son ministre, ou consigne dans des livres, une foule de renseignemens utiles ou curieux. Il enrichit les deux pays par des échanges d'inventions, de procédés, de dessins, de modèles, de machines, de végétaux, de semences. Au plus fort de la révolution, la France a recueilli beaucoup d'avantages et de gloire de cette es-

pèce de communication, et nous citerons avec orgueil le témoignage qu'en rend M. Warden dans le passage suivant :

« Par-tout où les lettres et les sciences sont en honneur, » le mérite toujours plus ou moins grand de ceux qui les » cultivent, les font accueillir avec une sorte d'empres- » sement. Ils se mêlent plus facilement dans la société, » et parconséquent ont plus que les autres hommes, in- » dépendamment de leur sagacité particulière, les moyens » de connaître l'esprit et les usages des pays étrangers » où ils résident. Ils obtiennent un accès plus facile dans » les manufactures, dans tous les établissemens publics » et privés ; et peuvent examiner avec commodité et avec » fruit beaucoup de choses qui seraient demeurées in- » connues à un voyageur passager. C'est par des agens » de cette sorte, moins occupés de recueillir des profits » que de rassembler des lumières, que la France a retiré » d'une foule d'endroits des trésors d'informations dont » elle a toujours su faire usage. Au milieu des révolu- » tions, ce grand objet n'a jamais été oublié ; à la re- » quête du comité d'instruction publique, le départe- » tement des relations extérieures enjoignait aux consuls » d'entretenir une correspondance régulière sur des ob- » jets de science, d'agriculture, d'arts et de manufac- » factures. On se proposait par leur intermédiaire de » faciliter les communications des savans de tous les » pays, de répandre les ouvrages nouveaux, les décou- » vertes, les idées utiles, et d'accroître la vraie gloire » et la prospérité réelle de la France, en mettant en » commun les fruits de son génie et ceux des autres » peuples. »

Les consuls sont en pays étrangers les juges-nés de leurs compatriotes, qui par-là sont jugés sur des lois et des usages qu'ils connaissent, et par un magistrat digne de leur confiance. Ils agissent communément comme juges-adjoints et comme arbitres dans les différends où figurent les gens du pays. Notre auteur a consacré les IIIe et IVe chapitres à chercher l'origine de cette juris- diction, et aussi des jurisdictions commerciales en diffé- rens pays. En s'occupant des tribunaux de commerce

établis dans l'intérieur pour juger les contestations des négocians, il semble être sorti de son sujet, qui n'a rapport qu'aux agens extérieurs. Il y aura été entraîné par la conformité des noms, les juges de commerce ayant porté de tout tems, sur-tout en France, le nom de *consuls*; c'est même cette partie de leurs attributions qui a fait donner aux agens dans l'étranger le même nom qui ne leur convenait plus autant du moment qu'ils n'avisaient plus en commun avec des collègues.

Le chapitre V traite des prérogatives des consuls, des égards, de la protection qu'ils obtiennent des gouvernemens auprès desquels ils résident, et de l'espèce de pouvoir qu'on leur laisse exercer. L'usage et les traités règlent la conduite que suivent les différens Etats; en général un consul qui se conduit bien, jouit de beaucoup de considération, car ses fonctions sont honorables par elles-mêmes, presque toujours favorables et utiles aux deux pays, et la correspondance qu'il entretient avec son gouvernement, la protection qu'il en reçoit dans l'occasion, méritent de grands ménagemens. Quelques nations permettent à leurs consuls de faire le commerce pour leur compte. Cela nuit un peu à leurs autres droits, altère leur impartialité, les met quelquefois dans des situations compromettantes. L'amirauté d'Angleterre refuse de reconnaître comme consul un négociant faisant le commerce.

Dans les chapitres suivans, M. Warden examine le systême suivi par les principales nations maritimes du globe, c'est-à-dire par les Américains, les Français, les Hollandais, les Russes, les Danois, les Portugais, et même les Autrichiens, relativement à leurs établissemens consulaires.

Les consuls des Etats-Unis sont nommés par le Président qui prend néanmoins le consentement du Sénat. En recevant sa commission, le consul prête un serment et souscrit une obligation de deux mille dollars, cautionnée par deux négocians de réputation, qu'on dépose dans les bureaux du département, et qu'on fait valoir en cas de malversation. Arrivé dans le pays où il doit résider,

il présente sa commission au ministre qui obtient de l'autorité régnante une lettre d'*exequatur*.

Les fonctions du consul sont à-peu-près telles que nous les avons déjà représentées. Nous observons seulement que ses instructions portent qu'il fournira, aux frais des Etats-Unis des secours *raisonnables* aux marins ses compatriotes, malades, prisonniers ou naufragés, qui se présenteront dans l'étendue de son district.

Quand un armateur ou un capitaine, en pays étranger renvoient un marin de leur équipage, le consul les oblige à payer une indemnité égale à trois mois de paye. Les deux tiers de cette somme sont remis au marin dès l'instant où il met le pied dans un navire pour retourner dans son pays. Le dernier tiers sert à alimenter une caisse qui fournit aux citoyens dénués de toute ressource, les moyens de retourner chez eux.

Les réglemens relatifs aux agens consulaires français sont plus ou moins empruntés des capitulations et traités faits entre la France et le gouvernement ottoman. Les Français ont des consuls généraux, des consuls, des vice-consuls, des élèves. On passe de grade en grade, jusqu'au premier de ces emplois. Ils ont, en outre, des *drogmans* ou interprètes choisis par l'ambassadeur français auprès de la Porte, et qui doivent faire confirmer leur choix par le ministre. Les drogmans remplissent ordinairement les fonctions de chancelier ou secrétaire du consulat. Les *agens* sont des négocians français établis dans l'étranger que le consul choisit pour remplir ses fonctions dans les villes où il ne réside pas. Il ne reçoivent point d'honoraires.

Une disposition très-sage dans les instructions données aux consuls français, est que, lorsqu'un navire français relâche dans un port où réside un consul, s'il y a un testament à bord, on doit déposer en ses mains une copie du testament qu'il fait passer au ministre de la marine. Un événement de mer dès-lors détruirait cette pièce sans inconvénient. Cette précaution pourrait être étendue à tout autre titre.

Quelquefois les lois du pays contrarient certains articles des instructions. Les lois françaises autorisent les

consuls français à juger leurs compatriotes, mais les lois américaines prennent sous leur protection tout homme, même étranger, qui pose le pied sur cette terre libre. Elles leur recommandent de percevoir les successions des Français morts intestats, mais il faut pour cela l'autorisation des magistrats.

Les consuls anglais dans l'origine étaient choisis par les négocians anglais du lieu de la résidence. Ils élisaient l'un d'eux, le présentaient au ministre qui lui procurait sa commission du Roi. Les inconvéniens de ce mode d'élection ne tardèrent pas à être sentis, et il fut abandonné. Les consuls anglais sont maintenant choisis par leur gouvernement, et les choix sont généralement bons; c'est le témoignage non suspect que leur rend un français, M. Félix de Beaujour dans son *Tableau du commerce de la Grèce*.

On peut puiser quelques bonnes idées dans les instructions générales qui sont données aux consuls anglais dans l'étranger. Les devoirs qui sont imposés à un consul anglais, sont:

1°. D'acquérir une connaissance exacte de la langue du pays de sa résidence, afin de pouvoir aisément discourir de tous les objets de sa compétence.

2°. De connaître le droit de la nature et des gens, et les lois particulières du pays, les réglemens de commerce, les tarifs des droits, etc.

3°. De soutenir la dignité de sa place en méritant l'estime et la considération générales.

4°. De garantir d'insultes et de tromperies ses concitoyens, quels qu'ils soient, qui se rencontrent dans l'étendue de sa juridiction. Si une satisfaction lui est refusée, il doit adresser sa plainte, par mémoire, à l'ambassadeur de sa cour, et au besoin à sa cour elle-même.

5°. Lorsque l'injure est faite par un Anglais à un naturel du pays, il doit sur la plainte qui lui en est faite, ordonner une prompte satisfaction. Si l'agresseur la refuse, il doit l'abandonner au magistrat civil ou militaire du pays, et dans ce cas agir comme conseil et

avocat du prévenu, sur-tout si les propriétés ou la vie de celui-ci sont compromises.

6° Il doit exclusivement connaître des torts et des délits commis sur mer à portée de sa jurisdiction, et renvoyer les parties et les délinquans dans la Grande-Bretagne pour y subir leur jugement.

7°. Il doit venir au secours des marins dans la détresse, donner six sous par jour aux matelots et assurer leur passage en Angleterre sur le premier navire qui fait voile pour ce pays.

8°. Donner des passeports à tous les Anglais qui souhaitent retourner chez eux, et il est autorisé à réclamer leur passage sur tous les bâtimens de la marine royale.

9°. Il ne doit laisser partir aucun navire marchand sans sa permission, et il ne doit accorder sa permission qu'autant que le capitaine et l'équipage auront satisfait aux justes demandes des gens du pays.

10°. Son devoir est de réclamer, de recouvrer les effets naufragés, les cables, les ancres, de tout bâtiment anglais trouvé à la mer par les pêcheurs ou autres personnes, de payer les droits de sauvetage et d'en faire rapport à l'amirauté.

11°. D'intervenir, s'il en est requis, dans les difficultés qui pourraient s'élever entre les maîtres des navires et les affretteurs; de mettre à la requête du capitaine, les matelots insubordonnés en prison, et les capitaines eux-mêmes s'ils sont prévenus de crime ou d'abus d'autorité.

12°. De réclamer contre les infractions qui pourraient être faites aux traités de commerce, et contre des réglemens et des procédés arbitraires et contraires aux droits naturels.

13°. De tenir et de transmettre à son gouvernement des états de toutes les marchandises chargées pour les différens ports.

14°. Enfin, dans un pays catholique, il ne doit tenir des assemblées pour le culte protestant qu'autant qu'il en obtient la permission des autorités du lieu ou que les traités les autorisent. Il doit cependant défendre la liberté de conscience pour les protestans, empêcher qu'on ne

saisisse dans une maison protestante, les livres de dévotion comme étant hérétiques, et invoquer le pouvoir civil contre les entreprises des prêtres et des moines.

Le diplôme des consuls était autrefois en latin; il est actuellement en anglais.

Les nouveaux réglemens consulaires de la Hollande sont formés sur les anciens.

Les établissemens consulaires de la Russie ne remontent pas au-delà du règne de Pierre Ier, de même que tout ce qui porte quelqu'empreinte de civilisation et de libéralité dans les lois russes.

En 1723, Pierre Ier fit accompagner son premier consul en Espagne par le prince Scherbatoff pour que le crédit du prince appuyât la modeste influence de l'agent commercial. Le prince devait visiter l'Espagne en voyageur opulent et accrédité, questionner les principaux négocians, les fonctionnaires publics, et transmettre ses observations au consul général, qu'il devait en outre présenter à l'ambassadeur et faire reconnaître par le gouvernement espagnol; c'était montrer la haute idée que le monarque avait de l'influence du commerce sur la prospérité de son pays, que de mettre ainsi un prince au service d'un consul. Le succès a justifié ses grandes vues.

On trouve dans le traité que Catherine II conclut en 1783 avec la Porte, les preuves de l'ascendant des armes russes sur la puissance ottomane. Il y est stipulé que des janissaires sont aux ordres du consul général pour sa sûreté et celle de sa famille; que son vin et celui de sa maison lui parviendra libre de tous les droits; que ses effets ne seront jamais, sous aucun prétexte, mis sous le scellé; que lui-même ne pourra être ni arrêté, ni traduit devant les tribunaux; que tout procès où serait compromis un sujet russe et dont l'objet excéderait une valeur de 4000 aspres, ne pourra être jugé que dans le divan même, etc.

L'auteur rapporte à l'article de chaque puissance, les lieux où elle entretient des consuls et les honoraires qu'elle les autorise à recevoir pour chacun de leurs actes; et il termine son livre par une notice rapide de la

vie et des écrits des consuls les plus distingués des différens pays. Cela prouve qu'au total ce corps a toujours été recommandable par ses lumières, comme par sa conduite. Les noms de Félix de Beaujour, Chénier, Crèvecœur, D'hermand, Demaillet, Fauvel, Guis, Lescallier, Barbé-Marbois, Peyssonnel, Bruce, Shaw, Borel, Græberg de Hemso, et plusieurs autres figurent honorablement dans cette liste à laquelle le nom de M. Warden ajoutera sans doute par la suite beaucoup d'illustration.

J.-B. S....

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES; par Mlle RAOUL, auteur de *Flaminie*, de *l'Opinion d'une femme sur les femmes*, et de *Sapho à Leucade*, scène lyrique INÉDITE. Avec cette épigraphe :

> Quand on combat un préjugé, il faut l'attaquer à plusieurs reprises. CONDILLAC.

Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 c. franc de port. — A Paris, chez *Laurent Beaupré*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 218; *Lerouge*, cour du Commerce.

VOICI un livre qui semble avoir été composé pour les *menus plaisirs* des journalistes. Comme ils vont s'égayer aux dépens de l'auteur des *Fragmens!* Sa qualité de *demoiselle*, ses titres littéraires (elle en fait l'énumération en tête de son œuvre, et pour ne rien oublier, cite dans le nombre une *scène inédite*), rien n'arrêtera ces audacieux railleurs. L'un vantera ironiquement sa logique et son style; d'autres feindront de regretter, avec moi, de ne connaître ni son *Opinion sur les femmes*, ni sa *Flaminie*, ni la *Sapho inédite*; d'autres armés d'épigrammes plus directes..... Mais Mlle Raoul n'est pas fille à refuser le combat; rien ne l'intimide; elle paraît aimer la guerre : vous la verrez faire tête à l'orage, et nous compterons dans l'empire des lettres, une héroïne de plus.

« La plupart de ces *Fragmens*, dit-elle dans la préface, étaient depuis long-tems oubliés au fond d'un secrétaire

où je les ai trouvés d'une manière assez extraordinaire, dont peut-être quelque jour, je ferai part au lecteur... »

Voilà ce qui s'appelle connaître le cœur humain! Mlle Raoul était bien sûre, en écrivant cette phrase, qu'elle exciterait au plus haut degré la curiosité publique. Chacun se demandera : comment a-t-elle pu trouver ces précieux *Fragmens?* Quel jour, à quelle heure s'est faite cette importante découverte? Patience, Messieurs, vous le saurez un jour; Mlle Raoul l'a promis solennellement. Il est vrai qu'elle ajoute *peut-être*. Fâcheuse restriction; cruel peut-être!

« Seront-ils goûtés, mes *Fragmens*, ajoute-t-elle avec une rare modestie? Seront-ils connus? Je n'oserais l'assurer; car quand on n'écrit ni pour les enfans, ni pour les cuisinières, ni pour les sots, il reste un si petit nombre de lecteurs que l'auteur en est déconcerté... »

Je prendrai la liberté de critiquer un peu cette observation de Mlle Raoul. Montesquieu, Buffon, Voltaire, Rousseau, et même quelques auteurs vivans comptent un assez grand nombre de lecteurs : je ne crois pas pourtant qu'ils n'aient écrit que pour les sots et pour les cuisinières.....

« Cependant, dit tout de suite Mlle Raoul, comme ces tireurs de carte qui gardent pour la fin le *paquet de la surprise*, j'en réserve un, à la fin de ce volume qui, j'espère, le préservera de l'affront de rester chez le libraire. »

Peut-être ici Mlle Raoul, et j'en suis fâché, écrit-elle un peu pour les *cuisinières*. Il n'y a guère qu'elles qui pourront entendre ce mot apparemment technique des tireuses de cartes : *le paquet de la surprise*.

Je dirai bientôt quel est le *paquet* que Mlle Raoul a réservé pour la fin; et l'on verra que c'est vraiment un *paquet*. Mais je dois d'abord m'occuper de ses *Fragmens*. Laissons donc là sa *préface*. D'ailleurs je l'ai copiée presque entièrement.

Les *Fragmens* ont pour but de prouver que c'est à tort, tyranniquement, abusivement, que les hommes s'arrogent quelque supériorité sur les femmes; que la plus exacte égalité doit exister entre les deux sexes; que les

femmes ont au moins autant de droits que les hommes aux places administratives, publiques, judiciaires; qu'elles ne seraient point déplacées dans les sénats, les conseils, les tribunaux, même dans les armées.

Mlle Raoul débute par une *allégorie*. Une prairie orgueilleuse s'y plaint d'un ruisseau dont le bruit l'importune, et elle le force de changer son cours. Mais bientôt les rayons du soleil la brûlent, la dessèchent. La prairie c'est l'homme; le ruisseau, la femme. J'aurais trouvé l'allégorie plus juste si les hommes eussent été le ruisseau, et les femmes la prairie. Mais sans doute Mlle Raoul n'aura même pas voulu reconnaître que les hommes peuvent être bons à rendre aux femmes la fraîcheur et la vie, lorsque, comme il arrive sur-tout aux vieilles filles, le souffle du désir les a desséchées.

Elle s'amuse ensuite à réfuter M. de Paw, qui a osé élever quelques doutes sur l'existence des amazones. Elle est très-convaincue que l'on a vu autrefois des femmes qui, révoltées de l'injustice des hommes, se sont réunies dans quelques contrées désertes, y ont formé une nombreuse association, et se sont défendues, les armes à la main, contre leurs barbares oppresseurs. Combien n'est-il pas à regretter que cette association n'ait pas duré jusqu'à nos jours! Mlle Raoul voudrait en être la *Thalestris;* dût-elle aller, comme cette reine, solliciter une nuit ou deux de quelque moderne Alexandre.

Mlle Raoul a cru devoir grossir son livre de plusieurs lettres qu'elle avait jadis écrites pour *la défense des droits de la femme;* lettres qu'elle adressa dans le tems à divers journalistes qui tous eurent l'incivilité de ne point les insérer dans leurs feuilles. Quel déni de justice!

Suivent des *Pensées* qui n'offrent pas autant d'originalité que le reste du livre, et c'est bien dommage. Quand elles ne sont pas ou fausses ou folles, elles sont plates et communes. En voici pourtant une qui m'a paru neuve. « Le bon sens est l'esprit de ceux qui n'en ont pas. » (apparemment *de ceux qui n'ont pas d'esprit*, car il y a amphibologie). C'est précisément le contraire de ce qu'a dit Horace. Qui accordera Horace et Mlle Raoul? D'après ce qu'elle dit du bon sens, elle aurait droit de

se fâcher contre quiconque en croirait trouver dans son livre. Qu'elle soit tranquille; aucun de ses lecteurs ne lui fera une si grave injure.

J'aime tant à citer Mlle Raoul, que je demande la permission de répéter ici encore deux ou trois de ses *Pensées*.

« C'est à bon droit qu'on a nommé l'opinion *la reine » du monde;* car elle gouverne les sots, et les sots sont » la grande majorité. ». — D'où il suit que pour n'être pas un sot, il faut toujours se mettre au-dessus de l'opinion. Il est assez curieux de voir une femme émettre une pareille maxime.

« Le cœur est le centre de gravité des ames sensibles : » c'est toujours là qu'elles tendent. » — Cette pensée est d'autant plus belle, qu'on peut la retourner sans qu'elle perde rien de sa clarté et de sa sublimité. Ne dirait-on pas tout aussi bien, par exemple, que *l'ame est le centre de gravité du cœur?*

« Si les riches ne l'étaient pas (c'est-à-dire n'étaient » pas riches), que seraient-ils? » — Cette petite pensée en dit plus qu'elle n'est longue. J'y vois une terrible épigramme contre les riches. *Que seraient-ils?* Pauvres sans doute. Eh? non; ce seraient des ignorans, des méchans. Malheureux riches! J'aurais désiré pourtant que Mlle Raoul eût un peu modifié son idée, qu'elle eût dit *quelques riches ;* car enfin on pourrait trouver des riches qui fussent humains, bienfaisans, qui eussent des connaissances, de l'esprit; je dirais du *bon-sens*, si Mlle Raoul ne nous eût fait connaître le mépris qu'elle a pour une qualité si commune.

Mais il est tems de revenir au *paquet* que Mlle Raoul a réservé à ses lecteurs, pour la fin de son livre. C'est ici le cas de crier de toutes ses forces : *Hear! hear!* Ecoutez.

Il faut savoir d'abord que Mlle Raoul composa, *il y a quinze ans*, dans le fond de sa province (et elle a soin d'avertir qu'elle était jeune alors), une pièce en trois actes et en vers, qui a pour titre la *Tyrannomanie*. C'est, comme tout ce qu'écrit Mlle Raoul, une satire dirigée contre les hommes, dont elle ne pouvait déjà supporter

le despotisme. Il est évident que la nature l'a formée tout exprès pour reconquérir les droits usurpés des femmes.

Un beau jour elle arrive à Paris, fondant sur sa pièce, comme Perrette sur son pot au lait, les plus brillantes espérances. Mais, hélas! la moderne Perrette a été aussi cruellement déçue. Elle soumet d'abord sa pièce à l'examen d'une amie, dont elle connaissait le goût et l'esprit: celle-ci, après en avoir gardé long-tems le manuscrit, la détourne du projet qu'elle avait de présenter son œuvre aux comédiens. Et voilà Mlle Raoul qui remet tristement sa pièce dans son portefeuille.

Mais bientôt après, la Renommée lui apprend que l'on joue avec un grand succès une comédie en cinq actes et en vers, qui a pour titre *le Tyran domestique*. Des amis lui exposent à-peu-près le sujet de la comédie nouvelle: elle croit y voir des rapports avec le sujet de sa *Tyrannomanie*. Elle se rappelle alors qu'elle a laissé long-tems son manuscrit dans les mains d'une dame..... « Ceci me » donna à penser, dit Mlle Raoul; *je sentis le coup.* ». (On voit que si Mlle Raoul n'écrit pas pour *les cuisinières*, comme elle l'assure dans sa Préface, elle ne peut guère espérer avec un pareil style, que son livre aille plus loin que l'anti-chambre.) Enfin un jour, après mille obstacles qu'elle décrit en détail, elle va *toute seule* à la comédie, et parvient enfin à voir jouer le *Tyran domestique*. Dès-lors plus de doute dans son esprit. L'*amie* a indignement trahi sa confiance; son manuscrit aura été communiqué à l'auteur du *Tyran domestique*, elle est pillée, volée, violée par M. Duval; et, dans sa douleur, elle veut en informer tout l'Univers. Elle porte à des journalistes une longue réclamation. Ils haussent les épaules, et refusent d'insérer dans leurs feuilles le touchant récit de ses infortunes. Les hommes sont si injustes envers les femmes! et d'ailleurs ils font cause commune, se soutiennent les uns les autres! — Quatre ans entiers elle a dévoré sa colère. Mais les tems sont arrivés! il faut que justice se fasse. Mlle Raoul vient de faire imprimer sa *Tyrannomanie* toute entière à la suite de ses Fragmens, et elle y a joint la longue histoire

de ses tribulations..... Voilà le *paquet* qu'elle annonçait dans sa Préface.

La vérité est qu'en lisant sans nulle prévention, et avec la plus scrupuleuse attention, le drame de Mlle Raoul, il est impossible à tout autre qu'elle d'y trouver le moindre trait de ressemblance avec le *Tyran domestique* de M. Duval. Je sens qu'ici je ne vais pas être poli ; mais les devoirs de Journaliste doivent passer avant tout. J'oserai donc assurer, sans crainte d'être démenti, que la pièce de Mlle Raoul n'est pas même une mauvaise ébauche ; qu'elle n'offre pas l'ombre, le plus léger symptôme de talent ; enfin qu'elle n'a pas le sens commun (le mot m'est échappé). Au reste on en va juger par une courte analyse. Son *Tyran*, avant que la pièce commence, a déjà fait mourir de chagrin sa première femme et ses enfans ; il ne lui reste plus à tourmenter qu'une nièce : il veut la marier ; elle refuse, et s'enfuit. Le tyran paraît trois fois : deux fois pour ordonner à sa nièce de prendre l'époux qu'il a choisi ; une troisième, comme Thoas dans *Iphigénie*, pour finir la pièce ; c'est-à-dire pour se désoler de la fuite de sa nièce, et lui pardonner. Je ne parle point de deux ou trois incidens puérils qui ne tiennent nullement à l'action, et au moyen desquels Mlle Raoul est parvenue à faire trois actes.

Dans le *Tyran domestique*, dit Mlle Raoul, il y a une mère et des enfans qui prennent la fuite, ainsi que la nièce dans ma *Tyrannomanie*. M. Duval aurait-il pu avoir tout seul l'idée de cette fuite? C'est donc moi qui ai véritablement fait le *Tyran domestique*, s'écrie-t-elle en se pavanant ; moi qui *ai porté M. Duval à l'Institut. C'est comme si j'en étais*........ Et dans une lettre que je lis à l'instant même dans les journaux, elle dit très-positivement, qu'elle est *membre de l'Institut par ricochet*.

Pour que l'on n'ait aucun doute sur tout ce que M. Duval a osé lui ravir, Mlle Raoul rapproche ensuite, dans une *Notice*, et compare quelques passages des deux pièces. Elle y trouve des ressemblances frappantes. Je l'avouerai dans toute la sincérité de mon ame ; les passages qu'elle a comparés ne m'ont offert aucun rapport ni pour les idées, ni pour le style, ni pour les expres-

sions. Une seule fois, le même mot s'est présenté sous les deux plumes, et l'on va voir comment.

Dans une scène du *Tyran Domestique*, où les deux enfans causent ensemble, la jeune fille dit :

N'entends-je pas tousser ?

son frère répond :

C'est peut-être mon père :

Allons, sauve qui peut !

Or, voici une phrase que débite un jardinier dans la *Tyrannomanie* : « Quand y r'venions cheu lui, i fesions » un tapage ! Ah ! Dame, c'etait sauve qui peut là ! » C'est ici que Mlle Raoul triomphe. Le moyen de croire que M. Duval ait pris ailleurs que dans la *Tyrannomanie*, ce *sauve qui peut !* Le mot, il est vrai, n'est pas très-nouveau ; il n'est pas prononcé, dans les deux pièces, par des personnages placés dans des situations semblables. N'importe. C'est le même mot. Mlle Raoul revendique son *sauve qui peut.* C'est un vol manifeste qu'on lui a fait. — Allons, M. Duval, pour cette fois, convenez du plagiat.... En vain vous jurez par vos grands dieux que vous n'avez jamais eu connaissance de la pièce de Mlle Raoul ; en vain vous prétendez que vous n'avez pu lui rien voler, parce que, comme dit Lafléche dans l'*Avare*, il y a des personnes qui ne sont pas volables... Ce *sauve qui peut* détruit toute votre défense. *Tout se découvre*, vous a dit M. Y, dans un article de Journal. Vous voyez bien que lui, du moins, soupçonne un peu de plagiat ; et c'est un homme qui ne reçoit d'influence de personne, pas même du directeur du Journal dans lequel il travaille !.. Il l'a publiquement attesté.

Si j'en juge d'après quelques expressions d'une lettre publiée dans les journaux, M. Duval s'imagine que cette demoiselle Raoul est excitée, suscitée par quelques-uns de ses rivaux, lesquels sans doute ne seraient pas fâchés que le public pût le supposer capable de s'approprier, comme tant d'autres, les ouvrages d'autrui. Il se trompe. Très-probablement, Mlle Raoul agit de son propre mouvement, sans suggestion aucune. Peut-être est-elle de

bonne-foi dans ses réclamations. Ne savons-nous pas qu'un fou croyait que tous les vaisseaux qu'il voyait entrer dans le port étaient à lui? Et moi, j'ai eu pour ami un poëte célèbre, mort tout récemment, qui, sur la fin de sa vie, était convaincu qu'il avait fait autrefois tous les vers qu'il lisait ou qu'il entendait lire. Il m'envoya un jour un opuscule en vers qu'il m'assurait avoir composé la veille; et il me priait de le faire insérer dans le *Mercure*, sous son nom. Eh bien, ces vers étaient de moi, et je les lui avais lus quelques jours auparavant.... Si Mlle Raoul a une manie semblable, il faut la plaindre et l'excuser.

Il y aurait, ce me semble, un moyen de terminer ce grand procès. Mlle Raoul a prouvé que les femmes devaient partager avec les hommes, toutes les places, tous les honneurs... Elle est déjà *membre de l'Institut par ricochet*, comme elle l'a fort élégamment affirmé. Pourquoi la seconde classe ne l'admettrait-elle pas bien franchement dans son sein? Plus de *ricochet*. Qu'elle paraisse dans l'Académie, brillante de Génie, de Beauté! Qu'on lise sur son front ce *sauve qui peut*, son plus beau titre de gloire!... Et vous, M. Duval, qu'elle a *porté* à l'Institut, et qui vous montrez si ingrat envers elle, je vous condamne à la conduire par la main jusqu'à la tribune, le jour où elle prononcera son discours de réception.

Philogyne LE BON.

REVUE LITTERAIRE.

(SUITE *.)

ELÉGIES, suivies de poésies diverses, par Mme DUFRESNOY. — *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée. — Un vol. in-12, orné de gravures. — A Paris, chez *Eymery*, rue Mazarine, n° 30.

LA première édition des œuvres poétiques de Mme Dufresnoy fut presqu'aussitôt enlevée que mise en vente, et

---

* Voyez le Mercure du 18 septembre.

depuis long-tems les amis des bons vers en demandaient la réimpression. L'aimable auteur s'est enfin décidé à satisfaire leur impatience, et une seconde édition, *revue, corrigée et augmentée*, est offerte depuis quelques mois à ceux qui aiment encore les doux travaux des muses.

Mme Dufresnoy a chanté l'amour timide, l'amour heureux, et l'amour désespéré. Après tant de poëtes qui ont traité le même sujet, on devait croire que tout était épuisé: une femme douée d'un esprit délicat, d'un talent rare et d'une sensibilité profonde vient de prouver le contraire. Mais ne doit-on pas craindre qu'elle ait fermé la carrière? Le tems nous l'apprendra. En attendant, jouissons des richesses que nous avons dans le genre érotique, et conservons l'espoir de voir quelques jours un heureux génie y ajouter encore.

Deux poëtes français nous ont donné des élégies amoureuses qui égalent ce que l'antiquité a produit de plus parfait en ce genre. L'un est Bertin, mort dans toute la force de son talent; il parut ambitionner le surnom de *Properce-Français*, il l'obtint de ses contemporains, et la postérité le lui conservera. L'autre est *Tibulle-Parny*, lequel a publié un recueil de pièces qui immortalisera et le poëte, et les amours, et son Eléonore.

Sans doute Mme Dufresnoy ne peut pas être comparée à ces deux grands modèles. Properce et Tibulle furent sans rivaux à Rome, Bertin et Parny n'en peuvent avoir en France; mais après eux, il est des places bien belles encore, et personne ne peut disputer à Mme Dufresnoy la plus honorable. S'il ne s'agissait que du talent poétique, cette dame devrait céder le pas à Le Brun, qui a fait un grand nombre d'élégies; mais de beaux vers ne suffisent pas lorsqu'il s'agit de l'amour malheureux, il faut encore de la sensibilité, et Le Brun en manquait souvent.

La critique a signalé dans la première édition des Œuvres poétiques de Mme Dufresnoy, un certain nombre de taches. Docile aux conseils qu'elle a reçus, elle les a fait disparaître, et s'il en existe encore quelques-unes, elles sont si rares et si peu importantes, qu'il serait ridicule de les relever.

Les Œuvres de Mme Dufresnoy se divisent en trois parties. La première comprend ses livres d'élégies, auxquels l'auteur va devoir son immortalité. Quelques citations feront connaître à ceux qui n'ont pas encore lu ces élégies (si toutefois quelqu'un est dans ce cas); leur mérite et les

plaisirs que la lecture de semblables pièces doit leur procurer.

Voici celle qui ouvre le recueil :

Passer ses jours à désirer
Sans trop savoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter le matin et le *soir souhaiter*
D'avoir toujours droit de se plaindre ;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment,
A-la-fois s'effrayer, se jouer des entraves ;
Passer légèrement sur les affaires graves
Pour traiter un rien gravement ;
Se montrer tour-à-tour, dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler en tout sacrifiant
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer ;
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même,
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

Je croirais faire injure à mes lecteurs si je m'amusais à leur développer les beautés de ce morceau et de ceux encore que je pourrais transcrire : ils les sentent aussi bien que moi. Mais à-propos de citations, je demanderai à tout homme impartial s'il est possible de trouver dans aucun de nos poëtes élégiaques une pièce supérieure à celle que Mme Dufresnoy intitule *le Dépit* et que je vais citer. Le Brun, le mysogine Le Brun, lui qui défendait les vers aux femmes, aurait été forcé de convenir qu'il est impossible de faire mieux que n'a fait Mme Dufresnoy.

C'est trop en des vœux superflus
Perdre les jours de mon bel âge ;
C'est trop, par des soins assidus
D'un ingrat mendier l'hommage :
Dès ce moment ne l'aimons plus,
C'est le seul parti qui soit sage.

Mais ce soir en secret il demande à me voir...
Son cœur, peut-être, a su m'entendre,
Peut-être que ce soir l'entretien sera tendre,
Aimons l'ingrat jusqu'à ce soir.

Après cette petite pièce, qu'on lise celles que l'auteur a intitulé : *le Serrement de Main*, *la Prière*, *le Pouvoir d'un Amant*, *le Bonheur*, *les Sermens*, *l'Inquiétude*, *la Douleur*, *le Besoin d'aimer*, *le Regret*, etc. ; qu'on lise tout le recueil d'élégies, et l'on sera forcé d'avouer que bien peu de nos poëtes ont un si beau titre à l'immortalité. Qu'on lise sur-tout la pièce suivante pour s'en convaincre :

Vous le voulez, l'amitié la plus tendre
Va succéder aux plus tendres amours.
Ce n'est plus vous qui me ferez entendre
Ces doux sermens de m'adorer toujours ;
Ce n'est plus moi qui peut d'une caresse
Calmer vos maux, enivrer tous vos sens ;
Il m'est ravi, ce titre de maîtresse,
Dont votre amour m'embellit quelques tems :
Qu'il m'était cher ! hélas ! dans ma faiblesse
Mon cœur fidèle à ses premiers penchans,
Tient à regret sa dernière promesse :
Ce cœur, du moins, discret dans son malheur,
En soi renferme une plainte importune,
Et du récit d'une vaine infortune
Il ne veut point troubler votre bonheur.
Ah ! quel que soit le chagrin qui me tue,
Oui, je saurai vous le cacher toujours ;
Je tâcherai de prendre à votre vue
Cet air serein de mes plus heureux jours.
Je contraindrai mes regards à vous taire
Tout le plaisir que je sens près de vous ;
Vous me loûrez celle qui vous est chère,
Sans que mon cœur en paraisse jaloux :
Je la verrai sans montrer de colère.
J'éviterai de chercher votre main ;
Je m'armerai d'un maintient plus austère ;
Si je me trouble auprès de vous, soudain
Je songerai que j'ai cessé de plaire.
A vos côtés, dans un doux entretien,
J'étudierai vos yeux et mon langage.

Loin de blâmer votre humeur trop volage,
Pour excuser votre nouveau lien,
Je vous dirai qu'un autre amour m'engage ;
Je le dirai, mais vous, n'en croyez rien.

Mme Dufresnoy est bien inférieure à elle-même dans ses épîtres, qui forment la seconde partie du recueil de ses Œuvres. Lorsqu'on les lit après ces élégies, on croirait que ce n'est pas le même auteur qui les a faites; à quelques vers près, elles ne s'élèvent pas au-dessus de la portée d'un poëte médiocre, et il n'y a rien de moins poétique que toute cette prose rimée indigne de l'auteur de tant de charmantes élégies.

Disons-le avec une franchise que Mme Dufresnoy nous pardonnera sans doute, elle a méconnu son talent en faisant des épîtres; car elle n'a ni la verve originale, ni la gaîté satyrique, ni les pensées philosophiques que ce genre exige. Elle ne sait pas distribuer ses idées de manière à ce qu'elles s'enchaînent bien, ses vers sont prosaïques et remplis de chevilles, de termes parasites et d'expressions impropres, ils manquent de couleur et souvent de correction; les alexandrins tombent deux à deux et sont sans grâce et sans harmonie. Qu'on lise l'*Épître aux arts*, on verra que ces critiques n'ont rien d'exagéré, et l'on reconnaîtra que l'auteur a gâté un très-beau sujet par une poésie facile, si l'on veut, mais commune et faible.

Lorsque Mme Deshoulières voulut venger Racine en faisant une tragédie on la renvoya à ses *moutons*, lorsqu'on lit les épîtres de Mme Dufresnoy, on est tenté de la renvoyer à ses élégies.

La troisième et dernière partie du recueil poétique de cette dame comprend les *chansons* et les *romances*. C'est dans ces pièces qu'on reconnaît son beau talent tout entier, et si je préfère encore les *élégies*, c'est à cause de ma prédilection pour ce genre, car beaucoup de personnes mettront les *romances* à côté.

Je voudrais bien en citer plusieurs, mais mon bureau est encombré d'ouvrages qui attendent leur tour; je ne dois pas les faire languir, parce que si je tardais plus long-tems à parler de quelques-uns d'entr'eux, j'aurais à me reprocher d'avoir troublé la cendre des morts. Je quitterai donc Mme Dufresnoy pour passer à d'autres dames; mais avant de terminer, je transcrirai, afin de faire plaisir aux lecteurs de ce Journal, une romance d'elle, qui est un petit chef-

d'œuvre, car il y a des chefs-d'œuvre dans tous les genres, le mélodrame et les farces des Variétés exceptés. Cette romance est intitulée *le Divorce*.

Au mépris de l'hymen sacré
Dont rien ne dut rompre la chaîne,
Mon époux *tant idolâtré*
De mes bras s'arrache sans peine!
Ah! si mon amour et mes soins,
Ingrat! ont cessé de te plaire,
Ton cœur te devrait dire au moins
Que de ton fils je suis la mère.

Hélas! je vais donc voir mon lit
Profané par une étrangère,
Et, veuve d'un époux qui vit,
Rester sans appui sur la terre!
L'époux qui doit m'énorgueillir,
Souillant des nœuds que je révère,
Ose me contraindre à rougir
Des titres d'épouse et de mère.

Vainement ton *manque* de foi
Par la loi devient légitime,
Plus *délicate* que la loi,
La nature t'en fait un crime.
Vois cet oiseau prompt à changer,
L'inconstance est son caractère;
Mais il cesse d'être léger
Quand sa compagne devient mère.

De ton épouse éloigne toi,
Suis de tes feux la folle ivresse;
Tu restes maître de ma foi,
Peut-être, hélas! de ma tendresse.
Nos nœuds ne seront point trahis;
Bien qu'à d'autres je pourrais plaire.
Tu ravis un père à ton fils;
A ton fils je garde une mère.

Les cœurs sensibles qui aiment la romance, parcequ'elle exprime les sentimens qu'ils éprouvent, trouveront dans le recueil de Mme Dufresnoy de quoi satisfaire leur goût, et

si Plantade ou quelqu'autre musicien distingué, faisait une musique pour les onze romances ou chansons de notre auteur, elles seraient chantées par tout le monde.

GREUZE, ou *l'Accordée de Village*, comédie-vaudeville en un acte; par Mme de Valory. — In-8°. — Paris, chez *Fages*.

Le vaudeville convient mieux aux femmes que la tragédie qui exige des forces, de la vigueur; il ne demande que de l'esprit et des graces, et la nature en a abondamment pourvu le beau sexe.

Greuze a obtenu un plein succès qu'il méritait à quelques égards, mais la lecture lui est moins favorable que la représentation, et cela doit être si l'on considère que les couplets sont la partie la plus saillante du vaudeville, et que, suivant Beaumarchais, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

Le vaudeville de Mme de Valory est une jolie bluette, mais il n'y a que les Barré, les Radet, les Desfontaines, les Bourgueil, les Gouffé et quelques autres esprits privilégiés qui aient pu se faire une réputation durable dans un genre qui n'occupe point de rang dans la littérature.

Mme de Valory a placé en tête de sa pièce une notice sur le peintre qu'elle a mis en scène; mais on n'y retrouve pas tout le talent de son aimable auteur.

J. B. B. ROQUEFORT.

(*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau. — Seconde représentation de la Rosière de Salency; Montano et Stéphanie.*

La charmante musique de la Rosière continue à attirer le public, qui en était privé depuis quelques années. Dans un tems où les décisions de Grimm ont une si grande autorité, il n'est pas inutile de remarquer combien le baron allemand s'est trompé sur l'ouvrage de Grétry qui parle le plus au cœur. Rien de plus pitoyable que sa critique; il

n'apprécie pas mieux le talent rare auquel on rend aujourd'hui si bien justice, et qui vient d'en recevoir la récompense. La mélodie la plus touchante, le chant le plus naturel et le plus vrai étaient-ils donc sans attraits pour Grimm? On peut le présumer, puisqu'il a entièrement méconnu le mérite de M. Monsigny, auquel l'auteur de *Montano et Stéphanie* vient de rendre un hommage qui honore également celui qui en est l'objet et celui qui l'a rendu. C'est au talent sur-tout qu'il appartient d'apprécier le talent; et celui de M. Berton est reconnu depuis long-tems. Son opéra de Montano, qui a précédé la Rosière, est une des meilleures compositions modernes. L'ouverture, où l'on remarque des passages mélodieux, est expressive; les finals ont droit aux mêmes éloges, et celui du deuxième acte est du plus grand effet: ils sont en situation, et n'offrent rien qui choque la vraisemblance, mérite rare dans les finals. La partie du chœur du troisième acte où Montano demande grâce pour Stéphanie a un caractère sensible et touchant; le premier air est d'un chant délicieux, sur-tout dans l'allegro qui le termine; il a été entendu dans toutes les réunions musicales. Peut-être désirerait-on dans l'ouvrage un plus grand nombre de morceaux de ce genre; mais c'est au poëte seul que le reproche peut s'adresser. Mme Paul, qui jouait Stéphanie, laisse beaucoup à désirer pour le chant; mais elle a mis bien de la chaleur et du pathétique dans son jeu. La même observation peut s'appliquer à Gavaudan, qui sous le rapport d'acteur est sans contredit le premier talent du théâtre Feydeau.

Théâtre de l'Impératrice. — Forcé jusqu'ici par le défaut de place et d'autres circonstances à renvoyer les articles de ce spectacle, je viens aujourd'hui remplir ma tâche, et mettre nos lecteurs au courant.

Jean-Jacques-Rousseau, ou *une Journée d'Ermenonville*, est un drame nouveau en trois actes et en prose, qui a été donné sous le nom controuvé de M. Edouard. Peut-être n'aurais-je point parlé de cet ouvrage, joué depuis environ un mois, et dont je crois par conséquent inutile de présenter l'analyse, sans les circonstances remarquables de sa première représentation. Entouré d'auditeurs malveillans, qui évidemment n'étaient venus au spectacle que pour le troubler, et qui dès les premières scènes avaient manifesté leur improbation sans que rien

l'eût encore motivée, je me disais à moi-même : est-ce à l'auteur qu'on en veut? Non sans doute, puisqu'il n'est pas connu. Est-ce à l'illustre écrivain mis en scène? En observant dans les improbateurs une réunion d'écoliers qui puisent leur doctrine dans des feuilletons où l'on s'est imposé la tâche d'insulter les auteurs les plus distingués du XVIIIe siècle, cette dernière opinion me parut vraisemblable, et je gémis alors sur la dégradation du goût et de la littérature. Assurément tout n'est pas également admirable dans Jean-Jacques; ses paradoxes contre les arts et les sciences, ses fréquentes contradictions, son chimérique *Contrat Social*, qui a fait déraisonner tant de têtes, peuvent être l'objet d'une juste censure; mais l'auteur d'*Emile*, de *la Nouvelle Héloise*, de *la lettre à l'archevêque de Paris*, n'en est pas moins un des hommes qui honorent le plus la littérature française, et l'un des plus beaux génies que la nature ait produits. Ses fautes mêmes, par la rare candeur avec laquelle il les avoue, et ses erreurs, par l'amour du vrai qui l'a constamment dirigé, ont des droits à l'indulgence : outrager un si beau talent, c'est se montrer indigne de l'apprécier. Au reste, ses adversaires ont manqué d'adresse, et par leur acharnement impitoyable contre un drame qu'ils croyaient destiné à l'honorer, ils ont perdu le fruit de leurs peines. A une seconde représentation, l'ouvrage a été entendu paisiblement, et l'on en continue les représentations. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit bon; Jean-Jacques n'y joue qu'un rôle secondaire, et ne s'y montre que dans la circonstance la plus défavorable de sa vie. La profusion des sentences, le manque d'intérêt et d'action sont des défauts qu'il est impossible de nier; mais, comme je l'ai déjà observé, long-tems avant qu'on eût pu s'en apercevoir, la malveillance avait commencé d'éclater, et sans ses efforts, qui ont pu répandre sur l'ouvrage une sorte d'intérêt, on ne le jouerait peut-être plus. Sa partie la plus estimable est le style, qui m'a paru généralement assez correct et soigné. A l'exception de Chazel, il a été rendu très-faiblement : Martelli a joué avec effort et recherche le rôle de Jean-Jacques, qui demandait, au contraire, beaucoup de naturel et de simplicité.

Reprise des Provinciaux à Paris. — M. Picard, après avoir joué dans sa jolie comédie de *la Petite-Ville* les travers et les ridicules de la province, a voulu peindre ceux

de la capitale ; son second ouvrage n'a pas été aussi heureux que le premier. Les mauvaises mœurs qu'on y trouve ne sont pas à mon avis un sujet légitime de reproche ; celles de *Turcaret* ne sont pas meilleures : mais il manque absolument d'action et d'intérêt. La scène de la lanterne-magique, qui renferme d'ailleurs de très-heureux détails, est trop longue pour la scène, et appartient plus à la satyre qu'à la comédie. Malgré ces défauts, *les Provinciaux à Paris* sont un ouvrage estimable par la peinture fidèle des dangers qui environnent dans la capitale un provincial sans expérience, et par des traits forts spirituels. Il serait d'ailleurs difficile d'être plus sévère à l'égard de cette pièce que l'auteur lui-même ; dans sa Préface, il en avoue les défauts avec une franchise rare, et je suis même tenté de croire qu'il les exagère. Les acteurs ont joué avec ensemble ; Chazel a montré de la rondeur et de la bonhomie dans le rôle de Gaulard ; Mars a représenté avec beaucoup de naturel et de vérité le personnage de M. Malfilard ; Talon, Mme Molé, Mlle Delâtre, Mlle Fleury méritent aussi des éloges.

Début de Mme Sophie Giacomelli dans Nina et dans la Serva Padrona, opéras de Paësiello. — Avant de parler de la débutante, disons un mot des pièces ; elles peuvent donner lieu à des discussions intéressantes pour les amateurs de musique. Il n'est aucun habitué de notre scène lyri-comique qui ne connaisse l'opéra de Marsollier et de Daleyrac. Son ouverture est un chef-d'œuvre d'expression ; elle peint tout ce qui se passe dans la pièce, et la pastorale qui est au milieu offre un chant délicieux : que lui manque-t-il pour être mis au nombre des plus belles compositions de genre ? un auteur né en Allemagne ou en Italie. Celle de Paësiello, faible et insignifiante, ne peut pas même soutenir la comparaison. Son premier chœur est fort beau ; mais le motif en ressemble beaucoup à celui du compositeur français, et il ne pouvait mieux faire. Dans la plupart des autres morceaux, il faut convenir de la supériorité du musicien ultramontain, quoique *Nina* ne soit pas un de ses meilleurs ouvrages. La romance, si bien chantée par Crivelli, et presque toujours redemandée, est charmante. Le quatuor qui termine le premier acte offre une mélodie ravissante. Le duo du père et de l'amant, au commencement du deuxième acte, est d'un très-bon effet.

Si Paësiello a été souvent heureux dans sa concurrence avec Daleyrac, il s'est montré bien inférieur dans sa lutte avec Pergolèse. L'esprit, la verve comique, la vérité d'expression réunies à un si haut degré dans le duo *Lo conosco a quegli occhietti*, etc., dont J.-J. a fait un si magnifique éloge, ont entièrement disparu sous la lyre de Paësiello; je ne les retrouve pas davantage dans les airs d'Uberto *Aspettare e non venire*, *Sempre in contrasti*, etc.; les airs *Stizzoso mio stizzoso*, *A Serpina penserete*, du moderne compositeur, valent mieux; mais Pergolèse l'emporte encore. L'air d'Uberto *Sono imbrogliato già* est le seul où Paësiello me paraisse avoir quelque avantage, sur-tout par la grace et la mélodie du chant, et même dans ce morceau il n'a point songé à rendre l'expresion du vers *Uberto pensa a te*, si admirablement rendu par Pergolèse, qu'il fallait y renoncer ou devenir plagiaire. Quand on réfléchit sur cette incontestable supériorité de l'ouvrage d'un musicien mort depuis plus de soixante ans; quand on considère que les instrumens à vent ne s'y font jamais entendre, il est permis de douter des progrès réels de la musique, et d'attacher moins d'importance à la partie instrumentale. Je conviens que *la Serva Padrona* est une des plus faibles compositions de Paësiello; je conviens que les accompagnemens de Pergolèse peuvent paraître maigres, et qu'il n'a point fait d'ouverture; mais si malgré cela son ouvrage, traduit en français, charme encore aujourd'hui tous ceux qui sont sensibles à la vérité de l'expression, si le genre de beautés qu'il n'a pas ne peut compenser celui qui abondait si éminemment chez lui, et qui devient chaque jour plus rare, a-t-on beaucoup gagné à changer de système?

Mme Giacomelli joint à une figure expressive et agréable beaucoup d'aisance sur la scène, mérite rare parmi les actrices ultramontaines; aussi n'a-t-elle rien d'italien que le nom. Sa voix, sans être étendue, est juste et douce; j'ose l'inviter à ne pas entreprendre des rôles au-dessus de ses moyens, et son succès sera toujours assuré. Son jeu fin et spirituel s'est montré avec plus d'avantage dans la *Serva Padrona* que dans *Nina*; elle y a été fort applaudie. C'est à mon avis une très-bonne acquisition pour l'Opéra Buffa. Bassi fait rire dans le rôle d'Uberto; mais son genre tient trop à la manière italienne: quelle différence entre lui et Barilli! celui-ci est véritablement bon co-

mique; Bassi n'offre le plus souvent qu'une caricature grotesque.

Les débuts de Mme Dalmani sont interrompus; on jugera mieux de cette actrice quand son état lui permettra de reparaître sur la scène, où on ne l'a encore entendue que dans l'opéra peu suivi de *Romeo et Juliette*. Sa voix est agréable, sa méthode est bonne; si elle est née en France, ce n'est pas une raison pour dédaigner son talent.

Des indispositions ont suspendu le cours des représentations de *la Leçon de Danse* ou *Lequel des deux à raison*, comédie nouvelle de M. Dumaniant, et de *la Dona di Genio volubile*. (la Femme capricieuse), opéra de Portogallo: je parlerai de ces deux ouvrages quand ils reparaîtront sur la scène. MARTINE.

La Classe des Beaux-Arts de l'Institut a élu, à l'unanimité, dans sa dernière séance, M. Monsigny en remplacement de feu Grétry.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Programme des prix proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

Le sujet du prix proposé pour 1813 était l'éloge de Philibert-Delorme, architecte lyonnais du XVIe siècle. Les concurrens devaient s'attacher à faire connaître l'état où Delorme trouva l'architecture, et à établir, par des preuves tirées, soit de ses écrits, soit des monumens qu'il a dirigés, l'influence qu'il a exercée sur la régénération de l'architecture, et principalement sur la construction. Toutes les conditions du programme n'ayant point été remplies dans le seul Mémoire qui soit parvenu à l'Académie, le prix n'a pas été décerné, et le même sujet est remis au concours pour 1814. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 600 fr.

L'Académie met au concours pour la même année la question suivante :

« La belle expérience de Lyon a prouvé que l'air atmosphérique, subitement et fortement comprimé, laissait échapper une lumière vive, facilement visible dans l'obscurité. D'autres expériences faites

dans la même ville (1) ont donné lieu de penser que cette propriété d'être lumineux par la compression appartient exclusivement au gaz oxigène, et qu'elle ne se manifeste dans quelques autres gaz qu'autant qu'il est mêlé avec eux en plus ou moins grande proportion. Enfin, on sait encore qu'un éclair instantané a été quelquefois aperçu au moment où l'on tirait dans l'obscurité un fusil à vent fortement chargé. L'Académie, pour compléter les connaissances acquises sur ce sujet, demande, 1° que l'on détermine quelle est l'altération qu'éprouvent le gaz oxigène et l'air atmosphérique par le dégagement de la lumière; 2° qu'on fasse connaitre ce qui arrive dans les gaz azote, hydrogène et acide carbonique purs et sans aucun mélange d'air atmosphérique, lorsqu'ils sont vivement comprimés; 3° enfin qu'on recherche de même ce qui se passe dans tous les gaz, lorsqu'ils éprouvent subitement une grande dilatation. »

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Les mémoires doivent être écrits en latin, en français ou en italien, et porter en tête une devise ou épigraphe, répétée dans un billet cacheté, contenant les noms, qualités et demeures des auteurs.

Ils doivent être envoyés francs de port, avant le 30 juin 1814, à M. Mollet ou à M. Dumas, secrétaires, ou à tout autre membre de l'Académie.

Les prix seront décernés, en séance publique, le dernier mardi du mois d'août.

A la même époque seront distribué les prix d'encouragement, fondés par S. A. S. Mgr. le prince Lebrun, et destinés aux artistes qui aurait fait connaître quelque nouveau procédé avantageux pour les

---

(1) Une commission formée dans le sein de l'Académie, et chargée de comparer ensemble les divers gaz sous le rapport dont il s'agit ici, a reconnu, après des essais multipliés, qu'on obtenait par la compression du gaz oxigène une lumière très-vive et très-belle; que la lumière était moins brillante dans l'air atmosphérique; qu'elle était encore sensible dans le gaz hydrogène, lorsqu'il était mêlé d'un peu d'air commun; mais qu'elle était tout-à-fait nulle dans ce gaz, ainsi que dans les gaz azote et acide carbonique, lorsqu'ils étaient parfaitement purs, et qu'ils ne contenaient aucune portion de gaz oxigène. La compression a été la même dans tous les cas. La force employée a toujours été celle qu'un homme peut développer, lorsqu'il est solidement appuyé.

manufactures lyonnaises ; tels que des moyens pour abaisser le prix de la main-d'œuvre, pour économiser le tems, pour perfectionner la fabrication, pour introduire de nouvelles branches d'industrie, etc.

Les artistes qui veulent concourir peuvent s'adresser, dans tous les tems, à M. Mollet ou à M. Dumas, secrétaires, où à MM. Cochet, Eynard et Picard, composant la commission spéciale chargée de recueillir les nouvelles inventions et les procédés utiles.

L'Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du Département de la Somme, a tenu, le 16 août dernier, sa séance publique à l'hôtel de la Mairie.

M. Cornet-Dincourt, directeur, a ouvert la séance par un discours, dans lequel il a démontré qu'il est essentiel que, pour la perfection de leurs ouvrages, les gens de lettres soient unis entre eux par les liens de l'amitié.

Il a dit que l'Académie avait proposé pour sujets des prix à distribuer en cette séance :

1°. D'indiquer un régime propre à améliorer le sort des enfans abandonnés, lesquels sont livrés à des meneurs et des nourrices, qui spéculent sur leur vie, et trouvent dans leur mort le moyen de renouveler leurs odieux bénéfices ;

2°. Le récit épique de l'hommage rendu par Edouard, roi d'Angleterre, à Philippe de Valois, roi de France, dans la cathédrale d'Amiens, le 6 juin 1329 :

Qu'aucun des ouvrages adressés à l'Académie n'ayant paru digne d'être couronné, elle remettait ces deux sujets au concours, en invitant les auteurs des pièces de vers, qui lui ont été adressées, à les reproduire, après leur avoir donné de nouveaux développemens et fait disparaitre les taches qui les déparent.

Ces pièces ne pourront avoir moins de cent vers.

M. le directeur a dit encore que l'Académie décernerait un troisième prix à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

« Exposer les avantages et les dangers de l'usage de l'arsenic dans les maladies cancereuses. »

Les prix consisteront en une médaille d'or.

Les mémoires seront adressés, francs de port, avant le 1er juillet prochain, au secrétaire perpétuel.

L'auteur mettra en tête de son mémoire une devise, qui sera répé-

tée sur un billet cacheté, où il fera connaître son nom et sa demeure. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où l'auteur aura remporté le prix.

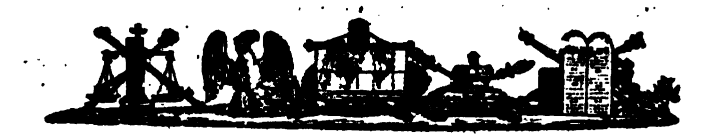
M. Limonas, secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de M. De la Morlière et celui de M. l'abbé Pommyer de Rougemont, académiciens décédés depuis la dernière séance publique.

MM. De la Morlière et Facquez ont prononcé leurs discours de réception. Le premier a démontré l'utilité des Sociétés savantes et littéraires dans les villes de commerce.

Le second a exposé les progrès que la chimie a fait dans le dix-huitième siècle, et les nombreuses applications qui en ont été faites aux arts et aux phénomènes de la nature.

M. Cornet a répondu aux deux récipiendaires.

M. De Pioger a terminé la séance par la lecture de trois fables, qui avaient pour sujet: *les Deux Montres*, *les Deux Chiens*, *le Chien et le Corbeau.*



POLITIQUE.

Les Turcs ont recommencé contre les Serviens une guerre que ces peuples soutiennent avec une opiniâtreté et une énergie extraordinaires. Ils sont retranchés sur la Morawa, depuis la prise de Kladowa où les Turcs ont fait un riche butin. C'est là que le grand visir a fait sa jonction avec le corps de Recseb Aga, et qu'il a envoyé des partis jusque sur les bords de la Morawa. En se portant en avant, les Turcs ont été la cause de l'incendie d'un grand nombre de rivages. Le général autrichien commandant sur les frontières du Bannat et de la Slavonie, a renforcé son cordon. Les fugitifs serviens trouvent un asile derrière ce cordon; on forme des corps de ceux qui sont en état de porter les armes. Leur réunion a lieu à Temeswar, sous les ordres du colonel Michalaowitz. La peste a recommencé ses ravages en Turquie; on la regarde comme très-affaiblie à Malte. Le fameux pacha de Janina paraît vouloir profiter de l'occupation que les Serviens donnent aux Turcs pour étendre son territoire et établir son indépendance.

Les papiers anglais n'ont offert aucune nouvelle importante. On a appris à Londres la défaite de lord Bentinck par le maréchal duc d'Albufera, et que les armées de lord Wellington et du maréchal Soult étaient dans les mêmes positions. Les Danois ont soutenu divers engagemens dans la Baltique avec les Suédois, et leur ont fait essuyer des pertes notables.

Les dernières nouvelles du quartier-général du prince vice-roi sont du 14. Il était à Gradisca : le corps de droite occupait la ligne de l'Isonso, appuyant fortement sa droite à Caporetto. Le corps de gauche, commandé par le général Grenier, défend les débouchés de la vallée de la Fella. L'ennemi a fait de vaines tentatives pour prendre Grado; il a été repoussé avec une perte notable. Ce fort a une garnison suffisante et une forte réserve à Aquilée. Quelques troupes ennemies se sont montrées dans les montagnes de la Haute Piave, mais tous les points de la ligne sont suffisamment observés et défendus.

Dans ces circonstances, et suivant l'exemple de prévoyance donné par le sénatus-consulte français, le prince vice-roi a ordonné la levée de 15,000 conscrits pris sur les années antérieures, qui devront être arrivés aux depôts indiqués dans le plus bref délai. Ce décret a été accompagné de la proclamation suivante.

« Peuples du royaume d'Italie,

» Vous avez été les heureux témoins des premiers exploits du Héros qui préside à nos destinées. Vous en êtes plus constamment présens à sa pensée et plus chers à son cœur.

» A peine il eut relevé de ses mains triomphantes, le trône de Charlemagne que ce trône fut affermi, et le fut pour *jamais*.

» Tous les Français jurèrent de le mantenir et de le défendre; ils ont été fidèles à leurs sermens.

» Mais ce que l'Empereur avait fait pour la France ne suffisait pas à sa grande ame. Il ne pouvait être insensible au sort de l'Italie. Son premier vœu fut de vous rendre à vous aussi votre ancienne existence et votre antique renommée.

» Il plaça sur sa tête la Couronne de fer trop long-tems oubliée, et les voûtes de votre temple retentirent de ces paroles mémorables : *Dieu me l'a donné, gare à qui la touche!*

» Ces paroles excitèrent votre enthousiasme et même votre orgueil. Vous en appréciâtes le véritable sens et vous répétâtes alors d'une voix unanime : *Dieu la lui a donnée, gare à qui la touche* !

» Dès ce moment le royaume d'Italie exista; dès ce moment les Italiens recréés se ressouvinrent de la gloire de leurs ancêtres; dès ce moment aux yeux de l'Europe étonnée, ils marquèrent leur place au milieu des nations les plus honorées.

» Italiens, je vous connais : vous aussi vous serez fidèles à vos sermens.

» Un ennemi qui long-tems vous a tour-à-tour asservis, et qui dans les siècles passés avait le plus contribué à vous diviser, afin de n'avoir jamais à vous craindre, n'a pu voir sans inquiétude et sans jalousie et vôtre résurrection et l'éclat dont elle s'environnait.

» Pour la troisième fois, il ose menacer aujourd'hui votre territoire et votre indépendance.

» Vous avez vaillamment concouru à réprimer ses premiers efforts. Vous ne tarderez pas à le faire repentir du troisième.

» Combien de nouveaux motifs excitent aujourd'hui votre patriotisme et votre vaillance !

» Vous n'avez pas oublié ce que vous étiez il y a douze ans. Vous êtes dignes de sentir ce que vous êtes devenus depuis.

» La main qui vous recréa, vous a donné les institutions les plus nobles et les plus généreuses. Ces institutions font à la fois votre orgueil et votre félicité ; vous ne souffrirez pas qu'on ose essayer de vous les ravir.

» Italie ! Italie ! Que ce nom sacré, qui dans l'antiquité enfanta tant de prodiges, soit aujourd'hui notre cri de ralliement !

» Qu'à ce nom vos jeunes guerriers se lèvent ; qu'ils accourent en foule pour former à la Patrie un second rempart, devant lequel l'ennemi n'osera pas même se présenter.

» Il est toujours invincible le brave qui combat pour ses foyers, pour sa famille, pour la gloire et l'indépendance de son pays.

» Que l'ennemi soit forcé de s'éloigner de notre territoire, et puissions-nous bientôt dire avec confiance à notre Auguste Souverain : *Sire, nous étions dignes de recevoir de vous une Patrie ; nous avons su la défendre.* »

Les partisans russes n'ont fait sur le territoire westphalien qu'une très-courte apparition, qu'ils ont signalée par d'indignes pillages. Le 9 octobre, le général Alix, lieutenant de S. M., a amené un corps de troupe nombreux dont les Russes n'ont pas attendu la présence ; de nombreuses colonnes parcourent le pays et sont échelonnées depuis Freyberg. Le roi de Westphalie a congédié de son service quelques personnages qui n'avaient pas payé ses bienfaits par leur reconnaissance et leur fidélité. Le ministre de la justice Siméon a reçu sa démission dans les termes les plus honorables pour ses lumières, ses services et son dévouement à la personne du roi. Le ministère de l'intérieur et celui des finances ont été réunis provisoirement. Cassel et la Westphalie sont tranquilles, délivrés et proté-

gés par des forces imposantes. Le 11 et le 12, les corps du prince de la Moskowa, du roi de Naples, et du duc de Castiglione, ont remporté des avantages signalés sur l'ennemi dans les diverses directions où il s'est rencontré. Ils lui ont fait près de 4000 prisonniers qui ont été conduits au quartier-général de l'Empereur. Les communications sont rétablies avec Francfort; on attend incessamment des nouvelles officielles. Les détails suivans donnés à Bareuth sont assez authentiques pour y suppléer provisoirement.

« L'ennemi, est-il dit dans une lettre du 10 octobre, n'ose se mesurer en bataille rangée avec les Français, il cherche à faire une guerre de parti, envoie des détachemens sur les routes, réussit quelquefois à entraver les communications, mais ce n'est jamais qu'une chose passagère; les Français reviennent, la sûreté des chemins est bientôt rétablie, et les courriers arrivent. Le seul inconvénient qui en résulte, c'est que notre correspondance directe par Leipsick se trouve de tems à autre arriérée; mais la route de Bamberg, par la forêt de Thuringe à Weymar et Jena, et delà à Naumbourg, Weissenfeld et Leipsick, est absolument libre, et, par ce moyen, nous avons toujours des nouvelles assez fraîches du théâtre de la guerre.

L'armée qui couvrait la marche de Brandebourg s'étant avancée sur l'Elbe, s'était partagée en plusieurs corps, et occupait une ligne fort considérable. Un de ces corps, composé de troupes prussiennes, était sous les ordres du général Bulow; un corps suédois était commandé par le général Stedingk; deux corps russes étaient sous les ordres des généraux Winzigerode et Woronzow; enfin un corps prussien, commandé par le général Tauenzien, placé sur les frontières de la Basse-Lusace, avait envoyé quelques bataillons pour renforcer le corps de Bulow. Tous ces corps ont pour général en chef le prince héréditaire de Suède. Le général Bulow avait conçu le projet insensé de s'emparer d'un coup de main de la forteresse de Wittemberg; il avait apparemment oublié que les Russes, à l'ouverture de cette campagne, en avaient formé le siége régulier, et avaient échoué dans leur entreprise, quoique la place ne fût pas aussi fortifiée qu'elle l'est maintenant. Pour exécuter son dessein, le général Bulow avait fait passer sur la rive gauche de l'Elbe, à Wartenbourg, une partie de son corps; mais ce détachement était à peine arrivé, qu'il fut attaqué,

battu, par le général comte de Lobau, et rejeté avec une perte considérable sur la droite de l'Elbe.

» Le général suédois avait établi son quartier-général à Rosslau, et ses opérations paraissaient dépendre de celles des autres généraux.

» L'avant-garde du comte de Woronzow et le corps du comte de Winzigerode, ayant passé l'Elbe à Acken, s'étaient répandus dans la campagne, lorsqu'ils furent attaqués à l'improviste par le général comte Reynier. Ils furent repoussés sur tous les points et perdirent un bon nombre de prisonniers. Le prince de la Moskowa reprit Acken. Les retranchemens que l'ennemi y avait établis, furent rasés. Les deux rives de la Saale furent également purgées de toute espèce de partisans.

» Pendant ces mouvemens, le prince héréditaire de Suède était avec son quartier-général dans la ville de Zerbst, sur la droite de l'Elbe. C'est ainsi que les alliés ont été trompés dans leurs calculs.

» On sait actuellement d'une manière positive que le général Lefebvre-Desnouettes, après avoir battu le général Thielmann, vers la fin du mois dernier, entre Altenbourg et Zeits, s'est vu attaqué tout à-la-fois par les débris de ce corps, par l'hetman des cosaques Platow et le colonel autrichien Mensdorf, sans qu'on ait pu le forcer dans sa position. Il s'est maintenu envers et contre tous à Zeits, et il a donné le tems au prince Poniatowsky de se porter sur Penig, ce qui a obligé le général Platow de revenir bien vite à Chemnitz, pour éviter d'être coupé. Les ennemis ont perdu beaucoup de monde dans ces affaires.

» Suivant les derniers avis, le maréchal duc de Castiglione avait son quartier-général à Jéna. La route de Naumbourg à Leipsick est parfaitement libre. Des détachemens de cavalerie française était à Gera et à Zeits. »

Les lettres de Francfort sont du 16. L'Empereur était à Eulembourg près de Leipsick, offrant depuis plusieurs jours la bataille à l'ennemi, qui se garde de l'accepter. S. M. jouissait d'une parfaite santé.

S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu à l'occasion du discours émané du trône, et du sénatus-consulte relatif aux nouvelles levées, les hommages et l'expression du dévouement de la bonne ville de Paris, représentée par son corps municipal, ayant à sa tête M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine. Les adresses à S. M. arrivent de toutes

parts; le *Moniteur* les consigne comme les dépositaires fidèles des sentimens de tous les Français, comme les garans des sacrifices qu'ils sont prêts à faire pour maintenir la gloire de nos armes et l'intégrité de l'Empire.

S.....

ANNONCES.

Description de la Lembertine, machine à pétrir le pain, suivie de quelques observations sur les levains; par Arsenne Thiébaut-de-Berneaud, rédacteur-général de la *Bibliothèque des Propriétaires ruraux*, membre des Sociétés d'Agriculture de Lyon. de Rome. Vienne en Autriche, du Calvados, de la Haute-Saône, de la Marne, de Lot-et-Garonne, de la Loire-Inférieure, de Vaucluse, etc., etc. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. S.-G., et chez M. Lembert, boulanger, rue du Mont-Blanc, n° 3.

Instruction pour traiter, sans attelles, les fractures des extrémités, principalement celles qui sont compliquées, et celles du col du fémur, d'après la méthode inventée par M. Sauter, avec la description de nouveaux instrumens pour la ligature des polypes. Traduction libre de l'allemand, faite par le docteur Mayor, chirurgien de l'hospice cantonnal, membre du grand conseil et du conseil de santé du canton de Vaud. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22; et à Genève, chez le même, imprimeur-libraire.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

Nº DCXLI. — *Samedi* 30 *Octobre* 1813.

POÉSIE.

CHANT DE GUERRE ET DE PAIX,

Tiré d'une Nouvelle pastorale, *faisant partie d'un ouvrage en trois volumes in-12, qu'on imprime en ce moment et dont le titre est :* Nouvelles parisiennes, *ou* les Mœurs modernes.

O France, ô ma belle patrie !
Pour tout Français objet d'amour,
Pour l'univers objet d'envie,
Je dois te dévouer ma vie,
Puisque tu m'as donné le jour. . . .

J'entends la voix toute puissante
D'un prince ton libérateur ;
Contre une ligue renaissante
S'élance l'aigle conquérante,
Suivons son vol au champ d'honneur.

Dans ses champs, près de sa chaumière,
Le berger goûte un doux repos ;
S'il faut quitter la pannetière,
Pour ceindre une armure guerrière,
Le berger devient un héros.

N

Allemands, Bretons et Tartares,
Envahissent nos beaux États
Dans leurs espérances bizarres :
Repoussons ces hordes barbares
Au fond de leurs affreux climats.

Les déserts, ni l'âpre froidure,
N'épouvantent point des Français :
Nous tiendrons tête à la nature
Si contre nous elle conjure
Et nous dispute nos succès.

Rien n'arrête, rien ne maîtrise,
L'élan d'un peuple belliqueux :
La paix par le prince promise,
Bientôt par ses armes conquise,
Suivra son char victorieux.

Alors renaîtra l'allégresse
Au sein des timides parens ;
Et pour la première maîtresse
Eprouveront la même ivresse
Nos guerriers braves et constans.

A la rose de l'hyménée
Unissant le noble laurier,
Par cette chaîne fortunée
Ils fixeront leur destinée
Auprès du paternel foyer.

E. F. BAZOT.

LE ROSSIGNOL.

FABLE.

UN beau jour de printems, sous le naissant feuillage,
Un jeune rossignol enchantait le bocage
De ses accens mélodieux,
Dignes de la lyre des Dieux.
Le serin pétulant et la tendre fauvette
Admiraient cette voix si brillante et si nette
Qui semblait ajouter aux charmes du printems.

Le merle et le moineau, vils oiseaux sans talens
Que dévorait la jalousie,
Des chants du rossignol étaient seuls mécontens,
Et prétendaient flétrir sa divine harmonie
Par leur haine insensée et leurs cris insultans.
D'abord, à leurs brocards il ne fut pas sensible,
Et ranimant l'essor de son talent flexible
De ses nobles succès il prolongea le cours.
Mais, enfin, rebuté, las de chanter toujours
Sans pouvoir apaiser et désarmer l'envie,
A de sombres chagrins abandonnant ses jours
Il eut bientôt perdu la vie.
Alors les oiseaux détracteurs
Changeant de ton et de langage,
Dirent que jamais le bocage
Ne s'était embelli de talens plus flatteurs,
D'accens plus enchanteurs,
Et que du rossignol éternisant la gloire,
Il fallait célébrer ses chants et sa mémoire
Par les plus éclatans honneurs.

Hélas! de l'homme de génie
Tel est presque toujours le sort:
Persécuté pendant sa vie,
Déifié quand il est mort.

ARMAND-DELILLE.

LE NOUVEAU DÉMOCRITE,

OU ENCORE UN SUJET DE RIRE.

Air: *Encore un quarteron, Claudine.*

Loin de vouloir médire
De tout ce que l'on fait,
La gaîté qui m'inspire
M'offre dans chaque objet
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

L'innocente Palmyre
Est prise au trébuchet;

Quel effet va produire
L'embonpoint du corset ?
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Duperron qui s'admire
Dans son cabriolet,
Jadis, je l'entends dire,
Par derrière grimpait;
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Que l'usurier Vampire
Porteur de mon billet,
Quand l'échéance expire
M'adresse son protêt,
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

On voit Zoïle écrire
Selon son intérêt;
Ce matin il déchire
Ce qu'hier il prônait;
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Pleurant pour nous séduire,
Trissotin satisfait,
En scène va produire
Un drame à grand effet.....
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Dans son joyeux délire,
Lorsque Buteux-Cadet (*)
Fredonne sur sa lyre

(*) M. Désaugiers, auteur des *Cadets-Buteux*.

Quelque nouveau couplet ;
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Lise a pris tant d'empire
Sur son mari benêt,
Qu'il se laisse conduire
Et prouve ce qu'il est.....
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Le traiteur Dur-à-cuire
Qui nous sert un civet,
Avec soin en retire
La tête du minet ;
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

Ce vieillard fait construire
Et forme maint projet,
Quand la mort vient lui dire :
Fais vite ton paquet.
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

S'il faut du sombre empire
Faire enfin le trajet,
Loin que ma joie expire,
Je dirai sans regret :
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet......

De mes vers on admire
La finesse, le trait ;
N'allez pas me dédire,
Car pour moi ce serait
Encore un sujet
De rire,
Encore un sujet.

ARMAND-SÉVILLE, *Convive des soupers de Momus.*

LE MOT D'ORDRE.

DAMIS est-il chez lui? je viens pour de l'argent...
— Hélas! vous tombez mal, car mon maître est absent.
—Bien sûr.—Ah! c'est très-sûr.—Comment vais-je donc faire?
Cet argent...— Est pour lui!.. C'est bien une autre affaire;
Eh! que ne parliez-vous? En ce cas demeurez,
Je vais vous annoncer. Entrez, Monsieur, entrez.

CHARLES MALO,
Convive-fondateur des soupers de Momus.

ÉNIGME.

DEUX belles portant même nom,
Et d'égale condition,
Chacune ayant le feu pour père,
Résident l'une en l'air et l'autre sur la terre.
Fragiles toutes deux, mises à l'unisson,
Elles n'ont l'une qu'un bouton,
Et l'autre qu'une boutonnière.
La voix de l'une est toujours claire,
Et l'autre a quelquefois une voix de tonnerre.
Fidèle à la religion,
L'une des deux en fait profession,
En recevant le saint baptême;
De l'autre il n'en est pas de même;
Car, d'une indifférence extrême,
On la voit passer sans soucis,
Ses jours au sein et des fleurs et des fruits.

S........

COUPLET LOGOGRIPHE.

Air: *Du haut en bas.*

A la beauté,
Sur quatre pieds je rends hommage;
A la beauté,
Je plais par ma témérité.

Mon chef a bas, il n'est outrage,
Qu'en arrivant je ne ménage
A la beauté.

HILAIRE L. S.

CHARADE.

Peu jaloux d'obtenir mon dernier d'une amie,
Le joueur malheureux, qu'un seul désir conduit,
Se voit par mon premier réduit
A traîner dans mon tout sa déplorable vie.

Par le même.

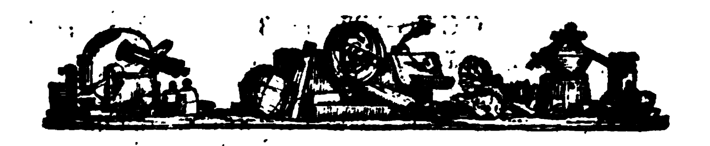
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de la Chanson Enigmatique est *Caprice*.

Celui du Logogriphe est *Chaîne*, dans lequel on trouve : *haine*, *Caen*, *Nice*, *Caïn*, *Chine*, *niche*, *âne*, *an*, *Ain*, *huissier à la chaîne*.

Celui de la Charade est *Basson*.



SCIENCES ET ARTS.

Théorie élémentaire de la botanique, ou *Exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux*; par M. A. P. Decandolle, professeur de botanique aux facultés de médecine et des sciences de Montpellier, etc., etc. — Un vol. in-8° de plus de 500 pages. — Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. — A Paris, chez *Déterville*, libr., rue Hautefeuille, n° 8; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, même rue, n° 23.

Réunir dans un ouvrage élémentaire les principes d'une science et les lois d'après lesquelles ses préceptes doivent être établis, est une entreprise qui paraîtra peut-être bien hardie aux hommes éclairés qui réfléchiront sur ce titre de *Théorie élémentaire* que M. Decandolle a donné à l'ouvrage dont nous allons essayer d'offrir ici l'analyse.

Nous ne pouvons nous dissimuler le grand obstacle que présentait l'exécution d'un pareil projet. Un maître qui appelle dans la discussion des principes de la science qu'il veut transmettre, le disciple qu'il ne peut supposer initié aux élémens de cette étude, outre la difficulté de se faire aisément comprendre, n'a-t-il pas à craindre qu'on lui reproche quelquefois de ne pas s'astreindre aux règles dérivées de principes qui ne seraient pas d'accord avec toutes les connaissances de détails.

D'un autre côté nous avouerons qu'il est difficile à un homme doué d'une grande pénétration de présenter d'une manière dogmatique les élémens d'une science, d'en faire connaître le langage, d'exposer historiquement les qualités et les propriétés des objets qui sont de son ressort, sans qu'il se voye, presqu'involontairement, entraîné à développer toutes les considérations générales que ses réflexions ont dû lui suggérer, sur-tout quand il

les croit propres à hâter les progrès de la science et à en faciliter l'enseignement.

Cependant celui-là seul a le droit d'établir ou de réformer la théorie d'une science qui a fait de l'examen de ses détails l'étude la plus approfondie ; tout autre, s'il veut écrire d'une manière générale sur ce sujet, répètera ce qu'il aura appris ailleurs, ou donnera le roman d'une théorie spéculative que quelques faits suffiront pour détruire. Dans le premier cas seulement, l'ouvrage ne sera bon que pour le disciple qui saisira peut-être mieux sa méthode d'exposition ; mais la science et l'élève en resteront au point où l'auteur avait été conduit lui-même : dans le second, l'ouvrage sera un malheur pour la science dont il aura retardé les progrès.

Ces réflexions sont sur-tout applicables aux élémens des sciences qui ont pour objet la connaissance exacte des faits. Comme tôt ou tard il faut être d'accord sur les faits, les théories n'en peuvent être que l'expression générale.

Ce n'est donc pas une des moindres preuves de l'état de perfectionnement de la botanique en particulier, que cette confiance, cette candeur avec lesquelles l'un des hommes qui en a le mieux mérité par ses travaux de détails vient s'expliquer avec franchise, discuter sans passion, et se déclarer ensuite publiquement sur la valeur qu'il faut accorder à tel ou tel de ses principes ; en même tems qu'il donne un ouvrage élémentaire essentiellement remarquable par la méthode, la clarté des définitions et l'immense étendue du savoir.

Dans une courte introduction où brillent la précision du style, la netteté de l'esprit et la bonne logique, l'auteur assigne d'abord à la science des végétaux le rang qu'elle doit occuper parmi les connaissances humaines. Il expose le rôle que la végétation remplit dans l'économie générale de la nature, il considère les plantes comme destinées à élaborer médiatement la nourriture des animaux. Il indique ensuite la différence que l'organisation comparée semble établir entre les études de la botanique et de la zoologie pour ne pas transporter, comme il le dit, les théories de l'une dans l'autre, sans un mûr examen.

M. Decandolle considère ensuite l'histoire naturelle du règne végétal dans son ensemble, et il montre qu'elle doit se diviser en trois parties; 1° la botanique, improprement limitée par quelques auteurs, à l'art de décrire, de reconnaître et de classer les plantes; 2° la botanique organique ou physique végétale qui étudie la structure des végétaux, les fonctions et les usages de leurs différens organes, leurs maladies, leur habitation géographique; 3° la botanique appliquée à l'agriculture, à la médecine, à l'économie et aux arts, et même à l'histoire.

L'auteur regarde comme l'une des causes qui ont le plus retardé les progrès de la science, cette séparation établie entre la botanique et la physiologie végétale, distinction dont les physiologistes et les zoologistes sentent également aujourd'hui tous les inconvéniens dans l'étude des êtres organisés.

Exposer les principes de la classification naturelle, enseigner l'art de décrire et d'étudier les végétaux : tel est le but de l'ouvrage que nous analysons. Il se trouve en effet divisé en trois parties : la connaissance des classifications et l'art de décrire les plantes.

Dans la première partie, rejetée à la fin de l'ouvrage, parce qu'elle n'était pas susceptible d'une lecture suivie, on trouve exposés dans le plus grand détail les termes consacrés jusqu'à ce jour dans le langage des botanistes. A l'aide de signes typographiques convenus, les mots essentiels sont faciles à reconnaître : afin que l'élève juge de leur importance, ces termes se rapportent à trois classes, les noms des organes et de leurs parties élémentaires, ceux qui servent à désigner leur action, enfin toutes les expressions caractéristiques ou les mots didactiques qui sont relatifs à l'art d'étudier les végétaux et à faire connaître les modifications principales de leurs formes.

Cette partie est terminée par une table alphabétique très-détaillée où chacune des expressions se trouve relevée, afin que l'élève puisse recourir au besoin à l'explication qui se trouve dans l'ordre méthodique que l'auteur a suivi avec un art étonnant. Nous ne devons pas non plus oublier de dire que dans chaque définition on ne sait ce

qu'on doit le plus admirer ou de la clarté du style, ou de la simplicité dans le choix des termes explicatifs qui rarement exigent des recherches ultérieures, sorte de mérite qu'on rencontre rarement dans les ouvrages de ce genre.

Nous croyons devoir donner dans notre analyse beaucoup plus de détails sur la seconde partie de l'ouvrage qui présente des considérations générales importantes, développées savamment d'après un grand nombre de faits de détails, dont plusieurs sont indiqués ici pour la première fois, et qui sont réunis de manière à convaincre le lecteur attentif de la nécessité des conséquences que l'auteur en a tirées.

Cette partie de l'ouvrage, qui comprend la THÉORIE DES CLASSIFICATIONS a été divisée par l'auteur en trois livres principaux, dont le premier renferme des considérations sur les classifications; le deuxième la théorie de la classification naturelle; le troisième des réflexions sur les divers degrés d'association qu'on observe entre les végétaux.

Dans le premier livre, M. Decandolle, après avoir établi qu'aucune science n'avait plus besoin que l'histoire naturelle, d'ordre et de classification, rappelle que les auteurs de botanique, avant le milieu du siècle dernier, avaient imaginé des méthodes d'arrangement d'après des principes si divers que seulement pour les indiquer, il serait nécessaire de classer les classifications elles-mêmes.

L'auteur essaye cependant de donner une idée de ces principaux moyens. Il rapporte toutes ces classifications à trois buts principaux. Les classifications *usuelles* ou pratiques quand on n'a voulu étudier les végétaux que d'après leurs usages, leurs propriétés, leurs patries; les systèmes, ou méthodes *artificielles*, qui ont offert un moyen facile de découvrir, par l'inspection d'une plante, le nom sous lequel son histoire est exposée dans les livres; enfin les méthodes *naturelles* qui ont cherché à offrir les plantes dans l'ordre que leur nature semble indiquer, en étudiant les rapports réels qu'elles ont entre elles.

Après avoir donné sur chacune de ces méthodes de classification les notions les plus précises ; voici comment il termine le chapitre qui renferme les principes des diverses classifications naturelles. Nous croyons devoir le copier ici, parce qu'il présente en abrégé l'époque la plus importante de l'histoire de la botanique.

« Depuis 1789, la plupart des naturalistes qui, par la disposition de leur esprit, ont été dirigés vers l'étude des rapports, ont pensé que si, en étudiant l'ouvrage des de Jussieu, on pouvait différer avec eux d'opinion sur quelques points en particulier, l'ensemble de ce vaste travail n'en présentait pas moins une marche sage et rigoureuse, des principes justes et féconds, enfin des considérations de détail fines et heureuses. Ils ont donc dirigé toute leur attention sur les moyens de perfectionner les diverses parties de ce grand édifice. M. Ant. Laurent de Jussieu s'est occupé sans relâche des corrections et des additions que son ouvrage réclamait. MM. Lamarck et Ventenat ont examiné avec soin et les meilleurs moyens d'estimer la valeur comparée des caractères, et les changemens que de nouvelles observations devaient apporter dans les limites des familles et des genres.

» M. Desfontaines a confirmé les grandes bases de cette méthode, en les liant avec celles de l'anatomie végétale, au moyen d'une de ces découvertes qui étonnent à la fois par leur simplicité et leur fécondité. MM. Goertner père et fils, Richard et Corréa ont singulièrement perfectionné la connaissance intime des fruits et des graines, et ont ainsi éclairé d'un jour nouveau les organes les plus importans pour la classification naturelle. La plupart des voyageurs, parmi lesquels les noms de MM. Swartz, Labillardière, Desfontaines, Ruiz et Pavon, Humboldt et Bonpland, du Petit-Thouars, Robert Brown doivent être sur-tout cités avec honneur et reconnaissance, ont décrit les végétaux avec un soin inconnu jusqu'à nos jours. Les botanistes sédentaires, tels que MM. l'Héritier, Cavanilles, Valh, Smith, Schrader, Willdenow, Jacquin, Waldstein et Kitaibel, etc., ont, par l'exactitude rigoureuse ou

l'abondance de leurs descriptions, fourni d'importans matériaux pour l'étude des rapports naturels. La connaissance plus approfondie des végétaux cryptogames, que nous devons principalement aux recherches de MM. Hedwig, Bulliard, Persoon, Acharius, Vaucher, Dawson-Turner, Palissot-Beauvois, Weher, Mohr, Bridel, Swartz, etc., a habitué les esprits à la comparaison des formes insolites, et qui n'étaient pas prévues par les systêmes habituels. Les analyses d'anatomie interne de Hedwig, et plus tard celles de Sprengel, Mirbel, Linck, Treviranus et Rudolphi, nous ont mis à portée de déterminer avec plus de rigueur certaines circonstances de la structure végétale, plusieurs monographies, etc. Je dois encore compter au nombre des causes qui ont influé sur l'amélioration des méthodes botaniques, les perfectionnemens importans que la classification zoologique a reçus, principalement par les travaux philosophiques de M. Cuvier, travaux qui ont réagi sur quelques parties de la botanique elle-même, et dont je m'honore d'avoir profité. En un mot, des ouvrages si nombreux et si importans ont été présentés sur toutes les branches de la science, qu'il devient nécessaire de recueillir les principes de la méthode naturelle, non en suivant strictement tel ou tel auteur, mais en profitant de toutes les observations récentes. »

Avant de développer la théorie des classifications naturelles, qui fait le sujet du second livre, l'auteur remarque avec raison que cette partie importante de la botanique n'a pas été encore convenablement exposée dans les ouvrages, même dans ceux qui ont fait faire à cette science les plus grands progrès. C'est ce qui paraît l'avoir sur-tout excité à traiter ce sujet nouveau et extrêmement difficile d'une manière très-méthodique.

Il montre d'abord que l'esprit des diverses sortes de classifications tient non à la forme qu'on y adopte; mais au but qu'on s'y propose. Partant de ce principe, il en déduit les règles de la méthode naturelle qui est fondée sur l'importance des organes : afin d'estimer, dit-il, cette importance, il ne faut comparer entr'eux que des organes d'une même nature, car s'ils sont soumis à une

hiérarchie, elle ne peut être appréciée que dans ceux qui appartiennent à une même fonction. Or la *végétation* ou la nutrition qui constitue la vie de l'individu, et la *reproduction* qui conserve l'espèce, sont les deux grandes et uniques fonctions des plantes.

Les classifications qui seraient fondées sur l'une ou sur l'autre série des organes appartenans à ces deux fonctions, seraient à la vérité également naturelles; mais comme les organes reproducteurs sont les mieux connus, parce qu'ils sont presque tous extérieurs, on a établi sur la reproduction des plantes une classification plus complète, plus rigoureuse, et par cela même plus certaine.

Après avoir déterminé l'importance comparative des organes de la fructification, l'auteur les range dans l'ordre suivant : 1° l'embryon; 2° les organes sexuels mâles, femelles; 3° les enveloppes de l'embryon; 4° les enveloppes des organes sexuels; 5° les organes accessoires.

Cet ordre étant fixé, il faut avoir des règles certaines pour apprécier la vraie nature des organes, car souvent une partie remplit les fonctions d'une autre, et les changemens de formes, de positions, et même d'usages, peuvent donner lieu à de graves erreurs, si l'on ne considère entre deux plantes que l'on compare, leur *symétrie* (expression de Linné), ou le système général de leur organisation. Ces causes d'erreurs, suivant M. Décandolle, tiennent ou à des avortemens qui altèrent la forme des organes, ou à des adhérences qui modifient le nombre ou la position de certaines parties.

L'étude des monstruosités et la recherche de l'analogie éclairent ici beaucoup l'observateur. C'est ainsi qu'on reconnaît bientôt les étamines changées en nectaires dans les ancolies ou en pétales dans la plupart des fleurs doubles, comme les roses, les renoncules; les styles métamorphosés en pétales dans les anémones; les calyces prenant la forme de feuilles et d'aigrettes; les grappes et les folioles transformées en vrilles, les branches en épines, etc.

Selon notre auteur, la plupart des irrégularités dans

les organes dépendent d'un avortement qui aurait eu lieu soit par défaut de sucs nourriciers, soit par excès de nutrition. Les exemples viennent ici se présenter en si grande foule en faveur de cette explication, que sans cette circonstance d'un avortement, il semblerait que tous les êtres organisés devraient présenter la plus grande régularité, et un très-grand nombre d'anomalies apparentes sont ramenées ainsi à des idées d'ordre primitif.

M. Decandolle, qui n'est pas étranger aux connaissances de zootomie, emprunte souvent, comme dans ce cas en particulier, des inductions parfaitement exactes des observations d'anatomie comparée. Voici comment il termine cet article : « Tous ces organes inutiles existent par une suite de la symétrie primitive, et bien loin que leur existence soit un argument contre l'ordre général de la nature; elle en est au contraire une des démonstrations les plus piquantes et dont les conséquences mériteraient le plus d'être analysées, si cette discussion n'appartenait pas davantage à la métaphysique qu'à l'histoire naturelle.

C'est avec les mêmes détails que se trouve développé l'article relatif aux adhérences ou aux greffes d'organes. Il regarde comme des *accidens constans*, en faisant toutefois remarquer la contradiction apparente des mots qui rendent cette idée, la réunion des organes similaires ou tout-à-fait différens.

Ce chapitre relatif aux avortemens et aux adhérences, nous a paru tout-à-fait neuf et des plus savans, quand on le considère dans son ensemble. On remarque sur-tout avec plaisir que l'auteur semble avoir affecté de ne choisir que des exemples connus, afin que les conséquences fussent plus claires et moins contestables. Il indique un certain nombre de théorêmes ou de lois générales déduites de l'observation qui sont tout-à-fait nouvelles, et chacune d'elles aurait pu devenir le sujet d'un mémoire particulier. Telles sont les suivantes :

Dans les organes reproducteurs des plantes, l'unité ne peut exister naturellement que dans le pistil.

Pour les organes conservateurs, l'unité de feuilles ne peut exister naturellement que dans les mono-cotylédones.

Sauf les aberrations produites par soudure ou avortement, le nombre des parties de la corolle est dans un rapport déterminé avec celui des parois du calice, lorsque ces deux systèmes n'offrent chacun qu'un seul rang de parois.

Toute fleur naturellement terminale, droite et solitaire. est régulière, lors même qu'elle appartiendrait à une famille ordinairement irrégulière.

Tous les organes continus sont persistans, tous les organes articulés sont caducs, etc., etc.

Comme la méthode naturelle est fondée sur l'importance des organes, il était indispensable de donner les moyens d'évaluer cette importance, afin d'établir les caractères sur les données les plus certaines : c'est une matière sur laquelle M. Decandolle a présenté beaucoup de considérations qui semblent devoir jeter un très-grand jour sur cette partie de la science.

Dans le troisième livre, l'auteur traite, comme nous l'avons annoncé, des divers degrés d'association qu'on observe entre les végétaux.

Il présente d'abord des considérations générales sur la formation des classes, des familles, des genres, des espèces et de leurs variétés. Voici le résumé qu'il nous donne lui-même des trois chapitres dans lesquels il traite cette matière difficile.

« Une classe est une division primaire du règne végétal fondée sur les organes de première valeur, l'embryon ou ses parties dans les organes reproducteurs, les vaisseaux dans les organes nutritifs, considérés sous deux points de vue seulement, 1° leur présence ou absence; 2° leur situation respective.

Une famille est une association de végétaux formée sur un même plan symétrique quant à leurs organes primaires ou secondaires, c'est-à-dire où tous les organes sont naturellement situés, les uns relativement aux autres d'une manière uniforme.

Un genre est une division des végétaux d'une famille fondée sur des considérations de nombre, de grandeur, de forme ou d'adhérence.

M. Decandolle applique ensuite ces principes à la

distance respective des végétaux ou à leur disposition générale dans le plan de la nature, et telle est la série des neuf classes qu'il obtient.

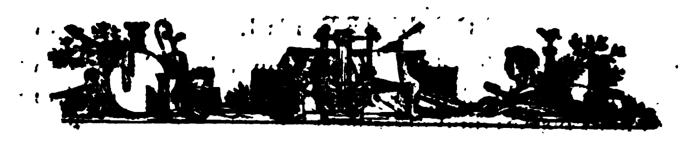
Les dicotylédones polypétales, hypogynes.
Les dicotylédones polypétales, périgynes.
Les dicotylédones monopétales, périgynes.
Les dicotylédones monopétales, hypogynes.
Les dicotylédones apétales ou à périgone simple.
Les monocotylédones phanérogames.
Les monocotylédones cryptogames.
Les acotylédones foliacées et sexuelles.
Les acotylédones aphylles sans sexes connus.

Il expose d'une manière abrégée l'établissement des classes et des familles en présentant une esquisse d'une série linéaire, et par conséquent, selon qu'il en avertit, tout-à-fait artificielle, pour la disposition des cent quarante cinq familles naturelles du règne végétal, dont une douzaine ont été établies par l'auteur.

Enfin la troisième partie de l'ouvrage est destinée à l'exposition de la théorie de la botanique descriptive ou de la phytographie. L'auteur y développe les principes d'après lesquels on doit nommer et décrire les végétaux. Il y traite successivement de la nomenclature, de la synonymie, du style botanique ou de l'art de caractériser les plantes, de la forme des ouvrages de botanique descriptive, enfin il y expose quelques idées sur les moyens de faire connaître les végétaux par le dessin ou par leur conservation en les faisant dessécher.

Cette analyse ne donnera, nous le prévoyons d'avance, qu'une idée bien imparfaite de l'ouvrage; mais on y trouvera le plan de l'auteur, et quelques-unes de ces grandes vues qui seules seraient propres à faire sa réputation, s'il n'était déjà connu dans l'Europe savante comme l'un des plus grands botanistes dont s'honore la France.

C. DUMÉRIL.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGES AUX ANTILLES ET A L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, commencé en 1767 et fini en 1802, par J. B. LEBLOND, médecin-naturaliste, correspondant de l'Institut, etc. —Tome Ier, un vol. in-8°. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Antilles et le continent de l'Amérique méridionale, parcourus par tant de voyageurs, n'ont pas encore été décrits d'une manière satisfaisante. Les colons se sont plaints des assertions hasardées, des erreurs et des mensonges de ceux dont ils avaient reçu la visite, et les métropoles égarées par des récits infidèles, ou des observations inexactes, ont souvent fait de fausses démarches qui leur ont causé des pertes considérables. Cependant rien n'est plus à désirer qu'une bonne description de ces contrées dont les productions sont d'une nécessité absolue, car les découvertes de pays ignorés de nos aïeux, nous ont créé des besoins qu'ils ne pouvaient connaître ; ce qu'ils eussent regardé comme *superflu* est aujourd'hui *chose très-nécessaire* ; et l'homme a doublé ses jouissances en étendant ses conquêtes sur la nature.

Comme de nouveaux goûts exigeaient la possession de ce qui peut les satisfaire ; il se trouva des hommes dont l'amour des richesses excita le zèle. Ils quittèrent leur patrie pour découvrir des régions inconnues, ou pour mieux observer celles qu'on connaissait déjà. Le sol, sa fertilité et ses productions, les mœurs des êtres qui l'habitent, les avantages à retirer des animaux qui y vivent, et les produits qu'on pouvait espérer de l'agriculture, devinrent les principaux objets de leurs études. Ils en consignèrent les résultats dans les relations de leurs courses, et ce fut souvent d'après leurs rapports qu'on établit des colonies nouvelles, qu'on modifia le régime

administratif de celles qui étaient déjà établies et que des particuliers formèrent des établissemens d'agriculture, de commerce ou d'industrie.

Les voyageurs *philosophes* qui vinrent après les voyageurs *négocians*, approfondirent ce que ceux-ci avaient seulement effleuré. Cependant s'ils rectifièrent beaucoup d'erreurs ils en commirent à leur tour de très-graves; car trop souvent ils ne cherchèrent, en étudiant la nature, que les preuves d'un système enfanté dans le cabinet, et mettant ainsi les sottises de la science à la place de celles de l'ignorance ou du faux savoir, ils ne contribuèrent pas peu à donner des notions inexactes sur les pays qu'on avait tant d'intérêt à connaître.

Si la surface du globe avait été parcourue par des hommes tels que les Chardin, les Cook, les Niébuhr, les Volney, les Mungo-Parc, les Saussure, les Forster, les Humboldt, les Olivier, les Sonnini, les Faujas, les Rossel; etc., qui n'en ont visité que quelques parties; nous serions sûrs d'avoir une description fidelle de son état actuel, et de savantes conjectures sur ce qu'il a été antérieurement. Mais depuis Paul Lucas, qui eut le plaisir de fouiller les ruines de la *tour de Babel* et de voir le *diable Asmodée* dans la haute Egypte, jusqu'à ce naturaliste qui a tué les éléphans et les rhinocéros comme nos chasseurs tuent les perdrix ou les lièvres; combien de fables ne nous ont pas débitées une foule de voyageurs, au nombre desquels on compte Bruce, Savary, et d'autres personnages de mérite.

Au reste, les travaux de l'homme et la main du tems, bien plus puissante encore, changent si bien la surface d'un pays, qu'au bout d'un siècle son aspect diffère entièrement. Pendant cette période les déserts se chargent de moissons, les marais deviennent des prairies fertiles, de vastes plaines sont couvertes par les eaux, les conquérans détruisent des villes, et de simples bourgades se changent en cités florissantes. Si le vertueux Penn revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus la contrée dont il fut le bienfaiteur, en la voyant peuplée d'hommes qui affermissent par de sages lois la liberté que leurs armes ont conquise. La Perse n'est plus telle que Chardin

l'a vue, et l'Egypte est bien différente de ce qu'elle fut au tems de Maillet.

Peut-être les voyageurs modernes ne font-ils pas assez attention aux révolutions physiques et politiques qu'ont essuyées les pays où ils voyagent, lorsqu'ils accusent leurs devanciers de légéreté, d'inexactitude et d'ignorance. On ne doit pas se permettre légèrement de semblables accusations, car souvent celui qui en est la victime a bien vu les choses, mais elles ont changé depuis lors.

Examinons maintenant les droits de M. Leblond à la confiance de ses lecteurs. Si d'immenses travaux, fruits de trente années d'observations, suffisent pour la mériter, il peut y prétendre sans crainte, en laissant à ses ouvrages le soin de parler en sa faveur.

Depuis 1767 jusqu'en 1772, il a parcouru les Antilles, les principales villes de la Guyane espagnole, la capitainerie de Caracas, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, et s'est formé une immense collection d'objets d'histoire naturelle qui ont été soumis à l'examen des savans.

De retour en France, vers 1785, il lut à l'Académie des sciences, une suite de mémoires dans lesquels il indiquait les résultats généraux de ses voyages. Deux de ces mémoires ont été imprimés. Le premier traite de l'histoire naturelle de Santa-Fé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade; le second a pour objet le platine, dont on ne connaissait alors ni les mines, ni la manière de les exploiter.

Vers la même époque, le gouvernement le chargea de la recherche du *quinquina* dans la Guyane française. Cette mission fut la cause de son second séjour en Amérique d'où il n'est revenu qu'en 1802.

C'est alors qu'il a lu à l'Institut national plusieurs mémoires, dont l'un qui traite des moyens de civiliser les Indiens de la Guyane française, est digne des méditations de l'homme d'Etat. Les autres, moins importans par leur objet, traitent de l'*indigo*, du *rocou*, de la *canelle*, du *poivre*, du *girofle*, du *coton*, de leur culture et des diverses manipulations que ces plantes exigent. La compagnie savante à laquelle ces mémoires ont été

soumis, en a récompensé l'auteur en lui donnant le titre de correspondant, honneur qu'il avait déjà obtenu de l'Académie des sciences.

Quelque tems après, lorsque les gouvernemens de l'Europe, effrayés des funestes effets de la fièvre jaune, proposaient de grandes récompenses à celui qui trouverait les meilleurs moyens de combattre ce fléau, M. Leblond, qui en avait étudié les ravages sous les tropiques, publia un Traité sur cette fièvre, dans lequel il fait connaître sa nature éminemment putride, les lieux où elle est endémique, et les circonstances qui la rendent contagieuse. « J'ai indiqué, dit-il, les tems qui » favorisent son développement ou qui la font dispa- » raître; les causes pour lesquelles les hommes de toutes » les couleurs et de tous les climats, depuis le noir » d'Afrique jusqu'au blanc des zônes tempérées, sont » plus ou moins susceptibles d'en être atteints. Enfin, » j'ai proposé les moyens de s'en préserver ou de la » combattre avec quelques succès. »

Un travail de cette importance obtint un accueil distingué de la première Classe de l'Institut, qui chargea deux de ses membres, MM. Desessarts et Hallé, d'en faire l'examen. Ces commissaires ont rendu à M. Leblond toute la justice que son zèle, son courage et ses talens méritaient. Nous citerons ici quelques phrases des onclusions de leur rapport.

« Quoique nous ne vous ayons présenté que l'extrait » d'un ouvrage riche en observations multipliées sur » un grand nombre d'objets aussi curieux qu'utiles, » nous croyons cependant vous en avoir assez montré » pour vous mettre en état d'en estimer le mérite. » Nous ajouterons que cette relation est vraiment origi- » nale, n'étant composée que de ce que l'auteur a vu et » fait sans communication avec aucun autre, pendant » un grand nombre d'années consécutives; ayant par » conséquent eu la facilité de vérifier, à plusieurs reprises, » ce qu'il avait observé dans les différentes phases qui se » sont présentées à son examen. »

Tel est le savant dont nous allons faire connaître les Voyages; mais avant d'en commencer l'analyse, nous

avons cru qu'il était nécessaire d'exposer ses titres à la confiance publique. Des talens prouvés par de nombreux ouvrages, un esprit essentiellement observateur, beaucoup de zèle pour l'étude de la nature, un grand courage, sans lequel l'homme qui se trouve dans des pays déserts, ou parmi des peuplades encore barbares, ne peut surmonter les obstacles dont il est sans cesse environné, et des connaissances aussi variées que profondes, voilà les qualités qui distinguent M. Leblond. Il faut avouer qu'il est peu de voyageurs qui puissent en offrir d'aussi solides.

Ce fut en 1766 qu'il quitta la France. Il arriva bientôt sur la côte occidentale de la Martinique. Un Colon, dont il fit connaissance pendant la traversée, lui donna obligeamment l'hospitalité, jusqu'à ce qu'il eût formé un établissement convenable. Ce Colon, qui était chirurgien, engagea le jeune voyageur à étudier la médecine, dont l'exercice est à la fois honorable et lucratif dans les Colonies. Par la suite, M. Leblond, après avoir resté deux ans auprès d'un médecin anglais, acquit les connaissances nécessaires pour exercer avec succès cette utile et noble profession.

L'habitation du Colon hospitalier était située dans les montagnes. C'est là que le voyageur commence ses observations. La constitution géologique des vastes campagnes, qui s'étendent depuis la baie du Fort-Royal jusqu'à la montagne Pelée, la nature du sol, ses productions, les mœurs et l'industrie des hommes qui l'habitent, leurs maladies et leur degré de civilisation, lui fournissent l'occasion de faire une multitude de remarques curieuses.

Le tableau qu'il trace des mœurs des Créoles en donne une idée bien affligeante. Les vices les plus affreux sont très-communs parmi eux, tandis qu'on y rencontre rarement quelques-unes de ces vertus qui consolent l'humanité au milieu de la dépravation générale.

Toute l'éducation d'un jeune Créole consiste à savoir faire des armes. C'est ce qui rendait les duels si fréquens à l'époque où M. Leblond était à la Martinique : « Un homme, dit-il, qui eût refusé une affaire d'hon-

» neur, quel qu'en fût le motif, eût été regardé comme » un lâche, sur-tout par le beau sexe, qui, comme par- » tout, aime les braves et méprise les poltrons. »

Le voyageur attribue ce funeste préjugé qui outrage en même tems la nature et la raison, aux exemples des soldats, à l'ancienne réputation des flibustiers, à la multitude des corsaires, et sur-tout à la facilité d'échapper à la rigueur des lois, en fuyant d'une île dans une autre.

L'éducation en usage dans les colonies est si vicieuse, que les jeunes gens y sont entièrement étrangers aux premières notions des sciences, des lettres et des arts, c'est ce qui déterminait autrefois les riches colons à envoyer leurs enfans étudier en Europe, mais l'éducation fastueuse qu'on leur y donnait était plus propre à dissiper leur fortune qu'à l'augmenter. « De retour aux » Antilles, dit M. Leblond, incapables de conduire » leurs propres affaires, et ne pouvant plus, comme en » Europe, jouir des charmes de la société, ils s'aban- » donnent sans réserve aux plaisirs; entraînés d'ailleurs » par l'exemple général, le jeu est pour eux de bon ton » et l'infidélité à la mode. »

Les créoles affichent en général un libertinage scandaleux, et ceux qui sont mariés négligent leurs épouses pour les femmes de couleur, aux charmes desquelles ils payent un tribut fort coûteux en mouchoirs de *paillacat* et en bijoux d'or. Les servantes sont aussi richement vêtues que leurs maîtresses, quoiqu'elles aient un costume différent, et les adolescens se livrent avant l'âge, aux attraits des jouissances physiques dont un climat brûlant éveille le désir de bonne heure. Attirés par les séductions des négresses et des mulâtresses, les créoles oublient les femmes blanches. Aussi préfèrent-elles l'Européen à l'homme du pays.

Cependant, au milieu de ce déréglement général, les blanches se font distinguer par l'honnêteté de leur conduite, et il n'y a pas d'exemple qu'elles aient usé de représailles pour se venger des infidélités de leurs époux. Il en est par-tout de même, car les femmes conservent encore leurs mœurs, lorsque les hommes ont déjà perdu

les leurs depuis long-tems. Le tableau de la moralité des créoles est rempli de traits piquans, de rapprochemens ingénieux et d'observations profondes. M. Leblond se montre philosophe aussi habile en peignant les mœurs, qu'il est grand naturaliste, lorsqu'il nous dévoile les mystères de la nature.

Comme il n'est pas possible d'indiquer dans un extrait toutes les choses neuves que renferme son voyage, je ne m'arrêterai qu'à celles qui me paraissent mériter l'attention de toutes les classes de lecteurs.

L'auteur, dans une de ces courses à la montagne Pelée, découvrit le cratère d'un volcan éteint. Les recherches sur l'état primitif du globe, auxquelles cette découverte donna lieu, firent naître à l'observateur plusieurs conjectures dignes des méditations des géologues.

La Martinique a dû, suivant lui, se réduire primitivement aux montagnes qui occupent sa partie occidentale. Elles étaient projetées en cône d'une hauteur prodigieuse. Les ravages du tems, et sur-tout les tremblemens de terre, occasionnés par le contact des eaux répandues dans l'espace, avec le noyau du globe embrâsé, ont renversé en partie les sommets de ces montagnes dont les débris ont comblé les intervalles qui les séparaient les unes des autres. On voit que M. Leblond adopte l'hypothèse des *Vulcaniens*. « Ces » faits posés, ajoute-t-il ensuite, il est permis de conjec- » turer que c'est ainsi que dans les âges qui devancent » les limites de toute chronologie, la surface du globe » tombée en ruine, n'a conservé l'a-plomb qu'aux gra- » nits et aux roches primitives immédiatement posées sur » son noyau recouvert par les flots en tout ou en partie, » ou qui, comme le granit de la montagne Pélée, se » trouvent ensevelies dans leurs propres ruines, pêle- » mêle avec les êtres organisés dont il ne reste que les » dépouilles. »

A mesure que l'auteur reconnaît, dans le cours de son voyage, des faits géologiques qui peuvent servir de preuve à son hypothèse, il a soin de les indiquer, et nous devons convenir qu'il en a reconnu un grand nombre. Au reste, il n'assigne pas d'époque présumée

où ce bouleversement général de la surface du globe ait dû avoir lieu; il ne nous dit pas s'il croit que c'est la dernière des catastrophes qu'il a éprouvées, et si c'est antérieurement qu'ont existé les grands quadrupèdes qui précédèrent la création de l'homme, de tant de siècles, et dont on ne retrouve plus aujourd'hui que les ossemens.

M. Cuvier a démontré jusqu'à la dernière évidence que la surface actuelle du globe remonte à peine à une antiquité de six mille ans. En vain voudrait-on invoquer les traditions historiques pour le réfuter, elles sont si contradictoires entre elles et souvent si ridicules, qu'elles ne méritent aucune confiance à côté du grand livre de la nature qui apprend que toute la géologie repose sur les trois faits suivans dont il est impossible de contester la vérité.

L'existence de plusieurs espèces de grands quadrupèdes, détruites maintenant, est démontrée par leurs ossemens fossilles.

L'observation de l'état des continens prouve que la surface actuelle du globe ne peut remonter au-delà de six mille années, que la catastrophe qui l'a changée à cette époque, a été universelle, et qu'alors ont péri les animaux dont on ne trouve que les débris.

L'existence de l'homme sur la terre est postérieure à la dernière révolution, parce qu'il n'y a pas d'*anthropolite*.

On peut affirmer que tout système qui n'aura pas ces faits pour base est faux, mais les observations géologiques de M. Leblond, bien loin d'être contraires à cette théorie, semblent la confirmer. Maintenant que les *Neptunistes* et les *Vulcaniens* soient divisés entr'eux sur les agens des grandes catastrophes qui ont changé la surface de la terre et de ses violens paroxysmes, tels que les tremblemens et les éruptions des volcans, dont nous sommes encore les témoins, peu importe; il suffit que toutes les observations prouvent que la dernière révolution ne remonte pas au-delà de 6000 ans, que des animaux maintenant détruits existaient avant cette révolution, et que l'homme est de formation postérieure.

Un des plus curieux chapitres des Voyages de M. Le-

blond, est celui qui traite de la topographie de la Martinique. L'auteur fait aussi connaître avec assez d'étendue les vicissitudes qu'a éprouvées cette île sous la domination des Européens.

En 1635, cent Français s'y établirent sous la conduite de Denambouc, gouverneur de Saint-Christophe, et jetèrent les fondemens de la ville de Saint-Pierre. La colonie prospéra tellement, que cent ans après on y comptait 70,000 esclaves.

Les Anglais la conquirent en 1761, et la rendirent ensuite. Avant le terrible ouragan de 1766, qui la ruina presqu'entièrement, sa population était fort considérable. Deux cent cinquante sucreries, seize millions de caffeyers, un million de cacaoyers, et autant de cotonniers, avec le fameux tabac de *Macouba*, dont la vente s'élevait à une somme de 15 à 16 millions, formaient la richesse de la colonie.

L. A. M. Bourgeat.

(*La suite au numéro prochain.*)

Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1753 jusqu'en 1769, par le baron de Grimm et par Diderot. — *Première partie.* — Six volumes in-8°. — Prix, 40 fr., et 50 fr. franc de port. — A Paris, chez *Longchamps*, libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, n° 3; et chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10 (*).

Lorsqu'au mois de mai dernier, je rendais compte dans ce Journal de la troisième partie de la *Correspondance du baron de Grimm*, j'étais loin de penser que j'aurais encore à examiner sous peu un nouveau recueil des opinions de ce spirituel et ingénieux critique. La difficulté est grande de parler encore d'un ouvrage que

---

(*) On trouve chez Fr. Buisson la *deuxième, troisième et dernière partie* de cette *Correspondance*, formant ensemble dix volumes in-8°. Prix, 64 fr., et 80 fr. 50 c. franc de port. En papier vélin, 128 fr.

tout le monde a voulu lire, et qui a fourni à plusieurs hommes distingués par l'étendue et la solidité de leurs connaissances, une foule d'articles qui ont enrichi nos feuilles quotidiennes. Je viens après eux, et mon rôle n'en est que plus embarrassant. Les uns ont pris pour sujet de leur examen les opinions philosophiques du baron; d'autres se sont attachés à sa doctrine littéraire; tous ont cité avec empressement plusieurs de ces mots piquans qui coulaient de source sous cette plume vive et malicieuse. Moi-même j'ai suivi cet exemple; il ne me reste plus que la crainte de me répéter, et la presque impossibilité de présenter des observations nouvelles. En effet, en lisant avec attention les seize volumes qui forment actuellement la collection de ces vastes archives d'un demi-siècle, on remarque, avec un sentiment d'admiration, le même génie, la même finesse de vue, le même savoir, et partout cette élégance naturelle et sans recherche qui caractérise l'écrivain distingué. Peut-être la vivacité de la jeunesse se fait-elle sentir davantage dans cette première partie de la Correspondance, qui commence à l'année 1753. Grimm était fort jeune alors. Doué d'une imagination active, imbu des systêmes, des préjugés même de son éducation, il va souvent au-delà du but, et le parti qu'il adopte est défendu par lui avec toute la chaleur de l'illusion; mais ces sentimens exagérés sont rares; on les voit s'amortir peu à peu; l'écrivain reste alors dans de justes bornes; et cette conversion qui s'opère d'année en année finit par devenir complète, ou à-peu-près, car rien n'est absolu dans le monde; il reste toujours dans l'esprit du baron un petit levain de germanisme qui fermente chaque fois que l'occasion se présente de disserter sur notre théâtre tragique. Au moment où Grimm vint prendre possession du poste littéraire qui lui était confié, les partis étaient en présence. L'esprit philosophique, fier de ses valeureux champions, livrait de rudes combats aux défenseurs des anciennes opinions. Le flambeau dont l'expérience a recueilli depuis tant de lumières, si chèrement achetées, menaçait alors de tout embrâser sans discernement; la défense des opposans n'était pas établie sur des bases

assez fortes pour résister à l'incendie, et attirer de nouveaux prosélites à une cause minée par le tems et les progrès de l'esprit humain ; il est donc naturel de penser que le jeune Grimm ait embrassé avec ardeur le système mis à la mode par des génies d'une trempe vigoureuse. Il était glorieux de combattre sous de tels étendards; l'humanité, la raison en faisaient une loi, il faut le dire, à tout homme dont les facultés intellectuelles n'étaient pas obstruées par la mauvaise foi ou l'esprit de routine. Fidèle dans tous les tems à ses principes, Grimm a bien su se corriger depuis de l'exagération qu'il avait puisée à la nouvelle école; on a vu de quelle manière il jugeait et condamnait même ses maîtres, lorsque leur zèle ou des vues secrettes les entraînaient dans des écarts dont le judicieux baron présageait bien les suites funestes. C'était vraiment un spectacle curieux à cette époque, de voir les efforts quelquefois indiscrets des assaillans; et les moyens mis en jeu par des hommes dignes de vénération d'ailleurs, pour repousser des attaques dont ils ne sentaient que trop bien la force et les dangers. Quel contraste en effet, et qui devait frapper d'étonnement et de pitié un esprit droit, actif, doué d'une raison peu commune, tel que celui du baron! D'un côté, les plus beaux esprits de la France, les plus éclairés, unis d'intention, élèvent, sous la protection du gouvernement, le grand édifice de l'Encyclopédie, magnifique dépôt des connaissances humaines; Buffon, d'Alembert, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, donnent aux lettres, aux sciences et à l'esprit une direction nouvelle, fondée sur les plus hautes spéculations; et de l'autre côté, on voit les premières corporations de l'Etat livrées aux préjugés gothiques qui les avaient dirigées pendant tant de siècles, adorateurs de leurs antiques formules, se réunir pour tonner contre les plus salutaires découvertes, et les plus sages opinions. L'utile pratique de l'inoculation trouvait alors, au sein de l'église et de la haute magistrature, des détracteurs acharnés. Toutes les jongleries du fanatisme étaient mises en œuvre pour égarer les esprits. De misérables disputes de controverse, dignes du douzième siècle, faisaient fermenter toutes les têtes, et malgré les

poursuites sévères de l'autorité, le règne des convulsionnaires allait briller d'un nouvel éclat. Quand on lit le détail de ce qui se passait alors, on apprend à ne s'étonner de rien. Il n'est pas d'absurdités indignes d'entrer dans la tête de l'homme, et nos devanciers à cet égard ont été au moins aussi loin que nous. Que pourrions-nous en effet opposer aux *secours* mystiques administrés à grands coups de buche ou de marteau sur le sein de pauvres filles, dont l'imagination troublée secondait à merveille les pieuses fraudes de leurs bourreaux? Certes, notre magnétisme n'approche pas des sanglans et réels crucifiemens auxquels ces béates se soumettaient pour l'édification du prochain et la plus grande gloire de l'Eglise. Mesmer, et le célèbre abbé *de Faria*, son successeur, sont bien loin du P. Cottu, ou de M. Delabarre. Les magnétiseurs procèdent avec moins de violence; ils se sont prudemment conformés à la délicatesse de nos organes; ils opèrent par des moyens purement intellectuels. Qu'on vienne exalter maintenant la perfectibilité de l'espèce humaine, les convulsionnaires donnent un furieux démenti aux apôtres de cette doctrine. Les plus fidèles adeptes du magnétisme se soumettraient-ils à de pareilles épreuves, eux qui dans leur état de crise courraient risque d'être brisés comme du verre, si une main indiscrète et profâne les approchait de trop près; c'est du moins de cette belle raison que l'abbé Faria s'est servi pour m'empêcher de toucher du bout du doigt une somnambule plongée dans le sommeil magnétique. Les convulsionnaires agissaient plus franchement, frappait qui voulait à coups de buche, de chenet, d'épée même : l'efficacité du *secours* dépendait de la vigueur du bras chargé de l'administrer. On trouve, dans quelques écrits, des détails de scènes aussi extraordinaires; et sans le témoignage de témoins irrécusables, on les regarderait comme le résultat d'une imagination en délire. Grimm a inséré à ce sujet, dans sa Correspondance, plusieurs morceaux qui ne sont pas les moins remarquables; l'une de ces pièces, rédigée par M. de la Condamine, est le procès-verbal d'une séance de convulsionnaires. Le style de la narration, le soin

minutieux qu'a mis l'auteur à rapporter les circonstances, et plus encore le caractère bien connu de M. de la Condamine, ne laissent aucun doute sur l'exactitude des faits. Ce procès-verbal a été cité presqu'en entier par un de nos littérateurs les plus distingués, et malgré les remarques qu'a faites à cette occasion un autre journaliste qui se charge périodiquement de l'agréable fonction d'injurier ses confrères, je mettrai le même fragment sous les yeux de nos lecteurs, permis à qui voudra d'exercer son talent.

M. de la Condamine nous apprend que le vendredi saint, 13 avril 1759, à six heures du matin, il fut introduit, un peu par supercherie, dans une assemblée qui se tenait chez la sœur *Françoise*, doyenne des convulsionnaires. Cette fille, pauvre au moins en apparence, était âgée d'environ cinquante-cinq ans; elle avait déjà été crucifiée deux fois, et depuis vingt-sept ans elle était sujette aux convulsions. L'exact narrateur fait connaître ensuite les assistans; je vais le laisser parler lui-même, en prenant quelquefois la liberté de supprimer des particularités peu importantes.

« Je trouvai une vingtaine de personnes rassemblées, » dont neuf femmes de tout âge, mises décemment; les » unes comme de petites bourgeoises, les autres comme » des ouvrières, y compris la maîtresse de la chambre » et une jeune prosélyte de vingt-deux ans, qu'on nomme » Marie, qui devait jouer un des principaux rôles dans » la scène sanglante qui se préparait. Celle-ci paraissait » fort triste et inquiète. Les autres spectateurs étaient des » hommes de tout âge et de tout état, entre autres un » grand ecclésiastique (le père Guidi, de l'Oratoire). Je » reconnus quelques physionomies que j'avais vues dans » la même maison au mois d'octobre dernier à une pa- » reille assemblée, où les épreuves dont je fus alors té- » moin, n'approchaient pas de ce que j'allais voir. Du » reste, il n'y avait, qui que ce fût que je connusse, » hors M. de Merinville, conseiller au parlement. Il » entra encore deux ou trois personnes depuis moi, » entre autres deux chevaliers de Saint-Louis, qu'on dit » être M. le marquis de Latour-du-Pin, brigadier des

» armées du roi, et M. de Janson, officier des Mous-
» quetaires. Nous étions en tout vingt-quatre dans la
» chambre. Plusieurs avaient un livre d'heures à la main
» et récitaient des pseaumes. Quelques-uns en entrant
» s'étaient mis à genoux et avaient fait leurs prières.

» Mon conducteur me présenta au prêtre directeur (le
» père Coltes), je le reconnus pour le même qui prési-
» dait, il y a six mois, à l'assemblée où je fus admis dans
» ce lieu. Il me reconnut aussi, et parut surpris. Il s'ap-
» procha de mon guide et lui parla à l'oreille. J'ai su
» depuis qu'il lui avait demandé si c'était là l'étranger
» pour lequel il avait sollicité une place. Mon conduc-
» teur s'excusa en l'assurant qu'il ne me connaissait
» point, et qu'il avait cru que j'étais cet étranger. Je ne
» fis pas semblant de m'apercevoir que tout le monde
» avait les yeux sur moi ; tout se calma : je ne reçus que
» des politesses, et l'on eut même pour moi des atten-
» tions marquées. »

Premières épreuves de la sœur Françoise.

« Françoise était à genoux au milieu de la chambre,
» avec un gros et long sarrau de toile de coutil, qui des-
» cendait plus bas que ses pieds, dans une espèce d'ex-
» tase, baisant souvent un petit crucifix qui avait, dit-
» on, touché aux reliques du bienheureux Pâris. Le
» directeur d'une part et un séculier de l'autre la frap-
» paient sur la poitrine, sur les côtés et sur le dos, en
» tournant autour d'elle, avec un faisceau d'assez gros-
» ses chaînes de fer, qui pouvaient peser huit à dix
» livres. Ensuite on lui appuya les extrémités de deux
» grosses bûches, l'une entre les épaules, l'autre sur la
» poitrine, et on la frappa une soixantaine de fois à
» grands coups de bûche, alternativement par devant et
» par derrière. Elle se coucha sur le dos par terre ; le
» directeur lui marcha sur le front, en passant plusieurs
» fois d'un côté à l'autre ; il posait le plat de la semelle
» et jamais le talon. Tout cela s'appelle des *secours ;* ils
» varient suivant le besoin et la demande de la convul-
» sionnaire, et on ne les lui donne qu'à sa réquisition.

» Alors je pris un crayon et je commençai à écrire ce

» que je voyais. On m'apporta une plume et de l'encre;
» et j'écrivis ce qui suit à mesure que les choses se pas-
» saient.

Crucifiement de Françoise.

» A sept heures, Françoise s'étend sur une croix de
» bois de deux pouces d'épais, et d'environ six pieds et
» demi de long, posée à platte terre; on l'attache à la
» croix avec des lizières à la ceinture, au-dessous des
» genoux et vers la cheville du pied; on lui lave la main
» gauche avec un petit linge trempé dans l'eau qu'on dit
» être de saint Pâris. J'observe que les cicatrices de ses
» mains, qui m'avaient paru récentes au mois d'octobre
» dernier, sont aujourd'hui bien fermées. On essuye la
» main gauche après l'avoir touchée avec une petite
» croix de saint Pâris, et le directeur enfonce en quatre
» ou cinq coups de marteau un clou de fer carré de deux
» pouces et demi de long, au milieu de la paume de la
» main, entre les deux os du métacarpe, qui répondent
» aux phalanges du troisième et quatrième doigt. Le clou
» entre de plusieurs lignes dans le bois, ce que j'ai vérifié
» depuis en sondant la profondeur du trou.

» Après un intervalle de deux minutes, le même prê-
» tre cloue de la même manière la main droite qu'on
» mouille ensuite de la même eau.

» Françoise paraît souffrir beaucoup, sur-tout de la
» main droite, mais sans faire un soupir, ni aucun gé-
» missement; mais elle s'agite, et la douleur est peinte
» sur son visage. On lui passe plusieurs livres et une
» petite planche sous le bras pour le lui soutenir à plu-
» sieurs endroits et aussi la tête; on lui met un manchon
» sous le dos. Cependant tous les initiés à ces mystères
» prétendent que ces malheureuses victimes ne souf-
» frent pas, et qu'elles sont soulagées par les tourmens
» qu'elles endurent.

« On travaille long-tems à déclouer le marche-pied de
» la croix, pour le rapprocher, afin que les pieds puissent
» l'atteindre et y porter à plat.

» A sept heures et demie, on cloue les deux pieds de
» Françoise sur le marche-pied, avec des cloux carrés

» de plus de trois pouces de long. Ce marche-pied est
» soutenu par des consoles; il ne coule point de sang
» des blessures faites aux mains, mais seulement d'un
» des pieds et en petite quantité. Les clous bouchent
» les plaies.

Ici M. de la Condamine rapporte, minute par minute, toutes les circonstances qui suivirent le crucifiement. La croix est dressée contre la muraille, la tête alternativement en haut ou en bas; on lit l'évangile de Saint-Jean. Pour compléter la pieuse représentation, on ceint le front de la patiente d'une couronne formée de fil-de-fer, c'était l'image de la couronne d'épines. Françoise ne se plaint nullement. « Je la vois, continue le narrateur, je
» la vois parler avec action (1), on m'a dit qu'elle dé-
» clamait en langage figuré sur les maux dont l'église est
» affligée et sur les dispositions des spectateurs, dont
» plusieurs, disait-elle, fermaient les yeux à la lumière,
» et dont les autres ne les ouvraient qu'à demi.

» A huit heures trois quarts, elle fait relever sa croix,
» la tête appuyée contre le mur à-peu-près de quatre
» pieds ou quatre pieds et demi. En cet état, on présente
» à sa poitrine douze épées nues, on les appuie au-dessus
» de sa ceinture toutes à la même hauteur; j'en vois plu-
» sieurs plier, entre autres celles de M. de la Tour-du-
» Pin, qui m'en fait tâter la pointe fort aiguë. Je n'ai pas
» voulu être de ceux qui présentaient les épées. Fran-
» çoise a dit à l'un d'eux, de qui je tiens ce fait : *mais*
» *laissez donc, vous allez trop fort, ne voyez-vous pas*
» *bien que je n'ai pas de main.* Ordinairement quand on
» fait cette épreuve, la patiente place elle-même la pointe
» de l'épée, la tient entre la main, et peut soutenir une
» partie de l'effort, ce qu'elle ne pouvait, ayant les mains
» attachées. On ouvre la robe de Françoise sur sa poi-
» trine; outre sa robe de coutil fort plissée et son casa-
» quin intérieur que je n'ai point manié, il y avait un
» mouchoir en plusieurs doubles sur le creux de l'esto-
» mac. Je tâte plus bas, j'y trouve une espèce de chaîne
» de fil-de-fer comme sa couronne, qu'on dit être un

(1) M. de la Condamine, en 1759, était déjà très-sourd.

» instrument de pénitence. Je ne puis m'assurer qu'il » n'y ait au-dessous aucune garniture; on venait de lui » ôter, par ses poches, une ceinture large de trois doigts, » d'un tissu fort serré de crin en partie, semblable à une » sangle de crocheteur, autre instrument de mortifica- » tion. Cette sangle est assez simple, mais épaisse : je » ne sais s'il n'y avait rien au-dedans, ou si le tissu seul » de crin ne suffit pas pour faire plier une lance. Pen- » dant que je me suis éloigné de Françoise, on m'a dit » qu'elle avait appelé le directeur en lui disant : *Père* » *Thimothée, je souffre, je n'en puis plus, frottez-moi* » *la main*. Il a promené son doigt doucement et lente- » ment autour du clou de la main droite.

Quel magnétiseur que ce père Thimothée, avec un simple attouchement il suspend les douleurs d'un long et affreux supplice. Disciples du P. Faria, qu'en dites-vous? Votre maître vous a-t-il encore enseigné un tour de cette force? Mais poursuivons.

» A dix heures, on couche Françoise attachée à sa » croix, on lui ôte les clous des mains, on les arrache » avec une tenaille, la douleur lui fait grincer les dents; » elle tressaille sans jeter de cri. Les cloux dont on s'était » servi jusqu'ici pour cette opération étaient très-aigus, » ronds, lisses et déliés. Aujourd'hui pour la première » fois, c'était des cloux carrés ordinaires. J'en demande » un que je conserve. Les mains, sur-tout la droite, » saignent beaucoup; on les lave avec de l'eau pure.

» A dix heures douze minutes, on élève la croix de » Françoise, dont les pieds étaient encore cloués; on » l'appuie contre la muraille, plus haut qu'elle ne l'avait » encore été, et presque debout. J'ai déjà dit que les » bras étaient détachés. Les pieds portaient à plat sur le » marche-pied. On me donne à examiner une lame de » couteau ou de poignard tranchante des deux côtés, » qu'on enmanche dans un bâton long de deux à trois » pieds, ce qui forme une petite lance destinée à faire à » la patiente une blessure au côté, par laquelle le direc- » teur m'a dit qu'elle perdait quelquefois deux pintes de » sang. On découd sa chemise, et on lui découvre la » chair du côté gauche vers la quatrième côte; elle

» montre du doigt où il faut faire la plaie; elle frotte » l'endroit découvert avec la petite croix du bienheureux » Pâris, présente elle-même la pointe de la lance en » tâtonnant à plusieurs endroits. Le prêtre enfonce un » peu la pointe de la lance, que Françoise gouverne et » tient empoignée; elle dit *amen*, le prêtre retire la » lance. Je juge par la marque du sang qu'elle est entrée » de deux lignes et demie près de trois lignes. La plaie » est moins longue que celle d'une saignée, il en sort peu » de sang au lieu de trois pintes.

» A dix heures vingt-sept minutes, Françoise demande » à boire, on lui donne du vinaigre avec des cendres, » qu'elle avale après bien des signes de croix.

» A trente-cinq minutes, on la recouche avec sa croix, » il y avait plus de trois heures et demie qu'elle y avait » été attachée On a beaucoup de peine à arracher les » cloux des pieds avec une tenaille; nous sommes deux » à aider le prêtre. M. de la Tour-du-Pin demande l'un » de ces cloux, il entrait dans le bois de plus de cinq » lignes. Françoise éprouve les mêmes symptômes de » douleur que lorsqu'on lui a décloué les mains. »

Après l'historique des épreuves subies par Françoise, on trouve le détail du crucifiement de Marie sa prosélyte : cette jeune fille paraissait un peu moins sûre de son fait, et la grâce n'agissait pas chez elle d'une manière suffisante pour la préserver des angoisses de la crainte et lui donner la force de dissimuler ses douleurs. Elle ne put rester sur la croix plus d'une demi-heure, et un prompt évanouissement obligea le barbare directeur d'abréger le supplice.

Tel est le récit de M. de la Condamine : on ne peut se défendre, en le lisant, d'un sentiment d'horreur et de pitié. Les malheureuses victimes du charlatanisme le plus atroce, puisqu'il empruntait le langage auguste de la religion, étaient toutes de pauvres femmes des dernières classes de la société. La faiblesse d'esprit, jointe au défaut absolu d'éducation, donnait beau jeu à des hommes adroits que ces pauvres créatures imbécilles s'accoutumaient à regarder comme les dépositaires de la volonté divine. Nulle absurdité ne révoltait des esprits

ainsi disposés ; tous les moyens étaient bons pour manifester le don de la grace.

Grimm a conservé encore le rapport que lui fit M. Dudoyer de Gastel, d'une autre scène de convulsionnaires. Ce n'était plus le P. Cattu qui présidait dans cette assemblée, mais un M. Delabarre, enthousiasme forcené, qui, à l'exemple de tous les charlatans, s'annonçait pour être le seul digne de travailler à l'œuvre pie, et détestait cordialement le P. Cattu, qui, sans doute, le lui rendait bien. Les ouailles de M. Delabarre avaient des dons particuliers ; outre la faculté commune à toutes ces illuminées, de recevoir des coups de buches, d'être mises en croix sans éprouver de souffrances, Dieu faisait dit-on à celles-ci la grâce de les rendre petites. En conséquence on leur mettait des bourrelets d'enfans ; elles se traînaient sur les genoux ; bégayaient des mots enfantins ; demandaient des jouets, des *bombons*, appelaient leur papa ; et c'était au milieu des douleurs d'un crucifîment qu'ils donnaient ce spectacle tout à-la-fois burlesque et lamentable.

Si de telles extravagances se passaient de nos jours, trouveraient-elles des sectateurs ? Pour l'honneur de mon siècle, je ne le crois pas : mais il y a cinquante ans, l'esprit de parti aveuglait même des têtes sensées, au point que nulle absurdité n'était capable de les étonner, et devenait à leurs yeux une inspiration de la sagesse divine.

On explique facilement, d'après ces observations, la couleur un peu exagérée que le baron de Grimm a donnée à sa philosophie pendant les premières années de sa correspondance. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que tous ces morceaux qui portent l'empreinte d'une si grande liberté d'imagination, ont été adressés à des souverains. Ne pourrait-on pas croire que si, à l'exemple de ces princes étrangers, toutes les classes de la société en France, eussent apprécié les nouvelles idées philosophiques avec plus de justesse, l'influence de cette philosophie aurait eu des résultats moins violens, et qu'une opposition insensée en a rendu les conséquences si terribles. Il faut distinguer l'esprit de réforme de l'af-

freux désir de tout bouleverser. Les princes qui ont le mieux accueilli les philosophes du siècle dernier, se sont servi de leurs opinions mêmes pour consolider leur puissance, et tous ont réussi.

Ces longues citations m'empêchent d'examiner ces nouveaux volumes de Grimm sous le rapport purement littéraire; ce sera l'objet d'un second article.

G. M.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Nicomède.* — Le caractère du principal personnage et le nom de Corneille ont maintenu au théâtre cette pièce, dont le style est le plus souvent familier et comique.

> Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
> Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
> . . . .
> C'est n'avoir pas perdu tout votre tems à Rome,
> Que vous savoir ainsi défendre en galant homme;
> Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.
> . . . .
> Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.
> . . . .
> Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-tems.
> . . . .
> Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large,
> Ou vous êtes bien long à faire votre charge.
> . . . .
> La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
> Et c'est là proprement le partage des femmes.

Prusias est bas et lâche, Arsinoé est odieuse, et Flaminius toujours avili devant Nicomède. Des rôles aussi ingrats auraient besoin de la magie du plus grand talent pour en couvrir les défauts, et cet avantage ne leur est pas réservé. Lafond a joué avec chaleur et noblesse; il a donné au personnage de Nicomède la couleur qui lui convient.

Mlle Volnais a bien saisi les intentions de son rôle; mais son système de déclamation chantante et monotone nuit toujours à l'effet qu'elle pourrait produire.

Théâtre Feydeau. — *Le Forgeron de Bassora*, opéra nouveau en deux actes, paroles de M......., musique de M. Frédéric Kreubé; *les Deux Jaloux, la Rosiere de Salency.*

Un joli conte de M. Adrien de Sarrasin, inséré dans ce Journal, et intitulé *les Parens de circonstance*, a fourni le sujet de la nouveauté que je vais examiner. Kadib, pauvre forgeron sans aveu, aime Corine fille de Rustaf autre forgeron son voisin, et en est aimé; mais Rustaf la destine à Mamoud, vieux aga très-riche. Les deux amans surpris ensemble, Mamoud, en vertu d'une loi qui ordonne à tout inconnu de sortir de Bassora dans les vingt-quatre heures, s'il ne peut produire ses parens, chasse Kadib de sa maison; le malheureux forgeron implore l'assistance du prophète, et très-heureusement pour lui, le calife Ismaïl, qui a entendu sa prière, lui promet son assistance et l'élève à la dignité de Visir; parens aussitôt arrivent de tous côtés, et Rustaf se trouve trop heureux de donner sa fille au confrère dont il avait dédaigné l'alliance : mais à peine son consentement est-il obtenu, qu'une dépêche du Calife apprend au nouveau visir qu'il est cassé, et *qu'il va rentrer dans la poussière dont on l'a tiré*. Kadib se console aisément de sa disgrace; il ne voulait que sa chère Corine, et ses vœux sont remplis.

Il n'y a rien de neuf ni dans le plan, ni dans les détails de cet ouvrage, qui ressemble à Gulistan, au Calife, etc.; son auteur a prudemment gardé l'anonyme. La musique est le coup d'essai de M. Frédéric Kreubé dans la carrière lyri-dramatique; elle mérite des éloges. Il y a des effets heureux d'orchestre dans l'ouverture; le trio qui termine le premier acte est agréable. La romance de Corine, au deuxième acte, a le caractère qui convient au genre; celle du premier est d'un chant baroque et difficile; j'ignore si Mlle Regnault l'a demandée, mais sa voix pure et mélodieuse n'a pas besoin de tours de force et de difficultés insignifiantes pour briller. Le refrain *Ah! quel plaisir d'être visir* est chantant et gai; le duo qui commence la pièce a le même mérite; le travail du forgeron y est heureusement exprimé par des passages qui rappellent le *Maréchal ferrant* de Philidor; cette ressemblance était difficile à éviter.

Il y a de l'expression dans le duo de Corine et de Kadib, et dans le chœur du premier acte. Paul a mis beaucoup de gaîté et de naturel dans le personnage de Kadib; les autres rôles sont peu saillans.

L'opéra nouveau a été suivi des *Deux Jaloux*, qui ont survécu à la plupart des nouveautés insignifiantes de cette année. Les couplets de Fanchette, son duo avec Frontin et le joli trio redemandé pendant plusieurs représentations, sont toujours entendus avec plaisir. Quelques autres morceaux, particulièrement l'ouverture, sont un peu faibles; mais la musique n'en est pas moins généralement d'un fort bon goût : les défauts du système moderne ne s'y font point apercevoir. Mme Gavaudan est charmante dans le joli rôle de Fanchette, qu'elle rend avec beaucoup de graces et de naïveté.

La Rosière de Salency, dont la musique est si gracieuse et si sentimentale, avait attiré sans doute la plupart des amateurs qui s'étaient rendus à un spectacle également brillant et nombreux. Plus on compare les ouvrages de Grétry et de Monsigny avec ceux des autres compositeurs, plus on les apprécie, et je ne conçois pas l'insouciance des acteurs de Feydeau, qui s'amusent à nous donner des productions insignifiantes, au lieu de profiter de la circonstance et de l'enthousiasme du moment pour mettre en scène les chefs-d'œuvre de ces deux immortels artistes. *Sylvain* et *le Magnifique* sont annoncés chaque jour sur l'affiche; cette promesse sera-t-elle sans effet, ainsi que tant d'autres?

Le Roi et le Fermier, *le Prisonnier*, *le Tableau parlant*. Ces trois opéras ont été trop souvent donnés, et les deux premiers étaient montés avec trop de négligence pour attirer un grand nombre des spectateurs; cependant le véritable amateur ne s'en lasse point. Il y a quelques morceaux faibles dans *le Roi et le Fermier*, et particulièrement l'ouverture qui, comme celle de *Félix*, manque de variété : aussitôt qu'on en a entendu quelques mesures on la connaît toute entière. *Le Déserteur*, *la Belle Arsène et Félix* sont les chefs-d'œuvre de M. Monsigny; mais le *le Roi et le Fermier* n'en est pas moins une composition d'un très-grand mérite. Pour l'apprécier convenablement, il faut se rappeler l'époque où elle a été faite. On ne tirait point alors des instrumens, et sur-tout des instrumens à vent, les effets qu'on en a tirés depuis. Les beautés musicales de

M. Monsigny, sont donc dues à son génie, et ses imperfections au tems où il composait. Les morceaux du premier acte ne laissent rien à désirer, et il y en a de charmans dans les deux autres.

Quand on entend la musique du *Prisonnier*, la perte prématurée de son auteur renouvelle de vifs regrets. Lorsqu'elle fut exécutée pour la première fois, des compositions bruyantes, qu'on vante encore, mais qui heureusement n'affligent plus nos oreilles, étaient fort à la mode; elle parut trop simple aux amateurs du fracas harmonique; mais le suffrage du public la vengea. Della Maria a parfaitement imité dans son ouvrage le style italien, dégagé des faux brillans dont on le charge trop souvent; on le croirait d'un compositeur de la patrie de la musique. Le charmant duo : *ô ciel! dois-je en croire mes yeux?* dont les accompagnemens sont si expressifs, celui : *faut-il pour une bagatelle?* le quatuor, *frappons à la porte;* le joli air : *oui c'en est fait, je me marie*, et le final, ne dépareraient pas les plus agréables compositions des Cimarosa et des Paësiello.

La gaîté, l'esprit et la finesse caractérisent la musique du *Tableau Parlant*, où Grétry a pris habilement la manière de Pergolèse, pour lequel il a toujours professé une vive admiration. Il la fit, dit-il, pour satisfaire ceux qui lui reprochaient de faire pleurer à l'Opéra-Comique, et elle fut enfantée au milieu des jeux et des plaisirs. « Le bonheur dont l'artiste jouit (observe-t-il sensément à ce sujet) influe infiniment sur ses productions. » Celle-ci démontre évidemment cette heureuse influence. Que les deux airs de Colombine, *il est certains barbons;—vous étiez ce que vous n'êtes plus*, sont expressifs et piquans! Les accompagnemens du second sont délicieux; les chants du coucou que le compositeur y fait entendre si ingénieusement, excitèrent dans le tems les clameurs d'une prude, qui, dans un souper chez le duc de Choiseul, soutint qu'ils étaient d'une indécence outrée. Assurément il fallait être étrangement dominé par le désir de trouver par-tout de l'indécence, pour en remarquer jusques dans les accompagnemens d'un opéra.

Il n'est dans *le Tableau Parlant* aucun morceau faible; mais quel que soit leur mérite, la palme est encore due au duo, *je brûlerai d'une ardeur éternelle*, chef-d'œuvre d'expression et de mélodie, qui, par le contraste le plus heureux et le plus habilement ménagé, offre tour-à-tour

un style noble et comique, la gaîté la plus piquante et le chant le plus suave. Ce monument de génie et de goût (1), dont tout le charme consiste dans le chant, dépose contre le système des partisans de l'harmonie, qui veulent placer dans l'orchestre toutes les beautés de la musique.

De tous les opéras joués au théâtre Feydeau, *le Tableau Parlant* est peut-être celui qui offre le plus d'ensemble. Mmes Paul Michu et Saint-Aubin y sont justement applaudies; Lesage fait beaucoup rire, et malgré la comparaison d'Ellevion, Pierrot est représenté d'une manière satisfaisante par Paul et Huet, qui y paraissent alternativement; Colombine est le triomphe de Mme Boulanger; que de grâces, de gaîté et d'expression elle met dans ses deux airs et dans le duo! C'est-là son véritable genre; le sérieux ne lui convient pas. J'ignore par quel motif on n'a point joué *la Servante Maîtresse*, qui avait été annoncée sur l'affiche; la remise de cette pièce eût été fort convenable à la circonstance, puisqu'on joue actuellement à l'opéra italien *la Serva Padrona* de Paësiello. Mme Boulanger est très-bien placée dans le rôle de Zerbine, et deux actrices agréables, deux compositions de maîtres fameux, auraient pu fournir un sujet intéressant de comparaisons.

Théâtre de l'Impératrice. — Remise de *Pirro* (Pyrrhus), opéra séria en deux actes, musique de Paësiello.

« N'allez pas chercher (dit le célèbre Grétry dans ses » Mémoires) d'où peut naître la langueur et le peu d'in- » térêt des opéras italiens. Si on s'amusait à retrancher » d'une partition les répétitions, les roulades et les ritour- » nelles inutiles, je pose en fait qu'on en retrancherait les » deux tiers, et que par conséquent l'action étant ainsi » rapprochée, intéresserait davantage. Voyez tous les airs » de bravoure que renferme un opéra italien, et vous » trouverez par-tout un même caractère, la même ma- » nière, et presque les mêmes roulades, quoiqu'ils soient » tirés dans des situations différentes. Comment ne pas » s'ennuyer de cette uniformité? » Les réflexions judi-

---

(1) Il a été composé d'inspiration, *di prima intenzione*, comme disent les Italiens. Grétry le fit à la fin d'un dîner, ainsi que la tempête et les airs : *pour tromper un pauvre vieillard; — vous étiez ce que vous n'êtes plus*.



cieuses que je viens de citer, s'appliquent d'elles-mêmes à l'opéra séria de *Pirro* et à la plupart de ceux que nous connaissons. On y trouve des chants suaves et mélodieux, mais peu de variété. Quelle différence pour l'expression et la couleur locale avec les chefs-d'œuvre de Piccinni et de Sacchini, composés en France! Il ne faut pas craindre de le dire, malgré tous les préjugés ultramontains, c'est à Paris que ces deux illustres compositeurs sont devenus des musiciens véritablement dramatiques. L'accompagnement (si bien exécuté par M. Grasset) de l'air de Polyxène, les roulades si prodiguées dans la pièce, que signifient-elles? Quel rapport ont-elles avec les paroles? Pour citer un exemple d'une autre composition, l'allegro de l'ouverture des Horaces, si gracieux, si agréable, convient-il à une tragédie lyrique? Ne précéderait-il pas beaucoup plus naturellement un opéra-comique? Je ne crois pas ces réflexions inutiles à présenter aux enthousiastes exclusifs de la musique italienne, et à ceux qui voudraient introduire sur notre scène la forme des opéras italiens. Pour revenir à l'opéra de *Pirro*, on y trouve des chants suaves, et même quelques morceaux d'expression, comme celui que chante Pyrrhus devant la tombe d'Achille; mais celui des *Horaces* me paraît en général bien supérieur. Crivelli est admirable dans le rôle de Pyrrhus; cet acteur joint à ses avantages physiques un chant ferme, large et expressif. Les moyens de Guglielmi sont faibles; mais il en tire parti avec art et goût. Mme Sessi exécute les plus grandes difficultés; mais ses efforts sont pénibles, et ils causent sans cesse à l'auditeur une sorte d'inquiétude pour l'actrice. Combien était préférable la manière de la délicieuse cantatrice qui vient de nous être ravie, et dont la méthode parfaite ne laissait jamais apercevoir aucune espèce de contrainte ni d'art. Sa perte et celle de Mme Festa seront difficiles à réparer.

MARTINE.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, l'Amazone armoricaine me menace, me défie,....... où me cacher? — Si Mlle *Fanny Raoul* veut appeler ainsi au combat quiconque aura trouvé son livre bisarre et ridicule, la voilà en guerre avec tous ses lecteurs.

Elle veut du *scandale*; elle-même l'annonce (1). L'imprudente! elle ne lit donc point l'évangile! St.-Mathieu dit : *malheur à celui* (ou à celle) *par qui le scandale arrive.* (2)

Pour moi, Messieurs, je le déclare sans honte, je n'accepte point son cartel. — Si elle succombait, je n'en retirerais nulle gloire : pour soumettre une demoiselle, on n'obtient pas les honneurs du triomphe.

D'ailleurs, les deux noms que je porte me font un devoir d'être toujours galant avec les dames, et de leur pardonner leurs faiblesses,.... même leurs folies.

Phylogine Le Bon l'a juré; il laissera Mlle Fanny Raoul descendre, s'escrimer toute seule dans l'arène.... Eh! bon Dieu! quelle arène! N'est-ce pas là que l'on voit, chaque jour, les plus vils saltimbanques mêlés aux singes de la foire amuser les oisifs de Paris et des provinces par des grimaces et par des gambades?..... Belle Fanny! vous y sauterez sans moi.

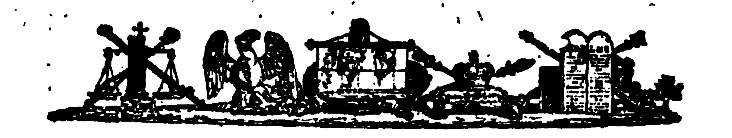
Phylogine Le Bon.

---

(1) Mlle Raoul a déjà publié dans le *Journal de l'Empire* l'épigraphe du pamphlet qu'elle prépare. Voici cette épigraphe : *Eh! M. Duval, il y aura du scandale dans Landernau.*

(2) *Væ homini illi per quem scandalum venit.*

Math., ch. XVIII. 7.



POLITIQUE.

L'ARMÉE turque sur la Morawa est, dit-on, de 55 mille hommes ; elle a pris quelques îles fortifiées défendues par les Serviens ; ceux-ci paraissent déterminés à se défendre avec la plus grande énergie, et jusqu'à la dernière extrémité. Ils envoient, sur le cordon autrichien, les femmes et les enfans ; tout ce qui est en état de porter les armes se réunit sous les drapeaux de Czerni-Georges.

Voici ce qu'on écrit de Vienne :

« La plus grande stagnation règne dans les affaires ; tout le monde se plaint de la guerre et ne soupire qu'après le prompt rétablissement de la paix. En effet, il n'y a pas une classe de citoyens de ménagée. On est exposé à des réquisitions de toute nature, en hommes, en argent, en chevaux, en denrées. L'argent est plus rare que jamais, et notre gouvernement paraît se laisser subjuguer contre ses propres intérêts. Les Autrichiens remarquent encore avec humeur et chagrin, que les auteurs de la guerre actuelle sont presque tous des intrigans étrangers qui sont parvenus, on ne sait comment, aux premiers emplois, et qui poussent toujours, pour satisfaire à leur ambition, à des voies exagérées. On n'est pas ébloui de ces succès prétendus dont nous entretiennent tous les matins les journaux de la capitale ; on sait que l'armée a fait de grandes pertes, et l'on est très-embarrassé pour les réparer. Cet ordre de choses ne saurait subsister long-tems. D'ailleurs, la mésintelligence qui se manifeste dans les différentes branches d'administration, des affaires qui ne se terminent pas, requièrent la présence du souverain. Son séjour à l'armée est nuisible au crédit public. L'Angleterre promet des subsides qu'elle ne donne pas. Elle a toujours des prétextes pour en retarder l'acquittement ; cependant le sang des Autrichiens coule pour elle, et nous ne pouvons oublier qu'elle nous a sacrifiés sans pitié dans toutes les guerres précédentes.

Les journaux anglais annoncent qu'après sa défaite par le duc d'Albufera, lord Bentinck est retourné en Sicile.

Lord Wellington était dans les mêmes positions. Les armées espagnoles éprouvaient un manque absolu des objets de première nécessité ; on avait publié à Burgos un appel au patriotisme et à la libéralité des habitans. Le commandant militaire espagnol y expose ses besoins à ses concitoyens, et leur dit qu'il espère ne pas être forcé à tourner contre eux le fer avec lequel il a combattu les Français. Des lettres particulières annoncent que, sur le front de la ligne, il y a eu quelques combats partiels où les ennemis ont été repoussés. Quatre cents prisonniers, et un assez grand nombre d'officiers anglais ont été conduits dans l'intérieur. Le zèle le plus louable anime tous les habitans de cette partie des frontières. La levée des 30,000 hommes s'est opérée avec un empressement digne des plus grands éloges.

La bourse de Londres est en proie à une très-vive agitation : on a besoin de subsides ; M. Vansittart doit demander 10,000,000 sterling pour completter les sommes que paye l'Angleterre aux puissances alliées. Aura-t-on recours à un emprunt, à un accroissement des taxes ? L'un et l'autre paraissent bien difficiles. On a remarqué, dans cette circonstance, le soin avec lequel le gouvernement a fait faire le relevé des revenus fonciers des grands propriétaires de l'Etat. On regarde cette mesure comme un avant-coureur de quelque mesure financière. Voici à cet égard l'opinion du *Courrier*.

« La convocation prochaine du parlement a pour but, à ce qu'on prétend, de faire un nouvel emprunt ; cependant, de tous les moyens de se procurer de l'argent, un emprunt en produirait le moins dans le plus court délai.

» Nous croyons, de notre côté, que le parlement a été convoqué, non pour faire un emprunt, mais pour adopter des mesures dans l'étranger pour fournir de l'argent à nos alliés, au lieu de le leur remettre d'Angleterre ; ce qui, dans l'état actuel du change, est devenu une opération bien difficile. Ainsi, supposons que l'on voulût fournir de l'argent à l'Autriche ou à la Prusse, ou à la Russie, on pourrait les autoriser à émettre des billets à une valeur déterminée, dont le remboursement, après la conclusion de la paix, pourrait être garanti par l'Angleterre. »

Le *Morning-Chronicle* du 16 a publié l'article suivant :

« Nous avons reçu des journaux français. L'apparition de l'Impératrice au Sénat nous paraît une de ces mesures politiques auxquelles le caractère français a toujours répondu

par des actes de dévouement. L'éclat de cette démarche sera transmis dans tout l'Empire ; la démarche de l'Impératrice sera accueillie avec empressement, comme une preuve glorieuse de son zèle pour l'honneur de la grande nation qui l'a adoptée. La conscription sera exécutée à la lettre.

» Il est évident que la proposition pour la formation d'une nouvelle armée n'a point produit d'alarme. Nous voyons que les fonds ont haussé le lendemain dans une très-grande proportion. On s'écriera que l'Empire est en danger ; que la gloire de la nation est compromise ; le gouvernement continuera d'être aussi ponctuellement obéi en France, après tous les sacrifices qu'il a imposés au peuple, qu'il l'a été le jour où l'Empereur l'a délivré des horreurs de l'anarchie. Il est impossible de révoquer en doute l'attachement des Français à leur pays. Nous voyons tous les jours les artifices et les efforts que font les sujets qui sont prisonniers chez nous pour se soustraire à la captivité, afin de s'exposer de nouveau aux privations et de courir à de nouveaux dangers en reprenant du service. Nous entendons parler de désertion ; mais nous savons que ces déserteurs sont des hommes des pays conquis, et jamais des Français.

» Le discours de l'Impératrice contient une sentence qui paraît susceptible d'une interprétation importante. « Connaissant, dit-elle, depuis quatre ans les pensées les » plus intimes de mon époux, je sais de quels sentimens » il serait agité *sur un trône flétri et sous une couronne* » *sans gloire.* » Ne pouvons-nous pas déduire de cette expression remarquable, que Napoléon est loin, très-loin d'avoir la moindre pensée de chercher la paix par aucune diminution de ce pouvoir ou du territoire qu'il possède dans ce moment ? Si nous pouvons regarder le discours de l'Impératrice comme l'organe des sentimens de l'Empereur, cette simple phrase est pleine de sens.

» Nous faisons mention de ceci parce que cela nous présente la triste perspective d'une longue lutte. En effet, avec toutes les assurances actuelles du succès de la part des alliés, nous pensons que Napoléon peut persévérer pendant un tems illimité dans la lutte actuelle, ou au moins certainement assez long-tems pour que nous devenions les victimes de son obstination ; car, supposé même qu'il se tienne pendant cet hiver sur la défensive, préparant cette puissante augmentation de ses forces pour une nou-

velle campagne, peut-on, dans la marche ordinaire des événemens, s'attendre que les alliés resteront entiers et unis? on, s'ils le sont en effet, n'est-ce pas que ce sera à nos dépens? Et dans quelle situation sommes-nous actuellement relativement aux dépenses? Tous les jours c'est la première question que l'on fait à la bourse royale. Quelle est la perspective du ministère à la prochaine convocation du parlement? Ne faut-il pas qu'il ait dix millions pour subsides et équipemens militaires avant Noël? et par quel nouveau moyen lèvera-t-il l'argent, puisqu'il est lui-même convaincu que bien qu'il puisse imposer de nouvelles taxes, il ne peut plus trouver d'argent par taxation? C'est le langage journalier et universel parmi tous les hommes qui ne sont pas entraînés par le tourbillon de l'administration, et *qui ne participent pas aux profits de la guerre*; et c'est un langage qui mérite la plus sérieuse considération de l'Angleterre. »

Le quartier-général de l'armée d'Italie est toujours à Gradisca. Nos troupes occupent les mêmes positions Plusieurs déserteurs de divers régimens arrivés aux avant-postes ont rapporté que l'armée ennemie souffre beaucoup dans les positions qu'elle occupe, par le mauvais tems qui continue depuis plusieurs jours, par le débordement des torrens, et par la difficulté de faire arriver des subsistances dans des montagnes dont nos troupes occupent les débouchés. La proclamation du prince vice-roi a produit tout l'effet qu'on devait en attendre. Tout le monde s'est empressé de la lire, et de répéter le mot qu'elle donne pour signe de ralliement, Italie, Italie. Le département de la Mella s'est déjà distingué par son empressement : son contingent sera sous peu sous les drapeaux, et les Brescians justifient ce mot de l'Empereur : je suis content de mes Brescians ; je sais que je puis compter sur eux.

Les dépêches télégraphiques et les lettres du quartier-général se succèdent et confirment la nouvelle d'avantages brillans remportés sur divers points par l'Empereur, dans les journées du 11, du 12, du 16 et du 19 : les relations officielles sont attendues de moment en moment.

S.....

ANNONCES.

MUSIQUE. — Souscription d'une collection de *douze nouveaux quatuors* pour deux violons, alto et basse, composés par Léopold Aimon. Cette collection, gravée avec le plus grand soin et imprimée sur beau papier, paraîtra le 30 novembre prochain. Les personnes qui voudront souscrire sont invitées à le faire par écrit et franc de port à l'adresse ci-dessous.

Ces quatuors ont été exécutés par les artistes les plus distingués de la capitale, tels que MM. Kreutzer, Baillot, Libon et autres, dont ils ont obtenu les suffrages. M. Aimon est avantageusement connu par ses compositions, outre cinq œuvres de quatuors, un grand quintetti, on a encore de lui un grand nombre d'airs, de romances, de rondeaux et de scènes. Ces nouveaux quatuors ne pourront qu'ajouter à la juste réputation de l'auteur; ils se distinguent par un chant suave, par un coloris aimable et par le style d'une excellente école. Parmi ceux que j'ai entendu, je citerai les quatuors en *ut*, dont le presto est fugué, en *sol* mineur, en *fa* mineur, en *mi* majeur et en *ré*, qui ont obtenu les applaudissemens les plus mérités, et qui ont fait le plus grand plaisir. Nous ne doutons pas que cette collection, offerte aux vrais amateurs, ne soit accueilli avec autant de bienveillance que d'empressement.

Le prix de la souscription est de 24 fr. jusqu'au 1er novembre, passé ce tems le prix sera de 40 fr. Le paiement se fera à l'époque de la livraison de l'ouvrage, qui sera reçu franc de port. On souscrit à Paris, chez M. Frey, successeur de MM. Chérubini, Kreutzer, Méhul, Nicolo, Rode, etc., au magasin de musique, place des Victoires, n° 8, et chez M. de Monsigny, au grand magasin de musique, boulevard Poissonnière, n° 31.

Le MERCURE DE FRANCE parait le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXLII. — *Samedi* 6 *Novembre* 1813.

POÉSIE.

DISCOURS EN VERS,

SUR LE CHANT ET LA MÉLODIE.

Noble fille des cieux ! sœur de la poésie !
Bienfaitrice du monde ! aimable mélodie !
Tout l'univers te doit un culte et des autels :
Pour chanter aujourd'hui tes bienfaits immortels,
Ton utile influence ou ta douce magie,
Je n'irai point chercher l'antique allégorie ;
Rappeler d'Arion le dauphin protecteur,
A l'ingrate Lesbos ramenant son chanteur ;
A la voix d'Amphion la pierre obéissante
Se plaçant sur les tours d'une cité naissante,
Ou, du courroux divin le ministre et l'écho,
Le clairon détruisant les murs de Jéricho ;
Sparte sûre de vaincre aux accens de *Tyrthée* ;
Alexandre séduit des chants de *Timothée*,
Et la lyre d'Orphée en sons mélodieux
Subjuguant les enfers et désarmant ses Dieux.
Ces prodiges vantés par la fable et l'histoire,
Semblent, plus loin de nous, moins faciles à croire :

Mais pour les appuyer, n'est-il point d'argument?
Cherchons dans la nature et dans le sentiment.

N'en doutons pas, le chant dût naître avec le monde;
Du Dieu qui nous créa la sagesse profonde,
Voulut que notre espèce éprouvât tour-à-tour
La gaité, le chagrin, la colère et l'amour:
Mais pour communiquer ces mouvemens de l'ame
Il fallut de la voix accentuer la gamme;
Sans les inflexions comment les exprimer?
On ne put sans chanter se plaindre ni s'aimer.
Les besoins, nés du cœur, durent au premier âge,
Animer, varier, les accens du langage,
Tout était abandon, élan ou sentiment,
Et dire, c'est chanter, pour qui sent vivement:
Alors, d'une ame ardente éloquent interprète,
Tout homme était chanteur, et tout chanteur poëte:
Les deux sexes sur-tout, pour correspondre entre eux,
S'attiraient, se charmaient en sons voluptueux:
Auprès de son époux, satisfait de l'entendre,
Eve, aux bosquets d'Eden, modulait un air tendre;
Dans son ivresse, Adam modulait à son tour,
Et le premier duo fut un duo d'amour. . . . . .
Bientôt les passions firent plus de ravages;
Les accens plus nombreux devinrent plus sauvages,
Et tout porte à penser qu'en priant l'Eternel,
Caïn ne chantait pas si tendrement qu'*Abel*.
Mais à quoi bon du chant discuter l'origine?
Il est, comme la voix, d'invention divine:
Le prendre à son berceau ce n'est que l'entrevoir,
Rapprochons le de nous pour juger son pouvoir.

Ne le savons nous pas? l'attrait de la musique
Emousse l'aiguillon de la douleur physique,
Et de son baume heureux versant le doux trésor
Peut rendre à la santé son précieux essor.
Il calme seul, dit-on, cette fièvre ardente
Qu'allume dans les sens l'insecte de Tarente;
Mais que son charme encor est plus consolateur
Pour les maux de l'esprit, pour les tourmens du cœur!
Voyez ce faible enfant, naïve créature,
Accusant par ses pleurs, la peine qu'il endure;

On le menace ; il crie, il est plus alarmé :
Vient sa mère, elle chante, et le voilà calmé ;
L'œil encor tout humide, il sourit, se rassure,
De ses deux petits bras bat à faux la mesure ;
Mais par ses mouvemens révèle un grand plaisir :
Il fera plus : bientôt habile à les saisir
Ces accens mesurés, ces notes inégales,
Il en répétera les sons, les intervalles,
Et du cœur maternel qu'enflammeront ses chants
Redoublera pour lui les transports caressans.
Ainsi le jeune oiseau, sous l'aile de sa mère,
De son gazouillement apprend le doux mystère,
S'essaye à l'imiter, et s'apprête à son tour
A s'en faire un langage et de joie et d'amour.

Mais à des maux légers si le chant peut soustraire,
De chagrins plus profonds il peut aussi distraire :
Je l'éprouvai moi-même : en des tems de malheur
Où la France n'offrait que mort, crime et douleur,
Où tous les jours tombaient sous des faux meurtrières
Les mortels accusés de vertus, de lumières ;
Dans les fers, loin des miens, presque sûr du trépas,
Quand pour mon cœur flétri rien n'avait plus d'appas,
J'essayais de chanter la romance plaintive,
Par degrés ma douleur m'en paraissait moins vive.
La résignation, la force de souffrir
Qu'Epictète et Platon ne pouvaient plus m'offrir,
Je ne les cherchais plus dans ma bibliothèque :
Plantade et Boyeldieu faisaient mieux que Sénèque.

Tels sont d'un chant heureux les puissans résultats :
Le chant sert tous les goûts, sied à tous les états.
Suivons ce villageois, qu'en son réduit champêtre
Avec des sens grossiers la nature fit naître :
Etranger, presque sourd au charme des beaux vers,
Des monumens des arts, des orateurs diserts,
Il regarde sans voir, il entend sans comprendre
Des beautés qu'on ne peut sentir sans les apprendre,
Et son âme paraît dormir profondément :
Mais qu'un air gracieux, un flatteur instrument
Frappe, même de loin, son oreille attentive,
Il s'éveille : bientôt l'attrait qui le captive

Va ranimer ses traits, va réchauffer son cœur;
Il oubliera ses maux, même le collecteur,
Et plein de souvenirs, le soir, dans sa retraite,
Fredonnera des sons sur son humble couchette.
Eh qui sait si, tout fier de son goût qui s'accroît,
Nous ne le verrons pas chantre de son endroit,
Couvrant du lin sacré son vêtement rustique,
Au lutrin, le dimanche, entonner le cantique,
Ou le soir dans un lieu qu'interdit son curé,
Des fruits de la vendange un peu trop saturé
A pleins poumons, gaîment, déployant son organe,
Remplacer le plain-chant par un chant plus profane.
Dès-lors je vois d'ici mon Linus villageois
Jusqu'en la capitale attiré par sa voix,
Dépouiller et sa bure, et son maintien champêtre,
Changer le rustre épais en acteur petit-maître,
Et grace à son larinx, dans tout Paris cité,
Conquérir la fortune et la célébrité.

Mais qu'entends-je? une voix incertaine, inégale,
Qui se renforce et puis faiblit par intervalle;
A ses martellemens un peu trop prononcés
Malgré moi je souris, et je devine assez
Que c'est sans doute un être à qui dans son partage
La nature oublia de donner du courage;
Il est seul, et la nuit, pour augmenter sa peur,
Grossit tous les objets d'un prestige trompeur;
Mais pour calmer l'effroi dont son ame est atteinte,
Il chante et se déguise à lui-même sa crainte;
Il ne se croit plus seul s'il pense qu'on l'entend,
Et Sosie effrayé se rassure en chantant.
Ainsi pour tout chanteur son chant fait jouissance;
Mais combien au-dehors plus grande est sa puissance,
Soit que par ses accens un organe flatteur (1)
Prête à la mélodie un attrait séducteur,
Soit qu'il naisse enfanté par une main habile,
D'un cistre d'Eolie, ou d'un clavier mobile (2),
Soit qu'en sons ravissans sous un magique archet
L'ame, l'esprit, le goût, impriment leur cachet (3)

(1) Les chanteurs et cantatrices.
(2) Les harpistes et pianistes.
(3) Les violons.

Ou changent sous des doigts miracles de souplesse,
Un grave tétracorde en lyre enchanteresse (4);
Soit enfin qu'à l'envi plusieurs Tritons rivaux
Par leur souffle animant des tubes inégaux (5),
Faisant chanter l'ébène ou le métal sonore
Gravent en souvenirs les sons qu'ils font éclore,
C'est le chant qui subjugue, et de son doux effet,
Tout, jusqu'aux animaux, éprouve le bienfait.
Le chant moins fugitif, plus fort que la parole,
Frappe, attire, séduit, attendrit ou console.
Qui n'a plaint de Nina le déplorable sort?
Comment suspendre au moins son douloureux transport?
On joue un air qu'elle aime et je la vois sourire;
Le chalumeau d'un pâtre a calmé son délire.
Eh! qui ne sait l'effet de ce ranz montagnard
Répété tous les soirs par des pipeaux sans art,
Et qui vers le bercail rappelant les génisses
Du bon Helvétien fit long-tems les délices.
Quand loin de ses foyers, par la guerre entraîné,
A regretter ses monts par l'exil condamné,
Le hasard réveillait dans son ame attendrie
Ce refrain si puissant, ce chant de sa patrie,
Soudain de la revoir l'impatient désir
Le faisait délirer, déserter ou mourir.
Quel autre art peut ainsi s'emparer de notre ame,
Y souffler ces transports, y verser cette flâme?
Celui de la musique a l'étonnant pouvoir
De prolonger l'effet qui sait nous émouvoir.
Par un charme secret qui toujours nous entraîne,
A nos affections en tout tems il s'enchaîne:
Jeunes, il accompagne, il nourrit nos plaisirs;
Vieux, il réveille en nous les piquans souvenirs.
Quel vieillard ne retient, ne chante avec ivresse
L'air qu'il chantait jadis auprès d'une maîtresse?
Ces effets sont par-tout et dans tous les climats.
De la Zone glacée où pèsent les frimats,
Jusqu'au sol Africain que le soleil dévore,
Du pôle à l'Equateur, du couchant à l'aurore,

(4) Les basses.

(5) Les instrumens à vent, cors, flûtes, clarinettes, bassons, etc.

Tout a ses chants d'amour, de triomphe ou de paix.
Que fait le laboureur sillonnant ses guérêts?
L'ouvrier patient chargé d'un long ouvrage,
Le nocher sur son bord, le pêcheur sur sa plage,
La bergère ingénue en guidant ses agneaux,
La ménagère active en tournant ses fuseaux,
L'ermite en son désert, le pèlerin en route,
Et le mineur caché sous son obscure voûte,
Tous chantent, pour tromper ou le tems ou l'ennui.
L'indigent même chante afin qu'on songe à lui.
Il sait qu'à la pitié le chant dispose l'ame,
Et sa chanson lui vaut le secours qu'il réclame.
Ainsi l'instinct commun, le besoin naturel,
Font du chant sur la terre un goût universel.
Dieu lui-même a voulu qu'on chantât ses louanges,
Et nous offre pour prix les doux concerts des anges.

C'est vous qui les formez, vous dont l'art précieux
Nous prépara d'avance aux délices des cieux,
Véritables enfans du Dieu de l'harmonie!
Amphions des Germains, de France ou d'Ausonie,
Car au séjour céleste où l'on vous chérit tous
Il n'est plus de partis, il n'est plus de jaloux,
Et c'est là qu'à nos sens dégagés de souillures,
Les douces voluptés arrivent toujours pures.
Pergolèse, Rameau, Gluck, Hayden, Sacchini,
Cimarosa, Mosart, Dalayrac, Piccini.
On vous voit tour-à-tour charmant la cité sainte,
De chants mélodieux en réjouir l'enceinte.
A nos dépens encor je la vois s'enrichir.
La mort que le talent n'a jamais su fléchir,
Sourde au génie, hélas! comme à notre prière,
De la scène lyrique a frappé le Molière;
Grétry remonte aux cieux, et la terre est en deuil;
Mais cinquante ans de gloire ont paré son cercueil:
Le peintre ingénieux dont les nuances fines
Donnaient l'ame et la vie à nos scènes badines,
N'a pu, pour le bonheur de la postérité,
Jouir, comme ses chants, de l'immortalité.
Pleurez votre modèle, enfans de Polymnie!
Mais fiers de posséder les fruits de son génie,

Avec un saint amour conservez aujourd'hui
L'immortel souvenir qu'ils nous laissent de lui.
Toi ! qui de son talent par le tien sus l'instruire,
Toi qui le précédas dans l'art de nous séduire,
Sensible Monsigni ! mélodiste enchanteur !
Interprète touchant des vrais élans du cœur,
Tarde au moins à le suivre au temple de Mémoire,
Reste encor parmi nous pour jouir de ta gloire ;
Et puissions-nous long-tems voir reculer le jour
Où les divins concerts t'admettront à ton tour.
Et vous qui prétendez à leurs palmes lyriques,
Adorez, méditez ces modèles classiques.
Quelques-uns d'entre vous ont fait des pas heureux
Au chemin des succès si bien tracé par eux ;
N'en déviez jamais : c'est par la mélodie
Qu'on arrive, qu'on plait à notre ame ravie.
Le chant qui parle au cœur a seul droit de charmer ;
Le chant qui n'en vient pas ne sait rien exprimer.
Répétons à tous ceux qu'un faux système égare,
Que du froid tour de force il est bon d'être avare ;
Qu'étourdir n'est pas plaire, et qu'un savant fracas
Nous surprend, nous fatigue, et ne nous séduit pas ;
Qu'un travail mécanique enseigne l'harmonie,
Mais qu'inventer des chants n'appartient qu'au génie,
Et qu'il vaut beaucoup mieux au goût des vrais élus,
Faire un peu moins de bruit et chanter un peu plus.

DE LA CHABEAUSSIÈRE.

ÉNIGME.

Les hommes très-souvent blâment mon inconstance,
Rien cependant n'est plus constant que moi.
D'aller d'un pas égal, on m'impose la loi,
Et c'est sur-tout à ma persévérance
Que je dois ma vertu, que je dois ma puissance.
Néanmoins, j'en conviens, je suis un peu changeant,
Car être humide, sec, froid, chaud, vilain, charmant,
Est pour moi quelquefois l'affaire d'un moment.
Je suis au reste un très-grand maître,
Et l'on peut avec moi tout savoir, tout connaître ;

Chimie, astronomie, optique, équation,
Géographie, histoire et navigation.
J'ai créé les beaux-arts, musique, architecture,
Imprimerie, agriculture,
Peinture, poésie, ainsi que la sculpture
Furent de mon invention,
Et c'est pourtant par moi que tout dans la nature
Finit et disparaît.
Lecteur, ce dernier trait
Achève mon portrait.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE.

Avec cinq piés je suis fragile;
Réduit à trois je suis rampant;
Avec quatre, pour peu que vous soyez habile,
Vous me trouverez en dormant.

S........

CHARADE.

Mon premier porte, il est porté;
Mon second porte, il est porté;
Mon entier porte, il est porté.

Par le même.

Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Cloche d'église* et *cloche de jardin*.

Celui du Couplet Logogriphe est *Page*, dans lequel on trouve: *âge*.

Celui de la Charade est *Détresse*.



SCIENCES ET ARTS.

Histoire critique du Magnétisme animal; par M. Deleuze. — Deux vol. in-8°. — Paris, chez *Mame*, imprimeur-libraire, rue du Pot-de-Fer, n° 14.

Si le magnétisme animal n'avait jamais eu d'autres soutiens et d'autres défenseurs que l'enthousiaste Paracelse, ou les médecins Wirdig et Guillaume Maxwell (1), certainement cette doctrine fût restée éternellement dans l'oubli, et personne n'eût été tenté de fouiller les livres peu intelligibles où l'on en trouve les premières traces. En effet, pour répandre une doctrine si peu d'accord avec tout ce que nous connaissons, il fallait exciter la curiosité ou enflammer l'enthousiasme, et personne n'était plus propre que M. Mesmer à produire ces deux sortes d'impression. Aussi depuis l'époque où cet homme, exalté, ainsi que l'appelle M. Sprengel (2), parut en France, combien de livres n'avons-nous pas eu sur le magnétisme, et de combien de cures merveilleuses n'avons-nous pas été entretenus? Au milieu cependant de toutes ces histoires et de tous ces traités sur le magnétisme, l'on distinguera certainement le travail de M. Deleuze, et s'il était possible qu'un ouvrage fixât les opinions sur

---

(1) On trouve également quelques idées sur le magnétisme animal dans les écrits de Pierre Pomponace, publiés à Bâle en 1517, sous le titre : *De Naturalium effectuum admirandorum causis seu de incantationibus*. Le magnétisme y est désigné comme une faculté que possèdent certains hommes de guérir plusieurs maladies par une émanation que la force de leur imagination dirige sur le malade. Du reste, ceux qui seront curieux de connaître tous les écrits publiés à différentes époques sur le magnétisme, en trouveront une notice très-bien faite dans le second volume de l'ouvrage de M. Deleuze.

(2) *Institutiones medicæ*, tom. II, p. 296.

une matière aussi délicate, celui de M. Deleuze était sans doute le plus propre à produire cet effet. Ecrit avec une sagesse et une élégance peu ordinaires, souvent même avec chaleur, il se fait lire avec d'autant plus d'intérêt qu'on voit qu'il a été dicté par les meilleures intentions et le désir de faire le bien. D'ailleurs, M. Deleuze accoutumé depuis long-tems au langage des sciences, y a mis cette réserve qu'une pareille matière exigeait, et si quelquefois il semble aller un peu loin dans l'exposition de certains faits, l'on ne peut point l'accuser d'outrer la vérité; mais seulement de ne pas avoir toujours considéré ces faits sous le point de vue qui me paraît le véritable. Du reste, pour se faire une idée de l'excellente méthode qu'a adoptée M. Deleuze, il n'y a qu'à lire le second chapitre de son premier volume, où il discute avec une force de raison peu commune, le genre de preuves qu'il convient d'admettre, lorsque nous voulons porter un jugement sur une doctrine contraire à nos opinions.

Il faut l'avouer, dans l'état actuel de nos connaissances, il est bien difficile d'asseoir son opinion sur les effets du magnétisme animal, et de reconnaître s'ils sont aussi réels que les observateurs même de bonne-foi le rapportent. Est-il possible, par exemple, de produire, par l'attouchement magnétique, ou si l'on veut par la volonté, des effets quelconques qu'on puisse ensuite maîtriser à son gré? A cette question si simple, nul doute que les magnétiseurs ne répondent par l'affirmative; mais où est la preuve qu'ils maîtrisent les effets qu'ils disent produire? Si l'on ne peut point diriger l'action magnétique, comment est-il possible que cette action soit constamment avantageuse, car pour l'être, il faut qu'on puisse l'appliquer selon les besoins et les affections des malades. En effet, il est difficile de s'imaginer que des hommes de sens, et qui ont quelque connaissance de notre organisation puissent croire qu'il existe un remède universel pour tous nos maux. Que l'on y prenne garde cependant, c'est à cette conséquence que tendent la plupart des observations que l'on publie aujourd'hui sur le

magnétisme, tandis qu'il faudrait commencer par s'assurer quels sont les cas où ce moyen, si réellement il est efficace, peut être utile. On magnétise tout le monde, et cela pour les maux les plus opposés, et l'on veut nous faire croire que les maladies nerveuses, les douleurs de poitrine, les accès de folie, les attaques de goutte et de rhumatisme cèdent à ce moyen appliqué indifféremment, et souvent par des hommes qui ne connaissent de la médecine que le nom?

Je suis loin de nier que l'on ne produise de certains effets, soit sur le physique, soit sur le moral, par les attouchemens magnétiques, et je suis même assez porté à le croire, lorsque je vois des hommes aussi habiles que Sprengel, Wienholt, Heinekenius, Treviranus, et M. Deleuze lui-même nous l'assurer (3), mais je désire seulement qu'ils ne soient pas appliqués dans tous les cas, et que les médecins seuls qui pourront reconnaître les effets salutaires comme les inconvéniens de ce nouveau genre de remèdes, soient aussi les seuls appelés à l'appliquer? C'est sous ce point de vue, et pour remédier à tous les inconvéniens qui, selon même les plus zélés magnétiseurs, peuvent résulter de l'application du magnétisme, que le gouvernement de la Prusse a cru devoir faire des réglemens particuliers pour mettre fin à tous les abus que ce moyen avait fait naître. En effet, il est défendu aujourd'hui en Prusse de magnétiser, si l'on n'est médecin ou délégué par un médecin qui est obligé de certifier que vous avez les connaissances nécessaires pour diriger l'emploi du magnétisme.

Mais après tout ce que nous venons de dire, on pourrait se demander de quelle utilité peut être le magnétisme animal, et quelle application il serait possible d'en faire, en supposant vrais tous les faits avancés par les divers observateurs? C'est aussi à cette demande que

---

(3) *Institutiones medicæ curtii*, *Sprengel*, tom. II, pag. 290. *De Somnambulismo et magnetismo animali.* — Wienholts, Heilkraft des Thiers. Magn. III, 3, p. 263.

Histoire critique du magnétisme animal.

nous allons tâcher de répondre. L'on sait qu'il existe un rapport entre nos besoins et nos appétits, et tant que ce rapport existe, nos appétits sont pour nous un guide sûr, et qui ne nous trompe point. Dans l'état de maladie, ce rapport cesse quelquefois, et alors nos appétits sont erronés et pernicieux; dans d'autres circonstances, au contraire, ils deviennent encore plus intimes et veillent ainsi à notre conservation. Les penchans utiles se prononcent quelquefois mieux dans le délire que dans l'état ordinaire, aussi est-il du devoir du médecin de chercher à les démêler au milieu des idées incohérentes et bizarres dont ils s'accompagnent. Si nous voulions appuyer ces raisonnemens de preuves bien avérées, nous n'aurions qu'à ouvrir les ouvrages des différens observateurs, et nous en trouverions en bien grand nombre. Par exemple, Marcellus Donatus (4) rapporte qu'un homme atteint d'une fièvre ardente accompagnée de délire voyait dans sa chambre un bain d'eau froide où il suppliait qu'on le mît. Ses instances devinrent si pressantes que, cédant à sa demande, on le porta nu sur le sol. Le malade ne voulut pas permettre de long-tems qu'on le replaçât dans son lit. L'impression du froid lui fut si sensiblement favorable qu'on satisfit dans la suite à ce désir, et le malade s'en trouva très-bien. Il nous serait facile d'accumuler un grand nombre de faits rapportés par des médecins habiles, où l'instinct a donné des indices pour la guérison de maux et d'affections graves contre lesquelles avaient échoué les traitemens les plus méthodiques. Mais qu'il nous suffise d'avertir ceux qu'une pareille matière pourrait intéresser, qu'il en existe une infinité de ce genre dans Fanitsch (5), Demelle (6), Thomas de Vega (7), Suétius (8), ainsi que dans les Ephémérides des Curieux de la Nature (9), les Consultations de Médecine de Bar-

(4) *Hist. med. mir.*

(5) *De Somniis medicis, Argentorati*, 1720.

(6) *De vi vitali, Lugduni Batavorum*, 1761.

(7) *In suis Comment. in artem medic. Galeni.*

(8) *In miscellan. Suis.*

(9) *Ephemer. natur. curiosor.* Dec. II, ann. 6, p. 21.

chez (10), et enfin dans les observations de la Société d'émulation de Paris (11).

En second lieu, on peut observer que nos appétits et nos penchans acquièrent souvent une plus grande intensité et une plus grande force dans le sommeil, soit qu'ils occupent alors plus particulièrement notre pensée, soit que les impressions des objets extérieurs ne puissent plus déranger en aucune manière nos affections. Aussi l'usage où étaient les anciens médecins, principalement ceux de la secte empyrique, d'essayer les remèdes que les malades avaient songés, n'était pas dans son principe opposé aux règles de la vraie médecine. Il est seulement à regretter que l'ignorance et la superstition s'en soient emparées, et l'aient fait tomber dans le discrédit. C'est vraisemblablement à des appétits confus ressentis en dormant qu'il faut rapporter les prétendues révélations nocturnes de remèdes contre l'hémoptisie et le vertige dont Marc-Aurèle remercie les Dieux (12). Quand un personnage de ce caractère rapporte un fait sur lequel il n'a pu être trompé, ce n'est pas à nous d'en douter; il s'agit seulement d'y trouver une explication raisonnable.

On peut donc dire avec M. Lordat (13) que dans les cas où l'on voit échouer contre une maladie les méthodes curatives, fondées sur les indications découvertes par les moyens précédens, il est permis de se laisser conduire tout-à-fait par les penchans et les appétits du malade, et que presque toujours, lorsqu'on est indécis entre plusieurs méthodes, ils méritent à titre de co-indicans de déterminer notre choix.

D'autres faits prouvent encore que ces appétits regardés comme dépravés ne sont rien moins que ce que leur

---

(10) Mémoire de la Société d'émulation de Paris, tom. II.

(11) Ces consultations ont été publiées par M. Lordat, professeur à l'Université de Montpellier, et connu d'une manière avantageuse par plusieurs écrits d'un mérite réel.

(12) Voyez le chapitre II de ses Pensées, traduction de M. de Joly.

(13) Ouvrage déjà cité.

nom indique. Par exemple, Fernel a vu un homme qui avait le désir insurmontable de manger de la chaux vive; aussi fuyait-il avec soin toutes les occasions d'en voir. Un jour qu'il passait près d'un tas de cette substance, il ne put résister à la tentation, il en prit une poignée, et il la dévora. Mais loin d'en éprouver aucun mauvais effet, il fut guéri du pica et de la maladie qui le causait.

Zimmermann a aussi recueilli quelques faits de ce genre, et les praticiens de Montpellier se rappellent encore ceux qu'avaient observé les professeurs Fouquet et Pitiot, et qui sont une preuve de ce que nous avançons ici. L'un d'eux vit un homme réduit au dernier degré de marasme, chez lequel toutes les méthodes thérapeutiques avaient échoué, être guéri par le seul emploi du jambon qu'il désirait depuis long-tems, et dont on lui interdisait cruellement l'usage. M. Pitiot racontait qu'il avait eu l'occasion de voir un jeune homme qui paraissait jouir d'une bonne santé, et qui depuis long-tems était tourmenté du désir de manger de l'helmentocorthon. Ce jeune homme résista d'abord à toutes ses envies; mais ayant pris des informations sur les effets de ce remède, il satisfit ses désirs, et ne tarda pas à rendre une quantité prodigieuse de vers strongles dont personne ne soupçonnait auparavant l'existence.

Encore une fois les observations de ce genre sont très nombreuses, et il serait facile de multiplier les citations qui prouvent que l'ame a souvent la connaissance intuitive de l'état du corps malade; qu'on ouvre Pline (14), Galien (15), Descoltes (16), Sauvages (17), et l'on verra combien sont nombreux les faits qui prouvent que l'ame pensante peut avoir une notion confuse de l'état contre nature du corps, indépendamment de toute sensation pénible et de toute réflexion. C'est dans cette notion, fournie par des suggestions intérieures indéfinisables,

---

(14) *Hist. natur.* Lib. VII, cap. 50.

(15) *Lib. de Præsag. ex somniis.*

(16) *Dæmono mania historica*, 1760.

(17) *Nosol.* Tom. II, p. 263.

qu'on peut se rendre raison de ces pressentimens dans les maladies aiguës, pressentimens dont l'étude doit être tant recommandée aux médecins.

Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'il est une infinité de circonstances où l'ame a la prévision du moment de la mort; le savant Bordeu (18) dit à cet égard que l'on ne peut sans étonnement apprendre ce que disent ou méditent quelquefois les malades aux approches d'une attaque d'apoplexie. J'en ai vu un, ajoute-t-il, qui prédit sa mort pendant six jours. Sauvages (19) rapporte aussi des faits semblables; et il cite quatre hydrophobes et un sexagénaire qui prédirent long-tems avant leur mort le jour et l'heure à laquelle ils expireraient. On trouvera encore des faits analogues dans Arétée (20), dans Titien (21), ainsi que dans le Traité de l'expérience de Zimmermann (22), et les Observations de médecine de Gilibert (23). Nous ne pouvons, du reste, nous empêcher de rappeler ce trait de la vie du mathématicien Ozanam, qui selon Fontenelle prédit sa mort quinze jours avant qu'elle arrivât, et cela sans éprouver le moindre symptôme de maladie.

Enfin il est des cas où nos fonctions sont tellement dérangées, que nous avons des sensations, indépendamment des sens qui les procurent, et il semblerait en quelque sorte par la seule force de la pensée. Ces opérations de l'esprit ne sont pas moins difficiles à concevoir, soit qu'on les observe dans l'état de sommeil, ou pendant le somnambulisme, soit qu'elles paraissent dépendre d'une sensibilité exaltée dans tel ou tel organe. Le fait le plus extraordinaire que l'on puisse citer de ce genre

---

(18) Maladies chroniques, p. 225 et 226.

(19) *Nosolog.* Tom. II, p. 459.

(20) *De Caus.* Cap. IV.

(21) *Carol. Gottl. Titius. Dissert. de insomniorum influx.* Halæ, 1744, p. 27.

(22) Traité de l'Expérience, tom. II, p. 122.

(23) *Gilibert adversaria medic. Pract.*, p. 303.

d'exaltation, est celui que feu M. Dumas (24) rapporte d'une jeune demoiselle venue à Montpellier pour consulter les médecins sur une affection histérique accompagnée de catalepsie. Pendant toute la durée de ses attaques, cette jeune personne éprouvait une telle concentration de la sensibilité vers la région précordiale, que les organes des sens y étaient comme entièrement fixés; ainsi elle rapportait à l'estomac toutes les sensations de la vue et de l'ouie qui ne se produisaient plus alors dans les organes accoutumés. Ce phénomène rare (le transport des sens à l'épigastre) observé chez une personne bien digne d'intéresser, fut, comme on le pense bien, un objet d'attention pour les médecins et de curiosité pour le public. Gilibert (25) a observé un fait à-peu-près semblable chez une femme histérique qui endormie et interrogée à voix basse vers le creux de l'estomac, répondait parfaitement à toutes les questions qu'on lui adressait, tandis qu'elle ne donnait aucune réponse lorsque la voix n'était pas dirigée vers la région de l'épigastre.

Quant aux somnambules, on sait qu'il en existe un grand nombre qui agissent pendant le sommeil comme ils feraient pendant la veille, et qui écrivent la nuit, les yeux fermés et sans lumière.

S'il faut en croire tout ce qu'on nous rapporte du magnétisme animal, il paraîtrait qu'on peut, par les attouchemens magnétiques, développer ou faire naître, si l'on veut, cet état de somnambulisme en communiquant à ceux qui en sont susceptibles une prévision toute particulière. C'est sur-tout sur ce dernier fait qu'il importe de porter son attention; car, selon quelques observateurs, les somnambules magnétiques peuvent, étant interrogés, indiquer le siége de leurs maux, et même jusqu'aux remèdes qui leur sont les plus avan-

(24) Aperçus physiologiques sur la transformation des organes. Bulletin de la Société de sciences de Montpellier, N° XXXI, p. 18 et 19.

(25) *Adversaria med. pract.*, p. 201.

tageux. Nous observerons d'abord, que ce fait ainsi exposé, nous paraît plus que douteux, car en examinant avec une sérieuse attention le détail de toutes ces prétendues prévisions, on s'aperçoit bientôt que les somnambules magnétiques n'ont jamais indiqué d'autres remèdes que ceux qui leur ont été suggérés par les questions de leurs magnétiseurs. D'ailleurs il n'est rien moins que certain que les remèdes indiqués par les somnambules magnétiques soient toujours les plus convenables aux maux dont ils sont affectés, et à cet égard, le médecin ne doit pas accorder plus de confiance à ces pressentimens qu'il n'en donne à ceux qu'éprouvent certains malades. Dans l'un et l'autre cas il ne doit pas les négliger, mais seulement en profiter avec cette réserve que de pareilles indications rendent nécessaires. Enfin, nous ferons remarquer que les magnétiseurs de bonnefoi, par exemple, comme M. Deleuze, conviennent très-fort, que les somnambules magnétiques ne peuvent jamais indiquer que les remèdes qu'ils connaissent bien, et que même il faut guider leur attention par des questions faites à propos et posées avec art. Cette sorte de prévision dont on a tant parlé se réduirait donc déjà à une réminiscence, à la vérité d'un genre assez extraordinaire pour mériter d'être examinée avec plus de soin. Quant aux indications que le somnambule magnétique peut donner sur le siége de ses maux, elles s'accordent assez bien avec les autres faits de ce genre observés par les plus habiles médecins, pour ne pas être contestées, ou du moins pour ne pas être considérées comme en opposition avec tout ce que nous savons.

C'est aussi sous ce point de vue que le magnétisme animal, s'il a le pouvoir de rendre les malades susceptibles de dévoiler le siége de leurs maux, peut être utile, en fournissant des lumières précieuses aux médecins. Mais qui peut nous répondre que l'influence du magnétisme qui se fait autant ressentir sur le physique que sur le moral, sera toujours avantageuse ; car est-il possible d'être assuré qu'un moyen dont le pouvoir est si grand sur l'imagination, n'exercera pas une influence funeste

sur le système nerveux, et ne sera pas plutôt nuisible qu'utile? Il resterait enfin à savoir dans quelle sorte et dans quelle circonstance de maladie le magnétisme animal peut présenter des avantages réels; mais pour répondre à cette question, il faudrait ou l'avoir pratiqué soi-même avec les connaissances médicales nécessaires, ou s'appuyer sur l'expérience des autres. Le premier moyen nous manquant totalement (26), le second ne vient pas d'avantage à notre secours, car, je le demande, où sont les médecins qui ont pratiqué le magnétisme; et toutes les observations qu'on a publiées jusqu'à ce jour sont tellement mêlées de choses extraordinaires, qu'il est difficile d'avoir une entière confiance. Il faut l'avouer, combien ne serait-il pas doux de penser qu'avec la volonté seule de faire le bien, il fût possible de le faire; cette pensée est même si consolante, qu'il est dur d'être obligé de la rejeter; mais malheureusement les idées les plus raisonnables que nous avons de notre organisation, et des maladies qui la dérangent, sont trop contraires à cette opinion pour pouvoir l'adopter en aucune manière. Mais d'ailleurs s'il existe réellement une influence d'individu à individu, et qu'il soit possible de la diriger de manière à ce qu'elle soit avantageuse, ne pourrait-elle pas aussi devenir funeste dans les circonstances où l'on voudrait en abuser. C'est, du reste, un doute que je soumets à ceux qui ont fait du magnétisme une étude toute particulière.

L'ouvrage de M. Deleuze, sous quelque rapport qu'on le considère, ne peut avoir qu'une utilité réelle, d'abord parce qu'on n'y trouve point ce merveilleux qu'on remarque dans la plupart des livres publiés sur cette matière, et, en second lieu, parce que si M. Deleuze exalte les avantages du magnétisme, il n'en dissimule point les inconvéniens. Il rejette même entièrement l'opinion de ceux qui regardent le magnétisme comme

(26) Les essais que j'ai faits moi-même du magnétisme animal, m'ont donné de si faibles résultats, que je ne puis nullement parler d'après ma propre expérience.

un remède à tous nos maux, et qui accordent au somnambule magnétique la prescience de deviner des remèdes qu'il n'a jamais connus. Enfin, M. Deleuze avoue, avec la même franchise, que tous les effets qu'on obtient par le moyen du magnétisme sont si extraordinaires, qu'il n'est guère possible d'y ajouter foi, qu'en faisant soi-même des expériences; il donne du reste toutes les instructions nécessaires pour faire ces expériences, et on est obligé de convenir que les méthodes qu'il indique sont très-simples à suivre. Tous ceux qui liront l'ouvrage de cet homme aussi estimable qu'instruit, ne pourront s'empêcher de l'aimer et de reconnaître l'excellence de son cœur. En effet, comment se défendre de chérir l'homme qui vous dit : « Si cet écrit tombe entre les » mains d'une femme affligée de voir son mari souffrant, » d'une mère dont la fille soit dans un état de langueur, » d'un ami qui désire soulager son ami, d'un riche habitant » de la campagne à qui les pauvres viennent demander » des secours et des conseils pour leur santé, je les invite à essayer le moyen que je propose. Je ne leur » promets pas d'abord de grands succès, mais je leur » promets qu'ils adouciront sensiblement les maux qu'ils » ne pourront guérir; je leur promets que leur conviction deviendra plus forte de jour en jour, et que les » soins qu'ils se seront donnés en silence seront récompensés par une nouvelle force dans les liens de l'amitié, » et peut-être par le bonheur d'avoir rendu la santé à une » mère, à une épouse, à un ami, à un infortuné. Je ne » conseille ce moyen que lorsque les remèdes de la médecine ne paraissent pas encore nécessaires, ou lorsqu'ils sont insuffisans, ou bien lorsqu'on peut associer » la médecine et le magnétisme.

» Ces cas ne sont pas rares. Et que risque-t-on? En » prenant les précautions convenables, on ne peut jamais nuire. Si de nombreux témoignages ne suffisent » pas pour démontrer l'efficacité du magnétisme, ils » doivent du moins engager à sacrifier quelques heures » pour essayer de faire le bien : rien n'est plus facile, » si l'on sait vouloir. »

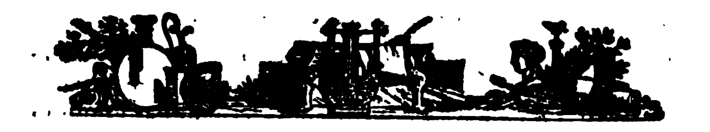
M. Deleuze ne démontre pas moins l'excellence de son caractère lorsqu'il nous fait connaître les autres écrits qui ont été publiés sur le magnétisme. On aime à voir avec quel respect sur-tout il parle de M. de Puységur, homme d'honneur s'il en fut jamais, et auquel nous devons une foule d'écrits sur le magnétisme, et qui vient tout nouvellement de nous en donner un entièrement rempli d'observations intéressantes (27). Il nous serait certainement bien agréable de rendre compte de ce nouvel écrit d'un homme pour lequel nous sommes pénétrés du respect le plus vrai; mais un livre qui n'est que l'exposé d'un traitement long-tems continué, me paraît si peu susceptible d'analyse que nous n'avons pas osé l'entreprendre. Nous croyons du reste qu'il est déjà entre les mains de tous ceux qui s'occupent du magnétisme animal, car le nom seul de son auteur leur en fait presqu'un devoir.

MARCEL DE SERRES.

---

(27) *Appel aux savans observateurs du dix-neuvième siècle, de la décision portée par leurs prédécesseurs contre le magnétisme animal*; par Chastenet de Puységur. Un volume in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

On trouve aussi, chez le même libraire, les autres écrits de M. de Puységur, dont les plus remarquables sont: 1° *Mémoires pour servir à l'histoire du magnétisme animal*: 1 vol. in-8°; 2° *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique générale*; 3° *Recherches et observations sur l'homme dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*: 1 volume in-8°.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGES AUX ANTILLES ET A L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, commencé en 1767 et fini en 1802, par J. B. LEBLOND, médecin-naturaliste, correspondant de l'Institut, etc. — Tome Ier, un vol. in-8°. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(SUITE DE L'ARTICLE.)

ON connaît les révolutions qu'a éprouvées l'île de Sainte-Lucie depuis 1639 où les Anglais s'y établirent pour la première fois, jusqu'au traité de 1763, par lequel elle fut définitivement cédée à la France. Les divers historiens des Antilles ont tout fait pour satisfaire notre curiosité à cet égard, mais comme ils ignoraient que le secret d'ennuyer est celui de tout dire, ils n'ont épargné aucun détail, quelqu'insignifiant qu'il pût être. M. Leblond a trop de choses neuves à raconter pour imiter leur exemple ; aussi, bien loin de redire une vingtième fois, peut-être, l'histoire de Sainte-Lucie depuis l'établissement des Anglais jusqu'à la cession à la France, il se contente d'en rappeler quelques faits principaux dont il est nécessaire que ses lecteurs se souviennent pour apprécier ses projets d'amélioration du régime colonial. L'établissement d'une colonie chinoise dans les Antilles, est, de tous ces projets, celui qui mérite le plus de fixer l'attention des gouvernemens européens. En effet, si l'on pouvait décider quelques habitans du sud de la Chine, à s'établir à Sainte-Lucie, à la Martinique ou à Saint-Vincent, on en retirerait de grands avantages ; le climat de la Chine méridionale a beaucoup d'analogie avec celui des Antilles, et les talens des Chinois pour l'agriculture et les arts feraient prospérer la colonie, en enrichissant la métropole dont elle dépendrait. Mais, jusqu'à présent, on n'a employé

aux défrichemens que des colons nouvellement débarqués, et ils ont été victimes des maladies pestilentielles auxquelles les blancs acclimatés ne résistent pas toujours eux-mêmes. C'est là ce qui a fait éprouver de grandes pertes aux Européens. Ainsi, lorsqu'après la cession de 1763, la France a voulu améliorer la culture de la seule île de Sainte-Lucie, elle a sacrifié, en pure perte, un millier d'hommes et sept millions de notre numéraire.

M. Leblond propose sa colonie chinoise pour remplacer la *traite* des nègres, dont le nom seul révolte l'humanité. On doit lui rendre cette justice, que dans la première partie de son Voyage, il parle toujours des noirs avec cet accent de la pitié que le malheur réclame, et s'il n'a pas, comme les Perrin-Dulac, les Baudry de Losières, les Barré Saint-Venant, les Berquin-Duvallon, déshonoré ses talens et sa plume par l'apologie de l'esclavage, c'est que trente-cinq ans de séjour au milieu des nègres et de leurs tyrans, lui ont permis de connaître les souffrances des *esclaves* et d'apprécier les sophismes dont les *maîtres* se servent pour justifier leurs barbaries.

Je ne m'arrêterai ici ni à la statistique de Sainte-Lucie en 1772, ni à la description des Savanes de cette île, ni à plusieurs considérations géologiques très-importantes pour l'exposition de la véritable théorie de la terre. Malgré tout l'intérêt de ces objets, on lira sans doute avec bien plus de plaisir quelques renseignemens sur les *Caraïbes noirs*.

En 1660, les Français et les Anglais laissèrent aux naturels des Antilles, la Dominique et Saint-Vincent, pour qu'ils n'inquiétassent pas leurs colonies. Ces indigènes nommés *Caraïbes rouges*, se rassemblèrent en grand nombre dans l'île de Saint-Vincent. Il n'y avait point encore de noirs parmi eux, et voici ce que la tradition apprend sur l'origine de ces derniers.

Un navire anglais chargé d'Africains qui avaient égorgé l'équipage, ayant échoué sur les côtes de Saint-Vincent, les *Caraïbes rouges* recueillirent ces esclaves, et se les associèrent pour se défendre contre les blancs. Le mélange des deux races a produit les *Caraïbes noirs*

qui forment une variété nouvelle de l'espèce humaine. Ils sont robustes et vigoureux, parce qu'ils tiennent de leurs pères avec lesquels ils ont conservé quelque ressemblance, quoiqu'ils aient adopté l'usage singulier de s'applatir le crâne. M. Leblond décrit la manière dont cette opération se pratique sur les nouveaux-nés, elle doit être dangereuse, et sans approuver le système du docteur Gall, on ne peut disconvenir qu'elle ne nuise beaucoup au développement des facultés intellectuelles.

Il régna bientôt une haine irréconciable entre les deux races de *Caraïbes*. Les *rouges* petits et faibles devinrent jaloux des *noirs* forts et courageux, parce que ceux-ci avaient des besoins physiques très-impérieux, et que chez les sauvages où le moral de l'amour n'est pas connu, les femmes préfèrent aux hommes sans vigueur, les mâles doués d'une grande force de tempérament.

Les *rouges* sentant toute leur infériorité, sollicitèrent les Européens des colonies voisines de s'établir parmi eux. Plusieurs y vinrent avec leurs esclaves. Ceux qui les avaient appelés, les aidèrent à former des établissemens et reçurent des nouveaux colons, du Tafia, des sabres et des fusils.

Les *noirs* reconnurent bientôt les avantages que les armes à feu donnaient aux *rouges*, et ils voulurent en obtenir des colons qui les leur refusèrent. Ils se séparèrent alors des *rouges* et se choisirent un chef nommé *Tourouilla*. On se battit, mais l'avantage fut pour les *noirs*. Un petit nombre de *rouges* échappés au massacre, se réfugia dans l'île de Tabago alors inhabitée; quelques-uns seulement restèrent à Saint-Vincent dans le voisinage du Château-Belair où ils ne furent pas inquiétés, et lorsque M. Leblond parcourait la colonie, il n'y avait plus que deux familles de ces malheureux restes des indigènes des Antilles.

Je ne m'arrêterai pas à la relation du séjour de notre voyageur chez les *Caraïbes noirs*, et des courses qu'il a faites avec eux; cette relation est fort curieuse, mais il est impossible de citer dans une simple analyse, tout ce qu'un savant aussi bon observateur que M. Leblond, a vu,

dans les pays qu'il a visités en philosophe, en naturaliste et en médecin.

Les considérations sur les mœurs, les coutumes et les usages des Européens établis à Saint-Vincent ne sont pas la partie la moins curieuse de son voyage. Il s'attache sur-tout à peindre les colons anglais dont l'activité mercantile, les goûts bizarres, l'esprit frondeur et l'isolement dans lequel ils vivent, forment un contraste piquant avec la gaieté franche et bruyante, les mœurs hospitalières, l'obligeance et la vivacité des colons français. M. Leblond fait ressortir avec art ces différences qui caractérisent les deux peuples, et son parallèle est plein de justesse, d'esprit et de raison.

Les militaires anglais des colonies se font remarquer par leur intempérance dans les repas. Ils boivent copieusement à chaque toast qu'ils multiplient jusqu'à tomber ivres-morts, et notre voyageur cite un capitaine nommé Armstrong qui passa une nuit entière à table, afin d'achever ses convives au nombre de cinq.

Ce goût pour le vin a donné naissance à un usage assez bizarre, auquel sont cependant mêlées quelques idées d'amour, quoiqu'il n'y ait point d'alliance, malgré tout ce que peuvent dire les joyeux convives du Rocher de Cancale, entre les fumées de Bacchus, et la plus active comme la plus morale des passions. Voici quel est cet usage. Chacun peut inviter une demoiselle, même sans la connaître, à boire un verre de vin, et comme il est malhonnête de refuser, on remplit deux coupes en disant à celle avec qui l'on boit : *Your sentiment, miss?* (Quel est votre pensée, mademoiselle?). Elle répond : *Love and friendship, and your very good health.* (L'amour, l'amitié et votre santé.) Le buveur répète ce toast, et les verres se vident d'un seul trait. « On mésusait de » cette liberté, dit M. Leblond, au point que les dames » pouvaient en être incommodées. »

Après avoir quitté Saint-Vincent, l'auteur visita successivement les grenadins, îlots qui doivent leur origine à des bancs de chaux carbonatée, et la Grenade où il s'associa avec un chirurgien français. Dans ces diverses courses, il a étudié très-particulièrement les zoophytes

et les coquillages, non-seulement comme formant un anneau dans la grande chaîne des êtres, mais encore dans leurs rapports avec la géologie: c'est aux Cuvier, aux Faujas, aux Werner, aux Breslak, qu'il appartient de juger en dernier ressort un système dans lequel des animalcules, tels que les polypes, jouent un très-grand rôle, puisqu'il leur attribue la formation des petites plaines qu'offrent les îlots grenadins.

Ces animalcules, que le moindre choc d'un corps dur peut détruire, travaillent sans cesse à l'accroissement de leur demeure afin d'y loger leur postérité. Ce fait est incontestable, mais d'où viennent les matériaux qu'ils emploient? est-ce le sable des mers qui le leur fournit? Cela est impossible, parce que les logemens des zoophytes sont de chaux carbonatée, tandis que le sable composé de molécules quartzeuses, ne contient pas de terre calcaire. Il faut donc que la mer elle-même produise les matériaux dont ces petits architectes se servent. Voici de quelle manière M. Leblond développe cette idée.

L'eau de la mer contient des matières bitumineuses et des sels à base alcaline et calcaire. Les polypes et les animaux à coquilles puisent ces substances dans les eaux, et les convertissent en carbonate qui leur sert à bâtir, de la même manière que les animaux changent leur charpente osseuse en chaux phosphatée.

L'acide muriatique qui entre dans la composition des sels neutres que fournit la mer, sert de nourriture aux zoophytes, aux coquillages et aux plantes marines. Ainsi l'objection de ceux qui prétendent que si les eaux de la mer diminuaient, leur degré de salure devrait augmenter parce que le sel marin ne s'évapore pas, tombe d'elle-même, car les êtres animés que les mers recèlent consomment une quantité de substances salines, égale à la diminution des eaux.

L'accumulation des travaux des zoophytes pendant des milliers de siècles, a formé les plaines calcaires des îlots grenadins. Les nombreuses observations de M. Leblond mettent hors de doute un fait si intéressant pour la géographie physique. C'est en étudiant ainsi la nature que ce voyageur explique les causes par lesquelles le bassin

des mers tend sans cesse à se resserrer à l'est des Antilles. De cette manière la surface de ces îles s'agrandit d'un côté, tandis qu'à l'ouest où des montagnes escarpées les bordent on ne trouve pas des plaines calcaires, parce que les vents qui y règnent troublent la tranquillité des mers, empêchent la multiplication des zoophytes et détruisent leurs ouvrages. L. A. M. BOURGEAT.

(La fin au numéro prochain.)

MAXIMIEN, tragédie en cinq actes; par Mme HORTENSE DE CÉRÉ BARBÉ. — In-8°. — Prix, 3 fr. — A Paris, chez *Germain Mathiot* et *Poulet*, libraires, quai des Grands-Augustins, nos 25 et 9.

CONSTANTIN fut un prince cruel et ambitieux, après avoir fait étrangler l'empereur Licinius, il fit mourir Fausta son épouse, Maximien son beau-père, et Crispus l'un de ses fils. On lui reproche la prodigalité des deniers publics; la politique seule, suivant Gibbon, le guidait dans le choix d'une religion nouvelle; il fit servir l'autel des chrétiens de marche-pied au trône de l'empire. On regarde aujourd'hui sa fameuse vision comme une fable. Il livra l'Occident aux Barbares en transférant le siége de l'Empire sur les bords du Bosphore; et l'histoire, en faisant connaître les qualités qui le distinguent, ne s'est point tue sur les crimes qui souillèrent sa vie.

Tel est cependant l'homme que Mme de Céré Barbé a su rendre intéressant en le représentant comme un roi trompé par les personnes qui l'environnent. Il fallait un grand talent pour entreprendre un semblable travail; plusieurs poëtes tragiques y avaient sans doute songé, mais les difficultés du sujet les en avaient détournés; plus hardie, Mme de Céré Barbé a tenté l'aventure, et a réussi à la mettre à fin.

C'est précisément la mort du beau-père, de la femme et du fils, qui fait le sujet de sa tragédie. Si le poëte avait mis sous nos yeux le Constantin de l'histoire, il aurait produit peu d'effet, mais en lui donnant des qualités qu'il n'avait pas, du moins à un degré aussi éminent, une sensibilité et des vertus dont il ne se montra jamais doué, l'auteur l'a rendu intéressant, et il est parvenu à nous attendrir sur ce

qu'on appelle ses malheurs, et que Voltaire nomme ses crimes. Par ces mensonges permis aux poëtes tragiques, Mme de Céré Barbé est parvenue à arracher des larmes, je ne dis pas à ses spectateurs, car elle n'a pas voulu courir les risques d'une représentation, quoique sa pièce eût été reçue, mais aux nombreux lecteurs qui ont accueilli de leurs suffrages le premier essai de sa muse tragique.

En rendant *Maximien* plus affreux peut-être qu'il ne l'était réellement, Mme de Céré Barbé fait tomber sur lui tout l'odieux de la catastrophe; c'est en effet ce Maximien qui amène, par ses machinations, la mort du fils de Constantin. C'est un conspirateur éternel qui veut arracher l'Empire à son possesseur, c'est un assassin qui veut poignarder l'Empereur, c'est un calomniateur qui accuse le fils de celui-ci du forfait dont il a voulu se rendre coupable lui-même; en un mot c'est un monstre dont les intrigues et les noirs complots forcent un père à condamner à mort son fils innocent.

Ce fils de Constantin, nommé Flavius Crispus, est amoureux de sa belle-mère, fille de l'atroce Maximien; celle-ci, nommée Faustine, montre un intérêt tendre, mais qu'on ne peut bien définir pour le jeune prince à qui elle avait été promise en mariage. Mme de Céré Barbé a donné à cette princesse un beau caractere, mais elle a soin d'avertir qu'il est de son invention; en effet la Faustine de l'histoire n'était rien moins qu'une femme vertueuse. Son mari la fit étouffer dans un bain : elle s'empoisonne dans la pièce. Maximien se poignarde lorsqu'il n'a pu poignarder Constantin, et cet empereur, victime de sa crédulité et de sa précipitation funeste, s'abandonne à une douleur profonde que le lecteur partage.

Je ne donnerai pas dans cet article une analyse exacte et fidèle de la tragédie; j'y renvoie ceux qui désireront en connaître tous les détails, et j'assure avec confiance que c'est leur promettre un véritable plaisir que de les engager à la lire. S'ils y trouvent des défauts et quelques réminiscences, ils y trouveront aussi des beautés du premier ordre et plusieurs parties très-brillantes; il y a des scènes tracées de main de maître, tant celles qui exigent des sentimens doux, la peinture des passions du cœur et les explosions de la sensibilité, que celles qui demandent de la force et du nerf. Je citerai comme un modèle la quatrième scène du second acte entre Flavius et Faustine, dans laquelle l'Impératrice laisse entrevoir, à travers un certain vague

qui produit un charme inexprimable, soit le sentiment, soit la pitié qui l'entraîne vers le jeune prince.

Le style offre plusieurs taches qui pourront facilement disparaître à une seconde édition; mais on y trouve fréquemment des beautés de plus d'un genre, telles qu'une harmonie douce, une couleur agréable, et souvent de la force et de la verve; les beaux vers ne sont pas rares, et les images poétiques animent les récits. Je ne citerai que deux morceaux qui me paraissent propres à donner une flatteuse idée du talent de l'auteur. Le premier est tiré de la belle scène entre Flavius et Faustine, dont j'ai déjà fait mention. C'est le fils de Constantin qui parle.

Ah! la haine d'un père est un poids redoutable;
Et ce nouveau malheur qu'on m'avait préparé,
Augmente les regrets dont je suis déchiré;
Quand j'invoque la mort pour finir ma misère,
Que pourrait des honneurs la brillante chimère.
J'ai cherché dans les camps un remède à mes maux,
J'ai trouvé la victoire et jamais le repos.
Ces lauriers sont baignés de mes larmes brûlantes.
Les rives du Bosphore et ces plaines fumantes
Où la mort aux vaincus préparait ses tourmens,
Ont cent fois retenti de mes gémissemens.
Ces peuples terrassés, ces villes à défendre,
Tous ces fleuves de sang que ma main fit répandre,
Les succès, les revers, rien ne pouvait bannir
De ma triste pensée, un fatal souvenir.
Ma douleur me suivit aux portes de l'aurore:
Sous les feux du soleil elle s'accrut encore:
Sur le sombre Imaüs, sous un ciel orageux,
Mes soupirs plus ardens s'exhalaient vers les cieux.
J'ai souvent envié le sort de mes victimes
Qu'engloutit l'Océan dans ses vastes abimes;
Et lorsque sa fureur agitait mes vaisseaux
Mon cœur était encor plus troublé que ses flots.
J'invoquai tous les Dieux dans mon triste délire;
Mais les Dieux étaient sourds, et Flavius respire!
Tant de funestes nuits, tant de jours malheureux,
Ne purent abréger mes destins rigoureux.
Rejeté par la mort, attaché sur la terre,
J'ai vécu pour souffrir et je meurs solitaire;

Car je vais loin de vous, poursuivant mon trépas,
Demander le repos à de nouveaux climats.
Pour jamais séparé du tombeau de mes pères,
Je porterai ma cendre aux rives étrangères;
Et le marbre où je veux reposer mes douleurs
Ne doit être jamais honoré de vos pleurs.

Le style de Mme de Céré Barbé s'élève ordinairement avec le sujet, il est ferme et mâle dans cette invective de Maximien contre les chrétiens et le peuple romain (acte I, scène dernière).

Oui, Varus, poursuivons ces étranges mortels,
Qui, par trop de vertu, devenant criminels,
D'une force inconnue, appuyant leur faiblesse,
Semblent toujours détruits et s'augmentent sans cesse;
Paraissent dans la joie au milieu des douleurs,
De la flamme et du fer affrontant les horreurs,
Renaissent de leur sang, poussent dans les ruines,
Sur leurs propres débris, de fécondes racines;
Menaçant d'attacher à leurs paisibles lois,
L'univers étonné d'honorer une croix;
Prêchant un Dieu clément et méprisant l'injure;
Par leur froide sagesse étouffant la nature.
Le stoïque chrétien, dédaigneux de son sort,
Semble effleurer la vie et savourer la mort.
Je ne veux point, Varus, de ce Dieu qui pardonne;
Il leur faut des tyrans au ciel et sur le trône.
Le peuple, à son image, a fait les immortels,
Et veut toujours de sang arroser leurs autels.
Que la foudre à la main Jupiter soit terrible;
Pour se montrer plus grand qu'il se montre inflexible:
Il faut épouvanter le romain factieux,
Qui croit qu'on est timide en étant généreux;
Qui trahit ce qu'il aime, et craint ce qu'il encense,
Et veut, par la fureur, mesurer la puissance,
Offrant toujours le sceptre au plus audacieux,
Plaçant le plus cruel au rang des demi-dieux.
On le vit accueillir et Néron et Tibère,
Forcer Dioclétien de couronner Galère,
Et joignant le caprice à la témérité,
Sans cesse regretter le joug qu'il a quitté.

Parmi les belles scènes de Mme de Céré Barbé, on distingue celle où Faustine tremblante pour les jours de Flavius, prononce devant Maximien les plus terribles imprécations contre le monstre qui a voulu assassiner Constantin, et dans le trouble affreux de son père, découvre le coupable, frémit d'horreur et ne peut le nommer.

Le dénouement est éminemment tragique. La dernière scène est d'une grande force et produirait au théâtre beaucoup d'effet. On a généralement regretté que l'auteur eût retiré sa pièce reçue au Théâtre-Français, et dont le succès n'a point paru devoir être douteux. Mais elle a subi avec honneur l'épreuve la plus difficile, celle de l'impression. Les défauts ont tous été remarqués, ils sont en petit nombre. Les beautés multipliées ont été senties, quoique dépouillées du prestige de la scène; et les journalistes, d'accord avec le public, se sont plu à rendre hommage au beau talent de l'auteur de *Maximien*. Ils ont pensé que cette pièce figurerait avec honneur dans les œuvres de plus d'un de nos tragiques modernes; et que si d'autres soutenaient les droits des femmes aux palmes littéraires, Mme de Céré Barbé faisait mieux encore, et avait le bonheur de les prouver. Elle a réussi où Th. Corneille et l'auteur de Mélanie avaient échoué; et triomphant des femmes qui ont voulu chausser le cothurne et de deux auteurs dramatiques estimés, elle a remporté en même tems une double victoire.

On voit bien maintenant qu'en disant dans l'avant dernier N° du *Mercure : le vaudeville convient mieux aux femmes que la tragédie, qui exige des forces, de la vigueur,* je parlais en thèse générale, et que l'auteur de *Maximien* fait une honorable exception. Il y a en effet dans sa tragédie, comme on l'a déjà remarqué dans plusieurs journaux, plus de force et d'élévation, soit dans le plan, soit dans les caractères, soit dans le style, qu'on n'en trouve dans plusieurs tragédies qui ont eu du succès.

J. B. B. ROQUEFORT.

VARIÉTÉS.

ATHÉNÉE DE PARIS. — L'administration de l'Athénée de Paris rappelle aux amis des sciences et des lettres que l'ouverture des cours de cet établissement aura lieu dans le courant de ce mois, qu'on y entendra entr'autres professeurs distingués, MM. Aimé Martin, sur la littérature; Thénard, sur la chimie; Pariset, sur la physiologie et l'hygiène; Crémery, sur la physique; de Jussieu, sur la minéralogie, etc., etc.

L'on s'abonne tous les jours au secrétariat de l'Athénée, rue du Lycée, n° 2.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

La Société philotechnique de Paris a tenu sa séance publique le 24 du mois d'octobre, en son local accoutumé, à la préfecture du département.

M. De la Chabeaussière, secrétaire perpétuel, a fait le rapport d'usage sur les travaux de la Société, auquel était joint celui sur le concours de poésie pour 1813. Il résulte de ce dernier, que le prix de poésie, dont le sujet était *le Triomphe de Molière*, ou *la Représentation du Tartuffe*, déjà remis en 1812, l'est encore, cette année, pour le mois d'octobre 1814. La Société a déclaré, par l'organe du rapporteur, qu'elle admettrait néanmoins la concurrence de tout autre sujet, au choix des concurrens, pourvu qu'il appartînt au genre élevé. Elle a fait une mention honorable de deux ouvrages, dont l'un porte pour devise :

> L'un zélé défenseur des bigots mis en jeu,
> Pour prix de ses bons mots les condamnait au feu.
>
> BOILEAU.

L'autre, ce vers pris dans l'ouvrage même :

> Un grand homme souvent a besoin d'un grand roi.

M. Fayolle a lu quelques observations sur les *Œuvres de La Fontaine*.

M. Le Mazurier, président actuel de la Société, un conte en vers intitulé : *le Diable et l'Avocat*, dont la narration a paru gaie, élégante et facile.

M. Bouilli a fait verser quelques douces larmes en racontant une anecdote sûr la maladie de *Berquin*, extraite d'un ouvrage qu'il se propose de publier incessamment sur les dédommagemens des gens de lettres.

M. Chaussard a communiqué quelques fragmens et quelques additions qu'il va faire paraître à son poëme déjà fort avantageusement connu, sur les genres dont Boileau n'a point parlé dans son *Art Poétique*. Ces additions semblent ne pouvoir pas déparer son ouvrage, puisqu'on y trouve à-la-fois d'excellens préceptes, en vers d'excellente facture.

M. Pigault-Lebrun, que les applaudissemens avaient accompagné à la tribune, a peut-être étonné ses auditeurs par le genre sérieux de sa lecture; mais on n'en a pas moins applaudi de nouveau sa nouvelle d'*Anacréon*, dont le style et l'idée ont paru convenables, quoique peut-être hors du genre accoutumé de l'auteur.

M. De la Chabeaussière a terminé les lectures par un Discours en vers sur le chant et la mélodie (voyez l'article POÉSIE), dans lequel on a vivement applaudi plusieurs tableaux, mais sur-tout un hommage touchant aux mânes de Grétry et au talent du respectable Monsigni.

Enfin, le complément de cette séance intéressante a été d'entendre une sonate de piano, exécutée avec distinction par Mlle Armand cadette; un air du *Laboureur Chinois*, chanté avec goût et pureté, par Mlle Armand l'aînée; et un solo de violon, très-bien rendu par M. Armand, frère des deux demoiselles. Cette réunion de talens dans une seule famille, a paru frapper les auditeurs et ajouter à leur satisfaction.



POLITIQUE.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 4 octobre.

Le général comte Lefebvre-Desnonettes a été attaqué le 28 septembre, à sept heures du matin, à Altenbourg par 10,000 hommes de cavalerie et 3000 hommes d'infanterie. Il a fait sa retraite devant des forces aussi supérieures; il a opéré de belles charges et a fait beaucoup de mal à l'ennemi. Il a perdu 300 hommes de son infanterie; il est arrivé sur la Saale. L'ennemi était commandé par l'hetman Platow et le général Thielman. Le prince Poniatowski s'est porté le 2 sur Altenbourg, par Nossan, Waldhem et Colditz. Il a culbuté l'ennemi, lui a fait plus de 400 prisonniers, et l'a chassé en Bohême.

Le 27, le prince de la Moskowa s'est emparé de Dessau qu'occupait une division suédoise, et a rejeté cette division sur sa tête de pont. Le lendemain, les Suédois sont arrivés pour reprendre la ville. Le général Guilleminot les a laissé avancer à portée de mitraille, a démasqué alors ses batteries, et les a repoussés en leur faisant beaucoup de mal.

Le 3 octobre, l'armée ennemie de Silésie s'est portée par Konigsbruck et Elterswerda sur Elters, a jeté un pont au coude que forme l'Elbe à Wartenbourg, et a passé le fleuve. Le général Bertrand était placé sur l'isthme, dans une fort belle position, environnée de digues et de marais. Depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, l'ennemi a fait sept attaques et a toujours été repoussé. Il a laissé 6000 morts sur le champ de bataille, notre perte a été de 500 hommes tués ou blessés. Cette grande différence est due à la bonne position que les divisions Morand et Fontanelli occupaient. Le soir, le général Bertrand, voyant déboucher de nouvelles forces, jugea devoir opérer sa retraite, et prit position sur la Mulde avec le prince de la Moskowa.

Le 4, le prince de la Moskowa était sur la rive gauche de la Mulde à Dalitzch. Le duc de Raguse et le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg étaient à Eulenbourg, le 3ᵉ corps était sur Torgau.

S

Deux cent cinquante partisans, commandés par un général-major russe, se sont portés sur Mulhausen, et apprenant que Cassel était dégarni de troupes, ils ont tenté une surprise sur les portes de Cassel. Ils ont été repoussés; mais le lendemain les troupes westphaliennes s'étant dissoutes, les partisans entrèrent dans Cassel, ils livrèrent au pillage tout ce qui leur tomba sous la main, et peu de jours après en sortirent. Le roi de Westphalie s'était retiré sur le Rhin.

Du 15. — Le 7, l'Empereur est parti de Dresde. Le 8, il a couché à Wurzen; le 9, à Eulenbourg, et le 10, à Duben.

L'armée ennemie de Silésie, qui se portait sur Wurzen, a sur-le-champ battu en retraite et repassé sur la rive gauche de la Mulde; elle a eu quelques engagemens où nous lui avons fait des prisonniers et pris plusieurs centaines de voitures de bagages.

Le général Reynier s'est porté sur Wittenberg, a passé l'Elbe, a marché sur Roslau, a tourné le pont de Dessau, s'en est emparé, s'est ensuite porté sur Aken, et s'est emparé du pont. Le général Bertrand s'est porté sur les ponts de Wartembourg et s'en est emparé. Le prince de la Moskowa s'est porté sur la ville de Dessau: il a rencontré une division prussienne; le général Delmas l'a culbutée, et lui a pris trois mille hommes et six pièces de canon.

Plusieurs couriers du cabinet, entr'autres le sieur Kraft, avec des dépêches de haute importance, ont été pris.

Après s'être ainsi emparé de tous les ponts de l'ennemi, le projet de l'Empereur était de passer l'Elbe, de manœuvrer sur la rive droite depuis Hambourg jusqu'à Dresde; de menacer Postdam et Berlin et de prendre pour centre d'opération Magdebourg qui, dans ce dessein, avait été approvisionné en munitions de guerre et de bouche. Mais le 15, l'Empereur apprit à Duben que l'armée bavaroise était réunie à l'armée autrichienne et menaçait le Bas-Rhin. Cette inconcevable défection fit prévoir la défection d'autres princes et fit prendre à l'Empereur le parti de retourner sur le Rhin; changement fâcheux, puisque tout avait été préparé pour opérer sur Magdebourg; mais il aurait fallu rester séparé et sans communication avec la France pendant un mois, ce qui n'avait pas d'inconvénient au moment où l'Empereur avait

arrêté ses projets ; il n'en était plus de même lorsque l'Autriche allait se trouver avoir deux nouvelles armées disponibles : l'armée bavaroise et l'armée opposée à la Bavière. L'Empereur changea donc avec ces circonstances imprévues et porta son quartier-général à Leipsick.

Cependant le roi de Naples qui était resté en observation à Freyberg, avait reçu le 7, l'ordre de faire un changement de front, et de se porter sur Genig et Frohbourg, opérant sur Wurzen et Wittenberg. Une division autrichienne, qui occupait Augustensbourg, rendant difficile ce mouvement, le roi reçut l'ordre de l'attaquer, la défit, lui prit plusieurs bataillons, et après cela opéra sa conversion à droite. Cependant la droite de l'armée ennemie de Bohême, composée du corps russe de Wittgenstein, s'était portée sur Altenbourg à la nouvelle du changement de front du roi de Naples. Elle se porta sur Frohbourg et ensuite par la gauche sur Brona, se plaçant entre le roi de Naples et Leipsick. Le roi n'hésita pas sur la manœuvre qu'il devait faire ; il fit volte face, marcha sur l'ennemi, le culbuta, lui prit neuf pièces de canon, un millier de prisonniers, et le jeta au-delà de l'Elster, après lui avoir fait éprouver une perte de 4 à 5000 hommes.

Le 14, la position de l'armée était la suivante :

Le quartier-général de l'Empereur était à Reidnitz, à une demi-lieue de Leipsick.

Le 4e corps, commandé par le général Bertrand, était au village de Lindenau.

Le 6e corps était à Libenthal.

Le roi de Naples, avec les 2e, 8e et 5e corps, avait sa droite à Dœlitz et sa gauche à Liberwolkowitz.

Les 3e et 7e corps étaient en marche d'Eulenbourg pour flanquer le 6e corps.

La grande armée autrichienne de Bohême avait le corps de Giulay vis-à-vis Lindenau ; un corps à Zwenckau, et le reste de l'armée, la gauche appuyée à Grobern, et la droite à Naumdorf.

Les ponts de Wurzen et d'Eulenbourg sur la Mulde et la position de Taucha sur la Partha, étaient occupés par nos troupes. Tout annonçait une grande bataille.

Le résultat de ces divers mouvemens dans ces six jours a été 5000 prisonniers, plusieurs pièces de canon, et beaucoup de mal fait à l'ennemi. Le prince Poniatowski s'est, dans ces circonstances, couvert de gloire.

Du 16 octobre au soir. — Le 15, le prince de Schwarzenberg, commandant l'armée ennemie, annonça à l'ordre du jour, que le lendemain 16, il y aurait une bataille générale et décisive.

Effectivement le 16, à neuf heures du matin, la grande armée alliée déboucha sur nous. Elle opérait constamment pour s'étendre sur sa droite. On vit d'abord trois grosses colonnes se porter, l'une le long de la rivière de l'Elster, contre le village de Dœlitz; la seconde contre le village de Wachau, et la troisième contre celui de Liberwolkowitz. Ces trois colonnes étaient précédées par 200 pièces de canon.

L'Empereur fit aussitôt ses dispositions.

A dix heures, la canonade était des plus fortes, et à onze heures les deux armées étaient engagées aux villages de Dœlitz, Wachau et Liberwolkowitz. Ces villages furent attaqués six à sept fois; l'ennemi fut constamment repoussé et couvrit les avenues de ses cadavres. Le compte Lauriston, avec le 5e corps, défendait le village de gauche (Liberwolkowitz); le prince Poniatowski, avec ses braves Polonais, défendait le village de droite (Dœlitz), et le duc de Bellune défendait Wachau.

A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repoussée; nous étions maîtres des trois villages, et nous avions fait 2,000 prisonniers.

A peu près au même moment le duc de Tarente débouchait par Holzhauzen, se portant sur une redoute de l'ennemi, que le général Charpentier enleva au pas de charge, en s'emparant de l'artillerie et faisant quelques prisonniers.

Le moment parut décisif.

L'Empereur ordonna au duc de Reggio de se porter sur Wachau avec deux divisions de la jeune garde. Il ordonna également au duc de Trévise de se porter sur Liberwolkowitz avec deux autres divisions de la jeune garde et de s'emparer d'un grand bois qui est sur la gauche du village. En même tems, il fit avancer sur le centre une batterie de 150 pièces de canon que dirigea le général Drouot.

L'ensemble de ces dispositions eut le succès qu'on en attendait: L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se retira et le champ de bataille nous resta tout entier.

Il était trois heures après midi. Toutes les troupes de l'ennemi avaient été engagées. Il eut recours à sa réserve. Le comte de Merfeld qui commandait en chef la réserve

autrichienne, releva avec six divisions toutes les troupes sur toutes les attaques, et la garde impériale russe, qui formait la réserve de l'armée russe, les releva au centre.

La cavalerie de la garde russe et les cuirassiers autrichiens se précipitèrent par leur gauche sur notre droite, s'emparèrent de Dœlitz, et vinrent caracoller autour des carrés du duc de Bellune.

Le roi de Naples marcha avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, et chargea la cavalerie ennemie par la gauche de Wachau, dans le tems que la cavalerie polonaise et les dragons de la garde, commandés par le général Letort, chargeaient par la droite. La cavalerie ennemie fut défaite; deux régimens entiers restèrent sur le champ de bataille. Le général Letort fit trois cents prisonniers russes et autrichiens. Le général Latour-Maubourg prit quelques centaines d'hommes de la garde russe.

L'Empereur fit sur-le-champ avancer la division Curial de la garde pour renforcer le prince Poniatowski. Le général Curial se porta au village de Dœlitz, l'attaqua à la bayonnette, le prit sans coup férir et fit 1200 prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé le général en chef Merfeld.

Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se mit en retraite, et le champ de bataille ne nous fut pas disputé.

Les pièces de la réserve de la garde, que commandait le général Drouot, étaient avec les tirailleurs; la cavalerie ennemie vint les charger. Les canonniers rangèrent en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de charger à mitraille, et tirèrent avec tant d'agilité qu'en un instant l'ennemi fut repoussé. Sur ces entrefaites la cavalerie française s'avança pour soutenir ces batteries.

Le général Maison, commandant une division du 5e corps, officier de la plus grande distinction, fut blessé. Le général Latour-Maubourg, commandant la cavalerie, eut la cuisse emportée d'un boulet. Notre perte dans cette journée a été de 2,500 hommes, tant tués que blessés. Ce n'est pas exagérer que de porter celle de l'ennemi à 25 mille hommes.

On ne saurait trop faire l'éloge de la conduite du comte Lauriston et du prince Poniatowski dans cette journée. Pour donner à ce dernier une preuve de satisfaction, l'Empereur l'a nommé, sur le champ de bataille, maréchal de France, et a accordé un grand nombre de décorations aux régimens de son corps.

Le général Bertrand était en même tems attaqué au village de Lindenau par les généraux Giulay, Thielman et Liechtenstein. On déploya de part et d'autres une cinquantaine de pièces de canon. Le combat dura six heures sans que l'ennemi pût gagner un pouce de terrain. A cinq heures du soir, le général Bertrand décida la victoire en faisant une charge avec sa réserve, et non-seulement il rendit vains les projets de l'ennemi, qui voulait s'emparer des ponts de Lindenau et des faubourgs de Leipsick, mais encore il le contraignit à évacuer son champ de bataille.

Sur la droite de la Portha, à une lieue de Leipsick, et à-peu-près à quatre lieues du champ de bataille où se trouvait l'Empereur, le duc de Raguse fut engagé. Par une de ces circonstances fatales qui influent souvent sur les affaires les plus importantes, le 3ᵉ corps qui devait soutenir le duc de Raguse, n'entendant rien de ce côté à dix heures du matin, et entendant au contraire une effroyable canonade du côté où se trouvait l'Empereur, crut bien faire de s'y porter, et perdit ainsi sa journée en marches. Le duc de Raguse, livré à ses propres forces, défendit Leipsick et soutint sa position pendant toute la journée; mais il éprouva des pertes qui n'ont pas été compensées par celles qu'il a fait éprouver à l'ennemi, quelques grandes qu'elles fussent. Des bataillons de canonniers de la marine se sont faiblement comportés. Les généraux Compans et Frédérichs ont été blessés. Le soir, le duc de Raguse, légèrement blessé lui-même, a été obligé de resserrer sa position sur la Partha. Il a dû abandonner dans ce mouvement plusieurs pièces démontées et plusieurs voitures.

Du 24 octobre. — La bataille de Wachau avait déconcerté tous les projets de l'ennemi; mais son armée était tellement nombreuse, qu'il avait encore des ressources. Il rappela en toute hâte, dans la nuit, les corps qu'il avait laissés sur la ligne d'opération et les divisions restées sur la Saale; et il pressa la marche du général Benigsen, qui arrivait avec 40,000 hommes.

Après le mouvement de retraite qu'il avait fait le 16 au soir et pendant la nuit, l'ennemi occupa une belle position à deux lieues en arrière. Il fallut employer la journée du 17 à le reconnaître et à bien déterminer le point d'attaque. Cette journée était d'ailleurs nécessaire pour faire venir les parcs de réserve et remplacer les 80,000 coups de canon qui avaient été consommés dans la bataille. L'ennemi eut donc le tems de rassembler ses troupes qu'il avait disse-

minées lorsqu'il se livrait à des projets chimériques, et de recevoir les renforts qu'il attendait.

Ayant eu avis de l'arrivée de ces renforts, et ayant reconnu que la position de l'ennemi était très-forte, l'Empereur résolut de l'attirer sur un autre terrain. Le 18, à deux heures du matin, il se rapprocha de Leipsick de 2 lieues, et plaça son armée, la droite à Connewitz, le centre à Probtsheyde, la gauche à Stœtteriz, en se plaçant de sa personne au moulin de Ta.

De son côté, le prince de la Moskowa avait placé les troupes vis-à-vis l'armée de Silésie, sur la Partha; le 6e corps à Schœnfeld, et le 3e et le 7e le long de la Partha à Neutsch et à Teckla. Le duc de Padoue avec le général Dombrowski gardait la position et le faubourg de Leipsick sur la route de Hall.

A trois heures du matin, l'Empereur était au village de Lindenau. Il ordonna au général Bertrand de se porter sur Lutzen et Weissenfels, de balayer la plaine et de s'assurer des débouchés sur la Saale et de la communication avec Erfurt. Les troupes légères de l'ennemi se dispersèrent; et à midi, le général Bertrand était maître de Weissenfels et du pont sur la Saale.

Ayant ainsi assuré ses communications, l'Empereur attendit de pied ferme l'ennemi.

A neuf heures, les coureurs annoncèrent qu'il marchait sur toute la ligne. A dix heures, la canonnade s'engagea.

Le prince Poniatowski et le général Lefol défendaient le pont de Connewitz. Le roi de Naples, avec le 2e corps, était à Probestheyde, et le duc de Tarente à Holzhauzen.

Tous les efforts de l'ennemi, pendant la journée, contre Connewitz et Probstheyde échouèrent. Le duc de Tarente fut débordé à Holzhauzen. L'Empereur ordonna qu'il se plaçât au village de Stœtteritz. La canonnade fut terrible. Le duc de Castiglione qui défendait un bois sur le centre s'y soutint toute la journée.

La vieille garde était rangée en réserve sur une élévation, formant quatre grosses colonnes dirigées sur les quatre principaux points d'attaque.

Le duc de Reggio, fut envoyé pour soutenir le prince Poniatowski et le duc de Trévise, pour garder les débouchés de la ville de Leipsick.

Le succès de la bataille était dans le village de Probesteyde. L'ennemi l'attaqua quatre fois avec des forces con-

sidérables ; quatre fois il fut repoussé avec une grande perte.

A cinq heures du soir, l'Empereur fit avancer ses réserves d'artillerie, et reploya tout le feu de l'ennemi, qui s'éloigna à une lieue du champ de bataille.

Pendant ce tems, l'armée de Silésie attaqua le faubourg de Halle. Ses attaques renouvelées un grand nombre de fois dans la journée échouèrent toutes. Elle essaya avec la plus grande partie de ses forces de passer la Partha à Schœnfeld et à Saint-Teekla. Trois fois elle parvint à se placer sur la rive gauche, et trois fois le prince de la Moskowa la chassa et la culbutta à la bayonnette.

A trois heures après midi, la victoire était pour nous de ce côté contre l'armée de Silésie, comme du côté où était l'Empereur contre la grande armée. Mais en ce moment l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passèrent tout entières à l'ennemi. Il ne resta de l'armée saxonne que le général Zeschau, qui la commandait en chef, avec 500 hommes. Cette trahison, non-seulement mit du vide dans nos lignes, mais livra à l'ennemi le débouché important confié à l'armée saxonne, qui poussa l'infamie au point de tourner sur-le-champ ses 40 pièces de canon contre la division Durutte. Un moment de désordre s'ensuivit; l'ennemi passa la Partha et marcha sur Reidnitz, dont il s'empara : il ne se trouvait plus qu'à une demi-lieue de Leipsick.

L'Empereur envoya sa garde à cheval, commandée par le général Nansouty, avec 20 pièces d'artillerie, afin de prendre en flanc les troupes qui s'avançaient le long de la Partha pour attaquer Leipsick. Il se porta lui-même avec une division de la garde au village de Reidnitz. La promptitude de ces mouvemens rétablit l'ordre; le village fut repris et l'ennemi poussé fort loin.

Le champ de bataille resta en entier en notre pouvoir, et l'armée française resta victorieuse aux champs de Leipsick comme elle l'avait été aux champs de Wachau.

A la nuit, le feu de nos canons avait, sur tous les points, repoussé à une lieue du champ de bataille le feu de l'ennemi.

Les généraux de division Vial et Rochambeau sont morts glorieusement. Notre perte dans cette journée peut s'évaluer à 4000 tués ou blessés; celle de l'ennemi doit avoir été extrêmement considérable. Il ne nous a fait aucun prisonnier, et nous lui avons pris 500 hommes.

A six heures du soir, l'Empereur ordonna les dispositions pour la journée du lendemain. Mais à sept heures, les généraux Sorbier et Dulauloy, commandant l'artillerie de l'armée et de la garde, vinrent à son bivouac lui rendre compte des consommations de la journée : on avait tiré 95,000 coups de canon : ils dirent que les réserves étaient épuisées, qu'il ne restait pas plus de 16,000 coups de canon, que cela suffirait à peine pour entretenir le feu pendant deux heures, et qu'ensuite on serait sans munitions pour les événemens ultérieurs; que l'armée, depuis cinq jours, avait tiré plus de 220,000 coups de canon, et qu'on ne pouvait se réapprovisionner qu'à Magdebourg ou Erfurt.

Cet état de choses rendait nécessaire un prompt mouvement sur un de nos deux grands dépôts : l'Empereur se décida pour Erfurt, par la même raison qui l'avait décidé à venir sur Leipsick, pour être à portée d'apprécier l'influence de la défection de la Bavière.

L'Empereur donna sur-le-champ les ordres pour que les bagages, les parcs, l'artillerie, passassent les défilés de Lindenau. Il donna le même ordre à la cavalerie et à différens corps d'armée; et il vint dans les faubourgs de Leipsick, à l'hôtel de Prusse, où il arriva à neuf heures du soir.

Cette circonstance obligea l'armée française à renoncer aux fruits des deux victoires où elle avait, avec tant de gloire battu des troupes de beaucoup supérieures en nombre et les armées de tout le continent.

Mais ce mouvement n'était pas sans difficulté. De Leipsick à Lindenau il y a un défilé de deux lieues, traversé par cinq ou six ponts. On proposa de mettre 6 mille hommes et 60 pièces de canon dans la ville de Leipsick, qui a des remparts, d'occuper cette ville comme tête de défilé; et d'incendier ses vastes faubourgs, afin d'empêcher l'ennemi de s'y loger, et de donner jeu à notre artillerie placée sur les remparts.

Quelque odieuse que fût la trahison de l'armée saxonne, l'Empereur ne put se résoudre à détruire une des belles villes de l'Allemagne, à la livrer à tous les genres de désordre inséparables d'une telle défense, et cela sous les yeux du roi qui, depuis Dresde, avait voulu accompagner l'Empereur, et qui était si vivement affligé de la conduite de son armée. L'Empereur aima mieux s'exposer à perdre

quelques centaines de voitures que d'adopter ce parti barbare.

A la pointe du jour, tous les parcs, les bagages, toute l'artillerie, la cavalerie, la garde et les deux tiers de l'armée avaient passé le défilé.

Le duc de Tarente et le prince Poniatowski furent chargés de garder les faubourgs, de les défendre assez de tems pour laisser tout déboucher, et d'exécuter eux-mêmes le passage du défilé vers onze heures.

Le magistrat de Leipsick envoya, à six heures du matin, une députation au prince de Schwarzenberg pour lui demander de ne pas rendre la ville le théâtre d'un combat qui entraînerait sa ruine.

A neuf heures, l'Empereur monta à cheval, entra dans Leipsick, et alla voir le roi. Il a laissé ce prince maître de faire ce qu'il voudrait, et de ne pas quitter ses Etats, en les laissant exposés à cet esprit de sédition qu'on avait fomenté parmi les soldats. Un bataillon saxon avait été formé à Dresde, et joint à la jeune garde. L'Empereur le fit ranger à Leipsick devant le palais du roi, pour lui servir de garde, et pour le mettre à l'abri du premier mouvement de l'ennemi.

Une demi-heure après, l'Empereur se rendit à Lindenau pour y attendre l'évacuation de Leipsick, et voir les dernières troupes passer les ponts avant de se mettre en marche.

Cependant l'ennemi ne tarda pas à apprendre que la plus grande partie de l'armée avait évacué Leipsick, et qu'il n'y restait plus qu'une forte arrière-garde. Il attaqua vivement le duc de Tarente et le prince Poniatowski ; il fut plusieurs fois repoussé ; et, tout en défendant les faubourgs, notre arrière-garde opéra sa retraite. Mais les Saxons restés dans la ville tirèrent sur nos troupes de dessus les remparts, ce qui obligea d'accélérer la retraite et mit un peu de désordre.

L'Empereur avait ordonné au génie de pratiquer des fougasses sous le grand pont qui est entre Leipsick et Lindenau, afin de le faire sauter au dernier moment ; de retarder ainsi la marche de l'ennemi, et de laisser le tems aux bagages de filer. Le général Dulauloy avait chargé le colonel Monfort de cette opération. Ce colonel, au lieu de rester sur les lieux pour la diriger et pour donner le signal, ordonna à un caporal et à quatre sapeurs de faire sauter le pont aussitôt que l'ennemi se présenterait. Le

caporal, homme sans intelligence et comprenant mal sa mission, entendant les premiers coups de fusils tirés des remparts de la ville, mit le feu aux fougasses et fit sauter le pont : une partie de l'armée était encore de l'autre côté avec un parc de 80 bouches à feu et de quelques centaines de voitures.

La tête de cette partie de l'armée qui arrivait au pont le voyant sauter, crut qu'il était au pouvoir de l'ennemi. Un cri d'épouvante se propagea de rang en rang : l'ennemi est sur nos derrières, et les ponts sont coupés? — Ces malheureux se débandèrent et cherchèrent à se sauver. Le duc de Tarente passa la rivière à la nage; le comte Lauriston, moins heureux, se noya; le prince Poniatowski, monté sur un cheval fougueux, s'élança dans l'eau et n'a plus reparu. L'Empereur n'apprit ce désastre que lorsqu'il n'était plus tems d'y remédier; aucun remède même n'eût été possible. Le colonel Monfort et le caporal de sapeurs sont traduit à un conseil de guerre.

On ne peut encore évaluer les pertes occasionnées par ce malheureux événement; mais on les porte, par approximation, à 12,000 hommes et à plusieurs centaines de voitures. Les désordres qu'il a portés dans l'armée ont changé la situation des choses : l'armée française victorieuse arrive à Erfurt comme y arriverait une armée battue. Il est impossible de peindre les regrets que l'armée a donnés au prince Poniatowski, au comte Lauriston et à tous les braves qui ont péri par la suite de ce funeste événement.

On n'a pas de nouvelles du général Reynier, on ignore s'il a été pris ou tué. On se figurera facilement la profonde douleur de l'Empereur qui voit, par un oubli de ses prudentes dispositions, s'évanouir les résultats de tant de fatigues et de travaux.

Le 19, l'Empereur a couché à Markranstaedt; le duc de Reggio était resté à Lindenau.

Le 20, l'Empereur a passé la Saale à Weissenfels.

Le 21, l'armée a passé l'Unstrut à Freybourg; le général Bertrand a pris position sur les hauteurs de Coesen.

Le 22, l'Empereur a couché au village d'Ollendorf.

Le 23, il est arrivé à Erfurt.

L'ennemi qui avait été consterné des batailles du 16 et du 18, a repris, par les désastres du 19, du courage et l'ascendant de la victoire. L'armée française, après de si brillans succès, a perdu son attitude victorieuse.

Nous avons trouvé à Erfurt, en vivres, munitions,

habits, souliers, tout ce dont l'armée pouvait avoir besoin.

L'état-major publiera les rapports des différens chefs d'armées sur les officiers qui se sont distingués dans les grandes journées de Wachau et de Leipsick.

Du 31. — Les deux régimens de cuirassiers du roi de Saxe, faisant partie du 1er corps de cavalerie, étaient restés avec l'armée française. Lorsque l'Empereur eut quitté Leipsick, il leur fit écrire la lettre ci-jointe par le duc de Vicence, et les renvoya à Leipsick pour servir de garde au roi.

Lorsqu'on fut certain de la défection de la Bavière, un bataillon bavarois était encore avec l'armée : S. M. a fait écrire la lettre ci-jointe au commandant de ce bataillon par le major-général.

L'Empereur est parti d'Erfurt le 25.

Notre armée a opéré tranquillement son mouvement sur le Mein. Arrivée le 29 à Gelnhausen, on aperçut un corps ennemi de 5 à 6000 hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, qu'on sut par les prisonniers être l'avant-garde de l'armée autrichienne et bavaroise. Cette avant-garde fut poussée et obligée de se retirer. On rétablit promptement le pont que l'ennemi avait coupé. On apprit aussi par les prisonniers que l'armée autrichienne et bavaroise, annoncée forte de 60 à 70,000 hommes, venant de Braunau, était arrivée à Hanau, et prétendait barrer le chemin à l'armée française.

Le 29 au soir, les tirailleurs de l'avant-garde ennemie furent poussés au-delà du village de Langensebolde, et à sept heures du soir, l'Empereur et son quartier-général étaient dans ce village, au château d'Issenbourg.

Le lendemain 30, à neuf heures du matin, l'Empereur monta à cheval. Le duc de Tarente se porta en avant avec 3000 tirailleurs sous les ordres du général Charpentier. La cavalerie du général Sébastiani, la division de la Garde commandée par le général Friant, et la cavalerie de la vieille Garde suivirent; le reste de l'armée était en arrière d'une marche. L'ennemi avait placé six bataillons au village de Ruckingen, afin de couper toutes les routes qui pouvaient conduire sur le Rhin. Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie firent reculer précipitamment ces bataillons. Arrivés sur la lisière du bois, à deux lieues de Hanau, les tirailleurs ne tardèrent pas à s'engager.

L'ennemi fut acculé dans le bois jusqu'au point de jonction de la vieille et de la nouvelle route. Ne pouvant rien opposer à la supériorité de notre infanterie, il essaya de tirer parti de son grand nombre; il étendit le feu sur sa droite. Une brigade de 2000 tirailleurs du 2ᵉ corps, commandée par le général Dubreton fut engagée pour le contenir, et le général Sébastiani fit exécuter avec succès, dans l'éclairci du bois, plusieurs charges sur les tirailleurs ennemis. Nos 5000 tirailleurs continrent ainsi toute l'armée ennemie, en gagnant insensiblement du tems jusqu'à trois heures après midi.

L'artillerie étant arrivée, l'Empereur ordonna au général Curial de se porter au pas de charge sur l'ennemi avec deux bataillons de chasseurs de la vieille Garde, et de le culbuter au-delà du débouché; au général Drouot de déboucher sur-le-champ avec 50 pièces de canon; au général Nansouty, avec tout le corps du général Sébastiani et la cavalerie de la vieille Garde, de charger vigoureusement l'ennemi dans la plaine.

Toutes ces dispositions furent exécutées exactement.

Le général Curial culbuta plusieurs bataillons ennemis. Au seul aspect de la vieille Garde, les Autrichiens et les Bavarois fuirent épouvantés.

Quinze pièces de canon et successivement jusqu'à 50 furent placées en batterie avec l'activité et l'intrépide sang-froid qui distinguent le général Drouot. Le général Nansouty se porta sur la droite de ces batteries et fit charger 10 mille hommes de cavalerie ennemie par le général Levêque, major de la vieille Garde, par la division de cuirassiers Saint-Germain, et successivement par les grenadiers et les dragons de la cavalerie de la Garde. Toutes ces charges eurent le plus heureux résultat. La cavalerie ennemie fut culbutée et sabrée. Plusieurs carrés d'infanterie furent enfoncés; le régiment autrichien Jordis et les hulans du prince de Schwarzenberg ont été entièrement détruits. L'ennemi abandonna précipitamment le chemin de Francfort qu'il barrait et tout le terrain qu'occupait sa gauche. Il se mit en retraite, et bientôt après en complète déroute.

Il était cinq heures. Les ennemis firent un effort sur leur droite pour dégager leur gauche et donner le tems à celle-ci de se reployer. Le général Friant envoya deux bataillons de la vieille garde à une ferme située sur le vieux chemin de Hanau. L'ennemi en fut promptement débusqué, et sa

droite fut obligée de plier et de se mettre en retraite. Avant six heures du soir, il repassa en déroute la petite rivière de la Kintzig.

La victoire fut complète,

L'ennemi, qui prétendait barrer tout le pays, fut obligé d'évacuer le chemin de Francfort et de Hanau.

Nous avons fait 6000 prisonniers et pris plusieurs drapeaux et plusieurs pièces de canon. L'ennemi a eu six généraux tués ou blessés. Sa perte a été d'environ 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. La nôtre n'est que de 4 à 500 hommes tués ou blessés. Nous n'avons eu d'engagés que 5000 tirailleurs, 4 bataillons de la vieille garde, et à-peu-près 80 escadrons de cavalerie et 120 pièces de canon.

A la pointe du jour, le 31, l'ennemi s'est retiré, se dirigeant sur Aschaffenbourg. L'Empereur a continué son mouvement, et à trois heures après-midi, S. M. était à Francfort.

Les drapeaux pris à cette bataille, et ceux qui ont été pris aux batailles de Wachau et de Leipsick, sont partis pour Paris.

Les cuirassiers, les grenadiers à cheval, les dragons, ont fait de brillantes charges. Deux escadrons de gardes-d'honneur du 5e régiment, commandés par le major Saluces, se sont spécialement distingués, et font présumer ce qu'on doit attendre de ce corps au printems prochain, lorsqu'il sera parfaitement organisé et instruit.

Le général d'artillerie de l'armée Nourrit, et le général Devaux, major d'artillerie de la garde, ont mérité d'être distingués; le général Lefort, major des dragons de la garde, quoique blessé à la bataille de Wachau, a voulu charger à la tête de son régiment, et a eu son cheval tué.

Le 31 au soir, le grand quartier-général était à Francfort.

Le duc de Trévise, avec deux divisions de la jeune garde et le 1er corps de cavalerie, était à Gelnhausen. Le duc de Reggio arrivait à Francfort.

Le comte Bertrand et le duc de Raguse étaient à Hanau.

Le général Sébastiani était sur la Nidda.

Lettre du duc de Vicence au capitaine commandant les deux régimens de cuirassiers saxons employés dans le corps de cavalerie du comte Latour-Maubourg.

Markranstœdt, le 19 octobre 1813.

Je m'empresse de vous prévenir, M. le commandant, que l'Empereur autorise les deux régimens de cuirassiers saxons de la garde et

de Zeschwitz, qui servaient dans ses armées, à se rendre à Leipsick; S. M. pensant qu'il serait agréable à votre bon roi d'avoir ces corps de sa garde près de sa personne dans les circonstances actuelles.

M. le général Latour-Maubourg, qui est prévenu de cette disposition, vous donnera toutes les facilités nécessaires pour que le retour de ces troupes n'éprouve aucune difficulté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, CAULAINCOURT, duc DE VICENCE.

Lettre du major-général au chef de bataillon commandant les troupes bavaroises.

Erfurt, le 24 octobre 1813.

Le roi, votre maître, Monsieur, méconnaissant ce que l'Empereur a fait pour lui, a déclaré la guerre à la France. Dans de pareilles circonstances, les troupes bavaroises qui se trouvent à l'armée devraient être désarmées et prisonnières de guerre, mais cela est contraire à la confiance que l'Empereur veut que les troupes à ses ordres aient en lui. En conséquence, Monsieur, l'intention de S. M. est que vous réunissiez votre bataillon. Vous vous ferez donner des magasins quatre jours de vivres, et vous partirez d'ici pour vous rendre par Cobourg sur Bamberg, où vous prendrez les ordres du ministre de S. M. le roi de Bavière Il serait également contraire aux sentimens d'honneur et de loyauté que vous prissiez les armes contre la France. En conséquence, l'intention de l'Empereur est que vous et vos officiers donniez votre parole d'honneur que ni vous, ni vos soldats, ne servirez contre la France avant un an.

Le prince vice-connétable, major-général,

Signé, ALEXANDRE.

A ces détails officiels, nous devons annoncer ceux qui suivent, énoncés dans des lettres authentiques. L'Empereur est arrivé à Mayence le 1er novembre, à 5 heures du matin. M. le duc de Bassano y est également arrivé. Le maréchal duc de Valmy s'est empressé de rendre un hommage public au zèle que dans ces circonstances les villes de la rive du Rhin ont montré à l'envi pour le soulagement des malades et des blessés. Les autorités ont été partout secondées par l'empressement et la libéralité des habitans. La levée des 120 mille hommes s'opère sur tous les points de l'Empire avec la plus active exactitude. A Lille, à Rouen, à Nantes, à Metz, à Gênes, les contingens sont déjà fournis et ont rejoint les dépôts désignés. L'armée d'Italie s'est concentrée en observant les mouvemens des Autrichiens sur la

Piave. Il n'y a eu aucun événement aux armées d'Espagne, qui occupent toujours la même position. Le *Moniteur* continue à offrir de nombreuses adresses, où les habitans de tous les points de la France protestent être prêts à tous les sacrifices pour forcer l'ennemi à la paix et assurer l'intégrité de l'Empire. S.....

ANNONCES.

Tableau figuré des opérations militaires. — Quatrième carte de la guerre actuelle. N° II de l'année 1813. — Ce tableau est fait à l'instar de ceux qui ont déjà paru chez Lenormant. On y donne le tracé des marches et des positions de troupes à l'aide de signes coloriés, l'indication des dates, des lieux de combats, de la situation des cantonnemens pendant l'armistice, et des points de fortification sur la ligne de l'Elbe. On a relevé des cartes les plus rares et les plus détaillées beaucoup de noms de lieux relatifs aux opérations, qui ne se trouvent pas sur les cartes ordinaires, et on les écrit en caractères plus apparens que les autres, s'ils sont mentionnés dans les rapports officiels. On a aussi entremêlé les détails de la géographie d'un grand nombre de notes ou légendes explicatives, et l'on donne la continuation du précis historique qui accompagnait la carte précédente. Prix, 1 fr. 50 c. A Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; au dépôt, rue de Thionville, n° 31; Magimel, rue de Thionville, n° 9; Pillet, rue Christine; Esnault, boulevard Montmartre, terrasse Frascati, n° 7; Goujon, rue du Bac, n° 6; Bance, rue Saint-Denis, près celle aux Ours.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE
DE FRANCE.

N° DCXLIII. — *Samedi* 13 *Novembre* 1813.

POÉSIE.

SUR LA MORT DE GRÉTRY.

ÉLÉGIE.

Tristia, quo possum, carmine fata levo.
OVID.

VAINEMENT contre la douleur
Le tems et la raison nous fournissent des armes :
Toujours quelque nouveau malheur
Rouvre la source de nos larmes.
Que l'homme né sensible a sujet de gémir
Sur les peines de l'existence !
Ah! sans l'espoir d'un heureux avenir,
Que d'un Dieu bon nous promet la clémence,
Qui voudrait exister pour pleurer et mourir ?

Toi qui, par ton heureux génie,
Mêles tant de douceurs aux ennuis de la vie,
GRÉTRY ! toi dont la mort fit verser tant de pleurs
Aux nourrissons d'Euterpe et de Thalie,
Souffre que, sur ta tombe immortelle et chérie,
Mes mains répandent quelques fleurs.

T

Qui plus que toi sur les ames sensibles
S'est acquis des droits précieux ?
Grace à ta modestie, à tes vertus paisibles,
Tu jouis de ta gloire et n'eus point d'envieux.
Combien ton art, soulageant nos souffrances
Créa pour nous de jouissances
Qui feront les plaisirs de nos derniers neveux!
Dieu qui daignas nous donner l'être,
C'est en nous accordant ces esprits créateurs
Qui cultivent les arts, qui trompent nos douleurs,
Que ta bonté se fait connaître.
Sans leurs travaux ingénieux,
L'homme brutal, vil fardeau de la terre,
Ne connaîtrait que la haine et la guerre,
Les excès forcenés, les crimes furieux.
C'est par vous, enfans du génie,
C'est par vous que la terre est l'image des cieux.
Que vos bienfaits sont grands! que votre gloire est pure!
Vous charmez vos contemporains;
Et quand Saturne a tranché vos destins,
Vos noms sacrés, chez la race future,
Egalent ceux des plus grands souverains.
C'est là cette gloire durable
Due aux bienfaiteurs des humains:
C'est là ce laurier véritable
Que la vertu cultive de ses mains:
Toujours frais, toujours verd, il est inaccessible
Aux outrages du tems, aux injures du sort;
Et le front qu'il couronne, immortel, invincible,
Echappe seul à la loi de la mort.

J. H. Hubin.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE.

Héros aimé des Dieux, Achille! souviens toi
D'un père déjà vieux et faible comme moi.
Un ennemi jaloux qui méprise son âge,
Peut-être en ce moment le provoque et l'outrage.
Hélas! dans son palais il n'a plus de vengeur!
Mais tu vis, c'est assez; il goûte le bonheur.
De t'embrasser un jour il garde l'espérance,
Et cet espoir bien doux allége sa souffrance.

Et moi, dont le malheur empoisonne les jours,
Les Dieux ne veulent pas en terminer le cours.
J'ai perdu les soutiens qu'espérait ma vieillesse;
Mes enfans sont tombés sous ta main vengeresse.
Quand la Grèce accourut assiéger nos remparts,
J'avais cinquante fils dans les plaines de Mars;
Ce Dieu, ce Dieu cruel, tour-à-tour les moissonne.
La gloire de mon cœur, le soutien de mon trône,
Le plus vaillant de tous, Hector, mon cher Hector,
Sous tes coups abattu, vient d'expirer encor!

Rends-moi de ce héros la dépouille sanglante;
Ces trésors sont le prix qu'y met ma main tremblante.
Achille, il est des Dieux! crains de les offenser!
Prends pitié d'un vieillard qu'il leur plait d'abaisser.
Songe, songe à ton père, et du ciel en colère
Redoute la rigueur en voyant ma misère.
Priam à tes genoux, privé de ses enfans,
Presse en ce jour la main qui déchira leurs flancs!

TALAIRAT.

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'UN ROSSIGNOL.

IL n'est donc plus hélas! ce chantre du printems,
Qui par ses doux accords égayait le boccage.
O douleur; il n'est plus! qu'est devenu le tems
Où sous ces arbres frais j'écoutais son ramage!

Qu'avec art il savait moduler ses beaux sons!
Echo les répétait aux nymphes du rivage,
Et chaque soir, au bruit de ses douces chansons,
Les filles du hameau dansaient sous le feuillage.

Je ne le verrai plus; vainement dans ces lieux
Je l'appelle; mon cœur cherche à l'entendre encore;
C'en est fait: il n'est plus!... ses sons mélodieux
Ne charmeront jamais la malheureuse Laure!

A. J. DE M.,
Elève de l'école impériale de cavalerie.

ALINE ET ALAIN. — IDYLLE.

ALAIN.

Viens, chère Aline, au nom de tes quinze ans;
Ne t'enfuis pas : es-tu donc si pressée ?
Attends du moins, pour traverser les champs,
Qu'ils ne soient plus humides de rosée.

ALINE.

Non, séducteur, je veux m'enfuir,
J'ai vu courir le daim timide;
Pareille au daim, je vais courir
Sans toucher la verdure humide.

ALAIN.

Asséyons-nous dans cè joli bosquet;
Là le lilas jette une odeur divine;
Ah ! que de fois on y jase en secret !
Qu'il serait doux d'y jaser près d'Aline !

ALINE.

C'est grand méfait, au renouveau,
Dit la chanson de la vallée,
Que bergère avec pastoureau
S'entretienne sous la feuillée.

ALAIN.

Ferme l'oreille a ces tristes chansons;
Consulte mieux et ton cœur et ton âge;
Viens observer les aimables leçons
Que les oiseaux mêlent à leur langage.

ALINE.

Je les entends, mon bel ami,
Sur tous les arbres du bocage,
Je les entends dire à l'envi :
Bergère, rester n'est pas sage.

ALAIN.

Eh bien !... Eh bien !... Méchante, que fais-tu ?
Quoi ! me piquer !... Je te pardonne Aline;
Rose toujours nous oppose une épine....

ALINE.

Et mon épine à moi, c'est la vertu.

ALAIN.

Cède, ô ma gentille bergère !

ALINE.

Voilà tous mes atours froissés :
Alain, si vous ne finissez,
J'irai me plaindre à votre mère.

ALAIN.

Asséyons-nous au pied de cet ormeau,
De cet ormeau qu'un jeune lierre embrasse.

ALINE.

L'arbre a souffert l'amour de l'arbrisseau.

ALAIN.

Et maintenant il en a plus de grâce;
Des amoureuses tourterelles
S'entrebaiser est tout l'emploi.

ALINE.

Et les sauvages hirondelles
Qui s'effarouchent comme moi...

ALAIN.

Cessent bientôt d'être cruelles.

ALINE.

Les oiseaux deviennent époux
Aussitôt qu'il leur plaît de l'être;
Il n'en va pas ainsi chez nous,
Car nous avons besoin d'un prêtre.

ALAIN.

Il est si loin, le bocage est si près!

ALINE.

Tu m'obtiendras à l'autel ou jamais.

ALAIN.

Qu'importe un oui, pourvu qu'on soit aimée.

ALINE.

Je veux garder ma bonne renommée.
Et toi, méchant, tu souffrirais
Que ton Aline méprisée,
A ses compagnes désormais
Servît de fable et de risée.

ALAIN.

Peux-tu me croire un semblable dessein?
Foi d'amoureux qui n'est point un volage,
Foi de berger, je mettrai dès demain,
A notre amour le sceau du mariage.

ALINE.

Que n'allons-nous dès ce matin,
Puisqu'à tous deux c'est notre envie,
Nous tenant ainsi par la main,
Dire au prêtre qu'il nous marie?

ALAIN.

Ah! j'y consens ; je mets sous ton pouvoir,
Ma main, mon cœur, tout mon faible héritage.
Adieu, bosquet! nous reviendrons te voir,
Alain plus tendre, Aline moins sauvage.

Mme DE VALORY.

A M. PAER, directeur de la musique de S. M. l'Empereur et de l'Opéra-Buffa.

ORPHÉE aux sombres bords secouru par sa lyre,
Des enfers déchaînés désarmait les fureurs,
Paër, nouvel Orphée, égalant son délire,
De ses rivaux surpris fait des admirateurs.
Si l'un, pour charmer sa maîtresse,
Lui prodiguait un chant par l'amour embelli,
L'autre par ses leçons guidait avec ivresse
La virtuose enchanteresse,
Des syrènes du jour le modèle accompli.
Mais le premier enfin chez Pluton accueilli,
Du Dieu des morts sut fléchir l'injustice :
A l'amour si ce Dieu daigna rendre Euridice,
A l'amitié se montrant plus propice ;
Que ne lui rend-il Barilli ?

DU PUY DES ISLETS.

ÉPITAPHE.

ICI gît un avare, à l'humeur assassine ;
Son tourment le plus grand aux enfers, c'est de voir
Brûler pour le rôtir du matin jusqu'au soir,
Plus de bois que jamais n'en brûla sa cuisine!!

HILAIRE L. S.

ÉNIGME.

Je suis, lecteur, un vrai squelette,
Mon corps n'enferme que boyaux,
Ma queue est couverte de peaux,
Et je n'ai cœur, ame, ni tête.
Rarement seule, avec un second,
Je fais aller par saut, par bond,
Certain objet léger et vagabond.
Quand je suis dans la main d'une jeune Lucrèce
Et dans celle de son amant,
Il faut les voir avec adresse,
L'un l'autre m'agiter alternativement!
Mais quand la main d'un athlète robuste,
A certain jeu me fait exercer mon emploi,
Il faut voir comme il vise juste,
Quand pour frapper il a recours à moi.

S........

LOGOGRIPHE.

Fils de l'amour et de la jalousie,
Un geste, un mot, la moindre fantaisie,
Sur mes cinq pieds m'enflamment aisément,
Et me calment plus promptement.
Il n'est point de femme jolie
(Cela soit dit sans vanité)
Dont la régulière beauté
Par moi ne puisse être embellie......
Je vous blesse, jeunes amans!
De vos yeux j'arrache des larmes!....
Mais combien je prête de charmes
A tous vos raccomodemens!
Si vous avez aimé, si vous êtes poëte,
Magistrat ou guerrier, ingénue ou coquette,
Je vous suis bien connu. Je n'aurais pas besoin
D'ajouter à cette peinture,
Si décomposant ma nature,
Je ne prétendais pas vous conduire plus loin;

Coupez-moi la queue et la tête,
Alors, présent qu'aux humains fit Cérès,
J'orne et j'enrichis vos guérêts;
Mais sur ces trois pieds-là que votre esprit s'arrête:
Renversez-les : placez la tête
A la queue...., et soudain, par cet effort nouveau,
Vous me transformez en oiseau
Causeur, et plus fripon que bête.
Je reprends mes cinq pieds; et n'usant cette fois
Que de mes deux premiers, la fortune bisarre
M'agite...., et me laissant échapper de ses doigts,
Pour ou contre un joueur par mes coups se déclare.
Sur quatre je ne suis plus qu'un,
Et petit et mignon; alors que je supporte
La jambe d'une dame accorte;
J'arrête les yeux de chacun.
Le désir de parler un peu trop loin m'emporte,
C'est votre faute, il fallait m'arrêter,
En me faisant en vous dès l'abord éclater.

HILAIRE L. S.

CHARADE.

Mets excellens dans mon premier,
Sont bien accueillis sur ma table:
Buveur joyeux, j'ai de ma table,
Dès long-tems banni mon dernier;
Au dessert, toujours mon entier,
Chargé de fleurs orne ma table.

Par le même.

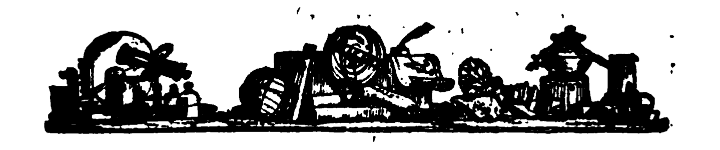
---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Tems* (le).

Celui du Logogriphe est *Verre*, dans lequel on trouve *ver* et *rêve*.

Celui de la Charade est *Bateau*.



SCIENCES ET ARTS.

Considérations pratiques sur le traitement de la Blennorrhagie virulente et sur celui de la Syphilis; ouvrage mentionné honorablement par les Sociétés de médecine de Paris et de Besançon; par M. Freteau, docteur en médecine à Nantes, membre associé des Sociétés de médecine de Paris, de Besançon, médicale d'émulation, des sciences et arts de Nantes, etc. — Un vol. in-8° de 300 pag. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine; chez *Gabon*, libraire, place de l'Ecole de Médecine, et chez *Croullebois*, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Une question importante occupait les gens de l'art depuis une quarantaine d'années. Il s'agissait de déterminer si les écoulemens désignés, de nos jours, par le nom de *Blennorrhagies* virulentes étaient un symptôme de syphilis, ou s'ils étaient une maladie particulière totalement distincte de celle-ci.

La Société de médecine de Besançon désirant éclaircir ce point délicat de la science médicale en fit le sujet d'un de ses concours. Elle eut bien raison, car les maladies syphilitiques sont très-fréquentes; elles sont de tous les tems, de tous les lieux, et même de tous les âges. La blennorrhagie virulente est sur-tout très-répandue, et il ne pouvait être indifférent de savoir si elle est étrangère au virus syphilitique, ou si elle en est une simple modification.

Cette dernière opinion était celle des anciens médecins, jusqu'à l'époque où le docteur Bell publia son traité de la *Blennorrhagie*, et prétendit que cette maladie devait son existence à un virus particulier indépendant du virus syphilitique. Dès-lors l'opinion des gens de l'art

fut entièrement divisée, tant il est difficile de se défendre du prestige des nouveautés, sur-tout lorsqu'elles sont partagées par des hommes de mérite et d'une haute réputation.

Dans sa séance publique, du 3 juillet 1810, la Société de médecine de Besançon décerna le prix au docteur Hernandez, auteur d'un travail en faveur de l'opinion nouvelle, et accorda la mention honorable au mémoire du docteur Freteau, mémoire qui contient une doctrine totalement opposée.

M. Freteau conserva le sentiment d'avoir défendu la bonne cause, car l'opinion qu'il a embrassée est appuyée sur des faits dont l'ensemble et le rapprochement constituent en médecine ce que l'on doit entendre par véritable expérience.

D'ailleurs, son système était soutenu par l'autorité d'un grand nombre de praticiens anciens et modernes, tels que Gardane, Astruc, Nisbet, Van-Swieten, Boërrhaave, Stoll, Hunter, Swediaur, Sydenham, Peyrhile, Pressavin, Barthez, Portal, Cullerier, Bertin, Wathely, Fouart-Simmons, et beaucoup d'autres dont les noms ne sont pas moins recommandables.

Dans cet état de choses, le docteur Freteau crut devoir faire appel de ce jugement à la Société de médecine de Paris. On conçoit aisément qu'une lutte de ce genre devait tourner au profit de la science; c'était en effet recourir au moyen le plus sûr d'éclaircir la question, et de faire cesser cette diversité d'opinions, diversité si nuisible dans la pratique de la médecine.

M. Cullerier fit, le 3 mars 1812, un rapport à la Société de médecine relativement à la doctrine de M. Freteau. Le rapporteur, en faisant l'éloge de cette doctrine, et en l'adoptant, s'est ainsi exprimé : « L'ensemble des » faits qui se fortifient les uns par les autres combat vic- » torieusement en faveur de l'identité du virus blénnor- » rhagique et du virus syphilitique, d'où résulte un fais- » ceau de lumières qui ne permettra de rester dans les » ténèbres, qu'à ceux qui, par préjugé ou par obstina- » tion, fermeraient constamment les yeux. »

D'un autre côté, le Dictionnaire des sciences physiques et médicales (tom. III, p. 183) fait mention de ce travail : il est dit que l'autorité de M. Cullerier, praticien distingué de la capitale, qui partage les opinions de l'auteur, doit faire foi sur ce point de médecine pratique.

C'est sous des auspices aussi favorables que paraît l'ouvrage que nous annonçons. L'auteur semble ne consentir qu'à regret à sa publication ; selon lui on a beaucoup trop écrit sur les maladies syphilitiques. Il convient cependant que les fondemens de la science ne sont point encore établis, et qu'on ne trouve nulle part un nombre suffisant de faits pour servir de points de rapprochement.

Ce n'est jamais par des raisonnemens plus ou moins spécieux qu'il détruit les objections contre l'identité du virus blennorrhagique et le virus syphilitique, il leur oppose toujours des observations pratiques scrupuleusement détaillées, ensorte qu'on peut dire avec vérité que leur ensemble offre la maladie syphilitique sous toutes ses formes, et légitime bien le titre de *Considérations pratiques sur le traitement de la Blennorrhagie*, etc.

Enfin, comme la question proposée par la Société de médecine de Besançon supposait la connaissance de tous les symptômes de cette maladie, pour rendre son ouvrage utile aux élèves et aux jeunes praticiens, le docteur Freteau l'a terminé par une description des phénomènes qui constituent la syphilis.

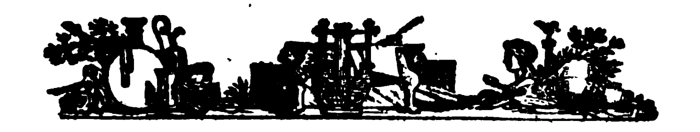
Cette addition est remarquable par une clarté et une concision qu'on trouve rarement dans la plupart des traités sur cette matière. L'auteur rapporte tout ce qui est essentiel à connaître et rien de plus. La blennorrhagie, qui est certainement le symptôme le plus fréquent et le plus opiniâtre de la maladie syphilitique, est décrite avec des développemens qui complètent tout ce qu'il est utile de savoir sur cette maladie, malheureusement si commune dans les deux sexes.

Conséquent avec les principes d'identité dans le cas de blennorrhagies virulentes, le docteur Freteau admet

comme précaution sage la nécessité de traitemens anti-syphilitiques, administrés assez complètement pour prévenir les accidens subséquens qu'il a fréquemment eu l'occasion de constater.

La Société de médecine de Besançon avait rendu justice à M. Freteau sur son style, qui est clair et concis, ainsi que sur sa manière de discuter. Il nous est agréable d'avoir à confirmer ce jugement, et nous ajouterons que cet ouvrage obtiendra sans doute une place distinguée parmi ceux qui doivent servir de guide dans le traitement des maladies syphilitiques.

J. B. B. R.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Voyages aux Antilles et a l'Amérique Méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802, par J. B. Leblond, médecin-naturaliste, correspondant de l'Institut, etc. —Tome Ier, un vol. in-8°. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(fin de l'article.)

La température des Antilles, son influence sur le physique de leurs habitans, les maladies auxquelles ils sont sujets et les moyens qu'on peut opposer à leurs ravages, ont été pour M. Leblond les objets d'études longues et dangereuses. Il en soumet aujourd'hui les résultats à ceux qui s'occupent de l'art de guérir, et les leçons de son expérience doivent désormais guider les hommes appelés à l'exercice de la médecine dans les pays qui furent le théâtre de ses observations, parce que l'amour de l'humanité et l'intérêt des sciences l'ont toujours dirigé pendant une pratique de trente-cinq ans.

Un médecin anglais dont il fit la connaissance dans ses voyages, fut son instituteur, mais il étudia plus au lit du malade que dans les livres, ou trop souvent des théories systématiques remplacent la description des maladies et l'indication des moyens de les combattre. Le docteur anglais administrait un hôpital où l'on pouvait multiplier les observations cliniques, parce que les malades y abondaient; sa bibliothèque renfermait les ouvrages d'Hippocrate, de Sydenham, de Boërrhaave, de Cullen, d'Huxam, de Smith, et de quelques autres médecins célèbres; sa pratique était fort étendue; et les conseils de son expérience ne pouvaient qu'être utiles à un jeune homme aussi avide de connaissances que M. Leblond.

Je citerai ici un passage des leçons de ce docteur avec

d'autant plus de plaisir qu'il donne en peu de mots une idée exacte de la manière dont la médecine doit être exercée. « Saisissez bien, disait il à son élève, les signes » qui caractérisent les maladies et qui les distinguent » entre elles. Sachez que la nature les guérit par des crises » qu'il faut attendre ou qu'il faut provoquer, et ne jamais » troubler en administrant des remèdes à contre-tems. » Apprenez aussi que de ce fatras infini de médicamens » qui encombrent les pharmacies, les seuls vraiment » utiles sont l'émétique, l'opium, le vésicatoire, le mer- » cure, et sur-tout le quinquina, lorsqu'ils sont employés » à-propos par des mains habiles. La redoutable saignée » n'est bonne que dans les maladies inflammatoires ou » dans les engorgemens causés par les blessures, les » chutes, etc., pourvu toutefois qu'on en use modé- » rément. »

L'art de formuler n'était pas d'une étude très-difficile avec le docteur Johnston, mais si les pharmaciens trouvaient beaucoup à redire à ses ordonnances, en revanche les malades, qui sont trop souvent l'objet auquel le médecin songe le moins dans l'exercice de ses fonctions, guérissaient et n'avaient pas des *comptes d'apothicaires* à payer à la fin de leur maladie.

La *fièvre jaune*, dont les ravages sont si multipliés, les symptômes si effrayans et les effets si terribles, est un fléau qui dépeuple souvent les régions situées sous les tropiques. M. Leblond l'a plusieurs fois combattue avec succès dans les lieux même où elle exerce son redoutable empire. Mais il est inutile de citer ce que sa relation contient à cet égard; cela n'est plus neuf aujourd'hui, car dans un traité publié ainsi que nous l'avons dit en commençant cet extrait, plusieurs années avant la première partie de son voyage, M. Leblond a fait connaître les causes, les effets et les préservatifs de cette fièvre, aussi dangereuse que la peste d'Orient.

Les Européens qui abordent pour la première fois dans les climats de la zône torride, y éprouvent une maladie plus ou moins dangereuse, suivant les dispositions où ils se trouvent et les lieux qu'ils habitent, c'est ce qu'on nomme *le tribut*. Ses symptômes sont une effer-

vescence de sang très-violente et souvent mortelle, un relâchement considérable de la fibre, des éruptions cutanées, des douleurs aiguës, des nausées fréquentes et d'abondantes hémorragies. La masse du sang se dépure ainsi peu-à-peu, et l'on est acclimaté, lorsqu'au teint qu'on avait auparavant, succède la pâleur qui caractérise les habitans des pays chauds.

Le *tétanos*, maladie effrayante dans ses caractères et dans ses résultats, car elle amène presque toujours la mort, est assez commune aux Antilles, où la température de l'atmosphère double l'énergie de la sensibilité des nerfs. M. Leblond décrit plusieurs exemples de cette affection du système nerveux, qu'il a pu guérir quelquefois par un traitement dont l'opium faisait la base. Il cite entr'autres un homme qui fut saisi d'un spasme si violent que sa tête se pencha sur sa poitrine, et dont les mâchoires se serrérent tellement l'une contre l'autre, qu'on fut obligé de lui casser une dent pour qu'il pût prendre une potion anti-spasmodique (1). Les détails sur cette maladie dans lesquels le voyageur entre, doivent fixer l'attention de nos médecins, puisqu'elle est assez commune au midi de l'Europe.

Le *mal d'estomac* qui tue tant de nègres dans les ateliers, doit son origine aux travaux forcés dont on accable ces malheureux, et aux chagrins que leur causent les souvenirs de la patrie. Le goût de ceux qui en sont atteints, se déprave à tel point qu'ils préfèrent les fruits verts, le charbon, la cendre, la chaux et les terres absorbantes, aux alimens sains et substantiels. Les mauvais traitemens augmentent oncore la douleur qui les mine. On leur met des masques de fer pour s'opposer aux goûts bisarres qu'éveille en eux la dépravation des sucs digestifs, et les châtimens les plus cruels font naître le désespoir. Ce qui prouve que la barbarie des Colons l'emporte encore sur leur avarice, source de

---

(1) Cette espèce de tetanos appelée *emprosthotonos*, des deux mots grecs, ἐμπροσθεν, *en devant*, et τόνος, *tension*, est nommée mal-à-propos *amphrosthotonos*, par M. Leblond.

leurs maux ; aussi aucun des malades n'échappe-t-il à la mort.

Les Anglais des Antilles sont très-sujets à la *colique des peintres* que les nègres ne connaissent pas, non plus que les colons français. M. Leblond penche à croire que cette maladie cruelle est occasionnée par l'usage immodéré que les Anglais font du punch, du rhum et des autres liqueurs spiritueuses si abondantes dans les colonies.

Le *mal de mâchoire* a quelqu'analogie avec le *tétanos*, dont il diffère en ce que c'est seulement pendant les neuf premiers jours de leur vie que les enfans y sont sujets, au lieu que le *tétanos* atteint les hommes à tout âge. Comme M. Leblond n'a jamais observé le *mal de mâchoire* sur les montagnes où la température est moins chaude, il conjecture que la chaleur de l'atmosphère et le gaz acide carbonique qui se dégage de la mer en sont la cause. Cette maladie, qui moissonne un grand nombre d'enfans, exige l'emploi des caustiques, des anti-spasmodiques et des purgatifs; mais de quelque manière qu'on traite les malades, on obtient rarement d'heureux résultats, et de six enfans auxquels M. Leblond a donné des soins, un seul a été guéri.

Les maladies cutanées sont fort communes aux Antilles, sur-tout l'*éléphantiasis* et le *pian* apporté d'Afrique par les nègres, et qui n'attaque jamais les blancs, ce qui prouve qu'il n'a aucun rapport avec la *syphilis*. La *chique*, petit insecte assez ressemblant à la puce par ses formes et sa couleur, cause des douleurs aiguës. Il s'insinue sous la peau des orteils ou de la plante des pieds, et au bout de deux jours, il naît un bouton semblable à ceux qui se développent dans les affections psoriques, mais plus désagréable encore. Il faut enlever la *chique* avec une épingle, opération que les négresses font très-adroitement, car si on laisse l'insecte dans l'endroit où il s'est logé, ou seulement s'il en reste quelques parties, il se forme alors une inflammation considérable qui est souvent suivie de la gangrène.

Comme la *chique*, le *dragonneau* ou *ver de médine*,

s'insinue dans les pieds et y cause les mêmes douleurs. On l'attire avec de la pulpe de *corossole* appliquée sur la partie affectée. Il faut alors le saisir et le dévider peu-à-peu sur une épingle, jusqu'à ce qu'il soit sorti ; comme il est quelquefois long de plusieurs pieds, l'opération dure long-tems ; on doit sur-tout avoir grande attention de ne pas le rompre, car il en résulterait une inflammation qui durerait jusqu'à l'entière extraction des restes du ver.

Parmi les observations de la plus haute importance pour les progrès de l'art de guérir que M. Leblond a faites, nous citerons la suivante, et les réflexions qu'elle lui a suggérées. « J'avais une maison, dit-il, où je » traitais le *pian*, la petite-vérole s'y introduisit, et je » crus que ce nouveau levain, ajouté au premier, aurait » des suites fâcheuses ; mais, à mon grand étonnement, » l'éruption de l'un compléta celle de l'autre, et mes » malades du *pian* furent guéris en peu de tems.

» Ce seul fait donne lieu à bien des conjectures que » les médecins sauront apprécier. Une maladie longue » et dangereuse (le *pian*) guérie par une autre est bien » propre à diriger leurs vues sur ces maux souvent in- » curables, tels que les éruptions dartreuses, les scro- » fules, le rachitisme, l'épilepsie, etc., qui font la honte » de l'art, et qui quelquefois, par des causes ignorées, » abandonnent des sujets qui en étaient attaqués. L'ino- » culation de la vaccine, généralement adoptée, peut » avoir guéri quelque indisposition ou maladie dont on » ne se serait pas aperçu. J'ai connu une personne ayant » un goitre énorme qui en fut délivrée peu à peu quelque » tems après qu'un serpent à sonnettes lui eut fait à la » jambe une morsure dont elle faillit périr. C'est un » usage général à Cayenne, parmi les Indiens, les noirs, » les créoles, et même parmi les dames, de se faire » piquer ou inoculer, pour se préserver des effets de la » morsure des serpens, qui n'a rien alors de dange- » reux, etc. C'est aux praticiens à apprécier le mérite » de ces remarques, nous aurons des occasions de voir » que cette doctrine de guérir une maladie par une » autre, n'est nullement imaginaire, et que, dirigée

» convenablement, elle peut étendre les progrès de la » science. »

M. Leblond ouvre aux médecins une route dans laquelle ils doivent entrer avec d'autant moins de crainte que le succès semble plus assuré. Que ces vues nouvelles éclairent l'observateur, que des essais tentés avec prudence soient ses guides, et que l'expérience dirige les inspirations du génie; alors on verra disparaître plusieurs des maux qui affligent l'humanité.

L'homme est *perfectible*, parce qu'il est né *sociable*, on ne peut assigner de bornes à sa *perfectibilité*, et il s'élance vers le but qui atteste sa noble origine, tantôt à pas de géant, tantôt avec la marche lente des siècles. Les animaux, au contraire, dont les *actes* sont le produit de *mouvemens automatiques*, restent toujours au même point. L'*espèce* n'est pas *perfectible*, et si les *individus* le sont, il faut la main de l'homme pour les *perfectionner*. Ils ressemblent alors à une *machine* dont un habile ouvrier augmente les *mouvemens* par l'addition de *nouveaux rouages*, ou par une *combinaison mieux entendue*, des *forces*, des *masses* et des *contrepoids*; aussi peut-on facilement prévoir de quel *perfectionnement* elle est susceptible, quelque soit le génie de l'ouvrier qui tentera de la *perfectionner*. Il n'en est pas ainsi de la nature humaine qui se *perfectionne* à mesure qu'elle se *civilise*; mais la *civilisation* étant la plus grande preuve de notre *perfectibilité*, les maladies dont elle est l'origine ne sont que des accidens qui résultent de *circonstances particulières* et non de l'ensemble des choses. L'*homme sauvage* ne connaît, il est vrai, ni l'aliénation mentale, ni les spasmes, ni les maladies héréditaires, ni celles qui tiennent à l'affaiblissement de l'organisation, dont l'*homme civilisé* est trop souvent la victime. Hors de la société, les individus arrivent ordinairement à la *sénilité*, c'est-à-dire à l'âge de 90 à 100 ans, *terme actuel* de la vie humaine : dans la société, au contraire, la mort sénile est extrêmement rare, et cependant la *sociabilité* est une disposition naturelle à l'homme. Ne serait-ce pas calomnier son auteur que d'assurer qu'en le créant *sociable*, il a voulu compenser cet auguste privilège par des maux qui augmentent avec

la *civilisation?* Oui, sans doute, car aux yeux du philosophe, ces maux étant des *accidens* produits par une foule de causes secondes qui ne tiennent pas immédiatement à l'état de société, l'étude de la nature doit les faire disparaître, et la médecine en combattant les maladies avec les moyens dont l'expérience lui aura prouvé l'efficacité, et sur-tout en les opposant les unes aux autres, les détruira pour jamais.

La vaccine, dont la découverte place Jenner au rang des bienfaiteurs de l'humanité, a produit des effets si heureux et si peu attendus, qu'on ne doit rien négliger de ce qui peut en produire de semblables. Sous ce rapport, les idées de M. Leblond méritent la plus grande attention de la part de ceux qui s'occupent de l'art de guérir.

Quelque soit l'étendue de notre analyse de la première partie des voyages de ce savant, les lecteurs n'en pourront prendre qu'une idée bien imparfaite. En effet, l'auteur considérant sous leurs divers rapports, les hommes et les choses, il nous a été impossible de faire connaître tout ce qui est neuf dans sa relation; mais nous pouvons assurer que la médecine, la plus importante des sciences, la géologie, la géographie physique, la météorologie, la zoologie, la botanique, l'agriculture, les arts industriels, le commerce, la politique et l'administration, lui doivent un nombre considérable de découvertes importantes et de vues neuves qui sont dignes d'un examen approfondi.

Le style de M. Leblond est clair, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse lui donner; mais il manque de correction et d'élégance; la construction grammaticale de plusieurs phrases est vicieuse, et l'impropriété des termes rend quelquefois pénible la lecture de son intéressant voyage. On désirerait qu'avant d'en livrer la suite à l'impression, il confiât son manuscrit à un ami plus familiarisé que lui avec les principes de l'art d'écrire.

L. A. M. BOURGEAT.

ÉLOGE HISTORIQUE DE RIVAROL.

Si Rivarol, mort à quarante-sept ans, avait pu mettre la dernière main à son *Discours préliminaire du Dictionnaire de la langue française*, et sur-tout à sa *Théorie du Corps politique*, où l'on trouvait une foule de vues grandes et neuves, cet homme qui passe pour un esprit très-fin et un écrivain très-ingénieux, serait regardé comme un auteur capable de graves et hautes méditations.

Antoine de Rivarol, né à Bagnols en Languedoc, le 17 avril 1754, vint à Paris vers 1780. Il s'y fit bientôt remarquer parmi les gens de lettres et les gens d'esprit. M. Carbon de Flins, qui le connut alors, nous en trace le portrait suivant :

« Rivarol, dit-il, avait reçu de la nature une figure agréable, des manières distinguées, une élocution pleine de facilité et de grâce. Son talent pour la raillerie lui attira quelques ennemis et beaucoup de partisans ; car, nous naissons presque tous avec un penchant secret à la méchanceté. Il ne manque à la plupart des hommes que de l'esprit pour être malins. »

Quelques pamphlets signalèrent les premiers pas de Rivarol dans la carrière des lettres. Nous rappellerons entr'autres, un écrit *sur les aérostats*, et la satire sur le poëme des *Jardins*, intitulée : *le Chou et le Navet*. Cérutti disait de cette satire : *C'est un fumier jeté sur les jardins de M. Delille pour les faire mieux fructifier.*

Bientôt Rivarol s'annonça en littérature par la traduction du *Dante*. Buffon lui écrivit, après l'avoir lue : *Ce n'est point une traduction, mais une suite de créations.*

C'est dans cet ouvrage que Rivarol a montré tout ce que peut la patience et la flexibilité du talent. Il n'y a point d'artifice de style dont il ne se soit avisé, pour varier ses formes ; et, quand il ne peut présenter une image en face, il l'offre par son profil ou par son revers. Dans cette lutte hardie avec le plus extraordinaire des poëtes, notre langue semble avoir conquis une foule de tournures et d'expressions nouvelles. La traduction de ce singulier génie offrait trois problèmes difficiles à résoudre : il fallait rendre son énergie, ennoblir sa bassesse, deviner ses obscurités ; et l'on peut dire que Rivarol les a presque toujours résolus avec beaucoup de bonheur. Cette traduction est peut-être

de tous ses ouvrages celui dont le style est le plus sain : il y a même beaucoup de morceaux dignes d'êtres placés à côté de ceux de nos maîtres.

Le *Discours sur l'universalité de la langue française* avait, l'année précédente, partagé le prix proposé par l'Académie de Berlin, avec une dissertation allemande sur le même sujet. Les deux auteurs couronnés développent très-bien les causes de l'*universalité de la langue française,* qui l'ont rendue la langue classique de l'Europe, mais ils se sont bien gardés d'éclaircir la troisième partie de la question proposée par l'Académie de Berlin : *Est-il à présumer qu'elle conserve cette universalité ?*

La Harpe, dans ses *Lettres à Paul Ier*, porte ce jugement sur le discours de Rivarol : « L'auteur développe les causes de l'universalité de la langue française avec beaucoup d'esprit, mais par fois avec l'esprit d'autrui, notamment de l'abbé de Condillac. Il a des connaissances ; son style est rapide et brillant, mais gâté à l'excès par l'abus des figures et des métaphores. »

Un des morceaux les plus ingénieux de ce discours, est le passage sur le naïf, où l'on retrouve Rivarol tout entier, et que nous allons rapporter.

« On est persuadé que nos pères étaient naïfs ; que c'était un bienfait de leur tems et de leurs mœurs, et qu'il est encore attaché à leur langage : si bien que certains auteurs empruntent aujourd'hui leurs tournures, afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paraître enfans : le naïf qui se dégrade tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise.

» Tous les peuples ont le naturel : il ne peut y avoir qu'un siècle très-avancé qui connaisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres, l'est devenu pour nous : il n'était pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et corrompus, la pensée a toujours un voile, et la modération exilée des mœurs se réfugie dans le langage, ce qui le rend plus fin et plus piquant. Lorsque, par une heureuse absence de finesse et de précaution, la phrase montre la pensée toute nue, le naïf paraît. De même chez les peuples vêtus, une nudité produit la pudeur ; mais les nations qui vont nues, sont chastes sans être pudiques, comme les Gaulois étaient naturels sans être naïfs. On pourrait ajouter

que ce qui nous fait sourire dans une expression antique, n'eût rien de plaisant dans son siècle, et que telle épigramme chargée du sel d'un vieux mot, eût été fort innocente il y a deux cents ans. Il me semble donc qu'il est ridicule, quand on n'a pas la naïveté, d'en emprunter les livrées : nos grands écrivains l'on trouvée dans leur ame, sans quitter leur langue; et celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amyot, demanderait, pour être brave, l'armure de Bayard. »

Il est assez singulier que, parmi les causes de l'universalité de la langue française, Rivarol ait oublié la liaison de Voltaire et de Frédéric II, qui répandit notre langue dans le nord de l'Europe. On sait que ce grand roi défendit de parler allemand à sa cour. Cette remarque eût été d'autant plus flatteuse pour l'Académie de Berlin, qui avait proposé la question, que cette Académie avait été fondée par Frédéric lui-même.

Parmi les erreurs de détail et les assertions équivoques qu'on rencontre dans le discours de Rivarol, il en est une sur-tout que nous ne pouvons passer sous silence. Est-il vrai, par exemple, que la prose ait devancé la poésie française? Avec un peu d'attention, Rivarol aurait reconnu que le *Cid* avait précédé les *Provinciales*, et que par conséquent Corneille s'était placé entre Malherbe et Pascal. Tant il vrai que l'origine de toutes les langues est poétique, et que *la première parole de l'homme fut une inspiration*.

Il y aurait bien d'autres objections à faire sur ce que l'auteur dit de la poésie française. C'est, comme on l'a remarqué, une poétique particulière où il entre beaucoup d'intérêt personnel.

Toutefois Rivarol connaissait les privilèges de la poésie, et les a toujours respectés dans ses discours comme dans ses écrits. Mais il était fatigué d'entendre bourdonner à ses oreilles l'essaim des mauvais poëtes, et de voir les avenues du Parnasse obstruées par eux. C'est pour en faire justice qu'il publia le *petit Almanach des grands hommes*. Il révéla tout d'un coup à la renommée cette masse d'écrivains que leur nullité partielle protégeait contre le ridicule. C'était le moyen le plus sûr d'arrêter l'émission annuelle de leurs poésies vraiment fugitives. Ceux qui sentaient vivement leurs torts se fâchèrent, comme de raison; mais aucun n'eût l'esprit de se corriger. Défendre à un mauvais poëte de rimer, c'est défendre à la comtesse de Pimbesche de plaider.

Vers la même époque, Rivarol adressa à M. Necker deux lettres sur son livre de l'*Importance des Opinions religieuses*. Elles sont généralement regardées comme ce qu'il a fait de mieux dans le genre polémique.

Dès que le tocsin de la révolution se fit entendre, il embrassa la cause du Roi et de la Noblesse, dans le Journal qui parut sous le nom de l'abbé Sabbatier. Les numéros de ce Journal sont une suite de discussions où l'auteur allie un raisonnement vigoureux aux prévoyances d'une raison supérieure. Toutefois il glisse des épigrammes jusque dans son éloquence. Peut-être a-t-il trop confondu la langue écrite et la langue parlée. Il se laissait surprendre lui-même à la coquetterie de sa conversation, et transportait tous ses bons mots dans ses livres. Pas une de ses phrases qui ne se termine par un trait brillant ou épigrammatique. Ce besoin continuel de produire de l'effet, répand dans son style une fatigue qui se communique au lecteur après quelques pages.

Quand Rivarol quitta la France en 1791, il passa d'abord à Bruxelles, où il séjourna un an. Il y publia diverses brochures, entr'autres, un *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût*, dont Mme de Coigny disait : *C'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, plus drôle que le burlesque.*

Au sortir de Bruxelles, il s'arrêta quelque tems à Amsterdam, et se rendit à Londres vers 1793. C'est dans cette dernière ville qu'il commença à s'occuper très-sérieusement de son grand ouvrage sur la politique. Il allait le publier en 1801, sous le titre de *Théorie du Corps politique*, quand la mort vint le surprendre au milieu de ses travaux.

Le but de Rivarol, en entreprenant cet ouvrage, avait été de prouver que la souveraineté ne réside point dans le peuple, comme Locke et son éloquent commentateur (J. J. Rousseau) l'avaient prétendu. Pour cela il partait de principes très-élevés. C'est dans la véritable définition de la puissance qu'il appelait *force organisée*, qu'il trouvait la solution de ce grand problême politique. La définition de la puissance une fois donnée, il définissait la souveraineté *puissance conservatrice;* et, en prouvant que l'action conservatrice ne peut jamais résider dans le peuple qui ne tend qu'à détruire quand il est séparé de son gouvernement, il prouvait que la souveraineté ne peut pas résider dans le peuple.

Rivarol resta deux ans à Londres; et en 1795 il vint à Hambourg, où, comme il le disait lui-même, *s'étaient réfugiés les esprits animaux de l'émigration.*

C'est-là qu'il conçut l'entreprise de son *Dictionnaire de la langue française.* Il devait le faire précéder de trois discours, ou plutôt de trois ouvrages qui lui auraient servi d'introduction. Le premier, le seul qui ait paru, traite de l'homme intellectuel et moral; le second avait pour objet le mécanisme des langues en général; et le troisième était un traité approfondi des beautés et des finesses de la langue française.

En 1800, Rivarol quitta Hambourg, et se retira à Berlin, où il passa l'hiver de 1800 à 1801. Il y fut très-bien accueilli des personnes les plus distinguées de la cour et de la reine elle-même. Il fit à la reine un petit impromptu qui eut beaucoup de succès. C'est un masque en chauve-souris qui lui parle au bal :

> Puisque le sort m'a fait chauve-souris,
> Je vois en vous le bel astre des nuits.
> Il faut de sa métamorphose
> Que chaque être garde le ton;
> Car, si j'étais un papillon,
> Je vous prendrais pour une rose.

La princesse d'Olgorousky eut pour Rivarol cette tendre amitié, qui est le nœud de deux cœurs faits l'un pour l'autre. C'est chez elle, au sein d'une société choisie, qu'il passait le tems qu'il ne consacrait pas à son grand ouvrage, auquel il attachait son *vivre à venir.*

Il se disposait à revenir en France, quand il se sentit attaqué d'une fluxion de poitrine. Pendant les sept jours que dura sa maladie, il conserva sa sérénité, et dit qu'il s'était *accoutumé à mourir.* Jusqu'au dernier moment, il plaisanta avec son médecin et avec les personnes qui étaient près de lui. Son lit était environné de roses. *Mes amis*, dit-il, *ces roses vont se changer en pavots; je vois la grande ombre de l'éternité qui s'avance*; et il expira.

M. de Gualtieri, major au service de Prusse, a tracé un portrait de Rivarol. En voici quelques traits.

« Prodigue de son esprit, il le répandait à pleines mains. Tout le monde pouvait en prendre sa part; et si quelquefois il le revendiquait, c'était moins par avarice que par esprit de justice. Paresseux comme un homme riche, il ne craignait ni l'avenir ni le besoin. Sûr du trésor qu'il por-

tait, il risquait de mourir de faim au milieu de son or, parce qu'il dédaignait de convertir ses lingots en espèces. »

M. de Gualtieri considère ici l'homme du monde plutôt que l'homme de lettres. Nous allons les considérer ensemble.

Il est à remarquer que la plupart des plaisanteries de Rivarol ont été des jugemens littéraires.

En général, il cachait la force dans la finesse et l'abondance dans la précision. Souvent il détournait adroitement un mot ingénieux, ce qui est encore une création. Quelquefois aussi il tombait dans le burlesque, et donnait lieu à ses ennemis de dire : *Il commence une phrase comme Bossuet, et la finit comme Scarron.*

Rivarol avait dans le monde la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et l'on n'était pas tenté de lui appliquer un de ses bons mots : *Ses épigrammes font honneur à son cœur.*

Cependant il savait être dans l'occasion l'ami de ses amis, le défenseur des absens, et *le haut-justicier* du vrai mérite.

Dans sa jeunesse, il avait été homme à bonnes fortunes; et toute sa vie on l'a vu, auprès des femmes, plus galant que tendre, et plus voluptueux que sensible.

Il faisait la cour à une femme très-spirituelle et très-jolie. Il se plaignait d'éprouver des délais. Comme il devenait pressant, elle lui dit : *Voulez-vous donc que je bâtisse sur la cendre?* FAYOLLE.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Reprise de *Phèdre*, tragédie lyrique en trois actes de M. Hoffmann, musique de Lemoine.

L'admirable partition de l'*Iphigénie en Tauride* de Piccini était hier sous mes yeux, et me rappelant les sensations délicieuses qu'elle m'avait fait éprouver, je ne pouvais concevoir comment l'administration de l'Opéra négligeait ce bel ouvrage, qui joint à tous les charmes de la mélodie l'expression la plus vraie et la plus pathétique. Joué alternativement avec celui de Gluck, il en résulterait des comparaisons intéressantes pour l'art; Mme Branchu, Nourrit et Dérivis en rempliraient très-bien les trois pre-

miers rôles, et son exécution pourrait satisfaire tous les connaisseurs. Il en serait de même des charmantes compositisns d'*Atys* et de *Roland*, qu'on ne veut point remettre sur la scène, tandis qu'on s'obstine à y reproduire l'ennuyeux opéra d'*Echo et Narcisse* qui, malgré le nom de son auteur, n'a jamais eu de succès, et ne pouvait en avoir. Ce dédain, ou cette malveillance de l'administration pour les chefs-d'œuvre de l'Orphée italien semble lui être fatale. Depuis très-long-tems (à un petit nombre d'exceptions près), les opéras qu'elle a présentés au public ne sont point restés en possession des honneurs de la scène; nouveautés, pièces remises, tout est médiocre, et les ballets sont devenus la seule partie intéressante d'un spectacle dont le nom indique cependant l'art auquel il doit être particulièrement consacré.

Entraîné par l'exemple d'un confrère qui plus d'une fois compose des articles entièrement étrangers à leur titre, je n'ai encore rien dit de l'opéra de *Phèdre*, et j'en dirai peu de chose ne l'ayant point vu. La charmante musique des *Prétendus* me plaît cependant beaucoup, et le succès brillant et soutenu dont elle jouit depuis vingt-cinq ans la venge assez des dédains que lui prodiguent les admirateurs des productions *savantes* et *ennuyeuses* (dans l'art musical ces deux adjectifs sont devenus à peu près synonimes); mais tel réussit dans un genre, qui échoue dans un autre : les drames sérieux de Molière, comme *Don Garcie de Navarre, les Amans magnifiques*, etc., sont au-dessous du médiocre, et la tragédie de *Sapor*, par Regnard, ne peut se lire. L'opéra de *Phèdre* ne doit pas être mis dans un rang aussi bas; mais j'avoue que la lettre originale et piquante de l'auteur des paroles m'a détourné de l'aller voir : cet auteur a trop d'esprit et de goût pour attribuer uniquement au poëme le mérite d'une tragédie-lyrique, et si la musique de *Phèdre* eût valu celle d'*Iphigénie en Aulide*, il ne se serait pas accusé lui-même de profanation et de sacrilège. Jusqu'ici je n'ai pas à me repentir de mon indifférence; l'opéra remis a produit peu d'effet, et peut-être ne reparaîtra-t-il point. Si une destinée plus favorable lui est réservée, je serai le premier à reconnaître l'injustice de mes préventions.

Théâtre Feydau — Remise de *Sylvain*; *le Prisonnier*.

Le poëme de *Sylvain*, comme tous ceux de Marmontel, est bien écrit; il y a de l'intérêt, du sentiment et des dé-

tails agréables. Le fond en est romanesque et le dénouement précipité; mais si, sous ce rapport, le poëte n'a pu se garantir d'une juste censure, que d'éloges à donner au musicien! Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de Grétry dans le genre pathétique : c'est *à l'auteur du Sylvain* que M. de Livry, cet amateur sensible et éclairé, a dédié la statue placée à l'entrée du théâtre, et érigée à ses propres frais. La mélodie et l'expression sont réunies au plus haut degré dans le fameux duo *dans le sein d'un père;* aucun morceau de nos tragédies-lyryques n'est supérieur pour l'effet à l'allegro plein de chaleur et d'énergie qui le termine. Ce duo sublime (1), le trio du tableau magique dans *Zémire et Azor*, et bien d'autres morceaux réfutent complètement l'opinion de ceux qui ont voulu restreindre au genre comique et à des *petits fredons* (2) l'admirable talent de Grétry. On trouve encore beaucoup de verve et d'expression dans le bel air *Je puis braver les coups du sort*, dans le récitatif d'Hélène et le *vivace* qui le suit, dans le morceau d'ensemble où les gens du seigneur veulent faire poser les armes à Sylvain; quelle mélodie douce et suave que celle de l'air : *Ne crois pas qu'un bon ménage*, surtout aux vers :

Il ne faut pour le réduire
Qu'un souris de la beauté;
. . . .
Douce humeur et doux langage
Font la paix de la maison.

Rien de plus frais et de plus gracieux que le duo *Avec ton cœur s'il est fidèle*, sur-tout depuis le vers : *Que la peine qu'amour partage*. L'air : *Nos cœurs cessent de s'entendre*, est d'une expression touchante. C'est le caractère général des morceaux chantés par Hélène et son époux; mais cette composition, le plus souvent noble et pathétique, offrent dans le genre pastoral et comique deux airs charmans (3) qui contrastent agréablement avec les autres.

---

(1) Il n'est pas indifférent de savoir que l'auteur en composa au moment même différens passages, d'après la déclamation de Mlle Clairon.

(2) Expression employé dernièrement par l'un des écrivains qui se sont imposé la noble tâche de dénigrer ce grand compositeur.

(3) *Tout le village me l'envie*, et *Je ne sais pas si ma sœur aime*. Ce dernier, si agréablement chanté par Mme Gavaudan, peint de la manière la plus vraie et la plus piquante le caractère de l'âge de Lucette.

Lorsqu'on entend des chants aussi naturels, aussi expressifs et aussi mélodieux que ceux de *Sylvain*, et qu'on a une ame et une oreille pour les apprécier, ira-t-on froidement rechercher si les accompagnemens pourraient être plus travaillés et plus savans? Une semblable observation, loin de prouver contre Grétry, fait voir au contraire combien ce travail et cette science sont peu nécessaires dans une composition lyri-dramatique, puisque sans eux on peut produire d'aussi beaux effets. Le seul morceau qui donne quelque prise à la critique (et j'en ai fait le premier la remarque dans mon ouvrage sur la musique), c'est l'ouverture. La troisième partie, écrite dans un style gracieux et pastoral, annonce très-bien l'heureux dénouement de la pièce et le lieu de la scène; mais les deux premieres sont médiocres et n'ont point la couleur analogue au genre dominant de l'ouvrage. Elle avait été faite dans le principe pour un autre opéra qui n'a point été joué; ainsi ce défaut d'analogie ne doit point étonner.

La remise de Sylvain avait été si souvent renvoyée que je commençais à désespérer de l'entendre; mais si ce retard a eu pour cause le désir d'honorer Grétry par une exécution plus ferme et plus soignée, on ne peut qu'applaudir à un pareil motif. Tous les rôles ont été bien remplis. Le spectateur a pu d'abord s'étonner de voir dans Darancourt le père de Chénard, et dans Mme Duret la mère de Mme Gavaudan; mais il a bientôt oublié cette inconvenance, sans laquelle la pièce ne pouvait être montée convenablement. Jamais Mme Gavaudan n'a été plus piquante et plus aimable que dans le joli rôle de Lucette; Paul et Mlle Regnault ont chanté avec goût et expression leurs airs et le duo. Chénard, cet acteur infatigable et plein de zèle, a donné au personnage de Sylvain la couleur qui lui convient. Quant à Mme Duret, elle a étonné tout le public (4). Son talent musical est depuis long-tems apprécié, mais, à l'exception de quelques parties du rôle de Zémire, elle

(4) Placé à côté d'un habitué des spectacles qui avait assisté à la première représentation de *Sylvain*, il y a quarante-trois ans, il m'assurait que le rôle d'Hélène n'avait jamais été aussi bien rendu. Quand on réfléchit sur le penchant naturel aux vieillards de vanter le passé aux dépens du présent, cet éloge a encore plus de prix. C'est surtout dans le beau monologue d'Hélène que Mme Duret a excité un enthousiasme général; il serait difficile d'y mettre plus de chaleur et d'expression.

n'avait pas encore montré celui d'actrice. La belle musique de Grétry et les situations intéressantes de Sylvain, l'auront inspirée; puisse cet heureux essai l'engager à paraître plus souvent dans les ouvrages de nos deux mélodistes Grétry et Monsigny! J'ose lui prédire les succès les plus brillans et les plus durables. Les rôles de Bélinde dans *la Colonie* et de *la Belle Arsène* ont fait la réputation de Mlle Colombe et de Mme Trial; qu'elle nous fasse jouir de ces deux charmantes compositions, qui, exécutées avec le même soin que *Sylvain*, ne manqueraient pas d'attirer la foule.

Si l'exécution de *Sylvain* n'a rien laissé à désirer, celle du *Prisonnier* a été bien faible, pour ne rien dire de plus. Huet a joué le principal rôle; il n'est pas sans talent, et l'on a tort de vouloir toujours le comparer avec un acteur qui ne sera de long-tems remplacé; mais il devrait lui-même éviter cette comparaison, en paraissant moins souvent dans les mêmes pièces. Sa voix n'est pas flexible, qu'il s'abstienne donc de ces petits agrémens qu'Elleviou pouvait se permettre, mais qui ne lui conviennent point, ainsi qu'ont dû le lui prouver les murmures du public à quelques passages du charmant air, *oui, c'en est fait, je me marie*. J'ai vu jouer le rôle de Rosine par Mlle Lucie d'une manière très-agréable; pourquoi Mme Moreau s'obstine-t-elle à y paraître? Elle y est déplacée sous tous les rapports, et ses amis devraient charitablement l'en avertir.

Seconde représentation de la remise de *Sylvain*; *le Déserteur*.

Même foule, mêmes applaudissemens, même enthousiasme à la seconde représentation de *Sylvain* qu'à la première. Cet opéra vaudra sans doute beaucoup d'argent aux sociétaires de Feydeau, qui, encouragés par ce succès, ne tarderont pas sans doute à nous faire jouir du *Magnifique* et des *Evénemens imprévus*, annoncés sur l'affiche. Je les invite à s'occuper encore de deux ouvrages de Grétry depuis long-tems privés des honneurs de la représentation, *l'Amitié à l'Epreuve* et *les Mariages Samnites*.

Sylvain était précédé du *Déserteur*, dont la musique se distingue sur-tout par l'analogie la plus intime entre le chant et les paroles : la nature semble, dans chaque morceau, avoir indiqué à l'auteur le motif le plus convena-

ble (5). Les accompagnemens n'ont pas moins de mérite : ils sont caractérisés dans cette composition, peut-être plus que dans aucune autre : ils peignent tout. On peut citer pour exemples les airs : *ah! je respire; le roi passait; on s'empresse, on me regarde;* le récitatif de Louise : *où suis-je?* et le beau final du premier acte, si remarquable par sa vérité et son énergie. Une mélodie simple et douce caractérise tous les chants de Louise; l'air : *mourir n'est rien*, etc., a été justement cité par Marmontel comme un des plus beaux morceaux dans le genre noble; il ne déparerait aucune tragédie lyrique. En général la partie pathétique est supérieurement traitée dans cet opéra. Comment Grimm a-t-il pu dire qu'elle était *pitoyable et d'un froid à glacer* (6)? Il ne juge pas mieux l'ouverture : il convient que *le premier motif est agréable et pastoral; mais à mesure*, dit-il, *qu'il avance, il devient baroque et barbare* (7). Ne voyait-il donc pas que le compositeur s'y était proposé d'exprimer le caractère général de l'ouvrage, et d'annoncer au spectateur ce qui devait se passer? L'*allegro sostenuto* si gracieux et si chantant qui commence ce chef-d'œuvre annonce la joie du village, et les préparatifs de la noce d'Alexis. Vient ensuite un *presto ma non troppo*, coupé deux fois par un mouvement lent qui exprime la douleur, tandis que le presto peint l'agitation, le trouble, l'effroi. A la fin du morceau, la musique prend un caractère encore plus marqué, qui annonce que le déserteur va être fusillé. Le changement qui surviendra dans sa situation est annoncé par un silence de deux demi-pauses, suivi d'un air en forme de marche, pour indiquer sa grâce, et auquel succède bientôt la répétition du début de l'ouverture qui exprime l'allégresse produite par cette heureuse nouvelle; c'est sur ce motif que se chante le chœur final. Cet admirable morceau de musique renferme donc l'exposition, le nœud et le dénouement de la pièce; en supprimer une partie, comme on le fait ordinairement, et comme on l'a fait à la représentation dont je rends compte, c'est le dénaturer.

Les airs de Montauciel, de Bertrand et de Jeannette, la

---

(5) Aussi a-t-elle obtenu le succès le plus flatteur par la traduction qui en a été faite en plusieurs langues, malgré la prévention des étrangers contre toute musique française.

(6) Première partie, tome VI, page 357.

(7) *Idem*, page 358.

marche de la noce, et le chœur final forment un agréable contraste avec la caractère pathétique de la plupart des autres morceaux ; ils répandent de la variété sur la musique qui, sans cette opposition, eût été trop monotone. C'est ce qui peut servir d'excuse au mélange monstrueux de bouffonnerie et de pathétique que les gens de goût réprouvent dans le poëme du *Déserteur*, et qui serait intolérable dans un drame sans musique. Rien de meilleur en son genre que la chanson : *Tous les hommes sont bons*; elle est parfaitement adaptée au caractère de celui qui la chante, et peint, pour ainsi dire, son imbécillité. Les couplets : *J'avais égaré mon fuseau*, sont gracieux et spirituels. Le chœur final est d'un très-bon effet. Les airs : *Je ne déserterai jamais*; *vive le vin*, *vive l'amour*, sont du chant le plus agréable, et le premier joint à ce mérite celui de peindre l'ivresse de Montauciel. Les accompagnemens du morceau où Montauciel épèle ses lettres, sont pittoresques et remplis de traits charmans; la partie vocale est bien déclamée, très-expressive.

Gavaudan a joué avec beaucoup de naturel et de gaîté le rôle de Montauciel; Mme Paul Michu a rendu d'une manière très-pathétique quelques parties du sien, et Lesage est comique dans *le grand Cousin*. Cependant l'effet général a été médiocre, ce qui arrive toujours lorsque le personnage principal est confié à un acteur qui n'a pas la faveur publique. Darancourt a une belle voix, mais il ne chante pas toujours juste; naturellement froid, il n'émeut pas le spectateur, malgré tous ses efforts pour produire cet effet.

Théâtre de l'Impératrice. — Début de Mme Grassini dans *gli Orazi e Curiazi* (les Horaces et les Curiaces), tragédie-lyrique en trois actes, musique de Cimarosa.

La partition des Horaces est jusqu'ici le chef-d'œuvre des opéra séria entendus à ce spectacle. Elle abonde en richesses musicales, et joint à des chants d'une suavité ravissante, quelques morceaux de la plus belle expression, comme le chœur qui ouvre la pièce, et le final du second acte. Cependant on peut y remarquer quelques imperfections; le troisième acte est trop inférieur aux deux premiers; il est très-court, et offre peu de morceaux saillans. L'allegro de l'ouverture, rempli de grâces et de mélodie, n'a point une couleur tragique, et les roulades sont prodiguées, ainsi que dans la plupart des opéras italiens. J'ignore

si elles sont toujours notées, ou si les acteurs ne les introduisent pas souvent pour faire briller leur voix; mais rien n'est plus contraire à l'expression. Pour la vérité et l'analogie avec les paroles, la musique de Grétry, qui a pris Pergolèse pour modèle, est bien supérieure à celle de Cimarosa et de Paësiello.

Le rôle d'Orazia n'est que secondaire; mais Mme Grassini l'a fait beaucoup valoir. Cette cantatrice, qui avait attiré une nombreuse assemblée, joint à une belle voix et à un chant très-expressif, un maintien noble et l'intelligence de la scène; ses moyens se développeront avec bien plus d'avantage encore dans les rôles de Didon et de Cléopâtre, qu'elle doit incessamment jouer. Elle a été très-applaudie, et l'Opéra-Buffa avait besoin d'un talent aussi distingué dans la circonstance actuelle. Tacchinardi a fort bien joué et chanté le rôle d'Orazio; il n'obtient pas, à mon avis, assez d'applaudissemens, quoique son beau talent ne soit pas méconnu. Quant à Mme Sessi, je lui trouve toujours les mêmes qualités et les mêmes défauts : les difficultés qu'elle se plaît à surmonter fatiguent, et c'est une virtuose plus étonnante qu'agréable. Benelli a le don d'amuser les spectateurs dans le rôle du père d'Horace; et une parfaite immobilité règne sur la physionomie de Mme Bereyter : on dirait que ce qui se passe sur la scène lui est entièrement étranger. MARTINE.

Nous avons un petit arriéré à solder avec *le théâtre du Vaudeville*; nous allons rendre compte des deux dernières nouveautés qui y ont été données, les seules dont nous n'ayons pas entretenu le lecteur. La première en date a pour titre : *Kaleb*, ou *les Parens de circonstance* : si l'auteur, M. de Rougemont, est redevable à M. Adrien de Sarrazin du fonds de l'ouvrage, il faut lui laisser le mérite de l'avoir parfaitement adapté à la scène, et sur-tout de l'avoir embelli de couplets francs et spirituels. M. de Rougemont est de la bonne école; il ne court pas après l'esprit et le rencontre fréquemment; il ne sacrifie pas un couplet entier pour amener à la fin une pointe souvent émoussée; en un mot, c'est un chansonnier de la vieille roche.

Le second ouvrage donné au Vaudeville est *le Courtisan dans l'embarras* : c'est la copie d'un mélodrame appelé *Edgar*, ou *la Chasse aux loups*, représenté avec le plus grand succès sur le théâtre de l'Ambigu-Comique. J'avoue

que j'estime peu les ouvrages qui ont une pareille origine. Les rois, les guirlandes, les travestissemens et les niais me paraissent déplacés sur le théâtre du Vaudeville.

Le *théâtre des Variétés*, fidèle à son titre, continue de varier son répertoire; tous les goûts trouvent à s'y satisfaire : aussi le public qui n'est point ingrat, et qui au contraire reconnaît les soins qu'on se donne pour lui plaire, honore cet établissement d'une protection particulière.

B.

Note des Rédacteurs du Mercure de France *sur une lettre de M.* Alfred de Blamont, *insérée dans la* Gazette de France *du 8 novembre.*

Nous certifions avoir sous les yeux la première édition des *Mémoires sur la musique de Grétry*, publiée en 1789. où l'on trouve à la page 183 : *Le Huron*, comédie en deux actes, en vers. paroles de M. Marmontel; représenté pour la première fois par les comédiens italiens .. *le* 20 *août* 1768.

Si, dans l'édition en trois volumes publiée depuis, on lit 1769 au lieu de 1768, c'est une faute d'impression, puisque *Lucile*, postérieure au *Huron*, a été représentée *le* 5 *janvier* 1769 : Voyez la page 198 de la première édition, et la page 173 de l'édition en 3 volumes.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

Paris, le 28 octobre 1813.

Messieurs, veuillez me permettre de faire une courte réponse à la réclamation de M. Mouton-Fontenille, insérée dans le *Mercure de France* du 16 octobre dernier, page 130.

Lorsque le *Traité d'Ornithologie* de cet auteur fut annoncé dans le *Moniteur*, on y signala de nombreux plagiats. M. Fontenille tenta, l'année dernière, de s'en disculper dans une longue brochure. Intéressé par l'auteur lui-même en ce débat, dont le *Mercure de France* s'est déjà entretenu, il y a plusieurs mois, j'ai dû constater en effet les *emprunts* faits à l'un de mes principaux articles du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle.*

M. Fontenille les avoue pour M. Vieillot. non pour moi. Mais s'il a pris *quelques détails* à M. Vieillot (ce que je ne nie pas), il a trop bien copié une partie du grand article *Oiseau*, pour n'avoir pas vu à la page 156, tome XVI, ma signature.

Revenir sur ce sujet après trois ans! ajoute M. Fontenille. Je ne

croyais pas qu'il y eût prescription pour le plagiat, et qu'on devînt ainsi, de plein droit, propriétaire des ouvrages *empruntés*, avec le tems.

M. Fontenille juge, avec grande raison, qu'*il ne me convaincra pas ;* il n'a point, en effet, convaincu ceux qui ont été curieux de lire son livre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. J. VIREY.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

La Société académique des Sciences, Lettres, Arts et Agriculture de Nancy, vient de faire imprimer le précis analytique de ses travaux, depuis 1811. (A Nancy, de l'imprimerie de F. Guivard, et se trouve chez la veuve Vigneule, libraire, rue J.-J. Rousseau, n° 76.) Nous allons faire connaître les sujets de quelques-uns de ceux des principaux mémoires analysés dans ce recueil, et qui ne sont pas encore connus. Le chapitre préliminaire donne des détails sur les différens mémoires couronnés par la Société, et sur le sujet de prix qu'elle propose une seconde fois au concours, l'*Eloge de Dom-Calmet*.

M. le professeur Gergone, de Nismes, associé, a envoyé deux savans mémoires manuscrits : l'un sur le tracé des routes régulières ; l'autre sur la multiplicité des images d'un même objet réfléchis par des miroirs plans non métalliques. Le précis offre l'analyse de ces deux mémoires et du rapport avantageux que M. le professeur Caumont en a fait à la Société.

M. Mathieu, ancien magistrat, a lu des observations recueillies sur le Puy-de-Dôme, et relatives à l'attraction terrestre.

M. le docteur Valentin, deux mémoires de médecine pratique, sur les fluxions de poitrine et sur les bons effets de l'action du feu dans plusieurs affections de tête et quelques maladies aiguës, et des observations sur une éclipse de soleil dans les Etats-Unis.

M. Plouguer a fait connaître ses observations sur les eaux thermales de Bains, commune des Vosges, et le résultat des travaux qu'il avait entrepris comme ingénieur en chef pour améliorer la distribution et les moyens d'extraction des eaux qui alimentent la saline de Château-Salins, et plusieurs autres mémoires sur des sujets de topographie et d'agriculture.

M. Braconnot a découvert plusieurs acides nouveaux et a fait de ses découvertes l'objet de plusieurs savans mémoires.

M. le docteur Haldat a communiqué une dissertation sur les pierres figurées que l'on trouve aux environs de Nancy, et que l'on emploie dans la décoration des jardins et les constructions des rochers artificiels, et la suite de son ouvrage médico-légal sur l'application des sciences physiques, et l'examen critique du témoignage des hommes.

M. Bertier, dépositaire des béliers du gouvernement, placés à Roville, a donné un mémoire sur l'arpentage des communes rurales par propriétés individuelles, sur la réunion de ces portions de terre,

et sur le résultat de ses opérations pour préserver du claveau par l'inoculation de cette maladie, les troupeaux confiés à ses soins.

M. Mandel a fait part d'un mémoire couronné en 1813 par la Société d'Agriculture de la Marne sur la maladie des vins, connue sous le nom de graisse, l'art de la prévenir et d'y remédier, et de plusieurs autres mémoires sur des sujets d'économie rurale et politique, de chimie et de médecine.

M. l'abbé Vautrin continue avec succès dans des mémoires et des tableaux ses observations et ses recherches de météorologie.

M. Etienne a fait connaître une nouvelle machine qu'il a inventée pour rendre à-la-fois égales et rondes les dents de roues.

La partie littéraire contient plusieurs biographies nouvelles, entre autres celles de Girardet, peintre de Stanislas; de Sonniny, célèbre naturaliste, né à Lunéville, par M. Haldat de Jadlot, médecin célèbre, à Nancy, par M. Lamoureux, docteur-médecin et professeur à la faculté des lettres; et de M. le chevalier Toulongeon de l'Institut, homme d'état, historien et guerrier, par M. Michel Berr; une notice sur Méhégan, historien français, et une autre sur Maymouid, célèbre docteur du XII[e] siècle, né à Cordoue, avec la traduction d'un de ses principaux ouvrages de métaphysique et de morale, par le même; un discours dans lequel M. Mollevault, professeur d'histoire à la faculté des lettres, ex-législateur, a réfuté avec avantage les objections de quelques modernes contre les historiens anciens: l'analyse et la dissertation, l'examen critique et littéraire d'un manuscrit curieux de la fin du XV[e] siècle, par M. le professeur Blau; les discours de réception de MM. Henry, Mathieu et Azaïs, et les réponses éloquentes des présidens de la Société.

Parmi ces discours on remarque plus particulièrement celui de M. Azaïs, qui a fait connaître les bases de son système universel, et les circonstances qui ont donné lieu à son ouvrage célèbre *des Compensations*, et la réponse de M. le baron Riouffe, préfet, au discours de M. Henry, proviseur du lycée; réponse dans laquelle on a reconnu la sagesse, l'érudition et l'amour des lettres de cet administrateur.

L'article de poésie renferme la traduction de l'allemand en vers français de deux hymnes de la bataille d'Arminius, tragédie lyrique de Klopstock, par M. Blau.

Plusieurs scènes de la tragédie manuscrite d'Electre, en cinq actes et en vers, imitée de Sophocle, par M. le docteur Pariset, associé.

L'Eloge de Goffin, ou les Mines de Beaujonc, poëme qui a obtenu l'accessit dans le concours de l'Académie française, avec des changemens considérables; par M. C.-L. Mollevault, associé de l'Institut; et plusieurs fables imitées de l'allemand de Lessing, en vers français, par M. Caumont.

Le précis est terminé par l'analyse de trois ouvrages publiés par des membres résidans; recherches critiques et historiques sur le croup, histoire de l'inoculation et de la vaccine dans le département de la Meurthe, par les docteurs Valentin et Serrières; un écrit sous le nom de quadran-solaire, à l'usage de tout le monde; et la liste des ouvrages et objets relatifs aux sciences et aux arts dont la Société a reçu l'hommage, et sur lesquels elle a entendu un rapport sur plusieurs mémoires importans insérés dans les principaux jour-

naux scientifiques, par MM. Haldat, Braconnot et Mathieu, de Dombâle, membres de la Société; et un résumé rapide des pertes et des acquisitions que la Société a faites depuis la publication de son dernier précis.

Les amis des lettres ont eu particulièrement à déplorer dans ces contrées la mort d'un membre de la Société, d'un compatriote distingué par d'estimables productions littéraires, par les places honorables qu'il a remplies, par les services qu'il a rendus à l'instruction publique; les paroles touchantes prononcées par M. Mandel, doyen du collége de pharmacie, sur la tombe de son collègue M. Coster, ancien premier commis des finances, ex-professeur d'histoire, ex-proviseur du lycée de Lyon, et en présence d'un grand nombre des principaux citoyens de la ville, ne sont que le prélude d'un monument durable qui lui sera bientôt élevé et qui perpétuera sans doute le souvenir et la reconnaissance de ses talens, de ses services, de ses vertus publiques et privées, dans le cœur et la mémoire de ses concitoyens.

M. l'évêque sénateur Grégoire a proposé à la Société Académique de Nancy de continuer l'histoire de Lorraine, par D. Calmet, jusqu'à l'époque de la division départementale, et de continuer pareillement la Bibliothèque des Hommes illustres de ce pays, par le même auteur, jusqu'à l'époque actuelle, attendu que ceux qui sont morts depuis 1789 appartiennent encore à l'ancienne Lorraine.

La bibliothèque de D. Calmet embrasse la biographie des hommes qui ont fleuri, non-seulement dans la Lorraine proprement dite, mais encore dans les ci-devant archevêchés de Trèves, duché de Luxembourg et la province des Trois-Évêchés, dont les dépendances étaient disséminées sur toute la Lorraine.

Quelques noms distingués ont échappé aux recherches du savant et vertueux historien à qui la Lorraine a tant d'obligations. La Société Académique se propose de remplir cette lacune, de rectifier quelques erreurs, de compléter les articles d'écrivains vivans du tems de D. Calmet, et d'y ajouter les biographies d'environ trois cents personnages qui par leurs écrits ou les évènemens de leur vie appartiennent à l'histoire.

En présentant au public le plan du travail qu'elle s'impose, la Société Académique de Nancy invoque le zèle et la bienveillance de toutes les personnes qui peuvent y coopérer, ne fût-ce que par de simples indications de faits, elle recevra avec reconnaissance les renseignemens qu'on voudra bien lui communiquer, et qui peuvent être adressés ou à Nancy à M. Haldat, secrétaire de la Société, ou à Paris, à M. Grégoire, ancien évêque de Blois. Ce dernier se propose de fournir pour contingent au travail la biographie des écrivains qui se sont occupés d'ouvrages relatifs à la religion et au droit public.



POLITIQUE.

L'EMPEREUR ET ROI est parti de Mayence le 8 à une heure du matin : S. M. est arrivée le 9 à cinq heures après-midi au palais impérial de Saint-Cloud. Des décharges d'artillerie ont annoncé son arrivée à la capitale.

Le 10, S. M. a tenu à onze heures un conseil des finances, auquel ont assisté M. le duc de Gaëte, ministre des finances, M. le comte Mollien, ministre du trésor impérial, et M. le comte de Sussy, ministre des manufactures et du commerce, et auquel plusieurs conseillers-d'Etat ont été appelés.

A deux heures, S. M. a présidé le conseil des ministres.

Vingt drapeaux pris aux batailles de Wachau, de Leipsick et de Hanau, sont arrivés le 7 de ce mois au ministre de la guerre. Ils ont été portés par M. le Couteulx, aide-de-camp de S. A. S. le prince de Neufchâtel.

Le ministre de la guerre les présentera dimanche prochain à S. M. l'Impératrice.

Ces drapeaux avaient été annoncés à S. M. l'Impératrice par une lettre de S. M. l'Empereur, datée de Francfort le 1er novembre 1813, et ainsi conçue.

« Madame et très-chère épouse, je vous envoie vingt » drapeaux pris par mes armées aux batailles de Wachau, » de Leipsick, de Hanau ; c'est un hommage que j'aime à » vous rendre, je désire que vous y voyiez une marque de » ma grande satisfaction de votre conduite pendant la » régence que je vous ai confiée. »

Signé, NAPOLÉON.

Le 11, S. M. a tenu, à dix heures du matin, un conseil d'administration de la guerre, auquel ont été appelés le duc de Feltre, ministre de la guerre, le comte de Cessac, ministre directeur de l'administration de la guerre, et le comte Mollien, ministre du trésor impérial.

A midi, S. M. a reçu le conseil-d'état qui a été conduit à cette audience par un maître et un aide des cérémonies, introduit par le grand-maître des cérémonies et présenté par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire. S. M.

s'est entretenue quelque tems avec les membres de ce corps.

L'audience terminée, le conseil-d'état s'est réuni dans la salle de ses séances, et S. M. l'a présidé.

A quatre heures, l'Empereur a tenu un conseil privé auquel ont assisté les princes grands dignitaires, les ministres de l'intérieur, de la guerre, de l'administration de la guerre, les comtes Lacépède, Chaptal, Regnaud-de-Saint-Jean-d'Angély, Molé, et les ducs de Conégliano et de Vicence.

Le *Moniteur* du 12 a publié le décret suivant :

Extrait des minutes de la secrétairerie-d'état.

Au palais de Saint-Cloud, le 11 novembre 1813.

NAPOLÉON, *Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse*, etc., etc., etc.

Sur le rapport de notre ministre des finances,
Vu l'urgence des circonstances,
Notre Conseil-d'Etat entendu,
Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Il sera perçu trente centimes additionnels au principal de la contribution foncière, des portes et fenêtres et des patentes de 1813. Lesdits centimes seront payables, par tiers, dans les mois de novembre et de décembre 1813, et janvier 1814.

2. La contribution personnelle et la partie de la contribution mobiliaire qui se perçoit par des rôles, sera perçue en principal au double, pour l'année 1813 ; le doublement sera levé dans les termes fixés par l'article précédent.

3. Les remises des percepteurs et celles des receveurs sur les contributions extraordinaires ci-dessus, ne seront imposées que sur ce pied : pour les percepteurs, du quart, et pour les receveurs, de moitié, du taux fixé pour le recouvrement du principal.

4. A compter de ce jour, il sera perçu deux nouveaux décimes par kilogrammes de sel et dix centimes par addition, tant aux perceptions de la régie des droits réunis non assujétis au décime de guerre, qu'aux tarifs des octrois autres que ceux par abonnement et cotisation.

5. Le droit additionnel sur le sel sera perçu sur les sels existans dans les magasins, conformément à l'article 8 de la loi du 24 avril 1806, et au décret impérial du 11 juin suivant.

6. Nonobstant les dispositions de l'article précédent, la régie des sels au-delà des Alpes ne pourra vendre le sel au-dessus de 60 centimes par kilogramme (6 sols la livre).

7. Les dispositions du présent décret ne sont point applicables, excepté en ce qui concerne la taxe sur le sel, aux départemens des Bouches-de-la-Meuse, des Bouches-de-l'Yssel, de l'Yssel-Supérieur, de Frise, de l'Ems-Occidental, de l'Ems-Oriental et du Zuyderzée, à raison des charges extraordinaires qu'ils supportent.

8. Nos ministres sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des lois.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'état par intérim,

Signé, duc DE CADORE.

Voici la suite des nouvelles officielles adressées du quartier-général impérial à S. M. l'Impératrice-Reine et Régente.

Du 3 novembre. — Le 30 octobre, dans le moment où se livrait la bataille de Hanau, le général Lefebvre-Desnouettes, à la tête de sa division de cavalerie, et du 5ᵉ corps de cavalerie commandé par le général Milhaut, flanquait toute la droite de l'armée, du côté de Bruchœbel et de Nieder Issengheim. Il se trouva en présence d'un corps de cavalerie russe et alliée, de 6 à 7 mille hommes : le combat s'engagea ; plusieurs charges eurent lieu, toutes à notre avantage, et ce corps ennemi, formé par la réunion de deux ou trois partisans, fut rompu et vivement poursuivi. Nous lui avons fait 150 prisonniers montés. Notre perte est d'une soixantaine d'hommes blessés.

Le lendemain de la bataille de Hanau l'ennemi était en pleine retraite ; l'Empereur ne voulut point le poursuivre, l'armée se trouvant fatiguée, et S. M. bien loin d'y attacher quelque importance, ne pouvant voir qu'avec regret la destruction de quatre à cinq mille Bavarois qui aurait été le résultat de cette poursuite, Sa Majesté se contenta donc de faire poursuivre légèrement l'arrière-garde ennemie, et laissa le général Bertrand sur la rivière de la Kintzig.

Vers les trois heures de l'après-midi, l'ennemi sachant que l'armée avait filé, revint sur ses pas, espérant avoir quelqu'avantage sur le corps du général Bertrand. Les divisions Morand et Guilleminot lui laissèrent faire ses préparatifs pour le passage de la Kintzig ; et, quand il l'eut passée, marchèrent à lui à la baïonnette, et le culbutèrent dans la rivière, où la plus grande partie de ses gens se noyèrent. L'ennemi a perdu 3000 hommes dans cette circonstance.

Le général bavarois de Wrede, commandant en chef de cette armée, a été mortellement blessé ; et on a remarqué que tous les parens qu'il avait dans l'armée ont péri dans la bataille de Hanau, entr'autres son gendre, le prince d'Oettingen.

Une division bavaroise-autrichienne est entrée le 30 à midi à Francfort ; mais à l'approche des coureurs de l'armée française, elle s'est retirée sur la rive gauche du Mein, après avoir coupé le pont.

Le 2 novembre, l'arrière-garde française a évacué Francfort et s'est portée sur la Nidda.

Le même jour, à cinq heures du matin, l'Empereur est entré à Mayence.

On suppose, dans le public, que le général de Wrede a été l'auteur et l'agent principal de la défection de la Bavière. Ce général avait été comblé des bienfaits de l'Empereur.

Du 7. — Le duc de Tarente était à Cologne, où il organise une armée pour la défense du Bas-Rhin.

Le duc de Raguse était à Mayence.

Le duc de Bellune était à Strasbourg.

Le duc de Valmy était allé prendre à Metz le commandement de toutes les réserves.

Le comte Bertrand, avec le 4e corps composé de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie et fort de 40,000 hommes, occupait la rive droite en avant de Cassel. Son quartier-général était à Hocheim. Depuis quatre jours on travaillait à un camp retranché sur les hauteurs à une lieue en avant de Cassel. Plusieurs ouvrages étaient tracés et fort avancés.

Tout le reste de l'armée avait passé le Rhin.

S. M. avait signé, le 7, la réorganisation de l'armée et la nomination à toutes les places vacantes.

L'avant-garde, commandée par le comte Bertrand, n'avait pas encore vu d'infanterie ennemie, mais seulement quelques troupes de cavalerie légère.

Toutes les places du Rhin s'armaient et s'approvisionnaient avec la plus grande activité.

Les gardes nationales récemment levées se rendaient de tous côtés dans les places pour en former la garnison et laisser l'armée disponible.

Le général Dulauloy avait réorganisé les 200 bouches à feu de la garde. Le général Sorbier était occupé à réorganiser 100 batteries à pied et à cheval, et à réparer la perte de chevaux qu'avait éprouvée l'artillerie de l'armée.

Le Moniteur a également publié une relation des combats livrés vers la mi-octobre, pendant la marche du corps du maréchal duc de Castiglione, pour opérer sa jonction

avec la grande armée. On voit que ces affaires sont antérieures aux batailles de Wachau et de Leipsick, mais la valeur française y brille de trop d'éclat pour que le lecteur ne regrettât pas de n'en pas trouver ici la relation consignée dans le rapport du général Milhaud au prince de Neufchâtel.

Leipsick, le 12 octobre 1813.

Mon Prince, j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. que je suis arrivé aujourd'hui à Leipsick avec 26 escadrons composant le 5e corps *bis* de cavalerie. S. Exc. M. le maréchal duc de Castiglione aura sans doute fait connaître les événemens militaires de notre marche. Nous étions arrivés le 9 à Naumbourg; ma cavalerie légère occupait Wethau, et deux régimens de dragons, le 19e et le 22e, occupaient Flemingen. L'ennemi attaqua Flemingen avec mille chevaux et quatre pièces de canon. M. le colonel Mermet, du 19e, repoussa cette attaque et ne perdit que quatre chevaux tués par l'artillerie. M. le général Subervie fut attaqué à Wethau par 2000 chevaux et 2000 fantassins; il évita la surprise et fit sa retraite sur Naumbourg sans perdre un seul homme.

Après la belle retraite de la cavalerie légère, l'ennemi occupa le défilé de Wethau sur la route de Naumbourg à Weissenfels.

Le lendemain 10, Son Exc. M. le duc de Castiglione continua sa marche sur Leipsick, et fit ses dispositions pour attaquer l'ennemi et le chasser du défilé de Wethau. Trois bataillons d'infanterie légère, commandés par le général Aymar, suffirent pour enlever la position; et nos jeunes fantassins, malgré la fusillade et la canonnade de l'ennemi, se rendirent maîtres du pont de Wethau et de tous les petits bois qui couronnent cette position difficile. La cavalerie légère passa aussitôt le défilé soutenue par échelons par les dragons; elle chargea sur le plateau qui conduit à Stoelzen et Pletsch l'arrière-garde de la cavalerie ennemie, tourna l'infanterie qui fut forcée de se rejeter dans les ravins, tua une centaine d'hommes de cavalerie et d'infanterie, et protégea l'élan de l'infanterie légère: les efforts réunis de ces deux armes firent déposer les armes à 300 fantassins, et l'on prit vingt chevaux à l'ennemi.

En avant de ce plateau se trouve un petit défilé au milieu des bois, et en avant une vaste plaine qui conduit au village de Pretsch et à la petite ville de Zeitz.

L'artillerie légère de ma cavalerie avait déjà fait beaucoup de mal à l'ennemi. Je fis passer le défilé des bois avec rapidité; et je fis déboucher en colonne serrée toute la cavalerie, afin de cacher sa force à l'ennemi, qui cependant avait au moins une force deux fois supérieure: mais je désirois l'engager à une charge, pour lui faire connaître la valeur de nos vieux soldats de cavalerie.

L'ennemi retira au galop ses pièces d'artillerie, et aussitôt il marcha contre nous avec le régiment des anciens dragons de la Tour et les chevau-légers *Kayser*. Le 6e de dragons de notre Empereur s'élança en tête de colonne contre ces deux régimens; la mêlée devint sérieuse; je fis déployer à droite et à gauche les escadrons et la

brigade du général Montelegier, et les deux régimens ennemis nous cédèrent le terrain en y laissant beaucoup d'Autrichiens morts.

L'ennemi fit avancer huit escadrons des dragons de Hohenzollern et deux escadrons de hussards noirs prussiens pour soutenir les dragons anciennement de la Tour et aujourd'hui *Saint-Vincent*. Le 2e de dragons français prit ces nouveaux régimens en flanc et les culbuta de fond en comble, au moment où un seul escadron du 13e, entouré par 800 chevaux, se formait en cercle, et frappait de mort tout ce qui l'entourait ; cet escadron était commandé par le chef d'escadron de Ligneville.

Au même instant, la cavalerie légère, commandée par le général Subervie, venant d'enfoncer un nombre égal de hussards prussiens et un escadron de hulans, se trouvait débordée par un nombre double. Mais le colonel Mermet qui, en l'absence du général de brigade, commandait les 18e, 19e, 22e et 24e de dragons, reçoit l'ordre de déployer sa colonne ; les 18e et 19e renversèrent dix escadrons. La cavalerie légère et nos dragons écrasent de toutes parts l'ennemi, qui a laissé 600 cadavres sur le champ de bataille, 100 cavaliers et plusieurs officiers prisonniers, et 120 chevaux. Nous n'avons à regretter que le capitaine d'élite du 11e de dragons, 14 chasseurs et 4 dragons. Les généraux Montelegier et Subervie se sont distingués. Tous les officiers et soldats, pendant quatre charges successives sur un terrain d'un quart de lieue, combattaient aux cris de *vive l'Empereur*.

Les régimens des dragons de Saint-Vincent, de Hohenzollern et des chevau-légers Kayser ont été détruits dans cette belle affaire. Nous avons, outre 18 morts, 120 dragons, chasseurs ou hussards blessés ; mais cent rentreront dans les rangs dans l'espace de sept à huit jours.

Les corps ennemis étaient commandés par le général Thielmann, les princes Lichtenstein et Biron de Courlande : l'ennemi avait 4000 chevaux, et nous n'en avions que 2600. Les anciens dragons de la Tour et les chevau-légers Kayser étaient de la cavalerie d'élite autrichienne.

Dans mon rapport à M. le duc de Castiglione, j'ai fait connaître le nom de plusieurs braves ; mais tous sont dignes des faveurs de S. M. par leur intrépidé et par leur dévouement,

Je suis, etc.

Signé, *le général de division comte* MILHAUD.

Les dernières nouvelles reçues du quartier-général du prince vice-roi ont annoncé que le 30 octobre les troupes sous les ordres de ce prince avaient pris position sur la Piave : on attendait le résultat d'une attaque que devait faire le même jour le lieutenant-général comte Grenier contre l'ennnemi qui paraissait avoir 8000 hommes à Bassano. Ce général l'a en effet attaqué le 31. Le prince était arrivé le 30 à Castel Franco, et avait reconnu les positions de l'ennemi. Le 31, l'attaque eut lieu de la manière suivante.

La division Gratien marchait sur la route de S. Zenone, la cavalerie et la brigade Rulhière sur celle de Cazoni, et la brigade Schmitt, avec la garde en réserve, sur la route principale qui conduit directement à la ville. Cette division devait manœuvrer sur sa droite de manière à prendre l'ennemi à revers et à lui faire des prisonniers. Le mouvement commença à midi. On éprouva d'abord peu de résistance au commencement de l'attaque; mais au moment où les troupes approchèrent de la ville, l'ennemi parut vouloir tenir et résister. Nos soldats, animés par leur valeur naturelle, et par la présence du prince vice-roi, ont chargé l'ennemi à la baïonnette, avec une telle vigueur qu'ils l'ont renversé de tous les postes qu'il occupait. L'ennemi s'est alors empressé d'évacuer la ville dans la crainte d'être pris à revers. Le prince a poursuivi vivement l'ennemi sur la route de Trente. Une compagnie du 42e régiment, qui formait la tête de la colonne a pris une pièce de canon, qui tirait à mitraille. Nous avons tué beaucoup de monde, et on lui a fait au moins 600 prisonniers. Le 1er novembre au matin, la cavalerie s'est portée en avant, et a dû trouver bon nombre d'autres prisonniers.

A ces détails officiels, nous joindrons ceux qui suivent et qui résultent de la correspondance ou des journaux d'Allemagne.

La marche de l'armée française sur le Rhin ajoute, s'il est possible à la gloire qu'elle avait acquise dans les terribles journées de Wachau et de Leipsick. L'ordre, l'ensemble, la discipline, ont ici égalé l'indomptable courage déployé sur les bords de l'Elster et de la Saale. Il a été impossible aux alliés de l'entamer dans cette marche, d'abord à cause de l'attitude formidable qu'elle conservait, de son imposante cavalerie et de l'artillerie qu'elle ramenait avec elle, mais non moins encore par suite des pertes énormes que les alliés ont faites à Leipsick et à Wachau, où l'armée française victorieuse, deux fois maîtresse du champ de bataille sur lequel elle a couché, n'a perdu que les fruits qu'elle devait attendre de sa victoire, si la défection des troupes qui marchaient dans ses rangs, n'avait pas en un instant affaibli ses forces et augmenté celles de l'ennemi. Les Prussiens reconnaissent avoir perdu au-delà de 30,000 hommes. La perte des Autrichiens est de beaucoup plus considérable. Aussi ces corps n'ont-ils pu rien entreprendre contre notre armée; aussi ne l'ont-ils pas suivie dans sa marche; aussi a-t-elle pu, à Erfurt, rétablir

en partie son habillement et son équipement qui, après une campagne aussi pénible, par une température aussi fatigante avaient dû beaucoup souffrir.

Cependant l'ennemi comptait sur la marche d'un corps autrichien et de l'armée bavaroise marchant au-devant de l'armée française. On imaginait que le chemin allait être barré à l'Empereur, et les généraux alliés avaient la témérité de s'en vanter. La bataille glorieuse de Hanau leur a répondu; les Français ont passé sur le ventre de l'ennemi, et le général Wrede, en se sentant frappé, a dû reconnaître qu'il est toujours un châtiment réservé tôt ou tard pour la déloyauté et sur-tout pour l'ingratitude. Cependant il paraît que les alliés regardent déjà la Saxe comme un pays conquis en l'accablant du fardeau de la guerre. Le général Repnin en a pris le commandement, et le roi de Saxe rendu à lui-même par l'Empereur Napoléon au moment où ce prince marchait sur le Rhin n'a pas été traité par les alliés avec la même loyauté; son royaume est absolument considéré par les alliés comme un pays conquis. C'est ainsi que les Thielmann et les généraux qui ont suivi sa défection, étaient armés pour la gloire de leur prince et pour l'indépendance de leur patrie. Encore quelques jours de pillages russes, d'exactions militaires, et de spéculations anglaises, et il sera bien reconnu que c'est à compter du jour de la retraite des Français que date pour l'Allemagne son asservissement politique, industriel et commercial, aux seuls intérêts et à la politique cupide de l'Angleterre.

Voyons actuellement de quel œil en Angleterre même, les hommes qui ont appris à compter ce que coûte à ce pays le système ruineux de son ministère voient les derniers événemens, et envisagent les résultats de la convocation du parlement. Le Prince Régent a ouvert la session le 4 novembre, et le discours émané du trône que les journaux anglais n'ont pas encore fait connaître, peut, disent-ils, s'analiser en peu de mots : Il faut de nouveaux subsides ou de nouveaux emprunts pour soutenir la coalition.

Voici à cet égard les réflexions du *Statesman* : « Voici, dit-il, le parlement assemblé : il ne nous reste plus qu'à examiner ce que nous avons à craindre de sa réunion; or, n'est-il pas affligeant de parler de la *crainte du mal* pouvant résulter de l'assemblée de *nos représentans ?* Ces deux mots se trouvent en effet contradictoires entre eux; et la raison en est manifeste. Il est aussi évident que l'assemblée prochaine du parlement est généralement consi-

dérée par le peuple anglais, comme un sujet d'alarme, plutôt que comme un sujet de confiance et de satisfaction; et ce n'est pas surprenant lorsqu'on entend parler de subsides, d'augmentation des charges et des souffrances déjà si énormes du peuple anglais. On sait que l'objet principal de la convocation du parlement, est de mettre entre les mains du pouvoir exécutif des moyens suffisans pour soutenir nos alliés contre la France, en leur fournissant des subsides, et si c'est là le but de la convocation du parlement, nous n'hésitons pas à dire qu'il y a une forte raison de craindre le résultat de ses délibérations. Quel est l'état de l'Angleterre? est-elle dans un état florissant? sommes-nous riches? La question concernant les subsides se réduit à ces deux points. Premièrement les alliés se trouvent à l'abri des frais de la guerre, et secondement tout le poids de ces frais incalculables tomberait sur le peuple anglais. Il est vrai que réprimer l'ascendant de la France est notre but commun. Mais n'avons-nous pas assez contribué à ce but en épuisant nos trésors? quel pays peut montrer une population plus souffrante, plus exténuée? Napoléon s'applaudira certainement de voir que nous donnons des subsides à toutes les puissances continentales, puisqu'il est vrai de dire que la guerre qu'il nous a faite depuis son avénement au trône, n'a eu d'autre but que de renverser notre pouvoir financier. Ainsi, nous servons nous-mêmes ses projets, et nous lui faisons atteindre son but, en suivant le système politique auquel tient si malheureusement notre ministère. L'avantage qu'il en retirera suffirait seul pour faire oublier les revers qu'il a éprouvés. Nous sommes pleinement convaincus que le système des subsides, dans le moment actuel, serait contraire aux intérêts de la coalition elle-même et destructif pour l'Angleterre, s'il a pour résultat la continuation de la guerre, c'est nous qui la payons: ne vaudrait-il pas mieux ne rien payer et conclure la paix? Cependant nous sommes préparés à apprendre que le système aura reçu la sanction du parlement, et qu'il aura été adopté dans toute son étendue par les ministres de la couronne. »

De son côté le *Star* s'exprime ainsi : « Il n'est pas un Anglais ami de son pays qui n'ait dû voir avec douleur s'échapper l'occasion la plus propre, pendant toute la durée de cette guerre, et d'offrir la paix à Napoléon, avec franchise et sécurité, et d'obtenir de lui des conditions sûres et honorables. Mais les nations d'aujourd'hui et spé-

cialement la nation anglaise, sont si infatuées d'un délire militaire entretenu par des événemens inattendus qu'elles craignent plus l'épée dans le fourreau que l'épée dégainée. Une occasion d'or a été non-seulement négligée, mais dédaignée après des succès temporaires et illusoires dans le nord de l'Allemagne.

» Cependant la coalition s'est reformée; le roi de Prusse écrasé dans les dernières campagnes, et qui semblait écrasé pour jamais, a profité d'un moment d'enthousiasme et a armé ses sujets émancipés qui se sont rangés près de lui. Le prince royal de Suède, ancien compagnon d'armes de Napoléon, qui avait hésité pendant dix mois, ne sachant s'il devait s'embarquer de la jambe gauche ou de la jambe droite, saute enfin des deux jambes à bord de sa flotte tardive et débarque en Allemagne. La médiation de l'Autriche a été rejetée par l'Angleterre, du moins cela résulte de la réponse du comte de Metternich à la lettre du duc de Bassano. Cependant nous aimons à croire que les ministres du prince régent son préparés à nier ce fait qui jette les plus honteux soupçons sur les conseils de l'Angleterre. Ces soupçons sont encore plus honteux que ceux qui accusaient le ministère anglais au moment où les flammes de la guerre de la révolution se rallumèrent de nouveau à l'incendie du traité d'Amiens.

» Un ministre d'alors, M. Addington, disait : — Nous fîmes de nouveau la guerre, parce que nous *ne pouvions être en paix.* » Si l'assertion de M. le comte de Metternich est vraie, nous craignons que le langage du ministre d'aujourd'hui, s'il voulait parler sincèrement, ne soit le suivant : « Nous sommes en guerre, et nous continuons la guerre, parce que *nous ne voulons pas être en paix.* » Nous espérons mieux, jusqu'à ce que les ministres se soient expliqués sur leur conduite mystérieuse dans cette occasion; jusques-là nous abstiendrons de les condamner; mais, quoi qu'il en soit, nous devons nous arrêter à ces idées principales.

» Napoléon arrêté dans sa marche victorieuse et dans ses projets d'agrandissement successifs, peut être réduit dans ses plans, mais ne l'est pas dans ses moyens; il est loin d'être asservi; il tient encore toute l'Europe en haleine, et la défie. C'est beaucoup que d'avoir changé son offensive en défensive : on a fait plus qu'on ne pouvait raisonnablement espérer il y a un an. Que les alliés proposent donc maintenant des termes de conciliation. C'est à la

honte des précédentes alliances continentales qu'elles ont été formées, dans le seul but de faire la guerre, et comme toutes les autres ligues formées dans des desseins ambitieux, elles furent confondues et dissoutes. L'alliance actuelle aura infaillibement la même issue misérable, à moins que la paix ne soit le seul et sincère objet des efforts des alliés. Considérons que Napoléon vient de faire un nouvel appel à ses peuples pour défendre la patrie : comme il est évident qu'il n'a aucune crainte réelle pour son propre territoire, nous devons craindre qu'il ne réunisse autour de lui de nouvelles forces aussi considérables, que pour envahir de nouveau l'Allemagne. Son aigle a été arrêté dans son vol au fond de la Russie, mais nous pouvons bientôt le revoir étendre ses aîles de nouveau; ses serres et son bec peuvent redevenir plus terribles que jamais pour ses ennemis, si une seconde fois ceux-ci perdent l'occasion et les avantages que leur donnent les derniers événemens, pour ouvrir le plus tôt possible une loyale et franche négociation. »

On voit que quelques journaux anglais prennent le soin de dire sur le but et le résultat de la politique anglaise ce que nous pourrions dire nous-mêmes de plus fort et de plus pressant; ils le disent parce qu'ils sentent le mal qui les presse, et que de brillantes chimères ne les séduisent pas; ils s'accordent au reste à dire que dans la péninsule il n'est arrivé aucun événement important sur toute l'étendue de la ligne, que les Français y ont été considérablement renforcés par des troupes de la dernière conscription, et que lord Wellington est de nouveau malade, et souffre beaucoup d'une infirmité résultante des fatigues de la guerre. La division qui a eu pour signal la lettre de ce général au ministre de la guerre espagnol, relativement au général Castanos, s'est singulièrement accrue. Voici ce que portent des lettres récentes de Barcelone.

« Les journaux espagnols nous ont annoncé depuis quelque tems que l'assemblée des cortès s'était ouverte le 1er octobre à Cadix, et que, le même jour, ils avaient rendu le décret suivant :

« Les cortès ordonnent que le congrès et le gouvernement sortent immédiatement de Cadix, et passent à l'île de Léon.

» Donné à Cadix, le 1er octobre 1813. »

« Il paraît que ce décret, fort extraordinaire, a produit une grande sensation à Cadix, et qu'il s'est passé quel-

ques jours après dans cette ville des événemens importans dont les journaux du pays se sont bien gardés de faire mention.

» En effet, le patron d'un bâtiment qui vient d'arriver ici, et qui est parti de Cadix le 5 octobre, rapporte que, par suite des intrigues de l'ambassadeur anglais, ayant pour objet de s'emparer de Cadix et des forts, la régence ayant fait décider par les cortès qu'ils se transporteraient à Léon, et de là à Madrid; le peuple s'est soulevé le 2, au moment du départ, et a obtenu que la mesure ne serait pas exécutée.

» La populace armée s'était emparée de toutes les portes de la ville à une heure du matin. Elle mit en arrestation l'ambassadeur anglais, qu'elle accusait d'avoir répandu 200,000 piastres par l'exécution de ce projet, parmi les membres de la régence, les ministres et les cortès. »

ANNONCES.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE

DE FRANCE.

N° DCXLV. — Samedi 27 Novembre 1813.

POÉSIE.

AGRIPPA SAUVÉ PAR LES DIEUX.

Ode adressée à S. A. Sérénissime le Prince de Neufchâtel et de Wagram.

Quand d'Agrippa mourant la nouvelle semée
Fit prévoir aux Romains de sinistres malheurs,
On entendit au sein de la ville alarmée
Des soupirs et des pleurs.

Le peuple désertait ses pénates antiques;
On voyait les enfans, les femmes, les vieillards,
Troupe faible, plaintive, errer sous les portiques
Du palais des Césars.

Dans le secours des Dieux d'abord la crainte espère,
Mais de ses vœux perdus la douleur a gémi;
On dirait en ce jour que chacun pleure un père,
Ou regrette un ami.

Les soldats négligeaient leur parure guerrière;
La jeunesse, infidèle aux fiers travaux de Mars,
Ne faisait plus voler dans des flots de poussière
Les coursiers et les chars.

Dans le théâtre en deuil habitait le silence ;
Les jeux n'animaient plus le cirque abandonné ;
Et Thémis, sans frapper, suspendait la vengeance
Sur le crime étonné.

Auguste, sans espoir, loin des regards de Rome,
Triste, laissait tomber son front silencieux ;
Et l'Empire tremblant pour les jours d'un seul homme
Implorait tous les Dieux.

Aux pieds des Dieux montait la prière impuissante,
Lorsque pâle, étendant ses vénérables mains,
Devant le roi des cieux Romulus se présente ;
Protecteur des Romains.

« Grand Dieu ! qui des destins tenez l'urne éternelle,
» La mort sur Agrippa lève une avide faulx.
» Ah ! César devra-t-il perdre un ami fidèle,
» Et la terre un héros ?

» Mon fils vécut assez pour Rome et pour la gloire.
» Sage dans les conseils, intrépide aux combats,
» Il est de ces grands cœurs qu'une noble mémoire
» Console du trépas.

» Mais la patrie en pleurs et César le demandent.
» A leurs vœux accordant ce généreux mortel,
» Daignez suspendre encor les honneurs qui l'attendent
» Dans les palais du ciel. »

Du haut d'un trône d'or porté sur les nuages,
Jupiter abaissant ses immortels regards
De ce front qui soulève ou calme les orages,
Sourit au fils de Mars.

Le vieux père de Rome a trésailli de joie,
Le Tibre consolé jette un cri dans les airs,
Et la Mort, s'étonnant d'abandonner sa proie,
Se replonge aux enfers.

Livrez-vous aux transports de la plus douce ivresse,
Citoyens ! contemplez l'Empereur éperdu
Dans les bras du héros que pleurait sa tendresse,
Que le Stix a rendu.

Chœurs de jeunes Romains ! qu'un si beau jour console ;
Vous, vieillards ! commencez l'hymne religieux,
Et le front ceint de fleurs, montez au Capitole
Remercier les Dieux !

FOUQUEAU-PUSSY,
Commissaire des guerres-adjoint.

ODE A MON AMI FOUQUEAU-PUSSY,

Que j'ai retrouvé à Leipsick, après son retour de Moscou.

ENFIN je te revois et je t'embrasse encore,
Toi que j'avais perdu !
Dieu se laisse fléchir quand un ami l'implore ;
Mon bonheur m'est rendu.

Retour inespéré ! délicieuses larmes !
Je possède ta main.
Fuyez, n'approchez plus, ô funestes alarmes !
Il est contre mon sein.

Qu'un moment de plaisir fait oublier de peines !
Plus de chagrin mortel.
Mes regrets sont passés, mes frayeurs furent vaines,
Et j'en rends grâce au ciel !

Hélas ! combien de fois gémissant sur ta perte,
J'ai pleuré ton trépas !
Quel vide m'entourait ! la nature est déserte
Où l'amitié n'est pas.

Mon triste souvenir tout plein de ton image
Te suivait dans le Nord ;
Je conjurais pour toi la tempête, l'orage,
Et la guerre et la mort.

Epargnez, épargnez une tête si chère,
Frimats ! émoussez-vous ;
O neige ! amollis-toi ; vents qui troublez la terre,
Calmez votre courroux.

Grand Dieu ! les vents jaloux ont emporté mes plaintes !
Les bois en ont frémi.
La fureur des saisons redouble avec mes craintes ;
Je songe à mon ami.

Pour comble de terreur, l'immense renommée
Racontant nos revers,
Dit par-tout des Français la valeur désarmée
Par les sombres hivers.

Elle nous peint la mort dans des chaînes de glace
Saisissant nos héros,
Et changeant tout-à-coup leur indomptable audace
En éternel repos.

Alors que de malheurs mon esprit se figure !
Je tremble pour tes jours,
Et je dis s'il résiste à toute la nature,
La vaincra-t-il toujours ?

J'ai vu sur l'horison s'étendre un voile sombre
Qui dérobait le jour,
Et le soleil laissait tout l'univers dans l'ombre,
Appelant son retour.

A peine descendait du milieu des nuages
Une pâle clarté,
Qui me montrait des bois dépouillés de feuillages
L'aspect désenchanté.

Voyant ces verds rameaux que l'hiver décolore
Tout chargés de frimats,
Je pensais que son sceptre est bien plus lourd encore
Dans ces lointains climats.

Chaque fois que les vents dispersaient sur la plaine
La neige aux blancs flocons,
Je songeais que tout meurt sous leur pesante haleine
Dans ces lieux inféconds.

Combien y terminant leur course vagabonde
Trouvèrent le trépas !
Et je me dis souvent dans ma douleur profonde :
Il ne reviendra pas !

Le ciel n'a pas voulu désoler ma tendresse ;
Il nous a réunis !
Que le bonheur est doux, que la joie a d'ivresse,
Quand nos maux sont finis !

Des maux qui ne sont plus on aime la mémoire ;
Conte-moi tes malheurs,
Et que je puisse encor présent à ton histoire
Partager tes douleurs.

Dis-moi comment l'hiver dans ces combats terribles
Ne t'a pas renversé,
Et comment sur ton sein de ses traits invisibles
Le dard s'est émoussé.

Dis-moi ce que ton ame éprouva d'épouvante,
Lorsque tu vis la faim
Marcher à tes côtés dans la forêt mouvante,
Et grandir en chemin.

D'abord elle gardait une humaine apparence ;
Pâle, et les yeux hagards,
Elle croyait de loin entrevoir l'espérance
Qui trompait ses regards.

Mais bientôt sa pâleur devint plus effrayante ;
Ses traits se sont flétris ;
Chaque jour voit creuser sa poitrine tombante,
Et ses flancs amaigris.

Ce n'est plus qu'un cadavre, horreur de la nature,
Sans regard et sans voix ;
Enfin d'un blanc squelette elle a pris la figure
En traversant ces bois.

Vous l'aviez vu sortir déjà pâle et hideuse
D'un vaste embrâsement ;
Et la voici toujours pâle et silencieuse
Qui tombe lentement.

Mille fois malheureux les guerriers qu'elle entraîne !
Par degrés engourdis,
Ils ont cédé comme elle au froid qui les enchaîne ;
Les voilà tous roidis.....

Ah ! quand de leur dépouille ils ont jonché la terre,
Qui t'a pu protéger ?
Dieu, le Dieu tout puissant en qui ton ame espère
Dans cet affreux danger.

L'homme plein de son Dieu, lorsqu'il voit du rivage
Le tigre s'élancer,
Se lève dans sa force ; il l'attend ; son courage
Vient de le terrasser.

Ainsi tu t'es levé contre chaque adversaire
Dans les déserts du Nord,
Et tu domptes le froid, la fatigue, la guerre,
Et la faim et la mort.

O constance du sage ! il doit d'une ame fière
Secouer le malheur,
Comme un lion secoue et sa vaste crinière
Et sa forte sueur.

Ta noble fermeté dans mes bras te ramène ;
Louange à mon ami !
Je ressens le bonheur aussi bien que la peine,
L'un ni l'autre à demi.

Enfin dans l'avenir je puis porter encore
Les plaisirs du passé,
Et ce riant tableau d'autant mieux se colore
Qu'il fut presqu'effacé.

A la cour d'Apollon qui parut nous sourire
Nous trouverons accès,
Heureux d'associer nos noms et notre lyre,
Nos jours et nos succès.

Oui, dans les mêmes murs nous réveillant ensemble,
Sous le soleil français,
Nous chanterons le lieu, l'instant qui nous rassemble,
La victoire et la paix.

J. B. Barjaud, *officier au 37e régiment, chevalier de l'ordre Impérial de la Réunion.*

LE MÉNESTREL TRAHI.

ROMANCE.

Plus n'aimerai, j'en fais serment !
Plus ne veux aimer de ma vie....
Celle qu'adorais m'est ravie :
Elle écoute un nouvel amant !

Moi, qui croyais de sa tendresse
Le doux sentiment éternel,
Ne pensais pas que la richesse
Fût préférée au Ménestrel.

L'éclat du rang changea son cœur:
Las! à la cour, déjà m'oublie;
Ah! ne saurait être embellie
Par les présens de son vainqueur.
Un seul instant brisa sa chaine:
Il vint ce riche damoisel;
Et l'ingrate pour lui, sans peine,
Quitta le pauvre Ménestrel.

Si pour autre dame à la cour
Son preux sentait amitié tendre,
De moi jamais ne doit attendre
Que froids mépris, et plus d'amour.
Trompée, ici qu'elle revienne
Livrée à son chagrin cruel;
Me rirai de sa longue peine
Plus n'aimera le Ménestrel.

HILAIRE L. S.

ÉNIGME.

Au grand jour je n'ose paraître,
Et je cèle mon nom autant que je le puis;
Car si je le faisais connaître,
Je cesserais d'être ce que je suis.

S.........

LOGOGRIPHE.

A Rome j'étais riche et puissant autrefois,
Et je pouvais par ma naissance
Prétendre aux plus nobles emplois.
Transpose un de mes pieds, grande est la différence,
Lecteur, car je deviens, soit dit sans médisance,
Cet être infiniment petit,
Qui dans mille cités de France
Dépourvu d'argent, de crédit,
Sans nul mérite, sans esprit,

Sans science et sans faconde aucune,
Trouve pourtant le secret aujourd'hui,
Grâces aux sottises d'autrui,
En griffonnant, d'aller à la fortune.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Air : *Du Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.*

VIVANT dans une paix profonde,
Ainsi que mes obscurs ayeux,
Peu m'importe qu'un nouveau monde
Existe ou non en d'autres lieux.
Pour mon bonheur, que Dieu me garde
D'imiter le fou nautonnier,
Qui, dans son esquif se hasarde
A franchir, pour rien, mon premier !

S'il ne m'échut point en partage
De grands trésors, j'ai la santé ;
Et, j'en conviens, cet héritage
Suffit à ma félicité :
Mais que le destin me préserve
Du corps des docteurs tout entier,
Et qu'à leurs soins il ne réserve
D'opérer, sur moi, mon dernier.

Amoureux, aimé de ma belle,
Je rime par fois un couplet.
Des vers qu'enfante ma cervelle
Je suis toujours fort satisfait.
Qu'on les fronde, ou qu'on les accueille
On m'entend m'en glorifier,
Dès qu'on les a mis dans la feuille
Qui prend son nom de mon entier.

HILAIRE L. S.

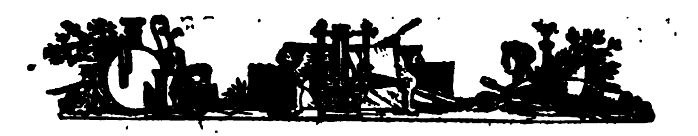
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Violette.*

Celui du Logogriphe est *Dindon*, dans lequel on trouve : *Didon*, *Dion* et *Don*.

Celui de la Charade est *Feuilleton*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Examen du Philoctète de Laharpe, rapproché du texte de Sophocle; avec une traduction littérale, des notes, et des observations, tant sur les beautés de cette tragédie que sur les dangers des prétendues restitutions ingénieuses. Ouvrage dédié à S. A. S. Monseigneur le prince archichancelier de l'Empire, par J.-B. Gail, membre de l'Institut impérial, professeur de littérature grecque au Collège de France, et chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de Russie.

Des critiques ont regardé *Philoctète* comme le plus bel ouvrage de Sophocle. Ils oubliaient sans doute l'*OEdipe Roi*, ce chef-d'œuvre du théâtre grec et peut-être de tous les théâtres; je veux même oublier comme eux *Antigone*, *Electre*, *OEdipe à Colone*, qu'on pourrait opposer au héros de Lemnos; je ne dis rien d'*Ajax*, où nous croyons voir une double action, parce que le dernier acte n'est pas dans nos mœurs; mais qu'on me permette de citer une tragédie que les éloges des modernes ont rarement distinguée, les *Trachiniennes* ou *la Mort d'Hercule*. M. de Laharpe l'a sur-tout jugée très-légèrement : il sacrifie tout à *Philoctète*. Quoi? l'abandon, les regrets, les inquiétudes d'une femme jalouse, le désespoir et l'aveuglement de l'infortunée qui, pour regagner un cœur infidèle, hasarde les moyens les plus téméraires, et se punit du crime de son amour, toutes ces situations ne sont-elles pas fondées, comme celle de Philoctète, *sur un intérêt de tous les tems et de tous les lieux?* Et ces cris, ces gémissemens, que tout le monde n'a pas admirés dans Philoctète, parce que la douleur physique est bien plus facile à peindre que les déchiremens de l'âme, mais où l'imitateur ne voit que le grand intérêt de l'*humanité souffrante*, ne sont-ils pas plus tragiques dans la situation d'Hercule, victime de l'amour abusé,

que dans celle de Philoctète, en proie aux tourmens de sa blessure?

Mais que penser d'un théâtre où l'on trouve sans peine deux ou trois ouvrages supérieurs à *Philoctète?* Voilà le théâtre de Sophocle. D'où vient cependant cette prédilection pour un de ses chefs-d'œuvre? C'est qu'un grand écrivain, heureux copiste de la pièce grecque, s'est plu à l'environner d'une gloire qu'il semblait partager. S'il en avait transporté quelque autre sur notre scène avec le même talent, ses succès lui eussent fait aimer cet objet de son choix, comme ce travail lui en eût fait sentir les beautés. Parmi les tragédies de Sophocle, on mettra toujours au premier rang celle qu'on aura le mieux entendue.

Avant l'auteur du *Philoctète* français, plusieurs avaient traduit celui d'Athènes : Brumoy sans fidélité, Rochefort sans élégance, etc. Fénélon avait imité Sophocle dans le *Télémaque*, et son épisode, mieux que toutes les traductions, nous donne une juste idée (1) des beautés grecques. Le théâtre avait aussi un *Philoctète*, celui de Châteaubrun, joué en 1755, pièce froide, longue, tout à fait moderne, dont le succès étonna les amis du goût et de l'antiquité. *Ce n'était pas un barbare*, dit Laharpe. Non ; mais quelle distance de Sophocle à un versificateur qui n'est pas barbare! Tel fut l'avis de Grimm : « Pour rendre *Philoctète* digne d'un théâtre qui a eu des Corneille et des Racine, il faudrait, dit-il, traduire la pièce de Sophocle dans toute sa simplicité, dans toute sa sublime et majestueuse naïveté, et en prose; parce que nos vers sont trop maniérés pour ne point tuer un sujet aussi grave que celui-là, entreprise d'une difficulté énorme, qui supposerait une tête comme celle de l'auteur de *Clarisse*. Mais ceux qui ne trouveraient pas alors cette pièce admirable, pourraient se certifier d'avoir le goût petit, mince et étroit. »

On reconnaît ici l'ami et le disciple de l'auteur du

(1) Dans les adieux de Philoctète à l'île de Lemnos, je suis fâché de cette antithèse : *Adieu douces fontaines qui me fûtes si amères.* Jamais un Grec n'y eût pensé.

Fils naturel et du *Père de Famille*. Sans faire gémir Melpomène en prose, sans avoir la tête prodigieuse de Richardson, un homme de goût a reproduit avec art cette simplicité antique; et l'on doit remercier le littérateur savant et laborieux qui vient d'offrir au public un parallèle entre l'original et l'imitateur.

Je ne le suivrai point dans toutes les critiques de la pièce française. Quelques-unes sont très-justes, et ne doivent choquer personne, pas même les admirateurs de Laharpe; mais aussi, outre des remarques un peu trop multipliées sur la langue et l'harmonie, on en trouve d'autres qui ne portent que sur les infidélités du tragique français, et celles-là me paraissent superflues : est-il traducteur? Un homme de lettres qui travaille pour le théâtre doit penser à son siècle; un érudit ne voit que les anciens. Prenons le milieu : libres d'un respect servile, n'en restons pas moins fidèles aux mœurs qui n'existent plus, mais que tous les hommes instruits connaissent, aux pensées dont la noblesse est toujours sublime, et la simplicité toujours persuasive, au style même qui peut renaître sous la plume d'un habile écrivain, s'il a bien approfondi la langue de son modèle, s'il connaît toutes les ressources dont tant de beaux ouvrages ont enrichi la sienne, et si, fort de ses études et de sa patience, il ose ne pas s'en tenir au système de ces ignorans qui répètent que le style ne se traduit pas. Je dirai à ces déclamateurs que Laharpe s'est élevé quelquefois jusqu'à Sophocle, et nous avons alors Sophocle tout entier, son ame et son style. Avec plus de travail, il aurait été plus loin, il aurait eu l'esprit toujours pénétré du génie de Sophocle, et sur-tout de ces idées religieuses et terribles, qui impriment au théâtre des Grecs un si beau caractère de grandeur, et ne cessent de nous y faire voir les hommes sous la main des Dieux. Plus hardi, parce qu'il eût mieux senti ses forces, il se fût moins écarté de son maître; la critique ne lui reprocherait pas aujourd'hui des altérations mal entendues, des fautes dans son dialogue, la suppression de ces adieux si touchans de Philoctète à Lemnos, suite naturelle de l'action. Pourquoi ces changemens? C'est qu'une étude profonde

ne lui avait pas appris à rester Sophocle, c'est qu'il n'avait pas su dérober aux anciens leur style poétique, riche, animé, sonore, et qu'il reculait devant la beauté naïve de certains tableaux, qu'il n'osait reproduire sans coloris. Supposons que Racine, ne travaillant plus pour une cour galante, ait traduit *Philoctète* comme il a écrit *Esther* et *Athalie*; nous aurions le *Philoctète* applaudi par les contemporains de Périclès aux fêtes de leurs Dieux. Mais si je conçois un pareil ouvrage, je n'espère pas qu'il existe jamais. Voudrait-on seulement l'essayer? Consolons-nous en admirant les bons passages des imitateurs; et si nous voulons mieux connaître Sophocle, lisons le texte, ou du moins une traduction fidèle.

J'avoue que celle du nouvel interprète me paraît son meilleur ouvrage. Sans doute la tâche qu'il s'est imposée en nous donnant Thucydide, est plus pénible et plus longue, puisqu'il y revient sans cesse, et ne s'en croit pas affranchi par tant d'années de travaux sur cet historien; Anacréon devait être rendu avec cette grâce facile qui ne ressemble en rien à la grâce étudiée des traducteurs poëtes, la version de Théocrite et les notes de goût qui l'accompagnent, nous montrent à-la-fois le littérateur et le philologue : mais, nulle part, les devoirs du traducteur n'étaient plus nombreux, ni la fidélité à les remplir plus nécessaire au succès. Travailler sur un texte si souvent et si malheureusement discuté, en saisir toute la poésie et toutes les nuances, les rendre sans effort dans une langue sévère, où l'on veut que la simplicité nuise à la noblesse, et, ce qui ne doit pas effrayer le moins, lutter contre la prose antique de Fénélon et les beaux vers de Laharpe, voilà une partie des difficultés que M. Gail avait à vaincre; et pour estimer son ouvrage, il suffit de voir toutes celles qu'il a vaincues. Quand on s'est rendu compte des pensées et du style d'un auteur avec tant de persévérance et de courage, on a bien le droit de juger rigoureusement l'inconcevable audace de tous ces éditeurs étrangers, dont l'érudition germanique entasse les conjectures, les restitutions et les volumes. Tous les hellénistes, au nom de Sophocle, doivent rendre grâces à son défenseur. Le texte n'est-il

donc plus sacré? Des gens sans esprit viendront-ils l'altérer impunément? Leur goût tudesque gâte tout ce qu'ils touchent; ils changent ce qu'ils ne peuvent sentir ni même entendre; ils font un Sophocle digne d'eux. C'est outrager, c'est détruire les monumens de l'antiquité : j'aimerais autant des Vandales.

Le traducteur de Sophocle, tout en s'occupant de recherches savantes et littéraires, de mémoires et de découvertes historiques, aime à se rappeler que les écoles ont été l'objet de ses premiers travaux, et consacre toujours une partie de ses veilles à la jeunesse studieuse. Dans un *Abrégé de la Grammaire grecque* du même auteur (2), abrégé nécessaire, qui a paru presqu'en même tems que son Philoctète, on ne trouvera ni définitions métaphysiques, ni principes obscurs de grammaire générale : de simples élémens valent mieux. Les discussions, les doctes querelles ne conviennent pas aux classes; où il faut des règles, négligeons les doutes. La syntaxe de cette petite grammaire est sur-tout remarquable par sa concision et sa clarté. On jugerait de tels ouvrages avec plus de réserve, si l'on réfléchissait aux soins qu'ils exigent. Mais l'auteur, dont toutes les années ont été marquées par de nouveaux services, ne redoute aucune fatigue dès qu'il s'agit de multiplier les moyens d'instruction; et malgré les fautes inévitables, qu'on ne manquera pas de lui reprocher, il peut se dire : j'ai voulu être utile, c'est ma plus belle gloire. J. V. L.

COURS DE BELLES-LETTRES; par J. G. DUBOIS FONTANELLE. — Quatre vol. in-8°. — A Paris, chez *G. Dufour*, libraire, rue des Mathurins.

UN nouveau Cours de belles-lettres! vont s'écrier nos professeurs imberbes qui prétendent à l'universalité des connaissances parce qu'ils ont quelques notions fort superficielles sur les sciences et les arts; quelle peut

---

(2) Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 5 c. Chez le même libraire, Auguste Delalain, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5.

être l'utilité d'un semblable travail lorsque nous possédons déjà les ouvrages de Rollin, de Butteux, de Marmontel et de Laharpe ? M. Dubois Fontanelle vient trop tard dans une carrière où il ne doit plus espérer de succès, et les *maîtres* qui pourraient seuls lui faire une réputation ne daigneront pas seulement le citer. — Cependant, Messieurs, vous pourriez en retirer des préceptes utiles à vos élèves. — Ah! les élèves! Nous professons aujourd'hui pour briller et non pour instruire; et pourvu que nous soyons applaudis au commencement et à la fin de nos leçons, notre tâche est remplie. — Mais, Messieurs, si vous voulez me permettre de vous présenter quelques réflexions sur le *Cours* de M. Dubois Fontanelle, il me sera facile de vous prouver que cet ouvrage n'est pas venu *si tard* que vous semblez le croire, que c'est le seul qui soit élémentaire, qu'on a mis au nombre des *classiques* plusieurs livres inférieurs à celui-là, et que l'auteur a très-bien rempli le plan qu'il s'était tracé. D'autres professeurs l'ont précédé, je le sais, mais avant que vous le jugiez, qu'il me soit permis d'examiner en peu de mots, avec vous, le mérite de ses prédécesseurs, en commençant par Rollin. Le *Traité des Etudes*, qu'on doit à cet écrivain, est l'ouvrage d'un homme éclairé, mais, à l'exception de quelques parties traitées avec assez d'étendue, il est incomplet et très-superficiel. D'ailleurs il contient plusieurs choses étrangères aux belles-lettres, cependant on le lit avec plaisir malgré sa diffusion, et peut-être même à cause d'elle, car il offre une lecture toujours agréable et souvent instructive.

Batteux au contraire est sec comme un grammairien qui respecte le rudiment autant que son catéchisme, et qui ne voit rien au-delà des vieilles doctrines de l'Université. Il n'a ni ce charme qui fait aimer les arts, ni ces vues neuves qui en reculent les limites. Il est impossible de le lire sans ennui, sa roideur rebute, son ton doctoral effarouche, son pédantisme donne de l'humeur, et l'on peut dire qu'il a réuni, comme Domergue, *l'esprit de la syntaxe aux grâces du rudiment.*

Marmontel doué d'un talent plus étendu mais d'un

goût moins pur, a composé un dictionnaire de littérature auquel il a mal à propos donné le titre d'*Elémens*, car il n'y a rien d'élémentaire dans une série d'articles rangés par ordre alphabétique. Plusieurs de ces articles contiennent, il est vrai, des aperçus ingénieux, des vues neuves et des considérations utiles développées avec éloquence; mais combien de paradoxes n'y rencontre-t-on pas? A force de vouloir affranchir les arts des entraves du pédantisme, il combat des doctrines dont la nécessité est reconnue depuis long-tems. Il met à la place des principes avoués par les grands maîtres, des théories que le goût désavoue, et oubliant la fable du serpent qui ronge la lime, il ne manque pas, lorsqu'il en trouve l'occasion, de critiquer Boileau avec une amertume scandaleuse.

Le *Lycée* de Laharpe n'est pas plus élémentaire que les *Elémens* de Marmontel, et s'il prouve un esprit moins étendu, il prouve en revanche un goût plus sûr et plus exercé. Mais le professeur l'a rempli de déclamations qui ne sont pas selon la science, contre la révolution en faveur de laquelle il avait d'abord déclamé non moins violemment. Ce Cours est trop long des deux tiers pour la somme des idées qu'il renferme, et même en retranchant ces deux tiers, le reste ne serait pas à l'abri de tout reproche car le goût que l'auteur avait pour la polémique se rencontre presqu'à chaque page de son livre: des parties n'y sont traitées que fort superficiellement: d'autres avec une longueur démésurée, et il n'y a pas de proportions entre certains objets; ainsi l'article sur je ne sais quelle mauvaise comédie de Fabre d'Eglantine, est plus long que celui sur Homère. Mais les analyses des tragédies de Racine, de Crébillon et de Voltaire, sont des chefs-d'œuvre; l'examen des pièces de Corneille à mérité quelques reproches, et quant aux tragédies qui réussirent pendant qu'on sifflait celles de l'auteur, la jalousie plutôt que la justice l'inspire lorsqu'il les juge, et s'il a souvent raison dans ses critiques, il a toujours tort dans la manière de les énoncer. Pour la comédie, il en parle comme un homme qui n'y entendait rien.

On dira peut-être que M. Auger en abrégeant le *Lycée*

a fait disparaître ses défauts. Nul doute, puisque l'abréviateur en a retranché plusieurs volumes, mais cela fait une soustraction du mauvais sans addition du bon qui ne s'y trouvait pas. Personne n'aurait pu ajouter ce qui manque aussi bien que M. Auger; par malheur, il n'a pas jugé à-propos de le faire, et il s'est contenté de mettre en tête de l'abrégé, un précis sur Laharpe, dont tout le monde a été satisfait, à l'exception des amis du *Quintilien français* qui se sont plaint de la sévérité du biographe, tandis que plusieurs personnes lui reprochaient trop d'indulgence.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que les ouvrages de Rollin, de Batteux, de Marmontel et de Laharpe, ne sont bons que pour les maîtres; mais comme les élèves doivent être comptés pour quelque chose dans l'instruction publique, les bons esprits ont reconnu depuis long-tems la nécessité d'un livre qui tînt le milieu entre ces rhétoriques hérissées de préceptes, dont on se sert dans les colléges, et ces leçons plus brillantes que solides qu'on débite à la tribune d'un Athénée pour être applaudi par des auditeurs qui n'écoutent pas. M. Dubois Fontanelle a tenté de remplir cette lacune dont on se plaignait depuis long-tems. Un exposé sommaire du plan qu'il a suivi va mettre nos lecteurs à même d'en apprécier le mérite.

Il divise son Cours en trois classes qui se subdivisent ensuite en plusieurs parties. Eloquence, poésie et littérature proprement dite, voilà les faisceaux qui contiennent toutes les branches des belles-lettres. Des leçons préliminaires sont placées en tête de l'ouvrage comme ces portiques qui forment l'entrée des grands édifices. Quelques pages sont consacrées à un coup-d'œil général sur l'histoire des sciences, des lettres et des arts, et ce précis écrit d'un style brillant et animé, annonce à-la-fois un philosophe éclairé, un penseur profond et un écrivain éloquent. Des idées générales sur les belles-lettres, leurs charmes et leur utilité viennent ensuite. Elles sont suivies d'un résumé de l'art de la parole, d'une histoire abrégée de la pensée et d'une introduction à l'art d'écrire, où l'auteur expose avec beaucoup de clarté

les idées de Condillac auxquelles il ajoute les résultats de ses propres observations. Après ces préliminaires indispensables, M. de Fontanelle arrive à l'art oratoire qui forme l'objet de sa première classe, et tous les préceptes que cet art offre aux orateurs sont contenus dans quatre divisions.

L'invention est la première. « Elle est, dit l'auteur, » le produit de l'imagination, sans laquelle on n'invente » rien, et qui n'est elle-même que la même chose expri- » mée par deux mots différens. Toutes les définitions » qu'on en a données, et qui les distinguent mal- » pos, à cause des nuances diverses qu'on a cru remar- » quer entr'elles, selon l'emploi qu'on en fait, les genres » auxquels on les applique, sont vagues, incertaines, » comme celles de tout ce qui rentre dans la métaphy- » sique. On ne définit bien que ce que l'on connaît. Nous » ignorons parfaitement la nature de l'ame, et nous ne » pouvons saisir que quelques effets de ses facultés. »

Après plusieurs considérations importantes sur l'invention en général, après le développement d'un petit nombre de principes féconds en grandes conséquences pour les arts, après l'application de ces principes aux ouvrages de nos grands écrivains, M. de Fontanelle s'occupe de l'action différente de l'imagination, selon les lieux, les tems et les hommes. Ce chapitre est rempli d'aperçus philosophiques qui s'appliquent aux sciences comme aux arts. Quelques personnes trouveront peut-être qu'il accorde aux climats une trop grande influence sur la nature des idées. Cependant on peut dire que si cette influence est beaucoup moins considérable que ne l'ont pensé certains philosophes, elle agit d'une manière assez apparente sur l'imagination, pour qu'on doive s'y arrêter dans un cours qui n'a aucun rapport avec les rapsodies des colléges.

Après l'*invention*, un ordre naturel conduit M. de Fontanelle à la *disposition*, c'est-à-dire à l'arrangement particulier de ce que le génie a créé en masse et à sa distribution dans un ordre convenable afin que l'enchaînement des idées produise un effet en même tems plus rapide et plus fort. « Sous ce point de vue, dit

» l'auteur, ce que dans la rhétorique on appelle *disposi-*
» *tion* appartient donc à l'*invention*, si celle-là doit ranger
» avec ordre, avec justesse, toutes les parties d'un dis-
» cours, celle-ci doit la conduire. »

M. de Fontanelle fait alors l'application aux *Voyages d'Anacharsis*, des règles générales qu'il trace, et passe ensuite aux diverses parties de la *division*, qui sont l'*exorde*, la *proposition*, la *confirmation* et la *péroraison*. Ce qu'il dit des autorités et des formes dont les preuves sont susceptibles, est le résultat de la lecture des meilleurs morceaux d'éloquence qui existent dans toute la littérature.

Ses exemples sont tirés des orateurs sacrés et profanes, des plus grands écrivains de la Grèce et de Rome, et de ceux dont le génie honore la France. Homère, Thucidide, Démosthènes, Cicéron, Ovide, Bossuet, Fléchier, Massillon, Cochin, Rousseau, Buffon, Raynal, Barthélemy, l'Evêque de Sénez, Thomas, Laharpe, Fox et Guibert, lui fournissent des morceaux qu'il analyse avec beaucoup de goût, et dont il fait admirer les beautés de manière à frapper de jeunes imaginations très-accessibles aux impressions du *grand* et du *beau*.

Lorsqu'on a créé et disposé ses créations dans un ordre heureux, il faut savoir les exprimer, c'est là l'objet de l'*élocution* cette partie de l'art d'écrire dont il est plus difficile de donner les préceptes que l'exemple. Le nouveau Cours ne contient que des généralités sur ce sujet, et ne pouvait pas contenir autre chose; mais si l'auteur se contente de faire ressortir les beautés et les vices d'élocution qui se trouvent dans les passages qu'il cite, au lieu d'exposer comme ses prédécesseurs une série de principes tellement vagues qu'ils ne s'appliquent à rien, il combat avec succès un grand nombre d'erreurs répandues dans quelques rhétoriques *classiques*.

Par exemple, vous lisez par-tout que le sublime est l'*art de dire de grandes choses avec des expressions convenables*. « Y a-t-il, demande M. de Fontanelle, un
» sublime d'expression? N'est-ce pas véritablement la
» pensée qui est sublime? et l'expression la plus simple

» ne la rend-elle pas avec plus d'énergie et de vérité que
» les paroles les plus pompeuses? »

Pour vous convaincre de cette vérité, rapprochez le *qu'il mourût*, si sublime par la pensée, si simple dans l'expression, ou cette phrase aussi courte qu'énergique, *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*, par laquelle Bossuet termine le tableau des progrès de l'idolâtrie, de ce vers :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni,

où Lucain a voulu être sublime, et n'a été que boursouflé à cause de l'emphase ridicule de ses expressions; ou du vers plus emphatique encore dans lequel Marmontel dit, en parlant du dauphin fils de Louis XV et père de Louis XVI,

Qu'il soit digne du trône et n'y monte jamais.

Il ne vous sera pas difficile de voir combien ces expressions sont peu sublimes, parce que la pensée ne l'est pas, au lieu que dans le *qu'il mourût* et dans la petite phrase de Bossuet, la pensée paraît d'autant plus sublime que l'expression est plus simple.

Les chapitres sur l'harmonie, le style figuré et les différentes nuances de style, écrits avec beaucoup de pureté et d'élégance ne sont pas ausst substantiels que celui qui les précède. Leur lecture laisse encore quelque chose à désirer, cependant le sujet était si abondant qu'on est étonné que M. de Fontanelle n'en ait pas tiré un meilleur parti.

Après l'art d'exprimer ses idées vient l'art de les communiquer aux autres, c'est-à-dire la déclamation que beaucoup d'orateurs n'ont pas possédée, parce qu'elle tient à des dispositions physiques dont la nature ne gratifie qu'un petit nombre d'individus.

L'auteur, après quelques vues générales sur l'origine et l'histoire de la déclamation, traite de ce qu'elle est, considérée principalement comme action oratoire. Il a répandu beaucoup d'anecdotes curieuses dans cette dernière partie, où les noms de Baron, de Lekain, de Garrik, et de M[les] Dumesnil et Clairon paraissent sou-

vent, et où l'on trouve d'excellens conseils qu'on ne saurait trop méditer.

Une histoire abrégée de l'éloquence complète la première partie du nouveau *Cours de belles-lettres*. L'auteur en trace les révolutions à grands traits, et la suit d'âge en âge et de peuple en peuple, depuis son origine présumée jusqu'à nos jours. Ce résumé est éloquent, car il faut l'être lorsqu'on parle de l'éloquence, et il l'emporte sur tout ce que Rollin, Marmontel et Laharpe ont écrit sur le même sujet. L. A. M. BOURGEAT.

(*La fin au numéro prochain.*)

LETTRES A SOPHIE SUR LA PHYSIQUE, LA CHIMIE ET L'HISTOIRE NATURELLE; par M. LOUIS-AIMÉ MARTIN. — *Quatrième édition.* — Deux volumes in-8°.

LES jugemens que Voltaire a portés sur la plupart des écrivains du dix-septième siècle se font tous remarquer par une extrême légèreté ou par une sévérité souvent voisine de l'injustice. Par exemple, je n'ai jamais été grand partisan de Voiture, et je trouverais fort mauvais qu'on essayât de le proposer à notre admiration; mais, au lieu de dire sèchement *qu'il est le premier en France qui fut ce qu'on appelle un bel esprit, et qu'il n'eut que ce mérite dans ses ouvrages*, n'aurait-il donc pas été possible à Voltaire de lui accorder de la finesse, de la délicatesse d'esprit, qualités alors bien rares, et de le regarder comme le père de la poésie légère? En effet, Voiture est réellement l'inventeur de ce genre aimable dans lequel les Chapelle et les Chaulieu, les Lafare et les Hamilton se sont fait une réputation si brillante et qui subsiste encore aujourd'hui. Après eux, on vit Voltaire s'en emparer: il y transporta des graces nouvelles, une politesse exquise unie au naturel le plus heureux: son succès fut complet; et ce qui doit étonner, c'est qu'il ne trouva qu'un petit nombre d'imitateurs. Dorat parut, qui entraîna sur ses pas les Pezai, les Cubière, les Doigny, les Saint-Péravi: dès-lors une foule de ri-

meurs petits-maîtres se répandit dans les salons ; les almanachs et les journaux se remplirent de leurs vers musqués. Un froid persifflage, une galanterie insipide devint le ton à la mode : rien ne put arrêter ce torrent, ou plutôt chacun sembla en favoriser les progrès.

Cependant, vers l'année 1775, plusieurs poëtes se distinguèrent par un meilleur ton. Les productions des chevaliers de Parny, de Bertin, de Bonnard, offrirent des beautés naturelles et vraies. On les sentit, on les goûta, de sorte qu'en 1786, lorsque Demoustier publia la premiere partie de ses *Lettres à Emilie*, on n'y fit presque pas attention (1). Bientôt les troubles révolutionnaires éclatèrent avec fureur. Jusqu'en 1795, il n'y eut en France qu'une littérature aussi barbare que les hommes de cette fatale époque. En 1796, un gouvernement plus doux laissa respirer les esprits, les lettres et les arts se réveillèrent, on chercha dans leur sein l'oubli des maux cruels qui avaient pesé sur la patrie : Demoustier reparut alors ; et les tableaux gracieux, les images riantes qu'il avait empruntées à la mythologie et sur lesquelles il avait répandu tout le clinquant de son imagination, furent accueillis avec transport (2). Cet enthousiasme n'alla pas loin. Le nouveau gouvernement, en imprimant à la littérature, comme à tant d'autres choses, un mouvement plus rapide, laissa reprendre à la critique les droits qu'elle avait perdus depuis long-tems ; la raison et le bon goût eurent enfin leur tour ; quantité de réputations furent soumises à l'examen le plus sévère ; celle de Demoustier, qui n'était fondée que sur de faux brillans, s'évanouit.

Toutes les fois qu'il s'est agi des *Lettres à Sophie* de M. Louis-Aimé Martin, on n'a jamais manqué de les rapprocher de celles à Emilie; je crois qu'il eût été facile de s'en dispenser. Ces deux ouvrages n'ont guères de rapports entr'eux que par la forme. Dans tout le reste,

---

(1) En 1788 et années suivantes, parurent les 2e, 3e, 4e et 5e parties.

(2) La 6e partie ne parut qu'en 1798; mais une réimpression des cinq premières avait eu lieu quelques années auparavant.

ils s'éloignent absolument l'un de l'autre. Les connaissances de M. Aimé Martin, sa manière d'écrire, la tournure de son esprit, rien ne montre en lui l'écrivain formé à l'école de Demoustier. Voltaire et Delille, Buffon, Bernardin-de-Saint-Pierre et M. de Châteaubriant, voilà les modèles qu'il a tour-à-tour imités et souvent avec assez de bonheur; mais cette imitation continuelle, et j'ose dire, presque servile, peut-être aurait-on eu raison de la lui reprocher. Elle semble annoncer, en M. Aimé Martin, une espèce de faiblesse, une sorte de timidité qui ne lui permet pas de se passer de guide ni d'appui; aussi la variété qui existe dans les *Lettres à Sophie*, et qu'on n'a pas toujours eu soin de remarquer, naît elle beaucoup moins de la diversité des sujets qui y sont traités et des styles qui leur étaient propres, que de l'étude particulière que l'auteur a constamment apportée à contrefaire, si je puis m'exprimer ainsi, le cachet des écrivains dont je viens de parler.

L'ouvrage de M. Lous Aimé Martin est divisé en quatre livres qui se composent ensemble de quarante-quatre lettres. Le premier traite de *quelques lois générales de la nature*, le second, de *l'air*, le troisième, du *feu*, le quatrième, de *l'eau;* et chacun de ces élémens est considéré dans quelques-uns de ses rapports avec la physique, la chimie et l'histoire naturelle. *Tel est*, dit l'auteur, *le plan que j'ai suivi, plan immense qui renferme l'explication des plus intéressans phénomènes de l'univers, et qui, par conséquent, était bien au-dessus de mes forces*,

Un défaut essentiel, et qui m'a toujours frappé à la lecture des *Lettres à Sophie*, c'est la rapidité avec laquelle l'auteur passe d'un objet à un autre. Je n'ignore point qu'il les a composées bien plus pour les gens du monde que pour les savans; que son intention n'a pas été d'approfondir les matières qu'il avait à traiter, et qu'il ne regarde son ouvrage que comme une *introduction à ceux de Lavoisier et de ses successeurs;* mais il aurait dû songer que personne n'eût été fâché de le voir suivre une idée, lui donner un développement convenable. Sa marche est sautillante, incertaine. Il abandonne trop souvent les démonstrations de la science pour courir

après quelques vers; la plupart de ses transitions sont forcées ou pouvaient être amenées plus habilement.

Ces Lettres ont été dans l'origine l'objet de plusieurs critiques où l'esprit de parti dominait bien plus que l'amour de la vérité. Les sentimens religieux qui y sont répandus, l'espèce de prédilection que montre M. Aimé Martin pour les *causes finales*, ont essuyé des attaques vigoureuses. M. Martin est resté ferme dans ses opinions. Docile aux observations purement littéraires qui lui ont été faites, il a rejeté toutes les autres. Cette constance, dans un jeune homme, tel que M. Aimé Martin, plaît infiniment, et j'avoue, pour mon compte, qu'il a raison de préférer sa philosophie à celle de ses censeurs. Véritablement, je ne vois rien dans les causes finales qui doive si fort scandaliser. Peut-être ce système est-il poussé un peu trop loin par M. Aimé Martin, peut-être aussi n'est-il pas tout à fait la vérité; mais enfin il est ingénieux, consolant : il fait aimer la divinité : quel inconvénient, quel ridicule y a-t-il à s'y attacher? Au surplus, c'est dans cette recherche attentive des harmonies de la nature que M. Aimé Martin montre un talent tout particulier. Je pourrais en citer plusieurs exemples; mais, au lieu de m'occuper de M. Aimé Martin comme naturaliste et comme philosophe, je vais mettre mes lecteurs à portée de le juger comme poëte.

La versification de M. Louis Aimé Martin est en général facile, élégante, harmonieuse. Dans les sujets qui veulent de la vivacité, de la finesse, de la légèreté, son allure ne me paraît pas assez naturelle; mais dans ceux qui demandent de la noblesse et de l'élévation, son talent se fait beaucoup mieux sentir. Les images gracieuses, les sentimens doux et mélancoliques, il les rend aussi très-bien. Voici de fort jolis vers sur le départ des oiseaux voyageurs.

Adieu, chantres charmans qui peuplez nos feuillages,
Adieu, je vois venir la saison des orages.
Sur l'aile du zéphir vous fuyez les hivers,
Et suivez le printems autour de l'univers :
Allez vous reposer sur les débris d'Athènes;
Volez sur les coteaux où brillait Mitylène,

Aux plaines de Platée, aux champs de Marathon;
A ceux où Thémistocle éternisa son nom.
Mais qu'ai-je dit? Hélas! quand vos troupes volages
Descendent, en chantant, sur ces lointains rivages,
Elles ne savent point que des peuples fameux
Vinrent troubler la paix de ce séjour heureux,
Et, tout couvert de sang, de meurtres et de gloire,
Elevèrent aux cieux les cris de leur victoire.
Hôtes joyeux des bois, vos plus doux souvenirs
Sont tous pour le printems, l'amour et les plaisirs.
Légers, insoucians, vous voltigez sans cesse;
Et sans vous informer des destins de la Grèce,
Dans ses temples sacrés, sur ses antiques tours,
Vous venez déposer le nid de vos amours.
Là, toujours amoureux d'une amante fidèle,
Vous chantez, vous vivez, et vous mourez près d'elle.

En voici d'un mètre différent sur l'automne. Ils sont tirés de la lettre X, dans laquelle l'auteur traite de l'*influence du bruit des vents sur l'homme*.

Nos prés ont perdu leur fraîcheur;
A peine une fleur isolée
Penche-t-elle un front sans couleur
Dans la solitaire vallée;
Une obscure et triste vapeur
Voile nos rives désolées;
Et sur les forêts ébranlées
Les vents soufflent avec fureur.
Ah! sous ces forêts sans ombrage,
Le long des coteaux défleuris,
Le soir, au bruit sourd de l'orage,
Marchant sur de tristes débris,
J'irai voir le dernier feuillage
Tomber sur les gazons flétris.
Cédant à la mélancolie,
Là, des amis que j'ai perdus
J'appellerai l'ombre chérie,
Et, les sens doucement émus,
Je laisserai couler ma vie
En occupant ma rêverie
Des jours où je ne serai plus.

Cette quatrième édition des *Lettres à Sophie* diffère presque entièrement de la première, et considérablement des deux autres. Parmi les morceaux de poésie nouvellement ajoutés, il en est un capital sur le dévouement d'Hubert Goffin. Ce morceau n'a été composé qu'après le concours de l'Institut. C'est, je crois, ce qui a été fait de mieux sur ce sujet. Voici un autre morceau tout nouveau, et que je cite de préférence, à cause de son peu d'étendue. M. Aimé Martin parle des Alpes, et des tableaux pleins de magnificence que présentent ces fameuses montagnes.

Séjour où la vertu vit heureuse et tranquille,
Mont sacrés que la paix a choisis pour asile,
Où la nature étale et dévoile à nos yeux
Les sublimes tableaux de la terre et des cieux,
Oui, je m'éléverai sur vos cimes glacées!
Je veux par votre aspect agrandir mes pensées.
J'irai sur ces rochers que la neige a couverts,
Et jusqu'au pied du trône où le Dieu des hivers,
Immobille, engourdi, de ses mains immortelles
Voile sont front blanchi de glaces éternelles.
Alors je chanterai l'éclatant appareil
De vos sommets glacés qu'enflamme le soleil,
Et le léger zéphir qui reporte à leurs sources
Ces flots qui vers la mer précipitent leurs courses;
Ou d'un sujet plus doux égayant mes tableaux,
Je peindrai de ces monts les modestes hameaux.
Là, du simple berger la main hospitalière
A tous les voyageurs ouvre une humble chaumière;
Là, mon père fuyant les tyrans et la mort,
De sa patrie en deuil venait pleurer le sort:
Tous les cœurs se hâtaient de calmer ses alarmes,
Tous les yeux par des pleurs répondaient à ses larmes;
Il errait tristement au sommet de ces monts
D'où le Rhône s'échappe et fait dans les vallons,
Et contemplant ces eaux faibles à leur naissance,
Les suivait en idée au milieu de la France;
Revoyait ces beaux lieux témoins de ses beaux jours,
Calculait le moment où ces flots dans leur cours
Devaient toucher les murs de sa triste patrie,
Arrivait avec eux sur la rive fleurie,

Et dans son rêve heureux saluait ces remparts
Gardés par la vaillance, ennoblis par les arts,
Et qui, chers à l'honneur, ainsi qu'à la victoire,
Portent sur leurs débris les marques de leur gloire.

Assurément ce sont là de très-beaux vers, et quand on examine que l'ouvrage de M. Aimé Martin en renferme un assez grand nombre de pareils, il est sans doute permis de le regarder, malgré les défauts que j'ai cru devoir signaler, comme un des plus intéressans, des plus agréables qui aient paru depuis trois ans. De jolies gravures, et sur-tout les notes savantes de M. Patrin, membre de l'Institut, achèvent de le recommander au public. P***.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de Musique.* — Première représentation de *Nina* ou *la Folle par Amour*, ballet-pantomime en deux actes, de M. Milon. — *Œdipe à Colone.*

L'opéra d'*Œdipe* est regardé généralement comme le chef-d'œuvre de notre tragédie lyrique, quoiqu'aucun de ses morceaux, pris séparément, ne soit supérieur aux plus beaux de ceux qu'on admire dans les autres; c'est à son ensemble qu'il doit cette primauté. Il y a dans les chefs-d'œuvre de Piccini quelques morceaux qui, malgré leurs beautés, paraissent trop longs au théâtre et ralentissent la marche de l'action. Sacchini dans son *Œdipe* n'en offre aucun de ce genre; ses airs sont ordinairement très-courts, et quand il s'y permet plus de développemens, la situation le comporte. Il est donc plus dramatique que Piccini, parce qu'il est plus rapide, et sous ce rapport, il ne le cède pas même à Gluck; qu'il surpasse par la mélodie et les grâces du chant dont tous ses airs abondent.

La seule partie faible d'*Œdipe* c'est l'ouverture, qui ne peut soutenir la comparaison avec celles de Gluck, de *Didon* et d'*Atys*. Le récitatif, toujours vrai, naturel et rapide, est d'une admirable énergie dans les deux belles scènes du deuxième et du troisième actes. Le chœur: *Allez régner, jeune princesse*, est rempli de grâce et de fraî-

cheur; il y a de la chaleur et de la force dans : *Nous bravons pour lui les plus sanglans hasards*; un caractère noble et religieux distingue l'hymne : *O vous que l'innocence*, etc. Le rôle de Polynice renferme des beautés de tous les genres; l'énergie et la chaleur brillent dans l'air : *Le fils des Dieux, le successeur d'Alcide*; les grâces et le sentiment dans : *Votre cour devint mon asyle*, et *daignez rendre, Seigneur, notre cause plus juste*; le pathétique dans : *Hélas, d'une si pure flamme*, etc.; la violence des remords et le désespoir dans : *Délivrez-nous d'un monstre furieux*. Que de sensibilité, quelle douce mélodie dans les morceaux d'Antigone : *Tout mon bonheur est de suivre vos pas*; *Dieux justes, Dieux clémens*, etc.; *Dieux! ce n'est pas pour moi que ma voix vous implore!* Il y a du sentiment dans l'air d'*Œdipe : Ma fille, hélas! pardonne*; de la vigueur dans : *Filles du Styx, terribles Euménides*; celui : *Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins* est admirable par l'expression et la mélodie, qui y sont réunies au plus haut degré; la tendresse paternelle y respire toute entière. On a généralement admiré l'air de Thésée : *Du malheur auguste victime*, comme morceau de chant; mais, sous le rapport dramatique, il a essuyé quelques critiques : je ne les trouve pas fondées. Œdipe est hors de danger : il est sous la protection du roi, et l'on entend, à ce qu'il me paraît, sans impatience, et même avec satisfaction, les accens consolateurs que lui adresse Thésée, où règne une sensibilité si douce et si pénétrante. Il serait bien injuste de comparer ce bel air avec ceux où l'on prodigue sans goût et sans choix d'insignifiantes roulades. Le morceau d'ensemble : *Implorons les bienfaits*, etc. est très-agréable; la plus touchante mélodie caractérise celui qui termine le deuxième acte, le duo d'Œdipe et d'Antigone, ceux d'Antigone et de Polynice. Tant de beautés sont dignement terminées par cet admirable trio qu'on n'entend jamais sans ravissement, et où le compositeur a déployé tous les charmes de la mélodie (1). Un autre mérite bien rare distingue son chef-d'œuvre; la gradation musicale y est parfaitement observée; c'est à la fin que se trouvent les deux plus beaux morceaux, l'air d'Œdipe et le trio. Dérivis a déployé sa belle voix dans le rôle d'Œdipe;

(1) C'est-là qu'ils sont à leur place. Œdipe a pardonné; la pièce est finie, et le spectateur s'arrête avec volupté sur ces sons délicieux qui peignent le bonheur destiné à la vertu.

Nourrit a peut-être un peu forcé ses moyens dans celui de Polynice : la chaleur et l'énergie sont sans doute nécessaires chez un acteur du grand opéra, mais il ne faut rien outrer, et Lainez, malgré les éloges qu'on lui a donnés, n'est pas un modèle à suivre. Mme Branchu a joué le rôle d'Antigone comme elle joue toujours ; mais il n'est pas un de ceux où elle est le mieux placée.

L'opéra de *la Folle par Amour*, joué au théâtre Feydeau, a fourni le sujet du ballet nouveau ; mais les évènemens qui ont causé la folie de Nina sont différens. Le comte son père, après avoir approuvé son amour pour Germeuil, accepte par ambition l'offre du gouverneur de la province, qui lui a demandé la main de Nina pour son fils. Il enjoint à Germeuil de se retirer, et l'amant désespéré court à l'extrémité de la terrasse du château, et se précipite dans la mer. Son rival et des matelots partent rapidement pour le secourir ; Nina perd la raison, et les scènes deviennent alors à peu près les mêmes que dans l'opéra. Le dénouement est absolument semblable ; c'est le fils du gouverneur qui a sauvé la vie à Germeuil, et par générosité renonce à ses droits.

Il y a des danses agréables dans ce ballet ; Mme Gardel, Mlle Gosselin et Antonin y ont été très-applaudis. Mlle Bigottini a joué avec beaucoup d'ame et d'expression le rôle de Nina. Le public a voulu connaître l'auteur, et M. Milon a été nommé. L'assemblée était nombreuse et brillante : LL. MM. ont honoré cette représentation de leur présence.

Théâtre Français. — Rentrée de Fleury et de Mlle Mars dans *les Femmes savantes* et *la Jeunesse de Henri V*.

Ce n'est point le vrai savoir, mais le pédantisme que Molière a voulu tourner en ridicule dans *les Femmes Savantes* : il s'exprime clairement à cet égard dans ces vers de Clitandre :

> Je m'explique, madame, et je hais seulement
> La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
> *Ce sont choses de soi, qui sont belles et bonnes.*

Quel chef-d'œuvre que cette pièce ! Plus comique et plus théâtrale que le *Misanthrope*, elle est inférieure au *Tartuffe* pour l'intérêt et les situations ; mais elle prouve peut-être plus de génie, si l'on considère la difficulté de répandre autant de sel et d'agrément sur un sujet ingrat et aride par

lui-même. Quel admirable naturel dans le bonhomme Chrysale et dans Martine ! Il n'y a pas un seul vers de ces deux rôles où la nature ne soit, pour ainsi dire, prise sur le fait. Que de sens, d'esprit et de fine raillerie dans Clitandre ! Les caractères de Philaminte, d'Armande, d'Henriette, d'Ariste et deux savans sont très-bien tracés ; celui de Belise est le seul qui soit hors de la nature. Une femme, quelque extravagante qu'on la suppose, qui, après qu'un homme lui a dit avec le plus grand sang-froid, *je veux être pendu si je vous aime*, s'obstine encore à le croire épris d'elle, n'est qu'une caricature; mais le personnage fait rire, et c'est peut-être le seul des chefs-d'œuvre de Molière où ce grand homme ait négligé les convenances et la vérité pour amuser le parterre. Quelles scènes admirables que celles du sonnet et des deux savans, de Philaminte, Belise, Chrysale et Martine au second acte ! Que de précision, de force et de vigueur dans le dialogue où Clitandre persiffle Trissotin ! On a critiqué le dénouement, et je crois avec trop de rigueur : si l'expédient imaginé par Ariste pour détromper Philaminte sur le compte de Trissotin n'est pas très-heureux, il n'a rien du moins de contraire à la vraisemblance. Mais Molière a passé toutes les bornes des convenances théâtrales, lorsque, dans le personnage de Trissotin, il a livré au mépris public l'abbé Cotin son ennemi. La comédie doit être une critique générale des mœurs, jamais une diffamation personnelle; fût-elle méritée, c'est aux tribunaux ou à l'opinion publique à faire justice du coupable, non au théâtre. Aussi tous les bons esprits se sont-ils accordés à réprouver la comédie satyrique d'Aristophane, comme celles des *Philosophes* et de l'*Ecossaise*.

Le style de Molière est peut-être plus soutenu, plus énergique et plus précis dans les *Femmes savantes* que dans aucune autre de ces pièces; aucune peut-être n'offre un aussi grand nombre de détails piquans, ingénieux et spirituels : il est même peu de ces détails que puissent réprouver la délicatesse et le bon ton qu'on a voulu substituer si mal à propos dans les comédies au naturel et à la franche gaîté. Les injures des deux savans n'auraient pas actuellement lieu dans une société choisie ; cette différence tient à celle des usages. On sait que la scène fut composée d'après une aventure à peu près semblable qui se passa chez Mademoiselle au palais du Luxembourg. Elle est rapportée dans le *Ménagiana*.

Entre les petites pièces du Théâtre Français, *la Jeunesse d'Henri V* est une des plus agréables, et dont le public se lasse le moins. Elle est généralement fort bien jouée. Les *Femmes savantes*, à l'exception des deux artistes distingués qui ont choisi ce chef-d'œuvre pour leur rentrée, n'ont pas le même avantage. Fleury y développe son admirable talent pour l'ironie et le persifflage; Mlle Mars y joue d'une manière piquante et spirituelle le joli rôle d'Henriette, si opposé à celui de Betzy dans *la Jeunesse d'Henri V*. Réussir également dans deux genres si différens prouve une flexibilité de talent bien précieuse et bien rare.

Théâtre Feydeau. — Jean de Paris; la Rosière de Salency.

La *Rosière de Salency* est moins suivie que *Sylvain*. On n'y trouve pas, il est vrai, des morceaux d'un aussi grand effet, mais l'ensemble de la composition n'est point inférieur : c'est un chef-d'œuvre dans le genre sentimental et gracieux. Son voisinage n'a pas été favorable à *Jean de Paris*, qui produit une sensation bien plus faible que dans sa nouveauté, tandis que celle qui résulte des chefs-d'œuvre de Grétry semble toujours croître : c'est le caractère de ce qui est véritablement beau. M. Boyeldieu sent très-bien le mérite de ce grand maître, puisqu'il lui a dédié son ouvrage, et qu'il lui a appliqué dans un Journal cette dénomination honorable et méritée : *C'est notre maître à tous*. Il a souvent des chants aimables et gracieux, et c'est un des compositeurs modernes dont les productions plaisent le plus au public; mais il accorde trop au goût des partisans du nouveau système. Pourquoi une timbale et tant de fracas dans l'ouverture et dans le final du premier acte? *Jean de Paris* n'est point un grand opéra : la musique guerrière et bruyante y est fort déplacée. On aime à entendre dans l'ouverture le motif agréable et brillant qui annonce la description faite par le page du train de son maître; mais, à l'exception de ce passage, la symphonie est composée de parties incohérentes, et qui n'ont aucune analogie avec le sujet. Le final du premier acte (2), comme

(2) Il y a dans ce final une répétition heureusement imaginée : *cette auberge est à mon gré, je l'ai dit, j'y resterai*. Elle rappelle celle d'*Euphrosine et Coradin*, dont l'effet est si agréable : *oui, malgré tout votre courroux, Coradin sera mon époux*.

je l'ai déjà observé, est gâté par le bruit, et par une profusion d'ornemens déplacés dans la partie du chant de Mlle Regnault : ce dernier défaut se retrouve encore dans le duo du deuxième acte (d'ailleurs mélodieux) entre Jean de Paris et la princesse. Je blâmerais moins le luxe musical de l'ariette du sénéchal, qui convient assez bien au ton emphatique et ridicule du personnage. Les trois meilleurs morceaux de la pièce, à mon avis, sont la charmante romance du troubadour, l'air pittoresque du page et celui de Jean de Paris au second acte, sur tout au motif si naturel et si vrai, *tout pour l'amour, tout pour l'honneur*, etc., où l'auteur a su heureusement concilier la couleur antique avec les agrémens du chant. Point de fracas, point de faux ornemens dans ces trois airs : c'est de la musique mélodieuse, expressive et naturelle; c'est celle qui plaira dans tous les tems. Si *Jean de Paris* produit beaucoup moins d'effet que dans sa nouveauté, il est juste d'attribuer une partie de ce résultat au changement des acteurs. Elleviou et Martin y étaient extrêmement goûtés, et leur souvenir nuit beaucoup à ceux qui les remplacent. Mlle Regnault s'y distingue toujours par son chant, et Mme Gavaudan par son naturel et sa gaîté. Juliet et Mme Joly Saint-Aubin y remplissent d'une manière satisfaisante les rôles dont ils sont chargés.

J'avais reproché aux artistes de Feydeau quelques retranchemens dans la musique de la Rosière; ils y ont encore ajouté ceux du chœur final et de l'entr'acte qui précède le troisième : à la bonne heure, puisque le public ne s'en aperçoit point, ou que du moins il n'en témoigne pas son mécontentement.

On rendra compte dans le prochain N° de *Constance et Théodore*, ou *la Prisonnière*, opéra nouveau en deux actes. Le poëme a paru mauvais, et l'auteur ne s'est point fait connaître; la musique est de M. Kreutzer.

Théâtre de l'Impératrice. — Première représentation des *Heureux mensonges*, ou *la Curiosité excusable*, comédie en un acte et en prose de Mlle Vanhove.

Delval, de retour de ses longs voyages, revient pour épouser Adèle de Verneuil, âgée de quinze ans, qui lui a été destinée dès sa naissance; mais au lieu d'en devenir amoureux, il conçoit la plus vive passion pour la mère de sa future, qui ne compte que six lustres, et à laquelle il a inspiré les mêmes sentimens. Comme on suppose Adèle éprise de

son prétendu, les deux amans se cachent réciproquement leur tendresse; mais Marthe, soubrette fine et curieuse, a pénétré le mystère, et entreprend de les rendre heureux. Elle se voit confirmée dans ses soupçons par une romance que Delval a composée pour Mme de Verneuil, et qui tombe entre ses mains; dans cette romance se trouvent ces deux vers :

On voit souvent le papillon
Au bouton préférer la rose.

Marthe montre la romance à Adèle, qui trop jeune pour connaître l'amour, forme aussitôt le projet de céder Delval à sa mère. Elle cherche à le dégoûter en affectant beaucoup de légèreté, de coquetterie et de goût pour la dépense; delà le premier titre de la pièce. Delval et Mme de Verneuil s'expliquent, et celle-ci, après avoir long-tems hésité, vaincue par les sollicitations mêmes de sa fille, consent à épouser celui qui devait être son gendre. La curiosité de Marthe est excusée en faveur de son motif et de son succès : delà le second titre.

Cette petite pièce offre des grâces, de la délicatesse et de l'esprit; le rôle de la jeune Adèle est sur-tout fort agréable. On trouve du naturel et de la gaîté dans celui d'un jardinier amoureux de Marthe, dont la soubrette rusée se sert pour s'emparer de la romance. Mlle Fleury est charmante dans Adèle; Mlle Delattre a joué Marthe avec vivacité et intelligence; Chazel mérite beaucoup d'éloges dans le jardinier; cet acteur, plein de naturel et de *vérité*, ne serait point déplacé sur notre premier théâtre. Thénard et Mlle Délia ont joué avec expression et sentiment.

A la fin de la pièce, le public a vivement applaudi et demandé l'auteur; on a nommé Mlle Vanhove. Cet heureux début promet beaucoup. Dans l'espace d'une année, voilà trois productions agréables dont notre théâtre est redevable à des femmes. Faites pour réussir dans tout ce qui tient à la délicatesse, aux grâces et au sentiment, elles finiront par prouver aux esprits les plus prévenus combien on a eu tort de vouloir leur fermer l'entrée de la république des lettres.

Mme Giacomelli a joué pour la seconde fois le rôle de la Molinara. L'incivilité déplacée dont j'ai déjà parlé au sujet de son duo avec Porto, s'est renouvelée; mais le public en a fait justice en redemandant vivement le duo entier.

Assurément personne (et Mme Giacomelli elle-même) ne songera à mettre sur la même ligne son talent musical et celui de Porto; mais pourquoi affliger injustement une actrice qu'on devrait au contraire encourager? M. R.

A MM. les Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, M. Martine a déclaré qu'il ne répondrait plus à M. *Marie Alfred de Blamont*. — Pourquoi traiter avec ce mépris un brave homme, qui fait tout ce qu'il peut pour égayer de tems en tems les lecteurs de la *Gazette de France?* D'ailleurs, c'est pour le moins un gentilhomme: il a pris soin d'informer l'univers, par la voie de la Gazette, que *depuis long-tems sa famille habite une des plus anciennes provinces de la monarchie, et que depuis long-tems les Blamont se font gloire, de pere en fils, de servir sous les drapeaux de la France.* — Est-il Normand? est-il Gascon? c'est ce qu'il nous dira sans doute quelque jour. Je le croirais volontiers Champenois.

En sa qualité de gentilhomme, M. Marie Alfred a fait preuve d'ignorance dans plusieurs lettres insérées dans la Gazette, lesquelles étaient en même tems des chefs-d'œuvre de mauvais goût. M. Martine a relevé quatre à cinq de ses bévues; mais il en a laissé une (et ce n'est pas la moins grossière) sans réponse aucune.

Cette bévue, la voici :

Le gentilhomme de la Gazette prétend que Grétry ne regardait point comme un final le quatuor et le trio qui terminent le premier acte de l'*Amant Jaloux*, parce qu'il a appelé ces morceaux *la finale*. « Or, s'écrie en se pavanant le fier Alfred, tout morceau, fût-il à une voix seule, qui termine un acte, une scène, en est *la finale*, et Grétry n'a point voulu dire autre chose. » Et sur ce, le savant critique envoie M. Martine à l'école, et le somme d'*apprendre à lire*. Il est fort gai, M. Alfred.

Hélas! Messieurs, je ne sais dans quelle province éloignée de la France, on peut ignorer qu'à l'époque où Grétry écrivait, et même long-tems après, on se servait communément du mot *finale* (au féminin) pour désigner cette réunion de morceaux de musique qui terminent ordinairement un acte d'opéra; ce qui n'empêchait pas que l'on employât aussi le même mot pour désigner ou la fin d'un air, ou même seulement les dernières notes d'un motif, d'une phrase musicale. Depuis, on a traduit l'*il*

finale des Italiens, par le *final*, et l'on a bien fait, puisque l'on s'entend mieux.

Ainsi, lorsque Grétry disait *la finale d'un acte*, ce n'était pas, le plus ordinairement, la fin qu'il voulait dire, le morceau final, mais bien l'*il finale*; et je vais le prouver par des citations.

Sans doute M. Alfred est un jeune homme très-vif, très-étourdi, qui ne se sera pas donné la peine de lire toute la phrase où Grétry parle du final de *l'Amant jaloux*; sans cela aurait-il pu se méprendre sur l'intention de l'auteur? Ecoutons :

« Je regarde la finale qui termine cet acte comme une des meilleures que j'aie faites; elle est *variée sans profusion* et d'un caractère vrai. »

Ce mot *variée sans profusion*, aurait dû inspirer à M. Alfred quelques doutes. L'auteur ne voulait-il indiquer par ces mots qu'un air de la fin de l'acte?... Mais allons plus loin :

« Dans *les finales* du *Jugement de Midas*, dit toujours Grétry (tom. I, pag. 304 de ses *Essais*), il était difficile de créer un ensemble, en conservant tout à la fois, l'ancienne musique française faisant épigramme, le vaudeville et la musique de la pièce. »

Je gagerais que M. Marie-Alfred n'est pas encore convaincu. Les provinciaux sont obstinés. Allons, encore une citation; mais ce sera la dernière.

« Les compositeurs italiens ne font guères attention à ce que je dis (il recommandait de conserver dans le chant à chaque personnage son caractère) : on voit communément des *finales très-longues* où sur un *accompagnement contraint, la jeune fille de quinze ans et le vieillard de quatre-vingts chantent de même*; l'unité d'un morceau, quelque long qu'il soit, est bien aisée à conserver quand on n'observe ni les mœurs, ni la vérité. (Tom. I, p. 334.) »

Peut-on douter que Grétry ne désigne ici le *final* des Italiens? Je voudrais bien que M. Alfred m'indiquât un seul passage de Grétry où il n'ait pas employé ce mot au féminin.

Il n'y a, je crois, rien de plus ridicule au monde qu'un ignorant qui fait le docteur. Les auteurs d'opéra-comiques en Italie le savent si bien que dans leurs pièces c'est le *Buffone*, le plus sot de tous les personnages, qui donne aux autres des conseils, des leçons. M. Marie-Alfred de

Blamont ne joue-t-il pas, dans la Gazette, un rôle de *Buffonacio ?*

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, etc.

Louis LE JUSTE.

A M. le Rédacteur des deux Mercures.

SOUFFREZ, Monsieur, que je m'adresse à vous, en votre double qualité de rédacteur du *Mercure de France* et du *Mercure Etranger*, pour obtenir l'insertion dans ces deux journaux d'une annonce qui intéresse également et l'étranger et la France. C'est à Paris et en français que M. de Humboldt a publié son *Essai sur la Géographie des Plantes*. C'est en Allemagne que M. Gœthe a dessiné et fait graver un tableau qui facilite l'intelligence de l'ouvrage de M. de Humboldt; c'est enfin à Paris qu un compatriote de M. Gœthe, M. Schunnemann, vient de faire graver de nouveau cette planche intéressante. Le but de M. Gœthe était de mettre à la fois sous nos yeux la table comparative des hauteurs des principaux points du double hémisphère; d'indiquer en même tems les limites des neiges perpétuelles dans certains climats et celles de la végétation de différens ordres de plantes. Cette idée purement scientifique pouvait être réalisée par une simple échelle divisée en toises : elle eût satisfait la raison, mais n'eût rien dit à l'imagination, et M. Gœthe, comme poëte, ne pouvait négliger de s'adresser à cette faculté de notre ame qui exerce sur toutes les autres un empire si puissant. Qu'a-t-il donc fait? il a tracé et divisé deux échelles au lieu d'une et il en a fait les bornes latérales de son tableau. La partie supérieure se perd dans les nues, la partie inférieure s'arrête au niveau de la mer. Dans ce cadre ainsi formé, il a esquissé un passage occupé presqu'entièrement par des montagnes. A droite sont celles de l'Amérique, à gauche celles de l'ancien continent; chaque cime se rapporte à un point de l'échelle correspondant et son nom est écrit à côté. Les habitations les plus élevées du globe, soit villes, soit simples villages sont aussi indiquées par leurs noms; et les productions végétales le sont pareillement à la hauteur où elles s'arrêtent. Au haut du mont Blanc, on apperçoit l'illustre Saussure, et l'on voit au-dessus de toutes les montagnes du globe planer, à la hauteur de 3600 toises, le ballon de M. Gay-Lussac. On

sent qu'en introduisant d'aussi petits objets sur une carte de cette espèce, il a été impossible d'y observer de justes proportions; la partie pittoresque a dû nuire nécessairement à la partie scientifique. Mais les inexactitudes de cette espèce ne peuvent tromper personnes, et M. Gœthe observe lui-même qu'on les a toujours traitées avec indulgence. La science en effet doit pardonner à l'art la violence qu'il est quelquefois obligé de lui faire pour lui procurer l'avantage de parler aux sens.

Tel est à peu près le tableau esquissé par M. Gœthe, dédié par lui-même à M. Humboldt et inséré dans le tome XLI des *Ephémérides Géographiques* de M. Bertuch. M. Schunnemann en le copiant n'a rien négligé de ce qui pouvait le perfectionner et le rendre plus intéressant pour la France. Il y est parvenu par une gravure et une enluminure plus soignées, et sur-tout par les additions qu'il a faites à l'échelle de l'ancien continent. Il y a placé l'ascension de MM. Magnard et Couzet sur le mont Rose, le 31 août 1813, que M. Gœthe n'avait pu indiquer; et de plus la hauteur de plusieurs montagnes de l'empire français, telles que le Canigon, le mont d'Or, le Cantal, etc., que M. Gœthe en travaillant pour l'Allemagne avait pu omettre sans inconvénient. Enfin le tableau de M. Schunnemann se termine à gauche par Montmartre et Paris, à droite par le niveau de l'Océan; aulieu que l'original indique à gauche le mont Cénis pour dernière hauteur, et place dans son Océan un crocodile qui n'y a que faire et dont M. Gœthe lui-même reconnaît en riant l'énorme disproportion.

Ou je me trompe fort, Monsieur, ou cette annonce ne pourra qu'être agréable à vos lecteurs. Ceux qui voudront se procurer le tableau vraiment intéressant qui en est l'objet, le trouveront chez l'Auteur, rue Helvétius, n° 39, ainsi que chez les principaux libraires et marchands d'estampes de la capitale. — Prix, 4 fr.

J'ai l'honneur de vous saluer, etc.

Société des sciences et des arts de la ville de Grenoble.

JUGEMENT DU CONCOURS DE 1813.

La Société avait mis au concours un prix de six cents francs, dont M. le baron Fourier, préfet du département de l'Isère, avait bien

voulu faire les fonds ; le sujet indiqué était l'*Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monumens et les auteurs.*

Deux mémoires sont parvenus à l'Académie dans le délai prescrit par le programme.

Ils sont remarquables, l'un et l'autre, par leur étendue, par le bon choix des matériaux, l'ensemble des faits et l'utilité des résultats. Ils présentent, sur les Allobroges et les Voconces qui appartiennent en même tems à la période celtique et à la période romaine de l'histoire du Dauphiné, un précis intéressant et bien fait, dont les documens étaient jusqu'ici épars dans les auteurs anciens, ou peu connus des écrivains modernes.

Cependant, la supériorité marquée du Mémoire n° 2 sur le Mémoire n° 1er, et dans les parties indiquées comme les plus importantes par le programme, telles que la géographie comparée, la critique historique, etc., a dû servir à déterminer le jugement de l'Académie.

En conséquence, elle a accordé le prix, qui a été fixé à quatre cents francs, au Mémoire enregistré sous le n° 2, ayant pour épigraphe ce passage de Tite-Live : *Nulla gallica gente opibus aut fama inferior*, et pour auteur, M. Louis-Alexandre Bourgeat, avocat à Grenoble, actuellement à Paris (1).

L'*Accessit* et une médaille de deux cents francs ont été accordés au Mémoire n° 1er, ayant pour épigraphe cette maxime de Sénèque : *Numquid dubium sit, quin certius robur sit, quod non vincitur*; l'auteur est M. Denis Morelot, docteur en médecine à Beaune.

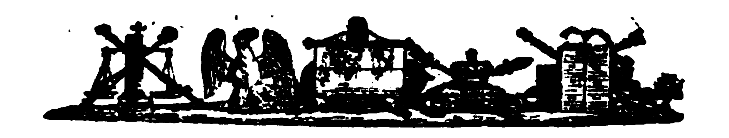
Le titre de membre correspondant de l'Académie ayant été conféré, par la même décision, aux deux concurrens, M. Bourgeat a été inscrit sur les registres en cette qualité, M. Morelot étant déjà correspondant depuis plusieurs années.

Ce jugement de l'Académie a été proclamé dans la séance publique qu'elle a tenue le lundi 30 août 1813.

Elle a en même tems annoncé un nouveau prix de six cents francs, dont les fonds ont été également faits par M. le baron Fourier, préfet du département ; le sujet en sera incessamment indiqué, et le programme rendu public.

---

(1) Ce jeune littérateur a inséré dans ce journal plusieurs morceaux sur divers objets de sciences et d'arts.



POLITIQUE.

La Confédération suisse vient de confirmer par un acte solennel la haute idée que l'on a de la sagesse, de la prudence, de la loyauté de ce gouvernement, et de ce peuple aussi fidèle à ses antiques lois qu'à la saine politique. Voici le texte de cet acte important, publié par le *Moniteur.*

Zurich, 20 *novembre* 1813.

Nous le landamman et les membres de la diète des dix-neuf cantons de la Confédération suisse,

A vous chers confédérés, salut :

La guerre, qui dernièrement encore était loin de nos frontières, s'est rapprochée de notre patrie et de nos paisibles demeures.

Dans ces circonstances, il était de notre devoir comme députés des cantons confédérés, de réfléchir mûrement à la situation de la patrie, d'adresser des communications aux puissances belligérantes et de faire toutes les dispositions ultérieures que les circonstances exigent.

Fidèles aux principes de nos pères, nous avons, en vertu des pouvoirs et des ordres de nos gouvernemens, *déclaré* d'une volonté et d'une voix unanimes la neutralité de la Suisse. Nous allons faire remettre et notifier dans les formes les plus convenables aux souverains des Etats en guerre, l'acte solennel que nous venons de rendre dans ce but.

Grâces à la protection divine, l'observation d'une exact neutralité a garanti pendant des siècles la liberté et le repos de notre patrie. Aujourd'hui, comme jadis, cette neutralité seule convient à notre position et à nos besoins. Nous voulons donc l'établir et la faire respecter par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Nous voulons assurer la liberté et l'indépendance de la Suisse, maintenir sa constitution actuelle, et préserver notre territoire de toute atteinte, tel est le grand, l'unique but de tous nos efforts.

A cet effet, nous nous adressons à vous, chers confédérés de tous les cantons de la Suisse, en vous donnant immé-

diatement connaissance de la déclaration qu'elle vient de rendre. La diète attend de chacun de vous, quel qu'il puisse être, qu'il agira dans les mêmes vues, qu'il contribuera de tous ses moyens à la cause commune, qu'il fera les efforts et les sacrifices que le bien de la patrie et sa conservation exigent, et qu'ainsi la nation entière se montrera digne de ses pères et du bonheur dont elle jouit.

Veuille le souverain maître du monde agréer l'hommage de notre profonde gratitude pour les immenses bienfaits qu'il a répandus sur notre patrie jusqu'à ce jour! et puissent la conservation, la tranquillité et le bonheur de cet Etat, placé sous sa protection, être accordés à nos prières!

Donné à Zurich, le 20 novembre 1813.

Le landamman de la Suisse, président de la diète,

Signé, JEAN DE REINHARD.

Le chancelier de la Confédération,

Signé, MOUSSON.

Le 9 de ce mois, S. A. R. le grand-duc de Francfort, évêque de Constance, est arrivé à Zurich avec une suite nombreuse; il est descendu à l'auberge de l'Epée. Le lendemain, S. A. R. a fait visite à S. Exc. le landamman de la Suisse. On assure qu'il se propose de faire un séjour de quelques semaines dans cette ville.

S. A. S. le prince de Neuchâtel, major-général de la Grande-Armée, a reçu la lettre suivante, qui contient les détails de l'affaire glorieuse dont le précis a déjà été donné par le *Moniteur*.

Dresde, le 18 octobre 1813.

Monseigneur, pendant quelques jours, l'ennemi a eu devant Dresde, sous les ordres du général Benigsen, des forces considérables; il a emmené avec lui dans la direction de Nossen, une grande partie de cette troupe. Le 15, les partis que j'ai envoyés sur Vildruf ont fait des prisonniers de son arrière-garde. Le 16, les partis envoyés sur le même point, ont fait des prisonniers autrichiens et pris des équipages du corps de Bubna, qui le suivait immédiatement. Dans la même journée, j'avais reconnu la position de l'ennemi devant Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe; et j'avais fait reconnaître ce qui était sur la rive droite par le général Berthezène.

Le 17, je me décidai à attaquer le général comte de

Tolstoy, qui campait devant Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe, avec plusieurs divisions composées des milices des gouvernemens de Nichini, Novogorod, Kazan, Penza et Kostroma, et de quatre régimens de la 16e division d'infanterie, d'un corps nombreux de cavalerie de ligne, cosaques, baskirs, calmoucks, etc., sept compagnies d'artillerie, dont cinq à pied et deux à cheval; ces différentes troupes commandées par les généraux Marcovf, Ivanof, Voconref, Boulatof, le prince Bagration, etc.

Depuis quelques jours les Russes se retranchaient sur les hauteurs de Racknitz; deux redoutes étaient déjà terminées, la troisième ne l'était point encore. Je crus qu'il n'y avait pas un moment à perdre; en conséquence, après avoir laissé la divison Berthezène pour garder nos redoutes et positions de la rive droite, et observer le général autrichien Secthal, et laissé une partie des autres divisions pour garder les redoutes, palanques et darrières sur la rive gauche, pour assurer ma retraite et ne compromettre point la sûreté de Dresde, à tout événement, je débouchai sur l'ennemi en quatre colonnes et dans l'ordre suivant :

Le comte de Lobau ayant laissé la division Teste dans les redoutes et palanques du front qu'il était chargé de garder devant Dresde, c'est-à-dire de la barrière de Dohna à l'Elbe. Le général Dumonçeau était avec la sienne à la tête du Gross-Garten et Strehlen, pour observer le corps ennemi qui était dans la plaine. Le comte de Lobau déboucha à dix heures et demie précises de Gross-Garten, avec la division Cassaigne, et se dirigea par Strehlent et Rothe-Haus sur le village de Zschertnitz. Le général Claparède avec sa divison déboucha à dix heures un quart du jardin de l'hôpital saxon, et il se porta sur le village de Racknitz. Huit bataillons de la divion du général Mouton-Duvernet, débouchèrent à dix heures précises de la barrière de Plauen, pour se porter sur les hauteurs de ce dernier village, et entrer de suite en communication avec le général Bonet, qui débouchait à la même heure avec huit bataillons de la division Razons sur Potzschappel se dirigeant sur Gittersée, pour tourner par les hauteurs les positions qui appuiaient la gauche de l'ennemi. La cavalerie du général Gérard marcha entre les divisions Duvernet et Claparède. Ces différentes colonnes marchèrent franchement et avec précision. L'ennemi fit de grands efforts pour soutenir sa position sur les hauteurs de Zschernitz et Rack-

sitz; mais, tourné par sa gauche, il fut culbuté dans les ravins derrière ses positions.

Le général Gérard fit exécuter à propos par le général Gobrecht, avec les lanciers du premier corps, une charge de cavalerie près du village de Noltniz, qui augmenta le désordre de l'ennemi, et lui prit quatre pièces de canon. Le général Duvernet continuant d'attaquer l'ennemi par son flanc gauche, et le général Bonnet le tournant entièrement par Banewitz et Goppeln, se resserra sur sa droite, en quittant les hauteurs, pour être protégé par sa nombreuse cavalerie qui occupait la plaine, et couvrit la déroute de son infanterie.

Dans ce moment, le comte de Lobau qui avait pris position à Mekriz, eut momentanément de grandes forces sur lui : mais, les généraux Duvernet et Razous, continuant leur mouvement en se portant à Gaustrie et Soebrigen, il fut bientôt dégagé. L'ennemi précipita sa retraite, et le comte de Lobau lui prit 6 pièces de canon et 18 ou 20 caissons d'artillerie.

Sur les hauteurs d'Eutzschitz, le général Gérard fit exécuter par sa cavalerie quelques belles charges sur les Baskirs et les Kalmoucks qui couvraient la gauche de l'ennemi; elle fut culbutée à plusieurs reprises, essuyant une perte considérable en repassant les villages de Kausche et de Nickern. Le général Gérard, soutenu par le général Duvernet, continua la poursuite de l'ennemi, et, en se rabattant sur l'Elbe près de Zschakwitz, il coupa un bataillon du 27[e] régiment de chasseurs, dont tous les hommes furent tués ou pris par le 7[e] régiment de lanciers : le commandant se sauva en traversant l'Elbe à la nage.

La perte de l'ennemi est considérable en tués et blessés. Je pense qu'elle s'élève aux environs de 3000 hommes : 1200 prisonniers sont restés entre nos mains, une grande partie blessés.

Si nous avions été plus nombreux en cavalerie, nous aurions pris la plus grande partie de l'infanterie ennemie, car elle était totalement en déroute. Ils ont perdu aussi beaucoup de munitions et voitures d'artillerie abandonnées, ainsi qu'un équipage de pontons qu'ils allaient établir sur l'Elbe, vis-à-vis le village de Bratzschwitz, et que je vais faire brûler.

J'ai été très-satisfait de la conduite des troupes, des officiers et des généraux qui les ont commandés, et je recommande à la bienveillance de S. M. tous ceux que je

nomme dans mon rapport, ainsi que le général de brigade baron Borelli, mon chef d'état-major, que je vous prie de recommander particulièrement à S. M.

J'aurai l'honneur d'envoyer à V. A. la liste des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont distingués, et pour lesquels les généraux de divisions sollicitent les grâces de S. M.

L'ennemi s'est retiré le 17 au soir à Dohna, où il a fait sa jonction avec un corps de troupes en grande partie russes, que les habitans du pays assurent être de huit régimens, qui lui arrivaient des environs d'Altemberg; et aujourd'hui 18 ils ont continué leur route sur Gieshubel, Borna et Altemberg; de sorte que ce soir nous allons communiquer avec le fort du Sonnenstein.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, de V. A. le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le maréchal GOUVION-SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr a signé, le 11 novembre, une convention en vertu de laquelle il rentre en France avec les troupes sous ses ordres. Il amène avec lui une partie de son artillerie. Les troupes pourront être échangées contre un pareil nombre de troupes des puissances alliées. Les malades français restés à Dresde seront renvoyés en France à mesure de leur guérison. Les troupes de M. le maréchal Saint-Cyr se sont mises en mouvement le 16, en six colonnes, sur Strasbourg.

Les nouvelles de Cologne portent que l'ennemi s'est retiré de la rive droite du Rhin, que le 17 M. le duc de Tarente a fait passer quelques troupes sur cette rive, et a fait une reconnaissance qui a prouvé la retraite de l'ennemi. On écrit de Mayence que les alliés paraissent avoir disloqué leurs troupes, les avoir mis en cantonnement. Au nombre des motifs de cette disposition, on indique le manque de vivres, et les signes de mésintelligence qui ont éclaté par de fréquentes voies de fait entre les officiers des diverses nations coalisées.

Le prince vice-roi d'Italie a adressé au ministre de la guerre la lettre suivante :

Lettre de S. A. I. le prince vice-roi, au ministre de la guerre.

Monsieur le duc de Feltre, après avoir repoussé l'ennemi de plusieurs marches, dans la vallée de l'Adige, du

côté de Roveredo, j'avais formé le projet de me porter sur lui par la route de Vicence; et j'y avais été déterminé surtout parce que je savais qu'il avait l'intention de se fortifier dans la position de Caldiero. Cette attaque devait avoir lieu le 14; mais le mauvais tems l'a retardée jusqu'aujourd'hui 15, que j'ai fait déboucher de Veronne une partie des troupes sur trois colonnes; savoir, le général Quesnel à la gauche, le général Marcognet au centre, et le général Mermet avec la cavalerie et une brigade d'infanterie à la droite, ayant une brigade en réserve. Nous avons trouvé l'ennemi occupant les hauteurs de Caldiero au nombre d'environ 10,000 hommes : il a été attaqué franchement; et malgré sa vive résistance, le village d'Ilasi, et celui de Colognola, et les mamelons de Caldiero, ont été successivement emportés aux cris de *vive l'Empereur!* L'ennemi, poursuivi dans la plaine, a été rejeté jusqu'au-delà du torrent de l'Alpon; et dans le défilé, notre artillerie lui a fait beaucoup de mal. Il a eu plus de 1500 hommes tués ou blessés, et 900 prisonniers sont restés en notre pouvoir. Les généraux et les troupes se sont parfaitement bien conduits. Je dois citer plus particulièrement les 42e, 53e et 102e régimens de ligne, ainsi que le 31e de chasseurs. En attendant que les rapports des généraux me mettent à même de vous faire connaître les braves qui se sont distingués, je dois nommer le général de brigade Jannin, le colonel Grosbon, et le lieutenant Charbonnière du 31e de chasseurs. Notre perte est modérée comparativement à celle de l'ennemi. Nous n'avons eu qu'environ 500 hommes hors de combat; malheureusement il s'y trouve au moins 30 officiers, parmi lesquels il y a déjà à ma connaissance 6 officiers supérieurs; mais la journée coûte certainement à l'ennemi, de 2,200 à 2,400 hommes. Sur ce, je prie Dieu, M. le duc de Feltre, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Caldiero, 15 novembre 1813.

EUGÈNE NAPOLÉON.

L'armée, depuis le combat de Caldiero, est rentrée dans ses premières positions autour de Vérone : elle y jouit d'une parfaite tranquillité. Cette tranquillité est telle que la princesse vice-reine est partie de Milan pour se rendre à Vérone auprès du prince son époux. Un capitaine adjoint à l'état-major de la division italienne en Espagne a apporté à Milan les nouvelles les plus satisfaisantes de la situation

de cette troupe. Les Italiens qui ont vaillamment combattu en Espagne brûlent du désir d'accourir à la défense de leur pays : ils ont regardé comme la plus douce récompense de leurs travaux l'ordre suprême qui les rappelle en Italie pour combattre les ennemis de leur patrie. Le capitaine Saint-Georges a été chargé de présenter au prince une adresse qui exprime les sentimens de ces braves soldats. On annonce la réunion des armées de Catalogne et d'Arragon sous les ordres du duc d'Albufera. Le général Decäen a reçu une nouvelle destination.

Nous ne répèterons pas, d'après la correspondance d'Allemagne, les détails si affligeans pour les peuples d'outre Rhin de la conduite qu'y ont tenue jusqu'ici les troupes alliées. On a dû s'y attendre en Allemagne, et ce tableau qui n'étonne aucun de ceux qui ont vu de près les armées ennemies, et qui ont une idée juste de leur défaut d'administration, de leur indiscipline, et sur-tout de la monnaie qu'elles se croyent autorisées à répandre dans les pays qu'elles occupent; ce tableau, disons-nous, ne doit avoir qu'un résultat; c'est de déterminer le premier comme le dernier des citoyens, celui qui a le moins de propriétés à perdre, ou les plus vastes domaines à préserver, à faire tous les sacrifices en son pouvoir pour seconder le gouvernement, assurer l'exécution de ses lois, et contribuer à couvrir nos frontières d'un rempart impénétrable. Les départemens du Rhin ont montré dans ces circonstances difficiles un zèle, un dévouement, un esprit national au-dessus de tout éloge. Ils ont honorablement rempli une double mission. On a vu les uns voler à la frontière, grossir, completter nos phalanges, assurer la défense de nos places fortes, garder tous les points de notre imposante barrière, et les autres, secondés par les soins pieux des femmes, rivaliser de sacrifices et d'efforts pour accueillir, soulager nos malades, nos blessés, et les remettre bientôt en état de reprendre les armes. Les départemens de l'intérieur ont partagé ce noble élan; la correspondance de tous les points de l'Empire annonce que la levée de 120,000 hommes s'est faite avec autant d'exactitude que de célérité. Les contingens assignés à chaque département sont déjà en route ou même arrivés aux dépôts. Metz, Mayence, Wesel, Turin, Bordeaux voyent arriver chaque jour de nombreuses divisions.

L'Empereur, en son Conseil-d'Etat, a décrété la création

de deux armées de 100,000 hommes chacune, l'une à Turin, l'autre à Bordeaux.

Le 21, à dix heures du soir, ont été présentés au serment par S. A. S. le prince archichancelier :

M. le comte Molé, en qualité de grand-juge ministre de la justice ;

M. le duc de Bassano, en qualité de ministre secrétaire d'Etat ;

M. le duc de Vicence, en qualité de ministre des relations extérieures ;

M. le comte Daru, en qualité de ministre directeur de l'administration de la guerre ;

M. le baron Costaz, en qualité de directeur-général des ponts et chaussées.

S. M. a nommé M. le duc de Massa et M. le comte de Cessac, ministres d'Etat, et leur a témoigné la satisfaction qu'elle avait éprouvée de leurs bons services, le désir qu'elle avait qu'ils continuassent à l'assister de leurs avis et bons conseils; la santé de ces deux ministres étant la seule cause de leur retraite.

Par un décret subséquent, S. M. a nommé M. le duc de Massa président du Corps-Législatif, et M. de Cessac président de la section de la guerre au Conseil-d'Etat.

Elle a nommé M. le duc d'Albuféra à la place de colonel-général de la Garde, vacante par la mort du duc d'Istrie, et M. le comte Bertrand grand maréchal du palais. MM. les généraux de division comte Regnier, comte la Borde, comte Charpentier, baron Curial, baron Maison, ont reçu le grand cordon de l'Ordre Impérial de la Réunion.

Le 21 à midi, S. M. l'Empereur et Roi, entouré des princes grands-dignitaires, des ministres, des grands-officiers, des grands-aigles de la Légion-d'Honneur et des officiers de service près S. M., a reçu successivement, au palais des Tuileries, dans la salle du Trône, la cour de cassation, la cour des comptes, le conseil de l'université, la cour impériale, et le corps municipal de Paris. Ces corps ont été conduits à l'audience de S. M. par un maître et un aide des cérémonies, introduits par S. Exc. le grand-maître et présentés par S. A. S. Mgr. l'archi-chancelier de l'Empire, remplissant en cette occasion pour la cour des comptes, les fonctions d'archi-trésorier.

Après la messe, S. M. a vu dans la salle des Gardes le corps des officiers de la première division militaire, pré-

senté par le général comte Hullin, le corps des officiers de la gendarmerie de Paris.

M. le baron de Montmorency, nommé chambellan de l'Empereur, a été présenté en cette qualité par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, au serment qu'il a prêté entre les mains de S. M.

S. M. l'Empereur a passé le 22, dans les cours des Tuileries, une revue des différens corps de troupes infanterie et cavalerie, pendant laquelle il a reçu un grand nombre de pétitions qui lui ont été remises par des militaires. S. M. s'est entretenue assez long-tems avec les différens chefs de corps, et s'étant approchée, pendant cette revue, des grilles qui ferment les cours du château, elle a été accueillie aux cris de *vive l'Empereur!* par le public nombreux qui les garnissait. Les soldats, en défilant devant S. M., ont fait entendre les mêmes acclamations.

S. M. le Roi de Rome, vêtu en uniforme, s'est promené assez long-tems au milieu des troupes.

Cette revue, commencée à dix heures, s'est terminée à midi et demi.

Le 23, on donnait à l'opéra un nouveau ballet intitulé *Nina, ou la Folle par Amour*. Quelques instans avant qu'il ne commençât, l'Empereur a paru dans sa loge. S. M. a été saluée par les acclamations d'une nombreuse et brillante assemblée. Les mêmes témoignages des sentimens qu'inspire sa présence se sont renouvelés lorsque, à la fin du ballet, S. M. s'est retirée.

Le lendemain, S. M a visité les travaux des Tuileries et du Louvre; elle est ensuite montée à cheval, et accompagnée du général Caffarelli, son aide-de-camp de service, et de M. le comte Foulers, son écuyer, elle est allée visiter les différens travaux de l'hôtel des postes, de la coupole de la halle au bled, et du marché des Innocens. Quoique l'Empereur n'eût aucune suite qui pût le faire reconnaître, une foule immense s'est partout précipitée sur son passage: il a daigné, en différens endroits, accueillir des pétitions, et s'entretenir avec des militaires blessés. Les cris de *vive l'Empereur*, et les acclamations réitérées ont partout accompagné ses pas.

Le 25, LL. MM. ont assisté au Théâtre-Français, à une très-belle représentation d'*Athalie*. Leur présence y a été le signal des acclamations les plus vives.

S.....

ANNONCES.

Les Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme, écrites par Eugène en 1787. Publiées par L. B. Picard, membre de l'Institut Quatre vol. in-12. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Mame frères, imprimeurs-libraires, rue du Pot-de-Fer, n° 14; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Romances et Poésies diverses, par A. F. Decoupigny. Un vol. in-18, orné d'une fort jolie gravure, et accompagné d'airs arrangés et mis en musique par de célèbres compositeurs, tels que MM. Garat, Boeildieu, Naderman, etc. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c franc de port. Papier vélin, 4 fr. 50 c., et 5 fr. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Méthode pour étudier la langue grecque; par S. L. Burnouf, professeur de rhétorique au Lycée Impérial, et maitre de conférence à l'Ecole normale. — Ire PARTIE. — Contenant toutes les règles générales qui doivent être apprises les premières, avec un supplément qui renferme les exceptions, les règles particulières et les dialectes les plus importans à connaître. Un vol. in-8°. Prix, broché, 2 fr. 25 c., et relié en vélin, 2 fr. 50 c. Chez A. Delalain, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5; H. Nicolle, rue de Seine, n° 12, et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

La syntaxe, formant la seconde partie, paraîtra pour le 1er avril prochain, et sera délivrée *gratis* aux personnes qui auront acheté la première.

Almanach des Dames, pour l'année 1814. Un vol. de petit format in-16, très-soigneusement imprimé sur papier vélin, orné d'un frontispice à vignette et de huit jolies gravures. Prix, broché, 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

Cet Almanach, qu'on voudra bien ne pas confondre avec les imitations qui en ont été faites sous les titres de *Petit Almanach des Dames*, — *Almanach dédié aux Dames*, etc., etc., parait depuis treize ans avec un égal succès.

Particulièrement consacré aux Dames, il doit l'accueil flatteur qu'il n'a cessé d'obtenir en partie au choix scrupuleux des morceaux de poésie ou de prose qui y sont admis, et en partie aussi à l'exécution typographique et à celle des gravures : les efforts soutenus des édi-

teurs, pour rendre ce recueil de plus en plus digne de suffrage, se reconnaîtront encore dans le nouveau volume que nous annonçons.

Les morceaux de littérature qu'il renferme portent tous des noms recommandables; nous nous bornerons à citer, pour la poésie, MM. Beranger, Brifaut, Creuzé de Lesser, Millevoye, Mmes Delandine et Dufresnoy; parmi les morceaux en prose on verra avec plaisir une nouvelle de Mme de Montolieu, un *Essai sur la considération*, un *premier chapitre de mon histoire*, et enfin un *Compte rendu de la Littérature et des Spectacles* de l'année, en forme d'une lettre aussi agréable que piquante d'une fille à sa mère.

Les sujets des gravures, choisis avec soin, sont exécutés par un burin pur et gracieux, ce sont: *Marcus Sextus*, par Guérin; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, par Mignard; *le Tasse*, par Ducis; *la Charité*, par Raphaël; *Vue du pont et du château Saint-Ange*, par Vernet; *Scène familière*, par Miéris; enfin les portraits de Mmes de Tencin et Dubocage.

*Prix de l'*Almanach des Dames *dans les différentes reliûres*.

Prix, broché, 5 fr.; en papier avec étui, 7 fr.; relié en veau doré, 7 fr.; en maroquin, très-élégant, 9 fr.; avec étui en papier maroquin, 9 fr. 75 c.; avec étui en papier maroquin, doublé en tabis, 10 fr.; en soie, étui en papier glacé, 10 fr.; en papier glacé, étui *idem*, 10 fr.; en papier fond d'or et d'argent, 12 fr.; en maroquin tabis, étui en maroquin, médaillon, 15 fr.; en soie, doublé de tabis, étui en soie, 15 fr.; en moire, étui en moire, couleurs diverses, 18 fr.; en velours, très-élégant, avec étui en soie, 20 fr.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, nº 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXLVI. — *Samedi 4 Novembre* 1813.

POÉSIE.

L'AIGLE, LA CHATTE ET LE SERPENT.

FABLE.

Au mois où le printems rajeunit la nature,
Une chatte, avec ses petits,
Jouait sur le riant tapis
D'un gazon dont cent fleurs émaillaient la verdure.

Vous peindrai-je leurs jeux, leurs sauts et leurs combats!
Pareil tableau n'est point indigne de ma muse.
Le dirai-je entre nous? parfois je m'en amuse,
Et même je n'en rougis pas.
Je ne suis pas le seul, et, si j'en crois l'histoire,
Jadis un cardinal de célèbre mémoire
Prenait un vif plaisir à voir deux jeunes chats
Se livrer sous ses yeux à de joyeux ébats.
Mais laissons-là l'histoire, et narrons notre fable.

Minette et ses petits jouaient sur le gazon....
Du haut d'un roc voisin, un Aigle redoutable
Admirait de leurs jeux la grâce inimitable.
Un Serpent, au pied d'un buisson,
Guettait, pour les surprendre, un moment favorable.

E e

Sous l'herbe il se glisse sans bruit ;
Il s'élance, et trouble la joie
De la famille qui s'enfuit.
L'ardent reptile les poursuit ;
Il atteint le plus jeune, il va saisir sa proie....

Touché de son danger, l'oiseau de Jupiter,
Perce la nue, et, plus prompt que l'éclair,
Il fond sur le Serpent, le saisit et l'enlève.
Celui-ci se défend : après de vains efforts,
« Roi de l'air, lui dit-il, qu'ai-je fait ? et quels torts
» Ai-je envers toi ? » (Car les serpens alors
Parlaient, témoin celui qui perdit Eve.)
« Contre ton venin dangereux,
» Replique l'Aigle furieux,
» Je défends la faible innocence.
» — Je te servais en les perdant,
» Tu te perds en les défendant.
» Crois-moi, j'ai de l'expérience,
» Bientôt tu te repentiras
» D'avoir, en m'immolant, conservé des ingrats. »

L'Aigle était généreux, partant sans défiance.
Le conseil était bon ; il ne le suivit pas ;
Et le Serpent, malgré son éloquence
Ne put échapper au trépas.

Minette, désormais sans crainte,
Exprime à son libérateur
D'une reconnaissance feinte
Le langage doux, mais trompeur.
Ah, jamais, la reconnaissance
Dans le sein d'un perfide a-t-elle pris naissance !
L'Aigle crut à ses beaux discours,
Et paya cher son imprudence.
Le naturel reprit bientôt son cours,
Car il ne peut long-tems se contrefaire.

Près du rocher où l'Aigle avait bâti son aire,
Minette fixa son séjour.
Elle visitait chaque jour
De l'oiseau roi la famille naissante,
D'une patte encore innocente

Caressait les jeunes aiglons,
D'un noble sang illustres rejetons.

Sur la foi d'un tel voisinage,
L'Aigle osant risquer un voyage,
Prit son essor vers la céleste cour :
Que trouva-t-il à son retour ?
Ses aiglons dévorés et son aire au pillage.

A ce spectacle plein d'horreur
Je laisse à penser au lecteur
De quels traits déchirans son ame fut atteinte.
Point de cris impuissans ; point de stérile plainte ;
Pas une larme ! mais une ardente fureur
Dans son cœur, dans ses yeux au même instant s'allume.
A sa voisine il court raconter son malheur.
La perfide semblait partager sa douleur,
Elle pleurait.... Soudain l'Aigle voit une plume,
Qu'en jouant ses petits se disputaient entr'eux !...
Une plume sanglante ! en croira-t-il ses yeux ?
Du plus noir attentat témoignage funeste !
C'était de tous les siens le déplorable reste !

L'Aigle n'écoute plus que son juste courroux ;
La mère et les petits, tous ont pris part au crime ;
Point de pitié pour eux ! il les immole tous
A sa vengeance légitime.

Le naturel ne change point :
Les aigles sont toujours généreux, intrépides ;
Les chats toujours méchans, faux, ingrats et perfides :
Que d'hommes sont chats sur ce point !

L. Damin.

LA RENCONTRE AU MONASTÈRE.

FABLIAU.

A la porte d'un monastère
Un soir se présente un enfant ;
Il sonne, aussitôt un vieux père
S'avance d'un pas chancellant.

Qui va là ? D'où vient qu'à cette heure
On trouble la paix de ces lieux ?
L'enfant répond : votre demeure,
On le sait, s'ouvre aux malheureux.

Ah ! sans doute vers notre asile
C'est le ciel qui vous a conduit ;
Sans guide, éloigné de la ville,
Vous auriez péri cette nuit.
« — O mon père ! la Providence
Déjà sensible à mes malheurs,
Pour être l'appui de l'enfance
Plaça la pitié dans les cœurs. »

Près de la flamme pétillante
L'Enfant s'approche en tremblottant ;
Bientôt la chaleur bienfaisante
Ranime son corps languissant.
Du pain, des fruits et du laitage,
Sont offerts à son appétit ;
Ensuite au sommeil qui l'engage
Il se livre pendant la nuit.

Lorsque la diligente aurore
Eut ramené le lendemain,
S'apprêtant à partir encore
L'enfant demande son chemin.
« — Quoi ! vous partez sans nous apprendre
Qui vous fait voyager ainsi ?
Parlez, nous voulons vous entendre,
Déjà chacun vous aime ici. »

« Apprenez donc qu'en Palestine
» Je vais chercher un chevalier ;
» Quand il partit une orpheline
» Venait à lui de se lier :
» Mais de ce nœud qui les engage
» Le seul amour est le garant,
» Mon père a promis mariage
» Mais il l'oublie en voyageant.

» Ma pauvre mère abandonnée
» Gémit et la nuit et le jour ;

» Plus encor sur ma destinée
» Que sur son malheureux amour.
» Pour mettre fin à sa misère
» J'ai dû m'arracher de ses bras,
» Bien sûr de ramener mon père
» S'il n'est pas mort dans les combats. »

Les moines touchés de sa peine
Pleuraient et carressaient l'enfant ;
Lorsque de la forêt prochaine
S'avance un paladin puissant.
Suivi de sa nombreuse escorte
Au couvent il s'est arrêté,
Et frappant lui-même à la porte
Demande l'hospitalité.

Introduit dans le saint asile
L'enfant à ses yeux vient s'offrir.
Surpris, il demeure immobile,
On le voit rougir et pâlir !
« Jeune enfant, dit-il, votre image
Porte le trouble dans mon cœur ;
Parlez, dites-moi si votre âge
Date du jour de mon bonheur ?

» Ne comptez-vous pas vos années
Par dix printems renouvelés ?
Déveilez-moi vos destinées
Jeune enfant, sans crainte parlez.
— Je suis fils de la belle Irène
Et d'un preux qui reçut sa foi.
— Bonheur que je conçois à peine !
Mon fils, ton père est devant toi. »

De cette histoire véritable
Tel est enfin le dénouement ;
Celui que l'on croyait coupable
Se retrouve toujours amant.
Mon héros chasse la tristesse,
Un père à ses vœux est rendu ;
A son bonheur, je le confesse,
Je ne m'étais guère attendu.

Car parfois les pères en France
Aiment à rester inconnus ;
Aussi, nombreux enfans je pense
En fraude ici bas sont venus.
Mais qu'ils ne quittent pas leurs mères,
Mon conte est trompeur à la fin ;
Avant de rencontrer leurs pères
Ils pourraient se perdre en chemin.

H. AUDIBERT.

COUPLETS.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

QU'UN froid censeur du genre humain,
A jeun tristement l'apostrophe ;
Moi, ce n'est que le verre en main,
Amis, que je suis philosophe :
Oui, je l'emporte sur Caton,
Quand je fais sauter le Champagne.
On n'a jamais plus de raison
Que lorsque l'on bat la campagne.

Au travers d'un bon vin mousseux,
Toutes les femmes sont charmantes,
L'amour se niche dans leurs yeux ;
Qui ne les croit toutes constantes ?
Mais de leur infidélité,
Quel militaire se chagrine ?
Si de Lise je suis quitté,
Je m'en console avec Corine.

Fidèle à la voix du Clairon,
J'aime, en partant, avec ivresse
A me rappeler le doux nom
De plus d'une aimable maîtresse.
Et si dans les champs du guerrier
Mars de mon printèms ne dispose,
J'apporte à chacune un laurier
Pour l'échanger contre une rose.

DU LYON, *officier de cavalerie.*

A une Dame dont j'avais fait le portrait.

J'ai peint Junon, Vénus, Pallas,
La pomme d'or et leur dispute;
J'ai peint Eve entraînant, hélas!
Le premier homme dans sa chute;
Mais quand je peignis la bonté
Sous les attraits de la beauté,
Mon pinceau suave et facile
Traça le portrait de Cécile.

HILAIRE L. S.

ÉNIGME.

Je suis de ma nature aussi froid que la glace;
Mais je garde en mon sein un subtil élément:
Et souvent j'occupe une place
Qu'ambitionne un tendre amant.
Bien que je brûle pour les dames,
Le feu que je produis ne touche pas leurs cœurs,
Et si mes yeux leur portent quelques flammes,
Je n'en attends point de faveurs.
Au contraire, ce sexe aimable,
Par de sévères lois,
Me foule aux pieds toutes les fois
Que je suis le plus secourable.
Pendant les plus chaudes saisons,
Je ne suis que froidure, et l'on fuit ma présence:
Mon règne aussi ne commence
Qu'avec les frimats, les glaçons.

LOGOGRIPHE.

Ornement de la pudeur,
Aux riches, à la laideur,
Il n'est point, quand l'art m'apprête,
De secours que je ne prête;
Et par un charme imposteur
J'ai fait plus d'une conquête,

En couvrant certaine tête,
Qui, sans moi, vous eût fait peur....
Je suis ou de fil ou de soie;
En hiver ainsi qu'en été,
Par précaution, l'on m'emploie:
Du soleil, du vent irrité
Je mets à l'abri la beauté.
Ce détail pourra bien paraître
Un peu long, je le crains et je devrais finir;
Mais si j'ai pu me définir,
Je veux encor décomposer mon être:
Dans mes cinq pieds, l'on peut trouver
Le fruit de l'arbre de Minerve;
Un don du ciel, que l'on conserve
Quelqu'ennui qu'on puisse éprouver;
Ce qu'après eux dans la feuillette
Laissent le vin et la piquette;
Ce que font des escrocs adroits;
Ce qui les en punit par fois;
Et l'oiseau qui s'est dans l'histoire
Acquis une immortelle gloire
En réveillant par ses cris autrefois
Les Romains, dans la nuit, surpris par les Gaulois.

HILAIRE L. S.

CHARADE.

QU'EN aucun tems mon premier
Ne domine mon dernier.
Ce dernier est, lecteur, plus grand que son entier.

S........

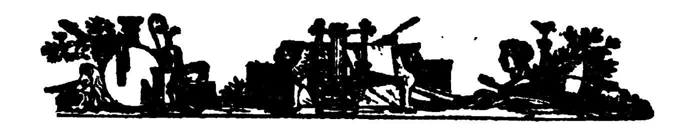
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Anonyme*.

Celui du Logogriphe est *Patricien*, dans lequel on trouve: *praticien*.

Celui de la Charade est *Mercure*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU CODE NAPOLÉON ; par M. F. H. DELASSAULX, docteur et professeur en droit, inspecteur général de l'Université impériale pour la faculté de droit, doyen de celle de Coblentz, chevalier de l'ordre Impérial de la Réunion, etc., etc. — Un vol. in-8°. — Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 cent., franc de port. — A Paris, chez *Antoine Baroux*, libraire, éditeur de la *Jurisprudence du Code Napoléon*, rue de l'Hirondelle, n° 18, près le pont Saint-Michel.

IL importe à l'étudiant qui se présente sur les bancs de l'école et même avant qu'il se livre à une étude sérieuse et approfondie de nos lois actuelles, d'avoir une idée de l'histoire et des grands principes des anciennes législations, de connaître ceux de la nouvelle et les sources où ont puisé les rédacteurs du Code Napoléon, de savoir, enfin, la manière de l'étudier avec fruit.

Pénétré de ces vérités, et avant de publier son cours complet sur le Code Napoléon, M. Delassaulx a regardé comme très-inutile d'offrir aux jeunes gens, sous le titre d'*Introduction à l'étude du Code Napoléon*, un ouvrage qui pût atteindre le but que nous venons de signaler. Voici le plan qu'il a suivi, ainsi quil l'indique lui-même.

« J'ai commencé par établir qu'elle était la matière des lois civiles et quelle est la place quelle assigne au Code Napoléon dans le système général de la législation : titre Ier. Après avoir déterminé quel était l'objet du code, j'ai cru devoir examiner quelles sont les personnes réglées par son empire : titre IIe. Le titre IIIe en expose le système et la distribution des matières. Le code n'étant que le résultat des anciennes législations perfectionnées et combinées, j'ai remonté dans le titre IVe, à l'origine de ces législations, pour faire voir comment se sont succes-

sivement formées nos institutions actuelles, et quelles sont les causes qui avaient produit le partage du royaume entre deux législations différentes. J'ai ensuite démontré dans le titre V^{e}, dans quelles matières l'une et l'autre de ces législations avait prévalu dans la rédaction de la loi nouvelle, et quelles sont les matières dans lesquelles le législateur a abandonné l'une et l'autre pour se frayer une route nouvelle. Le titre VIe expose alors les principes par lesquels on s'est dirigé dans l'emploi des matériaux fondus dans le code et dans sa rédaction. Le titre VIIe explique les rapports qui existent entre le Code Napoléon et les autres branches de la législation : par exemple ; le droit public, la législation pénale, la procédure, etc., etc. Le titre VIIIe nous présente le résultat de toutes les discussions précédentes en récapitulant les principes qui caractérisent la législation du code. Enfin, le titre IXe indique la manière la plus convenable de l'étudier, et le titre X^{e} dans la bibliothèque choisie du droit nouveau, indique les moyens pour faire cette étude avec fruit et les guides qui pourront diriger ceux qui s'y consacrent. »

Il ne faut pas croire, comme on pourrait l'induire de ce que nous avons dit plus haut, que cet ouvrage soit uniquement destiné aux jeunes gens. Les jurisconsultes et les magistrats y trouveront une foule de *questions d'état* de la plus haute importance, agitées et résolues avec sagacité et sagesse : au surplus le plan de l'auteur que nous venons de transcrire, suffit pour prouver que *l'introduction à l'etude du Code Napoléon* n'est pas un ouvrage qui ne puisse être utile qu'aux élèves en droit.

P. D.

TRADUCTION NOUVELLE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE TACITE ; par M. GALLON DE LA BASTIDE. — Trois vol. in-8°. — Paris, chez *Delaunay*, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Un littérateur distingué par son esprit et ses connaissances, a attaqué, avec plus d'esprit que de raison, dans un journal très-répandu, les traducteurs ; on a mis à réfuter son paradoxe, autant d'esprit et beaucoup plus de raison qu'il n'en est entré dans l'attaque ; mais il ne s'est pas tenu pour battu et a répondu avec beaucoup d'adresse à ses adversaires qui n'ont pas voulu abandonner la victoire et ont poursuivi leurs avantages contre l'ennemi commun.

Le *Mercure*, défenseur né des bonnes doctrines littéraires, a accueilli plusieurs fois les réclamations des traducteurs contre le système de découragement qui s'était élevé contre leurs utiles travaux, et dans le numéro du 2 octobre de cette année, l'un de nous a refuté pied-à-pied les diverses objections du grand ennemi des traductions ; il a relevé les traducteurs de l'excommunication lancée contre eux par le souverain pontife de la nouvelle doctrine et a prouvé l'utilité de leurs travaux :

1°. Pour faciliter l'intelligence des originaux, que les recherches des compilateurs, glossateurs, commentateurs, annotateurs, savans en *us* et en *es*, avaient plus embrouillés qu'éclaircis.

2°. Pour faire passer les beautés d'une langue dans une autre, ce qui ne peut être que fort utile à la nôtre, *née* du jargon des Normands et des Goths et qui est une *gueuse fière à qui il faut faire l'aumône malgré elle*, comme l'a dit Voltaire, celui de nos grands hommes qui a eu le plus constamment pitié de sa misère.

Je n'entreprendrai pas de réconcilier les traducteurs avec le contre-traducteur ;

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

l'occasion serait cependant très-favorable pour essayer

de le faire, puisque je suis appelé à entretenir le public d'une nouvelle traduction de Tacite, publiée naguères par M. Gallon de la Bastide, savant recommandable, connu des gens de lettres par une traduction du *Traité des devoirs de Cicéron*, laquelle a fait oublier celle de Barrett, et qui partage avec celle de M. Brossellard, l'estime des gens de lettres. Mais à quoi bon entreprendre une discussion que l'entêtement des deux partis rendra sans doute interminable? Cela est au moins inutile, puisque tout ce que je pourrais dire en faveur des traductions, ne pourra convertir M. Y...., ce critique ingénieux ayant déclaré qu'il voulait mourir dans *l'impénitence finale*.

A l'égard de certain orateur qui dans une longue déclamation en latin d'université, a voulu rire aux dépens des traducteurs, il devrait se rappeler que les travaux des Sacy, des Lagrange, des Lemonier, des Dussaulx, des Selis, des Dureau, des Bitaubé, des Lebrun, des Mollevaut, des Larcher, des Gueroult, etc., font partie de notre gloire nationale; que les traductions que l'on doit à ces habiles écrivains occupent un rang honorable dans nos bibliothèques, et qu'il vaut mieux traduire passablement un auteur ancien que de faire des compilations. D'ailleurs l'orateur qui, lui-même, a publié des *dictionnaires*, a voulu sans doute qu'ils pussent servir à des traducteurs.

Les lecteurs placeront M. Gallon de la Bastide avec les hommes à talent qu'on vient de nommer, et déjà sa traduction de Tacite a obtenu l'accueil qu'elle mérite. Les professeurs, pour qui l'auteur a spécialement travaillé, ont rendu justice à ses bonnes intentions et se sont hâté de mettre à profit les fruits de ses laborieuses veilles.

Traduire Tacite en entier est une grande entreprise, qui exige une variété infinie de connaissances et de ressources. Honneur donc à l'homme courageux qui ose s'en charger; mais honneur sur-tout à l'homme de talent qui réussit dans une semblable entreprise! Beaucoup l'ont tentée; mais quant à ceux qui l'ont heureusement menée à fin et qui méritent notre estime par la manière dont ils ont exécuté un semblable projet,

Il en est jusqu'à trois que je pourrais compter,

et que je ferai connaître après avoir parlé de l'écrivain sur lequel ils se sont exercés. Personne n'a mieux apprécié ce grand historien que l'auteur du cours de littérature. Je citerai d'autant plus volontiers ce qu'il en a dit, que ce passage est un des plus beaux qui soient sortis de la plume du *Quintilien Français.*

« On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste, » que c'est un parleur de vertu : il la fait respecter à ses » lecteurs parce que lui-même parait la sentir. Sa diction » est forte comme son ame, singulièrement pitto- » resque sans jamais être trop figurée, précise sans être » obscure, nerveuse sans être tendue. Il parle à la fois à » l'ame, à l'imagination, à l'esprit. On pourrait juger » des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent, » parce que sa pensée est d'une telle étendue, que cha- » cun y pénètre plus ou moins selon le degré de ses » forces. Il creuse à une profondeur immense et creuse » sans efforts. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, » quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini. » Le secret de son style qu'on n'égalera peut-être jamais, » tient non seulement à son géuie, mais aux circons- » tances où il s'est trouvé. »

Laharpe fait ensuite un éloquent tableau de l'état politique de l'empire pendant la jeunesse de l'auteur des Annales et du panégyriste d'Agricola, puis il ajoute : « Dans cette douloureuse oppression, Tacite obligé de » se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet » amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne » pouvait autrement se soulager : voilà ce qui rend son » style si intéressant et si animée; il ni'nvective point en » déclamateur; un homme profondément affecté ne peut » ni ne doit l'être; mais il peint avec des couleurs si vraies » tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de si dégoû- » tant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de » plus horrible, les espérances et les succès du crime, » la pâleur de l'innocence et l'abbattement de la vertu; » il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on » voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte » un sentiment dans l'âme : il demande pardon au lec-

» teur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs
» mêmes attachent au point, qu'on serait fâché qu'il ne
» les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis
» quand il les peint. Il représente la postérité et la ven-
» geance, et je ne connais point de lecture plus terrible
» pour la conscience des méchans. »

M. de Laharpe le lave ensuite avec beaucoup de force de l'accusation qu'on lui a faite de calomnier la nature humaine. Il prouve qu'on ne pouvait pas calomnier le siècle ou il a vécu ; il s'écrie ensuite : « Eh! peut-on dire
» que celui qui a tracé les derniers momens de Germa-
» nicus, de Barea, de Thraséas, qui a fait le panégy-
» rique d'Agricola ne voyait pas la vertu ou elle était? »
Qui osera répondre négativement à une semblable question? Personne; car il est vrai de dire que si Tacite inspire une profonde horreur pour le crime, il éveille dans l'âme de ses lecteurs le plus vif enthousiasme pour la vertu; et il embellit d'un charme indéfinissable le récit des actions vertueuses.

« Il n'y a pas long-temps, ajoute encore le grand
» critique déjà cité, que le mérite supérieur de Tacite
» a été senti parmi nous, les modernes ne lui avaient pas
» rendu d'abord toute la justice que lui rendaient ses
» comtemporains. Des écrivains philosophes ont fait re-
» venir la multitude, des préjugés de quelques rhéteurs
» outrés dans leurs principes, et d'une foule de pédans
» scolastiques, qui, ne voulant reconnaître d'autre ma-
» nière d'écrire que celle de Cicéron; comme si le style
» des orateurs devait être celui de l'histoire, nous avaient
» accoutumés dans notre jeunesse à regarder Tacite
» comme un écrivain du second ordre et d'une latinité
» suspecte, comme un auteur obscur et affecté, c'est à
» de pareilles gens qu'il faut citer Juste-Lipse, un des
» critiques du seizième siècle, que d'ailleurs, je n'aurais
» pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mau-
» vais style, mais fort sensément. *Chaque page, chaque*
» *ligne de Tacite, est un trait de sagesse, un conseil, un*
» *axiome; mais il est si rapide et si concis qu'il faut bien*
» *de la sagacité pour le suivre et pour l'entendre. Tous les*

» *chiens ne sentent pas le gibier et tous les lecteurs ne » sentent pas Tacite.* »

Comme Salluste, ce grand homme a trouvé en France un grand nombre de traducteurs de mérite, parmi lesquels je ne comprendrai ni ce Perrot d'Ablancourt, dont on a dit des nombreuses traductions qu'il a données, que c'était de *belles infidelles*, puisque tout le monde convient aujourd'hui que de ces deux épithètes, la dernière seulement est méritée ; ni ce La Bletterie dont le travail n'est connu que par ce *huitain bigarré* de Voltaire, *adressé au sieur La Bletterie, aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant :*

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait du garder le *Tacet*,
Ennuyer ainsi, non *licet*.
Ce petit pédant prestolet
Movet Bilem, la bile excite :
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce translateur de Tacite.

Malgré cette épigramme si originale, on doit convenir que dans la version de La Bletterie, écrite du style d'un bourgeois du marais, les gens de lettres estiment encore la traduction de la *Vie d'Agricola* et celle des *Mœurs des Germains*, quoiqu'on ait fait mieux depuis.

D'Alembert et J. J. Rousseau se sont essayés sur Tacite, et les traductions qu'ils nous ont données de plusieurs de ses morceaux, sans être irréprochables, sont cependant des ouvrages distingués.

Le père Dotteville, membre associé de l'Institut, et décédé depuis quelques années, a donné une traduction complète de Tacite, et ce grand travail, qui a eu plusieurs éditions, a fait, malgré les justes sujets de reproches qu'on y trouve, à son auteur la réputation d'un bon écrivain et d'un latiniste habile, et lui a valu les honneurs littéraires dont il a joui.

On doit la seconde traduction complète de Tacite à Dureau de la Malle, membre de l'Institut. Le mérite de

cette traduction est connu ; je me bornerai à dire qu'elle tient un rang honorable dans notre littérature.

On a publié, en 1811, une traduction posthume de Barrett, qui, après avoir échoué en voulant traduire non-seulement Cicéron, mais même le *Selectæ è profanis* d'Heuset, réussit mieux à nous donner Erasme et Machiavel en français. On estime quelques parties de sa traduction de Tacite.

MM. Desrenaudes et Rendu ont également traduit, à la satisfaction des connaisseurs, deux ouvrages de ce grand historien. On sait qu'il en existe en manuscrit une traduction entière par Labeaumelle. M. Palissot, à qui le traducteur avait lu la *Mort de Germanicus*, et qui ne put retenir ses larmes, fait un grand éloge de ce morceau.

Le fameux abbé de Prades avait également traduit tout Tacite. On trouve des détails sur cette traduction inédite, dans le IVe volume des *Souvenirs de Berlin*, par M. Dieu-Donné Thiébault ; mais jusqu'à présent nous n'en avons que trois traductions complètes, qui doivent honorer leurs auteurs ; savoir, celle de Dotteville ; celle de Dureau, la meilleure de toutes, et celle de M. Gallon de la Bastide, de laquelle je m'occuperai dans un second article. J. B. B. Roquefort.

Œuvres complètes de Mme la marquise de Lambert ; suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres. *Seule édition complète.* — Deux vol. in-18. — Prix, 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Ferra*, libr., rue des Grands-Augustins, n° 11.

Mme de Lambert est morte en 1733. La notice placée en tête de cette nouvelle édition, est celle qui fut insérée dans le *Mercure* à cette époque. Soit alors même, soit depuis quatre-vingt ans, on doit avoir dit tout ce qu'il y avait à dire sur Mme de Lambert, et sur la manière dont ses écrits furent publiés contre ses intentions expresses. J'ignore, au reste, si l'on peut donner encore des renseignemens inédits, si l'on peut découvrir

quelques anecdotes curieuses à cet égard; quant à moi, je me borne à de simples observations telles qu'en suggère ordinairement une lecture faite pour soi seul. Les deux ou trois pages qui en résulteront n'auront rien de fort intéressant, rien de piquant; mais elles ne seront pas une répétition de ce qui peut avoir été dit en vingt autres endroits.

Plusieurs des morceaux qui forment ce recueil méritaient peu les honneurs d'une fréquente réimpression. Peut-être serais-je moins prompt à mettre de ce nombre le dialogue sur l'*Egalité des biens*, si l'on pouvait du moins en ôter les noms de Diogène et d'Alexandre. A l'exception d'une ou deux lignes, il n'est guères de dissertateur qui ne parlât aussi bien, ou peut-être avec plus de justesse que le Diogène de Mme de Lambert, et il n'est pas de personnage moins héroïque, ou même plus nul que son Alexandre.

Dans l'*Avis d'une mère à son fils*, dans celui *d'une mère à sa fille*, dans les petits traités *de l'Amitié*, *de la Vieillesse*, il se trouve, comme l'on sait, d'excellentes choses; il serait inutile de les rappeler ici : je ne citerai que celles qui peuvent donner lieu à quelques observations critiques, ou à d'autres remarques particulières.

Mme de Lambert définit ainsi l'humeur: la disposition avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets. Il me semble que ceci conviendrait aussi bien au caractère; et que du moins il fallait préciser davantage, et dire : la disposition accidentelle est indépendante de la réflexion. Il est vrai que l'humeur peut durer, que cette disposition momentanée peut être renouvellée souvent, ou même habituellement, quand la volonté ne la réprime point dans l'occasion, et quand l'occasion se trouve fréquente. L'humeur devient donc enfin permanente; mais alors elle se confond avec le caractère, et le mot d'humeur n'est plus le mot propre; car cette habitude obtient de l'empire sur la pensée même : or le jugement que l'on porte des choses, et cette façon d'agir qui en résulte, et qui est personnelle, entrent dans l'idée principale que nous nous formons du caractère. L'humeur est seulement relative à la première impression des ob-

jets ; c'est une disposition aveugle en quelque sorte, et modifiée par des causes physiques particulières, par l'état présent des organes.

Mme de Lambert montre en plusieurs endroits beaucoup de prudence. « Si vous avez de la beauté, dit-elle à sa fille, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours. » Elle ne regarde point la soumission à la religion comme un préjugé ; mais elle dit que si enfin c'en était un, il faudrait ne s'en pas écarter, à cause du rang que ce préjugé tiendrait dans le monde. « C'est mal parler de traiter la religion de préjugé » *Avis d'une mère à sa fille*. « Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la religion établie ; ils savent que ce qui s'appelle préjugé tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter. » *Avis d'une mère à sa fille*.

« Toutes les passions sont éloquentes » Cela est incontestable. « La persuasion du cœur est au dessus de celle de l'esprit...... C'est à notre imagination et à notre cœur que la nature a remis la conduite de nos actions et de ses mouvemens. » Cela est encore vrai dans un sens. Mais voici ce qui ne l'est nullement. « Nous allons aussi surement à la vérité par la force et la chaleur des sentimens que par l'étendue et la justesse des raisonnemens. » Par la force et la chaleur des sentimens nous allons aussi sûrement, non pas à la vérité, non pas même à la conviction, mais seulement à la persuasion qui est souvent peu durable, et souvent erronée.

« Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. » Trois ou quatre exemples connus, c'est possible ; mais il n'en faut pas inférer que cent liaisons n'ayent pas été parfaites, et que tous les vrais amis se trouvent dans des circonstances qui attirent sur eux les yeux du public, ou des historiens. Le grand livre des anciennes destinées individuelles n'est ouvert qu'en peu d'endroits, la postérité en lit et relit quelques feuillets, le reste est pour jamais interdit à nos calculs. Savons nous si des pêcheurs Norwégiens, si des chasseurs d'Yzards dans les Pyrénées, si des laboureurs de la triste Pologne n'ont pas vécu

aussi fidèlement unis que tels ou tels hommes dont le hasard a voulu que l'antiquité répétât les noms au théâtre, ou qui sont nés dans ces pays modernes où l'on trouve, sur cent feux, deux poëtes et une presse ?

« On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent. Cela est rare et difficile ; mais c'est l'amitié qui a la plus de charmes. Il est sûr que de toutes les unions, c'est la plus délicieuse. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu, et plus de retènue. » Précisément parce que cette union exige plus de retenue, elle ne doit pas avoir plus de charmes, et être la plus délicieuse : une perpétuelle retenue se concilie mal avec l'union intime. Cette question eût été l'une des meilleures à proposer dans le tems où l'on aimait ces sortes de difficultés morales. (Quelquefois ce n'étaient que des jeux d'esprit qui dégénérèrent en abus, et dont il fut facile de rire : mais les cartes prévalurent, et ce nouvel usage échappa au ridicule ; le ridciule le trouva au-dessous de ses atteintes.) Celui qui aurait eu à répondre à Mme. de Lambert aurait objecté que si les vertus en général conviennent à l'amitié, si l'amitié parfaite les suppose, comme on l'a toujours observé, cela doit s'entendre des vertus mâles ; de l'élévation des sentimens, de la fidélité inviolable, de la sûreté du caractère, des vertus enfin qui rendent l'amitié constante, facile, heureuse, qui en favorisent l'entier abandon, la délicieuse sécurité ; mais non pas d'une vertu plus nécessaire que satisfaisante, d'une vertu contrainte qui ne connait que des empêchemens ou des combats, et qui loin d'être le dernier asile de l'indépendance de l'ame, pose des barrières naturellement importunes, vous force à vous défier de vous même, vous réduit à analiser ce que vous sentez, à ne vous livrer jamais, à n'avoir que des épanchemens discrets, et à vous redouter mutuellement. L'on n'aime guère ceux avec qui l'on a tant de peine à être content de soi-même. Il faudrait, ce me semble, que mon ami me rendît heureux, qu'il le voulût du moins, et qu'il fût pour moi tout ce qu'un ami peut être. Il n'y a rien de semblable entre un homme et une femme aimable, lorsqu'ils ne sont qu'amis ; et si la femme que nous sup-

posons n'est pas aimable, il lui manque trop de qualités pour qu'un homme susceptible d'une amitié parfaite soit exclusivement son ami. On voit que Mme de Lambert a prononcé un peu légérement ; c'est tout ce qu'il s'agissait de montrer ici ; mais l'on pourrait s'occuper d'avantage de cette question sans qu'elle devînt oiseuse ; il importe de ne point se tromper sur un bien si précieux, et qu'on ne rencontre pas tous les jours. Il est plus de femmes que d'hommes en état d'approfondir une matière qui demande quelque connaissance de certains secrets du cœur humain, et c'est à elles peut être qu'il appartiendrait d'en décider, sur-tout si l'on était dispensé de motiver publiquement son opinion.

L'exagération est poussée un peu loin dans le *Portrait de la Motte*. Remarquons, en général, que le soin qu'on prend pour exprimer une pensée, pour peindre un objet, peut animer trop fortement l'esprit, et l'égarer à notre insu. Malgré nous, souvent, quelque chose d'imaginaire embellit des images tracées avec soin, avec art; il y a dans le travail une impulsion qui doit entraîner au-delà du vrai la plume aussi bien que le pinceau. Tout portrait sera flatté, si l'on n'est retenu soit par la malignité, ou par quelque prévention particulière, soit par un désir constant de justice et d'exactitude.

En terminant les *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Mme de Lambert parle de *ceux qui liront ce petit écrit*. Cela pourrait faire dire qu'elle écrivait donc quelquefois pour le public ; mais vraisemblablement elle ajouta ce mot après une première impression faite sans son ordre. Si elle n'avait pas sincérement redouté l'affront d'être comptée parmi les auteurs, on ne verrait pas dans son style une certaine négligence tout-à-fait volontaire, et quelques expressions qui devaient paraître triviales de son tems comme du nôtre.

DE SEN**.

SCÈNES DE LA VIE DU GRAND MONDE ; par Miss EDGEWORTH. — *Émilie de Coulanges* ; roman traduit de l'anglais, par le traducteur d'*Ida*, du *Missionnaire* et de *Glorvina*. — Un vol. in-12. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — Chez *H. Nicolle*, libraire, rue de Seine, n° 12 ; *Renard*, libraire, rue de Caumartin, n° 12 ; *Galignani*, libraire, rue Vivienne, n° 17 ; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Miss EDGEWORTH poursuit avec succès le plan qu'elle s'est tracé. Le talent de cet auteur a ceci de remarquable, qu'une idée morale est la base de chacun des ouvrages sortis de cette plume féconde, et que les incidens ne sont imaginés que pour faire ressortir les traits distinctifs de chaque caractère. Miss Edgeworth a voulu peindre les dangereux effets de la susceptibilité. Elle a parfaitement senti qu'un défaut de l'esprit ne pouvait donner naissance à ces tableaux vigoureux qui donnent l'essor à toutes les passions. Le cadre dans lequel l'action de ce nouveau roman est renfermée, est fort peu étendu ; les ressorts sont très-simples ; les divers mouvemens qui agitent les personnages tirent leur origine, non pas des événemens, mais des nuances de leur caractère, et des impressions momentanées qu'ils reçoivent. On sent que d'après ce principe, tout l'ouvrage doit se composer de scènes d'intérieur, telles que la société intime en offre chaque jour ; c'est par-là que miss Edgeworth d'accord avec elle-même, répond à ce titre général *de scènes de la vie du grand monde* qu'elle a donné à la collection de ses romans.

La comtesse de Coulanges et sa fille Emilie, ont fui les proscriptions dont le comte a été l'une des victimes. Mais de tous les avantages que leur donnait en France le rang et la fortune, il ne leur reste plus que le souvenir. Au milieu de ses désastres, la comtesse a conservé le caractère de frivolité qu'elle doit à son éducation, et aux illusions qui ont entouré sa jeunesse. Uniquement oc-

cupée du soin de plaire et de briller, la comtesse regarde l'obligation de se retirer du monde comme le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme, et la tête toute remplie d'espérances et de projets chimériques, elle ne parle incessamment que de *l'hôtel de Coulanges*, *du château de Coulanges*, *etc.* Emilie, au contraire, douce, naïve, affectueuse, susceptible de tous les sentimens nobles et tendres, forme un contraste fort piquant avec l'orgueilleuse légèreté de sa mère. A leur arrivée à Londres, ces dames remettent les lettres de recommandation qu'elles ont obtenues pour plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouve une mistris Somers, femme opulente, généreuse, capable des plus grands sacrifices quand il s'agit de rendre service, mais douée d'une susceptibilité qui, malgré les intentions les plus nobles, fait le malheur d'elle-même, et de tout ce qui l'entoure. Mistris Somers accueille les deux étrangères et les force d'accepter un logement dans son hôtel; bientôt les plus grands bienfaits suivent ce premier service. La comtesse apprend par les papiers publics la faillite d'un banquier dépositaire des derniers débris qu'elle avait pu sauver dans le naufrage de sa fortune; le lendemain, elle trouve sur sa toilette une somme beaucoup plus considérable et un billet de la généreuse anglaise qui ne lui laisse pas la possibilité du refus; mistriss Somers est une créature angélique aux yeux de madame de Coulanges qui, superficielle et polie, ne se doute pas que sa bienfaitrice puisse attendre d'elle autre chose que les phrases bannales que dicte l'usage du monde et le respect des convenances. Mais il n'en est pas ainsi. Le tyrannique esprit de mistriss Somers, est tel que si elle oblige, elle redoute toujours de ne pas rencontrer assez de reconnaissance. La somme considérable que la comtesse se trouve forcée d'accepter était destinée à l'acquisition de deux tableaux du Guide, dont mistriss Somers désirait depuis long-temps d'orner son appartement. La politesse lui défend de faire connaître ce sacrifice, mais elle est blessée de ce qu'on ne le devine pas. Elle conclut aussitôt que l'ingratitude fait le fond du caractère de madame de Coulanges et de sa fille. La pauvre Emilie qui s'apperçoit seule du changement sur-

venu dans les manières de mistriss Somers, ramène cet esprit ombrageux, mais pour peu de tems; chaque jour fait naître de nouveaux sujets de mécontentemens. Si Emilie chante, mistriss Somers s'offense intérieurement de ce que la jeune française n'a pas choisi un air anglais. La conversation tombe-t-elle sur la littérature? l'étourdie comtesse de Coulanges ne manque pas de faire l'éloge de Racine aux dépens de Shakespeare et des autres poëtes Anglais. Pour le coup mistriss Somers n'y tient plus; seule avec Emilie, elle éclate en reproches, et montre une colère que celle-ci parvient encore à calmer. L'incompréhensible anglaise rendue à la raison avoue ses torts, et chaque aveu est presqu'immédiatement suivi d'un tort nouveau. Elle pousse la bizarrerie jusqu'à s'offenser de ce qu'Emilie ne parait pas assez sentir la magnanimité de ses aveux. Enfin, malgré ces fréquens repentirs, l'humeur de mistriss Somers devient si exigeante, que la comtesse ouvre les yeux, et prend le parti de se retirer. Une lettre fière et polie informe la susceptible anglaise de cette résolution qui s'effectue aussitôt. La comtesse qui n'a fait aucun usage des bienfaits de mistriss Somers, les lui renvoie avec sa lettre d'adieu, et quitte aussitôt l'hôtel. La misère et le travail devenaient le partage de la malheureuse Emilie, si une sage amie de mistriss Somers, lady Littleton, n'avait su apprécier les précieuses qualités de cette jeune personne. Lady Littleton découvre à force de recherches la retraite de la comtesse. Elle ménage une réconciliation avec mistriss Somers, qui n'avait pas attendu ce moment pour s'accuser de toute sa bizarrerie. Dans l'intervalle, la comtesse avait reçu d'heureuses nouvelles, elle pouvait revoir sa patrie et recouvrer ses biens, et comme il faut que tout roman finisse par un mariage, le hasard fait trouver dans le fils de mistriss Somers, un jeune Anglais qui a rendu en France un service signalé à madame de Coulanges, et qu'Emilie n'a pu connaître sans en conserver un tendre souvenir.

Tel est l'apperçu de cette nouvelle production. On sent que l'analyse d'un ouvrage de ce genre n'en peut donner qu'une idée très-imparfaite. Le mérite de celui-ci

réside dans le développement des caractères. Rien de plus aimable que la jeune Emilie. Les observations les plus justes ont servi à tracer la grâce frivole de la comtesse. Quant à mistriss Somers, peut-être pourrait-on reprocher à miss Edgeworth un peu d'exagération, malgré les belles qualités dont elle a orné ce caractère; il serait impossible à l'être le plus patient qui soit au monde, de vivre huit jours avec sa généreuse anglaise. Cependant elle a une amie depuis plus de trente ans. Comment se fait-il que cette liaison ne se rompe pas vingt fois chaque année! Malgré ce défaut, et peut-être par ce défaut, mistriss Somers intéresse, et la lecture du roman dont elle est l'ame et l'un des principaux acteurs, attache et doit procurer à cet ouvrage une place parmi les productions de ce genre que nous devons au talent de plusieurs dames auteurs, et qui ont fixé l'attention du public. Le style de cette traduction réunit toutes les qualités que le traducteur nous avait mis en droit d'exiger de lui par ses précédens travaux. G. M.

Progrès de l'esprit humain en France à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième.

ON répète sans cesse et à tout propos que le monde va dégénérant. C'est sur-tout chez les vieillards qu'on trouve établi cet antique préjugé qui se renouvelle à chaque génération. On ne saurait leur en faire un reproche : l'âge où l'on fut heureux est celui qui laisse les traces les plus longues dans la mémoire, tandis qu'on s'efforce d'oublier les calamités et les chagrins. Au printems de notre vie, lorsque nous ne savons encore rien de rien, lorsqu'une triste expérience ne nous a pas encore éclairés sur les illusions qui nous flattent, nous ne voyons autour de nous que des femmes fidèles, des amis dévoués, des débiteurs honnêtes et des marchands scrupuleux. Quand nous avons été trompés par notre maîtresse, trahis par notre ami, ruinés par des débiteurs de mauvaise foi, et volés par des marchands sans conscience, nous ouvrons des yeux étonnés à la vérité qui nous luit : mais notre amour-propre nous empêche d'avouer que nous avions porté un jugement téméraire; nous préférons nous en prendre à la

corruption qui fait des progrès si rapides qu'elle ne laisse pas le tems de mesurer sa marche. Plus on vit, plus on est à même de se désabuser, plus on regrette par conséquent les erreurs séduisantes de la jeunesse; et le prix qu'on y attache fait qu'on se persuade de plus en plus qu'elles n'étaient pas des erreurs.

Les vieillards d'aujourd'hui font l'éloge du tems passé. Ils imitent les vieillards qui les ont précédés, et qui eux-mêmes n'étaient en cela que des copies de leurs prédécesseurs. Les Romains du siècle des Césars vantaient ces beaux jours de la république où leurs ancêtres, satisfaits du nécessaire, ignoraient ce luxe insensé qui fait trouver l'indigence au milieu du superflu.

Præstabat castas humilis fortuna latinas
Quondam.......

Les contemporains de Périclès eussent voulu, à les entendre, se reporter aux tems héroïques de la Grèce. A cette dernière époque, on se retraçait de doux souvenirs de l'âge d'or, et il est probable que dans l'âge d'or on avait déjà des regrets.

Un habitant de Syrius ou de Saturne qui, sur ces plaintes, modifiées de mille manières, chercherait à se former une idée de notre globe, s'imaginerait que rien n'égale la foule des maux qui nous assiégent. Cependant je ne vois pas que nous soyons si malheureux, du moins comme hommes civilisés, car j'ai fort peu de notions sur les habitudes, les mœurs et les vertus des sauvages. Quant à nous qui vivons en société, dès que les ondes salutaires du Pactole nous ont fait sentir leur bénigne influence, et il est tant de moyens de puiser à ce fleuve bienfaiteur! nous n'avons plus que l'embarras de former des souhaits. Notre office et notre cuisine sont fournis de mets apportés des quatre coins de l'univers: si nous voulons voyager à Cythère, de jolies femmes nous épargnent la moitié du chemin: notre esprit, nos talens, nos grâces sont au niveau de nos richesses: nos maisons commodes et somptueuses étalent de toutes parts le marbre, l'or, l'ivoire et les bois les plus rares: des chars élégans et rapides nous évitent le désagrément de faire de nos jambes l'usage pour lequel la nature les a formées: l'exécution des chefs-d'œuvre de nos grands poëtes ou de nos grands musiciens nous délasse enfin des travaux pénibles d'une journée passée à nous regarder dans un miroir, à nous parfumer,

à fredonner une ariette nouvelle et à débiter des fadeurs à deux ou trois coquettes. Je doute que dans l'âge d'or on ait mené une vie plus agréable, et quoi qu'il en soit, un pareil destin ne semble pas fait véritablement pour jeter dans le désespoir.

Peut-être bien, après tout, avons-nous perdu la pratique de quelques-unes des vertus si communes parmi nos aïeux; on ne peut pas avoir tout à la fois; mais je puis certifier que nous ne les en aimons pas moins ces vertus : nous en avons conservé toutes les apparences que nous avons eu soin d'embellir de tous les charmes de la politesse et de l'urbanité. Les vices que nos ancêtres fuyaient à cause de leur laideur ont subi une pareille transformation : nous sommes parvenus à les rendre si aimables qu'ils rivalisent déjà heureusement avec les vertus, et qu'ils pourront même un jour l'emporter tout à fait sur elles. Il était dû à notre siècle de perfectionner ainsi la morale. Il ne faut pas désespérer qu'on ne réussisse également à ôter à de certains crimes cette faible teinte de hideux et de repoussant sous laquelle ils se montrent encore aux yeux prévenus.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable
Sait d'un objet affreux faire un objet aimable.

Boileau n'attribuait qu'à l'art le pouvoir de prêter, pour ainsi dire, une nouvelle forme aux objets. Quelques légers changemens opérés dans les principes de la morale, l'ont mise sur la même ligne. Boileau n'était pas à notre hauteur. Cela n'est pas surprenant : l'esprit a fait chez nous au moins autant de progrès que les mœurs, ce qui prouve non-seulement que nous ne dégénérons pas, mais que nous avançons au contraire rapidement vers la dernière perfection.

Il serait barbare à un éléphant de railler un ciron sur sa petitesse; il ne le serait pas moins à nous de blâmer les siècles qui nous ont précédés de ce qu'ils ne sont point parvenus au point élevé où nous sommes.

En effet, les grands hommes dont ils s'honorent n'ayant d'autres ressources, pour fortifier le génie qu'ils tenaient de la nature, que de consacrer leurs plus belles années à acquérir une instruction, souvent à peine digérée, quand ils commençaient à écrire, étaient obligés de forcer une mémoire, quelquefois ingrate, pour retenir les sages pré-

ceptes ou les belles pensées des auteurs leurs devanciers, et principalement les règles de l'art qu'ils avaient exercé. Aujourd'hui combien d'études pénibles épargnées, et partant, combien de tems gagné sur la vie, grâce aux précieuses découvertes et aux sublimes combinaisons de quelques hommes privilégiés ! La *Mégalantropogénésie* nous enseigne à faire des enfans plus spirituels que leurs pères; le *Vélocifere grammatical* nous apprend notre langue en moins de tems que les écoliers n'en mettaient autrefois à apprendre leur alphabet, et la *Mnémonique* nous grave ces belles choses dans l'esprit avec tant de facilité et de promptitude qu'il ne serait presque pas nécessaire de les avoir lues pour les retenir des siècles entiers si la vie de l'homme pouvait s'étendre jusques là.

Il est résulté de tout cela, que la génération présente jouit d'une très-grande *précocité* d'esprit, comparativement aux générations antérieures. Ce fait est incontestable. Les temples de Thalie et de Melpomène sont obstrués de jeunes débutans, qui, sans avoir jamais *paru sur aucun théâtre*, ne laissent pas de réunir la tenue, l'intelligence, la connaissance de la scène, la diction pure et harmonieuse de Lekain, de Larive et de Monvel. Des écoliers de cinquième emportent d'emblée des succès que n'obtinrent jamais, de leur vivant, les Corneille, les Racine et les Molière. Des musiciens imberbes qui, à peine, ont eu le loisir d'apprendre à solfier, éclipsent dans nos temples comme à l'Opéra, Haydn, Mozart, Gluck, Cimarosa et Grétry. Et c'est à une si brillante époque qu'on voudrait nous persuader que nous dégénérons !!!!

Nos succès, dans ces diffrens genres, sont heureusement au-dessus des atteintes du pyrrhonisme. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter le goût éclairé et infaillible du parterre, juge naturel, et sans appel, comme on sait, dans ces matières. Il faut entendre les applaudissemens convulsifs avec lesquels il accueille nos modernes chefs-d'œuvre, et les justes sifflets dont il accompagne quelquefois les platitudes de ce *grotesque* Molière et de cet *ennuyeux* Regnard; vieux auteurs qu'on finira par reléguer à l'Odéon, pour achever d'endormir les habitans du faubourg Saint-Germain à qui la promenade du luxembourg ne suffirait pas. Eh bien ! ce judicieux parterre dont on ne saurait assez admirer le goût et le discernement, de qui se compose-t-il ? d'élèves des lycées, de clercs d'avoués ou de notaires, de garçons marchands, d'étudians en droit

et en médecine, c'est-à-dire de jeunes gens entre leur troisième et leur quatrième lustre. L'histoire nous cite plusieurs époques appelées *siècles des grands hommes*, pour avoir été illustrées par de grands poëtes, de bons orateurs, de célèbres philosophes ou d'utiles savans : l'époque actuelle mérite à tous ces titres d'être immortalisée sous la glorieuse dénomination de *siècle des grands enfans*.

Le pédagogue La Bruyère qui a aussi vanté le tems passé trouvait déplacé que les femmes s'en prissent aux hommes de ce qu'elles n'étaient point savantes. « Par » quelles lois, ajoute-t-il, par quels rescrits leur a-t-on « défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles » ont lu et d'en rendre compte ou dans leur conversation » ou par leurs ouvrages? » Un assez grand nombre a déjà suivi ce conseil. Les femmes auteurs nous pleuvent de tous côtés. Celles qui, modestes et timides n'ont point encore imité ces viragos, auraient mauvaise grâce maintenant à renouveler ces plaintes, car outre qu'elles ont autant de facilité que nous à lire les auteurs et à en faire leur profit, il ne manque pas, dieu merci, de livres scientifiques rédigés pour elles. De galans écrivains se sont empressés de dépouiller le rosier de toutes les épines qui pouvaient blesser leurs charmantes élèves. Le beau sexe trouvera des trésors abondans d'instruction dans la *Réthorique des jeunes demoiselles*, dans l'*Arithmétique* composée pour elles, et dans plusieurs *grammaires en vaudevilles* à leur usage. On leur a fait des traités *d'histoire*, de *mythologie*, etc., etc., etc. Un de nos jeunes favoris du Parnasse, a fait parler à Erato le langage d'Uranie, et a débité à la fois et sur le même ton à sa maîtresse, de doucereux madrigaux, et des leçons de physique. Pour ma part, j'ai formé le projet de mettre à la portée des jeunes personnes, Venette et Tissot. Ces deux ouvrages pour lesquels je me propose d'employer ces vers

Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds,

délasseront agréablement mes aimables lectrices. Ils contribueront beaucoup à leur ouvrir l'entendement, et les connaissances qu'elles y puiseront en s'amusant, leur seront d'un grand secours dans plusieurs circonstances que les vicissitudes des événemens peuvent amener.

Les Muses dont la pudeur autrefois si farouche, devient un peu plus sociable, répandent leurs faveurs jusques sur les artisans : mon cordonnier fait des tragédies, son perru-

quier peint la miniature, et le coeffeur de ma femme est devenu l'émule des Phidias, des Michel-Ange, des Goujon et des Cartellier.

Allons plus loin, et tournons nos regards vers les hautes sciences; nous serons plus étonnés encore.

Il n'est presque personne entre nous qui ne se rappelle l'enthousiasme qu'excita dans la nouveauté, l'audace des premiers aéronautes. La poésie elle-même ne trouvait pas de termes assez exagérés pour exprimer sa surprise; mais les choses les plus extraordinaires cessent à la longue d'étonner en se répétant. Les polissons de nos écoles savent construire un ballon aussi bien que Pilastre de Rozier et Montgolfier. L'art devenant à la portée de tout le monde, il fallait trouver quelqu'un qui se chargeât de lui faire faire un nouveau pas qui relevât sa dignité. Un habitant des bords du Danube se présenta, disant ce fameux MOI de Médée pour réparer la brèche faite à l'honneur de l'Aérostonomie. Il est venu à Paris, cette ville le rendez-vous des savans et des charlatans de l'Europe, annoncer QU'IL VOLERAIT. Il a volé en effet; cent mille personnes peuvent l'attester.

Tandis que l'horloger allemand entreprenait à ses risques et périls, de rivaliser avec l'allouette et l'hirondelle, un meunier des Vosges s'élevait plus haut encore, mais seulement par la pensée et sans que ses pieds quittassent le sol autrement que pour le transporter à son moulin. N'ayant pour tout secours que la patience et la contemplation, il construisait un petit univers mécanique et portatif, qui a sur le nôtre cet avantage immense que les brouillards et les autres intempéries des saisons y sont inconnus. Les astronomes remarquent que le meunier n'est pas tout à fait d'accord avec Newton; aussi n'a-t-il jamais lu les ouvrages du célèbre Anglais, attendu qu'il ne sait pas lire.

Ma mémoire me rappelle un certain Anick ou Hanick, berger Danois, qui fit par désœuvrement une mappemonde céleste, sur laquelle il avait figuré les étoiles avec de petits clous. Cette mappemonde fut admirée par l'Académie des Sciences de Copenhague où elle fut présentée, et Hanick fut nommé à la première place vacante à cette Académie. Il y a sans doute une distance infinie entre représenter le ciel et le faire mouvoir; aussi j'aime à penser que la première classe de l'Institut s'empressera de décerner à notre meunier des Vosges les honneurs du premier fauteuil qui restera sans occupant.

Pour terminer enfin par le fait le plus important et le plus décisif à l'avantage de notre siècle ; si l'histoire jusqu'à ce jour nous cite les noms des Socrate, des Cicéron, des Confutzée ou Confucius, des Galillée, des Newton, des Bayle, des Rousseau, des Francklin et de cent autres philosophes non moins célèbres de toutes les nations et de tous les âges de la société, elle n'en nomme aucun qui soit comparable aux dignes et respectables philosophes Puységur et Faria.

VARIÉTÉS.

Extrait de la Lettre d'une fille à sa mère sur la littérature et les spectacles (*).

. . . .

Vous pensez bien qu'en arrivant à Paris, mon premier soin fut de prendre une loge aux Français ; mais dînant tous les jours à six heures avec trente personnes, soit chez moi, soit ailleurs, je n'ai jamais pu arriver au spectacle avant le troisième acte ; ainsi je n'ai jamais vu un de nos chefs-d'œuvre tout entier, je ne pourrais vous dire si nos grands acteurs saisissent la totalité d'un rôle ; et pour les pièces nouvelles, il m'a fallu les juger, tant bien que mal, à la lecture. Je n'ai point eu le courage d'examiner les partitions des opéras nouveaux, ce que j'en avais entendu ne m'inspirant point le désir d'en entendre davantage. J'ai suivi assez exactement le théâtre Feydeau ; mais bien souvent la pièce nouvelle que je voyais me faisait regretter tel ouvrage de Grétry ou de Monsigny, déjà joué quand j'ar-

(*) Cette lettre qui contient une revue des principaux romans publiés en 1813, et des ouvrages dramatiques qui ont eu le plus de succès, se trouve à la fin de l'*Almanach des Dames pour l'an* 1814. — Nous ne donnons ici qu'une partie de cette lettre.

L'*Almanach des Dames* est un recueil très-bien fait de poésies de tout genre, de morceaux de critique morale et littéraire. Il est de plus orné d'un grand nombre de gravures d'après nos meilleurs tableaux, et de portraits des dames célèbres. — Il mérite d'être distingué de la foule des Almanachs qui paraissent à cette époque. (Voyez le dernier n° du *Mercure*, article *Annonces*.)

rivais. Reste donc les Bouffons, qui commencent tard, et les exercices du Conservatoire ; encore est-il du bon ton d'arriver, la symphonie exécutée ; et l'on m'a assuré que c'était là ce qu'il y avait de mieux dans ces concerts, ce que je crois sans peine. Jugez, maman, si je suis bien en état de vous éclairer sur l'état de nos spectacles. Je n'ai pas été plus heureuse en fait de lectures : après le spectacle, on va en société, ou on ramène de la société chez soi. On veille jusqu'à deux heures ; on se lève tard. Je n'ai point voulu perdre l'habitude de veiller à ma maison : vient le chapitre des couturières, des modistes, un déjeûner qui, ayant remplacé le souper, tient beaucoup de tems, et amène tous les jours des convives ; puis les promenades, les emplettes, un cabinet, un monument, un établissement public à visiter ; puis la toilette ; et toujours à recommencer. Je ne puis donc lire qu'en me faisant coiffer, ou quand je suis au bain. Et le moyen, maman, d'entreprendre une lecture sérieuse et de longue haleine ! Je rougis de vous l'avouer ; mais toutes mes lectures se sont bornées à quelques romans, à quelques poëmes nouveaux ; et comme vous m'avez rendue difficile, je n'ai à vous rendre compte que d'un bien petit nombre d'ouvrages.

Je commencerai par vous parler de *Mademoiselle de la Fayette*. Ce nouveau roman de Mme de Genlis était impatiemment attendu ; et si vous vous rappelez quelle admiration je porte au talent de cette femme célèbre ; si vous vous rappelez mon chagrin en lisant tant de productions indignes de sa plume, vous croirez facilement que ma toilette fut beaucoup plus longue que de coutume, le jour où mon libraire m'envoya ce roman. Ce fut avec un bien vif plaisir que j'y reconnus ce charme que Mme de Genlis sait répandre, mieux que toute autre, dans tout ce qu'elle écrit. Cependant, vous le dirai-je, maman ? j'ai été bien étonnée d'entendre mettre ce roman au-dessus de tout ce que Mme de Genlis avait fait dans ce genre. *Mademoiselle de la Fayette* est un très-joli roman ; il y a des détails ravissans, des scènes charmantes ; peut-être Mme de Genlis n'a-t-elle jamais surmonté de difficulté plus grande qu'en mettant en scène Louis XIII avec sa physionomie *historique*, en lui donnant toutefois un caractère noble et quelquefois intéressant ; mais qu'il y a loin pourtant de *Mademoiselle de la Fayette* à *Madame de la Vallière*, à *Madame de Maintenon*, et sur-tout à cette inimitable *Mademoiselle de Clermont*, chef-d'œuvre du genre et de son auteur ! Et

puis, maman, n'est-ce pas un grand défaut que d'avoir rejeté tout l'intérêt dans deux épisodes qui tiennent la grande moitié de l'ouvrage ? Sûrement ces deux épisodes sont charmans ; ce défaut n'en est pas moins sensible. Bien des gens préfèrent l'histoire de Mme de Brégy, moi, je tiens pour l'histoire de Mme de Beaumont. Je la trouve plus naturelle ; et la pelotte de soie est la plus jolie chose du monde. Enfin, maman, je n'ai point retrouvé, dans cet ouvrage, l'élégance, la noblesse, la grâce, la facilité du style de Mme de Genlis. Il y a des phrases contournées, obscures, des répétitions, des lieux communs, et l'on voit que l'auteur s'était trop long-tems écartée de la bonne route, route qui lui avait été si long-tems familière.

Avant de vous confier une nouvelle passion dont je me suis éprise pour un auteur qui n'est connu en France que depuis un an, je vais vous parler de notre bonne amie miss Edgeworth. Oui, vous avez raison, maman, cette célèbre Anglaise est la Genlis de sa patrie, quoiqu'elle ait moins d'élégance. Mais elle pense plus profondément, elle peint plus fortement, et son talent me paraît plus *masculin* ; car il est éminemment dramatique. Ah, que vous aurez de plaisir, chère maman, à lire ses *Scènes de la vie du grand Monde !* que son *Homme sans Caractère* est vrai ! que sa *Femme susceptible* est bien peinte ! comme nous connaissons tous ces gens-là ! Lisez donc, maman, lisez *Vivian*, lisez *Emilie de Coulanges*, et pardonnez-moi de lire des romans qui mettent si bien la morale en action, qui vous aident tant dans l'étude du cœur humain. *Vivian* m'avait d'abord enchantée ; je reconnaissais ce bon M. de.... qui rend si malheureux tout ce qui l'entoure, quoiqu'il soit si bon père, si bon mari, si bon fils, si bon ami. Je reconnaissais cet homme si faible et si entêté, se laissant mener par le premier venu, et n'écoutant jamais ni sa femme, ni sa mère, ni son meilleur ami. Je reconnaissais cet homme si probe, si délicat, dont les principes sont si sévères, et dont la jeunesse fut si orageuse. Toutefois, maman, *Vivian* n'est rien auprès d'*Émilie de Courlanges* ; et certainement miss Edgeworth connaît ma tante ; je pourrais presque dire qu'elle me connaît aussi ; car vous m'avez cent fois dit que j'annonçais le même caractère que votre excellente sœur : ce qui, pour le dire en passant, est sûrement la cause de l'extrême prédilection qu'elle me montre ; mais ce caractère malheureux que ma tante rachète aussi par toutes les vertus qui embellissent mistriss Somers ; ce caractère, dis-je, n'a

pas eu le tems de se développer en moi. Adorée de ma famille, de mon mari, ne vivant que pour eux, comment serais-je susceptible ? Et je suis encore trop jeune pour avoir obligé des ingrats. Je ne connais qu'à-peine le bonheur de rendre service. D'aileurs, maman, je vous l'avouerai, ma tante et sa copie me paraissent si aimables, que je prendrais volontiers mon parti de leur ressembler ; et puisqu'il n'est point donné à une pauvre créature humaine d'être sans défauts, encore vaut-il mieux avoir ceux qui tiennent à une excessive sensibilité, à une grande bonté de cœur. J'ai bien idée, chère maman, que vous me flattez en m'assurant que je ressemble à ma tante, qui nous aime tant, et qui souvent a fait couler nos larmes. Mais que je vous présente enfin ma nouvelle connaissance, ou je me trompe fort, ou vous l'accueillerez très-favorablement.

Avez-vous jamais ouï parler de Miss Owenson, maman ? Je n'ose vous dire que celle-ci est la Staël de l'Angleterre. Je me rappelle trop bien avec quelle humeur vous me voyiez dévorer *Delphine* et *Corine*, la première année de mon mariage ; comme vous cherchiez à me prémunir contre ces sentimens faux, exagérés, condamnables ; comme en admirant avec moi tant de belles pages, vous me laissiez remarquer les nombreuses taches qui déparent ce style si brillant, si séduisant ! Cependant, maman, vous aimerez, vous admirerez miss Ovenson ; vous lui trouverez toutes les qualités de Mme de Staël, et vous ne serez point choquée par les mêmes défauts ; vous serez seulement peut-être un peu surprise de voir que ces romans, où l'amour est si bien peint, où tous les sentimens du cœur sont si finement analysés, soient l'ouvrage d'une demoiselle ; et apparemment cela tient à la manière dont les Anglaises sont élevées. Ceci passé, maman, les ouvrages de miss Owenson vous feront le plus grand plaisir ; vous verrez que son imagination est peut-être plus brillante encore que celle de Mme de Staëel, sans être aussi déréglée. Vous verrez que son style est tout aussi animé, et beaucoup plus naturel ; et vous verrez que si elle a peint l'amour passionné, elle n'a peint pourtant que l'amour honnête, et tel qu'il peut exister entre deux êtres profondément sensibles. Enfin, vous serez frappée de la prodigieuse érudition que supposent ces ouvrages, publiés par une aussi jeune personne ; et peut-être pardonnerez-vous à celle qui sait tant de choses, de connaître trop bien la marche des passions.

Trois romans de miss Owenson ont été traduits depuis

un an : *Ida l'Athénienne* ou *la Femme*, *le Missionnaire*, et *Glorwina* ou *la jeune Irlandaise*. Je ne vous dirai rien de ce dernier qui est sa première production, et qui, par conséquent, est la plus faible, quoiqu'elle annonce pourtant le rare talent qui devait se développer dans son auteur. Mais *Ida*, et sur-tout *le Missionnaire*, sont certainement des ouvrages de première ligne dans leur genre. D'abord, maman, rien n'est si neuf que les conceptions de miss Owenson. Mettre en scène une Athénienne du dix-huitième siècle, et lui prêter toutes les grâces d'une Aspasie sans blesser la vraisemblance, cela est très-extraordinaire, très-original ; cela paraît presqu'impossible, et pourtant jamais difficulté ne fut mieux surmontée. Eh bien, l'idée du *Missionnaire* est plus neuve encore. C'est le Missionnaire lui-même, un moine, un prêtre, qui est le héros du roman, et ce héros est charmant, séduisant, passionné, homme enfin ; il a toutes les passions, toutes les faiblesses attachées à l'humanité, et il conserve parfaitement la dignité de son caractère ; et cet homme de Dieu, brûlant d'amour pour une prêtresse de Brama, ne prête pas un instant au ridicule. Pour cette bramine, cette charmante Luxima, son caractère est un chef-d'œuvre d'originalité et de vérité. Je vous en prie, maman, faites connaissance avec ma chère miss Owenson, et dites-moi bien que vous partagez mon enthousiasme.

Je ne sais trop si je dois vous parler des poëmes que j'ai parcourus. Les poètes italiens m'ont trop gâtée, et le Virgile français n'est plus. D'ailleurs il n'a paru, dans toute l'année, qu'un seul ouvrage de longue haleine, *Amadis de Gaule* : et, comme vous m'avez habituée à lire les préfaces, je n'ai pas osé aller plus loin. J'ai bien vu qu'il ne s'agissait que de passer quelques chants ; mais, quoique votre élève doive être la moins curieuse de toutes les filles d'Ève, je n'ai pas osé m'exposer à la tentation.

Venons donc aux spectacles, ma chère maman ; et ici ma tâche sera moins longue encore, car les bons auteurs sont rares, et les acteurs assez paresseux. Ce n'est pourtant pas à ceux du théâtre de Feydeau que j'adresse ce reproche ; car depuis la retraite d'Elléviou, retraite bien prématurée pour le public, et qui a mis en deuil tous les amateurs, les nouveautés se sont succédées à ce théâtre avec une rapidité prodigieuse. Il faut convenir que le public a payé d'indulgence les efforts que cette société a faits pour le rappeler ou le retenir ; car, dans ce grand nombre de pièces

dont aucune n'est tombée, trois seulement ont obtenu un succès réel et mérité : *le Mari de circonstance*, charmante comédie, brillante d'esprit, à laquelle il n'a manqué qu'un musicien et qu'un Ellevion, pour se placer auprès de *Maison à vendre* et du *Prisonnier*; *les Deux Jaloux*, dont le succès m'a rendue bien glorieuse, puisque la musique est d'une femme, et dans cette musique, maman, il y a des morceaux ravissans; enfin *le Nouveau Seigneur*, très-jolie pièce, musique charmante de l'aimable auteur du *Calife*, et pièce jouée on ne peut mieux.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Vous allez trouver bien extraordinaire, chère maman, que je n'aie pas commencé par vous parler du grand Opéra; mais en fait de théâtres lyriques, ce n'est pas celui-ci que j'aime le mieux; tant s'en faut. D'ailleurs j'ai été si peu satisfaite des nouveautés, et, à la remise d'*Armide* près, je suis si souvent mécontente de la manière dont on éxécute les anciens opéras, que je ne vais à ce théâtre que bien rarement. *La Jérusalem* est un opéra très-long, très-froid, très-ennuyeux, dont la musique, très-sage et très-bien écrite, suivant les professeurs, n'a aucune couleur et ne présente pas un morceau remarquable. *La Médée* de MM. Milcent et Fontenelle présente les mêmes qualités et les mêmes défauts. *Le Laboureur chinois* m'a donné tant d'humeur, et cette belle musique d'Hydn est si défigurée, que j'aime cent fois mieux la dire à mon piano; et, pour *les Abencerrages*, il faut que je vous le dise, maman, cette musique est beaucoup trop belle pour moi. Il y a peut-être là-dedans beaucoup de science et beaucoup de mérite, mais je suis sûre qu'il y a fort peu de chant; et, même à l'Opéra, je voudrais que l'on chantât d'abord. Je ne vous dis rien du poëme, qui est bien loin de celui de *la Vestale*.

Pendant que j'en suis sur la musique, j'ai bien envie de vous dire deux mots des Bouffons et des concerts. On se loue beaucoup de la direction de M. Paër; il est certain que jamais ce théâtre n'a donné tant de nouveautés, sans compter qu'on ne trouverait peut-être dans aucun théâtre d'Italie trois premières chanteuses comme mesdames Barilli, Festa et Sessi. Cette dernière est une nouvelle arrivée, qui s'était d'abord fait entendre dans des concerts. On ne peut lui refuser de grands moyens et beaucoup de chaleur. Toutefois je ne saurais m'accoutumer à ce phy-

sique de héros, et je trouve son talent très-inégal. Elle a une étendue de voix prodigieuse, dont elle fait alternativement les choses du monde les plus admirables et les plus ridicules; et, pour les nouveautés, excepté le *Ser Marc-Antonio*, je n'ai eu qu'a gémir et à me sauver dès le premier acte du *Don Juan*. De très-beaux concerts donnés sur ce théâtre, ont attiré la foule, et je n'en ai pas manqué un. Ne croyez pas pourtant que j'y aie cherché le chant. Non, en vérité, et ces dames ne sont pas heureuses dans le choix de leurs morceaux. Mais comment ne pas courir pour entendre Duport? De prétendus connaisseurs m'ont assuré qu'il jouait de la musique antique, et que son jeu n'était pas à la mode. A la bonne heure, cela se peut. Ce que je sais, c'est que cette musique et cette manière sont de mon goût; et sûrement cette préférence que je donne à l'ancienne école sur la nouvelle, tient à l'excellence des études que vous m'avez fait faire en musique comme en tout. C'est sûrement aussi l'habitude de n'exécuter que de bonne musique sous vos yeux d'abord, élève chérie de Richer, et ensuite sous ceux du meilleur maître de Paris, qui me fait sortir si souvent mécontente des exercices du Consesvatoire. Je conviendrai que cette école rend de très-grand services, qu'elle a produit beaucoup de bons instrumentistes et peut-être de très-savans harmonistes; toujours m'est-il démontré qu'il ne sortira de cette école, ni un Grétry, ni un chanteur dramatique, et il ne m'est pas possible de tolérer la manière italienne au grand Opéra. Cet état de la musique m'atriste beaucoup, chère maman; je ne veux pas vous dire tout ce que j'en pense, et j'aime mieux vous faire ma petite revue des Français.

Je ne puis vous vanter de *Tippo Saëb* que le style ; ce style est vraiment remarquable, et cette pièce est beaucoup mieux écrite qu'il n'appartenait même à l'auteur de *la Vestale*........

Le *Ninus* de M. Briffaut annonce une tête tragique, quoique son style n'approche pas de celui de M. de Jouy. Aussi le succès de cet ouvrage est-il un des plus éclatans qu'on ait obtenu depuis long-tems sur la scène française, et la malveillance seule a pu le contester.

Je vous envoie, chère maman, *la Suite d'un Bal masqué*. Ce joli ouvrage qu'il faudrait voir sur-tout, quoiqu'il soit très-bon à lire, est d'une femme, oui, d'une femme, je vous l'assure, et vous verrez si tout son sexe ne doit pas s'énorgueillir de son succès. On dit, de plus,

que cette femme est aussi bonne, aussi simple qu'elle est aimable et spirituelle, et que sa modestie ajoute beaucoup à son talent. Vous, ma chère maman, qui m'avez si souvent représenté combien il en coûtait à une femme pour obtenir la réputation d'une femme d'esprit, seriez-vous bien fâchée que je fusse l'auteur de *la suite d'un Bal masquée?* . . . .

. . . .

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau.* — Première représentation de *Constance et Théodore*, ou *la Prisionnière*, opéra en deux actes, paroles de M....., musique de M. Kreutzer.

Un ministre en crédit auprès de l'Empereur à Vienne, irrité du refus de la comtesse Constance de Saldini, jeune veuve à laquelle il avait offert la main de son fils, dénonce le comte Urbain, son oncle, comme conspirateur, et les fait enfermer tous deux dans une prison d'État; la captivité de la comtesse donne de nouvelles forces à l'amour que lui a inspiré un jeune officier nommé Théodore qu'elle a vu à Vienne, et qui partage ses sentimens. Ce Théodore se trouve le fils du gouverneur de la forteresse où est renfermée Constance; il cherche, comme on peut bien le croire, à adoucir la rigueur de son sort, et profitant de l'absence momentanée de son père, il s'introduit dans la prison de son amante sous le déguisement d'un guichetier subalterne, et se fait connaître. Retour du Gouverneur, grand amateur de musique, qui attend le soir même une cantatrice italienne qu'il n'a jamais vue. Théodore songe à profiter de la circonstance pour rendre la liberté à son amante; comme le Gouverneur n'a vu sa prisonnière que dans l'obscurité, il conçoit le projet de la faire passer pour la cantatrice italienne, qui feindra une indisposition, et qu'il se chargera de ramener chez elle. Mais nouvel embarras; le Gouverneur veut que Constance partage le plaisir que lui causera la belle voix de la cantatrice, et on ne la trouve plus en prison. Enfin survient un officier supérieur chargé de dépêches pour la comtesse, et qui n'est autre que son oncle, dont on a reconnu l'innocence, et qui apporte une lettre de l'Empereur, par laquelle ce monarque accorde un régiment à l'époux futur de Constance. Théodore devient donc colonel et obtient la main de sa maîtresse. La pièce a eu peu de succès; on l'attribue à l'un

des auteurs les plus marquans de ce théâtre. La musique a été applaudie dans l'ouverture, dans une romance de la comtesse, dans un air villageois chanté par Moreau, et sur-tout dans l'entr'acte, morceau d'un effet très-agréable; mais elle n'a pu soutenir le poëme.

Théâtre de l'Impératrice. — Dernière représentation de Mme Grassini dans l'opéra des *Horaces et des Curiaces*.

Cette représentation avait attiré plus de monde que les deux précédentes, quoique la salle ne fût pas à beaucoup près remplie. On ne méconnaît point le beau talent de Mme Grassini; mais on l'attend dans des rôles plus importans que celui d'Oratio, et la pièce d'ailleurs est usée. Je ferai quelques observations sur la musique.

L'ouverture (envisagée comme une symphonie indispensable de la pièce), est charmante, pleine de graces et de mélodie; mais comme je l'ai déjà remarqué, elle n'a aucune espèce d'analogie avec le sujet. Les deux morceaux les plus expressifs sont le premier cœur *Odi, o ciel*, et l'admirable final du deuxième acte, qui produit toujours le plus grand effet. Les marches sont brillantes, et contrastent heureusement avec la couleur dominante de l'ouvrage. Le trio *O dolce e caro istante* est d'une mélodie charmante; mais l'air délicieux de Curizaio *Quelle pupille tenere* me paraît encore au-dessus. Quant aux airs d'Orazio, ils n'ont pas le style énergique, mâle et même un peu sauvage qu'on aimerait à y trouver, et que Gluck leur aurait si bien donné. Le chant du morceau *Se alla patria*, etc., est mélodieux; mais a-t-il le caractère convenable? Les roulades sont entièrement déplacées dans l'air *Frenar vorrei le lacrime*, et dans l'air de Curiazio au deuxième acte *A versar l'amato sangue*.. Les situations touchantes et dramatiques ne les comportent point; mais les compositeurs italiens modernes les employent partout, défaut qu'on ne trouve point dans nos chefs-d'œuvre lyri-dramatiques. Il y a des endroits très-expressifs dans le duo d'Orazio et de Curiazio *Se torni vincitor*, particulièrement dans les udieux. Les chœurs des scènes troisième et quatrième du deuxième acte sont remplis de chaleur et d'énergie; l'air de Sabina *Un raggio sereno* est agréable et mélodieux.

Quant au troisième acte, il est absolument indigne des deux premiers, et s'il ne comportait pas autant de variété et de chant, il eût été susceptible d'un genre de beauté

qu'on n'y trouve point. La douleur et le désespoir d'Orazia, ses imprécations contre son frère, l'indignation de celui-ci, auraient pu être exprimés par un récitatif obligé rempli de chaleur et d'énergie ; c'est-là qu'un usage heureux de l'harmonie et des effets d'orchestre eut produit le plus grand effet. Gluck, Piccini et Sacchini auraient tracé des images sublimes ; que Cimarosa est loin d'un pareil genre de beautés ! L'accompagnement du duo *Svenami ormai, crudele,* conviendrait beaucoup mieux à un opéra comique qu'à un opéra séria, et quand on se pénètre de l'expression que demandaient les paroles, on peut appliquer à Cimarosa ce qu'Horace disait d'Homère :

Indignor quandòque bonus dormitat Homerus.

Les musiciens ont donc, ainsi que les poëtes, des momens de sommeil.

J'entends déjà bien des gens, à la lecture de cet article, crier au blasphême ; mais je ne crains point le jugement de ceux qui examinent les choses avec impartialité et sans prévention. Il est au reste nécessaire, pour apprécier mon opinion, d'avoir le poëme sous les yeux ; c'est de cette seule manière qu'on peut juger si la musique a l'expression convenable. MARTINE.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE. — Dans sa séance du 19 de ce mois, la classe d'histoire et de littérature a nommé correspondant :

1° M. de Choiseuil d'Aillecourt, auditeur au conseil-d'état, sous-préfet à Morlaix, auteur d'un mémoire qui a partagé le prix sur l'influence des Croisades ;

2° M. Simonde Sismondi, professeur de philosophie à Genève, auteur d'une Histoire des Républiques italiennes au moyen âge ;

3° M. de Baillou de l'académie de Florence, section *del Cimento*.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

LA Société d'encouragement pour l'industrie nationale a tenu, le 6 octobre, avec la solennité accoutumée, sa séance générale pour la distribution des prix. Un grand nombre de nouveaux produits d'industrie, exposés dans les salles, ont contribué à embellir cette séance. Divers ouvrages en plaqué d'or et d'argent, de la manufac-

ture de MM. Levrat et Papinaud, rue Popincourt, n° 66, flattaient la vue par l'élégance des formes, la richesse des ornemens et l'éclat du poli. Un portrait de S. M. l'Empereur, en velours chiné, exécuté par M. Grégoire, manufacturier, rue de Charonne, et une table des couleurs, à l'usage des minéralogistes, des peintres, des fabricans d'étoffes, etc., inventée par le même artiste; des moulins à blé portatifs, des moulins à blutoir de M. Charles Albert, rue du faubourg Saint-Denis, n° 67; des étoffes pour meubles imitant le point de tapisserie des Gobelins, et provenant de la manufacture de MM. Monterrad, Daguillon et Méhier, de Lyon; des basins et des percales, grande largeur, fabriqués par M. Vigneron, rue du faubourg Poissonnière, n° 17; une pendule-veilleuse, de grande dimension, exécutée par M. Griebel, horloger breveté, rue Vivienne, n° 13; des lampes dites à semi-paraboles mobiles, de l'invention de M. Chopin, rue Saint-Denis, n° 257, etc., etc., attiraient tour à tour l'attention et l'intérêt des sociétaires.

La Société n'a distribué, dans cette séance, qu'un seul prix, celui qu'elle avait proposé pour la multiplication du noyer, et une médaille d'encouragement pour le même objet. L'un a été adjugé à M. Penières, ancien membre du Corps-Législatif, demeurant à Auriac (Corrèze), et l'autre a été décerné à M. Pomiés, maire de la ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). Elle a suspendu son jugement sur un autre prix d'une haute importance, celui qui avait pour objet de fabriquer du minium pur avec les plombs impurs de nos mines. Le problême paraît résolu; mais la Société, qui n'accorde son suffrage qu'avec une entière certitude, a cru devoir soumettre encore à de nouvelles expériences en grand les procédés des concurrens qui prétendent à ce prix. Ces concurrens sont MM. Pécard, manufacturiers à Tours, et Da Olmi, professeur d'histoire naturelle au lycée de Sorrèze, département du Tarn. Ces expériences, que la Société fait à ses frais, sont longues, pénibles et coûteuses; elles font infiniment d'honneur aux savans qui s'y livrent par zèle, et rendent ainsi d'éminens services aux arts.

La Société d'Encouragement a reçu peu de Mémoires sur les autres sujets de prix qu'elle avait mis au concours pour cette année; elle en a témoigné sa surprise et ses regrets par l'organe de M. Costaz, son secrétaire. Ce mécompte a dû l'affliger, mais il n'a pu refroidir son zèle; elle vient de proposer encore quatre nouveaux prix, savoir: un de 2000 fr. pour le meilleur procédé de salaison des viandes; un de 3000 fr. pour la conservation des viandes sans sel; un de 2000 fr. pour la fabrication de la colle de poisson; un de 600 fr. pour la fabri-

cation de tuyaux sans couture, en fil de chanvre ou en toute autre matière. Les deux premiers doivent être décernés en 1817, et les deux autres en 1815.

Voici la note des prix remis au concours pour 1814 :

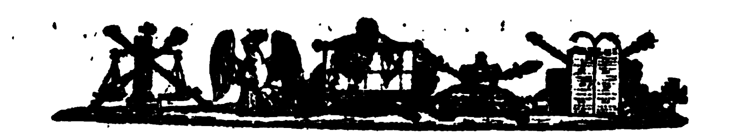
Prix de 1500 fr. pour le cardage et la filature, par mécanique, des déchets de soie ; de 2000 fr. pour la filature, par mécanique, de la laine peignée pour chaîne et pour trame, à toute grosseur de fil ; de 1000 fr. pour la fabrication de vases de métal revêtus d'émail ; de 1000 fr. pour le feûtrage sans emploi de sels mercuriels ; de 2000 fr. pour la purification du miel ; de 1200 pour la culture comparée des plantes oléagineuses.

Le prix de 3000 fr. pour la fabrication, en fonte de fer, d'ouvrages de petite dimension, a été remis à l'année 1815.

Le prix pour une machine à extraire la tourbe sous l'eau a été retiré du concours ; le concours pour la fabrication du minium a été fermé.

Aux prix dont les sujets viennent d'être énoncés, il faut en ajouter quatre antérieurement proposés, savoir : Pour 1814, un de 6000 fr. pour la fabrication des fils de fer et d'acier propres à faire les aiguilles à coudre et les cardes à coton et à laine ; un de 1500 fr. pour la conservation des étoffes de laine ; un de 1200 fr. pour un moyen d'extirper les joncs dans les marais desséchés ; et pour 1815 un prix de 1500 fr. pour la culture des plantes qui fournissent la potasse.

On peut se procurer gratuitement les programmes de ces prix dans le local de la Société, rue du Bac, n° 34.



POLITIQUE.

Un bâtiment américain, arrivé de Boston en vingt jours, a apporté à Bordeaux les nouvelles suivantes, publiées par le *Moniteur* :

L'armée anglaise du Haut-Canada, commandée par le général Pietor, a été battue complètement et faite prisonnière. Le général et 50 hommes seulement sont parvenus à s'échapper. Le reste de cette armée, au nombre de 4000 hommes, a été fait prisonnier.

La flotte anglaise sur le lac Erie à été complètement détruite ; celle sur le lac Outario a été battue et dissipée par le commodore américain Chamcey. L'armée américaine, forte de 30,000 hommes, s'est portée du port de Sakel sur Kingston. Cette ville a dû être attaquée par terre et par eau. Il est probable qu'en ce moment les Anglais sont expulsés de tout le Haut-Canada. Ils ont été abandonnés des Indiens, qui ont embrassé la cause des Américains.

Voici l'acte de neutralité de la confédération suisse, tel qu'il a été publié le 20 du mois à Zurich et transmis ensuite aux divers cantons.

« Nous, le landamman de la Suisse et les envoyés munis » des pleins-pouvoirs des dix-neuf cantons de la confédé- » ration suisse, assemblés extraordinairement à Zurich » (qui est pour cette année la ville fédérale), à l'effet de » veiller dans les circonstances actuelles sur la situation » intérieure de notre patrie, et de prendre en considération » sa situation envers les hautes puissances étrangères, nous » déclarons par la présente unanimement et solennellement, » au nom des dix-neuf cantons confédérés, que la confé- » dération suisse, fidèle à ses principes, regarde comme » le plus saint de ses devoirs d'observer la plus parfaite » neutralité dans la guerre actuelle, et de maintenir avec » impartialité et avec conscience cette neutralité envers » toutes les puissances belligérantes.

» La diète a donc résolu, pour maintenir cette résolution » et pour assurer l'ordre et la tranquillité dans tout le terri- » toire suisse, de faire occuper les frontières par les troupes

» de la confédération, et de protéger par les armes la sûreté
» et l'inviolabilité du territoire.

» D'après la bienveillante participation que les puissances » belligérantes ont toujours montrée au sort de ce pays, la » diète est convaincue qu'elles ne blesseront en aucune » manière la neutralité d'un peuple indépendant, et qu'elles » donneront, à cet effet, les ordres les plus sévères à leurs » généraux pour qu'ils ne violent point le territoire de la » Suisse, en y prenant des positions ou en essayant de le » traverser.

» La présente déclaration a été munie du sceau de la » confédération, et signée par le landamman de la Suisse » et le chancelier de la confédération. »

Zurich, 18 novembre.

Signé *le landamman de la Suisse, président de la diète*,

JEAN DE REINHARDT.

Le chancelier de la confédération,

Signé MOUSSON.

Dans la séance du 22 novembre, la diète a nommé le landamman et général de Wattenwil, commandant en chef de l'armée de la confédération.

Le *Journal de l'Empire* a publié une lettre en date de Francfort le 26 novembre, qui donne de l'état actuel de l'Allemagne, et des prétentions réciproques des princes coalisés un tableau frappant de vérité.

» La mortalité est très-grande dans notre ville, porte cette lettre, et dans les environs. Nous sommes toujours excessivement malheureux. Les vexations de toute espèce nous accablent; on nous a promis de nous délivrer des étrangers, et d'autres étrangers s'établissent chez nous en maîtres. L'Allemagne entière pillée, dévastée, épuisée d'hommes et d'argent, soupire pour la paix. Nous verrons bientôt quelle sera la modération de ceux qui se récrient depuis si long-tems contre les vues ambitieuses de la France, et si c'est réellement à notre bonheur ou à leur agrandissement qu'ils travaillent. Toutefois les hommes sages voient avec peine de vils folliculaires insulter la nation française. Ces êtres dégradés ne sentent point que l'on a rendu le plus bel hommage au génie de son chef et à la valeur de ses soldats, en reconnaissant que, pour lutter contre eux, ce n'était pas trop de réunir toutes les armées et tous les rois de l'Europe.

» Nos avantages sont grands, sans doute; mais nous devons songer avec quelles forces, avec quels sacrifices nous les avons obtenus. La France seule résiste à l'Angleterre, à l'Espagne, au Portugal, à la Russie, à la Prusse, à l'Autriche, à la Suède, à tous les souverains de l'Allemagne. Cette résistance seule est noble et glorieuse, et la postérité ne pourra voir qu'avec admiration ce combat d'un peuple contre tous les autres. Rien n'est donc plus méprisable que ces indignes écrivains qui spéculent sur les malheurs de leur pays, et qui travaillent sans cesse à enflammer les passions qui les font vivre.

» Il faut bien se garder de juger de l'esprit des peuples par les turlupinades de quelques baladins méprisés de tous les honnêtes gens. Le sentiment qui domine dans toute l'Allemagne, c'est le besoin du repos, c'est le désir de la paix; mais ce qui effraie, c'est la difficulté de la conclure au milieu de tant de prétentions diverses, au milieu de tant d'intérêts divergens. Déjà, dit-on, des demandes de reintégration, d'indemnités, de dédommagemens, s'élèvent de toute part; chaque partie réclamante s'appuie de ses alliances ou de sa parenté avec l'une ou l'autre des puissances principales, qui d'ailleurs, ont bien de la peine à s'entendre elles-mêmes sur le nouveau système politique à établir en Allemagne.

» Il court à cet égard une foule de bruits qu'il nous est impossible de rapporter tous; mais parmi les sujets de contestation, on cite surtout le Hanovre, qui est reclamé par plusieurs puissances à la fois, et en échange duquel on a, dit-on, proposé à l'Angleterre de se saisir des îles danoises. On dit aussi que l'Autriche redemande du territoire à la Bavière; que celle-ci en redemande au roi de Wurtemberg, et que ce dernier étant fort inquiet, et ne sachant à qui en redemander, s'est hâté de se rendre ici pour réclamer l'intervention de son neveu l'Empereur de Russie.

» Nous ne garantissons point ces nouvelles, mais nous affirmons qu'elles circulent en Allemagne, et qu'on y craint beaucoup les suites que pourraient avoir de telles discussions.

» Le prince Repnin continue à gouverner militairement la Saxe; il vient encore d'y lever une contribution extraordinaire de guerre, de deux millions de rixdalers. Avec une semblable manière d'agir, il est impossible que ce royaume sorte jamais de ses ruines. Le gouverneur russe a aussi

ordonné qu'on enrolât de force tous les Saxons en état de porter les armes, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 45; mais ce qui met le comble à toutes les vexations qu'on fait éprouver à ce peuple, c'est que le prince Repnin a ordonné que la cocarde saxonne serait changée, et qu'on y mêlerait dorénavant les couleurs de la Russie. Voilà le digne prix que reçoit une armée qui a trahi son prince et qui a fait feu, sur ses alliés !!!

Le journal offficiel Italien a publié les nouvelles suivantes, en date de Vérone, quartier-général du prince vice-roi, le 19 au soir.

» L'ennemi ayant rappelé tous les détachemens et réuni ses forces principales dans la position de l'Alpon, est venu le 19 au matin, attaquer nos avant-postes à Saint-Martin. La première ligne de nos postes, assaillie par des forces très-supérieures, s'est repliée sur les bataillons qui étaient en avant de Saint-Michel. L'affaire était assez chaudement engagée vers les 10 heures du matin entre les colonnes ennemies, fortes de douze bataillons, et notre avant-garde, composée de six bataillons. Un feu très-vif a duré jusqu'à 6 heures du soir; mais malgré ses attaques réiterées, l'ennemi n'a jamais pu s'établir au village de Saint-Michel. Toutes les fois que l'ennemi s'approchait de trop près de nos bataillons, ceux-ci se lançaient sur lui au pas de charge. Les six bataillons qui de ce côté en sont venus aux mains appartiennent au 20e, 53e, 101e et 102e régimens. Toutes les troupes se sont parfaitement conduites; quelques détachemens du 1er de hussards ont fait des charges très-heureuses. Nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi. On peut évaluer à 1200 hommes sa perte en tués ou blessés, et nous lui avons fait en outre 200 prisonniers appartenant aux régimens Bianchi, Chasteler, Beniwski et Deutsch-Maester : ces deux derniers régimens sont récemment arrivés à l'armée. Le régiment de Beniwski a particulièrement souffert. Il a laissé environ 600 morts sur le champ de bataille, en face d'un bataillon du 29e de ligne. Notre perte a été de 600 hommes environ hors de combat. »

On a appris depuis que l'ennemi a fait sur le bas Pô un débarquement d'environ 2000 hommes sous la conduite du général Nugent. Le prince vice-roi a fait marcher deux colonnes mobiles sur les points menacés. Il y a déjà eu divers engagemens dans lesquels l'ennemi a fait en tués, blessés et prisonniers une perte notable.

Le gouverneur-général des départemens au-delà des

Alpes a reçu la nouvelle que le maréchal prince d'Essling se rend à Gênes avec 20,000 hommes. Un autre corps de 22,000 arrive à Turin. L'armée du roi de Naples est sur les frontières du royaume d'Italie. Tout annonce donc une prompte retraite des Autrichiens.

Les détails contenus dans des lettres particulières de Baïonne, annoncent que les Français continuent à occuper un camp retranché contre lequel ont échoué toutes les tentatives des Anglais. L'ennemi paraît hors d'état de tenter une attaque nouvelle contre nos lignes. Il manque de vivre, ses troupes sont dans un état d'épuisement, de fatigue sensibles; les pluies et les débordemens contribueraient à rendre encore ses opérations très-difficiles s'il pouvait en tenter de sérieuses.

Une lettre du général comte Dutaillis, datée de Torgau, le 18 novembre, annonce la triste nouvelle que M. le général comte de Narbonne, aide-de-camp de S. M., et gouverneur de cette place, est mort le 16 des suites d'une chûte de cheval, qu'il avait faite en passant sa dernière revue; sa maladie a duré huit jours. Le médecin Desgenettes lui a inutilement prodigué tous ses soins; en mourant, M. le comte de Narbonne avait jeté les yeux, pour le remplacer dans son commandement, sur le général comte Dutaillis, le conseil de défense qu'il a consulté a unanimement approuvé cet honorable choix. La garnison a été prévenue, par un ordre du jour, de la perte qu'elle venait de faire. Les honneurs funèbres ont été rendus à M. de Narbonne, le 18 à midi. Son corps a été déposé dans le bastion principal de la place, et ce bastion a reçu le nom de bastion Narbonne. En terminant sa lettre, M. le général Dutaillis s'exprime ainsi :

« J'ai dû répondre à cette marque de confiance, et je ferai tout ce que peuvent l'honneur, le devoir et mon dévouement éternel à ma patrie et à son auguste souverain. »

L'Empereur a tenu le 26 novembre un conseil d'administration des subsistances, et le 29 un conseil d'administration pour l'habillement de l'armée; le 1er décembre, elle a tenu le conseil des ministres.

Presque tous les jours de cette semaine, l'Empereur est sorti à cheval, suivi de deux aides-de-camp et d'un page. Il a successivement visité les nouveaux travaux des rues de Seine et de Tournon, les nouveaux travaux du

Luxembourg et de l'enclos des Chartreux, et la nouvelle halle aux vins : il a également visité la halle aux bleds, le marché des Innocens, et les travaux entrepris pour agrandir et régulariser cette magnifique place. Dans ces diverses visites, S. M. était accompagnée de M. le chevalier Fontaine, son architecte; elle a constamment parcouru les divers quartiers au milieu d'une foule innombrable qui témoignait par ses acclamations les sentimens que lui inspirait la présence de S. M.

Mercredi, l'Empereur et l'Impératrice ont daigné assister à l'Odéon à une magnifique représentation de la *Cléopâtre* de Nasolini au bénéfice de Mme Grassini; l'assemblée était très-nombreuse et extrêmement brillante. LL. MM. ont été saluées par les plus vives acclamations.

S. Exc. le ministre de l'intérieur a publié le programme accoutumé pour la fête anniversaire du couronnement de l'Empereur. Cette fête sera célébrée à Paris le dimanche 5 décembre. La veille, tous les théâtres donneront une représentation *gratis*. Dans la matinée du 5, les douze filles dotées par les arrondissemens municipaux de la ville de Paris recevront avec leurs époux la bénédiction nuptiale à l'église métropolitaine. Le corps municipal et toutes les autorités locales assisteront, à l'église métropolitaine, au discours qui sera prononcé sur la gloire des armes françaises, et au *Te Deum* qui suivra ce discours.

Un décret impérial du 28 novembre a prorogé au 19 décembre l'époque précédemment fixée au 2, pour l'ouverture de la session du Corps-Législatif.

Les nouvelles de tous les départemens annoncent que les opérations de la levée des 120 mille homme ssont complètement terminées. Celles de l'appel de la première partie des 300 mille hommes commencent à s'effectuer avec le même empressement et le même esprit. Dans divers départemens, la contribution extraordinaire est en plein recouvrement. S.....

ANNONCES.

Histoire de l'Empire Ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la paix d'Yassis, en 1792; avec des pièces justificatives et une carte de l'Empire Ottomrn; par M. de Salaberry. Quatre vol. in-8°. Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue

de Seine, n° 8; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Anneau magique, suivi de Fables et Contes moraux, à l'usage de la jeunesse, par L. Damin, avocat. *Nouvelle édition*, augmentée de plusieurs Fables inédites et ornée de gravures. Deux vol. in-12. Prix, 5 fr. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; Pigoreau, place Saint-Germain-l'Auxerrois, et chez Lenormant, rue de Seine, n° 8.

On trouvera chez ces mêmes libraires des exemplaires de cet ouvrage reliés avec soin.

Système physique et moral de la femme, suivi du Système physique et moral de l'Homme, et d'un fragment sur la sensibilité; par Roussel, précédé de l'éloge historique de l'auteur, par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée Napoléon. *Sixième édition*, ornée de gravures et augmentée d'une notice sur Mme Helvétius, d'une note sur les sympathies, de doutes historiques sur Sapho, pièces qui n'avaient pas encore été réunies. Prix, 6 fr., figures noires, et 7 fr. figures coloriées. Chez Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

Cet ouvrage avec beaucoup de charme et d'élégance, obtient tous les jours le plus grand succès. Cette édition est infiniment mieux soignée que les précédentes.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (A dater du mois de janvier 1814, chaque cahier du *Mercure Etranger* contiendra un plus grand nombre de pages; et, en conséquence, le prix de la souscription sera désormais de 25 fr. pour l'année, et de 13 fr. 50 c. pour six mois.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE
DE FRANCE.

N° DCXLVII. — *Samedi* 11 *Novembre* 1813.

POÉSIE.

LE SKALDE.

Ode scandinave, tirée du Ragnara-Saga.

Au sommet d'un rocher dont l'orgueilleuse tête,
Rompt la course des vents et brave la tempête,
Pour jamais quittant les combats,
Un *Skalde* au front blanchi paraît avec l'aurore,
Et les derniers accords de sa harpe sonore
Résonnent l'hymne du trépas.

Dans un nuage d'or les belles *Valkyries*
Messagères d'*Odin* et ses filles chéries,
Du vieillard écoutent les chants.
Un panache éclatant sur leurs fronts se balance;
Dans leurs mains, de la mort étincelle la lance
Et leurs pieds dominent les vents.

« Monarque aux blonds cheveux dont le char de lumière,
» Tous les jours de nos mers surmonte la barrière
» Et brille au vaste champ des cieux :

» Soleil, chantait le *Skalde*, ô toi qui vis ma gloire,
» Lorsqu'à nos étendards j'enchaînais la victoire,
» Je vais rejoindre mes aïeux.

» Comme eux j'ai combattu, le cliquetis des armes
» Etait pour mon oreille un son rempli de charmes,
» Et quand l'épée armait mon bras,
» Aussi prompt que l'éclair précurseur de l'orage,
» Dans les rangs ennemis je semais le carnage,
» Et la mort devançait mes pas.

» Jeune, mais plein d'audace et respirant la guerre
» Au superbe *Tosóar* qui détrôna mon père
» Je fis expier ses succès.
» Il méprisait mon âge et ma valeur naissante :
» Il tomba sous mes coups.... Sa dépouille sanglante
» Orne les murs de mon palais.

» Abandonnant aussi leurs sauvages retraites,
» Les *Vendes* (1) excités par la soif des conquêtes
» A nos mains apportent des fers.
» Des fers!.... Mille héros qu'indigne l'esclavage,
» A ce peuple farouche opposant leur courage
» De son sang rougisse les mers.

» Mais que devint le chef qui, fier de sa vaillance,
» Osa, par un défi, m'annoncer sa présence?
» Ses exploits l'enflammaient d'orgueil.
» Brillant comme la fleur que le matin colore
» Il s'avance.... Soudain ma lance le dévore
» Et l'on prépare son cercueil.

» Souvent loin de nos mers, domaine des orages,
» Ma flotte, de la guerre a porté les ravages
» Vers les remparts de Constantin.
» Au palais des Césars je semais les allarmes
» Et de mes compagnons, la valeur et les armes
» Conquéraient un riche butin.

---

(1) Peuple *Slaves* ou *Sarmates*, qui habitait entre le pont Euxin et la Baltique, au-delà de la Vistule et de l'Elbe, et que les traducteurs des Chroniques du Nord ont confondu avec les Vandales.

» Des neiges de l'Ecosse aux campagnes brûlantes
» Ou du Numide altier, sont les hordes errantes,
» Mon nom a fait régner l'effroi.
» Et lorsque mes vaisseaux flottant au gré de l'onde
» Approchaient de ces bords où la richesse abonde,
» Les peuples tombaient devant moi (2).

» Brillante de beauté, d'attraits et de jeunesse,
» *Alis* eut mon amour et j'obtins sa tendresse
» Qu'avait mérité ma valeur.
» De la *fée aux pleurs d'or* (3) la faveur éclatante
» Dans mes bras amoureux conduisit mon amante
» Et nous connûmes le bonheur.

» Mais le sombre *Lémor* ose, plein d'espérance,
» Aux pieds de mon *Alis* que son amour offense,
» Porter ses désirs insolens.
» Je défie à l'instant ce rival que j'abhore,
» Et mon glaive, d'*Héla* (4) sinistre météore,
» L'ôte du nombre des vivans.

» Dans cinquante combats répandant le carnage,
» Mon épée autrefois a prouvé mon courage.
» Mais sur mon front victorieux
» Que la gloire ceignait de palmes triomphales,

---

(2) Ce que dit ici le *Skalde* est conforme à la vérité. L'histoire du Nord offre plusieurs exemples de ces longues expéditions, parmi lesquelles on peut citer celles de *Ragnar-Lodbrog*, qui non moins roi que pirate, ravagea l'Angleterre, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de la mer Ionnienne et de l'Archipel, porta le fer et le feu jusqu'aux murs de Constantinople, et se fit craindre du fond de la Baltique aux côtes de la Barbarie et de l'Asie mineure. *Portò*, dit un savant italien, *sei o sette corone e merito, forse contuttocio la mannaja piuttosto, che serti e gli allori.*

(3) *Fraya*, déesse de l'amour, nommée aussi la *fée bienfaisante et libérale*. Elle est fille de *Niord* et mère de *Nossa* déesse de la beauté. Elle court à cheval au milieu des combats et la moitié des morts lui appartient. Elle aime les vers amoureux et favorise les amans. Quelques auteurs l'ont confondue avec *Frigga*, épouse d'Odin.

(4) La mort, souveraine des enfers.

» Aujourd'hui la vieillesse a de ses mains fatales
» Flétri l'éclat de mes cheveux.

» Et je n'ai pu mourir au milieu des batailles,
» Et sur ma tombe encor le champ des funérailles,
» N'a pas raconté mes exploits....
» Quoi, j'irais aux Nisfleim (5) séjour des sombres peines
» Où je verrais languir sous de pesantes chaînes
» mon bras qui punissait les rois.....

» Non mes aïeux, la mort que mon courage appelle,
» Va m'ouvrir des héros la demeure éternelle,
» Et j'y dois partager leurs jeux.
» Ils vont me recevoir dans leur brillante troupes;
» Là des crânes sanglans me serviront de coupe
» Pour boire à la table des dieux.

» Le lâche craint la mort, elle est l'orgueil du brave;
» Il sourit lorqu'il tombe en laissant à l'esclave
» Les terreurs que fait naître *Héla*.
» Mais j'aperçois d'*Odin* la prompte messagère,
» Elle va me porter sur son aîle légère
» Dans les banquets du *Vaxhalla*.»

Il se tait..... Du trépas déjà l'heure s'avance :
Il sourit..... Et neuf fois la pointe de sa lance
Vient déchirer son noble sein.
Pour joindre ses aïeux qui témoignent leur joie
A travers les brouillards il se trace une voie
Et s'assied au palais d'*Odin*.

---

(5) Suivant la mythologie scandinave, ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie allaient au *nisfleim*, c'est-à-dire, aux enfers, qu'entoure le fleuve *Giall* qu'on traverse sur un pont dont le toit est couvert d'or, et dont la garde est confiée à une fille nommée *Mod-Guddur*. Le *Vaxhalla* ou paradis des braves, était réservé aux hommes dont la mort avait été sanglante. Ils y buvaient la bierre, la cervoise et l'hydromel dans le crâne d'un ennemi, et s'asseyaient à la table des Dieux. Une semblable doctrine faisait des héros. Ceux qui n'avaient pas le bonheur de mourir sur le champ de bataille, se tuaient eux-mêmes ou bien se faisaient tuer par leurs amis ou leurs esclaves.

On trouvera dans cette traduction plusieurs expressions singulières et même bizarres qui doivent choquer notre goût épuré. Les *Bardes* et les *Skaldes* sont, sous ce rapport, des modèles qu'il serait dangereux de suivre. Cependant le talent peut tirer parti des beautés que renferme leurs ouvrages. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les traductions si harmonieuses et si poétiques que Chénier a faites de plusieurs morceaux d'Ossian, le poëme d'*Isnel et Aslega* par M. Parny, et le chant de *Lemor* par M. Victorin Fabre qui s'est placé à son début dans les rangs de nos meilleurs poëtes et de nos plus habiles orateurs.

L. A. M. BOURGEAT.

LE VILLAGEOIS ET LES DEUX MAUVAIS PLAISANS.

FABLE.

FUYEZ du sot railleur les propos insultans.
Qu'il manie à son gré l'arme de la satyre,
Et s'exerçant au talent de médire,
Qu'il décoche ses traits piquans;
Tandis qu'on l'applaudit et qu'il croit qu'on l'admire,
Souvent de lui-même il fait rire,
Et nous amuse à ses dépens.

Dans une vaste enceinte où mille oiseaux en cage,
Différens de couleurs, de taille et de ramage,
Par leurs bruyans concerts invitaient l'amateur,
Assis près d'un oison d'un fort vilain plumage,
Un bon vieux paysan attendait l'acheteur.
Tous deux gardaient le plus profond silence.
Passant par là deux jeunes gens,
Pétris d'orgueil, de suffisance,
Se croyant pleins d'esprit et sur-tout bons plaisans,
Devant l'oison tout-à-coup s'arrêtèrent;
Faisant les étonnés tous deux s'examinèrent,
Puis s'écrièrent :
Oh! le bel animal! comment le nomme-t-on?
— Messieurs, on le nomme un oison.
— Ne vient-il pas de l'africain rivage?
— Nenni, Messieurs, il vient de mon village.
— Quel port! quels pieds dorés! sur-tout quel bec charmant!
Que je voudrais en connaître l'usage!



Chante-t-il? — Non. — Il siffle apparemment?
— Hélas! Messieurs, pas davantage,
Et j'en suis bien fâché vraiment.
— Mais voyez dans ses yeux quelle noble assurance!
Admirez sur-tout son maintien;
Ah! sans doute qu'il parle, et qu'il parle fort bien,
Il est trop bel oiseau pour garder le silence.
Interrogez-le donc, vous ne lui dites rien?
Priez-le au moins de répondre à son maître.
— Avec attention il a tout écouté,
Messieurs, et s'il parlait.... — Eh! bien? — En vérité,
Il vous eût dès long-tems tous deux envoyé paître.

FRÉDÉRIC ROUVEROY.

LE RETOUR. — ROMANCE.

AH! qu'il est doux, le moment du retour!
Lorsque l'on doit, après trois ans d'absence,
Exempt de soins, revoir l'heureux séjour,
Où chaque objet nous rend à notre enfance.

Je l'ai revu, ce bosquet enchanteur,
Ce lieu charmant, si cher à ma tendresse,
Où des amours, dans l'âge du bonheur,
J'ai si souvent encensé la déesse.

C'est sur les bords de ce lac argenté,
Que, de l'aurore épiant la naissance,
De feux secrets tendrement agité,
De la beauté j'éprouvai la puissance.

Le cœur ému des transports les plus doux,
C'est sous ce myrte, ô mon aimable amie!
Qu'amant heureux, loin de l'œil des jaloux,
J'ai fait serment de t'aimer pour la vie!

Combien de fois, par le sort enchaîné,
Loin d'une amante en proie à ses allarmes,
De mon bonheur, de ce jour fortuné,
Le souvenir a fait couler mes larmes!

O clair ruisseau! toi qui vis tant de fois
De mon Eglé l'œil fixé sur ta rive;

Qui sur les fleurs, ornemens de ces bois,
Roule toujours ton onde fugitive;

Ah! si bientôt, dans ton cours sinueux,
Tu peux revoir l'amante que j'adore,
Dis-lui, dis-lui, que seul dans ces beaux lieux,
Félix l'attend, plus amoureux encore.

AUGUSTE MOUFLE.

LE BON ET LE MAUVAIS GOUT.

DIXAIN.

DANS les bosquets du Parnasse et de Gnide,
Croyant tenir la baguette d'Armide,
Le bel esprit si froid en ses transports,
Pour un beau feu prend ses tristes efforts.
Mais il s'égare en une route obscure;
Le goût toujours fut une source pure,
Le goût préfère au clinquant brillanté,
Le beau naïf et la simple nature,
Un vers facile à des vers pleins d'enflûre,
Et l'esprit juste à l'esprit affecté.

TALAIRAT.

ÉNIGME.

LECTEUR, je fus un personnage
Revêtu d'un pouvoir divin.
Quelques sots craignent en voyage
De me trouver sur leur chemin.
Naguère, au tems de l'infamie,
La France me chargea de fers.
Des recéleurs je suis l'amie,
Et parcours l'empire des airs.

FÉLIX MERCIER (de Rougemont).

LOGOGRIPHE.

ABUSER du pouvoir suprême,
S'oublier sous le diadême,

Est un travers que maintes fois,
Se sont permis maints et maints rois;
Mon exemple pourtant aurait dû, je le pense,
Les mener à résipiscence :
Quoiqu'il en soit, je fus un fort mauvais sujet,
Et la postérité qui rarement pardonne,
Me reproche encor le méfait
Qui me fit perdre une couronne.
Sept pieds forment mon lot, étant réduit à six,
Je suis d'humeur capricieuse
Et d'un esprit très-peu rassis,
Femme avec moi vraiment ne serait pas heureuse;
Sur cinq pieds je suis une cité,
Qui dans le fonds de l'Italie,
Eut l'honneur de donner la vie
Au saint docteur dont l'argutie
A beaucoup de célébrité,
Et qui de plus se glorifie
D'avoir produit un poëte vanté
Pour son talent dans la satyre.
Œdipes devinez; je n'ai plus rien à dire.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Pour vivre sain, dispos, et sans m'humilier,
J'évite mon entier, mon dernier, mon premier.

Hilaire L. S.

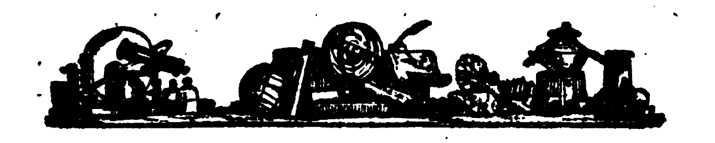
---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Chaufferette.*

Celui du Logogriphe est *Voile*, dans lequel on trouve : *olive, vie, lie, vol, loi, oie.*

Celui de la Charade est *Vice-roi.*



SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAUX ÉLÉMENS DE THÉRAPEUTIQUE ET DE MATIÈRE MÉDICALE, suivis d'un Essai français et latin sur l'art de formuler, et d'un Précis sur les eaux minérales les plus usitées; par J. L. ALIBERT, médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée Napoléon, médecin consultant des maisons impériales d'Ecouen et de Saint-Denis, membre de la Société de médecine de Paris, etc., etc. — *Troisième édition*, revue, corrigée et augmentée. — Deux gros volumes in-8°. — A Paris, chez *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

A mesure que les matériaux d'une science s'agrandissent et se multiplient, il est nécessaire de les ranger dans un ordre régulier et méthodique, de les classer et de les enchaîner dans leurs rapports naturels. On abrège ainsi les travaux et la route de ceux qui commencent leur instruction. Les vérités les plus précieuses échapperaient à la mémoire, si elles restaient confusément accumulées. De là vient que les ouvrages élémentaires demandent à être composés par les hommes les plus éclairés, parce qu'ils connaissent mieux que d'autres la marche et les progrès successifs du développement de nos idées. Sous ce point de vue, le livre de M. Alibert sera lu et approuvé par tout le monde, soit par rapport aux faits qu'il contient, soit par rapport à la manière dont ces mêmes faits sont présentés.

La matière médicale est une science qui s'occupe de la connaissance des remèdes et de l'étendue des effets qui résultent de leur action sur le corps humain. Elle enseigne l'art de rétablir l'ordre dans les fonctions de l'économie vivante, avec des agens particuliers qu'on désigne sous le titre de *médicamens*. On voit déjà que cette

intéressante branche de la médecine pratique se divise en deux parties : l'une traite historiquement des substances ou moyens pharmaceutiques que la nature emploie pour ramener le calme dans les organes, l'autre a pour objet d'apprécier convenablement l'action de ces substances ou de ces moyens.

Dans son discours préliminaire, M. Alibert fait surtout bien sentir l'influence heureuse que la physiologie exerce sur la matière médicale. Les vues philosophiques d'après lesquelles il considère cette science, nous paraissent lui donner des fondemens inébranlables. Citons ses propres expressions; sa manière d'écrire est pleine de précision et d'énergie.

« Des élémens de thérapeutique, dit-il, ne sauraient » mieux commencer que par l'exposition de cette grande » loi de l'économie animale, qui fait qu'elle se conserve » et qu'elle résiste aux causes destructives qui la mena- » cent, autant que le permet sa propre énergie; l'exis- » tence de cette loi est aussi positive pour un observa- » teur attentif que celle de certaines lois de la végétation » ou du globe terrestre : semblable à cette loi suprême » qui dans la mécanique des mouvemens célestes retient » les planètes dans leurs orbites, et que Descartes tenta » vainement d'expliquer, elle régit dans le corps humain » cette réunion admirable de systèmes qui par leur struc- » ture, leur accord, leur dépendance réciproque, et le » noble commerce de leurs fonctions, concourent à » former le plus bel édifice vivant de la nature. C'est » par elle que chaque organe s'y élève avec ses attributs, » ses sensations, ses besoins, ses sympathies. Cette loi » générale est donc le point de vue d'où le médecin doit » partir pour descendre ensuite à ses applications parti- » culières, et apprécier toute l'influence qu'elle peut avoir » sur la naissance, la marche et la terminaison des ma- » ladies. »

M. Alibert a très-bien déterminé les rapports de la matière médicale avec les autres branches des connaissances humaines; il en a marqué les limites avec autant de justesse que de sagacité. On sait qu'en général ceux

qui cultivent ou affectionnent une science, lui donnent l'esprit d'ambition naturel à l'homme. On la voit entre leurs mains faire des incursions dans d'autres domaines, s'emparer d'élémens étrangers, être enfin dominée par le désir continuel des conquêtes. La matière médicale si long-tems subjuguée par la physique, la chimie, la botanique, voit enfin circonscrire ses relations. Elle a besoin d'être recréée et de revêtir une forme nouvelle : *instauratio facienda est ab imis fundamentis*. M. Alibert a sur-tout perfectionné la langue de cette science. Cette langue était défectueuse; quelles expressions bisarres n'employait-on pas pour exprimer les effets des médicamens? « Un langage clair et précis, dit M. Alibert, est » le signe le plus infaillible des progrès que font les » connaissances humaines. J'ai fait mes efforts pour » purger la thérapeutique d'une foule d'expressions bar- » bares qui servent de retranchement à l'ignorance; j'ai » suivi la marche rigoureuse et mesurée de l'analyse: la » méditation devient plus féconde quand elle ne s'écarte » point des méthodes, et les vérités bien ordonnées pé- » nètrent mieux dans les bons esprits. »

Il serait trop long du reste de vouloir donner ici une analyse complète de l'ouvrage que vient de publier M. Alibert. Le premier volume contient principalement l'histoire des médicamens qui agissent spécialement dans les maladies de l'appareil digestif, dans celles des voies urinaires, du système de la respiration et de celui de la circulation. Lorsqu'on lit ce que l'auteur enseigne sur l'emploi des toniques, des émétiques, des purgatifs, sur les remèdes à employer pour combattre le développement des vers dans l'intérieur des organes gastriques, pour chasser, arrêter ou neutraliser les poisons; lorsqu'on médite ce qu'il a écrit sur les diurétiques, les expectorans, etc., on est constamment attaché par l'intérêt de la matière, par la sagesse de la méthode, par la clarté, l'élégance du style, et par la solidité de l'instruction.

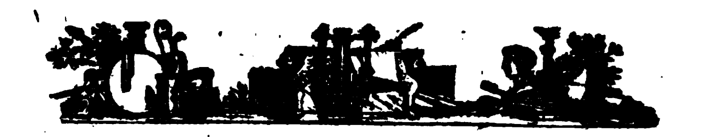
Mais les additions que M. Alibert a faites au deuxième volume de son ouvrage méritent particulièrement d'être

remarquées. Ces additions se rapportent principalement au système nerveux, dont les fonctions sont les plus nobles et les plus importantes de l'organisation animale. Ses premières vues se dirigent vers le cerveau qui est l'instrument et le centre des opérations intellectuelles. C'est en effet par le pouvoir de ce merveilleux organe que l'homme conserve la plus merveilleuse des suprématies sur tous les êtres dont se compose le monde vivant : il faut lire sur-tout ce que l'auteur a écrit sur les dimensions symétriques du cerveau et de tout le système sensible, sur le véritable siége de la faculté pensante, et des lois de l'unité sensitive. Les métaphysiciens liront avec fruit le résultat des études de M. Alibert sur les fonctions du cerveau. En effet, si l'on considère ce merveilleux organe sous un point de vue absolument physique, son état de mollesse contraste singulièrement avec le caractère fugitif de ses opérations, et son état massif avec la vivacité de son action principale. M. Alibert a analysé avec le plus grand soin toutes les lois de la puissance nerveuse, et tous les agens qui modifient ces mêmes lois, tels que le pouvoir de l'imitation, celui de l'habitude, des saisons, du climat, de l'air atmosphérique, etc. Ces points de vue convenablement approfondis mènent à la thérapeutique d'une foule de maladies fort mal étudiées jusqu'à ce jour.

Forcés de nous restreindre dans l'analyse que nous donnons de cet ouvrage, nous nous bornons à indiquer aux lecteurs l'histoire des moyens pharmaceutiques appliqués aux différentes altérations des organes sensitifs, tels que l'organe de la vue, de l'ouie, de l'odorat, aux maladies de l'organe de la génération chez l'homme et chez la femme, etc. Le livre de M. Alibert est terminé par un nouvel essai sur l'art de formuler écrit dans les deux langues française et latine pour la commodité des élèves et des praticiens. On y trouve un précis sur les eaux minérales les plus renommées de l'Europe. Ce précis sera fort utile aux malades qui se rendent à Barèges, à Bagnères de Bigorre, à Bagnères de Luchon, à Saint-Sauveur, à Bourbon-l'Archambault, à Saint-

Amand, à Plombières, au Mont-d'Or, à Aix en Savoie, à Gréoulx, à Vichy, etc., aux bains da mer, aux bains de Tivoli ou dans d'autres lieux pour y rétablir leur santé. L'auteur donne des éloges particuliers aux médecins inspecteurs de ces divers établissemens, qui ont correspondu avec lui pour le perfectionnement de cette partie de la thérapeutique. Rien de plus judicieux qu'un chapitre dans lequel M. Alibert donne des conseils à ceux qui font usage des eaux minérales. En général, nous pensons que ce livre est très-propre à former l'esprit des élèves, et qu'il pourra même éclairer les savans. Il ajoute à la réputation que l'auteur s'est déjà faite par son grand et beau travail sur les maladies de la peau.

J. B**, D.-M.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

COURS DE BELLES-LETTRES; par J. G. DUBOIS FONTANELLE. — Quatre vol. in-8°. — A Paris, chez *G. Dufour*, libraire, rue des Mathurins.

(FIN DE L'ARTICLE.)

LES grands principes qui ont servi de base à la première partie du cours de M. de Fontanelle s'appliquent également à la poésie, car il faut inventer, distribuer ses inventions, et les communiquer aux lecteurs de la même manière en vers qu'en prose. C'est la preuve que les procédés de l'esprit humain dans les créations de l'art d'écrire, sont toujours semblables, quel que soit le genre qu'on traite, et que les arts ont des principes généraux qui leur sont communs. Instruire ou plaire est leur but; unité d'intérêt leur règle, et c'est de cette *règle naturelle* que les hommes ont tiré les *règles de convention* qui forment le caractère particulier de la littérature de chaque peuple. Quelle que soit la différence de ces règles, elles reposent toutes sur la même base. Homère et Milton, Shakespeare et Racine sont partis d'un point commun, et s'ils ont produit des ouvrages si différens, il faut l'attribuer à une foule de causes secondes qui ont influé sur leur génie d'une manière irrésistible. Homère soumis au goût de l'Angleterre, aurait créé des choses aussi singulières que Milton, et Shakespeare en France eût composé des tragédies admirables comme celles de Corneille, de Racine et de Voltaire, à la place de ses drames monstrueux, mais pleins de mouvement, d'intérêt et de passion.

M. de Fontanelle avait trop bien réfléchi sur l'*unité* des arts, pour assigner à l'*invention poétique*, des caractères différens de ceux de l'*invention oratoire;* aussi dans sa seconde partie ne s'occupe-t-il que des *formes*

d'exécution particulières à la poésie, parce qu'il a traité des *principes généraux* en parlant de l'éloquence.

Il divise sa *poétique* en six sections consacrées à la *poésie épique*, à la *poésie dramatique*, à la *poésie lyrique*, à la *poésie didactique*, à l'*apologue* et à la *poésie légère*. On voit qu'il ne s'attache point dans cette division, à suivre l'*ordre classique* (1), véritable frein qui arrête, je ne dis pas les élans du génie, mais le développement du sens commun, et que les *charlatans de rhétorique*, les *correcteurs de thêmes* et les *faiseurs d'amplifications* regardent comme le chef-d'œuvre de la raison humaine.

La *poétique* de M. de Fontanelle est précédée d'un coup-d'œil général sur l'origine et l'esprit des fables mythologiques. Ce chapitre aussi bien pensé qu'élégamment écrit, déplaira beaucoup aux *pères de la nouvelle langue française* lesquels enseignent par leurs exemples, qu'il suffit d'être *creux* pour paraître *profond*, et de réunir au hasard des mots harmonieux qui n'ont aucun rapport entr'eux, pour obtenir le titre d'orateur éloquent.

Ces rares et sublimes génies proposent de substituer le merveilleux de la religion chrétienne, à l'idolâtrie qui est le culte des arts, et de mettre à la place des aimables fictions qu'Hésiode et Ovide embellirent du charme de leurs beaux vers, la doctrine d'humilité, d'amour et de philanthropie universelle enseignée par la morale évangélique.

Pascal, Bossuet, Arnaud, Fénélon, Nicole auraient proscrit ces théories comme contraires au respect dû à la religion. Mais combien ces hommes que nous avons la sottise d'admirer, sont petits auprès de ceux qui entendent *murmurer les mousses*, *soupirer les brins d'herbes*, qui *racontent les secrets de la mélancolie*, et qui connaissent *ce grand célibataire* que le vulgaire nomme Dieu.

Au dix-septième siècle, où l'on croyait qu'il fallait

---

(1) Je n'ai pas besoin de dire que j'entends par *ordre classique*, l'ordre qu'on suit dans les *classes*.

chercher dans l'antiquité les vrais modèles du *beau*, des écrivains d'un génie fier et indépendant parmi lesquels on compte les La Serre, les Richessource, les Cotin, les Pradon, tous renommés pour la lucidité de leurs idées, le naturel de leur style, la variété de leurs connaissances et la solidité de leur jugement, voulurent faire adopter la doctrine qu'on accueille aujourd'hui avec transport; mais le tems des innovations n'était pas encore venu, et l'on se moqua d'eux. Le versificateur Boileau dont l'*esprit qui ne venait ni du dedans ni du dehors, passait entre la réflexion et l'imagination*, le froid Boileau *qui ne faisait pas mousser le sentiment* (2), osa, dans son *Art poétique*, lancer un anathême contre des hommes qui avaient eu le tort de naître trop tôt, et par malheur on a respecté ses arrêts pendant cent ans. Mais enfin l'esprit humain est sorti des langes de l'enfance; un savant a écrit qu'on ne pouvait plus se servir de la mythologie sans être ridicule; et nos poëtes qui craignent beaucoup le *ridicule*, ne vont rimer désormais que la *Légende dorée*, et les *Actes de Dom Ruinard*.

La postérité appréciera ces heureuses innovations; mais en rendant à leurs auteurs la justice qu'ils méritent, j'ai cru devoir rappeler ces contemporains du jaloux Boileau, auxquels on doit l'idée première de créer une autre *langue française* et de nouvelles théories littéraires. Au reste, il faut avouer que les successeurs des *La Serre* et des *Richessource* ont de beaucoup surpassé ces grands écrivains.

M. de Fontanelle qui appartenait à une école qu'on a regardée jusqu'à présent comme la bonne, voit dans la fable l'un des auxiliaires de la poésie. De semblables pensées n'étant plus à l'ordre du jour, il serait ridicule de s'y arrêter. Plaignons seulement l'auteur de n'avoir pas eu assez de *préjugés* pour se défaire de la *philosophie* de son *éducation littéraire*.

Son traité de la *poésie épique* est remarquable par la manière dont il a considéré un sujet qui ne pouvait plus être neuf. Comparez-le avec l'ouvrage de Bossu, et vous

---

(2) Ces expressions sont tirées d'un roman d'une dame célèbre.

verrez la différence qu'il y a, entre un philosophe lorsqu'il donne des leçons de littérature, et un pédant dont la vue ne s'étend pas au-delà des bancs de son collége.

Les Italiens et beaucoup de Français, parmi lesquels j'ose à peine me comprendre, lui reprocheront d'avoir ôté l'*Orlando furioso* du rang qu'il occupait dans l'*épopée proprement dite*, pour le placer dans l'*épopée roman*, à côté des poëmes du *Boyardo*, de *Berni*, de *Pulci*, de *Fortiguera*. Je sais bien qu'on pourrait citer à l'appui de cette opinion, celle que Voltaire a émise dans son *Essai sur la poésie épique*, mais personne n'ignore que l'auteur de la *Henriade* avait tellement changé d'avis dans ses vieux jours qu'il mettait *l'Arioste* à côte d'*Homère*.

Au reste, tous les littérateurs s'accordent aujourd'hui à classer le chantre de Roland parmi les poëtes épiques, et beaucoup le préfèrent même au Tasse. Le savant auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* est un de ceux-là, et l'opinion d'un homme tel que lui suffit pour entraîner tous les suffrages (3).

M. de Fontanelle a traité de la poésie dramatique avec beaucoup d'étendue. Cette partie de son Cours en est sans contredit la meilleure. On y reconnaît un homme qui a couru la carrière du théâtre, et pour qui les règles de la tragédie et de la comédie ont été l'objet d'une étude de prédilection. Je n'entreprendrai pas de développer ce qu'il dit sur les unités, l'exposition, le nœud, le dénouement et le style dramatique, car il est impossible d'analyser ces dissertations aussi courtes que substantielles; mais les lecteurs y verront comment le talent sait être neuf en traitant des sujets mille fois traités. Les réflexions de l'auteur sur la moralité du théâtre sont fort ingénieuses, et l'on trouve plus de vues neuves et d'observations judicieuses dans les chapitres où il parle de la comédie, que dans le gros livre de Cailhava, si plein de citations et si vide d'idées.

Le traité de la poésie dramatique n'est pas exclusive-

(3) Galilée trouvait l'Arioste supérieur au Tasse : il a soutenu cette opinion dans une lettre à un de ses amis.

ment consacré à la tragédie, à la comédie, au drame et à l'opéra. La poésie pastorale, l'élégie et la satire en font également partie. Cela va sans doute paraître extraordinaire ; mais avant de prononcer une condamnation contre M. de Fontanelle, examinons les motifs d'après lesquels il s'est déterminé à rapprocher des genres qui paraissent au premier coup-d'œil, fort éloignés les uns des autres.

Il existe des pastorales dramatiques, et la littérature italienne en a un certain nombre, entre lesquelles on distingue le *Pastor fido* et l'*Aminta*, dont M. Baour-Lormian vient de donner en vers, une élégante imitation. Les Allemands, et Gessner sur-tout, ont obtenu dans ce genre des succès mérités. Nous avons en français *Hylas et Sylvie* par Rochon ; mais cet essai a été si malheureux qu'on a pas eu envie de faire une seconde tentative, parce qu'on a attribué à l'indifférence du public, ce qu'on devait attribuer au peu de talent du poëte. Des pastorales de cet ordre entrent dans un traité de l'art dramatique, et comme elles sont nées, du petit poëme dialogué que les anciens nommaient *éclogue*, celui-ci a dû être classé dans le genre auquel appartient l'espèce d'ouvrage qui lui doit la naissance. D'ailleurs, ces dialogues sont autant de petits drames qui ont une exposition, une action et un dénouement, comme on le voit dans Théocrite et Virgile ; nouvelle raison de les comprendre dans un essai sur la poésie dramatique. A l'égard des éclogues et des idylles en récit, comme on ne les a jamais séparées des dialoguées, M. de Fontanelle a bien fait de ne pas introduire une division nouvelle, car la manie de diviser et de subdiviser ne peut que nuire aux arts qu'une *unité fondamentale* tend sans cesse à rapprocher.

L'élégie devait aussi être placée dans la poétique du théâtre, parce que plusieurs morceaux des chœurs de la tragédie antique sont de véritables élégies qui ont servi de modèle aux poëtes élégiaques tous postérieurs aux tragiques, et l'héroïde n'étant qu'une élégie en lettres, on ne pouvait l'isoler de l'élégie plaintive, qui, *les cho-*

veux épars gémit sur un cercueil, et de l'élégie amoureuse qui *flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.*

La satire fut d'abord dramatique. Le témoignage de toute l'antiquité laisse ce fait hors de doute. C'était dans le principe des espèces de farces où les satires qui composaient la suite de Bacchus, jouaient un rôle et débitaient des bouffonneries semblables à celles qu'on applaudit au théâtre des Variétés. Eschyle et Euripide ne dédaignèrent pas ce genre, et nous avons encore le *Cyclope* du dernier, lequel vaut bien M. *Asinard*, M. *Denis*, M. *Dumollet* ou M. *Croquemitaine*, dont les *grosses saillies* ont fait long-tems les délices d'un grand nombre de parisiens.

Les plaisanteries des *drames satiriques* donnèrent l'idée des poëmes appelés *satires* dans lesquels on attaque les ridicules et même les vices. Ainsi l'on voit d'après cette origine, que M. de Fontanelle devait, en traitant de la poésie dramatique, traiter également de la *satire didactique*, genre auquel Horace, Juvénal, Boileau, Voltaire et Chénier, doivent une partie de leur gloire.

Des savans, et Casaubon entr'autres, ont prétendu que les Grecs ne connaissaient pas la *satire didactique*, cependant Simonide a composé un poëme contre les femmes : or, qu'est-ce que cet ouvrage ? une véritable satire pleine d'âpreté et de sarcasmes violens contre un sexe dont les moindres vertus auxquelles nous ne pouvons atteindre, effacent des défauts que notre malignité exagère toujours.

Dans sa troisième section, M. de Fontanelle traite de la poésie lyrique, et consacre autant d'articles qu'il y a d'espèces d'ode, à la poétique d'un genre qui prend tous les tons, et s'élève du boudoir de l'amour au sanctuaire de la divinité. L'ode héroïque, l'ode anacréontique et la chanson l'occupent successivement. Le madrigal lui-même qui naît de l'ode, comme l'épigramme naît de la satire, obtient aussi une place dans le nouveau *Cours de Belles-Lettres*, et l'auteur en cite plusieurs qui sont charmans.

Le poëme didactique, l'épître et le discours en vers,

forment la quatrième section de la *poétique* de M. de Fontanelle, l'apologue et le conte, la cinquième, et la sixième traite de la *poésie légère*.

La plupart des cours de belles-lettres se bornent à un traité de l'art oratoire et à une poétique; mais il est encore d'autres branches de la littérature qui doivent faire l'objet de l'enseignement. Il est vrai que la vie ne suffirait pas pour les connaître toutes. Cependant il y en a de si importantes qu'il faut nécessairement s'y arrêter. M. de Fontanelle leur consacre la troisième division de son livre, celle de la littérature proprement dite.

Il commence par l'histoire, mais je dois dire que cette partie de son travail ne tient pas ce que son talent semblait promettre. On n'y trouve que les petites vues de ces professeurs qui n'ont jamais eu l'idée des qualités et des devoirs de l'historien, parce que c'est d'après les ouvrages des modernes qu'ils ont donné des règles sur l'art d'écrire l'histoire; art développé par Mably dans un ouvrage dont le moindre défaut est d'être mal écrit; art enfin qui n'aboutit qu'à faire des narrateurs de faits, plus ou moins agréables, tandis que les anciens guidés par des principes philosophiques, ont été de véritables *peintres d'histoire*.

La dissertation sur les romans est sans contredit l'une des meilleures parties du cours de M. de Fontanelle. On y trouve une érudition qui pour être agréable n'en est pas moins solide, des jugemens pleins de finesse et de goût sur les meilleures productions du *genre romanesque*, et d'excellens préceptes que les romanciers de nos jours feraient bien de méditer. Il traite ensuite de l'*art épistolaire*, de la *traduction et des traducteurs* qu'on attaque aujourd'hui en latin et en français avec plus de talent que de raison, enfin de la *critique et de ses formes générales*. Ce chapitre qui termine l'ouvrage, est du plus grand intérêt. L'auteur fut long-tems journaliste et journaliste plein de goût, d'esprit et de sagesse; aussi mérite-t-il la confiance lorsqu'il développe les principes qui l'ont guidé dans cette utile et dangereuse profession. Il n'a pas voulu que les leçons de son expérience fussent

perdues pour les lettres, et il a publié la *théorie* d'une *pratique* qui lui a fait beaucoup d'honneur.

Le cours de M. de Fontanelle offre une lecture remplie d'intérêt, parce qu'on y trouve les pensées d'un philosophe exprimées par un littérateur habile. Un style toujours élégant et pur, des pages éloquentes, des aperçus ingénieux, des vues neuves et des considérations pleines de philosophie, caractérisent cet ouvrage qui manquait à notre littérature classique.

Il contient beaucoup d'anecdotes piquantes et de faits curieux pour l'histoire littéraire. Ainsi M. de Fontanelle nous apprend comment Thomas fut conduit à traduire en vers le passage où Juvénal peint avec tant de force les déportemens de Messaline. On connaît cette traduction où respire toute l'énergie de l'original. Quelques personnes l'attribuent à l'un de nos poëtes qui est doué d'un talent aussi gracieux et flexible que le génie de Thomas était énergique et fier. La lecture du nouveau *Cours de Belles-Lettres* ne doit plus laisser de doute à cet égard.

J'ai remarqué dans ce cours une erreur de fait qu'il importe de relever. On connaît ce beau vers latin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

qu'on peut traduire ainsi :

Il ôte au ciel sa foudre et leur sceptre aux tyrans.

et qui a été fait pour le portrait de Franklin. M. de Fontanelle l'attribue à d'Alembert, tandis qu'on sait que Turgot en est l'auteur.

Dans la vie de Turgot par Condorcet, on lit ce vers de cette manière :

Eripuit cœlo fulmen, mox sceptra tyrannis.

Peut-être l'heureuse substitution de *sceptrumque* à la place de *mox sceptra* est-elle de d'Alembert?

Il est aisé de juger d'après l'analyse du plan qu'a suivi M. de Fontanelle, combien son ouvrage est méthodique et combien il sera utile pour l'enseignement des belles-lettres. Il n'a rien de commun avec les rhétoriques d'après lesquelles on fait des amplifications, et c'est un

grand avantage : il a sur les longs recueils d'analyses littéraires, le mérite de l'utilité, et c'est un avantage plus grand encore.

Il faut espérer que sous ces deux rapports il obtiendra l'accueil du petit nombre de professeurs qui s'occupent de l'avancement des élèves dont ils dirigent les études.

L. A. M. Bourgeat.

La Lusiade de Louis Camoens, poëme héroïque en dix chants, traduit du portugais, avec des notes et la vie de l'auteur; par J. F. La Harpe. — *Nouvelle édition*, corrigée avec soin. — Deux vol. in-12, papier fin. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Laurent-Beaupré*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 218; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

C'est un véritable service à rendre aux lettres que de réimprimer les ouvrages classiques que l'on ne trouve plus qu'avec peine, et sous ce rapport on ne saurait donner trop d'éloges au littérateur qui vient de publier une nouvelle édition de la traduction d'un poëme peut-être trop peu connu parmi nous. Imprimée avec soin, l'édition que nous annonçons est agréable à parcourir, non-seulement à cause de la correction du texte, mais encore à cause des notes pleines d'intérêt qui l'accompagnent. Paraissant à la fin de l'année, cet ouvrage sera sûrement présenté comme une flatteuse récompense à ces jeunes gens qui auront bien mérité de leurs maîtres, ou bien encore à cette beauté modeste qu'une mère tendre voudra délasser d'études sérieuses par une lecture qui puisse à-la-fois intéresser son cœur et son esprit.

Comme tous les grands poëtes, le Camoëns fut malheureux, et peut-être a-t-il dû à ses infortunes cette teinte de mélancolie qui donne à son poëme une partie de son intérêt. On ignore le lieu de la naissance du prince des poëtes portugais, et l'on ne sait trop si le Camoëns ne mourut pas dans un hôpital; mais qu'importe pour le génie que le malheur plane sur sa tête, il vit dans l'avenir et sait

d'avance qu'il est immortel. Qui connaît aujourd'hui les noms de tous ces ministres, ou même de ces rois fameux qui successivement se sont partagé la terre ? Mais qui ignore ceux d'Homère, de Virgile, de Milton, du Tasse, de l'Arioste et du Camoëns. Des hommes de talent se plaignent de l'injustice du sort, mais qu'ils se rappellent donc la destinée d'Homère et du Tasse; alors ils se trouveront heureux s'ils sont inspirés par le génie des muses. Oui, je dois le dire à l'honneur des lettres, il n'est pas un de ceux qui les cultivent pour elles-mêmes et qui sentent tout le prix de la gloire des talens, qui ne renonçât volontiers aux richesses, aux plaisirs, s'il pouvait se flatter que l'on inscrira sur sa tombe une épitaphe telle que celle-ci : *Ci-gît Louis Camoëns, prince des poëtes de son tems; il vécut pauvre et malheureux, et mourut de même.*

Le poëme de *la Lusiade* est apprécié depuis longtems; aussi je ne puis rien ajouter aux observations que le traducteur de ce poëme a placé à la suite de chaque chant. Toutes les comparaisons dont le Camoëns a pris le sujet dans les poëtes anciens, y sont indiquées, et l'on peut juger d'autant plus facilement de ce qu'il leur a emprunté, qu'on a eu soin d'y placer les différens textes de ces poëtes.

Deux passages de la Lusiade ont sur-tout excité l'admiration et le suffrage de tous les hommes sensibles aux beautés de la poésie, et comme ils sont dans un genre opposé, ils peuvent assez bien nous donner l'idée du talent du poëte portugais. Le premier est cette histoire si touchante d'Inez, dont La Mothe même n'a pu diminuer l'intérêt, malgré la faiblesse de son style. Cet épisode, conforme à la vérité historique, est sans contredit le plus beau morceau de la Lusiade, et le poëte y égale quelquefois Virgile, par l'éloquence vraie et pathétique avec laquelle il peint les malheurs de l'amante et de la mère la plus infortunée qui fut jamais.

N'oublions pas non plus de rappeler ici cette belle et imposante fiction du géant Adamastor, qui apparaît aux vaisseaux portugais, comme pour défendre le passage

du cap des Tempêtes, et qui s'indigne que des mortels osent franchir des mers jusqu'alors inaccessibles. Gardien des mers lointaines, son aspect formidable glace tous les cœurs, et fait perdre à jamais l'espoir de la patrie à ces navigateurs intrépides, qui alors saisis de crainte, oublient les dons brillans que leur promet la gloire, s'ils ont assez de courage pour achever leur noble entreprise. L'apparition du géant Adamastor rappelle cette grande figure d'Achille qui, paraissant sur les hauteurs du camp des Grecs, glace d'épouvante les Troyens, naguère victorieux, et porte le trouble et la crainte jusque dans le cœur de l'intrépide Hector. Achille n'a qu'à se montrer pour frapper de terreur l'armée entière : il crie, le combat cesse, et les Troyens en fuite s'estiment heureux de trouver dans leurs remparts une sûreté que leur courage ne peut plus leur donner.

Mais pourquoi nous laisser aller au plaisir de citer les beaux morceaux de la Lusiade; c'est au milieu du prestige qui les entoure qu'il faut les lire, puisque c'est seulement de cette manière que l'on peut en sentir toutes les beautés. Nous ne pouvons, du reste, finir cette annonce sans prévenir nos lecteurs que la nouvelle édition de ce poëme leur donnera tous les moyens d'en apprécier le mérite, et de démêler ce que le Camoëns dut à son propre génie ou à l'étude des modèles de l'antiquité.

M. S.

La mort de Loizerolles, ou *le Triomphe de l'Amour paternel*, poëme en trois chants, accompagné de notes historiques; par F. S. de Loizerolles, fils. — Un vol. in-18. — Prix, papier grand-raisin, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *J.-G. Dentu*, imprimeur-libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton et Walkenaer*, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Depuis assez long-tems la poésie s'exerce dans le genre descriptif, parcourt follement la vaste étendue de nos campagnes pour reproduire des tableaux qui mille fois

ont déjà été reproduits à nos yeux, ou se perd dans les nues pour y chercher des idées abstraites, des conceptions monstrueuses, et nous les présenter ensuite comme des conceptions sublimes, quoiqu'inintelligibles. Le plus souvent elle essaie de communiquer un enthousiasme qu'elle-même n'éprouve point, parce que des sentimens factices guident son pinceau, parce qu'elle abandonne les enseignes de la raison, parce que de nos jours lés vers valent bien rarement la simple prose. La poésie du cœur est négligée : le naturel et la grâce ont fui loin des disciples d'Apollon, et il ne reste auprès d'eux que l'afféterie. Ils courent après la rime, sans trop s'occuper de la liaison des idées : ils arrangent symétriquement des syllabes, sans beaucoup s'inquiéter de la justesse des images et des pensées.

Quel spectacle plus touchant que celui de voir enfin un poëte consacrer sa muse à célébrer le triomphe de l'amour paternel, et s'entourer des prestiges séduisans de l'harmonie, uniquement dans le dessein d'éterniser l'héroïsme de la vertu, d'attendrir les lecteurs sur le trépas de l'une des plus intéressantes victimes de la révolution. Ces lecteurs sont hommes, et rien de ce qui appartient à l'homme ne leur est étranger. Or, il s'agit de peindre la courageuse tendresse d'un père qui s'offre spontanément au fer des bourreaux, en se substituant à son fils, et par cet acte de dévouement, donne à celui-ci deux fois la vie. Hélas! ce père vertueux n'a légué au tendre objet d'un si généreux sacrifice fait en silence, fait à l'insu de son fils, ce père vertueux ne lui a légué que le douloureux regret de n'avoir pas péri lui-même à la place de l'auteur de ses jours. Ce trait admirable de dévouement, plusieurs journaux l'avaient dénaturé, ainsi que plusieurs histoires de nos malheurs passés. Le fils fut jaloux de rétablir la vérité dans tout son lustre, et d'y répandre les couleurs de la poésie. On ne peint jamais mieux que ce que l'on aime, et il est dans la nature humaine un instinct secret qui nous excite incessamment à publier ce qu'elle ne saurait taire qu'avec peine. Tel est le but, telle est l'excuse de ce poëme, petit, eu égard au volume, mais grand de pensées et de sentimens.

Après l'avoir lu, on pourrait dire à l'auteur, en parlant de M. de Loizerolles, père :

Son immortalité doit être ton ouvrage.

Plusieurs journalistes ont analysé avec quelque bienveillance cette production échappée à la piété filiale : un seul m'a paru ne pas rendre entièrement au poëte la justice qui lui est due, et ne pas se pénétrer assez de cet adage : *Res sacra miser*. Quand le malheur est ennobli par des qualités estimables, par un talent réel, ne faut-il pas s'empresser de l'adoucir, de l'encourager? Les éloges doivent moins coûter à notre franchise, lorsque la franchise elle-même peut les fortifier du poids de nombreuses citations. Ces éloges sont d'autant plus purs, plus désintéressés que l'auteur, sous les livrées de sa noble misère, se trouve incapable d'imposer à la crédulité des critiques, et de surprendre l'impartialité par des flatteries étudiées. Le malheur n'est point entouré de cette foule d'*amis* qui, de concert avec un poëte heureux, prôné, comblé des faveurs de la fortune, mais toujours affamé de gloire, s'efforcent d'étendre sa renommée, dans l'espoir d'être bientôt, à leur tour, les objets de la même politesse et des mêmes soins officieux. Le malheur ne peut recourir à aucun de ces manèges, signes visibles d'un mérite invisible. M. de Loizerolles n'est point un de ces dupeurs d'oreilles, un de ces inévitables déclamateurs qui empruntent une partie de leur verve et de leur talent de la force d'un organe plein, sonore, de la vivacité des gestes, de l'assurance du débit, et qui ne semblent montrer de grandes idées qu'à raison de leurs grands éclats de voix. Combien de poëmes destitués de plans, cousus d'épisodes, qui ne tiennent nullement au sujet principal, sont pourtant loués outre mesure! Pourquoi? c'est que les auteurs savent travailler leur réputation avec plus d'habileté que leurs vers, et que, pour obtenir des brevets de génie, il faut savoir faire sonner toutes les trompettes de la renommée. Mettez un nom connu, un nom que l'on a coutume d'accoler aux épithètes les plus flatteuses en tête de la *Mort de Loizerolles*, et ce poëme, indépendamment du mérite de l'exécution, trouvera des admirateurs de commande.

Examinons l'ouvrage de M. de Loizerolles, afin de juger si cet ouvrage est indigne des regards et de l'estime du public. Peut-être, en le comparant à d'autres poëmes bien vantés, pensera-t-on qu'il ne leur est pas inférieur. La meilleure manière de faire valoir les titres de l'auteur étant de le citer, nous allons user de cette méthode.

C'est toi, Napoléon, monarque magnanime,
Qui des volcans ouverts vins refermer l'abîme.
. . . .
. . . .
Notre œil n'aperçoit plus une horde implacable
Égorger l'innocent, protéger le coupable ;
Et les flots des partis l'un sur l'autre roulans
Se briser et mourir sur leurs débris sanglans.

Les deux derniers vers sur-tout me paraissent d'une énergie vraiment frappante, et il est impossible de peindre, avec plus d'action, plus de rapidité, le terme de nos discussions civiles. Avec quel feu, quelle vive indignation, et je puis dire avec quelle éloquence poétique, M. de Loizerolles décrit ces tems de deuil et de fureur sacrilége dont le souvenir s'est heureusement effacé, grâce aux bienfaits d'un génie tutélaire :

Dans nos parvis sacrés, sur l'autel de Dieu même,
Retentit l'imposture, éclate le blasphême.
Plus de culte public, plus de frein, plus de mœurs :
L'innocence craintive à fui de tous les cœurs.
La rage dans les yeux, la menace à la bouche,
Vois, mon fils, s'avancer cette horde farouche,
Vois l'airain se briser sous ses *coups inhumains*,
Vois le temple inondé d'un torrent d'assassins,
Vois le marbre, couvrant l'antique sanctuaire,
Souillé par leurs forfaits, ou réduit en poussière, etc....
. . . .
Enfans dénaturés, sacriléges mortels,
Qui du maître des rois renversez les autels,
Croyez-vous à son front ravir le diadème ?
Ce Dieu, dont vous bravez la puissance suprême,
Pour vous a déployé les merveilles des cieux,
A soumis la fureur des flots séditieux,
. . . .
Et du tems ordonné la marche triomphante.

Plus de culte public, est un hémistiche prosaïque : *les coups inhumains* forment une étrange alliance de mots, faites disparaître ces taches, et la tirade ne sera pas mauvaise.

Ce sont ordinairement les contrastes qui produisent les effets pittoresques, et l'on peut appliquer à la physique cet axiôme de la médecine *contraria contrariis curantur.* D'ordinaire, nous devons les plus riantes, les plus aimables descriptions du printems aux rigueurs de l'hiver, et Milton n'eut jamais une touche plus gracieuse, plus originale que dans cette triste saison de l'année. Les beaux jours et la richesse des paysages ne se représentent jamais plus vivement à notre esprit que lorsque les frimats engourdissent la nature. Cette vivacité de sentimens acquiert encore plus de force, lorsque l'homme gémit dans une étroite captivité, car on ne saurait emprisonner l'imagination, et la privation des objets habituels qui accompagnent notre existence, nous en rend le souvenir plus agréable : c'est alors que le malheur embellit idéalement les horreurs du cachot, c'est alors que la pensée lui retrace les scènes ravissantes de la nature, lui fait entendre le murmure des ruisseaux, et le conduit sur le théâtre des merveilles d'un monde qu'il est condamné à ne plus voir. C'est dans une pareille position, c'est dans l'attente de la mort que M. de Loizerolles fils, détenu dans la même prison que son père, promène ses regards sur la campagne, se rapelle avec attendrissement les plaisirs de l'enfance, erre avec volupté dans les bocages d'un petit domaine qui a cessé d'appartenir à sa famille, et qu'il s'écrie à l'aspect d'un ciel azuré, dans une belle matinée :

. . . . Champêtre Saintri !
Tu m'offrais la douceur de ton paisible abri.
O bois hospitaliers ! ô campagnes si chères !
Êtes-vous donc pour moi des plaines étrangères ?
. . . .
. . . .
O vallons que j'aimais ! ô modestes hameaux !
Mes regards sont privés de vos rians tableaux !

Écho de ce bocage où *je venais* renaître,
Ta voix ne répond plus à la voix de ton maître.

. . . .

. . . .

La nature commence un concert de louanges,
Je crois entendre au loin la voix même des anges,
Et du parfum des fleurs le tribut annuel,
Monte comme un encens que la terre offre au ciel.

Ailleurs, le poëte, du fond de sa prison, nous peint le deuil de la nature. Quatre vers expriment ingénieusement, et avec tout l'artifice de l'art, une idée fort commune :

Enfin l'horrible hiver, hérissé de glaçons,
Des étangs limoneux frappe les nourrissons,
Et le fleuve arrêté dans sa course légère,
Voit changer en cristal son onde prisonnière.

Plus loin, l'auteur environné d'artistes distingués, des Robert, des Restout, chante les travaux de ces hommes qui rendaient, du moins en peinture, des biens dont les détenus étaient privés :

L'homme empruntant des arts le flambeau précieux,
Féconde les vallons, embellit tous les lieux.
Son magique pouvoir commande à la nature,
Il ordonne ; les champs se couvrent de verdure.
On voit naître les fleurs, l'épi naissant jaunir,
Les vallons se creuser, les côteaux resplendir,
Les arbres s'élever dans cette plaine aride,
Le saule orner les bords de ce fleuve limpide.

On remarquera aussi ces deux vers sur les phases de la lune, à raison de la difficulté vaincue :

Et comment de Phébé le nocturne flambeau,
Croit, décroit tour-à-tour, pour croître de nouveau.

Je ferai la même observation sur les deux autres vers qui rendent, avec élégance et précision, une image de la souplesse de la trompe de l'éléphant :

Le terrible éléphant, baissant un front docile,
Déroule les anneaux de sa trompe mobile.

L'auteur passant à des scènes déchirantes, se concentre dans la maison de Saint-Lazare, décrit les noires fureurs des bourreaux, et arrive à l'instant où son père sort de cette prison pour aller à la Conciergerie, et de là à l'échafaud. Le fils ignorait la méprise volontaire qui occasionnait un départ si cruel, il ignorait la nouvelle même de ce départ pour la mort. S'il eût connu cette méprise, il aurait dit aux ministres de la tyrannie :

. . . . . C'est mon père, et l'honneur du barreau :
Respectez ce vieillard qui descend au tombeau.

Enfin le 9 thermidor luit sur la France éplorée, les tyrans pâlissent :

Un instant a détruit leurs coupables projets,
Et vient d'anéantir un siècle de forfaits.
Le même jour, pourtant, cette horde rebelle,
Sur le point d'exhaler sa fureur criminelle,
Nous menaçait encor d'un dernier attentat ;
Mais un décret vengeur que lance le sénat,
Poursuit les conjurés, accélère leur fuite,
Et d'un trône de sang la mort les précipite.
. . . .
. . . .
De couronnes de fleurs chacun pare sa tête,
Et de Dieu l'on croirait que ce jour est la fête.
. . . .
. . . .
Que de fils, que d'époux, que de tendres amantes,
Confondent leurs regrets et leurs plaintes touchantes !
Ils courent en désordre, et leurs cris superflus,
Appellent nos amis, hélas ! qui ne sont plus.

Aux accens de cette vive allégresse, mêlée de regrets, succède la prière du pardon en faveur des hommes qui se laissèrent entraîner au crime :

Grand Dieu ! que le remords au pied de tes autels,
Te ramène soumis ces aveugles mortels,
Qui marchaient égarés sur les traces du crime !
Reçois-les dans ton sein, que l'espoir les ranime,
Répands sur eux ta grâce, et qu'un remords vengeur,
Des maux qu'ils ont causés égale la douleur.

Du règne des forfaits que l'horreur les étonne,
Et pour eux sois toujours le Dieu bon qui pardonne.

Le poëte se rend au faubourg Saint-Antoine, dans un petit coin de terre où reposent mille trois cent quinze victimes. Près de cette tombe nourrie de tant de victimes, s'élève une chapelle dans laquelle on célèbre tous les ans un service funèbre. M. de Loizerolles décrit les impressions religieuses qu'une cérémonie si touchante fait naître dans son cœur :

Ces cierges pâlissans dont la faible lumière,
De sa clarté douteuse à peine nous éclaire ;
Cette lampe des morts dont la sombre lueur,
Symbole des regrets, entretient la douleur,
Tout me dit que plus loin cette enceinte recèle,
De chrétiens immolés la dépouille mortelle ;
Que mon père au milieu de ces martyrs nombreux,
Dans ce goufre funèbre est confondu comme eux.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Oui, je veux consoler dans ces vallons en deuil,
Les mânes gémissans et privés de cercueil.
O mon père ! tés fils *en proie à la tristesse*,
Et dans ces lieux sacrés guidés par la tendresse,
S'avanceront vers toi l'œil humide de pleurs :
Sur tes restes chéris ils répandront des fleurs ;
A ton doux souvenir, ta famille fidèle,
Sans cesse invoquera ton ombre paternelle.
Arbustes des tombeaux, immortels monumens
De la simple douleur, agrestes monumens,
De vos rameaux naissans que l'ombre tutélaire
Ne cesse de couvrir les cendres de mon père.

L'auteur finit ce poëme en bénissant les bienfaits du héros qui rappelle l'ordre en France, et rétablit le règne des lois :

Quand l'héritier de Mars, à travers les naufrages,
D'un empire entraîné par le torrent des âges,

Paraissant tout-à-coup sur les débris fumans,
Du trône releva les derniers fondemens,
Une France moderne, et déjà florissante,
Remplit le monde entier de sa grandeur naissante.

J'ai beaucoup cité : on voit que le ton de ce poëme est assez facile, assez égal, et que souvent même il est assez élevé. Les vers ont quelquefois une mélodie, une douceur de tristesse qui convient parfaitement au sujet. Sans doute plusieurs sont faibles; mais cette faiblesse est encore plus supportable que l'emphase, que la bizarre hardiesse des figures nouvelles, des images fausses, ridicules, quoique revêtues d'un coloris brillant, et néanmoins applaudies de nos jours : le sentiment a dicté cet ouvrage, le sentiment doit l'accueillir. « Il est si rare, dit M. Ch. Nodier, dans un article du *Journal de l'Empire*, en date du 29 novembre, il est si rare d'entendre une longue suite de vers sans affectation, qu'on doit savoir gré au poëte qui daigne être naturel : on se réjouit de comprendre ce qu'on entend sans un travail difficile de la pensée ; on éprouve le même sentiment que Philoctète, quand le son d'une voix grecque frappa pour la première fois son oreille, après dix ans d'exil sur une terre barbare. » C'est ainsi que s'exprime un de nos critiques les plus judicieux, les plus instruits au sujet d'un petit poëme de M. de Valmalette. M. Nodier n'a-t-il pas involontairement plaidé la cause de M. de Loizerolles ? Tout est relatif dans le jugement des hommes. Plus de vingt productions dont je m'abstiendrai de nommer les auteurs, pour ne point m'attirer leur orgueilleuse vengeance, plus de vingt productions poétiques ont été préconisées, et ne réunissent point, au même degré, l'intérêt qu'inspire *la mort de Loizerolles*, ni le mérite de l'exécution.

On pourrait, je pense, offrir pour étrennes ce poëme, monument de la piété filiale ; il figurerait beaucoup mieux entre les mains des jeunes gens, que le *Chansonnier des Graces* et le recueil des trop plaintives élégies de nos petits Tibulles modernes. C. Z.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — Première représentation de *Tom-Jones à Londres*, comédie en cinq actes et en vers de Desforges.

Depuis long-temps la monotonie du répertoire de ce théâtre est l'objet d'une juste censure ; lorsque ses habitués ont vu jouer *Iphigénie en Aulide*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Athalie*, *le Cid*, *les Horaces*, *Cinna*, *Zaïre*, *Sémiramis*, *Tancrède*, *Tartuffe*, *le Misantrope*, *les Femmes Savantes*, *l'Avare*, *le Légataire*, *le Distrait*, *le Philosophe Marié*, *le Barbier de Sévile*, *le Mariage de Figaro*, *le Vieux Célibataire*, et une vingtaine de petites pièces jouées à la suite des grandes, il faut recommencer de nouveau, et l'on tourne autour de ce cercle pendant toute l'année. Quand la comédie française s'avise de jouer quelque nouveauté ou de remettre quelque pièce ancienne, on doit pour la rareté du fait lui en savoir gré, et sous ce rapport on pourrait applaudir à la remise de *Tom-Jones à Londres*, si le choix était plus heureux. Est-il concevable que, parmi tant de tragédies et de comédies dont la reprise ferait certainement le plus grand plaisir, les comédiens aient préféré un mauvais ouvrage où l'unité de lieu est fréquemment violée, dont le style est incorrect, et qui offre ce monstrueux mélange de plaisanterie pathétique admis chez les Allemands et les Anglais, mais que la délicatesse de notre goût réprouve avec raison ! Ce qui est excellent dans un roman est fort déplacé sur la scène, et l'on peut très-bien admirer le chef-d'œuvre de Fielding, tout en condamnant le drame de Desforges ; qui n'avait jamais été joué qu'à la comédie italienne, et que le premier théâtre de la nation vient d'admettre. La multiplicité des personnages, l'inutilité de plusieurs, l'odieux et dégoûtant Blifil donnent encore lieu à des critiques fondées, et si la pièce a eu quelques succès, l'intérêt attaché au sujet, et sur-tout le jeu des acteurs, le revendiquent entièrement. On a pu d'abord lire avec surprise l'apologie de ce mauvais drame dans le feuilleton d'un aristarque qui s'est constamment annoncé comme le conservateur des bons principes littéraires ; mais en considérant que cet aristarque déchire journellement les chefs-d'œuvres de Voltaire,

qu'il prodigue l'encens à Mlles Desbrosses, Emilie Contat et Volnais, et qu'il garde le silence absolu sur Talma et Mlle Duchesnois, après les avoir impitoyablement critiqués, l'étonnement a dû cesser.

Le drame qui fournit le sujet de cet article m'amène, par une transition assez naturelle, à dire un mot de l'opéra comique de *Tom Jones*, dont on promet la reprise au théâtre de Feydeau, et où Mme Duret doit jouer le rôle de Sophie. Un opéra comique a plus de droits à l'indulgence qu'un drame, et la musique fait excuser bien des défauts. Celle de Philidor, compositeur d'un grand mérite, dont on néglige trop les compositions; sera sans doute appréciée par les amateurs du chant expressif et mélodieux; le brillant succès de Mme Duret, dans Silvain, lui garantit celui qui l'attend dans cet ouvrage.

Théâtre Feydeau. — Première représentation *du Colonel ou l'Honneur Militaire*, opéra comique en un acte et en prose.

Le colonel Léon, la veille d'une bataille, accepte un dîner dans un château situé près du lieu où le combat doit se livrer. C'est dans ce repas fatal que s'exécute la trame perfide qu'avait ourdie, pour le perdre, une belle-mère jalouse et envieuse. Un breuvage soporifique, qui l'a plongé pendant 24 heures dans un état semblable à la mort, l'empêche d'assister au combat. Livré au mépris du général, il se retire dans une campagne avec un soldat qui lui est tendrement attaché. Dans le voisinage est une jeune et jolie veuve nommée Alphonsine, dont il devient amoureux, et à laquelle il sauve la vie que des brigands voulaient lui ravir. Sur ces entrefaites arrive l'oncle du colonel, qui indigné de sa conduite, veut cependant, avant de prendre un parti définitif à son sujet, l'étudier dans sa retraite. Comme l'oncle et le neveu ne se sont jamais vus, le premier s'annonce pour un artiste universel; il vante avec enthousiasme des tableaux de bataille, et chante la gloire des guerriers. Le colonel, irrité des allusions continuelles de l'artiste prétendu, le défie; Alphonsine arrête le duel. Appelée à la ville par des affaires pressantes, il s'élève une nouvelle querelle entre le colonel et le voyageur, qui s'annonçant pour l'ami intime de son oncle le général, lui remet une lettre dans laquelle il est sommé de renoncer à son nom, à sa famille et à sa patrie s'il ne veut être publiquement déshonoré. Alphonsine revient avec des ordres supérieurs,

qui en déclarant Léon innocent, lui rendent son honneur et son grade. Reconnaissance de l'oncle et du neveu, qui obtient la main de sa chère Alphonsine.

Cet ouvrage n'est pas tombé, mais n'a pas eu non plus de succès. Il était difficile de s'intéresser à un personnage placé dans une position qui l'expose au mépris général. Le breuvage soporifique a excité des murmures; on ne sait trop pourquoi: c'est peut-être parce que ce moyen employé par Shakespeare dans Roméo et Juliette, et ensuite par les faiseurs de mélodrames, est trop usé sur la scène. Je pense donc que le sort de l'ouvrage ne doit pas décourager l'auteur. La pièce, au reste, a paru bien conduite, et purement écrite. Quant à la musique elle n'a pas toujours rempli les espérances qu'avait fait concevoir l'ouverture, où l'on trouve des effets d'orchestre très-heureux, et une distribution bien entendue des instrumens. La partie vocale est faible: on dit que c'est le début d'un jeune amateur. L'ouverture et quelques endroits de la pièce ont été applaudis, et à la fin les auteurs ont été demandés; mais ils ne se sont pas fait connaître, et il paraît même qu'ils ont retiré leur ouvrage. Il se sont jugés plus rigoureusement que n'avait fait le public.

Rentrée de Martin dans *le Nouveau Seigneur de village* et *le Mari de Circonstance*.

La rentrée de Martin est toujours une fête pour le théâtre de Feydeau. Cet artiste, dont on ne citait d'abord que la voix, ne mérite actuellement pas moins d'éloges, comme acteur, sur-tout dans les personnages de valets. Les deux pièces qu'il a choisies pour sa rentrée, conviennent très-bien à ses moyens, et il y est vivement applaudi. Par quelle fatalité son répertoire est-il si borné! Les amateurs de la bonne musique gémissent qu'un si bel organe ne nous fasse entendre le plus souvent que des airs insignifians, dont tout le mérite est dans celui qui les chante. Espérons cependant que pour honorer la mémoire de Grétry, il ne tardera pas à paraître dans le *Jugement de Midas*. Il a beaucoup contribué au succès de la reprise du bel opéra d'*Euphrosine et Coradin*. Qu'il joue encore dans *Stratonice!* Voila deux compositions bien préférables à celles qui composent son répertoire habituel. Padille dans *Ponce de Léon*, Frontin dans le *Droit du Seigneur*, et Lafleur dans les *Evénemens Imprévus* sont aussi des rôles où son succès me paraîtrait assuré.

Kk 2

Le Mari de Circonstance est un fort joli poème ; mais la musique n'a rien de saillant. Celle du *Nouveau Seigneur de Village* est remplie de grâces et de fraicheur ; Mlle Regnault y est très-applaudie. *La Compagne obligée* des nouveautés précédait ces deux ouvrages ; chacun nomme ici la pièce des *Sabots*, qu'on devrait laisser reposer. Elle offre des tableaux naïfs et agréables ; mais elle est trop usée, et si dans les représentations brillantes ou veut absolument commencer par quelque *vieillerie*, que ne donne-t-on du moins *la Servante maîtresse*, ce chef-d'œuvre de vérité musicale, *le Bûcheron*, (qui n'a pas été joué depuis long-temps et où il y a du bon comique et d'excellens airs) *le Tonnelier*, *le Maréchal*. et autres *antiquités* dont la représentation dédommagerait un peu le public de l'ennui qui lui est trop souvent réservé !

Montano et Stephanie ; la Rosière de Salency.

Huet a remplacé Gavaudan dans le rôle de Montano, qu'il a joué d'une manière satisfaisante. Les retranchemens faits à la musique de la *Rosière* ont toujours lieu ; mais celui d'une partie de l'air d'Herpin ne doit pas être reproché à Chenard, dont le zèle infatigable ne s'est jamais ralenti en aucune circonstance C'est Grétry lui-même, qui à la précédente reprise de l'ouvrage, trouvant des longueurs dans cet air, invita Chenard à le couper, ainsi que le monologue de Lucile. Quant aux deux entr'actes, ils rempliraient très-agréablement les intervalles des actes, et aucun motif plausible n'a pu décider leur suppression.

Théâtre de l'Impératrice. — Nina et la Serva Padrona.

Mme Giacomelli continue ses débuts. Son jeu dans *Nina* n'annonce point une femme dont la raison est aliénée ; mais elle déploye beaucoup de grâces et de finesse dans la *Serva Padrona* : on ne conçoit pas la malveillance qui se manifeste évidemment à son sujet dans le parterre. Si sa voix est peu étendue, elle est au moins juste, et lorsqu'on la compare aux actrices de ce théâtre qui seraient appelées à jouer ses rôles, on ne peut nier son incontestable supériorité.

La musique de *Nina* gagne beaucoup à être entendue souvent. On y trouve de l'expression, de la simplicité et du naturel ; les ornemens déplacés, les roulades insignifiantes n'y abondent point, comme dans la plupart des compositions modernes. Paisiello a voulu parler à l'âme,

et il a réussi. Daleyrac lui est resté supérieur dans l'ouverture, et dans la romance chantée par *Nina*; son premier chœur vaut au moins celui du compositeur italien, quelque beau que soit ce dernier; mais pour tout le reste, Paisiello a évidemment l'avantage. Rien de plus délicieux que la chanson pastorale *già il sol*, et que le quartetto final du premier acte. Le duo *son io desto* est de la plus grande beauté; le chœur *cantiam Nina* est très-agréable; il y a beaucoup d'expression et de sentimens dans le duo *Oh momento fortunato!* ainsi que dans le second final. Le reproche le mieux fondé qui ait été fait à Paisiello, c'est de ne pas savoir s'arrêter. Quand il a un motif heureux, il y revient sans cesse, et le répète jusqu'à satiété; c'est la surabondance d'Ovide. Trop heureux la plupart des compositeurs actuels, s'ils pouvaient mériter une semblable critique! MARTINE.

Lettre de DIDEROT *à* NAIGEON, *sur un ouvrage de l'abbé* M***, *contre les* Dialogues sur les bleds, *de l'abbé* GAGLIANI. (1)

Paris, ce 10 mars 1770.

MONSIEUR, vous désirez savoir mon sentiment sur l'ouvrage que vous avez bien voulu me confier et que je vous renvoie; le voici : je le trouve dur, sec, plein d'humeur et pauvre d'idées. L'auteur ne me paraît ni assez pourvu d'expérience ni assez fort de raison pour briser son adversaire, comme il se l'était promis. Il le calomnie en plusieurs endroits, il affecte de ne pas l'entendre ou il ne l'entend pas en quelques autres. Ses réponses aux principaux raisonnemens qu'il attaque, ne sont pas aussi victorieuses qu'il l'imagine; il y en a auxquels il ne répond point du tout. Il disjoint les idées, il aperçoit fort bien les inconvéniens des vues de l'auteur, il n'aperçoit pas les inconvéniens des siennes. Il attribue au chevalier ce que la vérité du dialogue exigeait qu'on mît dans la bouche de ses interlocuteurs, et il lui en fait un crime ou un ridicule. Tout cela est mal, et je vous proteste qu'à la place de l'abbé Gagliani, je ne serais affligé de cette critique que parce que je me serais peut-être flatté d'un ton et d'un procédé plus

---

(1) M. Fayolle possède l'original de cette lettre inédite de Diderot, qui manque à la *Correspondance de Grimm*.

honnêtes. Le caractère du réfutateur en sera un peu plus barbouillé. On n'en aura pas plus haute opinion de sa suffisance, et la question n'en sera pas plus éclaircie. Les Dialogues conserveront toute la faveur qu'ils ont obtenue, et l'ouvrage dont il s'agit n'aura qu'augmenté le nombre des ouvrages économiques qu'on ne lit plus. La lutte contre un homme de génie qui connaît le monde et les hommes, le cœur humain, la nature de la société, l'action et la réaction des ressorts opposés qui la composent, la force de l'intérêt, la pente des esprits, la violence des passions, les vices des différens gouvernemens, l'influence des plus petites causes et les contre-coups des moindres effets dans une grande machine, est une lutte périlleuse, comme M. Turgot le savait bien, et comme M. l'abbé M*** l'aura prouvé après M. l'abbé Beaudeau, M. Dupont et M. de la Rivière. M. l'abbé Gagliani n'a pas besoin pour paraître grand que M. l'abbé M*** se mesure avec lui. Le seul parti que le critique pourrait tirer de son travail, ce serait d'en faire une bonne lettre qu'il enverrait à celui qu'il appelait à Paris son ami. Il y aurait dans cè sacrifice moins à perdre qu'à gagner; car cet ouvrage passera sans faire la moindre sensation, malgré le nom et la célébrité de l'auteur à qui il n'en restera qu'un petit vernis d'homme noir. Après s'être donné une entorse à un pied dans l'affaire de *la compagnie des Indes*, il ne faudrait pas s'en donner une à l'autre pied dans celle des *bleds*, car c'est sous peine de ne pouvoir plus marcher. Si l'abbé M*** avait ceint le tablier dans la boutique de M. de Mirabeau (2), et qu'il eût été personnellement offensé, qu'aurait-il fait de pis? Je ne voudrais prendre ce ton amer qu'avec mon ennemi, encore ne serait-ce qu'en représailles. Je vois avec chagrin que les hommes de lettres font moins de cas de leur caractère moral que de leur talent littéraire. Cette réfutation nuira beaucoup à M. l'abbé M*** qui ne doit s'attendre ni à l'indulgence du public ni à celle de ses amis; et c'est ce que je me ferais un devoir de lui dire, si je pouvais m'en expliquer avec lui, sans manquer à la confiance dont vous m'honorez. Je lui communiquerais aussi quelques endroits des lettres de l'abbé Gagliani dont il n'aurait rien de mieux à faire que de justifier la bonne opinion. Voici, Monsieur, comment le charmant Napo-

(2) L'auteur de *l'Ami des Hommes*, chef des économistes.

litain en parle dans la dernière que j'ai reçue. « Le cher » abbé M*** raisonne comme sa tête le mène, mais il » agit par principes ; ce qui fait que je l'aime de tout mon » cœur, bien que ma tête n'aille pas comme la sienne ; et » que lui de son côté m'aime à la folie, bien qu'il me croie » *Machiavellino*. Au reste, son âme qui est bonne entraî- » nera sa tête ; il finira par ne me pas répondre et par » m'aimer davantage. » D'où vous conclurez que le petit Machiavelliste italien s'entend un peu mieux en procédés que le philosophe français. Mais toute réflexion faite, je me persuade que l'abbé M*** ne publiera pas ses guenillons recousus. Quoi qu'il en soit, comme censeur, je n'y vois rien qui doive en empêcher l'impression, sans même en excepter quelques paragraphes dont un examinateur précédent paraît s'être effarouché. Les économistes de profession sont bien d'une autre hardiesse, et la liberté jointe au courage qu'ils ont de tout dire, est à mon sens un des principaux avantages de leur école.

Notice biographique de M. DE LA SERNA SANTANDER.

CHARLES DE LA SERNA SANTANDER, né à Colindres dans la Biscaye espagnole, vers le milieu du dernier siècle, se disposait à faire profession chez les jésuites, quand la suppression de cette Société, le força de choisir un autre genre de vie. Un oncle qu'il avait dans la Belgique l'attira dans cette contrée qu'il a habitée jusqu'à sa mort. Ses talens, l'étendue variée de ses connaissances et son inflexible probité lui concilièrent l'estime publique, et le firent nommer bibliothécaire de l'école centrale de Bruxelles, puis bibliothécaire de cette ville, et l'Institut l'agrégea au nombre de ses correspondans.

M. de la Serna, passionné pour la littérature qu'il cultivait avec succès, se forma une magnifique bibliothèque d'éditions précieuses et de livres rares. Il en publia un catalogue raisonné en 5 vol. in-8°. Bruxelles, 1803.

Celle de la ville de Bruxelles, l'une des plus belles des départemens, est pour ainsi dire son ouvrage. Elle se compose de l'ancienne bibliothèque de Bourgogne qu'il enrichit de tout ce qu'il y avait de plus intéressant dans celles des corporations supprimées. Pour soutenir cet établissement à une époque où les payemens étaient en

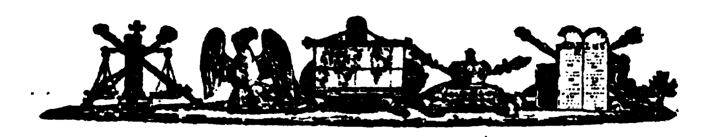
souffrance, il avançait sur ses propres fonds le traitement des employés et les autres dépenses nécessaires.

Il a publié un *Mémoire historique* sur la bibliothèque de Bourgogne, présentement bibliothèque publique de Bruxelles, un vol. in-4°. Bruxelles, 1809. Ce n'est pas une sèche nomenclature, mais un catalogue accompagné de notes, d'extraits et d'anecdotes curieuses qui décèlent un des biographes les plus savans de l'Europe. On doit appliquer le même jugement à son *Dictionnaire bibliographique du quinzième siecle*. Trois vol. in-8°. Bruxelles, 1806. Les éloges que lui donnèrent les journaux et le succès qu'il obtint, en attestent le mérite.

On lui doit encore un *Mémoire sur l'origine et le premier usage des signatures et des chiffres dans l'art typographique*; in-8°. Bruxelles, an IV.

Le père Burriel, jésuite, avait préparé une collection nouvelle des œuvres de S. Isidore de Seville. On doit savoir gré à M. de la Serna, possesseur du manuscrit inédit, d'avoir publié le discours préliminaire, rempli d'une érudition profonde, sous ce titre : *Præfatio historicæ critica in veram et genuinam collectionem canonum ecclesiæ hispaniæ*. In-8° de 114 pages, petits caractères. Bruxelles, an VIII.

Quelque distingué que fut M. de la Serna par ses connaissances, il avait, ce qui vaut beaucoup mieux, une vertu austère et une piété éclairée. C'était un modèle pour les chrétiens et les gens de lettres. Cet homme de bien est décédé à Bruxelles le 23 novembre dernier, âgé de 61 ans. Il emporte l'estime, l'affection et les regrets de tous ceux qui l'ont connu.



POLITIQUE.

L'ARMÉE Ottomane s'est emparée de Belgrade. Le rapport du grand visir sur cette victoire a répandu la joie la plus vive dans Constantinople. Le sultan a reçu des félicitations solennelles à cette occasion. La peste fait de grands progrès dans la Moldavie et dans la Valachie; le fléau s'en étend jusqu'à Orsowa. On s'attend en Hongrie à voir interrompre successivement toutes relations commerciales avec la Turquie.

Les Anglais n'ont pas justifié en Amérique la hauteur de leurs déclarations et le ton de leurs menaces; ils ont été battus complettement dans le haut Canada. Le général Proctor n'a pu défendre Malden qui a été pris par le général Harisson. Leurs flottes ont été détruites sur les lacs Erié et Ontario; ils ont perdu leur garnison composée de troupes Allemandes les plus belles qui fussent à la solde de l'Angleterre. Dans toutes les villes de la république, ces événemens ont été célébrés avec enthousiasme, même par le parti qui se montre contraire au gouvernement et à la guerre contre les Anglais. Dans l'Amérique Espagnole un événement important a eu lieu. Les révolutionnaires mexicains après de brillans succès ont éprouvé un revers. Voici les détails curieux de cette action.

« L'armée des patriotes mexicains, après avoir eu des succès aussi étonnans que ceux de Cortès, mais moins heureux dans les résultats, vient enfin d'éprouver un revers; le 20 du mois dernier, ils ont été, dit-on, entièrement défaits à vingt milles environ de Saint-Antonio. Ils se sont arrêtés à Nacogdoches; mais il est douteux s'ils pourront s'y maintenir long-tems. Après un très-petit commencement, sans argent et sans armes, ils étaient devenus assez formidables pour répandre la consternation dans le parti royaliste, et le vice-roi commençait à les craindre plus que tous les autres insurgés ensemble. Les fréquentes défaites de leurs ennemis leur avaient procuré une quantité suffisante de munitions et d'approvision-

nemens militaires. Dans la bataille du 20 juin, ils avaient 900 hommes dont 250 Américains, quelques Indiens, et le reste indigène. La victoire obtenue dans cette occasion leur donna tant d'éclat, que le peuple des Etats-Unis accourait de toutes parts sous leurs drapeaux, quelques-uns par la Haute-Louisiane, d'autres par les Arkanas, et les autres par Nocagdoches. La déposition de Bernardo, qui avait commis des barbaries révoltantes, et le nom de Toledo, homme aussi fameux que Miranda, leur faisaient de nouveaux prosélites. Beaucoup de respectables jeunes gens, d'un caractère entreprenant, étaient venus combattre sous l'étendard de Toledo. Avant sa dernière défaite, Toledo avait au moins une armée de 2000 hommes, complètement armés, avec 12 pièces d'artillerie, et 600 Américains. Peut-être n'avait-on jamais réuni des hommes plus braves et plus déterminés que ces Américains; dans ce nombre il y avait tout au plus 20 Européens, quelques Français, et une demi-douzaine de créoles de la Lousiane. Les royalistes s'étaient approchés de Saint-Antonio, avec une armée d'au moins 5000 hommes, dont 2000 de vieilles troupes. Les patriotes marchèrent pour leur livrer bataille, surprirent et mirent en fuite leur avant-garde; mais au lieu de s'arrêter et de se former en ordre, ils se précipitèrent malgré leurs chefs avec une impétuosité furieuse; soudain ils se trouvèrent au milieu de leurs ennemis. Là, se livra un nouveau combat aussi sanglant que les plus terribles rapportés dans l'histoire. Des deux côtés, on se battit en désespérés. A la fin les patriotes furent écrasés par le nombre, la plus grande partie fut tuée, non sans avoir fait mordre la poussière à un plus grand nombre qu'eux. Les principaux chefs ont échappé, et ont rejoint le restant de leur armée à Nacogdoches. Deux cents familles se sont enfui; on suppose que l'intention du cruel Aredondo, auteur des massacres de Guanahuota, Saltillo, et Almira, assassins des femmes et des enfans, est de dévaster toute la province de Texas, et de ne laisser qu'un désert entre les limites des Etats-Unis et le Rio del Norte. »

Nous avons fait connaître les lettres du prince vice-roi relative à l'affaire de Caldiero : on a pu voir par cette relation que le plan du général Hiller avait échoué, tandis que du côté de Ferrare le débarquement du général Nugent n'avait produit qu'un moment une diversion sans importance. La *Gazette de la Cour de Vienne* donne les détails

de ce combat de manière à faire reconnaître qu'on sème dans cette capitale l'importance de ses résultats. L'ennemi, y est-il dit, a attaqué notre position avec une grande supériorité de forces : comme il renouvelait toujours le combat avec des troupes fraîches, nos troupes prirent une autre position. Notre perte est assez forte. (Suit une assez longue liste d'officiers supérieurs tués dans l'action.) L'ennemi, continue la Gazette de Vienne, a près de Rivoli une position retranchée qu'il continue à fortifier ; il a formé près de Véronne plusieurs camps, dont le plus fort est celui de Lupataro.

On écrit de Lucerne, en date du 26 novembre, les détails confirmatifs suivans.

« Depuis la défaite que l'armée autrichienne du général Hiller a éprouvée à Caldiero, cette armée n'a osé rien entreprendre ; elle a son quartier-général à Trente. La colonne qu'elle avait détachée de Roveredo sur Riva, Ladrone et Anfo, afin de pénétrer sur les bords occidentaux du lac Garda vers Brescia, n'a pu faire aucun progrès ; elle a trouvé partout des troupes prêtes à la combattre et qui, s'étant avancées, l'ont rejetée dans l'intérieur du Tyrol. Il paraît que le général Hiller se propose de rester sur la défensive ; c'est ce que l'on peut conjecturer des retranchemens qu'il fait élever sur toute sa ligne. »

Il n'y a rien eu de nouveau sur toute la ligne depuis quelques jours, dit le *Journal officiel italien*, sous la date de Véronne le 2 décembre. Un grand nombre de déserteurs ennemis, infanterie et cavalerie, se présentent tous les jours à nos avant-postes. Ils s'accordent tous à se plaindre des mauvais traitemens qu'ils reçoivent, et de la disette de toutes les choses nécessaires dans la position qu'ils occupent. Les officiers autrichiens se plaignent hautement de la conduite du général Hiller. On croit qu'il va avoir très-prochainement pour successeur le général Bellegarde. Quelques troupes ennemies se sont fait voir du côté de Rovigo. Le général de Coucby, qui manœuvre de ce côté, s'est porté le 5 décembre sur cette ville.

Pendant que le prince vice-roi, avec la seule armée qu'il commande, toujours victorieux dans les combats qu'il a livrés, mais obligé de resserrer sa ligne pour n'être pas pris à revers par les troupes qui descendaient du Tyrol, a soutenu tout l'effort des ennemis, a déconcerté leurs plans, défendu toutes les positions importantes, et garanti le Milanais de toute attaque sérieuse ; on apprend que l'Em-

pereur a destiné à cette armée de puissans renforts. On connaît le décret qui ordonne la formation à Turin d'une armée de 100 mille hommes. Les premières divisions de cette armée sont déjà formées à Alexandrie, et vont entrer en campagne. Le prince d'Essling est arrivé à Gènes avec 20,000 hommes. Le mont Cénis et le Simplon sont sans cesse traversés par des corps réguliers ou des détachemens nombreux; et 40,000 Napolitains, dont 6000 de cavalerie, avec un train d'artillerie considérable, sont en marche pour la Haute-Italie. Le préfet du Reno a officiellement annoncé leur prochain passage. Déjà les têtes de colonne de la première division sont arrivées à Bologne. Ainsi le libérateur de l'Italie, le grand capitaine qui l'a deux fois conquise, le prince qui en a fondé les Etats, n'a pas perdu de vue cette contrée, brillant théâtre de sa gloire; et les destinées de l'Italie sont garanties désormais contre toutes les forces de l'ennemi.

Des lettres de Bayonne ne laissent aucun doute sur la retraite des Anglais au-delà de la Bidassoa, et de la reprise des postes qu'ils occupaient. Diverses causes sont indiquées pour motiver ce mouvement : la première est la résistance que l'ennemi a trouvée sur tous les points, résistance qui lui a démontré que ses avantages devraient être achetés par des sacrifices trop chers, que chaque journée de marche lui coûterait une trop grande quantité d'hommes; la seconde est le défaut de vivres; la troisième, la dissention, le défaut d'ensemble qui se sont fait remarquer entre les Anglais et les Portugais d'une part, et les Espagnols de l'autre. On doit sur-tout mettre au rang des causes indiquées, l'arrivée de la division Harispe, dont la conduite a été si constamment brillante à l'armée du maréchal duc d'Albufera. Cette division très-forte, et son brave général, sont arrivés à Pau, où ils ont été reçus en triomphe. L'arrivée du général Harispe, qui est Basque, au milieu de ses compatriotes, a produit un véritable enthousiasme. Sa division a été sur-le-champ grossie d'un grand nombre de volontaires, pleins d'audace militaire et de zèle patriotique.

La division qui éclate entre les Anglais et les Espagnols remonte de plus haut; nous en avions signalé dans le tems les premiers indices : voilà ce qu'on écrit de Cadix à la date récente du 20 novembre,

« Un détachement de l'armée d'Andalousie, composé d'environ 3000 hommes, est arrivé hier dans nos murs

On a cru cette force suffisante pour contenir dans le devoir la populace, qui depuis les derniers événemens ne peut plus souffrir la présence des Anglais. L'officier qui commande ce détachement est don Pédro d'Anguilas, ancien officier supérieur qui a servi sous les ordres de Ballasteros. Ce dernier est toujours confiné dans la forteresse de Ceuta, où il expie le crime de n'avoir pas voulu reconnaître pour chef suprême le lord Wellington.

» Ballasteros est un véritable Espagnol qui a montré du caractère, et qui compte encore beaucoup d'amis et de partisans en Espagne, sur-tout dans les deux Castilles et dans l'Andalousie. Il circule dans le public une lettre de ce général au président des cortès qui fait beaucoup d'impression sur les esprits, et où l'on remarque le passage suivant :

» Après avoir servi avec quelqu'honneur la cause commune, je me vois privé de la liberté; et cependant on ne peut m'accuser que de n'avoir pas voulu prostituer le caractère espagnol, et de n'avoir pas voulu me soumettre aux ordres humilians d'un Anglais. L'Espagne ne serait-elle plus, comme le Portugal, qu'une colonie anglaise. J'ai trop bonne opinion de mes compatriotes pour imaginer qu'ils sacrifient ainsi leur honneur et leur indépendance, et qu'ils subissent le joug que l'Angleterre veut leur imposer.

» On assure qu'il est question d'envoyer le général Ballasteros à Londres. »

Les nouvelles du Rhin font connaître que jusqu'à ce moment les alliés ne se sont pas jugés en état de combiner aucun plan général, et d'entreprendre rien de sérieux. Les souverains qui composent la coalition n'ont parlé aux peuples soumis ou rentrés sous leur domination, que de délivrance, de soulagemens, de bonheur et de paix; mais sur tous les points occupés, et pour assurer la défense de l'Allemagne, pour se garantir contre un ennemi *affaibli*, disent-ils, *mais non hors d'état de rien entreprendre*, il faut de constans efforts et de nouveaux sacrifices; de là d'innombrables décrets pour des levées d'hommes, pour prévenir et réprimer la désertion, pour l'organisation des landwers, et des landsturm; de là aussi le mécontentement qui succède naturellement chez des peuples dont les espérances sont cruellement déçues, et qui ne trouvent dans le changement de situation qu'une condition pire. C'est particulièrement en Bavière que se fait sentir cette différence.

Confédérés avec les Français, ses peuples fournissaient leur contingent, et le théâtre de la guerre s'éloignait de leur territoire; protégés par la valeur, ils étaient garantis par la victoire. De honteuses et impolitiques défections ont tourné contre nous, sur le champ même de bataille, les armes qui brillaient dans nos rangs; les souverains alliés ont cru que la fortune changeait, et ils ont changé avec elle, qu'arrive-t-il? L'Angleterre qui les tient asservis, qui leur impose par ses subsides sa volonté pour principe, et ses intérêts commerciaux pour règle de politique, l'Angleterre leur commande des sacrifices beaucoup plus considérables pour eux que ceux exigés par leur alliance avec la France. Agglomérés sur des points très-resserrés, foyers de maladies contagieuses qui dévorent leurs armées, mêlés à des soldats du nord qui ont apporté le germe de ces maladies, que les fatigues de la guerre ont développées, les Allemands ont cru un moment combattre pour leur cause; ils savent à quoi s'en tenir aujourd'hui. Dans les cabinets, la politique anglaise a dû se dévoiler, et le véritable motif de cette guerre s'est fait connaître. Dans les villes et dans les campagnes, on a pu apprécier le zèle et le prix de l'alliance de libérateurs tels que des Cosaques, et c'est à dater du jour de la présence de semblables alliés qu'on a sur-tout senti le besoin de ne plus faire la guerre et de n'avoir plus besoin de leur appui, c'est-à-dire de leur domination.

De ce côté du Rhin, tous les efforts que peut commander le désir unanime de soutenir l'honneur des armes et de défendre le territoire, a été employé. Les contingens de la levée de 120 mille hommes sont arrivés aux points assignés. La levée d'une partie des 300 mille hommes a commencé, et s'effectue avec le même succès que la précédente : de grands rassemblemens sont formés en Hollande, près de Cologne, à Mayence, à Strasbourg, à Metz, à Sedan. Les places fortes ont été approvisionnées et mises en défense avec l'activité la plus étonnante. C'est en cet état que sur quelques points qu'il ose se présenter, l'ennemi est attendu par des chefs et par des soldats qui n'ont pu céder qu'aux élémens conjurés, et qui seuls, avec le sentiment de leur ancienne gloire, résisteront encore une fois à l'Europe, et rétabliront l'équilibre en multipliant les forces par le courage, le dévouement et la fidélité.

A Neuss et à Kehl, ils viennent de le prouver. Dans la nuit du 1[er] au 2 de ce mois, 400 hommes de troupes enne-

mies ont débarqué en face de la petite ville de Neuss. Ils ont surpris un poste qui se gardait mal. On s'est battu pendant quelques tems dans les rues, et le poste français n'a pu se reformer que hors la ville. Mais trois heures après, des troupes arrivant de tous côtés, l'ennemi a quitté Neuss et a repassé sur la rive droite. Des ordres ont été donnés pour punir la négligence des officiers qui commandaient le détachement qui s'est laissé surprendre.

A Kehl, une division bavaroise s'est présentée ; le 128e régiment, qui formait la garnison, a pris aussitôt les armes; on a tiraillé pendant quelques heures; l'ennemi a été repoussé et s'est reployé à plus d'une lieue du Rhin.

Tels sont les détails que donne le *Moniteur* sur ces deux affaires, depuis lesquelles tout a été tranquille sur la rive droite du Rhin. Cependant la neutralité de la Suisse est appuyée par la mise en mouvement de 45 mille hommes, aux ordres du général Wattenwill : l'esprit public qui se manifeste dans ce pays est digne des plus grands éloges.

L'Empereur a tenu divers conseils d'administration de la guerre et de subsistances militaires.

Le dimanche 5, anniversaire du couronnement, après la messe suivi du *Te Deum*, il y a eu grande audience au palais des Tuileries.

Le soir, on a représenté sur le théâtre de la cour la tragédie de *Ninus II*. Après le spectacle, il y a eu cercle dans les grands appartemens. Le palais et la ville étaient illuminés.

Déjà les lettres des départemens annoncent que cette solennité y a été célébrée avec beaucoup de pompe et d'éclat : elle a été sur-tout accompagnée de deux circonstances qui prouvent l'excellent esprit dans lequel on a salué partout le retour de ce jour mémorable. Au moment où dans tous les temples on faisait des vœux pour la prospérité du règne de l'Empereur, les conscrits partaient en mêlant son nom à leurs chants guerriers, et les citoyens se pressaient d'acquitter la contribution extraordinaire comme une dette sacrée contractée envers l'honneur et la patrie.

S....

ANNONCES.

Le Crevier de la Jeunesse, ou Choix des Traités les plus intéressans de l'histoire des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin-le-Grand, et accompagné de quelques réflexions; par un ancien maître ès-arts. Un gros vol. in-12. avec huit gravures, représentant seize sujets, et pour faire suite au *Rollin de la Jeunesse* du même auteur. Prix, 3 fr. 50 c.; et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Egisthe et Clytemnestre, tragédie en cinq actes; par A. Gondeville de Mont-Riché, sous-chef au ministère de la guerre. Prix, 2 fr.; papier vélin, 3 fr. Chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

Mémoires de Technologie et de Mécanique; par M. Marcel de Serres. (Extraits des *Annales des Arts et Manufactures*.) In-8°, avec cinq planches. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 470, *ligne* 12, Oratio, *lisez :* Otaria.
ligne 14, indispensable, *lisez :* indépendante.
ligne 18, cœur, *lisez :* chœur.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (A dater du mois de janvier 1814, chaque cahier du *Mercure Etranger* contiendra un plus grand nombre de pages; et, en conséquence, le prix de la souscription sera désormais de 25 fr. pour l'année, et de 13 fr. 50 c. pour six mois.).

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

Nº DCXLVIII. — *Samedi* 18 *Décembre* 1813.

POÉSIE.

ÉPISODE

Tiré d'un poëme sur la conquête du Mexique.

POUR le sanglant assaut, dès la veille ordonné,
A peine dans le camp la trompette eut sonné,
Que le triste Gusman, en essuyant ses larmes,
Bénit ce jour heureux et demande ses armes.
Il prit en soupirant des mains d'un écuyer
Cette écharpe qu'un fils ceignait au vieux guerrier.
Naguère encor, hélas, d'un fils la main chérie
Posait un casque d'or sur sa tête blanchie,
D'un pesant bouclier son fils chargeait son bras,
Et lui-même, ravi de le suivre aux combats,
S'armait à ses côtés, et sa mâle jeunesse
D'un père au champ d'honneur protégeait la vieillesse.
Ces soins pieux, ce fils si tendre et si chéri,
Au malheureux Gusman le ciel a tout ravi.
Tandis qu'il se couvrait de sa brillante armure,
Dans son cœur paternel gémissait la nature.
De son épée enfin le fer brille à ses yeux;

Le Vieillard s'en saisit. Il jure par les cieux,
Il jure, sur ce fer, une horrible vengeance.
Les guerriers ennemis, livrés en sa puissance
Aux mânes de son fils seront tous immolés,
Sans pitié sous ses pas ils seront tous foulés :
Il jure. Et quand dans l'air la trompette éclatante
Eut du terrible assaut sonné l'heure sanglante,
Suivi de ses soldats, tel qu'un torrent fougueux
Qui porte au loin la mort dans les flots orageux,
Gusman, s'abandonnant à l'ardeur qui l'entraine,
Appelle la vengeance et vole dans la plaine.
Le premier, de ses mains sur les remparts croulans,
Il planta l'étendard des vainqueurs Castillans.
Le premier, dans l'enceinte à sa valeur ouverte,
Dans le sang mexicain Gusman vengea sa perte,
Et, d'une sombre voix nommant toujours son fils,
Précipita ses pas à travers les débris.
Ses yeux d'un feu guerrier brillent malgré son âge;
D'un bras infatigable il s'anime au carnage,
La mort et la terreur volent à ses côtés :
Tout fuit. Lorsque le feu s'empare des cités,
Qu'il s'accroît en courant des palais qu'il dévore,
Et que d'un rouge obscur l'air brûlant se colore,
Du rapide incendie évitant les horreurs,
Vers un abri lointain le peuple fuit en pleurs.
Tel Gusman s'avançait. Incertaine, interdite,
La foule devant lui précipitait sa fuite,
De ses prêtres, des Dieux, implorait le secours.
Les prêtres attentifs descendent de leurs tours.
A ces vaincus si chers, leurs mains en diligence
Du temple à deux battans ouvrent la porte immense.
Le flot s'y précipite, et Gusman, dont les yeux
De loin ont pénétré dans ce temple odieux,
S'arrête, et s'adressant aux siens qui l'environnent :
« Quels sont donc ces objets dont mes regards s'étonnent?
» Parmi cet appareil et ces flambeaux brillans,
» Au pied de cet autel, des soldats Castillans
» Voilà bien les habits et les couleurs guerrières,
» Le sacrifice est prêt. Par le sang de nos frères
» Pensent-ils de leurs dieux acheter la faveur ?
» Sans doute nos amis dans ce séjour d'horreur,

» Languissaient enchaînés depuis la nuit mortelle
» Qui plongea dans le deuil mon amour paternelle.
» Ah ! si le ciel voulait qu'au trépas arraché,
» Parmi ces malheureux mon Alvar fût caché,
» Qu'il eût des Mexicains comme eux porté les chaînes.....
» Grand Dieu, Dieu de bonté, prends pitié de mes peines,
» Rends-moi, rends-moi mon fils. » En son cœur malheureux
Se glisse un faible espoir mêlé d'un trouble affreux.
Il court, suivi des siens, à la porte funeste
Où du peuple éperdu se presse encor le reste.
Mais c'est en vain qu'il vole et hâte ses soldats :
Avant que sur le seuil il ait porté ses pas,
Repoussée à grand bruit, la porte inexorable
Roule et ferme à ses yeux l'enceinte impénétrable.
A ce coup imprévu, le héros étonné
Partage ses soldats. Du temple environné
Leur foule, à la douleur, à la rage livrée,
Recherche avidement quelque secrète entrée,
D'où, le fer à la main, s'élançant dans les murs,
Ils pourront aux autels porter des coups plus sûrs,
Et sauvant le malheur et punissant les crimes,
Aux glaives des bourreaux arracher les victimes.

Tandis qu'ils s'épuisaient en soins infructueux,
Dans le temple à loisir le ministre des dieux,
De meurtres dégoûtant et de meurtres avide,
Déployait l'appareil de son culte homicide.
Le cœur glacé d'effroi, dans les tourmens plongés,
Les malheureux captifs, lentement égorgés ;
De leurs cris douloureux frappent, par intervalle,
Ces murs, teints de leur sang, et ces voûtes fatales ;
Ils souffrent mille morts sans mourir tout entiers :
Et cependant, au son des instrumens guerriers,
A leurs transports cruels les barbares en proie,
Hurlaient des chants de mort, de victoire et de joie.

Mais que devint Gusman quand, parmi ces clameurs,
D'Alvar, du fils chéri sur qui coulaient ses pleurs,
Il entendit la voix douloureuse et plaintive ?
Il se trouble, il s'émeut, son ame est attentive ;
L'espérance, l'effroi, la joie et la douleur,
Ensemble confondus, se disputaient son cœur ;

En retrouvant son fils dans ce péril extrême,
L'infortuné craint tout.... jusqu'à son bonheur même.
Il demeure sans force, écoute en frémissant,
Et ses vœux vers le ciel ne montent qu'en tremblant.
Mais il n'en peut douter : cette voix qui l'implore,
C'est la voix de son fils, d'Alvar qui vit encore,
D'Alvar qu'il ne retrouve, en ce moment affreux,
Que pour le voir peut-être expirer à ses yeux!
En vain pour le sauver s'arme le bras d'un père :
Rien ne peut renverser l'invincible barrière
Qui s'oppose aux efforts de Gusman éperdu.
Gusman sent tout le prix d'un seul instant perdu.
Tout ce qu'ont pu tenter la force et le courage,
Il l'a fait, mais en vain. Sa douleur et sa rage
Croissent à chaque instant dans son cœur déchiré.
L'image de son fils, de son fils massacré,
Qui d'une voix plaintive implore en vain ses armes,
Allume sa fureur et fait couler ses larmes.

Mais le ciel en pitié prit enfin ses tourmens.
Le ciel guide vers lui, dans ces tristes momens
De nouveaux bataillons, dont la troupe guerrière
Portait dans les assauts la hâche meurtrière.
Gusman à cet aspect, dans le fond de son cœur,
Sentit renaître enfin l'espoir consolateur.
L'espoir guide ses pas, ranime son courage :
Ainsi prêt de périr, au milieu de l'orage,
Le pilote effrayé, qui pâle, sur son bord,
De Neptune en courroux n'attend plus que la mort,
Se ranime un moment lorsqu'à ses yeux arrive
L'éclat lointain d'un phare allumé sur la rive,
Et qu'à l'aspect du port il croit déjà revoir...
Son épouse et ses fils, qu'il embrasse en espoir.

Le héros cependant que son amour appelle,
Monte au temple; une hâche en ses mains étincelle.
Il frappe : il nomme Alvar. Sous ses coups redoublés
Le temple retentit, les airs sont ébranlés.
L'espoir qu'il a conçu le soutient et l'enflamme.
Dans les bouillans transports où se livre son ame,
Il anime les siens, les implore à grands cris.
Pour lui pleins d'amour, de pitié pour son fils....

Leur foule généreuse, à sa voix rassemblée,
Fait tomber à-la-fois sur la masse ébranlée,
La hache redoutable. A ce puissant effort,
Les énormes battans, les verroux, les gonds d'or,
De leurs vastes débris couvrent au loin la terre.
Gusman vole et s'écrie. Il avance, il espère
Au trépas qui l'attend ravir encor son fils.
Ecartant, dispersant ses nombreux ennemis,
Il joint, parmi les morts et le sang qui ruisselle,
Des sacrificateurs la troupe criminelle.
Leur chef, les bras levés, en invoquant les Dieux,
Allait plonger le glaive au sein d'un malheureux.
Gusman le reconnaît, il jette un cri de rage:
Mon fils! mon fils! cruels! et livrant au carnage
Ces monstres teints du sang de ces concitoyens,
Il revient vers son fils, il brise ses liens,
Il le prend sur son cœur, il l'embrasse, le serre,
On n'entend que ces mots: O mon fils! ô mon père!
Ils bénissent le ciel et leur heureux destin,
Et le jeune Espagnol, d'une rapide main,
Saisissant sur l'autel une torche allumée:
« Sois, ô retraite impure, à jamais consumée!
» Et vous qu'un long trépas vient de nous arracher,
» Compagnons malheureux, voilà votre bucher. »
Il a dit. Et soudain, dans ce profane temple,
Tous les guerriers d'Alvar ont imité l'exemple:
Par-tout brille la flamme; et tous ces dieux sanglans
Tombent, parmi les feux, sur leurs autels brûlans.
Les vaincus qui, forcés dans leur vaste retraite,
Du temple avaient atteint et défendaient le faîte,
Menacés par le fer, poursuivis par les feux,
Des cris du désespoir frappent en vain les cieux:
Ils ne peuvent ni fuir, ni défendre leurs vies.
De l'un à l'autre bout des longues galeries
Le feu court et s'anime. Enfin, en un moment,
Avec un long fracas, ce vaste monument,
Ces murailles, ces tours, à demi consumées,
Ces pilastres massifs, ces voûtes enflammées,
Tout éclate et s'écroule, et ne présente aux yeux
De décombres, de morts que des débris affreux!

JULES DE CHATEAUBRUN.

LE PALADIN. — FABLIAU.

Un Paladin sur son coursier,
Vers la Provence s'achemine,
Le front ceint d'un noble laurier
Moissonné dans la Palestine.
Il revient le cœur agité,
Et rêvant à sa toute belle;
Quand il partit, gentille pastourelle
Lui jura tant amour, fidélité!

Joyeux il chante en s'avançant:
J'aime fille au naïf langage;
Qu'un seigneur et riche et puissant
Prenne dame de haut parage,
Je préfère simplicité
A l'éclat d'une demoiselle:
Mieux vaut choisir petite pastourelle
Quand on désire amour, fidélité.

Notre guerrier, tout en chantant,
Arrive aux lieu de sa naissance;
Il voit sur le gazon naissant
Bons villageois, joyeuse danse.
Par eux un hymen est fêté;
De toutes parts le vin ruisselle,
Et sur l'autel où la flamme étincelle
On va jurer amour, fidélité!

Plus fraîche encore que la fleur
Dont sa tête se montre ornée,
Une vierge a donné son cœur
Et s'est soumise à l'hyménée.
Pâle, et devant elle arrêté,
Le Paladin a dit c'est-elle;
Je suis trahi par une pastourelle,
Où donc trouver amour, fidélité?

H. AUDIBERT.

ÉPIGRAMME.

Avez-vous lu les madrigaux d'Harcelle ?
Comme ils sont doux, polis, ingénieux !
Seul, parmi les auteurs en ce genre il excelle !
— J'en suis d'accord.... C'est le plus ennuyeux.

HILAIRE L. S.

ÉNIGME.

Destructeur de la flamme et cause des ténèbres,
Pour les emplois les plus funèbres,
Ne penserait-on pas que je suis destiné ?
Je peux, sitôt que je suis né,
Autour de moi répandre la nuit sombre,
Laisser les clairvoyans dans l'ombre,
Oter aux humains la clarté,
Les plonger dans l'obscurité.
L'objet brûlant qu'à la lumière
Mon influence peut soustraire,
Doit, j'en conviens, sans grand effort,
Revenir à la vie... Et moi, je puis encor,
L'étouffant dans mon sein, lui redonner la mort.
Pourtant de telle horreur je serais incapable,
Si, dirigé par une main coupable,
Je n'étais forcément porté vers cet objet,
Qu'on m'oblige, par intérêt,
D'anéantir dix fois, malgré le sacrifice
Que, pour leur rendre un signalé service,
Aux humains il fait constamment ;
Tant qu'enfin le moment arrive
Où, n'ayant plus rien qui l'active,
Il meurt définitivement.

S........

LOGOGRIPHE.

Mon tout présente un être double
Qu'il importe que rien ne trouble :

Ils ne font qu'un ; mais ils sont deux.
Un troisième les lie entr'eux :
Quand l'un et l'autre il les rassemble,
Rien autant qu'eux ne se ressemble.

S........

CHARADE.

Mon premier vous donne à connaître
Une divinité champêtre,
Dieu de la flûte et des bergers.
Pour soustraire Achille aux dangers
D'une carrière martiale,
Le plongeant dans l'onde infernale,
Thétis le tint par mon dernier.
Tu vois tous les jours mon entier,
Etroit ou large, mais vulgaire;
Je suis un certain vêtement
Que la mode rend nécessaire,
Et qui ne convient nullement
Au sexe né pour plaire.

G. L. G. (d'Anvers), *Abonnés*.

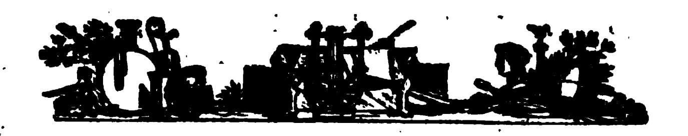
---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Pie VI* (pape), *pie* (oiseau).

Celui du Logogriphe est *Tarquin*, dans lequel on trouve : *taquin* et *Aquin*, patrie de saint Thomas et de Juvénal.

Celui de la Charade est *Courtisane*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGES DANS L'HINDOUSTAN, A CEYLAN, SUR LES DEUX CÔTES DE LA MER-ROUGE, EN ABYSSINIE ET EN EGYPTE, DURANT LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 ET 1806, par le vicomte GEORGE VALENTIA; traduits de l'anglais par P.-F. HENRY; et accompagnés d'un atlas, composé de deux nouvelles cartes de la Mer-Rouge, ainsi que de plans, d'inscriptions anciennes et de vues diverses, exécutées sur les lieux par M. H. SALT, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie. — Quatre vol. in-8°, et un vol. d'atlas in-4°, imprimés avec soin sur carré fin d'Auvergne. — Prix, 42 fr., et 49 fr. franc de port; papier vélin satiné, figures avant la lettre, 84 fr., et 91 fr. franc de port. — A Paris, chez Mme Ve *Lepetit*, éditeur de la *Bibliothèque portative des Voyages*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

(SECOND ARTICLE *.)

PLUS on lira le Voyage du vicomte Georges Valentia et plus on se confirmera dans l'opinion que les Anglais ne lui ont point rendu la justice qui lui est due. On remarque sans doute, dans son ouvrage, une foule de détails inutiles; il est fort indifférent, par exemple, de savoir à quelle heure sa seigneurie est partie d'un village pour se rendre dans un autre; quels mets on lui a servi à déjeûner; dans quelle tasse il a pris son thé ou son chocolat; mais à ces minuties près, on trouve dans son journal un nombre considérable d'observations, de faits, de descriptions qui sont souvent d'un très-grand intérêt. Le vicomte de Valentia voyage en philosophe, en géographe, en politique. Ses vues sont habituellement tournées vers l'avantage de sa patrie. Il ne néglige rien de ce qui peut se rapporter à l'agrandissement

* Voyez le Mercure du 2 octobre dernier.

du pouvoir de l'Angleterre, à l'extension de son commerce, aux moyens de diminuer la rivalité des puissances européennes. La plupart des écrivains des autres nations semblent, dans leurs ouvrages, animés d'un esprit philantropique et désintéressé, qui s'étend à tous les hommes. Les Anglais se concentrent en eux-mêmes, ne voyent d'hommes que dans la Grande-Bretagne, resserrent toutes leurs affections dans le cercle de leurs intérêts personnels, ne s'occupent des autres peuples qu'autant qu'ils peuvent inquiéter la domination anglaise ou servir à l'augmenter.

Lord Valentia a le mérite de déguiser ce caractère sous des formes aimables et polies, mais il ne le conserve pas moins, et l'on ne conçoit pas que les critiques anglais ne lui en aient pas su plus de gré.

Je n'aime pas plus qu'un autre le soin des petites choses, les attentions minutieuses : ce genre d'esprit annonce ordinairement peu d'élévation dans la pensée, peu d'étendue dans les vues ; mais il est quelquefois aussi un garant précieux de l'exactitude de l'écrivain pour des objets plus importans.

Il me semble que sous ce rapport peu de voyages méritent plus de confiance que celui de lord Valentia. S'il visite des contrées ou des peuples *visités avant lui*, il les étudie avec autant de soin que s'il était question d'une première découverte ; il compare ce que les autres ont vu avec ce qu'il voit lui-même, et réforme ou confirme leurs récits avec une rare impartialité.

De combien d'impertinentes bizarreries, Bruce n'a-t-il pas chargé son voyage aux sources du Nil et dans l'Abyssinie ? Jusqu'à quel point n'a-t-il pas cherché à se jouer de notre innocence ? N'a-t-il pas écrit que chez les Abyssiniens on se gardait bien de tuer les bœufs pour les manger, qu'on se contentait de leur lever la peau pour en détacher des aiguillettes ou des tranches ; qu'on les renvoyait ensuite au pâturage, jusqu'à ce que les chairs eussent repoussé, et que par ce moyen vraiment économique un seul bœuf servait pendant toute sa vie à la nourriture d'une famille.

Lord Valentia s'élève avec raison contre ces puérilités

et déclare qu'elles n'ont jamais existé que dans l'imagination de Bruce.

« Nous avons, dit-il, demandé à diverses fois s'il » était vrai que l'on coupât la chair sur le corps de » l'animal tout vivant, et chacun nous a répondu que » cela ne s'était jamais fait. Tous les voyageurs ont » remarqué avant Bruce que la chair crue est la nourriture ordinaire des Abyssiniens; mais jamais ils n'ont » fait mention de la coutume de manger de la chair détachée d'un animal encore en vie. Bruce est le seul » qui ait eu l'impudence de dire que c'était le régal » accoutumé des prêtres et des personnes de distinction » dans tout le pays. »

Il n'est point vrai non plus, comme l'a dit Bruce, que les dames abyssiniennes se remettent à la discrétion des étrangers, sans que leurs maris le trouvent mauvais; lord Valentia atteste au contraire qu'elles sont très-surveillées, et souvent même rigoureusement séquestrées.

Bruce a représenté comme une nation sauvage et féroce les *Samqulies*, peuple africain par le pays duquel les productions de l'intérieur de l'Afrique arrivent en Arabie. L'injustice de cette accusation, dit lord Valentia, est suffisamment démontrée par l'étendue de leur commerce intérieur, par leurs grandes foires et les exportations considérables qu'ils font dans leurs propres vaisseaux. Un grand nombre d'entre eux vivent près de Moka, et s'y montrent très-paisibles. Ce qui rend ces peuples féroces et insociables, ce sont les violences et mauvais traitemens qu'ils éprouvent. Pendant le séjour que firent les Anglais en Egypte, le capitaine d'un petit navire relâcha sur la côte des *Samaulies*, et voulut forcer leur chef à lui envoyer de l'eau à bord, sans aucune rétribution. Cette prétention déraisonnable fut suivie d'un refus exprimé d'une manière douce, et plus polie qu'on ne pouvait l'attendre d'un peuple africain. Que fit alors le capitaine? Il débarqua avec ses troupes pour livrer l'assaut à la ville. Les habitans se mirent en embuscades et taillèrent en pièces les Anglais. Le chef écrivit une lettre à M. Pringle, où il justifia pleinement sa conduite.

Lord Valentia a lu cette lettre, et paraît persuadé que cette aventure n'est pas la seule de ce genre; et l'on trouverait étonnant que les habitans de toutes les côtes d'Afrique regardassent les navigateurs étrangers comme autant d'ennemis!

Les *Samaulies* ne sont ni nègres ni Arabes. Ils ont la chevelure légèrement laineuse, mais le nez bien fait; leur teint est d'un brun foncé, leurs dents sont d'une blancheur éclatante, leur taille est élevée, leur physionomie n'a rien de sauvage et de féroce. Lord Valentia est persuadé qu'en apprenant la langue du pays, en se conciliant l'amitié du chef des Samaulies, un Européen pourrait sans aucun déguisement pénétrer en sûreté dans l'intérieur de l'Afrique.

Bruce et beaucoup d'autres voyageurs ont prétendu que la polygamie était nécessaire dans l'Orient, parce que dans les naissances, le nombre des filles excède celui des garçons. Le vicomte Valentia s'est procuré des renseignemens positifs sur ce fait, et il en résulte qu'il n'est garanti par aucune autorité. Le docteur Russel, qui a résidé très-long-tems à Alep, lui a communiqué le rapport d'un prêtre maronite qui, en 1740, fit à Alep le dénombrement des individus de sa nation. Il y trouva quinze cents hommes, et quinze cent trente-trois femmes, disproportion qui ne saurait nullement rendre nécessaire la polygamie. M. Niebuhr a publié les listes des enfans baptisés par les missionnaires, et le nombre des garçons y est presque toujours égal à celui des filles. Mais en supposant même que le nombre des filles excédât celui des garçons, ne serait-ce pas plutôt par le célibat, que par le mariage, qu'on préviendrait cette différence. Et n'est-il pas évident que plus on permettra de femmes à un homme, plus on lui donnera les moyens d'augmenter le nombre des filles, en augmentant celui des naissances. Lord Valentia, loin de croire que la polygamie soit l'effet du nombre supérieur des naissances, paraît au contraire persuadé qu'elle en est la cause.

Ces vues philosophiques et les discussions dont il entremêle ses récits, répandent souvent beaucoup d'intérêt sur son journal. Ses opinions sont toujours franches,

mais il en est quelques-unes que je serais bien loin de partager avec lui. Qui croirait que le vicomte de Valentia met au nombre des services rendus à l'Egypte la servitude du peuple établie par Joseph, fils de Jacob. « Par la politique de Joseph, dit-il, toute la terre » d'Egypte devint la propriété du souverain, et les ha» bitans furent les esclaves, ce qui était nécessaire dans » un pays où chaque récolte dépendait du Nil, et où » une égale distribution des eaux pouvait seule rendre » la culture générale. Lorsque les terres étaient possé» dées par les particuliers, comment aurait-il été possible » d'engager ceux-ci à faire au bien public le sacrifice » d'une portion de leur propriété, pour qu'on creusât » des canaux; ou si l'on fût parvenu à ouvrir des canaux, » aurait-on pu empêcher les habitans des provinces supé» rieures à retenir plus d'eau qu'il ne leur en fallait, et » par là de faire tort aux cultivateurs des provinces in» férieures? Mais en mettant toutes les propriétés sous » la main d'un seul, on construisait les canaux néces» saires, on réglait la distribution des eaux suivant les » besoins respectifs des cultivateurs, et l'on fermait les » branches latérales lorsque l'état des eaux ne permet» tait point de les ouvrir. »

N'a-t-on pas lieu d'être étonné de trouver ces réflexions dans un écrivain familiarisé avec toutes les lois de l'Europe, et aussi instruit que le lord Valentia de la police des états civilisés?

Quoi! parce que les inondations du Nil ont besoin d'être dirigées par de sages réglemens, parce que l'intérêt de l'agriculture exige que les eaux soient distribuées avec intelligence, parce qu'il faut associer aux bienfaits de ces inondations toutes les parties du même empire; le vicomte Valentia verra la nécessité de dépouiller les peuples de leur propriété et de les réduire à la servitude! Il se persuadera que le bien public exige une pareille mesure! Et quelle idée du mal a-t-il donc, si l'esclavage peut lui paraître un bien! On a fait en France des canaux magnifiques, on a établi entre toutes les parties de l'Empire des communications aussi faciles que nombreuses, on a percé les montagnes, abattu les forêts, détourné

les fleuves de leur route, desséché les marais, et ces grands travaux, commandés par l'intérêt public, ont-ils jamais trouvé la moindre opposition de la part des propriétaires? Si le hasard eût placé lord Valentia à la tête du gouvernement français, comme Joseph à la tête du gouvernement de l'Egypte, il n'aurait donc vu d'autre moyen d'exécuter ces grandes entreprises que de susciter une famine, de s'emparer à l'avance de tous les grains, et de réduire le peuple à vendre ses propriétés et sa personne pour s'affranchir de la mort? Quelle extraordinaire politique! et quel étrange système d'humanité! Heureusement ces sortes d'aberrations sont rares dans l'ouvrage du vicomte de Valentia, et si sa philosophie n'est pas toujours très-profonde, elle est habituellement raisonnable et judicieuse.

On lira avec beaucoup d'intérêt ce qu'il a écrit sur la famille de l'infortuné Tippoo-Saëb. Ses enfans sont au nombre de vingt; douze fils et huit filles. Fotty-Hayder en est l'aîné; il a lui-même douze ou quatorze enfans; il jouit d'un traitement de 50,000 roupies par an. Quoiqu'il paraisse certain que Tippoo ne le destinât pas au trône (parce qu'il n'était point fils légitime), il était seul connu des troupes, il avait de la popularité, et suivant toute apparence, il aurait pu s'emparer du sceptre, si les malheureuses destinées de son père n'en eussent ordonné autrement. Lorsque Tippoo eut péri sous les ruines de sa capitale, ses enfans furent renfermés dans la citadelle de Vellore. C'est la place la plus forte de l'Inde. Les murs en sont construits en pierre d'une très-grande dimension, ils sont flanqués de tours et de bastions fort rapprochés les uns des autres. Un fossé large et profond entoure la citadelle, et pour la rendre plus inaccessible, on l'a rempli de très-grands crocodiles. Le vicomte Valentia aurait fort désiré voir les enfans de Tippoo; mais il ne put avoir cet avantage. Le major Marriot chargé de leur garde lui donna à leur sujet les renseignemens qu'il désirait. Ils occupaient l'ancien palais que l'on avait considérablement augmenté avant leur arrivée. Les appartemens qui leur étaient communs étaient fort beaux; et chacun d'eux avait en outre un

appartement séparé. Ils ne pouvaient sortir de la citadelle, dont toutes les portes étaient soigneusement gardées.

Toute cette famille malheureuse paraissait résignée à son sort, et se conduisait parfaitement bien, à l'exception du sultan Choized-Dyn, qui donnait beaucoup d'embarras au major Marriot. Il employait tout son revenu à se procurer des danseuses, faisait beaucoup de dettes, et ne souffrait aucune remontrance. A l'époque où le vicomte Valentia passa à Vellore, il venait de tuer une femme du harem. Tout le revenu des fils cadets ne consistait qu'en 25,000 roupies; le sort des princesses était encore plus triste, elles avaient été fiancées avant la mort de leur père, mais la guerre ayant réduit leurs époux à la plus triste détresse, elles renoncèrent à l'hymen, et se condamnèrent à vivre en captivité à Vellore.

Elles y étaient encore en 1806, lorsque l'excès du despotisme anglais révolta les Cipayes qu'ils avaient à leur solde. On courut de toutes parts aux armes, une partie des Anglais fut massacrée, on tenta de mettre les princes en liberté et d'affranchir l'Inde du joug de ses oppresseurs. La puissance Britannique eut, dans cette affaire, de grands risques à courir; mais son étoile fatale à l'Asie triompha encore, et cette entreprise ne servit qu'à rendre plus malheureux le sort des enfans de Tippoo. On supposa qu'ils étaient complices de cette révolution; qu'elle s'était faite par eux, qu'ils l'avaient préparée, et, sous ce vain prétexte, ils furent transférés à Calcuta. Là se sont ensevelies toutes leurs espérances.

Lord Valentia paraît ne pas douter que les enfans de Tippoo ne fussent, en effet, complices de cette conspiration; mais on lui demandera comment ils avaient pu y prendre part? Ils étaient étroitement gardés; ils ne communiquaient avec personne; on ne leur fournissait d'argent que celui qui était strictement nécessaire pour leurs besoins; est-ce dans cette situation qu'on peut se livrer à des projets de révolution? Les Anglais avaient besoin d'un prétexte pour transférer ces malheureuses victimes à Calcuta, et qui sait si l'on n'en trouvera pas pour des projets plus funestes? La révolte des Cipayes

avait-elle besoin d'une autre cause que de la dureté des Anglais, que de la brutalité avec laquelle ces maîtres orgueilleux traitent leurs sujets? Etrange condition de la puissance, quand elle n'est pas fondée sur les lois et la justice! Elle ne voit dans ceux qu'elle a soumis que des ennemis; la crainte qu'ils lui inspirent, la porte à la tyrannie, et pour éviter l'insubordination, elle excite la haine, et prépare la révolte. Nul doute que l'Inde opprimée ne secoue bientôt le joug que l'Angleterre lui a imposé. Aujourd'hui elle cède à la force; mais les ressentimens s'accumulent, la vengeance couve sourdement, et la première occasion favorable ne saurait manquer de produire une explosion terrible.

Enivré de sa prospérité, l'Angleterre ne songe qu'à étendre sa domination, qu'à régner par la crainte; elle semble avoir, comme Tibère, choisi pour devise: *oderint dum metuant; qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent.* Mais la crainte, comme la patience, s'épuise, et quand elle se change en désespoir, malheur à celui qui l'a choisie pour fondement de son pouvoir.

Le vicomte de Valentia se tait sur les excès de ses compatriotes; mais le silence qu'il garde sur leur administration suffit pour indiquer sa pensée. Son ouvrage annonce en général une grande modération, et des dispositions particulières à la bienveillance. Il est loin de tout esprit d'intolérance et d'exaltation; et si ce n'est pas une production sans défauts, c'est au moins une production digne de beaucoup d'estime. La traduction de M. Henri est facile, exacte, et souvent élégante. L'édition est très-soignée, et l'atlas qu'on y a joint est exécuté avec un soin particulier.

SALGUES.

Méthode pour étudier la langue grecque, par J. L. Burnouf, professeur de rhétorique au Lycée Impérial, et maître de conférence à l'Ecole normale. — Ire Partie. — Contenant toutes les règles générales qui doivent être apprises les premières, avec un supplément qui renferme les exceptions, les règles particulières et les dialectes les plus importans à connaître. — Un vol. in-8°. — Prix, broché, 2 fr. 25 c. — A Paris, chez *A. Delalain*, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5; *H. Nicolle*, libr., rue de Seine, n° 12; et chez *Arthus-Bertrand*, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

L'étude de la langue d'Homère et de Démosthène, trop long-tems négligée en France, a repris quelque faveur dans ces derniers tems; mais par malheur la manière de l'enseigner est si vicieuse, qu'il semble impossible de la voir aussi répandue parmi nous qu'elle l'est en Allemagne. On accuse les Français d'inconstance et de légèreté, cependant on pourrait nous faire avec bien plus de fondement le reproche contraire. En effet, depuis le milieu du siècle passé, des philosophes ont montré les vices de la méthode qu'on suivait dans l'ancienne université pour l'enseignement des langues. On a reconnu qu'ils avaient raison, mais on ne s'est pas corrigé, et nous avons fait voir dans toutes les circonstances que notre répugnance pour les nouveautés utiles en matière d'instruction, égalait notre engouement pour les modes nouvelles.

On croirait en parcourant les livres élémentaires de l'ancienne université, que *cette fille aînée de nos rois* faisait tous ses efforts pour retarder les progrès des lumières en entourant l'étude des sciences de difficultés et d'ennui. Un jeune homme passait dix années à faire des thèmes en latin et en grec, le français qu'on appelait *lingua vernacula*, n'entrait pas dans l'enseignement, et lorsque

(1) La première partie seulement vient de paraître. La seconde, qui contiendra la syntaxe, paraîtra en avril.

l'écolier s'était bien pénétré de tout l'*esprit du rudiment*. il n'avait plus rien à apprendre. Ce n'était qu'un *ignorant* à son entrée au collége, c'était un *sot* lorsqu'il en sortait, car le pédantisme des régens glaçait l'imagination, et leurs ridicules leçons étouffait le génie sous une masse de mots auxquels on n'attachait pas une idée.

On dira peut-être que les siècles passés ont vu naître de savans recommandables. J'en conviens. Mais que l'on se rappelle les événemens de leur vie, on verra que la plupart recommencèrent leurs études après leur sortie du collége. Quelques-uns l'ont avoué, et tous ont reconnu la mauvaise direction de l'instruction publique.

La fille aînée des rois est morte de décrépitude, et le ridicule l'a escortée jusqu'à son tombeau ; mais par malheur pour la jeunesse, son esprit ne s'est pas éteint avec elle, et il domine encore dans le corps enseignant. Je n'en veux d'autre preuve que les livres élémentaires qu'on publie chaque jour et qui feraient rire de pitié les savans professeurs des universités d'Allemagne, s'ils daignaient y jeter un coup-d'œil. Par bonheur ces livres ne passent pas le Rhin, et l'on ignore dans la patrie de l'érudition et de la philosophie, que notre système d'enseignement n'est point au niveau des connaissances humaines.

On se convaincra de cette vérité en lisant les grammaires grecques, latines ou françaises, qui s'impriment tous les jours, et dont les rédacteurs se copient d'une manière servile en s'injuriant les uns les autres. A peine dans cette foule de grammairiens presque tous fort étrangers aux principes généraux de l'art qu'ils professent, distingue-t-on deux ou trois hommes de mérite, et pour un Lemare, un Maugars dont on néglige les importans travaux, que d'auteurs sans talens ont acquis une réputation dont ils étaient indignes!

Avant la grammaire de M. Gueroult, remarquable sur-tout par la simplicité et la clarté des principes, il n'existait en France aucun ouvrage propre à faciliter la connaissance de la langue latine, car Tricot, Lhomond ou Boinvilliers, lesquels jouissaient et jouissent encore de quelque réputation dans les colléges où l'on apprécie les

hommes aussi bien qu'on les y instruit, n'ont eu aucune idée de la grammaire générale sans laquelle il est impossible d'en faire une particulière qui soit bonne. Leurs ouvrages offrent si peu d'instruction, qu'un professeur éclairé est obligé d'y suppléer à chaque instant, et si M. Gueroult n'a pas obtenu tout le succès qu'il mérite, on doit l'attribuer à l'esprit de l'université qui s'est propagé jusqu'à nous.

Il en est de même de la langue grecque dont nous possédons plusieurs grammaires si incomplètes ou si mal rédigées, qu'on doit leur attribuer l'abandon dans lequel l'étude de la plus harmonieuse des langues se trouve parmi nous. Cependant les principes si lumineux que MM. de Port-Royal ont développés, auraient dû opérer une révolution dans l'enseignement grammatical (2), mais le jansénisme de ces vénérables solitaires fit que les jésuites ne voulurent pas employer leur méthode, et l'université, toute janséniste qu'elle était, manqua de courage pour la mettre en pratique.

De toutes les grammaires grecques publiées avant celle de M. Burnouf, une seule est digne de quelque estime, c'est celle de Furgault qui date de 1746. M. Jannet, auteur aussi savant que modeste, en a donné plusieurs éditions dont la dernière paraît depuis quelques mois seulement avec des améliorations fort recommandables sans doute, mais qui n'ont pu effacer le vice radical de l'ouvrage.

Un de nos plus érudits philologues, après avoir laborieusement traduit un grand nombre d'auteurs grecs, s'est cru obligé de composer une grammaire de la langue dont l'étude a rempli sa vie et lui a fait une réputation que la malveillance tente vainement d'attaquer. Mais on

(2) On doit à Lancelot, au grand Arnaud et à Nicole, des grammaires grecque, latine, française, italienne et espagnole, qui sont des applications particulières des principes de la grammaire générale. Aussi ces immortels ouvrages ne sont-ils pas à la portée de plusieurs des grammairiens et linguistes qui font aujourd'hui tant de bruit, mais qui ne connaissent pas plus les langues savantes et étrangères, que la leur.

desire des principes plus clairs et plus de méthode dans cette grammaire d'ailleurs si recommandable par l'excellence des matériaux et par une vaste érudition philologique.

Enfin un anonyme a naguère publié de *Nouveaux Élémens de la grammaire grecque*. Cet ouvrage incomplet, superficiel et sans clarté, est tel que l'aurait pu faire, au quinzième siècle, un pédant plein de mots, mais vide d'idées et de sens.

La nécessité d'une méthode plus conforme aux principes de la grammaire générale, était reconnue depuis long-tems par tous les bons esprits qui se sont occupés de l'enseignement philosophique des langues. M. Burnouf, professeur de rhétorique, a tenté de remplir cette lacune en composant une grammaire grecque sur le plan que M. Gueroult a suivi pour ses grammaires latine et française. Le plan est connu et apprécié depuis long-tems. L'imitateur n'est point resté au-dessous de son modèle. Il a fait preuve d'un bon esprit en suivant la route qui lui était ouverte par un grammairien philosophe, et s'il a fallu beaucoup de talent pour exécuter un semblable travail, il a aussi fallu du courage pour s'élever au-dessus de la routine.

La méthode de Port-Royal lui a fourni une foule de vues neuves et de vérités trop peu connues que ses prédécesseurs avaient négligées et même ignorées, tandis qu'on les adoptait chez les Anglais qui leur doivent le perfectionnement de leur systême d'enseignement pour les langues.

M. Burnouf voulant donner à son ouvrage le degré de perfection dont il est susceptible, a consulté les travaux des savans d'Allemagne, et les recherches de Fischer et d'Hermann sur la nécessité de réformer le systême de la grammaire grecque, lui ont été d'un grand secours. Il doit beaucoup aussi aux excellentes grammaires grecques-allemandes de Buttmann et de Matthiæ, et il déclare n'avoir pas avancé une seule proposition dont il n'ait pour garant quelqu'un de ces habiles hellénistes, et souvent même tous à la fois.

Ainsi on voit dans son ouvrage que le *futur second*

actif et moyen est très-peu usité. Les grammairiens de Port-Royal, Matthiæ et Buttmann disent la même chose, et suivant ce dernier le petit nombre d'exemples de ce *futur* qu'on rencontre dans les auteurs, peut être regardé comme une irrégularité, ou se rapporter au *futur attique*. Le même grammairien démontre aussi que tout verbe où l'*aoriste second* ne diffère pas de l'*imparfait* ou n'en diffère que par la quantité de la pénultième, ne peut avoir d'*aoriste second* du moins à l'*actif*. M. Burnouf a adopté ces idées qui ne contribuent pas peu à simplifier le système des conjugaisons.

Il détache ensuite le *parfait moyen* du tableau de la *voix moyenne* et le range dans la *voix active* sous le nom de *parfait second*. Hermann, Buttmann et Matthiæ ont les premiers proposé ces changemens, parce que d'immenses recherches philologiques leur ont prouvé que *tout ce qui, dans les grammaires ordinaires, est donné comme* moyen, *de plus que le* futur *et l'*aoriste, *est une pure invention des grammairiens*.

M. Burnouf invoque à l'appui des changemens qu'il fait, l'autorité de M. Boisonnade, l'un de nos plus habiles hellénistes, et celle de M. Gail auquel il accorde l'honneur d'avoir commencé en France la réforme de la grammaire grecque. Mais ce savant a trop d'autres titres à la vénération des amis de la belle antiquité comme traducteur de Thucydide, de Xénophon, d'Anacréon, de Lucien, de Théocrite, et comme éditeur éclairé et commentateur érudit, pour en ambitionner un qu'on pourrait lui contester.

» La doctrine que je professe n'est donc pas nouvelle, » dit M. Burnouf, elle se trouve toute entière dans Port-» Royal pour qui sait l'y voir; elle est vulgaire en Alle-» magne, et elle y fait la base de l'enseignement. » Pourquoi donc ne l'adopterions-nous pas, sur-tout si, » à l'avantage d'être fondée sur l'expérience et la vérité, » elle joint celui de faciliter beaucoup l'étude de la » langue?

» Or quel soulagement pour les élèves, de n'avoir à » retenir dans le verbe que six tems au lieu de huit, et » de voir le *moyen* tout entier dans un tableau de deux

» demi-pages; mais ils ne verront ces formes que dans les » verbes qui les ont effectivement. A quoi bon forgerais-» je des barbarismes pour le plaisir d'en surcharger la » mémoire de l'enfant? Pourquoi l'induirais-je en erreur » en lui faisant croire que les verbes grecs ont huit tems? » en lui faisant supposer que les deux *aoristes* ont » chacun leur signification distincte? car les erreurs se » tiennent comme les anneaux d'une chaîne; l'une attire » l'autre, et celle-ci en amène une troisième. Une dé-» nomination fausse est produite par une idée fausse, » et elle en produit de nouvelles à son tour: parce qu'on » a dit *aoriste second*, au lieu de dire *seconde forme* » *d'aoriste*, les anciens grammairiens, même les plus » habiles, ont cherché dans la signification de ces deux » formes une différence chimérique. Ils n'ont pas vu ce » qu'une lecture attentive des auteurs prouve avec évi-» dence, que quand un aoriste est usité dans tel ou tel » verbe, l'autre ne l'est pas, ou ne l'est du moins que » dans un autre dialecte. »

On doit féliciter M. Burnouf de ce qu'il n'a pas craint de s'écarter de la route que suivent les grammairiens vulgaires. Aussi a-t-il fait un bon ouvrage. Obtiendra-t-il les succès qu'il mérite? Oui sans doute auprès des gens instruits. Mais la *routine* des pédagogues luttera long-tems encore contre ces heureuses innovations. Ce sera un grand malheur pour les élèves. Cependant il faut espérer que la bonne semence étouffée jusqu'ici par l'ivraie, l'étouffera à son tour.

L. A. M. Bourgeat.

REVUE D'OUVRAGES POUR LES ÉTRENNES.

Six mois avant la fin de l'année, libraires, auteurs, imprimeurs, graveurs, s'évertuent à chercher des sujets nouveaux et agréables, curieux ou piquans, qui, par le choix des pièces de vers ou des anecdotes, par la beauté des gravures, l'élégance des reliures puissent être offerts en présens aux dames, aux demoiselles, aux amis de la gaîté comme au moraliste sévère, enfin aux enfans de l'un et l'autre sexe.

La récolte de 1813 n'est pas moins abondante que celle

des années précédentes ; je crois même, si je ne me trompe, que les recueils de nos chansonniers sont en plus grand nombre que par le passé. Outre les recueils des *Ménestrels*, du *Caveau*, du *Vaudeville*, des *Dames*, des *Demoiselles*, des *Etrennes lyriques*, nous avons encore les recueils des *Soupers de Momus* (1), des *Joyeux* (2), les *Romances* de M. de Coupigny, etc., etc., qu'un de mes confrères s'est chargé de faire connaître, ainsi que la quatrième année du *Petit Almanach des Dames* (3), la troisième du *Chansonnier de l'Amour et des Grâces* (4), la première du charmant *Almanach des Modes*, qui paraît pour la première fois (5), et dont l'auteur promet une continuation.

Un vétéran de la littérature a consacré les loisirs de l'âge mûr à l'instruction de la jeunesse. M. Lablée a composé six nouvelles fort intéressantes (6), et les a dédiées à ses enfans. « Déjà, dit-il, je vois s'éloigner de moi une foule » d'objets auxquels je tenais par mes goûts et mes habi- » tudes; mais ce que le tems m'enlève, je peux encore le » ressaisir par la pensée. C'est sur-tout vers les évènemens » de ma jeunesse que mon imagination se reporte. Je jouis » par souvenir des plaisirs que j'ai goutés autrefois.... ; et » lorsque le feu des passions est amorti, si l'on ne peut

---

(1) *Les Soupers de Momus* ; recueil de chansons et de poësies fugitives avec musique et accompagnement de guitare. Prix, 2 fr. Chez Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n° 51.

(2) *Joyeux*. Un vol. in-18. Chez Tiger, rue du Petit-Pont, n° 10.

(3) *Petit Almanach des Dames*, IVe Année. Un vol. in-18 sur beau papier vélin, avec six figures, dont les sujets sont tirés des tableaux placés à la dernière exposition du Musée Napoléon. Prix, broché, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Rosa, libr.-relieur, grande cour du Palais-Royal.

(4) *Chansonnier de l'Amour et des Grâces*, IIIe Année. Un vol. in-18, sur beau papier vélin, avec une vignette et les titres gravés. Prix, broché, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

(5) *Amanach des Modes*, Ire Année. Un vol. in-18, sur beau papier vélin, avec six jolies gravures et des vignettes. Prix, broché, 4 fr., et figures coloriées, 5 fr. Chez le même.

(6) *Six Nouvelles*, à l'usage de la jeunesse ; par M. Lablée, ornées de six gravures. Un vol. in-18, sur beau papier vélin. Prix, 2 fr. 50 c. Chez Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n° 59.

» profiter pour soi-même des leçons qu'on a reçues de l'expérience, n'a-t-on pas le désir de les rendre utiles au sort de ceux à qui on s'intéresse? » Quelle jouissance pour les pères de famille, lorsque, présentant avec un langage animé, aux plus chers objets de leurs affections, les effets que produisent les vertus et les vices dans les scènes variées de la vie, ils les voyent y porter leur attention, s'y attacher, et en recevoir des impressions qui pourront s'altérer, mais que désormais rien ne détruira entièrement !

C'est dans le dessein de contribuer au succès de l'éducation de cinq demoiselles et d'un fils que M. Lablée composa le joli recueil de contes connu sous le titre de *Rendez-vous de la Colline;* c'est dans les mêmes vues qu'il a composé les six nouvelles qu'il présente au public. Les sujets ne sont point d'invention : l'auteur prévient qu'il a été témoin lui-même d'une partie des scènes qu'il a tracées.

Le Fou par amitié est une fort jolie historiette : elle est très-intéressante, et même attendrissante, mais elle est un peu trop romanesque. Victor et Eugène élevés ensemble prennent une si grande amitié l'un pour l'autre que peines, plaisirs, tout leur devient commun. Loin d'être l'effet d'un goût passager, cette amitié ne fait que s'accroître, et l'âge des passions ne peut même l'altérer : c'est un combat perpétuel de générosité, de noblesse, de sentimens, de traits de grandeur d'ame. Victor se consacre à la défense de son pays, entre dans la marine, se distingue dans plusieurs affaires, et est blessé à la suite d'un combat; un de ses ennemis fait courir le bruit de sa mort. Soudain la raison d'Eugène s'altère; mais, après deux ans, son ami revient: il retrouve la raison entre ses bras.

J'aurais bien le même reproche à faire au *Bienfaiteur inconnu*. M. et Mme Dercourt, ruinés par des procès, tombent dans la plus affreuse misère. Il leur reste deux fils, Hippolyte et Henri. Le premier, fort aimé de ses parens, est un méchant; et le second, objet du ressentiment des auteurs de ses jours, passe les nuits à travailler, et par le gain qu'il retire du fruit de ses veilles, il parvient à rendre à ses injustes parens tous les services imaginables avec une délicatesse et une sensibilité qu'on ne trouve guère que dans les livres.

L'enfant perdu. Un négociant, père de plusieurs enfans, a perdu sa fortune par suite d'événemens désastreux. Un fils unique, le jeune Ernest, lui est enlevé par un Italien, dont

la manie était de dérober des jeunes gens bien nés, de leur donner une éducation soignée, et de vivre somptueusement à l'aide des travaux des jeunes gens qu'il avait retirés chez lui. Cet Italien reçoit le juste châtiment de ses rapts : Ernest voyage pour se perfectionner, devient un artiste distingué, fait une grande fortune et vient retrouver ses parens.

Je parlerais bien du *Mendiant Fermier* ou *le Fermier grand Seigneur*, ainsi que du *Tocsin*. La première de ces nouvelles sera lue avec un vif plaisir; quant à la seconde, elle est connue, l'auteur la publia il y a une douzaine d'années dans un de ses recueils; depuis elle a fourni le sujet d'un vaudeville joué avec succès au théâtre des Variétés.

Ainsi qu'on en pourra juger par cette rapide analyse, les nouvelles de M. Lablée ne peuvent qu'obtenir un long et honorable succès; toutes présentent de l'intérêt, toutes respirent l'amour de la vertu, et sont faites pour en faire germer le fruit dans le cœur de la jeunesse.

BALLONS MORAUX, ou *mes premiers Ballons* : étrennes à l'Enfance, dédiés aux enfans de M. le comte de Las Casas, chambellan de S. M. l'Empereur et Roi, et membre de son Conseil-d'Etat; par M. JULES BIEN-AIMÉ. — Deux vol. in-18, avec figures. — A Paris, chez *Alex. Johanneau*, libraire, au cabinet de lecture, rue du Coq Saint-Honoré, n° 6.

Encore des contes à l'usage de la jeunesse ! Que nos enfans sont heureux ! on leur sauve l'ennui de l'étude par tous les moyens imaginables. Autrefois on nous mettait dans des pensions et dans des colléges, le rudiment et la syntaxe tenaient lieu de toutes ces méthodes faciles. Maintenant on trouve des maîtres qui enseignent la grammaire par le moyen de quelques couplets où les règles du gérondif, du supin et des participes, sont expliquées par des stances sur les airs : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie ; il faut des époux assortis ; on nous dit que dans le mariage, etc.* A l'aide de petites cartes on peut apprendre les histoires de tous les peuples, et la géographie par des jeux dits *de patience ;* enfin, pour former l'esprit et le cœur de ces chers enfans, une foule d'auteurs s'empresse de composer des contes, des histoires, et même des conseils.

Dans cette foule de productions éphémères, on distin-

guera sans doute les *Premiers Ballons*, de M. Bien-Aimé. Les sujets qu'il a traités sont agréables, la lecture en est amusante, et ils sont en général assez bien écrits. On pourrait cependant lui reprocher quelques phrases trop ambitieuses et un certain penchant à l'enflure. Par exemple, dans le conte du *Petit Tricheur*, après avoir parlé de Cupidon et de Ganimède, M. Bien-Aimé dit : « Comme Ganimède, Colin est simple, innocent et doux ; Théodore, au contraire, est d'une perfidie semblable à celle de l'amour, et d'une beauté égale à la sienne ; il a son visage si frais et si riant, son sourire si spirituel, son regard si plein de finesse, et sa gaîté séduisante. Sa mère est aussi belle comme Vénus..... » Plus loin les deux amis se promenant font la rencontre d'un aveugle qui se reposait à l'ombre d'un vieux chêne. « Vois-tu, disait Théodore à Colin, ses beaux cheveux blancs ! quelle figure noble a ce bon vieillard ! on dirait la tête du vieil Homère, errant et mendiant son pain de ville en ville. »

Il me semble que ce langage est beaucoup trop relevé pour des écoliers, et sur-tout pour les enfans auquel cet ouvrage est destiné ; mais ce défaut est racheté par l'intérêt que l'auteur a su répandre dans ces contes ; tous sont intéressans ; mais, je ne sais si je me trompe, ils me paraissent avoir une teinte trop uniforme. Au surplus, la morale en est excellente, car la vertu y est toujours récompensée et le vice toujours puni. Ils feront souvent verser des larmes d'attendrissement. C'est un fort joli cadeau à faire aux enfans de dix à douze ans. J. B. B. R.

Le Souvenir des Ménestrels, formant une collection de Romances inédites ou choisies parmi celles qui ont paru en 1813. Le tout recueilli et publié par un amateur, et dédié au célèbre Monsigny. Ce Recueil est orné des œuvres des plus grands maîtres et de douze gravures en taille-douce. — Prix, broché, 6 francs. — A Paris, chez l'Editeur, au magasin de musique de Mme *Benoît*, rue de Richelieu, n° 20 ; *Lefuel*, libraire, rue Saint-Jacques, n° 54 ; *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243 ; et chez les priincipaux marchands de musique.

Parmi les recueils annoncés avec éloge, il en est un sur-tout qui mérite une place extrêmement distinguée, tant par sa nouveauté que par le soin avec lequel il est

dirigé. Il est fait pour plaire, non-seulement en France; mais encore dans l'étranger, par la réunion des poëtes aimables et des musiciens célèbres qui ont contribué à sa perfection.

Cet ouvrage, entièrement gravé sur cuivre, s'est enrichi de ce que le dessin a de plus fini et le burin de plus précieux; ainsi il présente à la fois, dans un cadre élégant, ce qui peut flatter le goût et charmer la vue.

On aime à voir, à l'ouverture de ce recueil, parmi les douze jolies gravures qui le décorent, les deux muses les plus gracieuses et les plus fêtées des troubadours, Euterpe et Erato, confondre leurs travaux, pour offrir de concert un hommage à leurs favoris.

C'est aux soins d'un amateur distingué que nous devons la publication de cet ouvrage. Il est dédié à l'immortel auteur de *Félix* et d'*Arsène*: c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Voici les vers qui composent sa dédicace:

A MONSIGNY.

Disciple d'Apollon, modèle de Grétry,
Chantre sublime, auteur chéri,
Des amis des beaux-arts j'invoque le suffrage;
Permets que de ton nom, je pare cet ouvrage.
En modeste vainqueur si tu règnes toujours,
Si toujours de tes chants la France est orgueilleuse
Viens, prête à la romance une main généreuse!
Sois le prince des troubadours.

D. D.

MŒURS ET USAGES.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, le 15 décembre 1813.

La lecture du *Spectateur* vous a causé, dites-vous, un plaisir infini: tant mieux pour vous, tant mieux aussi pour notre siècle; cela prouve qu'il est encore des esprits qui savent se plaire à autre chose qu'à ces mille et une frivolités que chaque jour voit naître et emporte avec lui. Mais vous voulez que, marchant sur les traces d'Adisson et de Steele, je fasse pour les mœurs de Paris ce qu'ils ont fait pour celles de Londres. Ce serait le cas, si ma faiblesse

pour vous me portait jusqu'à l'obéissance ; de dire tant pis pour vous, tant pis pour le public, sur tout tant pis pour moi. Il ne suffit pas d'avoir le goût et l'habitude d'observer, et de tenir note de ce qu'on a vu, ainsi que je le pratique, pour faire un ouvrage qui instruise les lecteurs ou qui tout au moins les amuse. S'il m'eût été permis de devancer dans cette carrière le trop spirituel Marivaux et l'élégant Ermite de la chaussée d'Antin, la priorité eût été pour moi un mérite dont on eût pu me tenir compte. Je sais bien que deux personnes qui envisagent à la fois un même objet ne le voient pas pour cela sous le même aspect ; mais qui peut me garantir que je choisirai le bon ? Les succès qu'ont obtenus ces deux écrivains ne prouvent-ils pas contre moi ? Et puis à quel propos aller m'embarquer *sur un océan si fécond en naufrages*, où mille auteurs s'épuisent en vains efforts contre les vents furieux qui les repoussent en pleine mer à l'instant même qu'ils se croient sur le point d'entrer dans le port !

Ce sont là de plaisantes raisons, à vous entendre, car vous avez eu la malice diabolique de prévoir toutes mes objections pour les combattre d'avance. Pensez-vous donc, vous écriez-vous, qu'on gagne les honneurs de l'immortalité à dormir *la grasse matinée*, à se dorloter l'hiver au coin de son feu, à courir l'été dans la campagne pour y bailler aux corneilles ! Maudit temporiseur, ajoutez-vous, ou renoncez à la gloire, ou prenez un autre *train* de vie ! En vérité, je ne sais pas qui vous a dit que je fusse tourmenté du désir d'immortaliser mon nom. On vous a trompé assurément ; ou plutôt, avouez-le, vous vous êtes officieusement chargé du soin d'éveiller mon ambition. Vous savez que les mouches se prennent avec du miel, et vous ne me l'avez pas épargné. J'ai eu la sottise d'avaler toutes les flatteries dont vous avez été si prodigue envers moi. Le charme de la séduction a opéré. J'écris donc. Si je plais au public, ma faute sera excusée ; si je l'ennuie, il sera le maître de me siffler. Seulement, vous trouverez bon alors que je vous renvoie une partie de l'affront ; vous qui me faites prendre un métier pour lequel je n'étais pas fait ; comme dit le citoyen de Genève.

Tous les *Spectateurs* passés et présens (je ne sais comment feront ceux à venir) ont commencé tout uniment par se mettre sous les yeux du lecteur, soit en lui traçant leur portrait, soit en l'informant de leurs habitudes vraies ou feintes. Ce n'est pas à moi chétif qu'il appartient

de déroger à un usage si respectable, consacré par l'exemple de mes devanciers; mais pour n'avoir pas l'air de me traîner sur leurs pas, je me contenterai, pour le présent, de narrer quelques-uns des principaux traits de mon histoire. Tout chemin mène à Rome.

Certains philosophes qui voudraient, s'il les fallait croire, ramener l'homme à vivre dans les bois, et à manger du gland, et qui n'ont garde de prêcher d'exemple, assurent que tout animal qui n'est pas corrompu naît parfait, c'est-à-dire, avec les besoins nécessaires à sa conservation, et les facultés de satisfaire ces besoins. J'ignore si ces messieurs ont eu des mémoires particuliers sur les premiers âges du monde, mais je suis un peu étonné du nombre prodigieux de démentis que la nature leur donne à chaque instant. Que les hommes soient pervertis autant qu'il plaît aux poëtes satiriques de le dire; que cette démoralisation influe sur la formation de l'embrion dans le ventre de la mère, *on le veut, j'y consens*; mais les chiens, les poules, les moutons, est-ce aussi pour avoir dégénéré de leur innocence primitive, qu'on voit naître parmi eux cette multitude de monstres plus bizarres les uns que les autres, qu'on expose sur les boulevarts à la curiosité des badauds de Paris, et, dans les foires, à celle des badauds de province.

Quelle qu'en soit la raison, il est hors de doute qu'il y a des hommes aussi bien que des brutes qui naissent malheureusement organisés. Ces vices d'organisation s'étendent même jusqu'à notre entendement. Si vous voulez là dessus des raisonnemens aussi savans que judicieux, vous pouvez vous adresser à M. le docteur Gall. Si vous voulez un exemple, je vous en servirai.

La faiblesse extrême de mon cerveau ne me permet pas, comme vous le savez, de me livrer à des travaux sérieux, ni à des études approfondies. Aussi ne suis-je ni physicien, ni chimiste, ni médecin, ni astronome, ni mathématicien, ni naturaliste, ni métaphysien.

Dans ma jeunesse, j'ai étudié comme un autre: mes parens, honnêtes gens et peu fortunés, crurent, d'après un vieux préjugé, qu'une bonne éducation pourrait me tenir lieu de richesses. Le travail auquel je me livrai avec ardeur, affaiblit considérablement ma santé; on fut obligé de me retirer du collége avant que j'eusse fini ma troisième. Le célèbre Mesmer et l'illustre Deslon étaient en possession alors de donner des convulsions à tout Paris. On me con-

duisit chez le docteur pour me mettre au régime du baquet. Les syncopes et les crises dont je fus témoin ou que j'éprouvai moi-même, dérangèrent l'économie de mon cerveau. Au bout d'une semaine de traitement, je devins fou à lier. Le fameux docteur Petit, ami de mon père, me guérit. Il m'enjoignit une vie tranquille et sédentaire, et me recommanda sur-tout de ne plus me faire magnétiser. Pour chasser l'ennui, ou peut-être pour mes péchés, je m'avisai d'apprendre les mathématiques. Mon professeur, qui chaque fois que ses cachets étaient épuisés, se récriait sur les progrès étonnans que je fesais dans cette science, eut assez mal-à-propos pour nous deux, l'imprudence de me parler de la quadrature du cercle et du mouvement perpétuel. Le noble désir d'augmenter le trésor des connaissances humaines, de ces deux belles découvertes, me séduisit, et me voilà enfoncé dans des calculs à faire tourner de nouveau une tête qui n'était pas encore trop ferme. J'en fus quitte pour une bonne fièvre chaude. Ma convalescence fut longue, et quand je me vis rétabli, je me trouvai tout-à-fait dégoûté de mathématiques.

Ce fut à cette époque que le sort voulut que je devinsse secrétaire d'un membre de l'Institut, magnifique comme un homme de lettres, pénétré de cette maxime, qu'

Aux plus fameux auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers;

il voulut poétiquement me soumettre à ce régime dont au surplus il avait eu la précaution de s'affranchir, grâces à plusieurs places honorables et lucratives qu'on l'avait, disait-il, forcé d'accepter. Il est vrai que tout modique que fût mon traitement, je ne le gagnais pas; mon emploi se bornait à transcrire tout au plus une demi-page par chaque trimestre, et à répondre à quelques lettres d'invitation pour dîner. Tout cela me laissait le tems de sentir le poids de l'oisiveté. Je fis hommage aux muses de mes instans perdus. Les éloges que m'attirèrent quelques méchans couplets de la part des personnes pour qui ils étaient composés et des sociétés où je les entendais chanter, me donnèrent l'audace de prendre un vol plus généreux. Je produisis d'abord un roman que tous mes amis trouvèrent *délicieux*. Je le présentai successivement à douze ou quinze libraires, tous hommes de goût, qui m'égalèrent sans façon à Voltaire, à Lesage, à Fielding et à Richardson; mais pas un de ces admirateurs sincères de

mes rares talens n'eut assez de confiance en ses propres décisions pour m'acheter mon roman. Je dois dire cependant qu'ils s'offrirent tous généreusement à le mettre en vente si je voulais faire les frais, et moyennant un honnête bénéfice qui revenait à-peu-près au quatre cinquièmes du prix de l'exemplaire. Je crus réussir plus facilement en travaillant pour le théâtre. Un mélodrame, autre enfant bâtard de mon commerce avec les chastes sœurs, eut un destin à-peu-près semblable. L'administration du théâtre de la Gaieté ne le trouva pas *assez sombre de situation* : celle de l'Ambigu-Comique fut d'avis que *l'intrigue n'était pas assez compliquée* : elle remarqua d'ailleurs fort judicieusement qu'il n'y avait pas de rôle *pour le niais*. Je pensai qu'un opéra-comique aurait une meilleure fortune. Suivant mon journal, il m'en coûta plus de cent francs qui furent dépensés en bottes, en souliers et en voitures, pour courir après une réponse qu'on me fit attendre six mois. Elle portait en substance, que *l'auteur n'étant encore connu par aucune réussite sur aucun autre théâtre, il n'y avait pas lieu de lui accorder la faveur d'une lecture.*

Les mauvais succès ne sont pas plus un spécifique contre la rage d'écrire, que les étrivières contre celle de médire. Je me mis à travailler sur nouveaux frais, et comme le sénat de Rome, dont les prétentions s'augmentaient par les défaites, je jetai le plan d'une comédie de caractère en cinq grands actes et en grands vers. Cette entreprise me fut aussi favorable que celle de la recherche du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle. Ma pauvre cervelle ébranlée par les nombreuses combinaisons nécessaires,

Pour consommer cette œuvre du démon,

se troubla une seconde fois. Je descendis des sommets du Parnasse dans les loges de Charenton, où dix-huit mois de traitement remirent toutes choses dans leur état naturel

J'aurais pu, comme certains fou d'Athènes, intenter u bon procès à ceux qui m'avaient guéri pour les obliger à me rendre mon mal. Je me voyais à la veille de tomber dans la misère. Mes parens étaient morts pendant que j'étais en démence. La justice avait fait en mon absence des actes *conservatoires*, qu'on pourrait à juste titre appeler des actes *dévastatoires*, car les deux tiers de la modique succession que mes parens m'avaient laissée me suffirent

à peine pour récompenser les bons offices que les suppôts de Thémis avaient bien voulu me rendre. On me dit que j'étais heureux qu'il ne m'en eût pas coûté davantage; cela ne me consola pas. J'appris dans ce tems qu'une échoppe d'écrivain public vaquait dans la grande salle du palais de justice. J'eus bientôt pris mon parti. J'allai trouver le propriétaire. C'était un bon vieillard qui exerçait cette honorable fonction depuis une cinquantaine d'années. Pour reconnaître les petits services qu'il avait rendus à ses concitoyens, on venait de lui accorder libéralement une retraite dans un beau château situé en bon air sur la route d'Italie, et que l'on nomme *Bicêtre*. Le marché fut bientôt conclu entre nous deux, et au bout de quelques jours je m'installai dans mon poste.

Mon échoppe est très-achalandée; j'ai réussi à m'acquérir la confiance des bonnes et des ouvrières du quartier, et ce ne sont pas mes plus mauvaises pratiques. Plusieurs dames de haut parage ont souvent aussi recours à mon ministère. On me regarde comme un homme sans conséquence; on est assuré de ma discrétion; de là vient qu'on ne fait aucune difficulté de m'initier à une foule de petits secrets qui ne viendraient jamais à la connaissance d'un homme plus important. Plus d'un avocat allant à l'audience a trouvé sur ma modeste table une fleur de rhétorique qu'il cherchait en vain dans son cabinet élégamment décoré des dépouilles de ses cliens. Plus d'une jeune fille...... *Mais* je ne veux pas vous révéler pour cette fois tous les agrémens de mon état. Qu'il vous suffise de savoir que l'ayant pris par nécessité, je le garde par philosophie. Plus honorable que le tonneau de Diogène, ma petite échoppe est aussi favorable à l'indépendance. Vous savez que je ne parle pas ici comme le renard, et que grâce au bon souvenir que la mort a eu d'un mien parent, je pourrais comme tant d'autres quitter avec mépris l'utile instrument qui m'a nourri pendant plusieurs années. Mais

> Heureux qui satisfait de son humble fortune,
> Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont placé!

Vous connaissez les sentimens de votre très-sincère et trop docile ami.

ANTIMÈLE.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — Remise de *Ninus II*, tragédie en cinq actes et en vers de M. Briffaut. — *L'esprit de contradiction.*

La remise de cette tragédie, dont diverses causes avaient interrompu les représentations, offrait à la plupart des spectateurs, l'attrait d'une nouveauté. Il serait inutile d'en donner l'analyse, qu'on a pu lire dans ce journal il y a cinq à six mois. Talma a été d'une vérité admirable dans la scène où il reconnaît Elvire; quel dommage que cet acteur, qui a des momens si sublimes, et une couleur si tragique dans les situations fortes et terribles, ait adopté pour les morceaux qui exigent une déclamation simple et peu accentuée, le débit traînant et monotone qu'on lui a souvent reproché avec raison! C'est un défaut dont il se corrigerait sans doute difficilement, lors même qu'il le voudrait; l'habitude est trop invétérée. Mlle. Duchesnois a exprimé très-heureusement en plusieurs endroits la tendresse maternelle; dans d'autres elle a un peu forcé ses moyens: Mlle. Bourgoin a joué avec une simplicité touchante le rôle de Zoram.

Plusieurs observations échappent à la représentation d'un ouvrage dramatique, et la lecture est le plus sûr moyen de le juger. Je me garderai donc bien de prononcer définitivement sur la tragédie de M. Briffaut; mais je me bornerai à rendre compte des défauts et des beautés qui m'ont le plus frappé. L'exposition est longue et pénible; à l'exception de l'entrevue de Zoram et d'Elzire, les deux premiers actes sont froids et sans intérêt. Il y a plusieurs invraisemblances, surtout dans l'avant scène; le crime de Ninus, qui a assassiné son frère est peu expliqué, peu motivé; comment a-t-il pu être imputé à la vertueuse Elzire; comment, à la scène du jugement, le président du tribunal suprême peut-il condamner des innocens, tandis qu'il connaît le coupable? L'offre que fait Ninus à Elzire de l'épouser n'est pas moins extraordinaire; comment peut-il espérer qu'une épouse vertueuse qui connaît en lui l'assassin de son mari, consentira à cette union? Le délire de l'amour pourrait seul faire excuser une aussi étrange proposition, qui n'est nullement préparée. Le style est faible et sans couleur, quoique le sujet comportât une poésie

brillante, comme celle de Sémiramis. A quelles causes faut-il donc attribuer le succès de cette tragédie? à la rareté des bons ouvrages et à l'intérêt de quelques situations, particulièrement à l'entrevue d'Elzire et de Zoram au deuxième acte, à la reconnaissance d'Elzire et de Ninus au troisième qui est véritablement tragique. La scène du jugement, malgré le défaut que j'y ai remarqué, est aussi d'un effet théâtral.

L'esprit de contradiction est le chef-d'œuvre de Dufresny. Cet auteur comique, suivant moi beaucoup trop vanté, et qu'on ne joue presque plus, n'est pas heureux dans la conduite et le plan de ses pièces, qui est presque toujours forcé et sans vraisemblance; aussi son meilleur ouvrage n'a-t-il qu'un acte. On ne peut lui refuser de l'esprit, et un dialogue souvent piquant; mais il n'est pas à beaucoup près, toujours naturel. Les caractères de *l'Esprit de contradiction* sont bien tracés; l'humeur contrariante du principal personnage, l'adresse d'Angélique qui n'a point de volonté apparente aux yeux de sa mère, la bonhomie d'Oronte, la fougue de Valère, le bon sens raffiné de Lucas, présentent des contrastes heureux.

Théâtre de l'Impératrice.—Première représentation de *la Maison dè Choisy*, comédie en trois actes et en prose de M. Guilbert-Pixérécourt.

Dans la comédie de Térence intitulée *les Adelphes*, Micion et Démée, deux frères, entièrement opposés de caractère et d'humeur, ne le sont pas moins sur l'éducation des enfans: l'un, d'une sévérité extrême, interdit à son fils tous les plaisirs; l'autre, doux et indulgent, permet au sien ceux qui sont de son âge. Le jeune homme qui est rigoureusement surveillé fait le plus de sottises. On sent toutes les conséquences qui résultent de cette conception dramatique, imitée par Molière dans *l'École des Maris*, et par M. Guilbert de Pixérécourt dans la pièce que je vais analyser, où l'auteur a fait usage d'un trait remarquable de loyauté qu'il a consigné lui-même dans les journaux. Un jeune militaire reçoit la visite d'un ancien ami de son père dont il vient recueillir la succession; cet ami lui annonce qu'il est son créancier pour la somme de quarante mille livres, prêtées sans titre à l'auteur de ses jours, le laissant au reste le maître de faire ce qu'il jugera à propos. « Je croirais outrager mon père, (répond le brave jeune homme) si » j'osais un instant soupçonner l'honneur de son ami. » Voilà vos quarante mille francs; accordez au fils l'a-

« mitié que vous portiez au père, ce sera le bien le plus pré- » cieux de son héritage. »

Saint-Louis et d'Olban habitent, l'un le Marais, l'autre la Chaussée d'Antin; ce sont Démée et Sganarelle, Micion et Ariste, sous des noms différens. Le premier a pour neveu Dutrech, hypocrite vil et flatteur, qui feint de partager tous les principes de son oncle; le second, Eugène, d'un caractère excellent, amateur des plaisirs de son âge et répandu dans les sociétés les plus choisies. D'Olban pour se rapprocher d'un ami qu'il chérit vient demeurer chez lui; et comme la porte se ferme régulièrement à dix heures, Eugène pour rentrer a gagné l'amitié de Madelon, vieille gouvernante de Saint-Louis. Il aspire aussi à la main de Palmyra, jeune personne confiée à Saint-Louis par un ami qui habite la province pour perfectionner son éducation; mais Saint-Louis, qui a le pouvoir d'en disposer, la destine à son cher Dutrech, aussi odieux à Palmyra, qu'Eugène lui est cher. Celui-ci ayant introduit un soir vers les onze heures deux musiciens pour la répétition d'une romance et d'un trio composés pour la fille de son oncle, Dutrech, qui sort toutes les nuits après que Saint-Louis est couché, pour se dédommager dans des sociétés choisies, des plaisirs dont il se prive pendant le jour, est contrequarré dans sa course par le concert: il réveille le vieillard, qui, indigné, signifie à son ami qu'il ne peut plus garder son neveu. Saint-Louis et d'Olban conviennent de se séparer; mais comme Saint-Louis avait auparavant prié d'Olban d'acheter en son propre nom une maison à Choisy que le propriétaire vendrait plus cher s'il connaissait le véritable acquéreur, il lui remet un porte-feuille contenant pour cent mille francs de billets: la séparation n'empêche point d'Olban de rendre à son ami le service dont ils étaient convenus, et il part pour choisy. Après son départ, les amis de Saint-Louis sont invités à la signature du contrat de Dutrech et de Palmyra; celle-ci refuse formellement d'obéir, et reconnaît Eugène dans une troupe de musiciens qui s'étaient introduits chez Saint-Louis. On vient annoncer que d'Olban a fait une chute mortelle en revenant de Choisy à cheval; la douleur d'Eugène le trahit et il sort en courant, ce qui termine le deuxième acte. Au troisième, la scène représente l'appartement de Mme. Saint-Bléar à la Chaussée d'Antin, chez laquelle loge M. d'Olban, dont on apprend la mort. Son neveu est son héritier, et le père de Palmira ayant écrit qu'il consentait au mariage de sa fille avec Eu-

gène s'il avait cent mille francs, Saint Louis se présente et dit que la maison de son ami est à lui, qu'il l'a payée, mais que la mort subite de d'Olban l'a empêché de faire une contre lettre. Eugène renonce sans hésiter à son bonheur et à son amante, il remet le contrat d'acquisition à Saint-Louis, qui déjà a été détrompé sur le compte de son hypocrite neveu par une conversation qu'il a été à portée d'entendre entre Dutrech et Madelon. La félicité d'Eugène est déjà assurée, mais pour la combler et satisfaire tout le monde, d'Olban revient, et dit à Saint-Louis que la fausse nouvelle de sa mort a été imaginée par lui pour parvenir à le désabuser sur le compte des deux jeunes gens.

On a approuvé dans cet ouvrage le caractere bien soutenu des deux amis et le contraste heureux qu'ils présentent; le mouvement généreux d'Eugène au troisième acte et le dénouement ont produit de l'effet. C'est, à peu de choses près, tout ce qu'on peut citer avec éloge; que restera-t-il donc qui appartienne en propre à l'auteur? des caricatures grotesques des habitans du Marais, des déclamations ampoulées, des pointes et des trivialités. Le personnage de Dutrech n'est pas supportable; c'est un être platement vil, qui ne peut inspirer que le mépris et le dégoût; comment peut-on supposer qu'il fréquente les meilleures sociétés? que le père de Palmyra confie l'éducation de sa fille à son ami, à la bonne heure; mais qu'il lui donne tout pouvoir sur elle, sans que l'intervention paternelle soit nécessaire, c'est ce qui n'est pas concevable. Je ne dirai rien du déguisement d'Eugène en joueur de violon, moyen blâmé avec raison dans tous les journaux.

A la première représentation le public s'est montré juste à l'égard de ce mauvais drame, et les sifflets ont prévalu; à la seconde, les *applaudissemens* n'ont essuyé aucune contradiction, et l'on ne saurait trop gémir sur ce malheureux expédient si commun actuellement sur tous nos théâtres, qui ôte à la décision du public toute son autorité, et étourdit à chaque instant les spectateurs paisibles par le bruit le plus désagréable dont les oreilles puissent être affligées.

La pièce a eté médiocrement jouée: on doit cependant quelques éloges à Mme Molé, à Clozel et à Perroud, qui se sont bien acquittés de leurs rôles.

Representation de la *Cléopâtre*, opéra seria en deux actes, musique de Nazolini.

Mme. Grassini, pour laquelle Nazolini a composé cet opéra, l'avait annoncé comme un chef-d'œuvre; le public

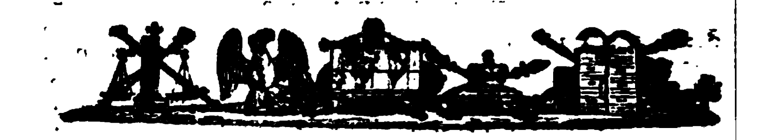
n'a pas été de cet avis, et la première représentation, qui avait attiré l'assemblée la plus brillante et la plus nombreuse, a produit peu d'effet : à la seconde, la salle était à moitié vide. S'il m'est permis d'énoncer ici mon avis, je crois que cette composition a été jugée légèrement, et que Mme Grassini n'avait pas autant de tort qu'on le pense. Les premiers morceaux il est vrai, ne sont pas très-saillans, et l'on peut reprocher à l'ouvrage en général, ainsi qu'à la plupart des opéras italiens modernes, l'abus des roulades ; mais il serait difficile d'entendre une plus belle musique que celle de la dernière scène du premier acte. La plus grande partie du second mérite aussi de grands éloges, et il y a beaucoup d'expression, soit dans les accompagnemens, soit dans les chants des dernières scènes. On ne peut le plus souvent bien juger une composition musicale d'une grande étendue, et surtout un opéra séria, qu'après quelques représentations ; je crois que celui-ci mérite d'être entendu de nouveau, et qu'on peut revenir du premier jugement. On lui a reproché de manquer de trio et de quatuor, comme si le mérite d'un morceau de musique dépendait du nombre de ses parties. C'est à cette opinion erronée, soutenue par les partisans du bruit et les ennemis du chant, qu'il faut attribuer la plupart des défauts de la musique moderne.

Mmes. Grassini et Crivelli ont très-bien chanté et joué ; Guglielmi à été extrêmement faible, pour ne rien dire de plus, dans le rôle d'Auguste, qui est trop au-dessus de ses moyens, et dans lequel on aurait désiré Tacchinardi.

MARTINE.

M. *Davy*, célèbre chimiste anglais, qui se trouve dans ce moment à Paris, a été nommé, dans la séance du 13 de ce mois, membre correspondant de la première classe de l'Institut, à la place de M. Kirvan. Il a eu 47 voix sur 48.

NÉCROLOGIE. — M. l'abbé *Pierre Lambinet*, est mort à Charleville, âgé de soixante-onze ans, le 10 de ce mois. C'était un bibliographe instruit. Son principal ouvrage, qui est très-curieux, et dont plusieurs journaux ont rendu dans le tems un compte avantageux, est intitulé : *Origine de l'Imprimerie d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou et celle de M. Van Praet*; suivie de l'Etablissement de cet art dans la Belgique, et de l'Histoire de la stériotypie ; ornée de calques, de portraits et d'écussons. Paris, H. Nicolle, 1810. Deux volumes in-8°.



POLITIQUE.

La note que l'on va lire, écrite de Londres, en date du 4 décembre, et publiée dans les journaux français, nous a paru mériter par l'ensemble des vues qu'elle renferme et la manière dont elles sont présentées, d'être ici consignée toute entière.

« Les avantages que les alliés viennent d'obtenir contre la France, y est-il dit, ont tout-à-coup réveillé dans les cabinets des prétentions que dix ans de défaites semblaient leur avoir fait abandonner. Chaque puissance est aujourd'hui dirigée par des vues d'agrandissement; il n'est pas un prince régnant en Europe qui ne soit travaillé de cette ambition qu'il est maintenant convenu d'attribuer à la France. La Russie qui n'a jamais signé un traité sans augmenter ses provinces, ne peut à coup sûr s'agrandir qu'aux dépends de l'Autriche ou de la Prusse. Celles-ci ne peuvent remplacer ce qu'elles lui céderont qu'en réunissant à leur territoire une partie des pays possédés par la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, et les autres petits souverains de l'Allemagne; mais ces princes n'ont abandonné la France qu'en se faisant garantir leurs possessions; et non-seulement ils veulent conserver ce qu'ils ont, mais ils demandent des indemnités, de nouvelles provinces, tandis que, de leur côté, les comtes, les évêques et abbés réclament leurs états sécularisés ou envahis depuis quinze ans par les princes allemands dont ils sont devenus sujets. Au milieu de toutes ces prétentions, la Russie fait peser son joug de fer sur les provinces allemandes qu'elle occupe; elle les fait administrer par ses colonels; elle y introduit ses réglemens militaires; elle donne ses couleurs, ses drapeaux aux troupes qu'elle fait lever par ses officiers. La Saxe n'est aujourd'hui qu'une province russe, et bientôt l'Allemagne toute entière sera courbée sous le sceptre moscovite, réalisant la fable du *Cheval*, qui, ayant appelé l'homme à son secours pour se délivrer de son ennemi, fut bientôt dominé par son libérateur.

» Nos ministres, comme on le pense bien, travaillent

de toutes leurs forces à alimenter l'incendie qui embrâse le continent; ils sentent que leur puissance ne peut s'affermir qu'au milieu des convulsions de l'Europe; qu'au moment où elle déchire ses propres entrailles, elle perd les moyens de défendre ses droits maritimes, et que notre pouvoir s'augmente à mesure qu'elle emploie à se détruire elle-même les moyens qu'elle aurait un jour de nous combattre.

» C'est un fait constant que la France, dans la guerre actuelle, était sur-tout armée contre l'Angleterre; que les puissances coalisées défendaient, pour ainsi dire, autant nos propres intérêts que ceux de leurs états, et que la Russie, la Prusse et l'Autriche ne se sont attiré la guerre que pour soutenir la prééminence de notre commerce et de notre industrie. C'est un spectacle vraiment curieux que l'ancien Monde courant ainsi au-devant du joug commercial que nous lui présentons, tandis que la plus grande partie du nouveau prend les armes pour s'en affranchir. La guerre que nous avons avec l'Amérique et celle que nous avons avec la France ont les mêmes causes, le même but : la France usant de l'ascendant que lui donnaient sa puissance et ses victoires, conçut le vaste projet de rendre cette guerre européenne; et il est certain que, si l'Amérique et l'Europe se fussent armées d'un commun accord contre nos prétentions exclusives à la souveraineté des mers, nous nous serions trouvés dans une situation où nous devions succomber C'est donc cet accord qu'il s'agissait d'empêcher; et il faut avouer que ce qui se passe aujourd'hui nous tire de la crise la plus terrible.

» Aussi nos ministres ont ils grand soin de flatter tour à tour les alliés, d'entretenir leurs prétentions d'exciter leur haine, et de servir leur ressentiment. On dit que lord Liverpool rêve déja une multitude de projets de partage, dans lesquels il n'oublie point ce qui peut affermir notre pouvoir maritime, et nous mettre à l'abri des invasions étrangères. La position de la Hollande, par exemple, nous conviendrait à merveille; mais sa réunion à la couronne de la Grande Bretagne pourrait éprouver des obstacles : on parle depuis quelques jours d'un arrangement qui aurait les mêmes résultats sans avoir les mêmes inconvéniens. Il s'agirait de faire pour la Hollande ce qu'on a fait pour la Sicile, de lui donner une constitution calquée sur la nôtre, d'y faire régner un prince qui ne serait dans le fait qu'un gouverneur anglais, et de faire ainsi tourner à notre avan-

tage toutes les ressources maritimes du pays ; mais on ne s'arrête pas en si beau chemin.

» On a calculée que les établissemens des sept provinces unies serait toujours précaire, tant que la Belgique resterait au pouvoir de la France ; que d'ailleurs la Hollande n'ayant point d'agriculture verrait disparaître cet inconvénient par la réunion des Pays-Bas, et que de cette manière la Hollande ferait le commerce pour elle et pour la Belgique, tandis que la Belgique cultiverait son sol pour toutes deux. Ce plan, comme on le voit, nous conviendrait fort ; mais on craint que son exécution ne rencontre de grandes difficultés ; et la principale, c'est la différence de religion entre les deux peuples. Les Hollandais sont protestans zélés, et l'on sait d'une manière certaine qu'ils montrent une répugnance extrême pour un arrangement semblable. Il paraît qu'on a trouvé un moyen de la vaincre et de triompher de tous les obstacles dans la forme même du gouvernement qu'il s'agit de donner à la Hollande. Les protestans, ainsi que dans la constitution anglaise, auraient seuls le droit de siéger au parlement et d'exercer des fonctions publiques, tandis que les catholiques de la Belgique seraient assimilés aux catholiques d'Irlande. On est fondé à croire, d'après les insinuations des papiers ministériels, que ce plan a été sérieusement discutée. Tous les jours, au reste, on en voit éclore de nouveaux ; mais on n'y oublie qu'une chose ; c'est l'intervention d'une puissance dont on ne peut méconnaître la force, et que les revers n'ont jamais abattue. Ce n'est pas en lui présentant de pareils traités qu'on lui fera signer la paix : mais la paix n'est pas ce que veulent les ministres! »

Que veulent-ils donc après une guerre si longue toujours entretenue par leur obstination dans un système destructeur de la liberté et de l'indépendance des nations ? Ce qu'ils veulent ! c'est de profiter des déchiremens auxquels ils livrent le continent, et de l'épuisement auquel ils le réduisent, pour étendre leur puissance, pour consolider leur influence, pour faire régner leur commerce, leur industrie. Un grand et hardi système avait été créé par la France pour soustraire l'Europe à la domination anglaise ; l'Amérique faisait de son côté de généreux efforts pour l'en affranchir. L'Angleterre a vu avec effroi le moment arrivé où renfermée dans son île, elle n'en pourrait sortir qu'en se soumettant aux lois communes des nations, et en renonçant à ses idées de domination fictive sur les côtes

et sur l'Océan; elle s'est vite perdue; elle a eu recours à sa constante politique : ses agens ont partout intrigué, séduit, corrompu : on a feint d'appeler l'Allemagne à la liberté, à l'indépendance, on l'a conduite à l'asservissement; à la dévastation. Les Anglais tiennent ce pays enchaîné sous la verge de fer des Russes; la Saxe est gouvernée militairement; la famille royale est enlevé de sa résidence; le roi est puni de sa loyauté et prisonnier à Berlin, ses ministres fidèles sont proscrits. Les troupes russes inondent le pays de bandes dévastatrices et d'un papier-monnaie dont les prétendues garanties semblent combinées pour hâter son discrédit et sa chute. Les villes sont frappées de taxes, les campagnes de réquisition : dans tous les états rappelés à leur ancienne organisation, la déclaration de ce changement est accompagnée de décrets et de proclamations qui appellent aux armes les fils des principales familles, les hommes destinés à servir dans les landwehrs et dans les landsturms; l'âge, la condition d'hommes mariés ne donne point d'exemption. Aussi la correspondance de ce pays offre elle-même un changement non moins remarquable que le changement politique lui-même; ce ne sont point des témoignages d'allégresse et de reconnaissance qui y sont consignés; ce sont les expressions du désespoir produites par un état intolérable; les regrets d'une faute si chèrement payée, et la comparaison des tems entre celui où l'Allemagne, protégée par la France, voyait la guerre loin de son territoire, et celui où armée contre nous, elle voit d'avides et farouches soldats traiter en pays conquis ce même territoire que leurs chefs affectaient de délivrer.

Mais si la consternation est dans toutes les villes, dans toutes les campagnes, si la guerre les a couvertes de tous les fléaux qu'elle traîne à sa suite, il faut se garder de croire que l'union soit dans les cabinets et que le moment soit éloigné où les dispositions qui doivent résulter des avantages même des alliés seront le signal de leur division, nous n'en citerons qu'un exemple. Le général Walmaden, commandant dans le Hanôvre, paraît avoir fait des dispositions préliminaires pour rétablir le pays sous la domination anglaise, et la plus vive opposition s'est manifestée dans les cabinets des principales puissances alliées. On livre cet événement à la sagacité et aux conjectures du lecteur.

Les lettres des bords du Rhin annoncent qu'aucun événement ne s'y est passé depuis l'affaire de Neuss. On écrit

de Wezel, de Cologne, que l'on est en mesure sur ces points. Des troupes marchent dans cette direction. Le gouvernement ne parle pas, écrit-on d'Anvers, mais il agit; une force de plus de 16,000 hommes a paru dans nos murs, réunie avec la rapidité de l'éclair, et met à l'abri de tout danger les superbes établissemens dont l'Angleterre est si jalouse. Les hommes et les approvisionnemens sont arrivés sans qu'on sut même que l'ordre de leur marche eût été donné. Parmi les troupes de notre garnison, on compte plusieurs bataillons de la garde impériale au grand complet et magnifiques. Le quartier-général du duc de Tarente est à Nimègue: des forces considérables se sont réunies dans les environs de Bois-le-Duc.

Du côté des Pyrénées, les ennemis ont fait un nouveau mouvement. Le résultat a prouvé qu'on est en mesure sur ce point. Voici une lettre de Bayonne, en date du 12 décembre, insérée au *Moniteur*.

« Avant-hier matin, M. le maréchal duc de Dalmatie a fait attaquer la partie de l'armée anglaise qui s'était portée la veille devant le camp retranché de Bayonne. Elle a été poussée jusque sur les hauteurs de Barouillet et de Bidart. Le plateau de Bassussary a été enlevé l'arme au bras. La pluie a été très-forte pendant la nuit dernière et dans le jour.

» M. le comte Reille, ayant sous ses ordres les 7e et 9e divisions qui ont ensuite été renforcées de la première division, et qui était soutenue par la division de réserve aux ordres du général Villatte, a attaqué le bois de Barrouillet, où les 1re et 5e divisions anglaises étaient formées et retranchées. M. le comte Reille les en avait délogées, lorsque M. le général Clausel, qui était avec les divisions à ses ordres devant les retranchemens de l'ennemi à Arcangues, a vu revenir en toute hâte, et se former sur les hauteurs d'Urdaines la partie de l'armée ennemie qui avait passé la Nive, et a demandé des renforts qui lui ont été envoyés. A la nuit, nous sommes restés maîtres du plateau de Bassussarry et de celui de Barouillet.

» L'ennemi avait quatre divisions anglaises et une division portugaise en position sur les plateaux de Bassussarry, Arcangues et Barrouillet. Le but de M. le maréchal a été atteint, et l'ennemi a été obligé de faire repasser sur la rive gauche de la Nive les troupes qui s'étaient portées la veille sur la rive droite.

» La perte de l'ennemi a été très-considérable dans cette

journée. Nous lui avons fait 1200 prisonniers anglais, parmi lesquels 15 officiers dont un colonel et un major.

» Nous n'avons eu plus de 800 hommes hors de combat. Le général Villatte a été blessé, mais très-légèrement.

» Hier, vers 10 heures du matin, l'ennemi a porté quatre régimens d'infanterie sur le prolongement du plateau de Barrouillet, pour tâcher de nous enlever cette position. Nos postes ont été appuyés par la division du général Darricau, et ces régimens ont été culbutés; ils se sont repliés sur une ligne que l'ennemi avait formée en arrière. Le général Boyer a eu ordre d'attaquer cette ligne par son flanc gauche, tandis que le général Darricau marchait de front sur elle. La brigade Mene a suffi pour forcer l'ennemi à se retirer; il a été mis en déroute. Cette tentative leur a encore coûté fort cher. Nous lui avons tué et blessé beaucoup de monde, et nous lui avons fait 4 à 500 prisonniers. Il ne s'est rien passé sur le reste de la ligne. »

En Italie, l'armée française qui s'est glorieusement maintenue dans ses positions contre toutes les forces autrichiennes, reçoit les renforts qui lui étaient promis, et tout garantit désormais la sécurité de ces contrées. L'armée napolitaine a dû toucher le sol du royaume d'Italie; les corps partis de Gênes et de Turin sont en marche; un corps de réserve considérable est formé à Alexandrie; des volontaires nombreux se sont présentés dans les principales villes d'Italie, et sont venus grossir les rangs du prince vice-roi. La levée des 15,000 conscrits s'est faite avec exactitude. Le général Hiller, complètement battu à Caldiero, a été réduit à se tenir sur la défensive; il paraît qu'il est rappelé par l'Autriche d'un commandement à l'importance duquel on ne l'a pas jugé propre : on le dit devoir être remplacé par le général Bellegarde. Voici une lettre qui fait connaître le résultat qu'a eu un projet de diversion tenté par les Autrichiens contre l'armée du prince vice-roi. C'est ce prince qui l'adresse, en date de Véronne le 4 décembre, au ministre de la guerre, duc de Feltre.

Monsieur le duc de Feltre, par mes dernières lettres je vous informais que l'ennemi paraissait vouloir porter de forts partis dans le Bas-Adige. Effectivement, une des colonnes débarquées à Volono avait réussi à passer le Pô, protégée par des canonnières anglaises qui avaient remonté ce fleuve, et s'était portée rapidement sur nos petits postes d'observation de Badis et de la Bovara. Ces postes s'étaient repliés, d'après leurs instructions, sur Castagnaro. Dès

que j'avais été instruit du mouvement de l'ennemi sur Ferrare, j'avais détaché de l'armée deux colonnes mobiles, l'une commandée par le major Merdier, que j'avais mise à la disposition du général comte Pino; elle devait remarcher sur Ferrare par la rive droite, et a repris en effet cette ville le 2 novembre, après y avoir battu l'ennemi. L'autre colonne, commandée par le général de brigade de Conchy, et composée de trois bataillons de la division Marcognet, deux pièces de canon et 200 chevaux du 3e de chasseurs italiens, était chargée de manœuvrer entre le Bas-Pô et le Bas-Adige pour empêcher l'établissement de l'ennemi en Polésine. Du 27 au 30, ce général n'avait rencontré que quelques partis ennemis qui avaient été pris ou repoussés, et il s'était rapproché momentanément du Pô pour communiquer avec Ferrare, lorsqu'il apprit qu'une forte colonne ennemie marchait à la Bovara. Les premiers renseignemens faisaient cette colonne forte de 3000 hommes d'infanterie et 400 hommes de cavalerie. L'ennemi, par ce mouvement, semblait vouloir renforcer les troupes débarquées du général Nugent, chercher à s'établir dans la Polésine pour couper notre communication avec Venise, et en inquiétant ma droite, tâcher de me faire quitter la ligne que j'occupe. Le général de Conchy ne balança pas, malgré son infériorité de forces, à marcher à l'ennemi. Ses premiers postes furent rencontrés hier 3 entre Fratta et Rovigo. Le général de Conchy forma sur-le-champ plusieurs colonnes; on s'élança sur l'ennemi, et tous les différens échelons qu'il présentait furent successivement culbutés ou tournés. Enfin ces troupes se sont débandées; une partie s'est retirée sur Crespino où était appuyée la colonne du général Nugent et où se trouvait l'archiduc Maximilien; l'autre partie s'est rejetée sur la Bovara, où elle a repassé l'Adige dans un tel désordre que beaucoup s'y sont noyés. Le résultat de cette journée, qui fait le plus grand honneur aux troupes de cette expédition, est d'avoir tué ou blessé à l'ennemi 400 hommes et fait 800 prisonniers. Parmi ces derniers, il y a un major et douze officiers, dont cinq capitaines. Notre perte est comparativement très-légère, car nous n'avons eu que 3 hommes tués et 40 blessés, dont 4 officiers. Cela tient aux bonnes dispositions prises par le général de Conchy, ainsi qu'à l'ardeur et à la décision que les troupes ont montrées pendant l'attaque. Parmi les officiers blessés se trouve le chef de bataillon Flocard, du 101e, qui s'est parfaitement conduit. Le général de

Couchy rend le compte le plus avantageux du colonel Rambourg, commandant le 3e. de chasseurs italiens ; du chef d'escadron Bontarel, et du capitaine Sonnegatti, du même régiment et du lieutenant de grenadiers Marchant, du 29e de ligne. — Sur ce, je prie Dieu, M. le duc de Feltre, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Vérone, le 4 décembre 1813, au soir.

Le dimanche 12 décembre, l'Empereur a reçu en audience particulière, au palais des Tuileries, avant la messe, M. de Rutman, landamen de Lucerne, et M. Vieland, bourguemestre de Bâle, envoyés extraordinaires de la Confédération suisse, qui ont présenté à S. M. une lettre du landaman de la Suisse.

La veille, l'Empereur avait été visiter la maison impériale de Saint-Denis, établie, comme celle d'Écouen, pour l'éducation des filles de membres de la Légion-d'Honneur. Il s'est montré très-satisfait de la bonne tenue et de l'ordre qui règnent dans cet établissement. Le 13, S. M. a tenu un conseil des finances. Le 14, elle a présidé le Conseil d'État.

Le 13, elle a passé en revue, dans la cour des Tuileries, divers corps de troupes qui ont défilé devant elle aux cris de *vive l'Empereur!* Ces troupes se sont mises de suite en marche pour rejoindre l'armée. S....

ANNONCES.

*Première lettre de M. C*** à Mlle B***, sur le magnétisme animal.* Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port.

Ces cinq ouvrages se trouvent chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton et Walckenaer*, rue du Pont-de-Lodi, n° 3; et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Emma et Saint-Aubin, ou Caractères et Scènes de la vie privée. Traduit de l'anglais de MM. Opie. Trois vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Sabine, ou Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne; pour servir à l'histoire de la vie privée des Romains et à l'intelligence des auteurs anciens. Traduit de l'allemand de C. A. Bœttiger. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez le même.

Le Robinson suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans. Traduit de l'allemand de M. Wiss; par Mme de Montolieu. Deux vol. in-12, orné de huit figures en taille-douce. Prix, 6 fr., et 7 fr. franc de port.

Le Chalet des Hautes-Alpes, par Mme Isabelle de Montolieu, suivi de *Deux feuillets du journal de mon ami Gustave; Amour et Silence; Frères et Sœur; les Aveux d'un Mysogine*, ou l'Ennemi des Femmes. Trois vol. in-12. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

Suite des Nouvelles, traduites ou imitées par Mme Isabelle de Montolieu, contenant, *Nantilde*, ou la Vallée de Balbella; *Découverte des eaux thermales de Weissembourg*; *Cécile de Rodeck*, ou les Regrets; *Alice*, ou la Sylphide; *Sophie d'Alwin*, ou le Séjour aux eaux de B***. Trois vol. in-12, musique. Prix, 7 fr. 50 c.; et 9 fr. franc de port.

Tableau historique et politique de la France, sous les trois premières dynasties, jusqu'au règne de Louis XIV; par M. Delacroix, auteur des *Constitutions des principaux états de l'Europe*, etc., etc. Trois forts vol. in-8°. Prix, 18 fr., et 22 fr. franc de port.

Nous reviendrons sur cet important ouvrage, qui nous a paru bien écrit.

Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, et ses amis littérateurs et philosophes; par Dieudonné Thiébault, de l'Académie de Berlin, de la Société libre des Sciences et Arts de

Paris. *Troisième édition*, revue par A. H. Dampmartin. Quatre vol. in-8°, avec le portrait de Frédéric II et celui de l'auteur. Prix, 20 fr., et 25 fr. franc de port. Le prix est du double pour le papier vélin.

Ces cinq ouvrages se trouvent chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Voyage à Ermenonville, poëme en trois chants, suivi de quelques pièces détachées; par A. J. P. L. Cohin, censeur impérial. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

De la propriété politique et civile, par F. Dageoille, ancien avocat au parlement d'Aix. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Tableau historique et chronologique des guerres, batailles, séditions, révolutions, traités de paix, conventions et autres événemens qui ont eu lieu en Europe depuis la naissance de Louis XIV jusqu'en 1810; par G. Bordes, employé à l'Université. Deux vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Villet, libraire, quai des Augustins, n° 25.

Sidney, comte d'Arondel; par mistriss West. Roman traduit de l'anglais par le traducteur d'*Ida*, du *Missionnaire* et de *Glorvina*. Quatre vol. in-12. Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; Renard, rue de Caumartin, n° 12; et Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

Table générale et raisonnée des matières contenues dans les vingt premiers volumes des Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire de M. Malte-Brun. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Buisson, lib., rue Gilles-Cœur, n° 10.

Renaud, poëme en douze chants, traduit de l'italien du Tasse, par M. Cavellier, membre de la Légion d'Honneur, inspecteur du sixième arrondissement maritime; des Académies de Lyon et de Toulon. Un volume in-12, sur papier carré fin, et destiné à être placé dans les Bibliothèques à côté de la *Jérusalem délivrée*, dont les meilleures traductions ont été imprimées le plus souvent dans le format in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Les Saluts du Matin et du Soir, par M. Gianni, improvisateur romain; traduits en français, le texte en regard, et accompagnés d'une préface qui renferme, 1° le tableau des poëtes extemporains

les plus célèbres qui aient existé depuis la renaissance des lettres en Europe ; 2° celui des principaux poëmes improvisés par l'auteur ; 3° l'origine des Saluts, etc. ; par H. Domenjoud. Un vol. in-8°, sur papier carré fin, proprement broché. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port ; papier vélin satiné, couverture cartonnée et dorée, 6 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez L. Fayolle, libraire, rue Saint-Honoré, n° 284, près l'église Saint-Roch ; Moronval, quai des Grands-Augustins, n° 25, près la rue Gilles-Cœur ; Debray, rue Saint-Nicaise, n° 1 ; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243 ; et chez tous les marchands de nouveautés.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 502, *ligne* 34, On ignore le lieu de la naissance du prince des poëtes portugais, *lisez :* On ignore le lieu de la naissance du prince des poëtes (Homère), etc.

Page 503, *ligne* 21, qui ne renonçât volontiers aux richesses, aux plaisirs, s'il pouvait se flatter que l'on écrira sur sa tombe une épitaphe telle que celle-ci : *lisez :* qui, comme le Camoëns, ne voulût avoir écrit sur son tombeau : *Ci-gît, etc.*

Page 513, *ligne* 23, plaisanterie pathétique, *lisez :* plaisanterie et de pathétique.

Page 517, *ligne* 9, sentimens, *lisez :* sentiment.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de *48 francs* pour l'année, de *25 francs* pour six mois, et de *13 francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de *20 francs* pour l'année, et de 12 *francs* pour six mois. (A dater du mois de janvier 1814, chaque cahier du *Mercure Étranger* contiendra un plus grand nombre de pages ; et, en conséquence, le prix de la souscription sera désormais de 25 fr. pour l'année, et de 13 fr. 50 c. pour six mois.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23 ; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.



MERCURE DE FRANCE

Nº DCXLIX. — *Samedi* 25 *Décembre* 1813.

POÉSIE.

LE DÉPART SANS RETOUR.

ROMANCE.

GUERRIER français, quand la trompette sonne,
Le javelot arme aussitôt mon bras;
Sous les drapeaux de la fière Bellone
Je vais braver le danger des combats.
Prêt à monter sur mon coursier fidèle,
En soupirant je répète à ma belle
Ces deux mots : souviens-toi
De moi.

Ma belle alors, les yeux mouillés de larmes,
M'offre une écharpe et la met sur mon cœur;
Ami, dit-elle, au milieu des alarmes
Elle saura modérer ton ardeur;
Grâce à ma main qui vient de les écrire
Sur ce tissu tes beaux yeux pourront lire
Ces deux mots : souviens-toi
De moi.

O o

Trois ans en vain des pleines de Syrie
Beau chevalier, chaque jour on t'attend;
De son pays Laure enfin est partie,
Elle s'en va pour chercher son amant.
Il ne vit plus; au fond d'une vallée
Elle aperçoit sur la tombe isolée
Ces deux mots: souviens-toi
De moi.

L. AUDIBERT.

LES TROIS AGES DE LA VIE,

DÉSIR, PLAISIR, SOUVENIR.

D'ABORD une douce magie
Ouvre notre cœur au désir;
Le second âge de la vie
Nous fait connaître le plaisir;
Plus tard, quand l'ame est refroidie
Que reste-t-il? le *souvenir*.

Jours heureux de l'adolescence,
Que ne peut-on vous retenir!
Tous les rêves de l'espérance
Nous offrent un doux avenir;
Et le voile de l'innocence
Embellit même le *plaisir*!

Le plaisir vient; l'amour le donne;
Mais c'est un éclair à saisir.
La vanité nous aiguillonne,
Soupçons, chagrins, nous font gémir;
Nectar d'amour nous empoisonne,
Et fait un tourment du *désir*.

Enfin vient la raison sévère
Quand le front commence à blanchir.
Dès qu'elle n'est plus nécessaire
On la voit toujours accourir.
Elle change le caractère,
Mais il reste le *souvenir*.

Ç. DE V.

LA COQUETTE (1).

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

On m'accuse d'être coquette
Parce que j'aime à me parer,
Si j'approche d'une toilette
On dit que c'est pour m'admirer ;
Voyons donc... La bonne folie !
J'aime à consulter mon miroir,
Oui... Mais quelle femme jolie
N'a pas de plaisir à se voir.

De mes grâces, de mon sourire,
Dans vingt cercles on est épris,
Or très-souvent je ne me mire
Que pour voir comment je souris ;
Vos yeux, me dit-on à la ronde,
Sont faits pour inspirer l'amour,
Quand je les montre à tout le monde,
Ne puis-je les voir à mon tour !

Sans ma glace que je *contemple*
A quoi serviraient mes appas ?
Devinerais-je, par exemple,
Ce qui me sied, ne me sied pas :
O vous dont le pinceau fidèle,
D'un vrai succès chérit l'espoir,
Offrez aux femmes un modèle ;...
Me voici devant mon miroir (2).

CHARLES MALO.

(1) Cette chanson est extraite de *Mademoiselle de Lafayette*, joli Recueil d'étrennes orné de six gravures, qui se vend chez Janet, rue Saint-Jacques, nº 59.

(2) Cette idée a fourni le sujet de la jolie gravure de *la Coquette*, qu'on trouve dans *Mademoiselle de Lafayette*.

ÉNIGME.

QUOIQUE n'ayant ni sou, ni maille,
Je porte habit de soie et fait toujours ripaille.
Ce n'est pas tout, et de mon sort
Admirez la bizarrerie!
Je vais nuds pieds pendant ma vie;
On me déchausse après ma mort.

S........

LOGOGRIPHE.

DOUX enfant des désirs du fils de Cythérée,
Maints auteurs amoureux m'ont chanté tour-à-tour.
Au lys par moi succède une fleur colorée,
Et l'on me goûte mieux au hameau qu'à la cour.
De jaloux, d'importuns, quand Lise est entourée,
Alors Blaise est forcé de me donner tout *bas*,
Mais l'œil qui lui sourit a pour lui mille appas.
Otez-moi tête et queue et je suis à mon *aise*;
Je suis né dans l'*Asie*, et fais naître les *ris*;
Dans la *bise* j'offre à Thérèse
Joli réchaut rempli de *braise*;
D'un air doux et touchant je suis souvent le prix,
Heureux l'amant auquel beauté permet le *bis*.

AUG. CH........J....C (Charente-Inférieure).

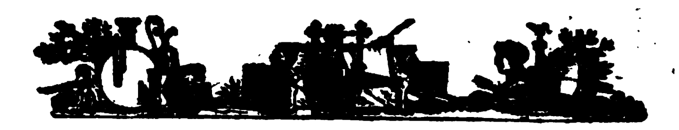
CHARADE. — BOUTADE.

PARCOURANT mon second, dans mon premier, Phryné
De son ancien état ne se rappelle guère:
L'ingrate méconnaît son père infortuné,
Qui conduit mon entier, et vit dans la misère.

HILAIRE L. S.

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Eteignoir*.
Celui du Logogriphe est *Tête-à-tête*.
Celui de la Charade est *Pantalon*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Le Paradis perdu, traduction nouvelle et complète, en vers français, par J. V. A. Delatour de Pernes. — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr. 50 c., et 6 fr. 75 c. franc de port. — A Paris, chez *Ad. Egron*, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 37.

Il faut que ce soit une heureuse et bien douce occupation que celle d'aligner méthodiquement des syllabes, de ménager un repos au milieu de la ligne, et de coudre à la fin une rime qui s'y place de gré ou de force, puisque nous voyons tant d'écrivains auxquels personne n'a jamais songé, consumer leur tems et leurs veilles dans les travaux soi-disant poétiques. Il n'est pas un seul de ces auteurs qui ne tressaille à la seule idée de sa gloire future. Les uns se plaisent à revêtir le fruit de leur imagination d'un coloris qu'ils appellent brillant ; d'autres moins ambitieux se contentent du rôle plus modeste de traducteur, et planant dans la carrière sans redouter la comparaison qu'on peut établir entr'eux et leurs devanciers. M. Delatour de Pernes, le nouvel interprète de Milton, peut être mis au premier rang parmi ces hardis imitateurs. Le nom et la réputation de Jacques Delille ne l'effrayent pas. Sûr de sa force, il descend dans l'arêne contre ce redoutable champion. Une courte préface, qu'on pourrait appeler un manifeste, nous apprend les motifs puissans qui l'ont porté à entreprendre ce grand œuvre. « Il existe, dit-il, plusieurs traductions du *Paradis perdu*, poëme aussi merveilleux que son sujet et » ses héros. Nous avons lu avec plaisir *celles* en prose » de Racine le fils, de Dupré-Saint-Maur, *qui lui ouvrit* » *les portes de l'Académie française.* » Tout ce qui échappe à la plume de M. Delatour porte un cachet de nouveauté qui lui appartient incontestablement. Racine le fils devenu académicien par les soins de Dupré-Saint-Maur! Ce fait est assez curieux pour trouver place dans

une future histoire des quarante immortels; poursuivons; M. Delatour continue ainsi sa phrase : « Celles de Rolli » en vers italiens, de Beaulaton et de Jacques Delille, » *membre de l'Institut, en vers français.* » L'heureuse chûte, et que la fin est en tout digne du commencement! « Toute réflexion, toute critique, doit nous être inter- » dite sur ces deux dernières, et c'est *au public*, aux lit- » térateurs qui connaissent la langue anglaise, qu'il » appartient de les apprécier et de les comparer avec » celle que nous donnons *au public.* » Non sans doute, non, personne ne s'avisera de comparer la traduction de M. Delatour avec aucune autre; l'éclat dont elle brille suffit pour la mettre hors de pair. Qui voudrait d'ailleurs porter atteinte à cette satisfaction intime qui perce de tems en tems dans la prose éloquente de ce nouvel émule du Virgile français? On voit bien qu'il a une arrière pensée, mais il est trop fin pour la laisser deviner.

Après avoir admiré ce préambule, que je regrette sincèrement de ne pouvoir transcrire en entier, je me suis empressé, comme on s'en doute bien, de porter mon admiration sur la poésie de M. Delatour. Les premières pages élevèrent ce sentiment au plus haut degré. Cependant je me trouvai tout-à-coup arrêté par les vers suivans, qui me causèrent quelqu'embarras. Fallait-il accuser le poëte ou mon défaut d'intelligence, si je ne pouvais saisir le sens de ce passage; je vais citer; on jugera :

Moins énormes jadis parurent ces Titans, etc.
Moindre est Leviathan que l'empire des mers,
Reconnait le premier de ses êtres divers;
Que sur la mer du Nord, de loin on croit une île;
Qui par l'ancre fixé, lorsqu'il sort, est l'asile,
Au rapport des nochers, du navire inconstant,
Et jusqu'au point du jour amarre sous le vent.

Tout ébloui de ce luxe d'images, je consultai l'un de mes amis, homme d'un grand sens et plein de goût, sur l'interprétation de ce morceau vraiment curieux. Vous savez l'anglais, me dit cet ami? — Sans doute. — Eh bien! lisez le même passage dans l'original, et vous sau-

rez ce que le traducteur a voulu dire. — Voilà qui est fort bien; mais si par hasard je ne savais pas l'anglais? — Alors, ajouta mon ami, vous auriez tort de vous montrer si difficile : n'est-il pas bien agréable que M. Delatour se soit donné la peine de rendre presqu'intelligibles près de douze ou quinze mille vers qui seraient pour vous lettre close, sans le chicaner encore au sujet de cinq ou six, que vous croyez ne pas comprendre. D'ailleurs, puisqu'il s'est trouvé un homme pour les composer, il s'en trouvera certainement un autre assez habile pour les deviner. — C'est vrai! lui dis-je, et je continuai ma lecture. Quel trésor d'éloquence poétique! Que la description du voyage de Satan me fit découvrir de beautés dont j'étais loin de soupçonner l'existence!

Satan fend landes, mers : ailes, pieds, tête, mains,
Par lui rien n'est omis pour s'ouvrir les chemins.

La précision est une des qualités remarquables du style de M. Delatour; *ailes*, *pieds*, *tête*, *mains*, est-il possible d'exprimer plus de choses en moins de mots?

Cette même qualité se retrouve encore au commencement du troisième chant. On sait que Milton, dans sa célèbre invocation à la lumière, adresse des plaintes touchantes sur la cécité dont il était affligé; mais on ignorait peut-être la cause de ce malheur; M. Delatour, exact dans les moindres détails, s'exprime de cette manière,

Astre pur et divin, je viens donc te revoir....
De tes rayons la goutte a fermé le passage.

Surpris de tant de beautés qui se succèdent presque sans interruption, je cherchai avec empressement le récit du songe d'Eve, certain d'y trouver de nouveaux sujets d'admiration : mon attente ne fut pas trompée.

S'éveillant en sursaut et regardant Adam....

Vous souvient-il encore, me dit alors mon ami, de cette belle traduction de l'Enéide que publia, il y a quelques années, un rival de M. Delatour, et dans laquelle se trouvait ce chef-d'œuvre d'harmonie?

. . . . Un orme énorme,
Là, devant moi planté. . . . . . .

Ne voyez-vous pas que le nouvel interprète de Milton joute pour le prix d'élégance avec le traducteur de Virgile; mais gardez-vous de prononcer : laissez à la postérité le soin de juger un pareil procès; le choix me paraît difficile à faire. Ah, c'est vrai, dis-je aussitôt, et docile à cet avis, je poursuivis mon examen. Je ne finirais pas si je voulais décrire toutes les merveilles dont il a plu à M. Delatour d'enrichir son ouvrage. Il n'appartient qu'au génie de transporter les expressions du style vulgaire au style épique, et de faire parler Milton comme le marquis de Mascarille.

Tantôt en tapinois rampant sous l'herbe épaisse,
Le tentateur s'approche au travers des sentiers.

En tapinois! comme le chat qui guette la souris. Mais voit-on bien la justesse de cette image? Est-il possible de mieux caractériser le diable? Aussi notre pauvre mère ne résiste pas, sur-tout lorsque Satan,

Caché dans le serpent, fatal hôte, aborde Eve.

Et lui tient ce discours, où paraît toute sa malice :

Les animaux grossiers privés d'intelligence,
De tes perfections n'ont pas la connaissance,
L'homme tout seul les voit, et qu'est-ce un spectateur
Pendant que tu devrais d'un innombrable chœur
Attaché dans le ciel tous les jours à ta suite
Déesse, recevoir l'honneur que tu mérite.

Il faut que la louange soit un mets bien friand, puisqu'il plaît quelle que soit la préparation qu'on lui donne. Après d'autres menus propos tout aussi agréables sur le fruit défendu, Eve toute émerveillée de l'éloquence du serpent, seul académicien qui fut alors au monde, Eve lui demande dans quel endroit du Paradis se trouve ce fruit si précieux.

Un bois de myrte en est le court et beau chemin !
Replique le reptile aussi gai que malin.
Sur la myrrhe et le beaume, auprès d'une fontaine
Ce bel arbre domine en une vaste plaine.
A tes yeux enchantés il va bientôt s'offrir,
Si tu suis le sentier que mes pas vont t'ouvrir.

Conduis-y donc les miens, répond Eve, enchantée de la *gaîté* du malin. On sait ce qui arriva, et l'on doit peu s'en étonner. Combien se trouve-t-il de femmes capables de tenir contre Satan lui-même, secondé par M. Delatour? Si le tentateur qui perdit notre mère commune lui parla en si beaux vers, ah plaignons la pauvre Eve, elle fut plus malheureuse que coupable.

Je ne parlerai pas du reste de ce beau poëme; cela me mènerait un peu trop loin. Seulement je ne puis m'empêcher de faire part au lecteur d'un petit scrupule causé par quelques rimes que M. Delatour a cru pouvoir employer. L'ange fait voir au premier homme les empires qui doivent un jour s'élever sur la terre, il lui montre,

> La côte d'Angola, la plaine de Congo,
> Almanzor, Trebisen, Fez, Suz, Alger, Maroc.

Je m'arrêtai tout à coup : *Congo et Maroc!* dis-je en moi-même, cela ressemble beaucoup à ces vers où un poëte, moins habile à la vérité que M. Delatour, faisait rimer *miséricorde* avec *hallebarde*. Votre comparaison cloche, me dit encore mon judicieux ami, qui ne m'avait pas quitté pendant ma lecture, M. Delatour n'était pas obligé de nommer ces divers pays, et puisque l'euphonie lui commandait de placer le nom de *Congo* à la fin du premier vers, il fallait bien chercher dans la géographie un nom qui fût analogue ou à peu près : il y en a peu, et il faut se contenter de ce qu'on trouve; et puis, si ces deux mots n'ont pas été choisis jusqu'à présent pour marcher de compagnie, croyez que l'exemple de M. Delatour sera une autorité pour l'avenir : c'est ce qui fait que *Maroc* et *Congo* riment ensemble. Ah, c'est bien vrai! on est bien heureux d'avoir pour ami un homme éclairé qui d'un coup-d'œil découvre le beau côté des choses. Et j'arrivai de cette manière à la fin du livre, tout enchanté du rare talent de M. Delatour. J'aurais cru faire un tort notable au public si je ne l'engageais à partager mon admiration. Mais en rapporteur scrupuleux, je me contente de mettre les pièces du procès sous les yeux du lecteur, et je leur laisse le soin de prendre les conclusions.

G. M.

REVUE LITTERAIRE.

Les observateurs des révolutions de la librairie savent dans quel tems il importe de publier un ouvrage pour qu'il obtienne cette *vogue de la nouveauté* qui n'a rien de commun avec le *succès* dû au mérite. Chaque saison à son genre particulier qui exclut tous les autres pour être exclu à son tour par le genre propre à la saison suivante, et les libraires connaissent si bien ce *thermomètre littéraire*, qu'ils ne se trompent jamais dans leurs spéculations.

Aux approches de l'année, par exemple, on publie les Chansonniers des Grâces qui ne vont pas toujours à leur adresse, les Almanachs des Muses que ces déesses n'ont pas inspirés, les recueils de poésie dont la nullité se cache vainement sous un grand luxe typographique, et les ouvrages pour l'enfance qui ne s'en inquiète guère. Reliés magnifiquement, ces livres sont donnés en étrennes aux enfans par leurs pères et mères, à la beauté par l'amant aimé ou par celui que veut l'être, et dès le 2 de janvier on n'y pense plus.

Il faut au printems une autre classe d'ouvrages. Alors paraissent des livres de botanique à l'usage du beau sexe, et dans lesquels la science est remplacée par un jargon qui serait fort aimable sans doute, si l'on pouvait le comprendre, des recueils d'anecdotes qu'on trouve par-tout, des choix de bons mots sans aucun sel, et des romans faits pour alimenter les faiseurs de mélodrames. On emporte ces livres à la campagne, et les dames expient les plaisirs de l'hiver par l'ennui que leur causent les lectures du printems.

L'été est une saison morte pour la librairie. C'est alors que les savans annoncent leur existence au public par des compilations historiques, des traductions, des traités de philosophie, de morale, de littérature et d'érudition, qu'on donne pour prix aux élèves des collèges et des lycées.

Les professeurs se font imprimer en automne, parce que les écoliers, après leurs vacances, ont besoin de grammaires, de rudimens et de dictionnaires, afin de s'ennuyer jusqu'aux vacances prochaines qu'ils attendent impatiemment en rendant leurs livres victimes de leur mauvaise humeur.

Si quelquefois un ouvrage paraît *hors de sa saison*, ce n'est qu'une exception qui ne peut tirer à conséquence; mais c'est toujours un malheur pour l'auteur dont le livre né trop tôt végète ignoré jusqu'au jour où il aurait dû naître, et lorsqu'on est arrivé à l'époque où l'on doit s'occuper de lui, sa *naissance avant terme* lui ôte tout le piquant de la nouveauté.

Il est des saisons si fertiles en productions littéraires, que les journalistes sont accablés, et s'ils ne savent pas saisir l'occasion, ils courent le risque de parler au public d'ouvrages morts-nés, ou d'ouvrages qui n'ont eu qu'une existence éphémère, malgré que leurs auteurs s'obstinent à vouloir les faire passer pour bien vivans.

Au milieu de cet embarras de richesses, on est obligé de réunir plusieurs ouvrages dans un seul article pour donner la consolation à certains écrivains, de ne pas mourir sans avoir été annoncés, et pour satisfaire l'impatience de quelques autres qui désirent réunir les conseils de la critique aux louanges de l'amitié.

En prenant le parti d'annoncer tout d'une fois, une foule de productions frivoles, et quelques écrits sérieux qui sont venus avant le tems, j'aurai moins d'espace à consacrer aux ouvrages que ma *conscience littéraire* m'obligera de critiquer : mais qui pourrait s'en plaindre! Les auteurs? Non, puisque leur amour propre aura moins à souffrir : les lecteurs? Non, parce que cela leur évite l'ennui de lire de longs détails sur des sottises qui n'en valent pas la peine. Quant aux éloges que je croirai devoir donner, un petit nombre de lignes sera suffisant je pense, pour remplir un devoir dont les critiques ont trop rarement l'occasion de s'acquitter.

ROMANCES ET POÉSIES DIVERSES, par A. F. DECOUPIGNY. — Un vol. in-18, orné d'une fort jolie gravure, et accompagné d'airs arrangés et mis en musique par les plus célèbres compositeurs, tels que MM. Garat, Boieldieu, Naderman, etc. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port; papier vélin, 4 fr. 50 c., et 5 fr. franc de port. — Chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

DEPUIS bien des années on chante les romances de M. de Coupigny. Après celles de Ducis et de Florian dont il est inutile de vanter ici le mérite, j'en connais peu qui

valent les siennes; elles me paraissent supérieures à celles de Moncrif dans lesquelles on trouve plus d'esprit que de sentiment. *La Bergerette et le Chasseur, Henri IV à Gabrielle, le Bonheur d'aimer, les Adieux de Verther à Charlott*, sont dans toutes les bouches, et on les redira longtems car le cœur les a inspirées.

Quoique la romance de *Vivaldi* soit aussi bien connue que les autres, cependant je la citerai ici, parce qu'elle est le modèle que doivent imiter tous ceux qui en font. Il y règne une mélancolie douce que le rhythme et l'espèce de vers employés par le poëte font encore mieux sentir. On va en juger.

Astre des nuits, et vous, heures paisibles,
De la lumière éloignez le retour;
Arrêtez-vous, laissez les cœurs sensibles
Gémir dans l'ombre et soupirer d'amour.

Pardonnez-moi, *touchante* Eléonore,
Ces vers remplis de ma timide ardeur,
Mais mon secret me resterait encore
Si j'avais pu le garder dans mon cœur.

De vous aimer qui pourra se défendre?
Je vous adore et ne le dis qu'à vous;
Ce simple aveu que j'ose faire entendre
Est déjà même un bonheur assez doux.

Accompagné de l'ombre et du mystère,
Je reviendrai chaque jour en ces lieux:
Vous entendrez leur écho solitaire
Vous répéter mes soupirs et mes vœux.

M. de Coupigny a tenté pour la romance une innovation heureuse qui donne du piquant aux paroles et ramène la première phrase musicale: c'est de répéter, comme dans les rondeaux, à la fin de chaque couplet le premier hémistiche du premier vers. En voici un exemple.

Sans le vouloir dans les yeux d'une belle,
Par fois on prend un sentiment trop doux;
Par fois aussi d'une ardeur éternelle
Le tendre aveu se fait à ses genoux
Sans le vouloir.

D'abord fidelle aux lois de la décence,
D'un prompt courroux elle feint de s'armer;
Vous la pressez, elle fait résistance,
Et doucement vous défend de l'aimer
Sans le vouloir, etc.

Le recueil de M. de Coupigny contient aussi de fort jolies chansons qui valent presque ses romances. Mais je n'en puis dire autant de ses poésies fugitives. De la sensibilité et quelques idées gracieuses ne peuvent suppléer le coloris et la verve qui leur manquent.

Il a fait précéder son volume d'un essai sur la romance, qui est fort bien écrit. Si l'on peut reprocher quelques erreurs à la partie historique, en revanche on trouve dans celle qui contient la poétique du genre, d'excellens préceptes et des conseils pleins de goût. L'auteur révèle ses secrets à tout le monde, mais il garde pour lui son talent.

Espérons qu'il ne s'arrêtera pas en un si beau chemin, et que de nouvelles romances éveilleront encore la lyre et les doux accords de Plantade, de Garat, de Dalvimare, de Naderman et de leurs heureux émules.

Les Soupers de Momus. — Un vol. in-18. — Prix, 2 fr. — Chez *Barba*, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

Quelques-uns de nos aimables conservateurs de la gaîté française, à qui le vin inspire ces chansons bachiques dont les joyeux refrains volent de table en table et font naître la folie, se réunissent tous les mois pour boire et chanter sous les auspices de Momus. La joie préside à leur réunion, l'esprit de saillie anime leurs festins, et les bons mots, dont les plus fous viennent toujours à propos lorsqu'on boit, annoncent l'influence du Dieu qu'ils fêtent le verre à la main.

Des chansons nées *inter pocula et scyphos* et dont les auteurs sont connus par leur esprit et leur gaîté, ne pouvaient rester dans l'enceinte où se célèbrent les mystéres de Bacchus et du Dieu de la table. Aussi les *convives des Soupers de Momus* se sont-ils décidés à publier chaque année un recueil des procès-verbaux de leurs séances, et si ceux qui doivent paraître dans la suite valent celui qui paraît maintenant, les amis de la joie peuvent espérer de longues jouissances.

Lorsqu'on voit un volume de chansons nouvelles, on

va d'abord à la table pour connaître les chansonniers dont il renferme les aimables folies. Il est des noms qu'on aime à y trouver : tels sont ceux de MM. Désaugiers, Armand-Gouffé, Antignac, Rougemont, Lablée, bien connus de toutes les personnes qui aiment ces chansons gaies et spirituelles où sont développées les maximes du code philosophique d'Epicure. Des noms si aimés du public se trouvent dans la table du recueil des *convives de Momus*; il promettent de jolies choses, et l'espérance n'est pas trompée lorsqu'on lit.

M. Armand-Gouffé a fourni deux chansons au nouveau recueil : la première, intitulée *les Etoiles*, est d'une gaîté vive, originale et un peu épigrammatique. La seconde, adressée aux partisans du *tems passé*, est pleine de cette malice aimable et spirituelle qui forme le caractère particulier du talent de son auteur. En voici quelques couplets :

Au tems passé la chansonnette
Faisait les charmes d'un repas ;
On lit aujourd'hui la gazette,
On bavarde.... On ne chante pas ;
La muse de Panard sommeille....
Corbleu ! mettons ordre à cela
Réveillons-la ! (*Bis.*)
Aux glouglous du jus de la treille,
Réveillons-la ! (*Bis.*)
Et le tems passé reviendra.

Au tems passé, de la franchise
Les mortels suivaient tous la loi ;
On voyait sur chaque entreprise
Veiller toujours la bonne foi ;
Chez nous elle a fait un bon somme
Depuis un siècle.... et par de là ;
Réveillons-la ! (*Bis.*)
Que chacun se montre honnête homme,
Réveillons-la ! (*Bis.*)
Et le tems passé reviendra.

Au tems passé *dame* Thalie
Fixait le bon goût à sa cour ;
Esprit, gaîté, raison, folie,
Chez elle brillaient tour-à-tout ;

On la vit bâiller, engourdie,
Dès que Marivaux lui parla...
Réveillons-la! (*Bis.*)
Par une bonne comédie;
Réveillons-la! (*Bis.*)
Et le tems passé reviendra, etc.

Ma Confession aux prêtres de Momus, par M. Désaugiers, est digne de ce chansonnier doué d'autant de gaîté que d'esprit. J'en dirai autant de l'*Hommage* de M. Antignac, du *Salut bachique* de M. Lablée, de la jolie chanson intitulée *je me moque du reste*, par M. Rougemont, et d'une foule d'autres que je citerais bien volontiers, si je ne craignais de faire une *table des matières* d'un article de journal.

La pièce que M. Casimir a intitulé *les Soupers de Momus* a de la verve dans sa gaîté, et quoique la plupart des idées en soit rebattues, cependant le poëte a su leur donner une apparence de nouveauté. Au reste, les neuf chansons dont il a enrichi le recueil, n'en sont pas un des moindres ornemens. J'en dirai autant de celles de MM. Jourdan, Ledoux, Lélu et Desprès, quoiqu'ils aient moins de saillies originales que celles de M. Casimir.

MM. Dusaulchoix, Charrin et Félix, s'abandonnent trop à une facilité toujours dangereuse, même pour la chanson, qui demande du bon sens et de l'art comme tout autre ouvrage. Ces chansonniers ont beaucoup d'esprit, mais ils en abusent quelquefois. C'est là sans doute un beau défaut. Cependant l'estime qu'inspirent leurs talens doit les engager à se juger plus sévèrement eux-mêmes, s'ils veulent joindre de nouveaux succès à ceux qu'ils ont déjà obtenus. Mlle Desbordes a payé son tribut aux *convives* par deux romances, dont la première sur-tout est une des plus jolies que je connaisse. L'amour et la mélancolie l'ont inspirée, c'est pour cette raison que je la trouve fort déplacée dans un recueil consacré à la joie et aux plaisirs. Tout est mystère dans la passion que Mlle Desbordes chante si bien, elle fuit les ris bruyans pour chercher la solitude ou les doux épanchemens du tête-à-tête, et si le vin de Champagne réveille les désirs, la sensibilité seule fait naître l'amour.

On remarque dans les poésies diverses qui suivent les chansons, une traduction d'une élégie de Properce par M. Denne Baron, qui a entrepris de faire parler la langue

de Racine à l'amant de Cinthie, et dont les essais promettent un traducteur harmonieux à l'un des meilleurs poëtes de l'ancienne Rome.

Les *convives de Momus* ont mis en tête de leur recueil un *essai sur la chanson*, par M. Roquefort, qui a si bien débrouillé l'histoire littéraire du moyen âge. Cet essai, aussi court que substantiel, manquait à notre littérature. Tout ce qu'on avait écrit sur la chanson jusqu'à ce jour, était trop incomplet pour être utile, et les auteurs ignoraient si bien les sources où il fallait puiser, qu'il leur avait été impossible de ne pas commettre beaucoup d'erreurs. On ne fera pas les mêmes reproches à l'essai de M. Roquefort, car cet écrivain, bien loin de citer sur parole, a toujours recouru aux originaux que personne n'entend mieux que lui, et n'a pas mis moins de soin à composer sa modeste histoire de la chanson, que son tableau de la littérature française aux douzième et treizième siècles, couronné par la troisième classe de l'Institut, et dont les savans ne tarderont pas à jouir.

M. Roquefort suit la chanson à travers les peuples et les âges, depuis les Hébreux jusqu'à nous; mais c'est surtout de nos vieux chansonniers français qu'il s'occupe plus particulièrement, parce qu'ils sont moins connus qu'ils devraient l'être.

Il est impossible d'analyser ici un précis où il y a autant de choses que de mots, et dont l'auteur a caché l'érudition sous les charmes d'un style toujours pur et agréable, je ne puis qu'en recommander la lecture à tous ceux qui aiment la chanson et désirent en connaître l'histoire.

ETRENNES LYRIQUES POUR L'ANNÉE 1814; par CHARLES MALO. — Un vol. in-18.

IL en est des almanachs chantans comme des almanachs des muses, c'est-à-dire, qu'on y trouve du bon en petite quantité et beaucoup de mauvais. Les *Etrennes lyriques* ne forment pas une exception à cette règle, il suffit de parcourir le volume de cette année pour s'en convaincre. La table offre quelques noms bien connus du public et qui rappellent des succès mérités. A côté de ceux-là on en voit d'autres que personne ne connaît, et lorsqu'on lit les morceaux au bas desquels ils se trouvent, on se convainc qu'ils ne sont pas bons à connaître. Les nommer serait révéler leur existence d'une manière bien désagréable pour eux.

Il vaut donc mieux les taire, ils y gagneront, et le public n'y perdra rien.

Mais quant aux noms qui peuvent faire le succès du recueil dans lequel on les rencontre, je dois les citer ici pour l'intérêt des *Etrennes lyriques*. Ceux donc qui voudront parcourir ce recueil, y trouveront des chansons et des romances signées Salverte, Rougemont, Pons de Verdun, Planard, Millevoye, Brazier et Armand-Gouffé.

L'éditeur des *Etrennes* les a enrichies d'une romance tirée du poëme des Scandinaves de M. Parny. Tout le monde la sait par cœur, et cependant chacun sera empressé de la relire. Le *barde moderne*, par Mme de Genlis, *le Dépit*, de Mme Dufresnoy, et les *cinq sens*, par Mme Perrier, sont, avec la romance de l'amant d'Eléonore, ce qu'il y a de mieux dans le recueil.

M. Boinvilliers, fameux éditeur de dictionnaires, a contribué à grossir le volume en y insérant deux pièces de sa façon. L'éloge de la poésie forme le sujet de l'une, et jamais auteur ne fût moins inspiré par son sujet. L'autre est intitulée *l'amour et l'estime*, je ne crois pas qu'elle inspire beaucoup d'*amour* pour les vers de M. Boinvillers, beaucoup d'*estime* pour son talent.

L'éditeur des *Etrennes lyriques* nous apprend que ce recueil existe depuis trente-trois ans. Je l'ignorais, et je le remercie bien sincèrement de me l'avoir appris. Je crois que ce n'est pas de moi seul qu'il recevra de semblables remerciemens.

CHANSONNIER DE L'AMOUR ET DES GRACES. — Un vol. in-18. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Rosa*, relieur-libraire, grande cour du Palais-Royal.

DUCIS, Mme Dufresnoy, Florian, Armand-Gouffé, Coupigny, Creuzé de Lesser, Lebrun, Antignac, Millevoye, Parny, Rougemont, Salverte, Malo et Ségur, voilà les noms qui doivent faire réussir le *Chansonnier de l'Amour et des Grâces*. Il est vrai que les pièces de ces divers auteurs sont connues, et la plupart fort anciennes; cependant j'aimerais mieux que l'éditeur eut formé son recueil avec des vers déjà vingt fois imprimés, que de nous donner ceux d'une foule de rimeurs aussi inconnus après la publication de leurs opuscules qu'ils l'étaient auparavant. Ces Messieurs croyent-ils que parce que leurs vers

Pp

sont dans le *Chansonnier des Grâces*, ils ont été inspirés par elles? qu'ils se détrompent. Croyent-ils qu'on les lira parce qu'ils se sont mis sous les enseignes de l'amour? qu'ils se détrompent encore. Ils auront beau faire, on ne s'apercevra pas de leur existence, et ils ne courent d'autre danger que celui de s'ennuyer eux-mêmes s'ils veulent se lire.

L. A. M. Bourgeat.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Musique. — Naguères, on voyait dans les pensionnats de demoiselles, de jeunes personnes rivalisant avec les actrices, étaler devant un public nombreux, leurs grâces dans la danse, ou leurs talens en musique. Le gouvernement a proscrit cet usage contraire à la décence et aux bonnes mœurs. Mais il n'a pas voulu éteindre l'émulation. Elles peuvent et doivent en quelques occasions mémorables, essayer leurs talens dans l'intérieur de leurs maisons d'éducation et devant leurs parens.

Il n'est point par exemple, d'objet de réunion plus intéressant pour de jeunes personnes que la fête d'une mère, d'une maîtresse de pension. Jusqu'à présent elles n'avaient pour les fêter que le modeste couplet. Grâces à M. Lambert, elles pourront, dorénavant, les célébrer en chœur. Il a composé pour elles, des morceaux de musique dans lesquels, toutes trouveront quelque chose à dire, les chants étant coupés par des solos, duos, elles pourront y développer leur facilité pour le chant. Le tout se termine par un chant général. Ces morceaux ont le mérite d'une grande simplicité, et se distinguent par un chant pur et gracieux.

L'auteur se propose de faire ainsi paraître six cantates à deux et trois parties avec accompagnement de piano. Des circonstances particulières ont fait commencer par la sixième, dédiée à madame Boni de Castellane (1).

---

(1) Elle paraît en ce moment chez Auguste Leduc, marchand de musique, rue de Richelieu, n° 78. En voici le titre entier: Sixième Cantate. — *Trio avec accompagnement de Piano*, par J. Lambert, attaché à la musique de S. M. l'Empereur et Roi; paroles de M. Pain. Prix, 7 fr. 50 c.

Le même auteur a publié précédemment un recueil de *Romances* fort agréables, un *Rondeau* et une *Cavatine italienne*, etc., qui se trouvent aussi dans le même magasin de musique de Leduc.

Je ne peux mieux terminer cet article *musical*, qu'en recommandant aux amateurs trois charmans ouvrages pour les étrennes. Le premier est le *Journal des Dames*, rédigé par MM. Berton, Plantade et Pradère, dont les productions sont assez connues (1). Le second est le joli *Journal des Troubadours*, rédigé par MM. Lélu, Pacini et autres. Le choix des airs dont il se compose a valu aux auteurs la protection d'une auguste souveraine; et S. M. l'Impératrice a daigné non-seulement souscrire pour l'année courante, mais elle a demandé les six années qui composent ce charmant recueil (2). Le troisième ouvrage dont je veux parler est la *Collection de pièces nouvelles pour le piano* composées par MM. Adam, Bertini, Klengel, Le Moyne, l'Etendart, Moreaux, Mozin, Paër, Rigel, etc. (3) Les talens bien reconnus de ces auteurs ne peuvent qu'inspirer une juste confiance dans le choix des morceaux qui ne sont insérés dans la collection qu'après avoir été entendus par la société et approuvés par elle. J'ajouterai que cet ouvrage a eu l'honneur de compter parmi ses souscripteurs S. M. l'Impératrice et Reine, LL. MM. les reines d'Espagne et Hortense, S. A. I. la vice-reine d'Italie, et plusieurs grands personnages.

QUE M'IMPORTE. — ANECDOTES.

TRADUCTION DE L'ALLEMAND.

Le jeune Théodore était un bon petit garçon, mais il avait un défaut plus commun qu'on ne pense : il était égoïste, et par conséquent paresseux; il ne s'inquiétait nullement de ce qui ne le regardait pas. *Que m'importe*, avait-il coutume de dire lorsqu'il s'agissait de rendre à quelqu'un un léger service. *Que m'importe*, je ne reverrai jamais cet homme là, ajoutait-il lorsque c'était un étranger.

Son père, négociant à Breslau, homme de sens, lui reprochait souvent cette insouciance de caractère, ce manque d'intérêt pour son prochain, qui l'empêchait d'obliger ceux

(1) Chez M. de Monsigny, boulevard Poissonnière, n° 20.

(2) Chez M. Lélu, au magasin de musique, boulevard des Italiens.

(3) Chez M. Mozin, rue de l'Echiquier, n° 41; et chez les auteurs.

qui n'étaient pas ses proches parens ou ses amis intimes. Théodore ne manquait pas de mauvaises raisons pour se justifier. On aurait bien à faire, disait-il, de se gêner pour rendre des services à des gens qu'on ne connaît pas et qui ne vous en rendront jamais.

«Qu'en sais-tu, mon fils; il est d'abord peu généreux de ne rendre des services que par intérêt et dans l'espoir de la reconnaissance : un cœur sensible, un ami de l'humanité trouvent déjà leur récompense dans le plaisir d'obliger; mais, pour son propre intérêt même, on ferait bien de n'en jamais négliger l'occasion. La société est liée par des fils invisibles qu'on ne peut apercevoir. Qui peut vous promettre que cet être que vous repoussez, et qui est votre frère cependant, puisqu'il est homme, vous sera toujours étranger? Notre globe est si petit, et l'avenir si voilé, si mystérieux que personne ne peut dire avec certitude : Je ne reverrai jamais cet homme là, et il ne peut rien pour mon bonheur.»

L'enfant secoua la tête d'un air incrédule.

Tu ne me crois pas, continua son père, et bien je vais te raconter deux ou trois histoires arrivées à des gens d'ici, de ma connaissance et de la tienne.

Théodore était grand amateur d'histoires : il alla vite chercher sa petite chaise, et s'assit aux pieds de son père, en le regardant. Celui-ci commença.

Tu connais, n'est-ce pas, le conseiller de guerre, M. de West?

— Celui qui se promène toujours les bras croisés, d'un air si triste.

— Celui-là même. Mais sais-tu pourquoi il est si mélancolique?

— Oh oui, je l'ai entendu dire : il avait une femme bien jolie, et qu'il aimait beaucoup, et qui est morte empoisonnée.

— C'est cela même, et voici comment ce malheur arriva. Le conseiller avait fait un petit voyage pour affaires, il revenait chez lui par une journée d'hiver très-froide; à quelques milles d'ici, il rencontra une voiture renversée et brisée : trois messieurs et une dame en étaient descendus : ils grelottaient de froid sur le grand chemin, pendant que le cocher et un domestique travaillaient à mettre la voiture en état de les conduire au moins à Breslau. La nuit approchait, le conseiller aurait pu prendre dans sa calèche la dame et un de ces messieurs, il en eut

même un instant la pensée; mais il était pressé d'arriver, il avait laissé sa femme un peu indisposée, les chemins étaient mauvais, s'il prenait encore deux personnes, il arriverait sûrement une heure plus tard, et il fatiguerait ses chevaux dont il faisait grand cas; etc., etc. Bref, il dit, comme aurait dit certain petit monsieur de ma connaissance : *Que m'importe*, ce sont des inconnus que je ne reverrai jamais, et pour lesquels je n'ai pas besoin de me déranger. Il se contenta donc de leur dire en passant quelques phrases polies sur cet accident. Ces personnes furent assez discrètes pour ne pas lui demander de les prendre avec lui; elles le prièrent seulement, comme il devait arriver à Breslau quelques heures avant eux, d'envoyer à une auberge qu'ils lui indiquèrent pour les annoncer, et afin qu'ils y trouvassent des chambres chaudes, où ils pussent se sécher et se réchauffer en arrivant. Il le leur promit, et continua sa route. Il avait froid lui-même, quoiqu'il ne fût point sorti de sa calèche bien fermée; mais il y était seul et la saison était rigoureuse. Sa femme était encore un peu malade, mais non pas dangereusement; elle était même levée, et l'attendait dans son cabinet avec un bon feu et du thé. Il mit une robe de chambre bien ouatée, ses pantoufles fourrées, s'assit à côté de sa femme, but son thé bien à son aise, s'informa en détail de sa santé, et de tout ce qui s'était passé chez lui en son absence; puis il lui raconta son voyage, et ce ne fut que lorsqu'il en vint aux voyageurs renversés qu'il se rappela la commission qu'ils lui avaient donnée. Mais ils ne pouvaient pas être à Breslau avant minuit; le domestique du conseiller servait le thé, mettait en ordre les effets de son maître : puis il servit le souper; puis le conseiller était fatigué et sa femme était indisposée; il fallait se coucher, se déshabiller; il n'y songea plus, ou si cette idée lui revint, il dit encore : Au reste, *que m'importe*, on trouve toujours une chambre chaude; et il se coucha fort tranquillement. Mais pendant la nuit son sommeil fut troublé. Mme de West, qui peut-être s'était trop fatiguée pour l'arrivée de son mari, fut prise de violens spasmes auxquels elle était sujette : une poudre calmante la remettait toujours, elle n'en avait plus, et cette fois son mal fut si violent, que son mari voulut en envoyer chercher à la pharmacie. Le domestique apporta la poudre plus vite qu'on ne l'espérait : il avait trouvé, contre son attente, la pharmacie ouverte. Le conseiller se hâta de jeter cette poudre dans une tasse d'eau, et de la

porter à sa femme ; elle ne l'eût pas plutôt avalée, qu'elle ressentit d'affreuses douleurs dans les intestins, et mourut peu d'heures après dans les convulsions les plus terribles. A peine était-elle expirée que le garçon apothicaire entra dans la chambre, où tous ceux de la maison étaient encore rassemblés, il cria de la porte, qu'on se gardât bien de donner à la malade la poudre qu'il avait envoyée, qu'il venait de s'apercevoir qu'il avait pris de l'arsenic au lieu de magnésie pour la composer; qu'il n'avait pas perdu un instant pour réparer son erreur depuis qu'il l'avait découverte. Hélas ! elle était irréparable : cette femme jeune et charmante n'existait plus ; son mari était inconsolable, et sa douleur s'augmenta encore de la pensée que lui-même avait fait chercher cette poudre, et lui avait présenté ce poison. Le garçon apothicaire était aussi au désespoir : il se justifia sur ce qu'il avait été réveillé au fort de son premier sommeil par un sommelier de l'auberge, et un domestique étranger qui faisaient les hauts cris, et demandaient des secours à l'instant pour des voyageurs qui étaient à toute extrémité. Au milieu des cris du sommelier, des pleurs du domestique, était arrivé celui du conseiller, qui demandait en toute hâte une poudre calmante pour sa maîtresse. Dans son trouble, étourdi de tout ce bruit, ne sachant auquel entendre, l'apothicaire avait malheureusement mis sa main sur une boîte d'arsenic, qu'il connaissait d'ailleurs parfaitement, et sur laquelle il ne se serait jamais trompé dans un moment plus calme ; sans savoir ce qu'il faisait, il en avait composé les paquets de poudre, et ne se consolerait jamais du malheur dont il était la cause innocente. Mais hélas ! l'infortuné mari en était la cause bien plus directement, et n'a pu se faire illusion. Tu as deviné sans doute, Théodore, que les voyageurs malades à l'auberge, étaient ceux de la voiture brisée. Ils étaient arrivés après minuit à demi morts de froid, et n'avaient pas trouvé une seule chambre chaude. Dans cette partie de l'Allemagne, il n'y a guère, dans les auberges sur-tout, d'autre moyen de chauffage que des poëles, et c'est un moyen assez lent ; on y avait mis le feu tout de suite ; mais comme les voyageurs étaient presque gélés, ils s'étaient fait apporter dans leur chambre un grand réchaud plein de braise allumée. Ils s'étaient couchés et endormis d'abord, et auraient été complètement asphyxiés par la vapeur du charbon, si leur domestique n'était pas entré vers les trois heures du matin pour les réveiller : il les avait trouvés tous les trois

sans la moindre connaissance. La dame, femme de l'un d'eux, était dans un cabinet à côté et n'avait pas de mal, mais son désespoir fut extrême. On porta les malades dans un autre appartement, on leur donna de l'air, et tous ces moyens étant inutiles, on appela des secours plus efficaces qui arrivèrent à tems pour les sauver. La jeune, la belle Mme de West fut la seule victime de cette tragique aventure, dont son mari ne peut se consoler. Tu vois, mon fils, que s'il avait pris les voyageurs dans sa voiture, ou qu'il eût seulement envoyé préparer des chambres à l'auberge au lieu de dire *que m'importe*, les voyageurs n'auraient pas été malades, le garçon apothicaire n'aurait pas été troublé, et la femme du conseiller vivrait encore.

Il est vrai, dit Théodore, et je m'en souviendrai souvent. Mais, mon papa, vous m'avez promis deux ou trois histoires.

— Je t'en pourrais faire beaucoup sur ce sujet, mais je ne te cite que les traits arrivés à mes connaissances, et dont je suis sûr. Tu connais aussi mon vieux ami Hebercamp, si pauvre et si malheureux. Il était très à son aise autrefois, et voici la cause de sa ruine. Il y a plusieurs années que l'article suivant fut inséré dans les papiers publics. « Un » nommé Herman Lisberg est allé dans l'étranger, et depuis » long-tems sa famille n'en a aucune nouvelle. Comme il » importe beaucoup à sa sœur qui habite la Hollande de » savoir si son frère vit encore, elle prie instamment ceux » qui pourraient lui donner là-dessus quelques renseigne- « mens, de lui écrire à telle adresse; elle en sera très- » reconnaissante. »

Le vieux Hebercamp avait un cousin établi à la côte de Coromandel avec qui il était en correspondance; dans la dernière lettre qu'il en avait reçue, son cousin lui disait, qu'il y avait là un Allemand, nommé Lisberg, qui se donnait beaucoup de peine pour faire quelque chose, mais qui n'avançait pas. Hébercamp pouvait donner à la sœur de Lisberg cette indication; il voulait aussi le faire, mais il renvoya d'un courier à l'autre, tantôt par indolence, d'autrefois ayant des écritures pressées, et qui le regardaient directement; il finit enfin par dire *que m'importe*, je ne connais ni cette dame, ni son frère; on m'écrira peut-être encore à ce sujet, ce sera des ports de lettres, des ennuis pour une affaire qui ne me regarde nullement; il n'écrivit point, et l'oublia entièrement. Cependant Lisberg revient au bout de quelques années, et trouva sa

sœur en possession de son héritage; n'ayant point entendu parler de lui, elle l'avait cru mort, et s'était mariée avec un négociant hollandais qui avait fait travailler cet argent; il avait de l'ordre, de l'activité, il avait obtenu un crédit dix fois plus considérable que ses fonds, et spéculait en grand sur ce crédit. Son beau-frère qui revenait pauvre de la côte de Coromandel, exigea, un peu durement peut-être au moment de son arrivée, le remboursement des sommes qui lui appartenaient; le négociant se vit obligé de suspendre ses payemens : cette suspension fit manquer une maison de commerce à Brême, avec qui il faisait des affaires considérables; cette maison de Brême en fit manquer une à Hambourg, et par contre-coup une à Breslau, ou M. Hebercamp avait mis toute sa fortune; il fut complètement ruiné, et n'à jamais pu se relever ni se consoler. C'est de lui-même que j'ai su ces détails. Tu vois, mon fils, que si au lieu de dire : *Que m'importe, ce ne sont pas mes affaires*, il avait écrit dans le tems en Hollande à la sœur de Lisberg, elle aurait su que son frère vivait encore, et son mari, au lieu de spéculer avec un bien qui ne lui appartenait pas, se serait tenu prêt à le rendre; ses payemens n'auraient pas été suspendus, les maisons de Brême, de Hambourg et de Breslau n'auraient pas failli, et le vieux Hébercamp jouirait encore de sa belle fotune.

L'enfant écoutait de toutes ses oreilles et paraissait très-frappé. — A présent la troisième histoire, papa; vous m'en avez promis trois.

— Tu as connu M. Bolz, lui dit son père, qui venait ici souvent, et qui mourut l'année dernière?

— Oui, mon père, j'ai bien plaint son fils, car il ne peut se consoler; on le voit se promener comme une ame en peine.

— C'est que son pauvre père est mort de chagrin, et qu'il lui en arrivera bientôt tout autant; et voici qu'elle en est la cause. On donnait un jour une fête dans notre grand club, les convives étaient fort gais et fort en train de s'amuser : les cœurs gais sont d'ordinaire assez disposés à la bienfaisance; voilà du moins ce que pensèrent deux honnêtes Hollandais qui venaient d'arriver ici dans le dessin d'y faire une collecte. Ils étaient d'une petite ville qui venait d'être entièrement détruite par une inondation; leurs concitoyens ruinés par ce désastre résolurent de les envoyer

en Allemagne pour réclamer l'assistance des amis de l'humanité. Les deux Hollandais entrèrent dans ce cercle joyeux et présentèrent humblement leur requête ; leur récit fut très-touchant, et vraisemblablement ils auraient fait une abondante récolte, si Botz le père n'avait pas eu la malheureuse idée de se lever et de faire briller son éloquence. C'était là son faible ; il était à l'ordinaire bon et humain, et plus d'une fois il avait employé son talent oratoire en faveur des malheureux ; dans cette occasion, soit que la simple éloquence des Hollandais lui eut porté ombrage et qu'il fut jaloux de l'effet qu'elle avait produit, soit par quelqu'autre motif qui rentre dans les cent mille nuances dont le cœur humain est composé, Botz entreprit d'affaiblir cette impression. Il représenta avec beaucoup de force aux assistans qu'il y avait aussi dans notre ville un nombre de malheureux qui avaient besoin de secours, qu'il y avait assez de richesse en Hollande, que c'était aux Hollandais à réparer les désastres auxquels leur pays est sujet, et il termina son discours par la phrase favorite: *Que nous importent ces étrangers avec qui nous n'avons rien à démêler!* Les bourses et les cœurs se resserèrent, le pauvres Hollandais baissèrent tristement la tête, et furent congédiés n'ayant reçu que très-peu d'argent. Ils ne furent pas beaucoup plus heureux en d'autres maisons ; car malheureusement le mot fatal *que nous importe* est trop souvent employé pour colorer le manque de charité. Ils revinrent chez eux avec une faible somme, qui ne suffit pas à beaucoup près pour aider le grand nombre de malheureux qui attendaient leur retour avec impatience; quelques-uns obtinrent un léger secours; la plus grande partie n'eut rien du tout. Du nombre de ces derniers était un meunier, qui ne pouvant plus supporter le spectacle de la misère de ses enfans, alla se jeter dans la rivière. A peu de distance de là, demeurait un homme qui avait une fortune aisée, et une fille très-jolie et très-gâtée, mais à mesure que les charmes de sa fille augmentaient, sa fortune diminuait ; c'était une enfant mal élevée, capricieuse à l'excès, et qui abusait de l'ascendant qu'elle avait sur un père trop faible ; elle dépensait en folies ce qu'il avait amassé à force de peine et de travail.

Cette jeune fille se promenait un jour au bord de la rivière, où le pauvre meunier ruiné par l'inondation s'était noyé : l'eau venait de déposer son cadavre sur le rivage ; ses traits défigurés, ses yeux ouverts en faisaient un objet véritablement effrayant, et sur-tout pour une jeune fille

qui voyait un mort pour la première fois de sa vie. Elle prit à l'instant de violentes convulsions, on l'emporta sans connaissance chez son père, qui fut désespéré, et n'épargna rien pour son rétablissement; mais de ce moment elle devint sujette à des maux de nerfs qui revenaient souvent. On consulta tous les médecins, et comme ils font ordinairement quand ils veulent éloigner un malade qu'ils ne peuvent guérir, ils ordonnèrent à la jeune demoiselle les eaux de Pirmont. Quoique la situation de son père fût déjà très-gênée, il ne balança pas un instant à faire encore ce sacrifice pour sa fille chérie, et à l'envoyer à Pirmont. Le genre de la maladie de la jeune personne n'était pas de ceux qui altèrent la fraîcheur et la beauté; s'il en était ainsi, les femmes y seraient peut-être moins sujettes: lorsqu'elle n'avait pas ses accès de maux de nerfs, elle était éblouissante, et lorsqu'elle les avait, un peu de pâleur, de beaux yeux à demi fermés, ou même des évanouissemens complets, la rendaient intéressante au possible. La renommée n'avait pas encore porté si loin le bruit de ses caprices et de sa coquetterie, elle fut trouvée charmante, et on ne parlait aux eaux de Pirmont que de la belle hollandaise.

Le jeune Boltz, après avoir terminé ses études à Gœttingen, voulut, avant de retourner à Breslau, faire un voyage de plaisir à Pirmont; il vit la belle Charlotte, c'était le nom de la jeune capricieuse, il en fut enchanté et se laissa prendre dans ses filets: il écrivit à son père qu'il avait rencontré un ange, et qu'il ne pouvait vivre sans elle: son père enchanté d'avoir un ange pour belle-fille donna son consentement. Le jeune Botz l'épousa et la mena à Breslau, où elle ne tarda pas à faire le tourment de sa nouvelle famille: sous le prétexte de ses maux de nerfs, qui devinrent plus fréquens et plus insupportables, elle se faisait accorder tout ce que ses ruineuses fantaisies pouvaient imaginer. Le pauvre vieux Boltz a vu sa fortune s'écrouler avec sa tranquillité et son bonheur; il est mort de chagrin, et son fils, le plus malheureux des hommes, ne tardera pas à le suivre.

Tu peux observer, mon cher Théodore, dans cette dernière histoire plus encore que dans les précédentes, quel fil invisible lie tous les individus de la grande famille de la société humaine, et par quel singulier enchaînement de circonstances on peut se trouver intéressé dans ce qui nous paraît le plus étranger, le plus éloigné de nous. Qui aurait dit à M. Boltz, lorsqu'il déployait son éloquence contre

les malheureux inondés d'une petite ville de la Hollande, qu'il décidait du malheur de son fils et creusait sa tombe à lui-même? et cependant s'il n'avait pas dit dans le club, *que nous importe*, les Hollandais auraient emporté beaucoup d'argent de Breslau, le meunier aurait obtenu des secours, il ne se serait pas noyé, son cadavre n'aurait pu effrayer la jeune fille, elle n'aurait pas eu des convulsions, elle ne serait pas allée aux bains de Pirmont, le jeune Boltz ne l'aurait pas rencontrée, il aurait épousé une honnête fille de son pays, dont on aurait connu le nom et le caractère, son bon père vivrait encore, et on ne verrait pas aujourd'hui errer le fils comme une ombre qui quittera bientôt cette terre.

Ces trois petites histoires firent une forte impression sur le jeune Théodore, elles lui revenaient sans cesse à l'esprit, et de ce moment il devint aussi obligeant qu'il l'était peu, et fut toujours empressé de rendre service lorsque l'occasion s'en présentait, même à des gens qu'il ne connaissait point.

Un jour il fut invité par un de ses camarades d'école à aller manger des cerises dans un beau jardin que le père de son ami possédait hors de la ville. Pendant toute la matinée il s'était réjoui de cette fête, et attendait avec impatience l'heure qu'on lui avait marquée : elle sonna enfin, et il s'achemina hors de la porte en faisant des sauts de joie. Le chemin passait au travers d'une promenade publique, où plusieurs allées traversaient en différens sens un bosquet touffu. Il aperçut dans une de ces allées un jeune homme assez pâle, qui cherchait par terre de côté et d'autre avec l'air d'une vive inquiétude. Théodore s'arrêta un instant à le regarder; l'étranger soupirait et joignait les mains avec l'expression du chagrin. Théodore s'approcha de lui : avez-vous perdu quelque chose, monsieur, lui demanda-t-il? — Oui, mon petit ami, lui dit l'étranger, j'ai perdu mon portefeuille, ici, dans cette promenade; j'ai écrit quelque chose dedans, il n'y a qu'un instant, et je ne le retrouve plus. Il ne peut pas du tout être utile à celui qui le trouvera, et pour moi c'est une perte irréparable.

Théodore lui demanda dans quelle allée il l'avait ouvert? l'étranger ne put le lui dire, il ne connaissait point le local, et toutes ces allées se ressemblaient; il s'était promené quelques heures dans les bosquets; etc., etc. Théodore regarda à droite, à gauche, derrière quelques arbres et

quelques buissons, mais ne voyant rien, et les cerises qui l'attendaient se présentant à son imagination, il continua son chemin, et le fatal *que m'importe*, qu'il avait oublié depuis les histoires de son père, effleura ses lèvres. A peine eut-il achevé ce mot que MM. West, Hebercamp et Boltz, lui revinrent dans l'esprit, et il s'arrêta. Je ferais beaucoup mieux, se dit-il, d'aller aider cet étranger à la recherche de son portefeuille; les cerises ne s'en iront pas, et lors même que mon ami les mangerait toutes, si je retrouve le portefeuille, si je tire ce pauvre monsieur de peine, je serai content. Il retourne, et sans rien dire à l'étranger, il parcourt toutes les allées les unes après les autres, en regardant avec des yeux de lynx dans tous les coins et recoins de la promenade. Enfin il aperçoit le portefeuille derrière un banc de gazon, sur lequel apparemment l'étranger s'était assis: quel fut sa joie! il s'en saisit en jetant un cri, et courut à l'étranger en tenant le portefeuille en l'air pour qu'il le vit plutôt: monsieur, monsieur, criait-il, où êtes-vous? Le voici, le voici! Le pauvre étranger qui avait à-peu-près perdu l'espoir de le retrouver, avait les yeux pleins de larmes: c'est de plaisir à-présent qu'il est prêt à en verser; il voit de loin le portefeuille entre les mains du jeune garçon, il accourt et le serre avec transport dans ses bras: ah! mon bon ami, aimable et cher enfant, lui disait-il, quel plaisir vous me faites, que le ciel vous récompense, que ne suis-je assez riche pour vous prouver ma reconnaissance! Vous badinez, monsieur, dit Théodore en rougissant, je suis plus que récompensé par le plaisir de vous avoir obligé; puis il voulut aller chercher lui-même sa récompense sous le cerisier de son ami. Attendez, bon jeune homme, lui dit l'étranger, je veux que vous vous rappeliez quelquefois celui que vous avez rendu si heureux: il entr'ouvrit son habit et ôta une charmante épingle en or qui attachait sa chemise; on voyait sur la tête de l'épingle deux lettres formées en chiffre: gardez ceci, lui dit-il, comme un souvenir qui vous retracera votre obligeance. Il attacha lui-même l'épingle à la chemise à collet renversé du petit bonhomme, caressa ses joues rondes, et lui demanda son âge et son nom. J'ai onze ans, et je me nomme Théodore, dit le jeune garçon en s'échappant pour courir à ses cerises; excusez, monsieur, si je vous laisse, on m'attend; et dans trois sauts il fut loin de sa vue. Heureux le père d'un tel enfant! dit l'étranger, je regrette qu'il ne m'ait pas dit son nom de famille: il inscrivit sur le portefeuille re-

trouvé le nom de Théodore et son âge; puis il reprit le chemin de son auberge et partit une heure après.

Théodore était très-fier et très-content de sa belle épingle. Mon père avait bien raison, disait-il en la regardant; on gagne toujours quelque chose à être bon et obligeant: d'abord le plaisir que l'on fait, et puis on vous aime, et puis cette charmante épingle! ah, je veux la conserver toute ma vie. Il courut au jardin, trouva les cerises cent fois meilleures, eut encore le soir le plaisir de conter sa petite histoire à son père, et d'en être loué et embrassé, et de lui montrer son joli présent; il le soignait bien, et le portait toujours quand il s'habillait proprement. Il n'entendit plus parler de l'étranger, et sans l'épingle il l'aurait oublié.

Vingt ans s'écoulèrent: l'aimable enfant devint un beau jeune homme, puis un homme fait de trente-un ans, que tout le monde aimait, parce qu'il était toujours prêt à obliger. Il conduisait les affaires de son père, qui avait acquis une jolie fortune par son travail et son économie; son seul désir à présent était de bien marier son cher Théodore et de lui remettre toutes ses affaires. Il avait placé des sommes dans différentes villes d'Allemagne, il y envoya son fils pour les retirer. A cette occasion, Théodore séjourna quelque tems à Hambourg, à Berlin, et enfin à Francfort, où il fut retenu par des affaires assez embrouillées.

Il fit connaissance dans cette ville avec Mlle Juliette Elving, la fille d'un riche banquier, et l'une des plus aimables personnes de Francfort. Elle voyait beaucoup les dames de la maison avec laquelle il avait à faire et où il logeait: il eut occasion de l'y rencontrer souvent, et sentit bientôt qu'il l'avait trop vue pour son repos. De son côté, Juliette démêla tout le mérite de son nouvel adorateur, et lui accorda dans le fond de son cœur la préférence que méritait à tous égards l'honnête et franc Silésien sur ses élégans et jeunes compatriotes. Insensiblement ils se rapprochèrent davantage: Théodore fit l'aveu de son amour, et Juliette, les yeux baissés et la main sur son cœur, lui fit entendre qu'elle serait disposée à le partager, mais qu'elle avait lieu de craindre que son père ne fût d'un avis différent. Me permettez-vous de lui parler, dit Théodore?

Elle lui fit un signe d'approbation, lui tendit la main en rougissant et en disant: Je désire qu'il vous écoute.

Théodore, au comble de l'amour et de la joie, pria les amis chez qui il demeurait de parler pour lui au vieux Elving, et de tâcher de le disposer favorablement à répondre à ses vœux : ils firent tout ce qui dépendait d'eux et inutilement ; M. Elving ne voulut entendre à rien, dit qu'il avait disposé autrement de sa fille, et qu'il ne consentirait jamais qu'elle épousât un étranger. Théodore était trop amoureux pour se rebuter, il voulut parler lui-même à M. Elving, et se fit présenter chez lui. J'en suis fâché, Monsieur, dit-il au jeune homme, votre extérieur me plaît ; on dit du bien de vous ; j'aime en général les Silésiens, et en particulier les habitans de Breslau, mais j'aime encore mieux ma fille unique, le soutien et la consolation de ma vieillesse, je ne puis me résoudre à l'établir si loin de moi, je ne puis me séparer d'elle ; passe encore si vous vouliez rester à Francfort, alors nous verrions, mais autrement c'est impossible.

Théodore aimait passionnément Juliette Elving, et sentait que sans elle il ne pouvait y avoir aucun bonheur pour lui dans le monde ; cependant il ne balança pas un instant, et l'amour filial l'emporta. Je suis aussi le fils unique de mon père, Monsieur, répondit-il au vieillard, et d'un père justement chéri. Pendant sa vie, que je prie le ciel de prolonger, je ne puis non plus me séparer de lui ; cependant je puis vous promettre, si vous m'accordez mademoiselle votre fille, de vous l'amener toutes les années pour vous faire une visite, et si je survis à mon père, de venir alors m'établir à Francfort.

Non, non, reprit M. Elving, cela ne me suffit pas, je mourrai peut-être moi-même avant monsieur votre père, et je ne veux pas être abandonné dans ma vieillesse. Prenez votre parti, mon cher, la chose est absolument impossible : embrassez-moi pour me prouver que vous n'avez pas de rancune.

Théodore était consterné ; au lieu de se jeter dans les bras de celui qui lui ôtait froidement tout espoir, il se jeta à ses pieds pour essayer de l'attendrir. M. Elving voulut relever. Que faites-vous, Monsieur, je vous dis que c'est inutile..... Dans ce moment, ses yeux rencontrèrent l'épingle qui fermait le jabot du jeune Silésien ; il lui prit vivement la main. D'où avez-vous cette épingle, lui demanda-t-il? elle est très-jolie.

— D'un étranger qui me l'a donnée dans ma jeunesse.

— Un étranger! dans votre jeunesse! savez-vous son nom?

— Non, Monsieur, je l'ai toujours ignoré.

— Mais dites-moi votre nom de baptême?

— On me nomme Théodore. — Les yeux du vieillard s'humectaient; il serrait cordialement la main qu'il tenait toujours dans les siennes. — Contez-moi l'histoire de cette épingle, je vous prie; elle me paraît singulière. Elle est très-simple, Monsieur, dit Théodore. Il raconta l'histoire du portefeuille..... Très-singulier, dit M. Elving, et plus singulier encore que vous ayez conservé ce souvenir d'un inconnu!

J'y suis singulièrement attaché, dit le jeune homme, et par habitude, et parce qu'elle me retrace un des plus doux momens d'une vie consacrée désormais au malheur et aux regrets; je croyais que ce témoignage de reconnaissance me porterait bonheur, mais.....

Mais vous ne vous êtes pas trompé, mon jeune ami, il vous portera bonheur, car je vous donne ma fille; et certe rien n'est plus juste, puisque c'est à vous que je dois le bonheur de l'avoir. C'est moi qui suis cet étranger que vous rendîtes si heureux en retrouvant son portefeuille: il contenait le portrait et les lettres d'une jeune personne dont j'étais passionnément amoureux en secret, et des lettres de recommandation pour être introduit chez son père, gros banquier de cette ville; j'y parvins, je gagnai son amitié, sa confiance, et je devins son gendre et son héritier. C'est à vous que je dois tout le bonheur dont j'ai joui. Ces lettres ne pouvaient être remplacées, celui qui les avait écrites à son lit de mort ne vivait plus, et je n'avais aucun autre moyen d'être admis; je serais le plus ingrat des hommes si je vous refusais ma Juliette. Lorsque sur la promenade de Breslau, vous trouvâtes mon portefeuille, je me dis en vous quittant: heureux le père de cet obligeant enfant! Pourquoi ne le deviendrai-je pas quand je le puis? Je vous donne ma fille, et je vous suivrai à Breslau, car je ne puis me séparer d'elle.

Par Mme de Montolieu.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — *Tom Jones à Londres ; les Fausses Confidences*.

En rendant compte de la reprise de *Tom Jones à Londres*, je n'ai parlé qu'en général du jeu des acteurs qui ont procuré à ce mauvais ouvrage, tout le succès dont il est susceptible ; il eût été juste de faire une mention particulière de Baptiste, aîné, qui s'est distingué dans le rôle de Western. L'accent vrai et plein de sentiment par lequel il a exprimé la tendresse paternelle, a produit une émotion générale. Combien ces inflexions qui parlent à l'ame, et qui en partent, sont-elles supérieures à ces cris et à ces convulsions d'énergumène qui excitent si souvent les applaudissemens d'une multitude ignorante !

On peut justement reprocher aux *Fausses Confidences* la promptitude de l'amour qu'Araminte éprouve pour un homme qu'elle ne connaissait point auparavant ; c'est le défaut de la plupart des pièces de Marivaux. Mais les ressorts mis en œuvre pour développer et accroître cet amour sont très-heureusement imaginés : le rôle de Dubois est excellent. Il n'est aucune comédie du Théâtre-Français dont la représentation offre plus d'ensemble : tous les acteurs méritent des éloges. Mlle Leverd, qui a joué avec beaucoup de sensibilité et d'intelligence, a parlé quelquefois trop bas, de sorte qu'on l'entendait difficilement ; quelque circonstance particulière a peut-être donné lieu à cette légère imperfection, qui cependant n'a point nui à l'effet général du rôle et de la pièce.

Théâtre Faydeau. — Première représentation de *Mademoiselle de Launay à la Bastille*, opéra en un acte et en prose ; *la Servante Maîtresse*, *la Jeune Femme Colère*.

Mlle de Launay, femme de chambre de la duchesse du Maine, et M. Demesnil, jeune militaire sont enfermés à la Bastille, par ordre du Régent, comme complices de la duchesse. Un simple mur sépare la chambre des deux prisonniers, qui ne se connaissent pas même de vue, mais qui peuvent s'entendre. Cette circonstance singulière engage M. Demesnil à écrire à Mlle de Launay une lettre pleine d'esprit et de gaîté ; Mlle de Launay y répond, et la correspondance s'établit au moyen de l'officieux gouverneur, M. de Maison-Rouge, qui quoique sexagénaire, à

conçu une vive passion pour sa prisonnière, à laquelle il ne peut rien refuser. On lui demande une entrevue, il l'accorde encore, et s'enhardit enfin à offrir à Mlle de Launay son cœur et sa main. Il sort après cette déclaration, et comme il a oublié de fermer la porte de la chambre de M. Demesnil, celui-ci revient; un porte-clefs qui le croit dans la sienne, l'enferme dans celle de Mlle de Launay. M. de Maison-Rouge de retour est aussi affligé qu'étonné de ce qu'il voit, part en jurant de se venger, et revient un instant après annoncer aux prisonniers leur délivrance, qu'il a obtenue du ministre, arrivé à la Bastille. Mlle de Launay, pour récompenser sa générosité, lui donne la préférence sur son rival, qui cède de très-bonne grâce, et tout le monde est content.

Il n'y a ni comique ni intérêt dans cette pièce, dont le fonds est trop léger pour produire de l'effet. Beaucoup d'allées et de venues inutiles, deux rôles insignifians de valet et de soubrette, un dénouement peu désiré et peu vraisemblable, voilà les principaux défauts d'un ouvrage dont les auteurs ont gardé l'anonyme : Huet est venu annoncer que la musique était de l'auteur des *Deux Jaloux*; chacun le savait d'avance. On a paru généralement préférer son premier ouvrage, et j'avais adopté moi-même cette opinion à la première représentation; mais les suivantes, en changeant la mienne, m'ont confirmé dans l'idée qu'une composition musicale devait être entendue plus d'une fois pour être bien appréciée. L'ouverture, bien supérieure à celle des *Deux Jaloux*, est gracieuse, vive et légère, on y entend avec plaisir les motifs de quelques morceaux de la pièce. Le premier duo du gouverneur et de Jacinthe n'a rien de remarquable; mais la romance *sur la Liberté* est charmante, sur-tout à la fin; on l'applaudit toujours vivement. Quand à l'air à roulades, non-seulement il est mal amené, mais le chant n'offre rien de saillant, les morceaux de ce genre sont demandés par les acteurs et les actrices, qui y sont toujours applaudis; mais il n'ajoutent rien à la gloire du musicien. Les deux quatuors sont d'un effet très-heureux, sur-tout le premier. Le duo, entre Mlle de Launay et Jacinthe, qui le termine, a une expression juste et caractérisée. Le motif de la romance du gouverneur est simple et touchant, celui des couplets qui terminent la pièce est agréable; mais ils offrent tous deux des réminiscences et manquent d'originalité. Le commencement du duo de Frontin et de Jacinthe, qui se répète ensuite deux fois, est

très-joli. Je crois donc que cette composition musicale de Me Gail, malgré les justes critiques auxquelles elle peut donner lieu, doit non-seulement confirmer les espérances que son premier ouvrage avait données, mais encore ajouter à sa réputation. Il est à désirer seulement qu'elle travaille sur des poëmes plus favorables à son talent. La musique vit sur-tout d'images, de sentimens et de situations; c'est en adoptant ces principes que Marmontel et Sedaine ont développé l'heureux génie de Grétry et de Monsigny, auxquels nous devons ces chefs-d'œuvre de mélodie et d'expression, mille fois préférables à ce que quelques prétendus connaisseurs veulent nous faire admirer exclusivement.

MARTINE.

A MM. les Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, parmi les nombreux articles qui remplissent les feuilles périodiques (quotidiennes ou autres), il en est souvent qui contiennent d'excellentes observations sur les sciences, les lettres et les arts. Pourquoi, dans quelques pages du Mercure, ne feriez-vous pas une *revue hebdomadaire* de ces articles; mais seulement de ceux qui vous paraîtraient les mieux rédigés ou les plus utiles?

Trop de journalistes traitent le public comme ces divinités que l'on ne peut se rendre favorables qu'en leur offrant beaucoup de victimes. Ils ne se contentent pas d'immoler de malheureux auteurs; ils se déchirent entre eux pour le plus grand plaisir du Dieu.

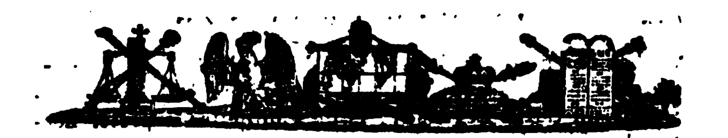
Laissez leur ces cruels et vils moyens de succès; présentez au public un encens plus pur. Ne craignez point de rendre justice même à vos confrères, et donnez leur des éloges lorsqu'ils vous paraîtront en mériter.

Recevez, Messieurs, l'assurance, etc.

L. D. DE B.

Réponse.

A dater du 1er No de janvier 1814, le *Mercure* contiendra une *Revue des meilleurs articles qui auront paru dans tous les autres journaux*.



POLITIQUE.

C'est le dimanche 19 de ce mois qu'à eu lieu, avec la plus grande solemnité, l'ouverture de la session du Corps-Législatif.

S. M. L'Empereur et Roi est parti à une heure du palais des Tuileries, en grand cortége, pour se rendre au Corps-Législatif.

Des salves d'artilles ont annoncé le départ de S. M. des Tuileries et son arrivée au Corps-Législatif.

Le cortége a traversé le jardin des Tuileries, la place et le pont de la Concorde, et S. M. est descendue de voiture au perron de la façade du palais du Corps-Législatif.

M. le président du Corps-Législatif et vingt-cinq députés ont reçu S. M. au bas du perron et l'on conduite à l'appartement qui avait été préparé pour la recevoir.

Avant l'arrivée de S. M., le Sénat et le Conseil-d'Etat se sont placés dans la salle des séances sur des banquettes en face du trône, le Sénat à droite et le Conseil-d'Etat à gauche.

S. M. l'Impératrice était dans la tribune, en face du trône de l'Empereur, accompagnée S. M. la reine Hortense, et entourée des officiers de sa maison.

Le Corps diplomatique occupait une tribune à droite.

L'Empereur, après s'être arrêté un moment dans son appartement, s'est rendu dans la salle du Corps-Législatif, précédé de son cortége.

A l'arrivée de S. M. tout le monde s'est levé.

S. M. s'est placée sur son trône.

Les princes grands-dignitaires, les ministres, les grands-officiers de l'Empire et de la Couronne, les grands-aigles de la Légion-d'honneur et les officiers qui formaient le cortége de S. M. ont occupé autour du trône leurs places accoutumées; les princes grands-dignitaires à droite et à gauche suivant leurs rangs.

L'Empereur étant assis, le grand-maître des cérémonies a pris les ordres de S. M. et les a transmis à S. A. S. le prince de Bénévent, vice-grand-électeur, qui s'avançant

Qq 2

au bas des marchés du trône, a demandé à S. M. la permission de lui présenter S. Exc. M. le duc de Massa, président du Corps-Législatif, et de l'admettre a prêter serment.

Un maître et un aide des cérémonies sont allés chercher S. Exc. qui s'étant rendue au pied du trône, a prêté serment dans la forme ordinaire.

S. Exc. étant retournée à sa place, l'Empereur a prononcé le discours suivant :

« Sénateurs, Conseillers-d'Etat; députés des départemens au » Corps-Législatif,

» D'éclatantes victoires ont illustré les armes françaises dans cette » campagne ; des défections sans exemple ont rendu ces victoires » inutiles : tout a tourné contre nous. La France même serait en » danger, sans l'énergie et l'union des Français.

» Dans ces grandes circonstances, ma première pensée a été de » vous appeler près de moi. Mon cœur a besoin de la présence et de » l'affection de mes sujets.

» Je n'ai jamais été séduit par la prospérité. L'adversité me trou» verait au-dessus de ses atteintes.

» J'ai plusieurs fois donné la paix aux nations lorsqu'elles avaient » tout perdu. D'une part de mes conquêtes, j'ai élevé des trônes » pour des rois qui m'ont abandonné.

» J'avais conçu et exécuté de grands desseins pour la prospérité et » le bonheur du monde !.... Monarque et père, je sens ce que la » paix ajoute à la sécurité des trônes et à celle des familles. Des » négociations ont été entamées avec les puissances coalisées. J'ai » adhéré aux bases préliminaires qu'elles ont présentées. J'avais donc » l'espoir qu'avant l'ouverture de cette session, le congrès de Man» heim serait réuni ; mais de nouveaux retards, qui ne sont pas » attribués à la France, ont différé ce moment que presse le vœu du » monde.

» J'ai ordonné qu'on vous communiquât toutes les pièces originales » qui se trouvent au portefeuille de mon département des affaires » étrangères. Vous en prendrez connaissance par l'intermédiaire » d'une commission. Les orateurs de mon conseil vous feront con» naître ma volonté sur cet objet.

» Rien ne s'oppose de ma part au rétablissement de la paix. Je » connais et je partage tous les sentimens des Français. Je dis des » Français, parce qu'il n'en est aucun qui désirât la paix au prix de » l'honneur.

» C'est à regret que je demande à ce peuple généreux de nouveaux » sacrifices ; mais ils sont commandés par ses plus nobles et ses plus » chers intérêts. J'ai dû renforcer mes armées par de nombreuses » levées : les nations ne traitent avec sécurité qu'en déployant toutes » leurs forces. Un accroissement dans les recettes devient indispen» sable. Ce que mon ministre des finances vous proposera est con» forme au système de finances que j'ai établi. Nous ferons face à

» tout sans emprunt qui consomme l'avenir, et sans papier-monnaie,
» qui est le plus grand ennemi de l'ordre social.

» Je suis satisfait des sentimens que m'ont montrés dans cette cir-
» constance mes peuples d'Italie.

» Le Danemarck et Naples sont seuls restés fidèles à mon alliance.

» La république des Etats-Unis d'Amérique continue avec succès
» sa guerre contre l'Angleterre.

» J'ai reconnu la neutralité des dix-neuf cantons Suisses.

» Sénateurs, Conseillers-d'Etat, députés des départemens au Corps-
» Législatif,

» Vous êtes les organes naturels de ce trône : c'est à vous de donner
» l'exemple d'une énergie qui recommande notre génération aux gé-
» nérations futures. Qu'elles ne disent pas de nous : ils ont sacrifié
» les premiers intérêts du pays! ils ont reconnu les lois que l'Angle-
» terre a cherché en vain, pendant quatre siècles, à imposer à la
» France!

» Mes peuples ne peuvent pas craindre que la politique de leur
» Empereur trahisse jamais la gloire nationale. De mon côté, j'ai la
» confiance que les Français seront constamment dignes d'eux et de
» moi! »

Après le discours de S. M., la séance terminée, S. M. s'est levée au milieu des acclamations.

S. M. est retournée au palais des Tuileries avec son cortège, en suivant le même chemin qu'elle avait pris pour se rendre au Corps-Législatif.

Les salves d'artillerie ont été répétées au départ de S. M. du palais du Corps-Législatif, et à son arrivée au palais des Tuileries.

A ces détails officiels, nous pouvons joindre ceux dont nous avons été témoins : une population immense s'était portée, malgré le tems le plus défavorable, sur tous les lieux du passage du cortège de S. M. Elle a été par-tout saluée par de vives acclamations. Le cortège était composé des détachemens ordinaires de la garde dans la plus belle tenue.

Le surlendemain, mardi 21, le Corps-Législatif a été extraordinairement convoqué. MM. les conseillers-d'Etat comtes Regnaud de Saint-Jean d'Angely et Lavalette, se sont présentés porteurs d'un décret de S. M. ordonnant la formation extraordinaire de cinq membres pris dans le sein du Corps-Législatif, commission qui recevra la communication du département des affaires étrangères annoncée dans le discours émané du trône.

En présentant le décret impérial, M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely s'est exprimé en ces termes.

Messieurs, dans les deux dernières campagnes, sans avoir été abandonnés par la victoire, nous avons été trahis par la fortune.

A la première, un de ces hivers qui n'attristent la nature qu'une fois par siècle; à la seconde, un abandon, des défections dont l'histoire offre peu d'exemples, ont rendu stériles les plus éclatans succès.

Heureusement, Messieurs, la nation, qui avait joui de la prospérité sans ivresse, a soutenu le malheur sans découragement; et après avoir généreusement, dans les guerres précédentes, défendu le territoire de nos alliés des maux de la guerre, nous nous sommes préparés courageusement à en préserver le nôtre.

Appelés près du trône dans des circonstances graves, l'Empereur vient nous associer, Messieurs, aux intentions de sa politique, comme aux efforts de son administration.

J'ai dit les intentions et non pas les secrets de sa politique; et en effet cette politique a toujours été la défense et l'indépendance de l'honneur, de l'industrie et du commerce de la France et de ses alliés.

Mais les nations comme les gouvernemens, frappés vivement, fortement préoccupés des événemens les plus récens, oublient les événemens plus éloignés, gardent mal la mémoire des causes premières, et perdent de vue les anneaux de cette chaîne historique qui rattache le passé au présent.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je retrace ici aujourd'hui aucuns souvenirs propres à aigrir aucuns esprits, à réchauffer aucuns ressentimens.

Je ne reporte ma pensée, je n'appelle la vôtre sur le passé que parce que dans chacune des pages qui en ont conservé le souvenir, on peut reconnaître avec certitude quels ont été les provocateurs de la guerre.

La guerre existe en Europe depuis vingt ans; la dernière se rattache à la première, et est la conséquence de son principe.

Pour voir à qui doivent être imputés les malheurs et la durée de cette guerre, il suffit de remonter à son origine, et de rappeler que les intervalles de paix, ou plutôt les courtes trêves durant lesquelles les peuples ont respiré, sont dus à cette France.

L'aggression n'est venue de la France ni en 1792 quand elle fut envahie; ni en l'an 7, quand le traité de Campo-Formio fut rompu; ni en l'an 8, quand les Russes vinrent à travers l'Allemagne et l'Italie menacer nos frontières; ni en l'an 10, quand le traité d'Amiens fut violé; ni à l'époque de l'invasion de la Bavière, quand la paix de Lunéville fut méconnue; ni à l'époque où le traité de Presbourg fut mis en oubli; ni quand les engagemens de Tilsitt furent abandonnés; ni quand les traités de Vienne et de Paris furent déchirés.

Et n'est-ce pas la France, au contraire, qui, victorieuse et conquérante, a consenti l'armistice de Léoben et la paix qui l'a suivi; qui n'a vaincu à Marengo que pour traiter à Lunéville; à Austerlitz que pour rendre la majeure partie de ses conquêtes ou en doter des trônes, qui n'a refusé d'armistice dans la guerre, de paix dans les

négociations, ni avant le traité de Presbourg, ni avant celui de Vienne ?

En ce moment, les bases préliminaires proposées par les puissances coalisées, n'ont-elles pas été adoptées par S. M., qui déclare à ses peuples, à ses alliés, à ses ennemis, *que rien de sa part ne s'oppose au rétablissement de la paix?*

Ces vérités, Messieurs, en ce qui touche aux précédentes guerres, sont consacrées par des monumens déjà devenus le patrimoine invariable de l'histoire ; en ce qui touche les événemens les plus récens, elles seront prouvées par les documens contenus dans le portefeuille du ministre des affaires étrangères, dont S. M. appelle une commission nommée parmi vous à prendre connaissance.

Tout en négociant, les puissances coalisées ont voulu la continuation des hostilités. Par-là elles nous ont montré la marche que prescrivent la sûreté de l'Etat et l'honneur de l'Empire. S. M. vous l'a dit, Messieurs, « les nations ne traitent avec sécurité qu'en déployant » toutes leurs forces. »

Mais déjà l'énergie qui se manifeste de toutes parts, les nombreuses levées qui sont en mouvement, font assez connaître la résolution du peuple français, de maintenir la sûreté de son territoire et l'honneur de ses lois.

Le besoin de la gloire, l'amour du pays, le désir de sa prospérité, sont les passions dont les cœurs généreux ne guérissent jamais. Elles sont le garant du zèle avec lequel vous vous associerez, Messieurs, aux efforts de l'administration, pour appuyer par de puissans moyens de défense les négociations qui vont s'ouvrir.

Moins puissante, moins forte, moins riche, moins féconde en ressources était la France en l'an 8, quand, menacée au nord, envahie au midi, déchirée dans son intérieur, épuisée dans ses finances, désorganisée dans son administration, découragée dans ses armées, les mers lui rapportèrent l'espérance, la victoire de Marengo lui rendit ses honneurs, le traité de Lunéville lui ramena la paix.

Je ne retrace ce tableau, Messieurs, que pour rappeler au-dedans et au-dehors le sentiment énergique de notre dignité et de notre puissance, que pour que nos amis et nos ennemis connaissent à la fois et la pensée du monarque, et la force de la nation, et la modération de ses vœux, son ardeur pour une paix honorable, son horreur pour une paix honteuse.

Le Corps-Législatif a donné acte aux orateurs du Conseil-d'Etat du décret impérial dont il venait de recevoir la communication, ainsi que du discours de M. le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely, et ordonné que le tout fût inséré au procès-verbal et imprimé à six exemplaires.

Dans la séance du 22, le Corps-Législatif a procédé à la nomination de la commission extraordinaire : elle est composée de MM. le chevalier Raynouard, Gallois, Laisné, Flaugergues et Maine-Biran.

Le même jour une séance extraordinaire a été tenue au Sénat, sous la présidence de S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire. Elle avait également pour objet la nomination d'une commission destinée à recevoir les mêmes communications officielles que le Corps-Législatif.

Les membres de cette commission, sont M. le comte de Fontanes, M. le prince de Bénévent, M. le comte de Saint-Marsan, M. le comte Barbé-Marbois, et M. le comte Beurnonville. Ces commissions se sont réunies le 24, ayant à leur tête le président annuel du Sénat, M. le comte de Lacépède, et M. le duc de Massa, président du Corps-Législatif, sous la présidence de S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, au palais de S. A. S.

Le Moniteur a publié des lettres de Bayonne en date du 13, renfermant des détails sur les derniers événemens qui ont eu lieu sur cette partie du théâtre de la guerre.

La première est ainsi conçue :

« Après les avantages remportés dans les journées du 10 et du 11, et qui ont été en réalité bien plus considérables que nous ne l'avions su d'abord, puisque, suivant tous les rapports, la perte de l'ennemi s'est élevée à 10 ou 12,000 hommes, nous n'avions eu que des affaires d'avant-postes : mais hier l'ennemi renforçait sa ligne et semblait faire ses dispositions pour une attaque.

» Ce matin, le maréchal duc de Dalmatie l'a prévenu. Il a fait attaquer la ligne ennemie, au point du jour, sur les hauteurs de Losterenia, entre Saint-Jean-le-Vieux-Mouguère, et Villefranque. M. le comte d'Erlon ayant sous ses ordres les 2e, 3e et 6e divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie et vingt-deux pièces de canon, était soutenu par la première division d'infantorie et ensuite l'a été par la 5e.

» La 3e division commandée par le général Abbé, a eu ordre d'attaquer de front la position en suivant la grande route, tandis que la 6e division aux ordres du général Darricau s'est portée à droite pour prendre le contrefort à sa naissance et attaquer la gauche de l'ennemi. En même tems la seconde division, commandée par le général Darmagnac, s'est emparée de la montagne de Partouhiria et s'est portée sur Saint-Jean-Vieux-Mouguère, d'où elle a attaqué la droite de la position ennemie.

» L'attaque a été vive et a très-bien réussi. L'ennemi a

présenté de nouvelles troupes. Aussitôt nous avons fait porter en ligne la division du général Foy, celle du général Maransin et la brigade Gruarder de la division Darmagnac qui ne s'était pas encore engagée. L'ennemi a été contenu, et le combat a continué pendant le restant de la journée avec des avantages soutenus de notre côté.

» Nous avons eu environ 500 tués et 2500 blessés. La perte de l'ennemi a été beaucoup plus considérable. Des lignes entières ont été détruites. Nous n'avons pris que 300 Anglais, dont plusieurs officiers. L'ennemi ne nous a pas fait de prisonniers. Les généraux de brigade Mocquery et Maucomble ont été blessés. L'ennemi a en général beaucoup souffert dans cette journée comme dans les précédentes.

» Le général Soult est allé hier à Hasparen avec une partie de sa cavalerie, et en a chassé l'ennemi. Il a trouvé sur le Mont-Choui la division Murillo et plusieurs escadrons anglais. Il a eu quelques charges avec cette cavalerie, à la quelle il a blessé du monde et fait des prisonniers. Il a pris hier au soir position à Bouloc. »

Des habitans de Saint-Jean-de-Luz, porte la seconde lettre, sont arrivés ici hier. Ils rapportent que les ennemis ont souffert extrêmement les 9 et 10 de ce mois; que les maisons et les routes depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'à l'ancienne porte de Bidart, étaient couvertes de blessés anglais et portugais. Selon ce que disent les officiers ennemis, leur perte en tués et blessés se serait élevée, jusqu'à hier 12, à environ 12,000 hommes. On a été frappé à Saint-Jean-de-Luz de la consternation de l'ennemi. On s'attendait, le 10, à voir arriver sous les murs de la ville les troupes du duc de Dalmatie. Le général anglais Robinson, très-grièvement blessé, ainsi que plusieurs officiers supérieurs, avait été transporté à Saint-Jean-de-Luz dans la nuit du 10 au 11. Les transports de blessés se font pendant la nuit pour empêcher les habitans de voir combien ils sont nombreux.

Depuis l'affaire de Caldiero, et la défaite du général Heller, il ne s'est passé aucun événement à l'armée d'Italie. Les troupes des deux côtés s'observent et paraissent, dit le Journal italien, attendre des renforts annoncés pour recommencer leurs opérations. Nos troupes ont sur celles de l'ennemi l'avantage d'être bien approvisionnées, bien nourries, campées sur un terrain salubre; les postes les plus avancés ont des barraques ou des tentes. La division

qui s'était portée sur Rovigo a pris une forte position à Legnago, la saison ne permettant pas de faire marcher de l'artillerie dans la Polésine. S. A. I. la princesse vice-reine est arrivée à Véronne avec ses enfans. On espère, dans cette ville, posséder quelque tems cette auguste famille, et on voit dans son séjour une garantie nouvelle de sécurité.

Sur les bords du Rhin, les ennemis ont donné une marque certaine d'impuissance : ils ont voulu acheter à prix d'argent quelques places, et corrompre leurs braves commandans : cinq cent mille francs, la croix de Marie-Thérèse, une dotation en Autriche ont été offerts au colonel Chancel, commandant à Huningue, par un émissaire de M. de Frauenberg, officier bavarois attaché au général Liechenstein. On indiquait la manière la plus convenable de livrer la place. Le colonel Chancel a répondu que si on voulait l'avoir, ce n'était qu'à coups de canon qu'on devait s'y prendre, et s'attendre à être reçu. Les mêmes tentations ont été faites au colonel Klingler, commandant d'armes à Newbrisach : la réponse a été la même que celle du colonel Chancel ; l'intermédiaire, agent de ce plan de corruption, était un nommé Herbst, marchand au Vieux-Brisach.

L'ennemi n'a pas fait d'autres tentatives, il n'a employé que d'avilissantes promesses, et n'a compromis que ses agens. Toute la ligne du Rhin est tranquille, tous les points en sont observés en force, et l'on ne s'aperçoit pas que l'ennemi en ait de considérables de l'autre côté. Anvers a reçu une très-forte garnison, et tous les moyens de défense nécessaires. Le général Lefebvre-Desnouettes s'y est rendu ; il y a pris le commandement de sa division de cavalerie légère. Le général Decaen commande en chef dans cette partie. Le duc de Tarente est à Crevelt. Des partisans se sont montrés dans les environs de Breda et de Bois-le-Duc. Des lettres de Liège annoncent que la retraite leur a été coupée, et qu'ils seront obligés de mettre bas les armes. Les nouvelles de tous les départemens continuent à s'accorder heureusement sur trois points principaux : l'achèvement total de la levée des 120 mille hommes, le résultat le plus satisfaisant de la nouvelle levée, et l'acquittement avec l'empressement le plus louable de la contribution extraordinaire.

S...

ANNONCES.

Recueil des Tombeaux modernes des quatre cimetières de Paris; par C.-P. Arnaud, architecte-dessinateur.

Cet ouvrage formera plusieurs volumes, dont chacun sera composé de dix livraisons. Chaque volume aura cent pages, non compris les gravures, et sera de format in-8°. Chaque livraison sera distribuée à part, et renfermera quatre planches, ornées de paysage au milieu duquel se trouve le tombeau, gravé au trait avec toute la précision convenable. Outre les monumens funéraires, cet intéressant recueil contiendra un coup-d'œil historique sur les funérailles, sépultures, tombeaux et autres monumens de ce genre chez les anciens et les modernes, une description des quatre cimetières de Paris, et des morceaux de poésie et de prose, composés ou recueillis, relatifs au sujet.

Les inscriptions françaises seront présentées, autant qu'il sera possible, sans aucune faute contre l'orthographe, et les latines seront traduites avec une scrupuleuse fidélité.

Il a déjà paru trois livraisons de cet ouvrage.

Prix de chaque livraison, papier grand-raisin, in-8°, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port; la même, lavé et colorié avec soin, 8 fr., et 8 fr. 25 c. franc de port.

Les personnes qui souscriront pour un ou plusieurs volumes, recevront *gratis* l'introduction, le frontispice et la table des matières. Le prix de chaque volume gravé au trait est de 20 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

On souscrit à Paris chez Arnaud, architecte-dessinateur, seul éditeur de l'ouvrage, rue de la Roquette, faubourg Saint-Antoine, la deuxième porte après le n° 83; Laurens aîné, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243; Yund, ordonnateur des convois du 8e arrondissement, rue de la Roquette, n° 14; les concierges des cimetières, et les principaux libraires et marchands d'estampes.

Globe géographique, dédié à S. M. le Roi de Rome, et adopté par l'Université impériale; par M. Poirson, géographe. Prix, monté sur une colonne dorée et vernie, 226 fr., et sur une colonne d'acajou, 240 fr. Chez l'Auteur, rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 34.

Nous ferons connaître dans un prochain numéro du *Mercure* tous

les avantages de ces nouveaux globes sur les anciens. En attendant, nous les annonçons comme un des objets les plus dignes d'être placés dans les bibliothèques, et être offerts en présens aux instituteurs et aux jeunes gens studieux.

Les Aventures de Caleb Williams, ou les Choses comme elles sont ; par W. Godwin ; traduites de l'anglais sur l'édition dernièrement publiée par l'auteur, avec des changemens et corrections. Trois vol. in-12 Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Mme Ve Agasse, rue des Poitevins, n° 6 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

AVIS. — Une collection du *Mercure de France*, depuis l'an VIII (1800) jusques et compris l'année 1812, 57 vol. in-8°. Les 27 premiers volumes sont reliés en demi-reliûre, et les autres sont brochés. Cette collection est très-rare, il serait difficile de s'en procurer un autre exemplaire dans le commerce.

S'adresser au bureau du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, n° 23.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 563, *ligne* 41, Saint-Bléar, *lisez* : Saint-Phar.

Page 564, *ligne* 40, Clozel, *lisez* : Chazel.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (A dater du mois de janvier 1814, chaque cahier du *Mercure Etranger* contiendra un plus grand nombre de pages ; et, en conséquence, le prix de la souscription sera désormais de 25 fr. pour l'année, et de 13 fr. 50 c. pour six mois.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23 ; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

TABLE

DU TOME CINQUANTE-SEPTIÈME.

POÉSIE.

SCIENCES ET ARTS.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VARIÉTÉS.

POLITIQUE.

ANNONCES.

Fin de la Table du tome cinquante-septième.